This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

600060706N

PRESENTED TO
THE BODLEIAN LIBRARY
BY
SIR HUGH JACKSON, BT.

2526 d. 11

POÉSIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

ÉDITION CRITIQUE

ÉTUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES D'ANDRÉ CHÉNIER
VARIANTES, NOTES ET COMMENTAIRES
LEXIQUE ET INDEX

PAR

L. BECQ DE FOUQUIÈRES

ÉDITION ORNÉE D'UN PORTRAIT D'ANDRÉ CHÉNIER

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1867

POÉSIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

Paris — Typographie de Ad. R. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

ANDRÉ CHÉNIER

POÉSIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

ÉDITION CRITIQUE

ÉTUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES D'ANDRÉ CHÉNIER
VARIANTES, NOTES ET COMMENTAIRES
LEXIQUE ET INDEX

PAR

L. BECQ DE FOUQUIÈRES

—

ÉDITION ORNÉE D'UN PORTRAIT D'ANDRÉ CHÉNIER

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
QUAI DE L'ÉCOLE, 28

—

1862

L'APPEL

Fragment d'une Ode d'André Chenier à Charlotte Corday.

---

quoi ! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes
consacrent leur Marat parmi les immortels ;
et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
des fanges du Parnasse un impudent reptile
vient au hymne infâme autour de ses autels ;
la vérité se tait ! dans sa bouche glacée,
des liens de la peur la langue embarrassée
dérobe un juste hommage aux exploits glorieux !
vivre est-il donc si doux ! de quel prix est la vie
quand, sous un joug honteux la pensée asservie,
tremblante, au fond du cœur se cache à tous les yeux !

non, non, je ne veux point t'honorer en silence,
toi qui crus par ta mort ressusciter la France,
et dévouois tes jours à punir des forfaits
le glaive armait ton bras, fille grande et sublime,
pour faire honte aux Dieux, pour réparer leur crime,
quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits

le noir serpent, sorti de sa caverne impure,
a donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre
le venimeux tissu de ses jours abhorrés !
aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,
tu viens redemander et les membres livides,
et le sang des humains, qu'il avait dévorés !

son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,
flétrissant ton bras, et contemplant ta proie ;
ton regard lui disait : va, tyran furieux,
va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.
" te baigner dans le sang fut tes seules délices ;
" bourreau, roi dans le tien, et reconnais des Dieux. "

AVERTISSEMENT

En publiant une ÉDITION CRITIQUE des œuvres d'André Chénier, nous espérons accomplir un vœu littéraire formé, il y a plus de vingt ans, par M. Sainte-Beuve.

La gloire a consacré irrévocablement André Chénier parmi les premiers de nos poëtes; aussi ne croyons-nous pas nécessaire de justifier l'ambition que nous avons eue de donner de ses œuvres une édition nouvelle, qui pût, sans trop de désavantage, figurer à côté des éditions de nos classiques français, que d'habiles et doctes critiques ont illustrées de leurs notes. Un savoir moins étendu sans doute, une moins longue expérience littéraire, ont exigé de notre part des efforts d'autant plus grands que cette édition était tout entière à créer.

Voici, le plus brièvement possible, le plan général que nous avons adopté :

Ce livre se divise en trois parties principales : Étude sur la vie et les œuvres d'André Chénier; Poésies d'André Chénier, accompagnées de notes et de commentaires; Lexique abrégé de la langue du poëte.

Dans l'Étude, après avoir caractérisé nettement la tentative littéraire d'André Chénier, tentative dans laquelle on avait d'abord cru voir un essai de renaissance

gréco-latine, et qui est une renaissance éminemment nationale, nous avons cherché à faire ressortir les influences qu'exercèrent sur André Chénier les littératures antiques et la littérature française, celles qu'il reçut, au point de vue littéraire et politique, de sa famille, de ses amis, enfin des événements, nous efforçant ainsi de le suivre dans le développement de son double caractère de poëte et de citoyen. Étudiant ensuite le génie du poëte dans ses différentes et successives transformations, nous avons essayé, en peu de mots, de découvrir le lien qui unit Chénier à la pléiade poétique dont l'éclat fut si vif dans la première moitié du dix-neuvième siècle, et vers quel but, lointain encore, tend désormais la poésie française, rajeunie et régénérée par André Chénier.

A la suite de cette étude, on trouvera, sous forme d'appendice, l'histoire complète et détaillée de la publication des œuvres posthumes.

Quant au texte même des poésies, nous avons suivi celui de l'édition de 1819, le plus exact et le plus pur. Quand nous nous en sommes écarté, nous avons toujours eu soin de donner les raisons qui nous ont fait agir ainsi. Dans l'ensemble de l'œuvre, les divisions générales des précédentes éditions ont été adoptées. Au titre d'*Idylles* nous avons substitué celui de *Poésies antiques;* celles-ci ont été subdivisées en *Petits Poëmes*, *Élégies*, *Idylles*, *Épigrammes*, *Études et Fragments*, et nous y avons joint les *Petits Fragments*, publiés en 1839 par M. Sainte-Beuve. Les *Élégies* ont été réparties en trois livres : le premier comprend toutes les pièces qu'ont inspirées l'amitié, les arts, ainsi que les joies, les souffrances intimes et les voyages du poëte; le second renferme toutes les élégies

adressées à Lycoris, à Camille, à D'.r..; et le troisième, les pièces d'un rhythme nouveau, où le poëte a célébré Fanny, la plus chaste des Muses. Aux *Épîtres*, sont venues se joindre quelques pièces rangées à tort dans les *Élégies*. Comme dans la dernière édition, nous avons fait suivre les fragments de l'*Hermès* du remarquable travail de M. Sainte-Beuve. Dans l'*Art d'aimer*, sont entrés plusieurs morceaux, qui prennent ainsi une importance qu'ils n'avaient pas dans les fragments d'élégies. Enfin, les pièces composées à Saint-Lazare ont été réunies sous le titre de *Dernières Poésies*.

Nous n'entrerons pas ici dans de plus longs détails : en parcourant la table, le lecteur se rendra suffisamment compte des changements que nous avons jugés nécessaires.

Toute classification trop absolue a été écartée, comme pouvant être contraire à la vérité; nous avons tâché de concilier l'importance, la nature, le genre et la date présumée des différentes pièces.

Quant aux notes, nous n'en dirons que peu de mots. On verra que nous y avons relevé les variantes, et tous les passages des poëtes anciens imités par André Chénier, sans oublier d'indiquer ceux qui l'avaient été, avant lui, par nos principaux poëtes lyriques et élégiaques.

Ces notes se rapportent tour à tour à l'érudition, à la pensée, à la diction poétique, à la langue. Le désir d'être exact et utile nous a fait une loi de remonter toujours à la source antique et de puiser toutes nos explications, de quelque nature qu'elles fussent, dans les écrivains grecs et latins, si familiers à André Chénier, le plus érudit des poëtes français.

La dernière partie, le Lexique comparé de la langue d'André Chénier avec la langue des poëtes des seizième, dix-septième et dix-neuvième siècles, était le complément nécessaire de cette édition. Ne devant pas former un ouvrage spécial, ce lexique ne pouvait être qu'un abrégé. Nous nous sommes surtout attaché à la diction poétique, omettant à dessein un grand nombre de faits grammaticaux, discutés et complétement éclaircis dans le *Lexique* de Molière, publié par M. Génin, et dans celui de Corneille que vient de nous donner M. F. Godefroy.

Nous espérons que cette nouvelle édition fera éprouver au lecteur la même admiration croissante que nous-même avons ressentie, à chaque pas de notre travail, pour un génie si pur. Les œuvres d'André Chénier pénètrent l'âme, car elles sont enflammées d'une éloquente vie. La lecture en est salutaire : elle forme, fixe ou ravive le goût, ramène au saint amour des lettres, au culte de la forme dans les arts; et, à un point de vue plus élevé, plus grave, au milieu des inquiétudes morales et politiques de notre époque, elle doit ranimer dans tous les cœurs l'amour de la vertu et de la liberté.

Partout, au nom du poëte, nous avons trouvé l'accueil le plus encourageant et les plus chaleureuses sympathies. Les travaux de M. Sainte-Beuve, en éclairant et la route et le but, devaient assurer nos pas; mais nous lui devons en outre une reconnaissance, dont nous ne croyons pas nous acquitter suffisamment ici, pour ses conseils, ses précieux renseignements, et la bienveillante communication qu'il nous a faite des notes manuscrites de M. Boissonade. Le cœur de M. Émile Deschamps s'est ému à la nouvelle

d'une édition critique d'André Chénier; nous le remercions du don qu'il nous a fait du seul manuscrit qu'il possédât, manuscrit précieux, puisqu'il contenait des vers inédits (1). Nous serions ingrat si nous ne nommions M. Ferdinand Denis, dont l'aimable érudition nous a mis sur des traces inconnues de la vie d'André; M. P. Lacroix, qui nous a communiqué le manuscrit de la première élégie, et qui, « remplissant, nous disait-il, un devoir cher à tout homme de lettres, » a bien voulu nous faire profiter de quelques-unes de ses propres recherches; M. Feuillet de Conches, de qui nous tenons une lettre inédite d'André.

Nous ne pouvons taire non plus qu'avec une grâce charmante madame la comtesse Hocquart nous a livré les traditions d'une noble famille, où vit encore le souvenir d'André, et nous a permis de contempler l'image adorée de Fanny, cette mère craintive; que madame Lefèvre-Deumier, en qui respire le culte des arts, a ouvert à nos investigations, malheureusement infructueuses, tous les papiers de M. Jules Lefèvre-Deumier (2), poëte regretté des esprits délicats.

Ceux qu'il nous reste à remercier sont nos plus intimes : M. Jouve, autrefois notre maître, aujourd'hui notre ami; M. Haÿs, avec qui jadis, un André Chénier à la main, nous trompions les longues oisivetés de la vie militaire. Tous deux nous ont puissamment aidé dans l'achè-

(1) Le prétendu fragment sur l'Amérique.

(2) M. Lefèvre-Deumier, lié avec M. de Latouche, possédait autrefois, au souvenir de M. Émile Deschamps, onze lettres d'André Chénier, mêlées de prose et de vers. Ces lettres ont dû depuis longtemps être dispersées en plusieurs mains, car nous ne les avons pas trouvées, non plus que l'exemplaire annoté dont on avait jadis parlé à M. Sainte-Beuve.

vement de notre œuvre; qu'ils reçoivent ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

Quant à nous, nous ne quittons pas encore André Chénier. A l'égal du poëte, l'écrivain courageux, nourri des philosophes et des historiens, a conquis l'estime de la postérité; aussi nous proposons-nous de nous consacrer dès aujourd'hui à la publication de ses œuvres en prose.

ANDRÉ CHÉNIER

SA VIE ET SES OEUVRES

I

Les œuvres d'André Chénier ont eu, sur la littérature de notre époque, une influence déjà maintes fois signalée; aussi, avant de retracer les événements auxquels André fut mêlé, comme poëte et comme citoyen, est-il important de rechercher dans le passé quelles causes générales contribuèrent au développement de son génie. Ce sera en quelque sorte découvrir le secret de la renaissance de la poésie française au dix-neuvième siècle, que de montrer le vieil Homère guidant le premier pontife de cet art nouveau dans les retraites des Muses et des Grâces. Et puisque les époques de l'esprit humain s'enchaînent l'une à l'autre, nous devrons examiner en même temps quel est le lien intime qui unit André Chénier au seizième et au dix-septième siècle, et comment il avait sa place marquée dans l'histoire de la littérature française.

Or il nous semble qu'on caractériserait nettement la tentative littéraire d'André Chénier en disant qu'au dix-huitième siècle, pour ranimer la poésie, qui dans son immortalité ne plaît aux hommes que par un rajeunissement perpétuel, il fallait, sévèrement averti par Malherbe et Boileau, renouveler la tentative de

vement de notre œuvre; qu'ils reçoivent ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

Quant à nous, nous ne quittons pas encore André Chénier. A l'égal du poëte, l'écrivain courageux, nourri des philosophes et des historiens, a conquis l'estime de la postérité; aussi nous proposons-nous de nous consacrer dès aujourd'hui à la publication de ses œuvres en prose.

ANDRÉ CHÉNIER

SA VIE ET SES OEUVRES

I

Les œuvres d'André Chénier ont eu, sur la littérature de notre époque, une influence déjà maintes fois signalée; aussi, avant de retracer les événements auxquels André fut mêlé, comme poëte et comme citoyen, est-il important de rechercher dans le passé quelles causes générales contribuèrent au développement de son génie. Ce sera en quelque sorte découvrir le secret de la renaissance de la poésie française au dix-neuvième siècle, que de montrer le vieil Homère guidant le premier pontife de cet art nouveau dans les retraites des Muses et des Grâces. Et puisque les époques de l'esprit humain s'enchaînent l'une à l'autre, nous devrons examiner en même temps quel est le lien intime qui unit André Chénier au seizième et au dix-septième siècle, et comment il avait sa place marquée dans l'histoire de la littérature française.

Or il nous semble qu'on caractériserait nettement la tentative littéraire d'André Chénier en disant qu'au dix-huitième siècle, pour ranimer la poésie, qui dans son immortalité ne plaît aux hommes que par un rajeunissement perpétuel, il fallait, sévèrement averti par Malherbe et Boileau, renouveler la tentative de

vement de notre œuvre; qu'ils reçoivent ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

Quant à nous, nous ne quittons pas encore André Chénier. A l'égal du poëte, l'écrivain courageux, nourri des philosophes et des historiens, a conquis l'estime de la postérité; aussi nous proposons-nous de nous consacrer dès aujourd'hui à la publication de ses œuvres en prose.

ANDRÉ CHÉNIER

SA VIE ET SES OEUVRES

I

Les œuvres d'André Chénier ont eu, sur la littérature de notre époque, une influence déjà maintes fois signalée; aussi, avant de retracer les événements auxquels André fut mêlé, comme poëte et comme citoyen, est-il important de rechercher dans le passé quelles causes générales contribuèrent au développement de son génie. Ce sera en quelque sorte découvrir le secret de la renaissance de la poésie française au dix-neuvième siècle, que de montrer le vieil Homère guidant le premier pontife de cet art nouveau dans les retraites des Muses et des Grâces. Et puisque les époques de l'esprit humain s'enchaînent l'une à l'autre, nous devrons examiner en même temps quel est le lien intime qui unit André Chénier au seizième et au dix-septième siècle, et comment il avait sa place marquée dans l'histoire de la littérature française.

Or il nous semble qu'on caractériserait nettement la tentative littéraire d'André Chénier en disant qu'au dix-huitième siècle, pour ranimer la poésie, qui dans son immortalité ne plaît aux hommes que par un rajeunissement perpétuel, il fallait, sévèrement averti par Malherbe et Boileau, renouveler la tentative de

vement de notre œuvre; qu'ils reçoivent ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

Quant à nous, nous ne quittons pas encore André Chénier. A l'égal du poëte, l'écrivain courageux, nourri des philosophes et des historiens, a conquis l'estime de la postérité; aussi nous proposons-nous de nous consacrer dès aujourd'hui à la publication de ses œuvres en prose.

ANDRÉ CHÉNIER

SA VIE ET SES OEUVRES

I

Les œuvres d'André Chénier ont eu, sur la littérature de notre époque, une influence déjà maintes fois signalée; aussi, avant de retracer les événements auxquels André fut mêlé, comme poëte et comme citoyen, est-il important de rechercher dans le passé quelles causes générales contribuèrent au développement de son génie. Ce sera en quelque sorte découvrir le secret de la renaissance de la poésie française au dix-neuvième siècle, que de montrer le vieil Homère guidant le premier pontife de cet art nouveau dans les retraites des Muses et des Grâces. Et puisque les époques de l'esprit humain s'enchaînent l'une à l'autre, nous devrons examiner en même temps quel est le lien intime qui unit André Chénier au seizième et au dix-septième siècle, et comment il avait sa place marquée dans l'histoire de la littérature française.

Or il nous semble qu'on caractériserait nettement la tentative littéraire d'André Chénier en disant qu'au dix-huitième siècle, pour ranimer la poésie, qui dans son immortalité ne plaît aux hommes que par un rajeunissement perpétuel, il fallait, sévèrement averti par Malherbe et Boileau, renouveler la tentative de

Ronsard avec le goût pur de Racine ; c'est-à-dire, importer dans la poésie française les qualités de lyrisme, de grâce, de mollesse, de liberté, inhérentes à la poésie grecque ; en savoir discerner les véritables richesses ; surtout chercher et retrouver, dans la langue nationale, tous les éléments nécessaires pour atteindre à la beauté, à la pureté, à la sensibilité de l'art hellénique, sans forcer les lèvres françaises à reparler une langue morte avec les pensées et les mœurs d'un autre âge.

En effet, sur André Chénier, s'exercent deux influences constantes et également puissantes : celle des littératures antiques et celle de la littérature française.

C'est Homère qui, le premier, du haut de son Olympe poétique, lui verse la sainte inspiration. Homère domine l'œuvre d'André et la pénètre jusque dans ses replis les plus cachés. Les beautés franches et les grâces naïves, tantôt coulent abondamment comme de la bouche même de l'aveugle divin, tantôt, plus adoucies et plus molles, se répandent, non plus comme les flots d'une mer retentissante, mais comme les eaux pures d'un Mincius, au milieu d'ombrages charmés, avec des murmures aussi doux que les soupirs de la nymphe Aréthuse. C'est ainsi que le grand art d'Homère envahit brusquement le sein du poëte, ou s'y insinue par l'art savant et perfectionné de Virgile et de Théocrite. Si, dans d'autres genres encore, André cherche à se rapprocher d'Horace, son émule chez les Latins, de Catulle, de Tibulle, d'Ovide, de Properce, c'est qu'il reconnaît en eux la forte empreinte d'une poésie grecque, lyrique et élégiaque, dont ils ont recueilli les débris, et qui, elle-même, avait subi l'influence homérique. C'est là, au sein même de la poésie latine, qu'il retrouve un art grec, oublié, perdu, dont l'école alexandrine avait distillé la fleur, art tout de grâce, de molle passion, de sentiments choisis. Il se plaît à recomposer une anthologie, qu'il ne recueille pas ainsi que Méléagre, mais qu'il imagine, qu'il crée, mettant, comme un sourire, toutes les délicatesses helléniques aux lèvres de la poésie française rajeunie.

Pénétré d'Homère, de Pindare, de Théocrite, André Chénier a

su plier aux grâces ioniennes et doriennes la langue à laquelle étaient restés fièrement fidèles Rabelais, Amyot, Corneille, Pascal et La Fontaine. Son but constant, son ambition était, tout en s'inspirant de l'indulgente philosophie d'Horace et, parfois, du chant rêveur de Virgile, de contraindre les Muses françaises à allier, aux suaves accents de Racine, le naturel et l'ample grandeur d'Homère, ainsi que la poétique simplicité de Théocrite.

Si André n'a pas atteint jusqu'au poëte thébain, si, comme inspiration lyrique, il n'est pas allé au delà d'Horace, en ajoutant toutefois à sa lyre la corde indignée d'Archiloque, il faut reconnaître, ce que nous démontrerons amplement plus loin, que sa Muse s'essaye à ce vol hardi, et que la poésie française, lyrique et élégiaque au seizième siècle, dramatique et didactique au dix-septième, tend, avec André Chénier, à redevenir ce qu'elle sera de plus en plus, élégiaque et surtout lyrique.

De ces influences que nous venons de signaler, il n'en est pas une qu'André n'ait volontairement et librement recherchée. La belle forme antique est, pour ainsi dire, un moule qu'il prépare aux pensers nouveaux qu'il veut y verser et y fondre. Mais, si nous le voyons, à tous les instants de sa carrière poétique, préoccupé d'atteindre à la pureté de l'art grec, nous le voyons aussi rassembler avec soin toutes les ressources que peuvent offrir la langue et l'esprit français.

Chénier ne se fait l'imitateur des anciens que pour devenir leur rival. Tableaux, pensées, sentiments, il s'empare de tout, cherchant, poëte français, à les vaincre, du moins à les égaler, sur leur propre terrain. Si Homère, Théocrite, Virgile, Horace, n'avaient eu à lui apprendre la langue, la diction poétique, à l'initier à ce qu'il y a de plus difficile, de plus exquis, de plus délicat dans tous les arts, à la forme, peut-être ne leur eût-il donné qu'une attention d'érudit, sachant bien, lui, philosophe et moraliste, que sciences, mœurs, coutumes, tout a changé depuis l'antiquité, et que désormais la lyre ne doit prêter ses accords qu'à des pensers nouveaux.

Dans chaque genre qu'il aborde, sa préoccupation constante est donc, contrairement à ce qu'on a pu croire dans le principe, de

se dégager des anciens, à mesure que, dans les luttes qu'il leur livre, il sent ses reins s'assouplir et ses forces s'accroître. C'est pourquoi il ne faut point voir dans la tentative d'André Chénier une renaissance gréco-latine ; c'est véritablement une renaissance française, conséquence des seizième et dix-septième siècles, avec cette différence que le seizième siècle avait vu la Grèce à travers l'afféterie italienne, le dix-septième, à travers le faste de Louis XIV, tandis qu'André Chénier a, dans l'âme de sa mère, respiré la Grèce tout entière ; il parle la même langue que Racine, mais trempée d'une grâce byzantine, attique même, naturelle et innée, et dans laquelle se fondent heureusement l'ingéniosité grecque et la franchise gauloise.

Tandis qu'on croit sa pensée errante aux bords de l'Eurotas, elle est aux rives de la Seine. Disciple studieux de nos grands siècles littéraires, il poursuit dans ses changements, dans ses progrès, dans ses appauvrissements, notre vieille langue nationale, à laquelle il veut faire honneur. Toutefois, c'est surtout dans les prosateurs, dans Montaigne, dans Amyot, dans Rabelais (1), qu'il la recherche et qu'il l'étudie. Il en reçoit une influence semblable à celle qu'en reçut Regnier, dont il se rapprochera par l'énergie, tandis que, par l'harmonie, il se rapprochera plutôt de Malherbe, fondant ces deux langues, si l'on peut parler ainsi, dans une langue nouvelle, fécondée par le lyrisme grec et plus élevée d'un ton. Quant à la poésie antérieure, c'est, le plus souvent, à travers Malherbe et Boileau qu'il la voit et la juge. Il lisait peu Ronsard ; son commentaire sur Malherbe le prouve. En effet, s'il l'eût mieux connu, il n'eût pas été sans remarquer que toutes les expressions qu'il admire comme traduites heureusement du latin, ou qui lui rappellent le grand Corneille, se trouvent aussi dans Ronsard. Mais l'étude de la

(1) André avait lu Rabelais en poëte ; il comprenait certainement toute sa portée philosophique et littéraire. M. Sainte-Beuve, *Portr. litt.*, nous en a transmis un témoignage. « M. Piscatory père, qui a connu André Chénier avant la révolution, l'a un jour entendu causer avec feu et se développer sur Rabelais. Ce qu'il en disait a laissé dans l'esprit de M. Piscatory une impression singulière de nouveauté et d'éloquence. »

poésie du seizième siècle n'était pas indispensable à André ; car, remontant jusqu'à la source grecque elle-même, il y puisait un breuvage plus pur que celui dont la coupe de Ronsard aurait mouillé ses lèvres. Et, d'ailleurs, sa tentative différait justement de celle de Ronsard par des qualités de règles, de choix, de mesure, de goût, et surtout par le fini du travail auquel l'avaient habitué les écrivains du dix-septième siècle.

André Chénier est sous l'influence directe de Racine. Tous deux, ils conçoivent de la même manière l'art de la poésie ; quand ils composent, ils préparent soigneusement leur œuvre. Le vers est, pour eux, la dernière expression, la forme parfaite d'une pensée méditée que les nombres viennent animer. Aussi André préparait-il d'abord ses idylles en prose, comme Racine ses tragédies. Et il ne faut pas voir là seulement un parti pris, un caprice d'écrivain, mais, ce qui est plus important, une grande probité littéraire. Sans doute André avait remarqué les défauts de la poésie dramatique et didactique du dix-septième siècle. Les écrivains de Louis XIV n'avaient pas vu la Grèce avec ses yeux ; surtout ils n'avaient pas compris que, si le peuple d'Athènes parlait la langue de ses poëtes et de ses orateurs, ceux-ci, par conséquent, parlaient la langue du peuple, langue sans restrictions ni conventions. Mais ce n'est pas le génie dramatique de Racine qui eut quelque influence sur lui : c'est le génie élégiaque, en un mot le cœur de Racine, le côté pur et virgilien.

Si nous voulions aussi rechercher sous quel rapport on peut rapprocher André de La Fontaine, nous dirions d'abord, à un point de vue philosophique, que, bien qu'ils sacrifient encore aux Muses de l'Hélicon, aux Dieux, *à la beauté plus divine qu'eux-mêmes*, la vérité scientifique pénètre leur poésie, et que, pour eux, le soleil est immobile *et la terre chemine ;* ensuite nous verrions comment l'art exquis d'André sait découvrir dans La Fontaine, pour en faire son profit, l'élégante précision d'Horace et les grâces champêtres du pasteur de Sicile.

On le voit, soumis à des influences diverses et multiples, le génie d'André Chénier est complexe et formé de ce qu'il y a de

plus délicat, de plus subtil, de plus mollement gracieux dans cette abstraction qu'on nomme le beau. Partout, dans Virgile, dans Racine, dans La Fontaine, ce sont les secrets de l'art grec qu'il surprend. Partout il va recueillir les moindres gouttes de miel qu'ont çà et là déposées les abeilles envolées de l'Hymette ; partout, comme Horace, il respire ces légers parfums, nourriture ambrosienne, qui s'étaient dissipés dans les airs avec l'âme des Ptolémées.

Certes, l'essence même d'un tel génie était la liberté. Or, à l'époque où vint André, la doctrine littéraire de Boileau, clair reflet de Port-Royal, était puissante encore; et elle était d'autant plus difficile à ébranler qu'elle s'appuyait sur la raison, base essentielle de toutes les productions de l'esprit. Il fallait donc non pas détruire, non pas nier cette doctrine, mais l'élargir, l'assouplir, lui rendre en grâces ce qu'on lui ôtait en austérité, en un mot, retremper la raison inflexible de Boileau du libre génie d'Horace. L'avoir osé est une des plus brillantes gloires d'André, et l'on peut dire que l'*Art poétique* et l'*Invention* sont pour longtemps les deux livres sacrés de la littérature française. Ils se complètent, se corrigent l'un l'autre, et, présentés ainsi dans une union intime et indissoluble, ils forment un poëme didactique admirable, écrit par un sage et par un poëte, et tel qu'aucune nation ancienne ou moderne ne peut en offrir un pareil. Peut-être l'influence de la littérature anglaise, celle de Pope en particulier, contribua-t-elle à le pousser dans cette nouvelle voie. Il avait, du reste, besoin pour lui-même d'une liberté plus grande, au moment d'entreprendre, aux flambeaux de Lucrèce et de Newton, ce grand poëme de l'*Hermès* que devait animer l'esprit nouveau.

Au dix-huitième siècle, après Voltaire, une passion s'était emparée de tous les esprits, celle de l'universalité. André n'y pouvait échapper; aussi le voyons-nous de bonne heure appliqué à acquérir toutes les connaissances humaines. Les quelques fragments de l'*Hermès* que nous possédons témoignent des efforts constants du poëte dans cette direction. Mais, vers 1780, d'autres influences avaient modifié celles des encyclopédistes, et des tra-

vaux purement scientifiques n'auraient pu satisfaire l'âme d'André, qui, avec Jean-Jacques Rousseau, avait bu aux sources vives de la nature. Même avant cette époque, la mode avait été aux bergeries, aux églogues; la contagion était devenue générale, et notre poëte n'en fut pas toujours à l'abri.

En un mot, André fut de son siècle par ses tendances philosophiques et par son amour pour la nature. C'est en le suivant dans cette double direction qu'on mettrait à découvert certains défauts, communs à tous les hommes de son siècle, et qui se sont insinués parfois jusque dans ses inspirations les plus poétiques.

Ainsi, pour nous résumer, avec André Chénier, les idées philosophiques du dix-huitième siècle, quelques-unes de celles du dix-neuvième déjà pressenties, vont avoir un poétique interprète; la vieille langue nationale va de ses propres richesses se refaire une parure nouvelle; et ces idées et cette langue vont se tremper d'une grâce légère, que ne nous avaient point révélée les débris de marbre de la Grèce, et que cependant alors les cendres déblayées d'Herculanum commençaient à faire revivre à nos yeux, comme pour nous dédommager de l'Anthologie perdue de Méléagre.

Telles sont, rapidement exposées, les influences qui étaient comme suspendues au-dessus du berceau du poëte. A côté de ces influences pour ainsi dire latentes, difficiles à préciser, il en est d'autres aussi puissantes, plus directes, et qui s'exercent dans tout le cours de la vie d'un homme, par sa famille, par les personnes qui l'entourent et par les événements. Celles-là sont inséparables de la biographie.

II

La famille des Chénier est, dit-on, originaire du Poitou; elle aurait pris son nom d'un hameau situé sur la lisière du Poitou et de la Saintonge. Les Chénier occupèrent longtemps la place d'inspecteur des mines du Languedoc et du Roussillon. Le père d'André, Louis de Chénier, naquit aux environs de Toulouse, à

Montfort, le 3 juin 1722. N'ayant qu'un léger patrimoine, il résolut d'aller au loin chercher fortune. Il laissa le peu qu'il possédait à sa sœur, et s'embarqua pour Constantinople, où il se trouva bientôt à la tête d'une maison de commerce. Soit que ses affaires ne fussent pas très-prospères, soit que le commerce ne fût pas dans ses goûts, il saisit la première occasion qui s'offrit de le quitter en acceptant à l'ambassade française une place que lui offrit le comte Desalleurs, consul général à Constantinople. Son caractère droit et inflexible lui acquit en peu de temps l'amitié du comte Desalleurs, qui, surpris par la mort, lui délégua les fonctions de consul général, bientôt confirmées par la cour de France. M. de Chénier les remplit jusqu'à l'arrivée du comte de Vergennes, qui, en 1755, fut nommé ambassadeur en Turquie.

Ce fut à Constantinople que M. de Chénier se maria; il épousa une jeune Grecque, Mademoiselle Santi-l'Homaka, qui était, on le sait, la sœur de la grand'mère de M. Thiers. Pendant les dix premières années de son mariage, qu'elle passa à Constantinople, Madame de Chénier eut quatre fils et une fille (1). Le troisième, André-Marie de Chénier, naquit le 30 octobre 1762.

En 1765, Louis de Chénier reprit, avec sa femme et ses enfants, le chemin de la France, où il espérait continuer sa carrière diplomatique. En effet, vers 1767, il partit pour l'Afrique avec le comte de Brugnon; Madame de Chénier confia ses enfants à leur tante, et accompagna son mari. C'est ainsi qu'André passa sa première enfance sous le beau ciel du Languedoc (2). Bientôt

(1) Constantin-Xavier, né le 4 août 1757, mort à Paris le 9 février 1837. — Louis-Sauveur, né le 27 novembre 1761, mort à Paris le 14 décembre 1823. — André-Marie. — Joseph-Marie, né le 11 février 1764, mort à Paris le 10 janvier 1811. — Mademoiselle de Chénier, mariée à M. Latour Saint-Igest, est morte à Paris en 1853.

(2) Il en conserva de longs souvenirs. Voici une note où il s'est plu à retracer une impression d'enfant et un vœu de poëte : « En me rappelant les beaux pays, les eaux, les fontaines, les sources de toute espèce que j'ai vus dans un âge où je ne savais guère voir, il m'est revenu un souvenir de mon enfance que je ne veux pas perdre. Je ne pouvais guère avoir que huit ans, ainsi il y a quinze ans (comme je suis devenu vieux !) qu'un jour de fête on me mena monter une montagne. Il y avait beaucoup de

les deux frères aînés d'André furent mis à Paris au collége de Navarre. M. de Chénier, après sa mission en Afrique, fut nommé chargé d'affaires auprès de l'empereur de Maroc, mais Madame de Chénier revint en France, et alla s'installer à Paris vers 1773. André et Marie-Joseph avaient rejoint leurs frères au collége de Navarre, et Madame de Chénier voulut être près de ses enfants pour surveiller leur éducation.

A seize ans, André savait parfaitement le grec; il traduisit un petit fragment de Sappho, cherchant déjà par instinct d'autres livres que ceux que l'enseignement universitaire lui mettait dans les mains. Ce fut vers 1779 qu'il sortit du collége; les années 1780, 1781 furent des années de calme et d'étude qu'il passa tantôt à Paris, chez sa mère, tantôt à la campagne, chez les de Pange et chez les Trudaine. Plus tard, alors qu'il voyait déjà s'enfuir ses *jours couronnés de roses*, il se souvenait avec émotion de ces premières années si doucement écoulées,

> Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
> Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,
> Soit où la Marne, lente, en un long cercle d'îles,
> Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles;

— beaux jours regrettés, où il avait su

> savourer à longs traits
> Les Muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.

Ne devons-nous pas, nous aussi, profiter de ce moment de calme dans la première jeunesse du poëte, pour arrêter nos regards sur le monde au milieu duquel il est destiné à vivre, et dire

peuple en dévotion. Dans la montagne, à côté du chemin, à droite, il y avait une fontaine dans une espèce de voûte creusée dans le roc; l'eau en était superbe et fraîche, et il y avait sous la petite voûte une ou deux madones. Autant que je puis croire, c'était près d'une ville nommée Limoux, au Bas-Languedoc. Après avoir marché longtemps, nous arrivâmes à une église bien fraîche, et dans laquelle je me souviens bien qu'il y avait un grand puits. Je ne m'informerai à personne de ce lieu-là, car j'aurai un grand plaisir à le retrouver, lorsque mes voyages me ramèneront dans ce pays. Si jamais j'ai, dans un pays qui me plaise, un asile à ma fantaisie, je veux y arranger, s'il est possible, une fontaine de la même manière, avec une statue aux Nymphes, et imiter ces inscriptions antiques : *de Fontibus sacris*, etc. »

sous quelles influences son caractère et son talent se formèrent et se développèrent?

M. Louis de Chénier était d'une assez grande taille et fortement constitué; c'était un caractère énergique et droit. Il avait à la fois dans l'esprit de la vigueur et de cette finesse nécessaire au diplomate. A une instruction étendue il joignait une élocution facile; et ce qui dominait en lui, c'était une grande sûreté de jugement et un dévouement éclairé au pays qu'il représentait (1). Mais le portrait de M. de Chénier serait incomplet si nous n'y ajoutions un trait : il avait une volonté inébranlable et inflexible. On sentait, a dit très-justement M. de Vigny, sa politesse à fleur d'eau et un roc au fond. C'est sans doute cette raideur de caractère qui fut cause de l'animosité des bureaux, dont quelques intrigues lui firent perdre sa place vers 1784.

Madame de Chénier était belle, spirituelle et séduisante. Il y avait en elle un peu de la poétique et gracieuse mobilité athénienne. Instruite, érudite même, parlant également bien la belle et antique langue attique et la langue dégénérée de Byzance, bientôt savante de cette langue française qui lui était pourtant étrangère, elle aimait les réunions, les plaisirs du monde, la conversation, où elle brillait par son esprit à la fois juste et vif, par son imagination riche et délicate, par son parler sonore aux douceurs souveraines, qu'elle devait à sa langue maternelle. Son âme était facilement impressionnable, sensible aux plaisirs et aux jouissances des arts et des lettres. Jeune, elle aimait le chant et la danse; plus âgée, elle s'abandonnait volontiers aux plaisirs de l'esprit. Il semblait qu'à travers les siècles elle eût conservé cette fleur de poésie éclose au penchant d'Hélicon, dans le jardin des Muses, dont André, en grandissant dans ses bras, devait respirer l'antique et brûlant parfum. De tous ses enfants, André était le préféré (la Muse en secret l'avait sans doute avertie), et ce fut à ses lèvres qu'elle versa la goutte de lait sacré.

(1) Les deux ouvrages qu'il écrivit (*Recherches historiques sur les Maures*, 1787; *Révolutions de l'empire ottoman*, 1789) se distinguent par un style simple et clair; c'est un historien qu'inspire la seule vérité, qui aime son pays et qui croit devoir le servir jusque dans ses heures de loisir.

André tint de sa mère la sensibilité, l'enthousiasme, la vivacité d'esprit et d'intelligence, l'amour passionné du beau; il eut l'énergie et la roideur de son père.

A l'âge d'homme, il était de taille moyenne; ses cheveux châtain foncé frisaient naturellement à partir des oreilles, surtout derrière la tête; il les portait courts. Son front était vaste et complétement chauve. Ses yeux étaient gris-bleu, petits, mais très-vifs. Madame la comtesse Hocquart, qui l'avait beaucoup connu et dont nous reparlerons dans la suite, disait qu'il était à la fois rempli de charme et fort laid, avec de gros traits et une tête énorme.

De bonne heure il avait fait deux parts de sa vie : l'une appartenait aux plaisirs, au monde, aux réunions brillantes, aux relations politiques; l'autre, plus renfermée, appartenait tout entière à la poésie, à l'étude, à la méditation. Il avait à la fois la pudeur du poëte et la fougue du publiciste. Mais ce n'est que plus tard, vers 1790, que les événements doivent éveiller le publiciste. Poëte, il s'enveloppa de silence, chercha le calme, le repos de la campagne; il évita toute célébrité, le bruit qui se serait facilement fait autour de son nom. Son père, sa mère, quelques amis, furent les seuls initiés. Il n'y eut pas, du reste, un instant d'hésitation dans le talent d'André. Le génie de la poésie se développa en lui spontanément. Il eut conscience de lui-même, de son but, de ses efforts, de sa valeur.

On se tromperait singulièrement si l'on voyait en lui un inconnu dont il devait être réservé à notre siècle de découvrir le génie. Plus d'un de ses contemporains devina et présagea sa gloire poétique. Lié avec tout ce que les arts, les sciences, les lettres, la politique avaient de noms éminents, André Chénier fut un homme considéré à son époque, et presque considérable. Un moment il fut, sans qu'il l'eût cherché, la tête d'un parti et l'organe de l'opinion publique; son nom eut du retentissement en Allemagne, jusqu'à la cour du roi de Pologne.

Ce ne fut qu'à force de volonté qu'il parvint à faire le silence

autour de ses travaux poétiques. L'obscurité fut chez lui le résultat d'une résolution inébranlable. S'il l'eût voulu, ses vers, publiés dans tous les recueils, lui eussent donné comme à Le Brun une cour de flatteurs et d'ennemis; mais il visait plus haut qu'à une gloire contemporaine, trop souvent éphémère. Le jour où il sortira soudain de son silence et de sa solitude, ce sera par devoir et pour venger la France insultée; car deux passions se partagent l'âme d'André, l'amour de la poésie et l'amour de la patrie, double passion qui doit lui mériter un peu de cette grande admiration qu'on a pour Eschyle, le guerrier et le poëte de Salamine.

Son éducation se continua bien au delà du collége. Quand il en sortit, à dix-sept ans, ce fut chez sa mère qu'il entra de plain-pied dans le monde. L'avenir était sombre, et bien des pressentiments agitaient et troublaient les esprits. On sentait le besoin de se rapprocher, de s'unir, de causer; chaque salon était un foyer d'où s'échappaient quelques étincelles, précurseurs de l'incendie prochain. Les deux grandes ombres de Voltaire et de Rousseau semblaient présider aux réunions d'alors. Tout le monde, les femmes surtout, avaient un peu et de l'âme de Jean-Jacques et de l'esprit de Voltaire.

Lorsque madame de Chénier se fut fixée à Paris, il se forma rapidement autour d'elle un cercle choisi; son salon fut recherché. Au milieu de diplomates, de magistrats, qui tous devaient jouer un rôle dans la révolution, on y rencontrait Le Brun, David, Lavoisier, Palissot, Vigée, le musicien Lesueur, Guys, qui, pour son histoire de la Grèce, dut à madame de Chénier deux lettres charmantes où la grâce déguise l'érudition. Alfieri dut y être présenté quand il vint à Paris en 1787.

Le poëte Le Brun y trônait un peu; on l'encensait: c'était le Pindare de l'époque. Plus âgé qu'André de trente-trois ans, il joua avec lui, de bonne foi du reste, le rôle d'un maître, d'un initiateur, et son influence est souvent visible. On peut en remarquer de nombreuses traces dans les œuvres d'André; mais presque toujours ce sont des défauts qui étaient aussi ceux de l'époque.

Il y avait entre David et André une moins grande différence d'âge. C'est sans doute de David qu'il reçut les premières leçons de peinture (1) ; car il était peintre, comme il nous l'apprend en plusieurs passages de ses œuvres. Il avait le sentiment exquis de tous les arts. C'est de sa mère qu'il tenait ce goût pour la musique, que développa encore son voyage en Italie.

On aimerait à rester plus longtemps sous le charme de ces pures liaisons, de ces premières amitiés. David et Le Brun, causant dans le salon de madame de Chénier, regardant avec intérêt se développer le talent naissant d'André, ne pensaient pas aux terribles revirements des choses humaines, et que ce jeune homme qu'ils accueillaient en protecteurs devait bientôt les rappeler au respect de soi-même et à des sentiments plus humains.

Les personnes dont nous venons de parler formaient, surtout dans ces premières années, le cercle de madame de Chénier. André avait le sien composé de jeunes gens de son âge : le marquis de Brazais, avec lequel il se trouvait à Strasbourg, poëte aussi, « et des leçons d'Ascra studieux interprète ; » les deux Trudaine (2), conseillers au parlement, dont l'un s'essayait parfois, mais sans beaucoup de succès, dans la poésie ; les deux frères de Pange, François, l'aîné, qui avait abandonné la poésie pour l'étude de l'archéologie, et Abel, le second, « doux confident de ses jeunes mystères ; » enfin Marie-Joseph. Ils avaient les uns pour les autres une amitié antique que semblait animer le souffle de Platon. Toutes ces liaisons avaient leurs racines dans l'enfance. Ils formaient un étroit cénacle littéraire que présidait Le Brun. On lisait des vers, on se faisait part de mutuelles espérances, on s'encourageait. Marie-Joseph s'en affranchit trop tôt ; avide

(1) André visitait souvent l'atelier de David ; et celui-ci parfois ne négligeait pas ses avis. Voici un fait rapporté dans l'*Histoire des peintres*, par M. Charles Blanc. Dans son tableau de *la Mort de Socrate*, David avait d'abord représenté Socrate tenant la coupe que lui offrait l'esclave en pleurs : « Non, non, lui dit André Chénier, Socrate ne la saisira que lorsqu'il aura fini de parler. »

(2) Les deux Trudaine, fils d'un homme d'État distingué, étaient les petits-fils de M. Trudaine, intendant des finances sous Louis XV, qui contribua beaucoup au progrès que firent les manufactures et le commerce à cette époque. Voltaire a souvent parlé des Trudaine. Voyez la table de l'*édition Beuchot*.

de célébrité, n'ayant pas l'expérience prématurée qu'André puisait dans l'étude, il devint le jouet de fausses idées littéraires, et s'abandonna trop tôt aux séductions de la popularité. Plus tard désillusionné et douloureusement averti par de tragiques malheurs, il se releva digne, grand et vraiment poëte. André, au contraire, se recueillit, se renferma dans son atelier de fondeur. Même avec ses amis, il était réservé dans ses confidences littéraires, et se faisait souvent prier pour leur lire « des vers, non sans peine obtenus de sa voix. »

En quittant le collége, André continua ou plutôt refit entièrement ses études. Patient et laborieux, il se levait avant le jour. Il s'appliqua à l'étude de la langue française avec le soin, l'exactitude qu'on met à approfondir une langue ancienne. Ses *Commentaires* sur Malherbe étaient commencés en 1781, et il est présumable qu'il ne s'en tint pas là. Son Rabelais, son Montaigne, son Corneille, son Racine, devaient être couverts de notes semblables, et les marges de son Homère devaient être chargées de jeunes et savantes scolies. Il s'abandonna d'abord à l'ivresse de compositions épiques; il nous le dit lui-même :

> Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse
> Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
> Plein de ces grands projets, ivre de chants guerriers,
> Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
> Je me couvrais de fer, et, d'une main sanglante,
> J'animais au combat ma lyre turbulente.

Ce fut aussi à cette époque de sa première jeunesse qu'il conçut ce grand projet de l'*Hermès*, qui devait occuper le restant de sa vie. Peut-être même fit-il alors quelques essais de tragédies, que plus tard Marie-Joseph qualifia d'*impartiales* et d'*insignifiantes*.

André ne s'adonna pas seulement à la lecture des poëtes antiques; les historiens, les philosophes, furent pour lui l'objet d'une étude constante et sérieuse. De bonne heure Platon et Socrate animent les pensées de cette jeune âme, ardente au bien et à la vertu; c'est par Tacite, « le sage et le vertueux Tacite, » qu'il pénètre dans l'histoire. Ces mâles lectures font d'André un homme

antique, amant de la liberté, et prêt à fuir volontairement l'esclavage jusque dans la mort. Inflexible comme les héros qu'il admire, ayant comme eux une foi inébranlable dans l'amitié, il veut sur de grandes âmes façonner la sienne. Ses antiques modèles, c'est « Brutus, le plus grand des Romains ; Caton, grand général, grand orateur, le premier homme de son temps dans la philosophie et dans les lettres ; Phocion, homme constant et irréprochable en conduite et en amitié, homme inébranlable dans les maximes de la morale et de la vertu. »

André, nous l'avons déjà dit, est emporté par un désir commun aux hommes de son époque, le désir du savoir, la passion de l'universalité. Il lisait et retenait tout. Jamais il ne se reposa. Après les littératures anciennes, qu'il épuisa jusqu'aux *Catastérismes* d'Ératosthène, après les littératures de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Allemagne, il accorda de longues heures aux écrits contemporains de Mably, de Bailly, de Raynal, de Condorcet, de Burke, de Payne, etc. ; mais, dans ces innombrables lectures, il n'est pas entraîné par un désir confus d'érudition ; un but logique, fixe, l'attire, le maintient toujours dans la même ligne, et ce but, il nous l'a dévoilé lui-même : « *Savoir lire et savoir penser, préliminaires indispensables de l'art d'écrire.* » Du reste, une des qualités d'André Chénier, qualité qu'il possédait à l'égal des plus grands esprits, était une rectitude de jugement remarquable.

Durant ce travail obstiné qui altérait parfois sa santé, il sortait souvent de sa solitude. Il aimait le monde distingué, et il le trouvait chez sa mère. Ce qu'il recherchait dans les réunions, c'était une conversation instructive ; il y voulait de l'intimité, de la franchise, et haïssait ce que dans les sociétés polies on appelait le bon ton, qui, disait-il, n'était que « des épigrammes sentimentales. »

L'amour devait, on s'en doute, jouer un rôle dans cette première jeunesse du poëte. « Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle, » il cherchait de molles inspirations aux pieds de Lycoris.

Cependant M. de Chénier pressait son fils de choisir une carrière ; il aurait désiré qu'il embrassât, comme son frère, Cons-

tantin-Xavier, la diplomatie, où il espérait pouvoir rapidement pousser ses enfants. André paraît avoir d'abord choisi l'état militaire, car, au commencement de l'année 1782, il fut, comme cadet-gentilhomme(1), attaché au régiment d'infanterie d'Angoumois et envoyé à Strasbourg.

Dans les trop longs loisirs d'une garnison, André reprit ses études, en compagnie du marquis de Brazais. C'est à Strasbourg qu'il écrivit deux belles épîtres, en réponse à celle que lui avait adressée Le Brun, lors de son départ pour le régiment (2). Strasbourg était la patrie de Brunck, le seul érudit que la France pût alors opposer à l'Allemagne et à l'Angleterre. Les *Analecta* avaient paru en 1776. Brunck avait été officier comme André, et l'on aimerait à penser qu'ils se rapprochèrent, qu'ils se lièrent, et que ce fut Brunck lui-même qui lui mit entre les mains ce livre qui ne devait plus le quitter.

Mais André, éloigné du cercle brillant où il avait accoutumé de vivre, ne pouvait se plier à l'isolement; l'ennui le gagnait parmi les occupations futiles du régiment; au milieu des camps, pouvait-il

> adorer et Vertumne et Palès ?
> Il faut un cœur paisible à ces dieux de la paix.

Il ne put longtemps supporter cette existence. Six mois après son arrivée à Strasbourg, il quittait l'armée et retournait près des siens savourer sa libre pauvreté.

(1) C'est au même titre que Louis-Sauveur était entré en 1780 au régiment d'infanterie de Bassigny, et que Marie-Joseph entra, en 1783, au régiment de dragons de Montmorency. Ce fut cette position de volontaires qui permit à André et à Marie-Joseph de quitter le service quand ils le voulurent. Sauveur, qui seul poursuivit sa carrière militaire, devint rapidement adjudant général.

Le régiment d'Angoumois (83e) était commandé par le marquis d'Usson, et avait pour mestre de camp en second le chevalier de Narbonne, qui depuis fut ministre de la guerre. Presque tous les grades étaient occupés par les plus grands noms de France. Dans ce régiment servait, comme lieutenant, de La Tour-d'Auvergne Corret, célèbre depuis sous le nom de premier grenadier de France.

(2) On a toujours dit, à tort, que l'épître de Le Brun était une réponse à celle d'André. Voyez à ce sujet la première note de la première épître, page 203.

En décembre 1782 est-il bien à Londres, comme semblent le témoigner des vers qui portent cette date dans les éditions précédentes, et où il se peint lui-même

> Sans parents, sans amis et sans concitoyens,
> .....
> Par les vagues jeté sur cette île farouche?

La date de 1782 n'est-elle pas une mauvaise lecture; n'est-ce pas plutôt 1787? D'ailleurs, qu'eût-il été faire à Londres? Nous étions à cette époque en guerre avec l'Angleterre.

Cependant une douloureuse maladie (1), dont il était atteint depuis quelque temps, faisait de sérieux progrès; il se plaignait souvent de douleurs et de *sables brûlants*. Bientôt même l'excès du travail le fit tomber dangereusement malade. Poëte jusque dans la souffrance, il adressa aux frères de Pange une de ses plus belles élégies; mais les soins de ceux qui l'entouraient, la sollicitude maternelle, le ramenèrent à la vie. Ce n'était pas assez: l'abandonner à sa vie studieuse et renfermée, c'était le condamner à la mort. Il fallait de puissantes distractions à cet esprit trop tendu. C'est alors que les frères Trudaine lui proposèrent de les accompagner dans un grand voyage. L'espoir de se voir bientôt transporté au milieu de cette Rome antique, où il a si souvent vécu par la pensée, le ranime; l'Italie lui apparaît comme la fin de ses maux, et il s'écrie :

> C'est là qu'un plus beau ciel, peut-être, dans mes flancs,
> Éteindra les douleurs et les sables brûlants,

et, dans son enthousiasme, il s'adresse à la Fortune Libératrice. Bientôt il s'enflamme du désir de revoir la Grèce, cet idéal à peine entrevu des bords de son berceau, et les voyageurs décident de s'embarquer à Marseille pour aller visiter successivement l'Italie, l'Asie Mineure et la Grèce. Près de partir, André adressa

(1) Il avait des coliques néphrétiques; c'était Geoffroy, le médecin de sa famille, qui lui donnait des soins. Dans le courant de sa carrière, on le voit tantôt en Savoie, tantôt à Forges, tantôt à Passy, où il faisait probablement usage des eaux thermales qui s'y trouvent.

aux frères de Pange de touchants adieux, où son âme semble se partager entre les amis qui l'emmènent et ceux qu'il va quitter.

De ce voyage il ne reste que peu de notes d'André; il vit beaucoup et écrivit peu. Dans les poésies qu'il composa plus tard, on aperçoit les traces d'une admiration très-vive pour la Suisse. Plusieurs pièces semblent avoir été composées sous l'influence des impressions de son voyage. Le début de ces pièces a un caractère d'invocation remarquable. Le souvenir de faits héroïques lui revenait sans doute à la mémoire à mesure qu'à ses yeux surgissaient la Crète, Naxos, l'OEta. En vue de Constantinople, sa muse envoya un salut plein d'émotion à la Thrace, sa patrie :

> Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
> Et nymphes du Bosphore, et nymphe Propontide! etc.

Dans ces vers l'émotion est visible, sincère, mais contenue : c'était là le caractère d'André. Il est certaines pensées qu'il croit ne devoir jamais être les vains jouets de la muse.

A son retour, il éprouva une véritable émotion en touchant le sol de la France

> Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir;

et de même qu'il avait adressé un salut filial à Constantinople, il soupira sur les bords de la Seine :

> O, des fleuves français brillante souveraine,
> Salut! ma longue course à tes bords me ramène, etc.

De retour à Paris, il se laissa bientôt reprendre aux tendres piéges de l'amour. Celle qu'il chanta alors sous le nom de Camille, c'était, comme l'a dit M. Charles Labitte, madame de Bonneuil, belle et spirituelle personne, dont la fille épousa depuis Regnault de Saint-Jean d'Angély. Cette passion fut traversée par de continuels orages.

A cette époque l'étude et les plaisirs se partageaient la vie d'André. Quand il s'arrachait à ses travaux, ce n'était pas toujours aux pieds de madame de Bonneuil qu'il portait ses vœux et ses fictions de poëte; Glycère, Rose, Amélie, étaient souvent les passagères rivales de Camille. Il faisait alors de soudaines ap-

paritions dans un monde étrange d'artistes, de grands seigneurs, de grandes dames et de courtisanes, dont Rétif était l'indiscret historien, et qu'allait bientôt décimer la hache révolutionnaire. Dans ce monde mélangé et bizarre, André rencontrait la marquise de Clermont-Tonnerre, la duchesse de Mailli, la princesse de Chalais, la comtesse d'Argenson, madame de Luynes, la comtesse Beauharnais; le duc de Mailli, le duc de Montmorency, le prince Czartoriski, le comte Potocki, le prince de Gonzague, le marquis de la Grange, des abbés grands seigneurs; enfin des artistes, des poëtes, Beaumarchais, Pons de Verdun, Sénac de Meilhan, Pelletier des Forts, Mercier, Fontanes, Joubert, Andrieux, Dorat-Cubières, etc. La Reynière (1) donnait alors des soupers fameux, et souvent d'*amoureuses orgies*, où se trouvaient des courtisanes et parfois de grandes dames (dont quelques-unes étaient, dit-on, légères). Chénier et les Trudaine y assistaient avec plusieurs de ceux que nous venons de nommer. On s'excitait avec du café; Mercier politiquait, Fontanes récitait des vers; puis soudain, au milieu de la politique et de la poésie, la folie agitait ses grelots, l'amour riait aux éclats, et André oubliait Camille dans les bras de Glycère, la femme du monde dans les bras de la courtisane. Toutefois ce n'étaient que de passagers éclairs de plaisir au milieu de sa vie studieuse. De grandes pensées l'animaient et l'inspiraient. *La Liberté*, la plus belle de ses idylles, date du mois de mars 1787.

Mais les nécessités d'une existence peu fortunée l'enlevèrent encore à sa chère indépendance. En décembre 1787 il partit pour Londres où il devait rester trois années. En janvier 1788, il fut attaché à M. de la Luzerne, qui venait d'être nommé à l'ambassade d'Angleterre, et qui bientôt eut à s'apercevoir de l'excès de fierté d'André. Il y avait peu de travail à l'ambassade, les affaires de France étant partagées entre M. Barthé-

(1) Rétif, après avoir peint lui-même ce monde étrange et si divers, a inséré, dans plusieurs de ses ouvrages, des correspondances de la Reynière, où les noms des Trudaine et de Chénier reviennent souvent. Dans *Monsieur Nicolas*, tome XI, XI^e^ partie, p. 3078, la Reynière dit que Chénier et les Trudaine avaient assisté au second souper qu'il donna en février 1784. Dans le *Drame de la vie*, p. 1307, on retrouve encore Chénier et les Trudaine à souper chez la Reynière, le 9 mars 1786.

lemy, ministre plénipotentiaire, et M. de la Luzerne, ambassadeur du roi. André, n'ayant presque aucune occupation, crut devoir ne pas toucher son traitement. M. de la Luzerne lui adressa quelques paroles sévères à cet effet, tout en admirant sans doute ce fier désintéressement.

André Chénier ne se plut jamais en Angleterre. Tout en estimant les Anglais, tout en appréciant leur génie positif et leur gouvernement, il eût voulu une grandeur plus désintéressée à cette nation « avide, entreprenante, calculatrice et constante dans ses projets. » Il ne put jamais complétement se plier à ses mœurs et à ses usages aristocratiques. Il souffrit beaucoup de l'orgueil des grands, et, blessé dans ses sentiments et dans ses pensées, il s'attacha plus fortement encore à la cause de la liberté. Cependant il y avait en Angleterre, à cette époque, un grand mouvement libéral; beaucoup d'écrits philosophiques respiraient un ardent amour de l'humanité. André, blessé par la hauteur de l'aristocratie anglaise, conçut au contraire une grande sympathie pour quelques philosophes, entre autres pour les docteurs Priestley et Price, qu'il connut.

Ce fut pendant son séjour à Londres qu'il étudia à fond la littérature anglaise. En général, il goûtait peu les poëtes anglais; il les trouvait incultes, sombres et pesants. Toutefois son poëme de *Suzanne* témoigne de son admiration pour Milton,

Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses!

Il lut Shakspeare, peu goûté en France à cette époque. Le drame tel que le conçoit Shakspeare, si éloigné de la tragédie grecque et de la tragédie française, ne devait pas plaire complétement à l'esprit d'André; cependant il en remarqua les beautés de premier ordre. Marie-Joseph, dans une lettre datée du mois de février 1788, le trouvait même indulgent pour Shakspeare.

Son existence à Londres était régulière et monotone : le jour il travaillait, le soir il allait dans le monde ou dans les clubs. Absent de Paris, il n'en suivait pas avec moins d'intérêt le mouvement politique et littéraire; son père et son frère lui envoyaient les publications nouvelles. Il est à remarquer qu'il ne s'isola

jamais des productions de son temps. Son frère lui adressait les ouvrages qu'il composait, et, de son côté, André envoyait parfois à son père et à Marie-Joseph quelques vers, « de ces beaux vers (disait Marie-Joseph) comme vous savez les faire. »

Mais le séjour de Londres, au bout de deux longues années, commençait à peser à André, dont l'âme ardente ne pouvait se passer d'affections. Toujours seul, souvent froissé, dédaigné dans la haute société par des gens qui valaient moins que lui, il devint triste et chagrin. Un soir, dans une taverne, il confia à une feuille de papier les sentiments amers dont il semblait se plaire à ranimer le fiel. C'est un monument curieux qui atteste à la fois sa candeur et sa fierté.

On était au 3 avril 1789. Préoccupé des événements qui se préparaient en France, il souffrait d'être éloigné de sa patrie. Son attente ne fut pas longue; la réunion des états généraux, la séance du Jeu de paume, l'ouverture de l'Assemblée nationale, le transportèrent. La révolution ne le prit pas à l'improviste : il était prêt, il avait étudié, réfléchi, médité; depuis de longues années, il était imbu des grandes idées de liberté. Mais trop tôt il devait s'apercevoir que « le moment des révolutions n'est jamais celui des hommes droits et invariables dans leurs principes. »

Depuis les événements du mois de juin, André supportait péniblement l'éloignement. Il obtint un congé, à l'expiration duquel, pour la dernière fois, il retourna à son poste. Le 18 novembre il s'embarqua pour Londres où il ne devait plus rester que quelques mois. La lettre suivante qu'il écrivit à son père après son arrivée témoigne bien de l'état d'inquiétude dans lequel il vivait loin de Paris, où tant d'événements pouvaient chaque jour menacer les siens :

« Londres, 24 novembre 1789.

« Je suis arrivé ici le 19, mon très-cher père, après un voyage qui n'a « rien eu de remarquable, et le plus douloureux passage de mer que « j'aie encore eu; je n'ai pas tardé à regretter Paris, car ici les inquiétu- « des sur nos affaires ne sont pas moindres et sont plus désagréables, « parce qu'elles sont plus vagues et qu'on est plus longtemps à savoir à

« quoi s'en tenir. Ajoutez que les mauvaises nouvelles sont toujours gros-
« sies et exagérées, non-seulement par la mauvaise volonté des Anglais,
« mais encore par la plupart des Français qui sont ici, et qui ne voient
« pas que leur odieuse animosité envers leur patrie les rend méprisables
« et ridicules.

« Hier on nous a annoncé que des lettres en date du 19 ou du 20, ar-
« rivées par un courrier extraordinaire, portaient que, ce jour-là même,
« tout Paris était en combustion, que les tocsins sonnaient de toutes
« parts, etc. Je fais tout ce que je peux pour douter de ces funestes nou-
« velles, et il me tarde bien d'être éclairci, car ceux qui nous ont annoncé
« ce soulèvement ne disaient aucun détail, ni ne lui assignaient aucune
« cause, ni enfin n'ajoutaient rien qui pût donner un objet déterminé
« aux alarmes qu'ils faisaient naître. Il n'y a ici aucune nouvelle qu'on
« puisse vous mander. Les affaires de France sont, ici comme en France,
« l'objet qui occupe seul la conversation.

« Adieu, mon très-cher père; je prie ma mère d'agréer l'assurance de
« mon respect. J'embrasse mes frères de tout mon cœur, et vous prie de
« compter à jamais sur ma respectueuse tendresse (1).

« CHÉNIER DE SAINT-ANDRÉ. »

Le 19 janvier 1790 il est encore à Londres, mais, au printemps de cette année, il quitte définitivement la diplomatie et revient à Paris, bien décidé à vivre désormais dans la retraite. Le 9 juillet, nous le retrouvons sur les bords du Rhône; il contemple avec émotion ces illustres cités du Dauphiné, Vienne, Romans, Valence, qui donnèrent avant 1789 le signal de la liberté.

C'est de l'année 1790 que date le poëme de *l'Invention*, *le Jeu de paume* et *l'Avis aux Français*. On le voit, la politique n'est pas longue à arracher le poëte à sa solitude, à animer les cordes de sa lyre.

Quelle était alors la pensée politique d'André et quelle ligne allait-il suivre?

Élevé au milieu du mouvement philosophique qui survécut à Voltaire, André, partageant les sentiments des nobles défen-

(1) Nous devons cette lettre à l'obligeance de M. Feuillet de Conches. Le cachet est un camée antique, un peu effacé. La lettre est adressée à *M. de Chénier, ancien chargé d'affaires à Maroc, rue du Sentier, N° 24, Paris*.

seurs de l'insurrection d'Amérique, salua avec enthousiasme l'ère nouvelle de liberté qu'il avait appelée de tous ses vœux. Lorsque les événements de 1789 éclatèrent, il comprit aussitôt qu'il ne s'agissait pas seulement de réformes momentanées, mais que toute l'Europe allait en sentir le contre-coup. « La révolution est grosse des destinées du monde, » disait-il. Mais, dès 1791, les événements avaient dépassé ses prévisions, et sa politique devint surtout une politique de générosité et de sentiment. Toutefois, s'il avait jugé la révolution en philosophe, il se conduisit en citoyen : avec l'âme de Platon il défendit les lois. « Heureux (disait-il) l'homme sage et droit qui, méprisant tout esprit de corps, repoussant toute association à un parti quelconque, ne connaît d'autres liens parmi les hommes que la justice et les lois. — Rien n'est plus humain, plus doux, que la sévère inflexibilité des lois justes. »

La liberté, telle qu'André la concevait, devait être large et sans restrictions. Pour y atteindre sans verser une goutte de sang, il comptait trop sur la sagesse humaine et sur la facilité des anciens partis à se laisser dépouiller. Il voulait « la liberté de penser ce que l'on veut et d'écrire ce que l'on pense; » en religion, pour tout citoyen, « la liberté de suivre et d'inventer celle qu'il lui plaira. » C'était l'indifférence religieuse de Voltaire. On a dit qu'il était athée; on cite même ce mot de Chênedollé : « André était athée avec délices! » Toutefois André sépare nettement le culte religieux et la foi en Dieu. Averti par « dix-huit siècles ensanglantés par des inepties théologiques; — n'estimant aucun collége de prêtres à quelque communion qu'ils appartiennent; » sachant « que depuis longtemps tous les colléges de prêtres ont conspiré contre le bonheur et la tranquillité humaine; — que les prêtres se tiennent tous par la main pour confondre en eux l'homme avec le prêtre, pour faire envisager leurs discours comme une partie de la doctrine, » il veut briser ce joug despotique et théocratique, réduire à leur véritable valeur les subtiles distinctions de secte; et, dit-il, « attaquer les prêtres, réduire leur opulence usurpée, mépriser leurs fables corruptrices, n'est pas attaquer le ciel, ni être ennemi de Dieu et de la vertu. »

midor, était député à la Constituante et dirigeait avec les banquiers Pourrat et Lecoulteux la célèbre compagnie des eaux.

Mais bientôt la politique lui fit oublier l'amour, et chassa bien loin ses rêves d'indépendance et de travail. Depuis plusieurs années, il nourrissait le projet de revoir la Suisse, d'y vivre même, au milieu des monts, d'y chercher un réduit à sa muse. C'est là qu'il aurait voulu continuer sa carrière diplomatique; et l'on a dit que, dans l'année 1791, il avait manifesté le désir d'y être envoyé en qualité d'ambassadeur (1).

André, a-t-on dit, s'était présenté aux élections de 1791 comme candidat à l'Assemblée nationale. On ne doit pas s'étonner, d'après son esprit libre et fier, qu'il ait complétement échoué. Résolu d'abord de rester à l'écart, il ne sortit de son obscurité que parce qu'il croyait « tout citoyen obligé à cette espèce de contribution patriotique de ses idées et de ses vues pour le bien commun; » mais, au milieu de tous les partis, il garda son libre arbitre; il ne se fit le courtisan d'aucun, et surtout il ne chercha pas à flatter le peuple, disant, au contraire, « qu'on doit braver le peuple pour lui être utile. » André, repoussant toute association, n'appartint qu'à lui-même, à la raison, à la vertu, et se fit le champion solitaire de la vérité et de la liberté.

Dans les derniers mois de 1791, il écrivit quelques articles, adressa une lettre à Thomas Raynal et trois lettres au *Moniteur*. L'année 1792 fut entièrement consacrée à la politique; il abandonna l'étude et la poésie. Pendant les mois de février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, ses lettres au *Journal de Paris* se succédèrent de huit jours en huit jours, et quelquefois à des intervalles plus rapprochés. Il demeurait alors tantôt à Paris, tantôt à Passy.

C'est pendant cette année 1792 qu'éclatèrent de tristes et déplorables débats entre les deux frères, André et Marie-Joseph. Nous

(1) *Annales politiques et littéraires de la France*, 11 mai 1792 (extrait d'une lettre de Bâle) : « André Chénier désirait beaucoup l'année dernière d'être envoyé ambassadeur en Suisse; il vient de remplir les journaux de longues déclamations au sujet des *Châteauvieux;* il est l'ami des Trudaine, ceux-ci le sont de Montmorin, et les Montmorin le sont de la reine. Ce sont là les amis de l'ordre, que j'ai toujours appelés les amis des ordres. »

n'en répéterons pas les détails, qui sont connus ; nous dirons seulement que les ennemis de Marie-Joseph ont grossi cette querelle outre mesure. Dans plusieurs articles du *Journal de Paris* et du *Moniteur* les deux frères échangèrent quelques mots vifs et piquants ; mais bientôt la famille et les vrais amis d'André et de Marie-Joseph intervinrent, et les débats furent clos au mois de juin 1792. D'ailleurs, en isolant cette polémique des écrits du temps, on lui enlève son véritable caractère et ses justes proportions. Étudiée attentivement au milieu des déclamations outrées de l'époque et du style trivial des publicistes du jour, on la trouve généralement digne, calme même, atténuant par le choix des mots ce que quelques pensées pourraient avoir de blessant.

Néanmoins, quoique Marie-Joseph eût été l'agresseur en se constituant le champion des Jacobins, s'il fallait porter un jugement sur cette querelle, sans être aveuglé par la vive admiration et par le culte que nous avons pour André, nous oserions dire qu'il eut de grands torts de son côté. « Je n'ai jamais fait secte même avec les gens que j'estime, » nous dit-il lui-même ; il n'était donc ni poussé, ni circonvenu par un parti, par des amis maladroits. Marie-Joseph, au contraire, plus faible, plus facile à se laisser entraîner, n'avait pas le libre exercice de sa volonté ; il agissait excité par les ennemis d'André, les Brissot, les Manuel, les Condorcet, etc. André parlait du fond d'une solitude où il devait peser à loisir, loin de toute influence, ses attaques et leurs effets ; Marie-Joseph parlait du milieu d'un camp où tous les regards étaient tournés vers lui pour exciter son zèle et pour ne pas le laisser faiblir. André était, en outre, l'aîné de deux ans, différence d'âge rendue plus grande encore par l'habitude de la réflexion et du travail, et il devait à son frère l'exemple de la modération. Mais, en voulant être juste, ne nous égarons pas. Dans cette polémique publique le caractère d'André se dévoile dans toute sa rigueur, et ce n'est pas sur le côté hautain, roide, dédaigneux, qu'il convient d'appuyer. André n'avait, dans le commerce habituel de la vie, ni hauteur ni dédain pour Marie-Joseph : loin de là, il jugeait en frère et avec indulgence l'auteur de *Brutus et Cassius;* il lui prêtait et lui croyait plus de talent qu'il n'en

avait, ou plutôt qu'il n'en avait montré jusqu'alors. Ce qu'il faut surtout remarquer, c'est le caractère patriotique de cette lutte fraternelle. L'âme des Brutus respire dans André : la voix du sang se tait quand la patrie élève la sienne.

Au mois d'avril, la fête que les Jacobins donnèrent aux Suisses du régiment de Châteauvieux, amnistiés par un décret de l'Assemblée nationale, fit déborder l'indignation d'André. « Des soldats qui pillent la caisse de leur régiment, qui tuent leurs officiers, qui sont justement condamnés aux galères, et à qui l'Assemblée nationale accorde l'amnistie; à qui, sur une motion de Collot-d'Herbois (1), au club des Jacobins, le maire de Paris, le « vertueux Pétion, » prépare une entrée triomphale! » Dans ses lettres au *Journal de Paris* il revient sans cesse sur la honte de cette scandaleuse ovation et parvient à animer de son courage quelques libres rédacteurs comme lui du journal. C'est un Romain qui juge la révolution naissante et qui la rappelle à la discipline, qui fait la gloire des armées et la force des nations; ou plutôt c'est une âme qui a médité Tacite et Montesquieu. Le jour même de cette ignominieuse cérémonie, le publiciste se change soudain en poëte lyrique; l'*Hymne aux Suisses de Châteauvieux* paraît dans le *Journal de Paris*, le 15 avril 1792; et il le signe, sans souci de la colère des Jacobins. Pour ne pas être témoin de cette fête, à laquelle David et Marie-Joseph ont prêté l'éclat de leurs noms et de leurs talents (2), il part, il va respirer l'air pur de la campagne et refaire dans la solitude ses forces épuisées.

(1) Dans la séance du 4 avril, Collot-d'Herbois se déchaîne contre Roucher et André Chénier (ce n'est pas *Chénier-Gracchus*, dit Collot d'Herbois, c'est *un autre*, oh! tout à fait *un autre*). Il traite André de *prosateur stérile*, et se promet de l'attaquer devant les tribunaux comme lâche calomniateur.

(2) Dans le programme de la fête des *Châteauvieux*, publié dans deux numéros du *Patriote français*, il est dit que MM. David et Hubert se sont chargés du dessin et de la composition tant du char que des divers trophées et emblèmes; que M. Chénier a bien voulu se charger de la composition de tous les morceaux de poésie, inscriptions, devises, etc. — Le 26 mars, Marie-Joseph et David avaient déjà signé la pétition présentée au conseil général de la commune pour l'inviter à la fête, pétition que le *Patriote français* inséra dans son numéro du 28 mars.

Quelques jours après, le 27 avril, une nouvelle lettre au *Journal de Paris* signale son retour; désormais il ne connaît plus de bornes. « Il est bon, il est honorable, il est doux de se présenter par des vertus sévères à la haine des despotes insolents qui tyrannisent la liberté au nom de la liberté même. » Il s'enivre du danger; il semble avec délices aspirer à mériter la mort : « C'est surtout quand les sacrifices qu'il faut faire à la vérité, à la liberté, à la patrie, s'écrie-t-il, sont dangereux et difficiles, qu'ils sont accompagnés aussi d'inappréciables délices. C'est au milieu des délations, des outrages, des proscriptions, c'est dans les cachots, c'est sur les échafauds que la vertu, la probité, la constance, savourent la volupté d'une conscience orgueilleuse et pure. » Ses attaques deviennent directes et sanglantes; il désigne ses ennemis, les nomme, les défie, les couvre d'injures. Brissot, c'est « ce libelliste qui barbouille avec de la fange et du sang les premières pages du *Patriote français*; » Rœderer, « un homme d'une ambition rusée et versatile. » Il dénonce « la cruauté niaise de Pétion. » Jadis il vantait les vertus de Condorcet..... « L'honnête homme que ce Condorcet, s'écrie-t-il, qui a cherché le profit et trouvé la honte à devenir l'ami, le compagnon, l'émule de Brissot et de Marat ! » Bientôt même David et Le Brun, les amis de son enfance, ne trouveront pas grâce devant lui; mais il n'imprimera pas le nom de Le Brun dans ses vers satiriques et laissera douter la postérité. Ce n'était point du reste sans danger pour lui que ses attaques se multipliaient ainsi. Des listes de proscriptions, disait-on (1), circulaient dans la capitale; on y plaçait les noms de Desmeuniers, de Roucher, d'André Chénier, de Duport et de Regnault de Saint-Jean d'Angély.

Il s'épuise bientôt dans cette lutte. Vers les premiers jours d'août, pendant que de tragiques événements se préparent, il va se rafraîchir aux riantes images de la nature; il oublie un instant ses préoccupations dans les vallées de la Normandie. A Catillon, aux sources de l'Andelle, il resonge aux idylles de sa jeunesse. Mais ce n'est qu'un éclair de bonheur et de calme.

1) Regnault de Saint-Jean d'Angély, dans le n° 41 de l'*Ami des patriotes*.

Il revient à Paris. Le 8, le 9, le 10 août, c'est à l'Assemblée nationale elle-même qu'il veut faire entendre sa voix ; elle se perd comme au milieu d'un ouragan. Soudain éclate l'insurrection du 10 qui renverse la royauté et disperse ses défenseurs : le parti d'André est vaincu. Hors de l'arène, il dévore son ressentiment et répand toute sa colère dans des ïambes vengeurs.

Dans les derniers mois de 1792 commence le procès de Louis XVI. André choisit cette noble occasion de combattre encore et réclame l'honneur de se consacrer à la défense du roi. Malesherbes accepte son dévouement, sans permettre qu'il fasse connaître son nom impopulaire. C'est lui qui rédigea, dit-on, la lettre que Louis XVI devait lire à la Convention, et dans laquelle il demandait l'appel au peuple (1).

Après la mort du roi, le séjour de Paris devenait impossible pour André. Au milieu de toutes les haines qu'il avait amassées contre lui, il courait à chaque instant le risque d'être assassiné ou d'être incarcéré et traîné à l'échafaud. Son courage l'y aurait porté ; mais ses amis, sa famille, Marie-Joseph surtout, à force de prières, obtinrent qu'il s'éloignât de Paris. Il partit d'abord pour Rouen ; mais l'éloignement lui était insupportable ; il voulait au moins être près de l'arène pour y reparaître au besoin tout armé.

Son frère s'occupa de lui chercher une retraite. Il loua, à Versailles, une petite maison écartée, dans le haut de la rue de Satory. C'est là qu'André se retira. Malade, il avait besoin d'un calme et d'un repos absolus : il lui était nécessaire d'oublier les hommes et leurs passions. Quoique souffrant et chagrin, il reprit ses travaux. Depuis dix ans, son poëme de l'*Hermès* était commencé. Chaque jour une note, fruit de longues méditations et de laborieuses lectures, venait s'ajouter à celles des jours précédents. Mais le travail n'était pas suffisant à remplir le vide de cette âme ardente et généreuse.

Sur les bords de la Seine s'élève le côteau de Lucienne, auquel les bois font une verte couronne. C'est là que, chaque jour,

(1) Dans ses *Études littéraires et poétiques*, II, p. 94, Boissy d'Anglas dit que Louis XVI n'a jamais dû lire cette lettre.

sous de triples cintres d'ormeaux, se dirige le poëte à demi consolé; c'est là qu'habite et respire *Fanny;* c'est là que, presque chaque soir, André va lire les vers composés à l'aurore :

Pour elle seule encore abonde
Cette source jadis féconde
Qui coulait de *sa* bouche en sons harmonieux.

Quand la révolution devint menaçante, deux jeunes femmes, filles de madame Pourrat, célèbre par sa beauté et par son esprit qu'admirait Voltaire, se réfugièrent à Lucienne, dans une propriété de famille. Le salon de madame Pourrat, comme celui de madame de Chénier, avait longtemps réuni l'élite des artistes et des écrivains. Avant de chercher un refuge à Versailles, André était allé souvent à Lucienne. C'est là que l'avaient connu Népomucène Lemercier et madame de Beaumont, la fille du ministre Montmorin. Il s'y laissa même un instant séduire aux grâces et à la beauté de madame Gouy d'Arcy. Lorsqu'il conçut le poëme de *Suzanne*, il allait en lire le plan et les fragments, et les soumettre au jugement des hôtes de Lucienne, dont il se sentait aimé et apprecié. Madame la comtesse Hocquart avait le brillant esprit de sa mère. Elle vivait encore il y a quelques années. Aimant à reporter sa pensée sur cette lointaine époque des mauvais jours, ce n'était jamais sans attendrissement que lui revenait le souvenir d'André Chénier. Elle parlait avec affection, avec admiration, de cet esprit charmant (ce sont ses propres paroles), de cette imagination splendide, de cette âme facile à se passionner. Madame Laurent Lecoulteux (1), la Fanny du poëte, n'avait pas dans l'esprit les étincelles de sa sœur. Elle tenait de sa mère, la beauté, le charme, la grâce. Il reste d'elle un portrait, un profil aux traits nobles et purs. Épouse dévouée, mère tendre et craintive, elle fit éclore dans l'âme d'André un sentiment nouveau, la chaste mélancolie de l'amour. Il est des vers d'André

(1) M. Laurent Lecoulteux fut emprisonné presque à la même époque qu'André; mais, grâce aux sollicitations de Barrère, Fouquier-Tinville ajourna son jugement, et le 9 thermidor lui rendit la liberté. (Voy. *Mémoires de Barrère*, t. II, p. 203.)

que madame la comtesse Hocquart aimait à se faire relire. C'était, disait-elle, le fidèle et charmant portrait de sa sœur :

> Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire,
> Sait, à te voir parler, et rougir et sourire,
> De quels hôtes divins le ciel est habité, etc.

Le charme de Fanny se répandait sur tout ce qui l'entourait. Bonne et compatissante, elle apportait avec elle le sourire et la consolation. Et pourtant, avant d'être elle-même frappée par une mort prématurée, elle fut trois fois frappée dans son cœur de mère. Avant la révolution, elle avait perdu un jeune enfant, sur la tombe duquel André s'écriait, mêlant ses douleurs aux larmes maternelles :

> Adieu, fragile enfant échappé de nos bras, etc.

Deux autres enfants vécurent faibles et maladifs. Elle les perdit dans leur première enfance, et la jeune mère ne tarda pas à les rejoindre.

Ce fut sous le chaste regard de *Fanny,* qu'après une année de fiévreuse agitation, au sortir des luttes passionnées et énervantes de la presse révolutionnaire, André sentit renaître en lui sa muse et plus belle et plus pure. Le charme de la femme adorée passa dans les vers les plus doux qu'il ait soupirés, et, sans doute, lui fit un instant oublier cette antique et sage parole : Qu'il ne faut jamais appeler un homme heureux avant de savoir comment, au dernier jour, il est descendu dans la tombe !

Mais, pendant qu'il se laissait ainsi reprendre « aux douces chimères d'amour », les événements se précipitaient. Bien du sang avait déjà coulé Le 13 juillet, Marat tombe sous le poignard de Charlotte Corday. Cinq jours après, l'héroïque jeune fille marche à la mort sans pâlir. Le 21 juillet, dans la *Gazette nationale* (*Moniteur universel*), Audouin, député à la Convention, publie « un hymne infâme, » dans lequel, s'adressant à David, « au stupide David, » il s'écriait :

> . . . . . Arme-toi de courage;

Toi son fidèle ami, peintre de Pelletier (1),
Redonne-nous-le tout entier.

Dans le feu de l'indignation, André écrivit la belle ode à Charlotte Corday.

Après la mort de Marat, les sacrifices humains continuèrent. André, désespérant du salut de la république, détourna les yeux du sanglant tableau qu'offrait alors la France, et se livra aux études les plus abstraites; le citoyen se réfugia au sein du philosophe. Avec les poëtes astronomes de l'antiquité il s'éprit de la Bérénice céleste. L'automne s'écoula ainsi. Aux rêveries de Tibulle avaient succédé les méditations de Lucrèce (2).

(1) Lepelletier de Saint-Fargeau, conventionnel qui avait voté la mort du roi, assassiné par le garde du corps Paris. David avait composé un tableau représentant Lepelletier sur son lit de mort.

(2) Voici une note latine d'André Chénier, que Chardon de la Rochette a fait connaître dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année, t. Ier, p. 388, pour rétablir un passage que le C. A. Luzac avait omis dans les *Fragmenta elegiarum Callimachi*, ouvrage posthume de Valckenaer. André, lié avec le fils de Valckenaer, avait eu connaissance des quelques feuilles imprimées du vivant de l'auteur, et il avait transcrit sur un exemplaire des *Arati Phænomena*, qu'en 1672 Fell avait donnés sans y attacher son nom, un passage de l'ouvrage de Valckenaer omis justement par Luzac, et qui se rapportait à l'*Aratus* de J. Fell :

« Cujusnam viri cura prodiisset hic liber quem ego apud londinensem bibliopolam inveni, dum ante hos tres aut quatuor annos in Britannia degerem, nuper sum edoctus; idque, ut alia innumera, debeo batavo homini cujus operum assidua lectio mihi quotidie novos Græcarum musarum ac venerum recessus aperit. Is est magnus Valckenarius, qui supremis suis temporibus gravi morbo vix elapsus, Callimachi elegiarum fragmenta illustranda susceperat; nam ille Ernesti industriam in hac parte haud multi faciebat. Igitur cum jam dimidia pars voluminis, quasi ex tempore effusi, typis excusa foret, fato occubuit vir egregius. Tum ab ejus unico filio, Jano Valckenario jurisconsulto, quasi paternæ memoriæ consulente, nam et ipse multarum litterarum homo est, typothetarum operæ intermissæ sunt, autoris apographum domi reportatum, quodque jam excusum fuerat pecunia redemptum; cujus UNICUM EXEMPLAR a se asservatum mihi legendum permisit vir humanissimus. Enimvero libellus iste non eadem lima elaboratus atque perpolitus videtur quâ tot acuti ingenii, et inexhaustæ doctrinæ monimenta, quibus Valckenarii nomen innotuit. Nam neque clara satis aut nitida oratione conscriptus est, et incondita eruditionis copia laborat, et in immensa digressionum spatia hinc inde effluit. Est autem non raro ubi, licet senem, Valckenarium agnoscas tamen. Atque ibi dum veterum *de Coma Berenices* testimonia meminit, prolatis etiam Eratosthenis verbis, quæ Leonis

Cependant André, après quelques mois passés à Versailles, put se croire oublié. Sa santé s'était un peu rétablie; il revint à Paris et alla demeurer chez son père (1).

Dans les premiers jours de mars 1794, M. Pastoret, membre de cette phalange glorieuse qui avait combattu pour la défense des lois, fut arrêté à Passy. Quelques jours après, le 7 mars (17 ventôse), André se trouvait en visite chez M. Piscatory, beau-frère de M. Pastoret, lorqu'un nommé Guénot, porteur d'un ordre du comité de sûreté générale, se présente pour faire une visite domiciliaire; la présence d'André paraît suspecte. Il montre en vain une carte de la section de Brutus dont il faisait partie; Guénot, assisté de membres du comité révolutionnaire de Passy, procède à son interrogatoire, et en dresse le procès-verbal: monument étrange que l'histoire a conservé (2). André refuse de le signer. Guénot s'emporte, et, sur un ordre qu'il obtient du comité de Passy, il le fait entraîner et conduire à la prison du Luxembourg. Le concierge refuse de l'admettre sans un ordre du comité général. André est conduit alors à Saint-Lazare, où il est incarcéré.

Quand M. de Chénier apprend l'arrestation d'André, il court au comité de salut public et demande à Barrère la liberté de son fils innocent. Barrère la lui promet; et cependant le lendemain, à la prison de Saint-Lazare, on reçoit l'ordre d'inscrire l'écrou d'André. Telle est du moins la version de la famille; mais faut-il y ajouter une foi complète? n'est-elle pas le résultat d'une haine de parti? Marie-Joseph, après le 9 thermidor, fut l'ennemi acharné de Barrère; mais avant cette époque, et alors qu'André était à Saint-Lazare, Barrère et Marie-Joseph, au contraire, étaient

extrema sunt, et hic leguntur p. 5, hæc addit quæ exscribere visum est. » (Suit la note de Valckenaer, dont une partie seulement avait été conservée par l'éditeur de l'œuvre posthume, et dans laquelle il faisait les plus grands éloges du modeste J. Fell, qui n'avait pas signé son édition des *Arati Phænomena*. Enfin la note d'André se termine ainsi) : « Scribebam Versaliæ, animo et corpore æger, mœrens, dolens, die novembris undecima 1793, Andreas C. Byzantinus. »

(1) Rue de Cléry, 97.

(2) C'est M. Sainte-Beuve qui l'a fait connaître dans ses *Causeries du Lundi*, tome IV, p. 164. (Ed. 1860.)

liés et se voyaient presque tous les jours (1). Avant de soupçonner Barrère, il était plus naturel et plus simple de supposer que ce même Guénot, qui avait arbitrairement arrêté André, avait aussi fait des démarches pour faire inscrire son écrou.

Cette arrestation et celle de Sauveur Chénier qui venait d'avoir lieu à Beauvais furent un coup de foudre pour M. et Mme de Chénier et pour Marie-Joseph. M. de Chénier, dans l'emportement de son énergie, voulait lutter, obtenir judiciairement l'élargissement d'André. Le malheureux ! il invoquait les lois, l'honneur, la justice ! Dire un seul mot, c'était jeter André en proie à Collot-d'Herbois. On convint que, pour sauver les prisonniers, la seule conspiration possible était celle du silence ; qu'il fallait à tout prix faire oublier André et Sauveur. M. de Chénier se rendit, mais difficilement. Ce vieillard intègre ne pouvait se résoudre à douter des lois.

Sauveur, amené de Beauvais, avait été écroué à la Conciergerie. On gagna un employé, et Sauveur put ainsi chaque jour faire parvenir de ses nouvelles à sa famille. M. de Chénier parvint aussi, mais plus difficilement, à séduire un guichetier de Saint-Lazare et à communiquer avec André. Marie-Joseph était sans pouvoir à la Convention. Détesté de Robespierre, il était menacé dans sa liberté, dans sa vie même. Il fit cependant des démarches réitérées auprès des membres du comité de sûreté générale. Presque partout sans crédit, éconduit, il finit, à force d'obsessions, par obtenir que tant qu'on ne recevrait pas d'ordre formel on mît le dossier d'André et de Sauveur sous les autres. Le salut des prisonniers était ainsi assuré pour un certain temps. Si les bourreaux n'apprenaient pas qu'ils avaient entre les mains la tête d'André, il y avait lieu d'espérer.

La prison de Saint-Lazare offrait un aspect étrange. Là, André retrouva tous ceux que des temps meilleurs avaient si souvent vus rassemblés chez sa mère. C'était le même monde avec ses illustrations, transporté dans les murs d'une prison.

(1) Voyez une note de Barrère dans ses *Mémoires*, t. II, p. 263. Barrère dit que devant lui il vit Marie-Joseph implorer le député Dupin, afin que celui-ci fît tous ses efforts pour obtenir du comité de sûreté générale l'élargissement d'André.

La noblesse, l'esprit, la beauté, le savoir, embellissaient les derniers jours des victimes : là étaient M. de Montalembert, M. de Montmorency, le duc de Noailles, le prince de Rohan, le prince de Broglie, le comte de Vergennes, le marquis d'Usson, ancien colonel d'André. Roucher, son collègue dans la polémique du *Journal de Paris*, passait de longues heures à écrire à sa fille, qu'il ne devait plus revoir. Ginguené pensait à sa femme dans les larmes ; à chaque instant il attendait la mort, ne sachant pas qu'à son insu ses jours devaient s'augmenter de tous ceux d'André. Suvée trompait, en peignant, les ennuis de la prison ; il devait avoir la gloire de transmettre les traits du poëte à la postérité. Les deux Trudaine continuaient avec André leurs poétiques entretiens d'autrefois ; ils parlaient des bois de Montigny, de l'Italie, de la Grèce, temps heureux où, dans l'épanouissement de la jeunesse, le poëte s'était trop légèrement écrié, insouciant des coups de la fortune : « Nous sommes trois contre elle ! » Le plus âgé des deux Trudaine n'avait pas trente ans ; le plus jeune, dans un vif regret de la vie, traçait sur les murs de son cachot quelques vers languissants (1). De nobles femmes, de belles jeunes filles, répandaient dans les cellules et dans les préaux comme un parfum d'espérance et d'amour. Madame la marquise de Saint-Aignan, qui le 6 thermidor dut son salut à l'enfant qu'elle portait dans son sein, avait excité la tendre pitié du poëte. Mais surtout il aurait donné volontiers le peu de jours sur lesquels il pouvait compter pour une autre victime faible et craintive qui, dans ces tristes murs, pleurait ses dix-huit années sitôt moissonnées. Mademoiselle Aimée de Coigny (2) avait une délicate et gracieuse figure, un caractère facile et mobile, une âme enthousiaste, tendre, avide de belles et suaves émotions. Son esprit était un peu léger, changeant, mais exquis et cultivé. Si elle ne savait pas la langue de Sappho, on surprenait souvent ses lèvres à murmurer des vers d'Horace. Mais en vain tous les cœurs virils qui l'en-

(1) Voy. Boissy d'Anglas, *Études littéraires et poétiques*, II, p. 94.

(2) Elle fut duchesse de Fleury, puis épousa M. de Montrond. Elle mourut le 17 janvier 1820.

touraient s'écriaient à chaque convoi funèbre : *Dulce et decorum est pro patria mori!* Elle, elle avait peur de la mort! elle aimait la vie, la liberté, la lumière, l'amour! Ses plaintes, sa voix, éveillèrent le cœur du poëte :

> Et secouant le faix de *ses* jours languissants,
> Aux douces lois des vers *il plia* les accents,
> De sa bouche aimable et naïve.

Dans sa prison, André commit plus d'une imprudence; il parlait de ses bourreaux sans aucune retenue, avec l'impétueuse audace qui jadis avait animé ses articles du *Journal de Paris*. On a dit qu'à Saint-Lazare il s'occupait de revoir ses manuscrits, de les classer, etc. C'est une erreur. Tous les manuscrits d'André étaient heureusement restés chez son père; sans cela ils eussent été saisis et perdus. Son père lui avait seulement, à sa demande, envoyé quelques livres par le guichetier, qui apportait et remportait le linge du prisonnier. Quand André eut composé ses ïambes, il les roula dans un paquet de linge et les fit ainsi parvenir à son père.

On a dit (1) qu'il avait cherché à s'évader, qu'un ami lui en avait indiqué les moyens, mais qu'il hésita au moment d'exécuter son projet. Peut-être eut-il peur que l'insuccès ne le compromît davantage. Il s'était rangé à l'avis de Marie-Joseph, et savait qu'il n'y avait de salut que dans l'oubli. Aussi, il devint plus circonspect, plus prudent, parla moins et évita les rapports des geôliers.

On atteignit ainsi le 20 prairial. Marie-Joseph, suspect, haï de Robespierre, avait été contraint de quitter son logement, et, pour éviter toutes les recherches, presque chaque soir il changeait d'asile. Quand M. de Chénier vit ses trois fils en danger, il ne put se contenir; il blâma les moyens employés jusqu'à ce jour pour sauver les prisonniers. La loi du 22 prairial vint à paraître : elle mettait, aux yeux de M. de Chénier, un semblant de justice et de liberté dans le choix des défenseurs (2). Il résolut

(1) *Mémoires, souvenirs, œuvres et portraits,* par Alissan de Chazet. Paris, 1837, tome III, p. 32.

(2) Art. XVI : « La loi donne pour défenseurs aux patriotes calomniés des jurés patriotes; elle n'en accorde point aux conspirateurs. »

de tenter la lutte judiciaire, s'il le fallait, disant que ses fils n'étaient que calomniés, et qu'on ne pourrait les accuser de conspiration. Il rédigea un mémoire qu'il adressa à la chambre du conseil du tribunal révolutionnaire chargé de l'examen des détentions (1). Jusqu'au milieu de messidor, M. de Chénier n'entendit pas parler de son mémoire. Marie-Joseph espérait une contre-révolution qui briserait Robespierre. M. de Chénier n'y croyait pas. Il alla trouver Barrère, qui le reçut poliment, lui dit avoir vu son mémoire, mais ne lui fit que des réponses évasives. Les événements ont bien prouvé que c'était de la prudence de la part de Barrère, et qu'il agissait dans les intérêts d'André en ne donnant pas suite aux démarches du père. Le 3 thermidor, M. de Chénier alla à Saint-Lazare pour voir André ; on lui refusa brutalement la porte. Le lendemain, le malheureux père retourna chez Barrère ; il pria, supplia qu'on lui rendît son fils. « Allez, monsieur, votre fils sortira dans trois jours, » répondit Barrère. Depuis, la famille, nourrie des rancunes de Marie-Joseph, n'a voulu voir qu'une sanguinaire hypocrisie dans ces paroles. Ce délai de trois jours c'était peut-être son secret, que Barrère laissait échapper dans un moment d'impatience, la chute prochaine de Robespierre. S'il commit quelque imprudence, ce fut sans doute, poussé par ce père infortuné, de vouloir devancer les événements et de parler d'André au comité, car le jour même l'accusateur public reçut des comités de salut public et de sûreté générale l'ordre d'instruire d'urgence le procès d'André Chénier. Au parquet, comme nous l'avons dit, on avait jusqu'alors consenti à mettre le dossier d'André sous les autres, mais il n'était pas possible d'éluder un ordre aussi formel (2).

(1) Ce mémoire, ainsi que toutes les pièces relatives au procès, se trouve dans la notice de M. P. Lacroix.

(2) Un chef de bureau, qui était Breton, en cherchant le dossier d'André aperçut celui de Ginguené, son compatriote, presqu'en tête. Il le saisit à l'insu des autres membres du parquet, et le mit à la place de celui d'André Chénier. Madame Ginguené apprit plus tard ce fait du chef de bureau lui-même ; elle en parlait souvent avec attendrissement, avec terreur même, songeant à cette époque sublime où chacun aurait voulu mourir pour un compagnon d'infortune, où Ginguené sans doute eût

Le jour même l'accusateur public, Fouquier-Tinville, rédigea l'acte d'accusation, si rapidement qu'il ne distingua pas le dossier d'André de celui de Sauveur, que le parquet, dans sa précipitation, avait envoyé; il donna à André des qualifications et le chargea de faits qui n'appartenaient qu'à Sauveur, ce qui nécessita au tribunal une rature de trente lignes.

Le 6 thermidor André fut extrait de Saint-Lazare. Les charrettes arrivées au milieu de la journée étaient restées pendant trois longues heures, dans la cour, exposées aux yeux des prisonniers. Ce ne fut qu'à six heures que les fatales listes vinrent désigner les victimes. Il y eut un moment douloureux de séparation : André se jeta dans les bras des frères Trudaine, qui ne devaient lui survivre que d'un jour, et il partit pour la Conciergerie, où siégeait Fouquier-Tinville. Son frère Sauveur ne sut pas son arrivée et ne put même pas l'embrasser une dernière fois.

Le 7 au matin André comparut devant le tribunal révolutionnaire. Parmi les charges qui pesaient sur lui, il y avait celle d'avoir écrit contre la fête de Châteauvieux; c'était sa condamnation; c'était la vengeance de Collot-d'Herbois.

Le jour même, 7 thermidor, à six heures du soir, André Chénier fut exécuté sur la place de la barrière Renversée, cidevant barrière du Trône (1).

Le lendemain, 8 thermidor, dans le bulletin des victimes que publiaient les journaux, Marie-Joseph lut le nom de son frère. Il courut chez son père. Le malheureux avoua sa démarche auprès de Barrère. Il y eut une scène terrible entre le père et le fils. Marie-Joseph fut dur; il accabla de reproches ce père

donné sa vie pour André. — Nous tenons ce fait de M. Ferdinand Denis, qui l'a plusieurs fois entendu raconter à madame Ginguené elle-même.

(1) La légende a voulu embellir les derniers instants du poëte. On a dit que dans la charrette, en allant à l'échafaud, Chénier et Roucher récitèrent la première scène d'*Andromaque*. On rapporte encore qu'il aurait dit en se frappant le front : « Mourir! pourtant j'avais quelque chose là! » En marchant à la mort André sans doute pensait à sa mère et à la patrie, et peut-être se ressouvint-il à ce moment suprême de ce vers de *la Liberté :*

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms!

infortuné, mais bientôt, vaincu par les sanglots du vieillard, il tomba dans ses bras.

Le jour suivant, 9 thermidor, Robespierre était mis en accusation par la Convention. Deux jours plus tard, André eût été libre! Marie-Joseph ne fut pas maître de sa douleur; on le vit, dans son désespoir, se rouler à terre. M. de Chénier ne put survivre plus de dix mois à son fils, dont il s'accusait d'avoir causé la mort (1). Madame de Chénier alla habiter avec Marie-Joseph, et pendant quatorze ans la mère et le fils mêlèrent leurs regrets et leurs larmes. Marie-Joseph dut parfois envier le sort de son frère. Souvent malheureux, calomnié, il lui fallut, pour supporter la vie, une force d'âme qui ne lui manqua jamais.

Telles furent la vie et la mort d'André Chénier.

III

Nous devons maintenant entrer dans quelques considérations sur les œuvres qu'il nous a laissées.

En marchant vers le but qu'il s'était indiqué, et que nous avons tâché d'éclaircir dans la première partie de cette étude, André devait passer d'abord par l'imitation; s'efforcer ainsi de plier la langue française à la peinture des sujets les plus habituels à la langue grecque; puis, ayant alors à sa disposition une langue rompue à ce poétique exercice, s'en servir à la peinture de sujets nouveaux et français, et passer ainsi de l'imitation à la création, en se plongeant tout entier dans la vie moderne. C'est ce que développe avec une lucidité remarquable le poëme de l'*Invention*.

Nous n'agiterons pas toutes les questions littéraires que pourrait soulever l'étude des *Poésies antiques*. La comparaison de Théocrite et d'André Chénier serait féconde, mais trop longue pour que nous l'abordions ici. Il y aurait à s'étendre sur l'influence semblable qu'ils reçurent d'Homère. Nous dirons seulement que *l'Aveugle* et *le Mendiant* sont de véritables poëmes, correspondant exactement aux deux pièces de Théocrite intitulées

(1) Il mourut le 25 mai 1795.

les Dioscures et *Hercule chez Augias* et comprises improprement sous le titre général d'*idylles;* que, dans *la Liberté*, Chénier s'est élevé à la hauteur de Théocrite, parce qu'il a compris que la poésie pastorale a un but moral, que l'idylle, dans son sens le plus étendu, doit être l'expression juste et saisissable d'une vérité générale, et qu'elle peut, en s'élevant à la hauteur du drame et de la comédie, renfermer un enseignement profitable à l'humanité.

Quant aux élégies antiques, il nous suffira de faire remarquer que *le Jeune malade* et *la Jeune Tarentine* auraient placé Chénier au premier rang même parmi les anciens.

Nous avons hâte d'arriver à ses procédés d'imitation, qui vont nous conduire directement à des considérations plus hautes.

Dans une épître à Le Brun, André se plaît à nous laisser pénétrer les secrets savants de son art. A chaque page de ce volume, le lecteur trouvera de nombreux exemples des multiples procédés que le poëte lui-même nous dénonce. Remarquons seulement que l'imitation se combine toujours avec l'invention, soit qu'il assemble plusieurs passages d'un auteur ancien dans une élégie, soit qu'il développe ce qui n'était qu'en germe dans son modèle. Ce qu'il veut surtout donner « à ses fruits nouveaux, » c'est « une saveur antique. » Mais il est deux procédés sur lesquels nous insisterons, parce qu'ils sont l'essence même de l'art. Dans Homère, la comparaison est souvent un tableau (la nature prise sur le fait et fidèlement peinte) que l'on pourrait détacher du poëme, et qui, pris isolément, serait une épigramme, une petite ode, quelquefois morale et philosophique, une de ces petites pièces à une seule touche comme les Grecs les aimaient. Ainsi, au 17ᵉ chant de l'Iliade, Ménélas arrache la vie au bel Euphorbe, le fils de Panthos : *Tel un jeune plant d'olivier*, etc. Supposez un laboureur, le lendemain d'un ouragan, contemplant ses ravages et s'écriant, l'amertume dans le cœur : « O jeune olivier, je t'avais élevé dans un lieu solitaire; arrosé par une source abondante, gracieux, plein de sève, tu t'enorgueillissais de fleurs d'une blancheur éclatante; soudain accourt la tempête qui t'enveloppe de ses tourbillons, te déracine et

t'étend sur le sol! » Or, maintenant, admettez que cette élégie supposée du laboureur soit signée Simonide, Alcée, Anacréon, etc., ne sera-t-elle pas, pour tout poëte qui voudra peindre avec des effets justes et puissants à la façon d'Homère, le premier terme d'une comparaison dont le second terme, toujours variable, sera au choix et au goût du poëte? C'est ce procédé qu'André employait avec une science incomparable et un art exquis. Quand un petit tableau, dans un auteur ancien ou même moderne, le frappait, il s'en emparait, et le soudait immédiatement à quelqu'une de ses pensées par une comparaison. C'est par ce moyen qu'André lie constamment le passé au présent, la vie antique à la vie moderne. En cela il était inventeur, ou du moins il retrouvait le grand secret de Pindare, à son insu peut-être et sans l'appliquer encore à la poésie lyrique.

Le second procédé, plus complexe, consiste dans la création par assimilation antérieure. Ce procédé échappe souvent à la critique, et les poëtes eux-mêmes ne s'en rendent pas toujours compte. Il faudrait parfois remonter bien haut pour découvrir les sources premières de l'inspiration. Mais, dans André, l'art se laisse saisir à tous les degrés de formation. Ainsi, le lecteur pourra lire la V^e^ élégie du livre III de Tibulle, ensuite l'élégie aux frères de Pange; voir comment André imite Tibulle, ce qu'il omet, ce qu'il ajoute, ce qu'il modifie : puis, de l'élégie aux frères de Pange, passer à *la Jeune Captive*, et se rendre compte du travail d'assimilation et d'appropriation qui a précédé cette création; comment l'âme d'André a été, pour les pensées du poëte latin, comme un second moule d'où elles sont sorties renouvelées, rajeunies, fécondées, par une méditation interne et insaisissable. Et, dans cette étude, le lecteur trouvera encore une preuve anticipée de ce que nous allons dire, touchant l'introduction du lyrisme dans le génie d'André.

Quand il voulut, dans le *Jeu de paume*, tenter le genre pindarique, le lyrisme n'avait pas encore transformé la nature de son génie; aussi ne réussit-il pas complétement. Toutes les réflexions morales qui terminent cette pièce, très justes, très-belles, exprimées en beaux vers, eussent dû être condensées en quel-

ques phrases tombant de plus haut. Le passé doit éclairer l'avenir. A chaque instant Pindare évoque aux yeux de ses contemporains les ombres des héros passés, et, de l'exemple de divines fortunes ou de soudaines catastrophes, tire une morale supérieure, qui n'est que le poétique résumé des méditations dans lesquelles son récit a entraîné l'âme de ses auditeurs. Mais, si Pindare avait eu à célébrer un événement aussi considérable dans l'histoire de l'humanité que celui du Jeu de Paume, peut-être n'eut-il pas lui-même complétement dominé son enthousiasme.

Plus tard, dans l'*Ode à Charlotte Corday,* la forme nouvelle du génie d'André est déjà visible. Et c'est à cette dernière et éclatante transformation, au milieu de laquelle la mort a malheureusement arrêté le poëte, que nous voulons faire assister le lecteur. Nous allons voir, sous la double influence de l'amour et de la patrie, le génie d'André tourner au lyrisme et devancer ainsi l'avenir de la poésie française.

Lycoris, Glycère, Camille, telles sont les muses d'André. Dans ses *Commentaires* sur Malherbe, il blâme le poëte d'avoir fait choix « d'une maîtresse poétique; » il veut qu'on aime réellement la beauté qu'on célèbre. Nous devons donc supposer que les élégies d'André ne sont pas « des vanteries poétiques; » d'ailleurs, la jeunesse du poëte nous en est un sûr garant. Dans sa vie d'étude et de méditation, les plaisirs et les passions avaient leur part. Il cherchait dans les bras de Camille une inspiration qui n'avait rien de factice. Toutefois il aime l'art plus que Camille, et il a raison de dire :

Camille est un besoin dont rien ne me soulage.

Le poëte est insatiable et commande à l'amant d'aimer toujours, pour l'inspirer toujours. Mais d'où vient que, si quelque jeune amant ouvre le livre d'André, il ne trouvera pas dans *Camille* d'élégie qui réponde directement à un besoin de son cœur? C'est justement parce que l'art y domine l'amour; que toutes les émotions y sont définies, tandis que l'amour véritable est un composé d'émotions indéfinies; c'est que, jusqu'à Camille

qui les ait employées, la première, dans un hymne ; la seconde, dans la traduction de deux psaumes. Ronsard, Malherbe, Racine, la Fontaine, ont toujours, dans ce genre de strophes, employé le vers de six syllabes au lieu du vers de huit, ce qui est moins harmonieux.

Le rhythme le plus nouveau, le plus original, c'est celui des ïambes. Mais ce nom d'ïambes consacré par le public, et dont nous sommes obligés de nous servir pour nous faire entendre, est fort loin d'être juste. Les Grecs appelaient vers ïambique, le vers composé de pieds appelés ïambes. Le mot *ïambes*, était synonyme de vers satiriques, parce que les vers satiriques étaient généralement écrits en vers ïambiques; appliqué aux pièces d'André Chénier, ce mot n'a plus de sens, puisque les vers dont elles se composent n'ont aucun rapport avec les vers ïambiques. L'innovation qu'André introduisait dans la poésie française avait une autre raison d'être. Les Grecs se servaient du vers hexamètre (dactylique) dans le poëme épique et dans l'idylle ; mais ils avaient senti que, lorsque la poésie devient l'expression de sentiments, de passions personnelles, elle doit, tout en n'abandonnant pas son caractère de grandeur, de dignité, s'approcher cependant de l'enthousiasme lyrique. Une mesure plus vive, un rhythme plus varié, plus expressif, était donc nécessaire ; on l'obtint par la succession perpétuelle de deux vers inégaux, du dactylique hexamètre et du dactylique pentamètre. C'est ainsi, avec le vers *héroïque* et le vers *élégiaque,* que les Grecs composèrent leurs élégies, et que Tyrtée enflammait les guerriers. Les Latins prirent ce système des Grecs ; c'est celui de Catulle, de Tibulle, de Properce, d'Ovide. Horace en fit des emplois remarquables. En l'introduisant dans la poésie française, c'était réellement l'élégie lyrique que créait André Chénier.

Si maintenant nous examinons la construction intime des vers, nous toucherons à une innovation qui fut une révolution dans l'art. En lisant les vers grecs, on est frappé de la liberté du poëte au milieu de tant de règles prosodiques. Tout en rangeant, coordonnant les mots selon les lois voulues, il reste libre de développer sa pensée, de la suspendre, de l'arrêter soudain

dans un brusque repos, sans être astreint à faire coïncider une harmonie immuable, qui se reproduit presque la même à chaque vers, avec l'harmonie complexe et multiple de la pensée, qui n'admet d'autres lois que celles du génie.

Le seizième siècle avait introduit ce libre système dans la poésie française ; mais le dix-septième, qui fit en tout triompher le principe d'autorité, proscrivit cette liberté ou ne la toléra que sous le nom de licence. C'est à cette licence cependant que la poésie dramatique dut, au dix-septième siècle, ses plus saisissants et ses plus puissants effets. Au surplus, en dehors du théâtre, la Fontaine protestait. Le dix-huitième siècle continua les errements du dix-septième. Cependant Voltaire, qui certes n'était pas lyrique, mais qui avait le goût sûr en toutes choses, sentait et disait que

souvent la césure
Plaît je ne sais comment, en rompant la mesure.

En rompant la mesure, Chénier fit une révolution dans l'art et légitima les poétiques efforts du seizième siècle. C'est dans cette voie de complète liberté que le dix-neuvième siècle a suivi le jeune maître. Jusqu'alors la science de la prose avait dépassé celle de la poésie. Le vers d'André Chénier, et le vers moderne, plus savant encore, ont des secrets inconnus à la prose la plus concise et la plus serrée.

Après les questions diverses que nous avons soulevées, nous devons enfin conclure.

Il serait difficile de définir exactement le rang qu'occupe André Chénier dans la littérature française. Comme les dieux, les poëtes ne veulent pas être comparés entre eux. Au sommet du Parnasse peut trôner majestueusement un Homère; mais au-dessous les rangs se confondent. Cependant les poëtes modernes révèrent André Chénier et célèbrent en lui le premier pontife d'un art nouveau; son nom a retenti sur toutes les jeunes lyres de ce siècle, et l'on pourrait dire de lui ce qu'un ancien disait d'un poëte mortellement frappé, comme André, à la fleur de l'âge : « Uranie enfanta Linus, ce fils bien-aimé, que, parmi les

mortels, aèdes et joueurs de cithare, tous, pleurent dans les festins et dans les chœurs, invoquant Linus au commencement et à la fin de leurs chants. »

André est de la famille des Théocrite, des Virgile, des Horace, des Racine, des La Fontaine, et désormais CLASSIQUE comme eux. Le temps ne détruira rien du monument qu'il a laissé inachevé; on en rassemblera les moindres fragments, et partout on recherchera les traces de ce jeune et puissant génie.

La plus belle espérance de la poésie française est dans ce lyrisme que nous avons vu s'introduire insensiblement dans le génie d'André. Déjà le dix-neuvième siècle s'est ardemment élancé dans cette voie nouvelle; ses pas marqués en avant attestent que, s'il n'a pas atteint le but, il s'en est du moins rapproché. La langue française brisée, ployée à tous les rhythmes, à tous les modes, a acquis cette merveilleuse souplesse que jusqu'alors possédait seule la langue grecque. Moins harmonieuse, elle est faite pour les hommes du Nord. Le lyrisme l'a fécondée, et toute l'Europe la parle. N'est-ce pas dire qu'au moment où toute l'Europe frissonne du désir de la liberté, on peut espérer qu'un poëte, l'égal de Pindare, surgissant du sol français, pénétrant l'esprit de l'histoire, comme Pindare l'esprit des fables, semant la fraternité au milieu de toutes les races affranchies, saura, par le prestige de la poésie, les entraîner vers le but idéal de l'humanité? Et, même au milieu de cette grande époque démocratique et littéraire que déjà nous pouvons entrevoir, et qui aura ses heures difficiles, le souvenir d'André Chénier ne sera point inutile, car, si un jour le despotisme des Césars ou des Collot-d'Herbois s'appesantissait encore sur l'Europe, il rappellerait au poëte que son devoir est de défendre les lois, et qu'il trouve souvent ses plus belles inspirations au pied de l'échafaud, en mourant pour la liberté.

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES D'ANDRÉ CHÉNIER

Les deux seules pièces de vers qu'André publia sont *le Jeu de paume* et *l'Hymne aux Suisses de Châteauvieux*. *Le Jeu de paume* parut en petite brochure de 24 pages portant ce titre : *Le Jeu de paume, à Louis David, peintre, par André Chénier, de l'imprimerie de Didot fils aîné, à Paris. Chez Bleuet, libraire, rue Dauphine, n° 112, 1791.*

L'Hymne parut dans le *Journal de Paris*, le 15 avril 1792.

Moins de six mois après la mort d'André, dans *la Décade philosophique* parut *la Jeune Captive*, le 20 nivôse an III (1). Elle fut ensuite publiée dans l'*Almanach des muses*, an IV (1795-1796).

Dans le *Magasin encyclopédique*, an VII (1798-1799), 5e année, t. I, p. 388, Chardon de la Rochette, à propos des *Fragmenta elegiarum Callimachi* qui venaient de paraître, fit connaître une note latine manuscrite qu'André Chénier avait portée sur son exemplaire de l'*Aratus* de Fell. Dans le même recueil, an VIII (1799-1800), 6e année, tome VI, p. 365, on réimprima *la Jeune Captive*. Millin y disait, dans une note : « Cette ode a été composée pour madame de M*** (2) par André Chénier, pendant que nous étions ensemble dans la prison de Saint Lazare, sous le règne de Robespierre. J'ai lu le manuscrit de sa main. » *La Jeune Captive* fut encore publiée plusieurs fois, entre autres dans le *Nouvel Almanach des muses* en 1803, et dans la *Petite Encyclopédie poétique* en 1804, tome VII, p. 152.

Mais revenons un peu sur nos pas. Après la mort de M. de Chénier père, Marie-Joseph alla habiter avec sa mère, et les manuscrits restèrent entre ses mains. « A quelques vers (dit M. Labitte) de la première édition du *Discours sur la Calomnie* (1795) qui ont disparu dans les versions suivantes, on dirait que Marie-Joseph avait un instant conçu le projet de publier lui-même les ïambes d'André :

Contre mes ennemis soulevant la nature,

(1) Nous ne transcrivons pas ici les notes qui accompagnent les pièces d'André, publiées dans différents recueils. Toutes expriment les regrets qu'ont inspirés sa mort prématurée et les espérances qu'il donnait aux lettres.

(2) Mademoiselle de Coigny, devenue madame de Montrond.

Unissant à ma voix les accents fraternels,
J'attacherai l'opprobre à des fronts criminels.

Si Marie-Joseph ne publia rien de son frère, il ne cacha pas ses manuscrits; il les montra, les fit lire, les prêta. Les manuscrits coururent même des dangers et beaucoup de feuillets durent certainement s'égarer. Dans cette facilité qu'il mettait à les communiquer il faut certes voir le légitime orgueil que lui inspirait le talent d'André; mais il eût pu, avec plus d'avantage, sinon les publier, du moins en préparer la publication. Il avait là un travail long, difficile, mais plein d'intérêt, et qui eût servi en même temps la gloire de Marie-Joseph et la gloire d'André. En somme l'histoire des manuscrits d'André Chénier est assez confuse. La famille de Chénier, trop négligente de la gloire d'André, n'a jamais donné que des renseignements très-vagues : il y a eu évidemment quelque chose à cacher, à tenir dans l'ombre.

La Jeune Tarentine parut dans le *Mercure*, 1er germinal an IX. Comme *la Jeune Captive*, *la Jeune Tarentine* fut depuis publiée plusieurs fois avec le sous-titre : *Élégie dans le goût ancien*. On la trouve dans l'*Almanach des muses* (1), an X (1801-1802), p. 113; dans *la Décade philosophique* du 10 brumaire an X, avec un article de Ginguené; dans le *Nouvel Almanach des muses;* dans la *Petite Encyclopédie poétique*, 1805, tome XI, p. 100; dans les *Quatre Saisons du Parnasse*, été 1808.

Vers 1800, dans le groupe littéraire qui entourait M. de Chateaubriand, on s'occupait beaucoup d'André (2). Fontanes et Joubert avaient lu ses manuscrits. Le goût pur de Fontanes, la grâce attique de Joubert, s'étaient laissé séduire à la fraîche muse du poëte. Madame de Beaumont avait connu André Chénier chez « la belle madame Hocquart » et avait su apprécier sa vive et puissante organisation poétique. Elle fit connaître à Chateaubriand *la Jeune Captive*, un peu perdue, il faut l'avouer, dans les recueils de l'époque.

En 1802, quand parut *le Génie du Christianisme*, dans une note (2me partie, livre III, chap. VI), Chateaubriand cita de mémoire plusieurs fragments :

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle.....
Néère, ne va point te confier aux flots.....
Souvent las d'être esclave et de boire la lie.....

Quelques années plus tard Millevoye publia ses *Élégies* et dans une note fit connaître des fragments de l'*Aveugle*, rappela encore le fragment,

Accours, jeune Chromis.....

et parla en outre du *Jeune Malade*, mais sans en rien citer. Nous devons faire remarquer déjà combien les poésies d'André se font jour comme d'elles-mêmes. Les publications ne s'arrêtent pas, et la publica-

(1) Dans ce recueil on réimprima l'*Hymne aux Suisses*.

(2) Voy. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, p. 281. « Ce qui manque à Marie-Joseph (disait-on alors), c'est le charme; il n'a point le souffle divin, mais c'est son frère qui l'avait bien éminemment; c'est celui-là qui est poëte. »

tion définitive sera une nécessité littéraire. Mais nous devons ici, à propos de Millevoye, nous étendre sur quelques détails peu connus.

On sait que, vers 1802, Marie-Joseph contracta une liaison qui ne fut pas toujours heureuse et dont quelques épisodes ont été racontés avec une réalité d'un goût douteux par M. de Latouche dans *la Vallée aux Loups*, sous le titre de *un Cœur de poëte*. Marie-Joseph y est nommé, et celle que le public pouvait deviner dans l'*Épître à Eugénie* y est appelée Stéphanie. Or, a dit avant nous M. Labitte, « quelques-unes des pre-« mières élégies du chantre de *la Chute des feuilles* allaient, dit-on, à la « même adresse que l'*Épître à Eugénie.* »

Trop facile à prêter les manuscrits d'André, Marie-Joseph les laissa longtemps entre les mains de la personne dont nous parlons. Millevoye les lut ainsi, à loisir, avec attention, d'un bout à l'autre ; et cette lecture, ou mieux cette étude, eut quelque influence sur le talent de Millevoye.

Nous insistons là-dessus parce qu'on a beaucoup épilogué, entre autres Béranger, comme nous le verrons, sur les œuvres d'André et sur leur éditeur, et que les imitations de Millevoye (s'il en était encore besoin) attesteraient le passage entre ses mains non-seulement de quelques pièces, mais de presque tous les manuscrits (1).

(1) Ouvrons donc les œuvres de Millevoye. Dans le *Combat d'Homère et d'Hésiode*, remarquez le début « *C'était* dans la Chalcide. . . . . » — Le vers

L'huile coule à flots d'or sur leurs membres luisants,

n'est-ce pas le vers de *Lydé :*

Et l'olive a coulé sur leurs membres luisants ?

Remarquez celui-ci :

Et les *dormantes eaux* du fleuve aux rives sombres.

André y est pour la moitié ; il a dit :

Ensevelis au fond de tes *dormantes eaux.*

La Jeune Épouse est une imitation de *la Jeune Tarentine :*

Écartez le soleil de vos grottes humides. . . . .
Rêveuse, s'est assise au banquet d'hyménée. . . . .
Dont le *prêtre d'hymen* a paré ses cheveux. . . . .
Et lentement retourne au banquet de l'époux.

André avait dit *le bandeau d'hymen* ; l'expression de Millevoye suffirait à prouver qu'il n'avait pas véritablement en lui le goût antique. Dans *Stésichore*, dans *Danaé*, dans *Homère mendiant*, remarquez cette épithète fréquente : Le bouclier *sonore*... la vague *sonore*... le *sonore* portique... *Homère mendiant* est imité à la fois de l'*Aveugle* et du *Mendiant*. L'hôte s'appelle *Lycus*, et voici des idées, des vers entiers pris dans les manuscrits :

Je me traîne à pas lents sur l'inculte rivage. . . . .
Quelques fruits dédaignés de la brute sauvage
De mon corps épuisé sont l'unique aliment. . . . .
O Lycus ! l'homme heureux, tel qu'un dieu sur la terre,
Des biens de l'indigence est le dépositaire. . . . .
L'étranger, tu le sais, vient de la part des dieux. . . . .
J'ai visité du Nil les campagnes fécondes. . . . .
J'ai traversé la mer et parcouru les ondes. . . . .
Puisse de Jupiter la faveur signalée,
De jours délicieux composer ton destin. . . . .
Et guider vers les bords de la mer mugissante. . . . .

vres d'André. L'ouvrage, imprimé chez Didot, parut sous ce titre : *Œuvres posthumes d'André Chénier, augmentées d'une notice historique par M. H. de Latouche, revues, corrigées et mises en ordre par D. Ch. Robert. Paris, Guillaume,* 1826. M. de Latouche n'y fut pour rien, mais M. Robert y fut pour beaucoup trop. C'est à lui qu'on est redevable de toutes les altérations du texte.

Quelques années plus tard, M. de Latouche publia *la Vallée aux Loups*. Dans un chapitre consacré à André Chénier, il donna de nouveaux fragments, et, en 1833, parut une nouvelle édition : *André Chénier, poésies posthumes et inédites. Nouvelle et seule édition complète ; 2 vol. in-8°. Paris, Charpentier et Eug. Renduel,* 1833.

Avec raison M. de Latouche rétablit le texte de la première édition, qui était celui d'André ; mais dans la notice il intercala la légende des *trois portefeuilles ;* il composa même une préface destinée, disait-il, par André, au portefeuille n° 1. On le voit, M. de Latouche brodait de plus en plus.

Vers cette époque, il se passa, dans un certain monde littéraire, un phénomène assez curieux. Béranger était un des dieux d'alors. Mais, au milieu de sa gloire, il était dévoré par un regret, celui de n'avoir jamais été initié par ses études à la belle antiquité. Il sentait, et ce fut pour lui un chagrin constant, qu'il n'avait réellement pas, bien qu'il l'eût dit, éveillé les abeilles de l'Hymette. De plus, il avait un faible : il aimait à dispenser la gloire et à faire grands de petits poëtes. D'abord de bonne foi sans doute, ensuite par entêtement, les lauriers d'André lui portant un peu d'ombrage, il répétait sans cesse que les poésies d'André étaient de De Latouche. L'auteur de la *Vallée aux Loups* nia certainement (ses vers d'ailleurs parlaient pour lui), mais la fatuité n'était pas son moindre défaut, et il laissa sans doute entrevoir qu'il avait beaucoup paré son poëte pour le montrer en public. La coquetterie de l'un servit à la ruse de l'autre, et Béranger s'appliqua désormais à ne plus voir dans son protégé que l'*inventeur* ingénieux d'André Chénier. Cette incroyable et ridicule opinion, dans laquelle il persista toute sa vie, il la reproduisit dans sa Correspondance (tome III, p. 291) (1), sans songer que confondre Chénier et de Latouche, c'était faire preuve d'un goût douteux en poésie. Il a encore reproduit cette assertion, et cette fois à propos des ïambes, dans *Ma Biographie*, p. 193. Il appelle de Latouche « *grand faiseur de pastiches* », et il dit des ïambes : « *Tout le monde sait aujourd'hui que ces vers sont de De Latouche.* » Béranger allait trop loin. Il n'aurait eu qu'à en exprimer le désir, pour qu'on lui mît entre les mains les manuscrits dont il niait l'existence. Et, pour en finir avec ces mesquineries littéraires, nous déclarons que nous avons tenu dans nos mains, et vu de nos propres yeux, les ïambes composés à Saint-Lazare, et conservés comme nous l'avons dit. Ils sont écrits sur deux petits feuillets, qui ont chacun, à peu près, 12 centimètres de long, sur 4 de large. L'écriture est fine, serrée, difficile à lire. Les ïambes,

(1) Voyez à ce sujet une note de M. Sainte-Beuve, dans le *Chateaubriand*, tome II, p. 303.

séparés par de Latouche, n'en forment qu'un seul; il n'y a pas de lacune. Malheureusement nous ne les avons pas tenus assez longtemps entre les mains pour retenir de mémoire les vers remplacés par des points (1).

Il aurait presque fallu une loupe pour bien les lire. Nous avons reconnu la disposition générale, et nous avons souvenir d'une particularité qu'il est bon de noter. Au-dessus du vers : « Mille autres moutons comme moi », on lit *Cres. d'E.*, et en effet la pensée d'André est bien imitée d'un fragment du *Cresphonte* d'Euripide.

Reprenons notre récit bibliographique. En 1839, M. Sainte-Beuve eut entre les mains les manuscrits. Il rétablit dans son ensemble le poëme d'*Hermès*, et donna de nouveaux et précieux fragments. M. Sainte-Beuve prit tout ce qu'il était possible et convenable de publier. Il ne resta plus entre les mains de M. Gabriel de Chénier que quelques vers inédits, fragments sans suite et sans beaucoup d'intérêt, qui n'auraient pas grossi de plus d'une page l'œuvre désormais complète d'André Chénier. L'article de M. Sainte-Beuve précéda la dernière édition qui parut la même année : *Poésies d'André Chénier, précédées d'une notice par M. H. de Latouche, suivies de notes et jugements, etc. Nouvelle édition, ornée d'un portrait d'André Chénier. Paris, Charpentier*, 1839. Cette édition, qui fut clichée, et qui fournit plusieurs tirages successifs, plus complète que les précédentes, reproduisait le travail de M. de Sainte-Beuve sur l'*Hermès*, les fragments qu'il avait donnés, et les jugements qu'avaient portés sur André les maîtres de la critique moderne. Le volume était mieux composé, les pièces mieux classées; mais on avait malheureusement rétabli presque partout le texte altéré de l'édition Robert. Pour la première fois on donnait un portrait d'André Chénier. La peinture faite par Suvée, à Saint-Lazare (2), avait appartenu d'abord à M. de Vérac, et passé ensuite aux mains de M. de Cailleux; en 1838, elle fut gravée par M. Henriquel Dupont.

Les *Œuvres en prose* imprimées en 1819, chez Beaudouin, et qu'on avait jointes à l'édition de 1826, ont été définitivement imprimées séparément des poésies, chez *Charles Gosselin, Paris*, 1840, *avec une notice historique sur le procès d'André Chénier, par le bibliophile Jacob.*

Le *Commentaire* sur Malherbe, qui se trouvait sur un exemplaire de Malherbe, *édition Barbou*, 1776, et que possédait M. de La Tour, a paru en 1842, joint aux *Œuvres de Malherbe; Paris, Charpentier.*

(1) La première fois que nous nous présentâmes chez M. Gabriel de Chénier, il nous mit entre les mains plusieurs manuscrits d'André, entre autres les ïambes dont nous parlons ici et les fragments de l'*Hermès*. Après avoir lu plusieurs des fragments que M. Sainte-Beuve avait déjà publiés, nous reconnûmes, aidé par les explications de M. de Chénier, les dispositions générales des ïambes. Nous pensions qu'il nous serait permis dans une seconde visite de les lire à loisir, de les déchiffrer, et nous emportâmes l'espérance de les faire connaître un jour au public; mais, quand nous retournâmes chez M. de Chénier, toutes nos espérances durent s'évanouir devant un refus formel dont nous ignorons le motif. Nous regrettons que le neveu d'André Chénier n'ait pas voulu prêter son concours à notre édition.

(2) C'est d'après cette peinture que David d'Angers a fait le buste d'André Chénier.

L'apparition des œuvres d'André Chénier donna lieu à de nombreux articles de critique, dont les principaux sont ceux de Raynouard, *Journal des Savants*, 1819; de Nepomucène Lemercier, *Revue encyclopédique*, 1819; de Loyson, *Lycée français*, 1819.

A mesure que les éditions se succédèrent, André Chénier prit définitivement sa vraie place; il fut classé parmi les maîtres, parmi les classiques, parmi les anciens, et, dès 1829, c'est à ce point de vue élevé que se place la critique française. On étudie André comme Racine, comme La Fontaine, et plusieurs articles sont des chapitres de l'histoire de la littérature française. Nous citerons de M. Sainte-Beuve : *les Pensées de Joseph Delorme*, 1829; *Mathurin Regnier et André Chénier*, août 1829; *Quelques Documents inédits sur André Chénier*, 1er février 1839; *un Factum contre André Chénier*, juin 1844; *André Chénier, homme politique*, mai 1851. Le troisième de ces articles était une réponse à un article de M. Frémy, le seul détracteur qu'ait eu André, publié dans la *Revue indépendante* du 10 mai 1844.— De M. Gustave Planche, un article dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 juin 1838. — De M. Villemain, un chapitre de l'*Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle*. — De M. Saint-Marc Girardin, un chapitre intitulé : *de la Poésie pastorale au commencement du XIXe siècle*, dans le cours de littérature dramatique. — De M. Geruzez, *Histoire de la littérature française pendant la révolution*. — De M. Nisard, un chapitre de l'*Histoire de la littérature française*. Dans les cours publics les suffrages de M. V. Le Clerc et de M. Patin n'ont pas manqué non plus à André Chénier.

Parmi les œuvres d'imagination, il faut mettre en première ligne le roman de *Stello*, de M. Alfred de Vigny (1). Ce livre a donné lieu à une brochure de M. G. de Chénier, fils de Sauveur Chénier : *la Vérité sur la famille de Chénier*, Paris, 1844. Dans cette brochure, l'auteur paraît toujours craindre d'en trop dire et s'étend inutilement sur des personnages dont le nom n'appartient ni à la littérature ni à l'histoire. Pour la première fois que la famille daignait donner elle-même quelques renseignements sur André, on devait s'attendre à plus de communications.

Un poëte, M. Jules Lefèvre-Deumier, habitant la maison où André avait été arrêté à Passy, s'entourant de quelques chères reliques, a consacré de beaux vers à André dans un volume de poésies intitulé : *le Parricide*. Comme poétiques témoignages, nous aurions pu rassembler des vers d'Alfred de Musset, de Sainte-Beuve, d'Antony Deschamps et d'Émile Deschamps.

Mais, parmi les écrivains dont nous avons énuméré les travaux, il est juste de mettre au premier rang M. Sainte-Beuve et M. Villemain. La critique de M. Villemain est éloquente; il y a, dans les pages qu'il a consacrées à André Chénier, l'émotion d'un véritable enthousiasme.

Quant à M. Sainte-Beuve, avec l'autorité d'un goût pur, éclairé, ingénieux et délicat, il s'est attaché à la jeune gloire du poëte. Le premier, il a proclamé Chénier un maître, un classique, un ancien. Mais,

(1) Pour tout dire, citons un roman de M. Méry : *André Chénier*; et un drame de M. Julien Dallière : *André Chénier*.

pour connaître sa pensée tout entière sur André, il faudrait, après avoir lu les articles spéciaux qu'il lui a consacrés, parcourir tous ses travaux. André est devenu pour lui une des expressions précises de l'art, comme Théocrite, comme Virgile, comme Racine; c'est un terme fixe auquel il rapporte, dans leurs côtés comparables, Amyot, Boileau, Racine, Fénelon, Vauvenargues, Bernardin de St-Pierre, Barnave, Courier, Alfred de Musset, etc... Plus que tout autre il est allé vers le divin poëte et l'a pénétré. Il a fait jaillir la lumière de quelques-uns des manuscrits en les ranimant de la pensée devinée du poëte. Il caressa même le projet d'une édition qui était parfois son idylle, comme il le dit dans son article de 1839. Après en avoir esquissé les préliminaires il ajoutait : « Mais le principal, ce qui devrait former le corps même de l'édition désirée, ce qui, par la difficulté d'exécution, la fera, je le crains, longtemps attendre, je veux dire le commentaire courant qui y serait nécessaire, l'indication complète des diverses et multiples imitations, qui donc l'exécutera? L'érudition, le goût d'un Boissonade, n'y seraient pas de trop, et de plus il y aurait besoin, pour animer et dorer la scolie, de tout ce jeune amour moderne que nous avons porté à André. » Mille travaux, d'incessantes préoccupations littéraires, l'empêchèrent toujours de mettre son projet à exécution. Il en parla plusieurs fois à M. Boissonade dont l'esprit rendait si aimable l'érudition ; et M. Boissonade, après une lecture d'André Chénier, l'annotant au courant de ses souvenirs, lui adressa une lettre, qui est un petit manuscrit de trente pages, et dans laquelle, avec une sympathique modestie, il se dérobait à la louange, dans ce petit mot d'envoi qui accompagnait ses notes :

« Je ne trouve plus rien; mes souvenirs sont épuisés. Acceptez, Monsieur, ces dernières pages; si l'indication s'y rencontre de quelques passages qui, par impossible, vous auraient échappé, mettez-les en œuvre avec cet art élégant où vous êtes maître. Vous lire sera ma récompense. Ne dites rien au public, je vous en prie, de ces petits services rendus à votre charmant poëte. Ce sont des misères qu'il n'a que faire de savoir. Se souvenir à propos d'un vers latin ou grec, quelquefois le rencontrer par le pur effet du hasard, y a-t-il à cela un mérite qui vaille la peine d'être loué ? »

Après avoir cité M. Boissonade, nous n'oserions reparler de nous. Notre nom obscur fera certainement regretter celui de l'illustre savant; qu'il soit du moins pour nous un titre à l'indulgence du public.

POÉSIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

AVIS DE L'EDITEUR

Le *Jeu de paume* et l'*Hymne aux Suisses de Châteauvieux*, ayant été publiés du vivant de l'auteur, ont été déposés, et imprimés ici, séparément, pour éviter toute contestation sur la propriété des œuvres posthumes.

POÉSIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

LE JEU DE PAUME

A LOUIS DAVID, PEINTRE

I

Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
Jeune et divine Poésie !
Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,
Aux lèvres de David, roi du savant pinceau,
Porte la coupe d'ambroisie.
La patrie, à son art indiquant nos beaux jours,
A confirmé mes antiques discours,

LE JEU DE PAUME. — Dans l'étude sur les œuvres d'André, nous avons parlé de cette pièce ; nous n'y reviendrons pas ici. — Pour le texte, nous avons fidèlement suivi la brochure qu'André fit lui-même imprimer en 1791.

Rentré seul par son jugement,
Aux pieds de sa Rome si chère,
Savourant de son cœur le glorieux tourment;
L'obole mendié seul appui d'un grand homme;
Et l'Albain terrassé dans le mâle serment
Des trois frères sauveurs de Rome.

IV

Un plus noble serment d'un si digne pinceau
Appelle aujourd'hui l'industrie.
Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau
Vivaient par ce bel art. Un sublime tableau
Naît aussi pour notre patrie.
Elle expirait : son sang était tari; ses flancs
Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans,
A soi-même inconnue, à son heure suprême,
Ses guides tremblants, incertains,

V. 60. André rappelle ici les peintures qui, à Athènes, ornaient le portique appelé le Pœcile (ποικίλη) où Panænus, frère de Phidias, avait représenté le combat de Marathon. Voy. Pausanias, I, XV, et V, XI; Pline, *Hist. nat.* XXXV, VIII.

V. 65. Les grammairiens modernes mettent une grande différence entre l'emploi de *soi* et l'emploi de *lui*. En règle il faut *soi* quand le sujet est indéterminé, par exemple un pronom indéfini, un infinitif, ou quand la phrase a un sens général; il faut *lui* quand le sujet est déterminé. Mais les écrivains s'affranchissent souvent de cette règle, et mettent souvent *soi* pour *lui* et réciproquement. Chénier presque toujours emploie *soi*. Les écrivains du dix-septième siècle, ainsi que le remarque M. Génin, *Lex. de Molière*, p. 377, faisaient de même, partout où le latin aurait mis *se*, *sibi*, au lieu de *illum*, *illi*. Racine, *Phèdre*, II, V, nous peint Thésée :

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après *soi*.

Molière, *Tart.* I, 1 :

Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez *soi* ce dévot personnage.

Molière, *Fest. de pierre*, III, 1, a dit au contraire : « Je voudrois bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de *lui-même* ? »

Fuyaient. Il fallut donc, dans le péril extrême,
De son salut la charger elle-même.
Longtemps, en trois races d'humains,
Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance :
Les ministres de l'encensoir,
Et les grands, et le peuple immense.
Tous à leurs envoyés confieront leur pouvoir.
Versailles les attend. On s'empresse d'élire ;
On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir
Les représentants de l'empire.

V

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,
Fiers d'un règne antique et farouche,
De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,
De richesses, d'aïeux vertueux ou prônés.
Douce Égalité, sur leur bouche,
A ton seul nom petille un rire âcre et jaloux.
Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,
Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,
Forts de tous nos droits éclaircis,
De la dignité d'homme, et des vastes lumières
Qui du mensonge ont percé les barrières.
Le sénat du peuple est assis.
Il invite en son sein, où respire la France,
Les deux fiers sénats ; mais leurs cœurs
N'ont que des refus. Il commence :

V. 67. Éd. 1839 :
. . . . Il fallut donc, dans ce péril extrême.

Il doit tout voir; créer l'État, les lois, les mœurs.
Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde
Veut sonder notre plaie, et de tant de douleurs
Dévoiler la source féconde.

VI

On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras,
Les disperser par l'épouvante.
Ils s'assemblaient; leur seuil méconnaissant leurs pas
Les rejette. Contre eux, prête à des attentats,
Luit la baïonnette insolente.
Dieu! vont-ils fuir? Non, non. Du peuple accompagnés,
Tous, par la ville, ils errent indignés :
Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,
Victime d'un jaloux pouvoir,
Sans asile flottait, courait la terre entière,
Pour mettre au jour les dieux de la lumière.

V. 98. André représente ici le seuil comme un être humain qui se dresse devant les représentants et les repousse. Dans *le Mendiant*, vers 74, il anime un toit d'allégresse et de joie; ici c'est d'indignation, de colère qu'il anime le seuil. Isaïe, XIV, v, 31, s'écrie en s'adressant à la porte de Gaza : « Ulula, porta; clama, civitas... »; *id.* XXIII, II, 14 : « Ululate, naves maris, quia devastata est fortitudo vestra. » Jérémie, I, I, 4 : « Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem. » Dans tous ces passages les commentateurs de la Bible trouvent et voient mille allusions, lorsqu'il n'y a là que des hardiesses d'expression communes à tous les poëtes et à toutes les langues.

V. 103. *Latone,* mère d'Apollon et de Diane; elle ne pouvait, poursuivie par la colère jalouse de Junon, trouver de lieu sur la terre qui consentît à recevoir son fardeau. Délos enfin lui donna l'hospitalité, et c'est là qu'elle accoucha sous un palmier. — Cette comparaison est belle et toute neuve. « *Les dieux de la lumière* » sont de l'effet le plus poétique. Les grands principes de 1789 sont bien les dieux de la lumière qu'enfanta la révolution.

V. 105. Malherbe, p. 45, a employé la même expression en parlant du voyage sur mer de Marie de Médicis, lorsque *sur les ondes*

Ce nouveau miracle *flottait.*

Au loin fut un ample manoir,
Où le réseau noueux, en élastique égide,
Arme d'un bras souple et nerveux,
Repoussant la balle rapide,
Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.
Peuple, de tes élus cette retraite obscure
Fut la Délos. O murs! temple à jamais fameux!
Berceau des lois! sainte masure!

VII

N'allons pas d'or, de jaspe, avilir à grands frais
Cette vénérable demeure;
Sa rouille est son éclat. Qu'immuable à jamais
Elle règne au milieu des dômes, des palais.
Qu'au lit de mort tout Français pleure,
S'il n'a point vu ces murs où renaît son pays.
Que Sion, Delphe, et la Mecque, et Saïs
Aient de moins de croyants attiré l'œil fidèle.
Que ce voyage souhaité
Récompense nos fils. Que ce toit leur rappelle
Ce tiers état, à la honte rebelle,
Fondateur de la liberté :
Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,
A travers d'humides torrents
Que versait la nue orageuse;

V. 108. Périphrase un peu embarrassée. Gilbert, *Sat. du dix-huitième siècle,* a dit plus simplement :

Par d'autres avec art une paume lancée
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée.

V. 121. *Sion*, tombeau du Christ; *Delphes*, temple et oracle d'Apollon; *la Mecque*, tombeau de Mahomet; *Saïs*, ville d'Égypte, dans le Delta, où, dit-on, se trouvait le tombeau d'Osiris (Strabon, XVII, 1).

Cinq prêtres avec eux ; tous amis, tous parents,
S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte ;
Tous jurants de périr ou vaincre les tyrans,
De ranimer la France éteinte ;

VIII

De ne se point quitter que nous n'eussions des lois
Qui nous feraient libres et justes.
Tout un peuple, inondant jusqu'aux faîtes des toits,
De larmes, de silence, ou de confuses voix,
Applaudissait ces vœux augustes.
O jour ! jour triomphant ! jour saint ! jour immortel !
Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel
Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice !
O soleil ! ton char étonné
S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice
Tu contemplais ce divin sacrifice !
O jour de splendeur couronné !
Tu verras nos neveux, superbes de ta gloire,
Vers toi d'un œil religieux
Remonter au loin dans l'histoire.
Ton lustre impérissable, honneur de leurs aïeux,
Du dernier avenir ira percer les ombres.

V. 132. Éd. 1819, 1833, 1839 :

Tous juraient de périr ou vaincre les tyrans.

V. 136. Sur cette image, voy. plus loin au vers 288. — Racine, *Ath.* I, 1 :

Le peuple saint en foule *inondait* les portiques.

V. 137. Éd. 1826 :

Applaudissant ces vœux augustes.

V. 143. On sait que ce fut le 20 juin, jour du solstice d'été, que, dans la salle du Jeu de paume, les représentants jurèrent de ne point se séparer avant d'avoir achevé la constitution.

V. 150. « *Du dernier avenir.* » C'est l'*ultimus* des Latins, v. p. 366.

Moins belle la comète aux longs crins radieux
Enflamme les nuits les plus sombres.

IX

Que faisaient cependant les sénats séparés?
Le front ceint d'un vaste plumage,
Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,
Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés?
Pour arrêter le noble ouvrage?
Pour n'être point Français? pour commander aux lois?
Pour ramener ces temps de leurs exploits,
Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
Aux cris du peuple indifférents,
Partageaient le trésor, l'État, le diadème?
Mais l'équité dans leurs sanhédrins même
Trouve des amis. Quelques grands,
Et des dignes pasteurs une troupe fidèle,
Par ta céleste main poussés,
Conscience, chaste immortelle,
Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,
Se joindre, à leur orgueil abandonnant des prêtres
D'opulence perdus, des nobles insensés
Ensevelis dans leurs ancêtres.

V. 151. Le mot *crins* est très-poétique employé ainsi; Malherbe, p. 168, dit, ce que remarque André :

La discorde aux *crins* de couleuvre.

La Fontaine, *Fab.* V, VI :

Dès que Téthys chassoit Phœbus aux *crins* dorés.

V. 160. Ce vers est la traduction exacte d'un vers d'Eschyle, *Pers.* 24 :

Βασιλῆς βασιλέως ὄπροχοι μεγάλου.

V. 171. Malherbe, p. 64 : Ces arrogants...

. . . Dans leur honte *ensevelis*.

X

Bientôt ce reste même est contraint de plier.
O raison! divine puissance!
Ton souffle impérieux dans le même sentier
Les précipite tous. Je vois le fleuve entier
Rouler en paix son onde immense,
Et dans ce lit commun tous ces faibles ruisseaux
Perdre à jamais et leurs noms et leurs eaux.
O France! sois heureuse entre toutes les mères.
Ne pleure plus des fils ingrats,
Qui jadis s'indignaient d'être appelés nos frères:
Tous revenus des lointaines chimères,
La famille est toute en tes bras.
Mais que vois-je? ils feignaient? Aux bords de notre Seine
Pourquoi ces belliqueux apprêts?
Pourquoi vers notre cité reine
Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français
Traînés à conspirer au trépas de la France?
De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais?
Riez, lâche et perfide engeance!

XI

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,
Riez; mais le torrent s'amasse.

V. 185. Ce mouvement rappelle l'*Ode à la reine*, de Gilbert, qui débute ainsi :

Où courent, les cheveux épars,
Ces vierges, ces époux, ces mères ? etc.

Casimir Delavigne, dans *Jeanne d'Arc :*

D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers ? etc.

Dans Racine, *Athalie*, III, VII, Joad, que Dieu inspire, s'écrie :

. . . . . Où menez-vous ces enfants et ces femmes ?

Riez ; mais du volcan les feux emprisonnés
Bouillonnent. Des lions si longtemps enchaînés
Vous n'attendiez plus tant d'audace!
Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.
Tout est vaincu. La tyrannie en vain,
Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre
Ses cent yeux, ses vingt mille bras,
Ses flancs gros de salpêtre, où mugit le tonnerre :
Sous son pied faible elle sent fuir sa terre,
Et meurt sous les pesants éclats
Des créneaux fulminants, des tours et des murailles,
Qui ceignaient son front détesté.
Déraciné dans ses entrailles,
L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,
Vole, débris infâme et cendre inanimée ;
Et de ces grands tombeaux, la belle Liberté,
Altière, étincelante, armée,

XII

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux,
Trois couleurs dans sa main agile

V. 194. Éd. 1819, 1833, 1839 :

. . . . . Des lions si longtemps déchaînés.

V. 198. Le verbe *armer* se rencontre souvent dans le sens de « se servir d'une chose comme d'une arme, la faire passer à l'état d'arme ». Cet emploi de *armer* est fréquent chez les poëtes. Racine, *les Frères ennemis*, I, III :

Voudrait-elle obéir à ce prince inhumain,
Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim ?

Boileau, *Épît.* V :

Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.

V. 210. La poétique française interdit généralement les enjambements d'une strophe à une autre ; toutefois le rejet du mot *sort* à la strophe XII n'est pas sans produire un certain effet poétique ; car il est à remarquer que la strophe XII tout entière est un tableau qui se développe soudain à ce seul mot *sort*.

Flottent en long drapeau. Son cri victorieux
Tonne : à sa voix, qui sait, comme la voix des dieux,
En homme transformer l'argile,
La terre tressaillit. Elle quitta son deuil;
Le genre humain d'espérance et d'orgueil
Sourit; les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes;
Jusque sur les trônes lointains
Les tyrans ébranlés, en hâte à leurs fronts blêmes,
Pour retenir leurs tremblants diadèmes,
Portèrent leurs royales mains.
A son souffle de feu, soudain de nos campagnes
S'écoulent les soldats épars
Comme les neiges des montagnes;
Et le fer ennemi tourné vers nos remparts,
Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre,
Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts,
Fuit et s'échappe sous la terre.

XIII

Il renaît citoyen; en moisson de soldats
Se résout la glèbe aguerrie.

V. 221. Image frappante! Malherbe, p. 169, dit que la paix

> . . . de la majesté des lois
> Appuyant les pouvoirs suprêmes,
> Fait demeurer les diadèmes
> Fermes sur la tête des rois.

V. 224. Homère, *Iliade*, XIX, 356 :

> .....Τοὶ δ' ἀπάνευθε νεῶν ἐχέοντο θοάων.
> Ὡς δ' ὅτε ταρφειαὶ νιφάδες Διὸς ἐκποτέονται,
> ψυχραὶ, ὑπὸ ῥιπῆς αἰθρηγενέος βορέαο·
> ὡς τότε ταρφειαὶ κόρυθες, λαμπρὸν γανόωσαι,
> νηῶν ἐκφορέοντο. . . . . .

Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 175, en parlant de la foule des barbares : « νιφάδεσσιν ἐοικότες. » Et, par une image semblable, Virgile, *Énéide*, V, 317 : « Effusi nimbo similes. »

Cérès même et sa faux s'arment pour les combats.
Sur tous ses fils jurants d'affronter le trépas
Appuyée au loin, la patrie
Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur,
Des paladins le fer gladiateur,
Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire.
Salut, peuple français ! ma main
Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.
Reprends tes droits, rentre dans ton empire.
Par toi sous le niveau divin
La fière Égalité range tout devant elle.
Ton choix, de splendeur revêtu,
Fait les grands. La race mortelle
Par toi lève son front si longtemps abattu.
Devant les nations, souverains légitimes,
Ces fronts dits souverains s'abaissent. La vertu
Des honneurs aplanit les cimes.

XIV

O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !
Tronc rajeuni par les années !
Phénix sorti vivant des cendres du tombeau !
Et vous aussi, salut, vous, porteurs du flambeau
Qui nous montra nos destinées !
Paris vous tend les bras, enfants de notre choix !
Pères d'un peuple, architectes des lois !

V. 254. « *Architecte des lois.* » C'est le *conditor* des Latins, qui disaient également *condere leges* et *condere mœnia*. C'est le τέκτων des Grecs. Le Scholiaste d'Aristophane, *Eq.* 523, nous a conservé ce vers du poëte comique Cratinus :

τέκτονες εὐπαλάμων ὕμνων.

Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,
Pour l'homme un code solennel,
Sur tous ses premiers droits, sa charte antique et pure,
Ses droits sacrés, nés avec la nature,
Contemporains de l'Éternel.
Vous avez tout dompté; nul joug ne vous arrête;
Tout obstacle est mort sous vos coups ;
Vous voilà montés sur le faîte.
Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.
Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre;
Il vous reste à borner et les autres et vous;
Il vous reste à savoir descendre.

XV

Vos cœurs sont citoyens; je le veux. Toutefois
Vous pouvez tout : vous êtes hommes.
Hommes! d'un homme libre écoutez donc la voix.
Ne craignez plus que vous. Magistrats, peuples, rois,
Citoyens, tous tant que nous sommes,
Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
L'ambition, serpent insidieux,
Arbre impur que déguise une brillante écorce.
L'empire, l'absolu pouvoir
Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce.

V. 266. Ce vers rappelle celui de Corneille, *Cinna*, II, I :

Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.

V. 267. « *Je le veux,* » je l'accorde. Dans La Fontaine, *Fab.* IV, III :

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche.

V. 275. Malherbe, p. 61 : Lui que...

Ton *absolu pouvoir* a fait son lieutenant.

Trop de désirs naissent de trop de force.
Qui peut tout pourra trop vouloir.
Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,
Et l'équitable humanité,
Et la décence au doux langage.
L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,
L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,
Va se perdre à l'écueil de la prospérité,
Vaincu par sa propre victoire.

XVI

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
De sa subite indépendance.
Contenez dans son lit cette orageuse mer.
Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,
Dirigez sa bouillante enfance.
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
Guidez, hélas! sa jeune liberté.

V. 285. Les pensées qu'il développe dans ces strophes peuvent se résumer par ces beaux vers de Pindare, *Pyth.* IV, 484 :

Ῥᾴδιον μὲν γὰρ πόλιν σεῖ-
σαι καὶ ἀφαυροτέροις· ἀλλ' ἐπὶ χώ-
ρας αὖθις ἔσσαι δυσπαλὲς
δὴ γίνεται, ἐξαπίνας
εἰ μὴ θεὸς ἀγεμόνεσσι κυβερ-
νατὴρ γένηται.

Ce sont du reste les mêmes sur lesquelles il s'étend dans l'*Avis aux Français*.

V. 286. *Avis aux Français*, p. 9 : « Avons nous pensé que l'on acquérait la li-
« berté sans obstacles? Je vois dans toutes les histoires des peuples libres leur liberté
« naissante attaquée de mille manières. »

V. 288. Cette comparaison de la multitude aux flots de la mer est familière aux poëtes, comme l'a remarqué Dion Chrysostome, *Or.* 32, rapportant ces vers d'un poëte anonyme :

Δῆμος ἄστατον κακὸν,
καὶ θαλάσσῃ πάνθ' ὅμοιον ὑπ' ἀνέμου ῥιπίζεται, κ. τ. λ.

Cf. Stanley, *Æschyli Commentarius*, ad *Sept. Theb.* 64, 116.

Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
Repoussant d'antiques affronts,
Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
Le joug honteux qui pesait sur sa tête
Sans le poser sur d'autres fronts.
Ah! ne le laissez pas, dans la sanglante rage
D'un ressentiment inhumain,
Souiller sa cause et votre ouvrage.
Ah! ne le laissez pas sans conseil et sans frein,
Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,
La torche incendiaire et le fer assassin,
Venger la raison par des crimes.

XVII

Peuple! ne croyons pas que tout nous soit permis.
Craignez vos courtisans avides,
O peuple souverain! A votre oreille admis,
Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis.
Ils soufflent des feux homicides.
Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,
Nos passions par eux deviennent lois.
La pensée est livrée à leurs lâches tortures.
Partout cherchant des trahisons,
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.
Leurs feuilles noires de poisons
Sont autant de gibets affamés de carnage.
Ils attisent de rang en rang

V. 298. Éd. 1833 et 1839 :
Ah! ne le laissez pas, dans sa sanglante rage.

La proscription et l'outrage.
Chaque jour dans l'arène ils déchirent le flanc
D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.
Ils nous vendent leur mort. Ils emplissent de sang
Les coupes qu'il nous tiennent prêtes.

XVIII

Peuple, la Liberté, d'un bras religieux,
Garde l'immuable équilibre
De tous les droits humains, tous émanés des cieux.
Son courage n'est point féroce et furieux;
Et l'oppresseur n'est jamais libre.
Périsse l'homme vil! périssent les flatteurs,
Des rois, du peuple infâmes corrupteurs!
L'amour du souverain, de la loi salutaire,
Toujours teint leurs lèvres de miel.
Peur, avarice ou haine est leur dieu sanguinaire.
Sur la vertu toujours leur langue amère
Distille l'opprobre et le fiel.
Hydre en vain écrasé, toujours prompt à renaître,
Séjans, Tigellins empressés

V. 330. Racine, *Phèdre*, IV, VI :

> . . . Puisse ton supplice à jamais effrayer
> Tous ceux qui comme toi, par de lâches adresses,
> Des princes malheureux nourrissent les foiblesses,
> Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
> Et leur osent du crime aplanir le chemin!
> Détestables flatteurs, présent le plus funeste
> Que puisse faire aux rois la colère céleste!

V. 335. Le Psalmiste, XIII, 3; en parlant de la corruption des hommes : « Se-« pulcrum patens est guttur eorum : linguis suis dolose agebant : venenum aspidum « sub labiis eorum. Quorum os maledictione et amaritudine plenum est. » Passage que rappelle saint Paul, *Ép. aux Rom.* III, 13.

V. 336. L'*Hydre*, belle expression qu'André avait remarquée dans Malherbe (p. 28). Le mot Hydre est féminin; André le fait masculin.

Vers quiconque est devenu maître;
Si, voués au lacet, de faibles accusés
Expirent sous les mains de leurs coupables frères;
Si le meurtre est vainqueur : si des bras insensés
Forcent des toits héréditaires :

XIX

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain,
Dit cette cour lâche et hardie.
Ils avaient dit : C'EST BIEN, quand, la lyre à la main,
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
Applaudissait à l'incendie.
Ainsi de deux partis les aveugles conseils
Chassent la paix. Contraires, mais pareils,
Dans un égal abîme, une égale démence
De tous deux entraîne les pas.
L'un, Vandale stupide, en son humble arrogance,
Veut être esclave et despote, et s'offense
Que ramper soit honteux et bas :
L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte :
Il veut du faible sans soutien
Savourer les pleurs ou la crainte.

V. 344. Tournure poétique qui rappelle Racine, *Brit.* II, IX :

Excès, chaînes, dit cette troupe impie.

V. 345. On trouve, dans les fragments des *Œuvres en prose*, p. 273, cette phrase qui se rapporte exactement à ce passage : « Ces vils sophistes, à chaque excès, etc... finissent : C'est bien..... » — Racine, *Britannicus*, II, II, a exprimé la même pensée :

PAULIN.
La cour sera toujours du parti de vos vœux.
TITUS.
Et je l'ai vue aussi, cette cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop semblable de plaire,
Des crimes de Néron applaudir les horreurs;
Je l'ai vue à grands cris consacrer ses fureurs.

L'un, du nom de sujet, l'autre de citoyen,
Masque son âme inique et de vices flétrie :
L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
Liberté, vérité, patrie.

XX

De prières, d'encens prodigue nuit et jour,
Le fanatisme se relève.
Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour à tour;
Ministres effrayants de concorde et d'amour,
Venus pour apporter le glaive;
Ardents contre la terre à soulever les cieux,
Rivaux des lois, d'humbles séditieux,
De trouble et d'anathème artisans implacables...
Mais où vais-je ? L'œil tout-puissant
Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.
Laissons cent fois échapper les coupables
Plutôt qu'outrager l'innocent.
Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule,
Plus d'un, par les méchants conduit,
N'est que vertueux et crédule.
De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.
La vertu vit encore. Il est, il est des âmes
Où la patrie aimée et sans faste et sans bruit
Allume de constantes flammes.

V. 369. « *Artisan de trouble.* » Belle expression : c'est l'*artifex* des Latins. Sénèque le tragique l'aimait beaucoup. Voy. *Hipp.* 559; *Médée*, 734. Dans *les Troyennes*, 750, Andromaque appelle Ulysse :

O machinator fraudis, o scelerum artifex.

V. 376. Éd. 1826 :

Est vertueux bien que crédule.

XXI

Par ces sages esprits, forts contre les excès,
Rocs affermis du sein de l'onde,
Raison, fille du temps, tes durables succès
Sur le pouvoir des lois établiront la paix.
Et vous, usurpateurs du monde,
Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
Ouvrez les yeux : hâtez-vous. Vous voyez
Quel tourbillon divin de vengeances prochaines
S'avance vers vous. Croyez-moi,
Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
Aux nations déguisez mieux vos chaînes;
Allégez-leur le poids d'un roi.
Effacez de leur sein les livides blessures,
Traces de vos pieds oppresseurs.
Le ciel parle dans leurs murmures.
Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs,

V. 382. Éd. 1826 et 1839 :

Rocs affermis au sein de l'onde.

C'est l'image de Malherbe, p. 300 :

Couronne, je veux être encontre la Fortune
Un roc pareil à ceux
Qui dépitent l'orgueil des vagues de Neptune.

V. 385 et suiv. Hésiode, *Op. et dies*, 246 :

Ὦ βασιλεῖς, ὑμεῖς δὲ καταφράζεσθε καὶ αὐτοὶ
τήνδε δίκην· ἐγγὺς γὰρ ἐν ἀνθρώποισιν ἐόντες
ἀθάνατοι φράζονται ὅσοι σκολιῇσι δίκῃσι
ἀλλήλους τρίβουσι θεῶν ὄπιν οὐκ ἀλέγοντες...
Οἱ αὐτῷ κακὰ τεύχει ἀνὴρ ἄλλῳ κακὰ τεύχων.

Job, IV, 1, 8 : « Quin potius vide eos qui operantur iniquitatem et seminant dolores,
« et metunt eos, flante Deo periisse et spiritu iræ ejus esse consumptos. »

V. 386. Malherbe, p. 259 :

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre.

V. 395. Vox populi, vox Dei.

Ou si le glaive ami, sauveur de l'esclavage,
Sur vos fronts suspendu, peut éclairer vos cœurs
D'un effroi salutaire et sage,

XXII

Apprenez la justice, apprenez que vos droits
Ne sont point votre vain caprice.
Si votre sceptre impie ose frapper les lois,
Parricides, tremblez ; tremblez, indignes rois.
La Liberté législatrice,
La sainte Liberté, fille du sol français,
Pour venger l'homme et punir les forfaits,
Va parcourir la terre en arbitre suprême.
Tremblez ! ses yeux lancent l'éclair.
Il faudra comparaître et répondre vous-même,
Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème,
Sans gardes hérissés de fer.
La Nécessité traîne, inflexible et puissante,

V. 397. Allusion à Denys le Tyran (l'épée de Damoclès).

V. 403. Voyez le beau chapitre d'Isaïe, X, qui s'ouvre par un magnifique mouvement d'éloquence : « Væ qui condunt leges iniquas : et scribentes, injustitiam scripserunt. » — J.-B. Rousseau, *Ode au prince de Conti :*

Écoutez et tremblez, idoles de la terre.

V. 410. Le Psalmiste, XLVIII, 11 : « Et relinquent alienis divitias suas. » — J.-B. Rousseau a beaucoup plus développé cette pensée que Racan. — Malherbe, p. 288 :

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre.

V. 412. « Ἀναγκαίη μεγάλη θεός, » dit Callimaque, *Hymne à Délos*, 122. Horace, *Od.* III, 1 :

. . . . . Æqua lege necessitas
Sortitur insignes et imos.

Malherbe, p. 218 :

. . . . Ce triste éloignement
Où la nécessité me traîne.

A ce tribunal souverain,
Votre majesté chancelante :
Là seront recueillis les pleurs du genre humain ;
Là, juge incorruptible, et la main sur sa foudre,
Elle entendra le peuple, et les sceptres d'airain
Disparaîtront, réduits en poudre.

V. 415. « *Recueillir les pleurs ;* » expression familière aux poëtes. Racine, *Bérén.* III, II :

. . . . . J'aurai le triste emploi
De *recueillir des pleurs* qui ne sont pas pour moi.

V. 418. Isaïe, XIV, 11, 5 : « Contrivit Dominus baculum impiorum, virgam dominantium. » La Bible a plusieurs images pour exprimer la même pensée. Le Psalmiste, XXXVI, 20 : « Deficientes, *quemadmodum fumus* deficient. » *Id.* LVII, 8 et 9 : « Ad nihilum devenient *tanquam aqua decurrens... Sicut cera* quæ fluit, auferentur. » *Id.* CIII, 29 : « Et *in pulverem* revertentur. »

HYMNE

(SUR L'ENTRÉE TRIOMPHALE DES SUISSES DE CHATEAUVIEUX)

Salut, divin Triomphe ! entre dans nos murailles !
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
De tant de Français massacrés.
Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée,
Ni quand l'ombre de Mirabeau
S'achemina jadis vers la voûte sacrée
Où la gloire donne un tombeau ;
Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie
Rentrèrent aux murs de Paris,
Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie
Prosternés devant ses écrits.
Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,
Et ce beau jour luira bientôt !
C'est quand tu conduiras Jourdan à notre armée,

HYMNE. L'Éd. 1819 n'avait donné que les seize premiers vers. — Pour tout ce qui a rapport aux circonstances au milieu desquelles cet hymne fut composé, voyez, dans les *Œuvres en prose*, les lettres V, VI, VII, VIII, aux auteurs du *Journal de Paris*; l'Adresse I à l'Assemblée nationale; la lettre anonyme aux auteurs du *Journal de Paris*, p. 317, et la lettre p. 318.

V. 5. De ce mouvement éloquent et poétique, on peut rapprocher un passage d'Horace, *Épod.* IX :

Io triumphe ! tu moraris aureos
Currus, et intactas boves ?
Io triumphe ! nec Jugurthino parem
Bello reportasti ducem,
Neque Africano, cui super Carthaginem
Virtus sepulcrum condidit.

V. 15. Jourdan l'Avignonnais dit *Coupe-Tête*. — Éd. 1819, 1833, 1839 :

C'est quand tu porteras Jourdan à notre armée.

Et Lafayette à l'échafaud.
Quelle rage à Coblentz ! quel deuil pour tous ces princes,
Qui partout diffamant nos lois,
Excitent contre nous et contre nos provinces
Et les esclaves et les rois !
Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie.
Que leur front doit être abattu !
Tandis que parmi nous, quel orgueil, quelle joie,
Pour les amis de la vertu !
Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore
Et qui savez baisser les yeux !
De voir des échevins que la Râpée honore
Asseoir sur un char radieux
Ces héros que jadis sur les bancs des galères
Assit un arrêt outrageant,
Et qui n'ont égorgé que très-peu de nos frères,
Et volé que très-peu d'argent !
Eh bien, que tardez-vous, harmonieux Orphées ?
Si sur la tombe des Persans
Jadis Pindare, Eschyle, ont dressé des trophées,
Il faut de plus nobles accents.
Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,
Vont s'élever sur nos autels.
Beaux-arts qui faites vivre et la toile et la pierre,
Hâtez-vous, rendez immortels

V. 27. « *Que la Râpée honore*, » qu'honore la populace des ports. André fait ici allusion à la popularité de Pétion et des membres de la commune, et non à ce fait, rapporté dans l'éd. 1839, que Pétion et quelques-uns de ses collègues auraient été trouvés en bonne fortune dans un cabaret de la Râpée.

V. 31-32. Excès qu'il flétrit aussi dans l'*Avis aux Français*, *OEuvres en prose*, p. 21 : « Des soldats qui pilleut les caisses de leur régiment, qui outragent, emprisonnent, menacent leurs officiers..... »

Le grand Collot-d'Herbois, ses clients helvétiques,
Ce front que donne à des héros
La vertu, la taverne, et le secours des piques !
Peuplez le ciel d'astres nouveaux.
O vous ! enfants d'Eudoxe, et d'Hipparque, et d'Euclide !
C'est par vous que les blonds cheveux,
Qui tombèrent du front d'une reine timide,
Sont tressés en célestes feux ;
Par vous l'heureux vaisseau des premiers Argonautes
Flotte encor dans l'azur des airs ;
Faites gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,
Comme eux dominateurs des mers.
Que la nuit de leurs noms embellisse ses voiles,
Et que le nocher aux abois
Invoque en leur galère, ornement des étoiles,
Les Suisses de Collot-d'Herbois.

V. 41. André prend ici le mot *clients* avec le sens de *créatures* que lui donne souvent Tacite.

V. 45. *Eudoxe, Hipparque, Euclide*, astronomes célèbres de l'antiquité.

V. 48. *La Chevelure de Bérénice.*

V. 49. La constellation Argo. — Combien l'expression *des premiers Argonautes* est mordante ! Ce sont les Suisses qui sont les seconds Argonautes, les seconds voleurs de la toison d'or.

V. 53. Éd. 1833, 1839 :

Que la nuit de leurs noms embellisse les voiles.

V. 55. « *En leur galère ;* » ce seul mot est sanglant. Les Suisses avaient été condamnés aux *galères.*

ŒUVRES POSTHUMES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

POÉSIES ANTIQUES

PETITS POËMES — ÉLÉGIES — IDYLLES

ÉPIGRAMMES — ÉTUDES ET FRAGMENTS

PROLOGUE

Je veux qu'on imite les anciens;

Comme aux bords d'Eurotas . . . . . .
Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
On suspend devant elle, en un riche tableau,

PROL. — Ces quelques vers nous font tout de suite pénétrer les secrets de l'art savant d'André : il veut que le poëte se nourrisse de la lecture des anciens, afin que de son esprit, rempli *de ces formes nouvelles*, sorte *un fruit noble et beau comme ces beaux modèles*, de même que la Laconienne nourrit ses yeux, etc., etc..... C'est, condensée en dix vers, la belle pensée qui anime son poëme de *l'Invention*. Le tableau qu'il transforme en comparaison est imité d'un passage d'Oppien (*Chasse*, I, 358), dans lequel ce poëte compare l'usage qu'on a d'étendre des étoffes de pourpre

Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau,
Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nirée,
Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée.
L'épouse les contemple ; elle nourrit ses yeux
De ces objets, honneur de la terre et des cieux ;
Et de son flanc, rempli de ces formes nouvelles,
Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles.

devant les yeux des colombes, pour que leurs petits soient revêtus de cette brillante couleur, à la délicate attention des époux lacédémoniens :

Ναὶ μὴν ὧδε Λάκωνες ἐπίφρονα μητίσαντο
αἴσι φίλαις ἀλόχοις, ὅτε γαστέρα κυμαίνουσι·
γράψαντες πινάκεσσι πέλας θέσαν ἀγλαὰ κάλλη,
τοὺς πάρος ἀστράψαντας ἐν ἡμερίοισιν ἐφήβους,
Νιρέα καὶ Νάρκισσον ἐϋμμελίην θ' Ὑάκινθον,
Κάστορά τ' εὐκόρυθον καὶ Ἀμυκοφόνον Πολυδεύκην,
ἠϊθέους τε νέους, τοίτ' ἐν μακάρεσσιν ἀγητοί,
Φοῖβον δαφνοκόμην καὶ κισσοφόρον Διόνυσον·
αἳ δ' ἐπιτέρπονται πολυήρατον εἶδος ἰδοῦσαι,
τίκτουσίν τε καλοὺς ἐπὶ κάλλεϊ πεπτηυῖαι.

V. 5. « *Hyacinthe,* » aimé par Apollon, qui le tua par mégarde. Voy. Ovide, *Mét.* X, 162. « *Nirée,* » ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθε, comme le dit Homère (*Iliade,* II, 673). Les édit. précéd. donnent *Nérée,* ce qui est une faute peu excusable. En grec on a pu quelquefois confondre Νιρεὺς et Νηρεὺς, à cause de la similitude de la prononciation.

V. 6. Hélène, sœur de Castor et de Pollux.

V. 7. « *Elle nourrit ses yeux.* » Expression poétique qu'André affectionnait, et sur laquelle nous aurons occasion de nous arrêter plus loin. En voici une équivalente dans les *OEuvres en prose,* p. 251 : « ...ne sachant où *paître leur âme* avide de connaissances... »

PETITS POËMES

I

L'AVEUGLE

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute ;
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,

I. — *L'Aveugle*, c'est la légende d'Homère, légende qui se trouve dans les œuvres mêmes du poëte ou du moins dans les hymnes qui lui sont attribués. Dans l'*Hymne à Apollon*, v. 165, ne voyons-nous pas l'aveugle divin, l'habitant de Chio, l'aède immortel, qui parcourt les Cyclades en chantant? N'y a-t-il pas là en germe l'idylle de Chénier? Mais André, sans nul doute, comme l'a remarqué M. Sainte-Beuve, avait lu dans la *Vie d'Homère*, faussement attribuée à Hérodote, l'arrivée de l'aveugle à Chio, chez Glaucus. — Voy. Riccius, *Diss. Hom.* p. 507, 508.

V. 1. *Iliade*, I, 37 :

> Κλῦθί μευ, Ἀργυρότοξ', ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας,
> Κίλλαν τε ζαθέην, Τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις,
> Σμινθεῦ, ...

Claros est cité dans l'énumération des lieux consacrés à Apollon, *Hymne à Apollon*, v. 40.

V. 2. « *Sminthée*, » surnom d'Apollon : dieu de Sminthe, en Troade, ou tueur de rats ; Apollon, dit-on, tua les rats (σμίνθοι, dans le dialecte du pays) qui ravageaient les champs de Crinis, grand prêtre à Chrysa, voy. Didyme, *Schol. Iliade*, I, 39. Cette histoire se trouvait dans les livres perdus de l'historien Polémon. Clément d'Alexandrie (*Adm. ad gentes*, p. 19, D), d'après le même Polémon, donne de ce surnom une explication un peu différente. — Cf. Strabon, XIII, I, 64.

Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
Ils l'écoutaient de loin, et, s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?
Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Émeuvent l'air, et l'onde, et le ciel, et les bois. »

V. 3. L'aveugle se désigne ici d'une façon démonstrative (δεικτικῶς). Cette tournure appartient à la langue grecque, où l'on trouve très-souvent un pronom démonstratif mis pour un pronom personnel (voy. les tragiques), et non-seulement le genre de la personne désignée, mais encore, quoique plus rarement, le neutre. Le chœur, dans *les Perses* d'Eschyle, se désignant, débute par τάδε... Les Latins ont pris cette tournure des Grecs ; il y en a plusieurs exemples dans Plaute et dans Térence. En voici un dans Corneille, *Polyeucte*, V, III :

C'en est assez : Félix, reprenez ce courroux,
Et sur *cet insolent* vengez vos dieux et vous.

Cf. Voltaire, *les Guèbres*, III, v ; *le Dépositaire*, I, I. On peut rapprocher de cette tournure celle qu'emploie la Fontaine, *Fables*, IX, 4 :

. . . . . Plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble *à Garo*
Que l'on a fait un quiproquo.

V. 5. Comme l'observe M. Sainte-Beuve, il faudrait, pour la correction grammaticale, *il marchait*.

V. 6-10. C'est ainsi que, dans l'*Odyssée*, XIV, 29, lorsque les chiens se précipitent en aboyant sur Ulysse, le bouvier accourt promptement les éloigner à coups de pierres. Théocrite, *Id.* XXV, 68, a imité ce passage d'Homère. Voy. plus loin, v. 97.

V. 14. Ce trait semble emprunté à Virgile, *Égl.* VI, 17, dans le portrait qu'il trace de Silène endormi :

Et gravis attrita pendebat cantharus ansa.

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !) ;
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre ;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.

V. 18. « *A la prière.* » C'est le datif grec exprimant la chose *en vue de laquelle* une action est faite.

V. 20. Hom., *Hymne à Apoll.* 464 :

> Ξεῖν', ἐπεὶ οὐ μὲν γάρ τι καταθνητοῖσιν ἐοικας,
> οὐ δέμας, οὐδὲ φυὴν, ἀλλ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν....

On trouve cette idée fréquemment exprimée chez les poëtes. André y reviendra dans *le Mendiant*, v. 21.

V. 24. Il y a à la fin du vers une dureté que Chénier eût sans doute corrigée. Dans ce vers et le suivant, peut-être pourrait-on blâmer les mots *humains* et *mortels* au point de vue de nos langues modernes, qui ne semblent plus vouloir admettre, c'est une richesse de moins, ces nuances infinies de rapport qu'expriment si abondamment les langues anciennes. L'*humain*, c'est l'être considéré dans ses rapports d'origine avec le sol, l'*humus*, et ce terme s'applique très-bien à l'habitant du sol qui reçoit l'aède voyageur ; le *mortel*, c'est l'être considéré dans ses rapports avec sa destinée finale toujours suspendue sur sa tête, et s'applique justement à l'être errant toujours menacé par le sort.

V. 27-28. Tel (*Odyssée*, VIII, 64), l'aède Démodocus auquel la muse

> ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.

Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix;
Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide;
Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée! »
Disent-ils. Et, tirant ce que, pour leur journée,

V. 33-38. Ulysse à Alcinoüs (*Odyss.* VII, 208) :

Ἀλκίνο', ἄλλο τί τοι μελέτω φρεσίν· οὐ γὰρ ἔγωγε
ἀθανάτοισιν ἐοικα, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
οὐ δέμας, οὐδὲ φυὴν, ἀλλὰ θνητοῖσι βροτοῖσιν·
οὕς τινας ὑμεῖς ἴστε μάλιστ' ὀχέοντας ὀιζὺν
ἀνθρώπων, τοῖσίν κεν ἐν ἄλγεσιν ἰσωσαίμην.

V 39. Millevoye et toutes les édit. donnent *Thomyris*, faute qui provient d'une lecture inattentive des manuscrits. L'histoire de ce Thamyris, qui avait prétendu vaincre les Muses (et non Phœbus), et qui pour sa jactance fut privé de la vue, est racontée dans l'*Iliade*, II, 594. Elle se trouvait dans un poëme cyclique de Prodicus, selon le témoignage de Pausanias, IV, XXXIII, et IX, v. Voy. Apollodore, I, III; Diod. III, LXVI; Conon, *Narrat.* VII; Properce, II, XXII, 19. Milton, cet autre aveugle divin, a fait aussi allusion à Thamyris dans le *Paradis perdu*, III, 33.

En Grèce, le culte du beau était poussé au plus haut degré ; aussi la privation de la vue des beautés extérieures était un effroyable châtiment, et l'on conçoit que les Grecs aient si souvent imaginé dans leurs légendes ces histoires de dieux punissant par la privation de la vue physique l'audace de la vue de l'esprit. Ces histoires sont nombreuses : Phinée, Apollonius, *Argon.* II, 178; Tirésias, Callimaque, *Hymn. sur les bains de Pallas;* Stésichore, Pausanias, III, XIX; Lycurgue, fils de Dryas, *Iliade*, VI, 130; Daphnis (selon Timée), Parthénius, *Érot.* XXIX.

V. 42. Éd. 1826 :

Sur moi-même puni l'inceste parricide.

Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.

V. 48. Il faut prendre ici le mot *verser* dans le sens plus large du latin *fundere*.

V. 56. « *Venus de Jupiter* », de la part de, παρὰ Διός. Hom. *Iliade*, XXI, 444 : « παρ Διὸς ἐλθόντες. »

V. 57-67. *Odyssée*, VI, 154 : Ulysse aux pieds de Nausicaa :

Τριςμάκαρες μὲν σοίγε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
τριςμάκαρες δὲ κασίγνητοι.....
οὐ γάρ πω τοιοῦτον ἴδον βροτὸν ὀφθαλμοῖσιν,
οὔτ' ἄνδρ' οὔτε γυναῖκα· σέβας μ' ἔχει εἰςορόωντα.
Δήλῳ δή ποτε τοῖον Ἀπόλλωνος παρὰ βωμῷ
φοίνικος νέον ἔρνος ἀνερχόμενον ἐνόησα, κ. τ. λ.

Cf. Ovide, *Mét.* IV, 322; Pétrone, *Sat.* XCIV. — Le palmier dont parlent Homère et Chénier, c'est celui qu'à Délos Latone embrassa dans les douleurs de l'enfantement. Voy. Hom. *Hym. à Ap.* 117, et Théognis, v. 5.

V. 59. Éd. 1826 :

Il me semble vous voir : vous êtes beaux tous trois.

Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime!
Comment, et d'où viens-tu? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais, pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

V. 69. L'aveugle, qui ne peut juger qu'approximativement, veut dire qu'il lui semble que, dans un temps qui n'est pas loin, le plus âgé aura vu treize années. L'éditeur de 1826 n'a rien compris à ce vers et a mis :

Le plus âgé de vous aura vu cent années.

V. 74. Nausicaa dit à Ulysse (*Odyssée*, VI, 204) :

Οἰκέομεν δ' ἀπάνευθε, πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ,
ἔσχατοι, οὐδέ τις ἄμμι βροτῶν ἐπιμίσγεται ἄλλος.

Millevoye a souligné le mot *maritime*, le blâmant sans doute. André lui-même, dans *la Jeune Tarentine*, a dit la vague *marine*. Ici il emploie « maritime » comme synonyme de « marine »; ce que faisaient les Latins. Cicéron, *de Nat. Deor.* II, 7, appelle les marées : Æstus *maritimi*.

V. 76. *Cymé*, colonie éolienne, sur la côte de l'Asie Mineure; patrie d'Hésiode et d'Éphorus (Strabon, XIII, III, 6). Elle se vantait d'avoir donné le jour à Homère, et pourtant Homère y fut persécuté. Voy. Hom. *Ép. aux Cyméens*.

— Enfants ! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,

V. 85. Allusion à une fable racontée par Hésiode, *Op. et dies*, 202, dans laquelle le poëte semble se comparer au rossignol déchiré par l'épervier.

V. 88. Ici la prép. *à* signifie *de façon à* (ὥστε, ὡς avec l'infinitif). Pascal, *Pensées*, IV, III, a dit : « ..... *Cela ouvre les yeux à voir* partout le caractère de cette vérité. » — Éd. 1826 :

N'ont pas une âme ouverte à la douceur des chants.

V. 90. *Iliade*, I, 34 :

Βῆ δ' ἀκέων παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.

Ce vers célèbre d'Homère devait revenir à la mémoire d'André, car il est remarquable à plus d'un titre : les langues dans leurs commencements multiplient les vers imitatifs ; l'ionien surtout puisait une grande sonorité dans le concours des voyelles entre elles. A l'époque où les chants d'Homère étaient dans toutes les mémoires, les familles groupées autour d'un aède voyageur s'emplissaient le cœur et les oreilles de cette poésie si harmonieuse et par là si facile à retenir. Lorsque l'*Iliade* et l'*Odyssée* eurent fait le tour de la Grèce, les poëtes cycliques, voulant continuer l'œuvre d'Homère sans en avoir le génie, cherchèrent à tromper leur auditoire en enveloppant leur pensée de l'harmonie homérique. Aussi retrouve-t-on ce vers dans un fragmen des *Chants cypriens* conservé par Athénée, VIII, III, p. 334, C. On voit même chez Homère ces vers passés à l'état de formules harmoniques. Voy. *Iliade*, IX, 182.

V. 95. Les « *grands dieux* » étaient au nombre de douze. — Dans les temps pélasgiques, on n'établissait pas de distinction entre les dieux. Les Grecs apprirent à les distinguer et à les nommer des nations voisines, surtout des Égyptiens. Voy. Hérodote, *Euterpe*, L, LI, LII.

V. 96. Ζεὺς ξένιος, *Iliade*, XIII, 624 et *passim*. Ronsard, *Franciade*, II, appelle Jupiter *le dieu Xénien*.

Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.
Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,
Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux...
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main

V. 97-100. Voy. ci-dessus, v. 6-10.

V. 100. Sur le verbe *armer*, voy. le *Jeu de Paume*, v. 198. — Dans une traduction de la Bible antérieure à l'époque d'André, on trouve cette phrase (Deut. XXXII, 24) : « *J'armerai* contre eux les dents des bêtes farouches. »

V. 102. La lyre d'Orphée ; voy. Virgile, *Géorg.* IV, 507 ; Properce, IV, II ; etc.

V. 107. Les poëtes se plaisent à comparer la vue des yeux et la vue de l'esprit. Soph. *OEd. roi*, 371 :

Τυφλὸς τά τ' ὦτα τόν τε νοῦν τά τ' ὄμματ' εἶ.

V. 110. Ma bouche ne s'est point ouverte (pour livrer passage) à une réponse ; c'est ainsi que Virgile, *Énéide*, II, 246, a dit :

Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora, ...

Et Racine, *Frères enn.*, I, 1 :

Mes yeux depuis six mois étaient ouverts aux larmes.

Mais, si Chénier emploie l'infinitif, c'est que la bouche peut accomplir l'acte de s'ouvrir et l'acte de répondre, le second étant subordonné au premier, c'est-à-dire exprimant le but où tend l'accomplissement du premier, ce qui grammaticalement justifie l'emploi de la préposition *à* avec l'infinitif.

J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli ;
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli !

— Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siége aux clous d'argent te place à nos festins ;
Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

V. 112. Voy. *Invention*, v. 349.

V. 113. « *Mnémosyne*, » la mère des Muses.

V. 114. Homère, *Épigr. aux Cyméens :*

Οἱ δ' ἀπανηνάσθην ἱερὴν ὅπα, φῆμιν ἀοιδῆς.

V. 119-121. *Odyssée*, VIII, 65 :

Τῷ δ' ἄρα Ποντόνοος θῆκε θρόνον ἀργυρόηλον
μέσσῳ δαιτυμόνων πρὸς κίονα μακρὸν ἐρείσας·
κὰδ δ' ἐκ πασσαλόφι κρέμασεν φόρμιγγα λίγειαν,
αὐτοῦ ὑπὲρ κεφαλῆς.....

Dans l'ancienne Gaule comme dans la Grèce antique, les bardes mêlaient leurs chants aux repas, ainsi qu'à toutes les cérémonies publiques ou privées. De nos jours encore, dans les tentes tartares, on voit des instruments suspendus, comme chez les Grecs, au pilier par une cheville. La cheville, de bois grossier, d'ivoire ou de métal, jouait un grand rôle dans les mœurs domestiques des anciens. Les armes se suspendaient en trophées dans la grande salle, près de l'âtre (*Odyssée*, XVI, 284), ou dans une salle spéciale (*Odyssée*, XXII, 109); celles d'un usage journalier se suspendaient à une cheville près du lit (Eurip. *Héc.* 920; Théocr. *Id.* XXIV). On serrait les vêtements dans des coffres souvent de bois précieux (Eurip. *Alc.* 160), mais ceux qu'on quittait le soir s'accrochaient à une cheville (*Odyssée*, I, 440).

V. 125. Ulysse dit à Démodocus en l'engageant à chanter, *Odyssée*, VIII, 496 :

Αἴ κεν δή μοι ταῦτα κατὰ μοῖραν καταλέξῃς,

— Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

— Syros est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière ! 130
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu ;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
Ils croissaient comme vous ; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers, 135
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète, et les cent villes,
Et du fleuve Ægyptus les rivages fertiles ;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs. 140
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,

αὐτίκ' ἐγὼ πᾶσιν μυθήσομαι ἀνθρώποισιν,
ὡς ἄρα τοι πρόφρων θεὸς ὤπασε θέσπιν ἀοιδήν.

V. 127. « *Je le veux*, » pour j'y consens. Voy. *le Jeu de Paume*, v. 267.

V. 128. C'est là le début simple et touchant de l'*Œdipe à Colone* de Sophocle :

Τέκνον τυφλοῦ γέροντος, Ἀντιγόνη, τίνας
χώρους ἀφίγμεθ' ἢ τίνων ἀνδρῶν πόλιν ;

V. 129. C'est par erreur que les éditions précédentes donnent *Sicos ;* il n'existe pas d'île de ce nom ; mais Homère connaissait et avait visité Syros, île fertile qu'il décrit au chant XV de l'*Odyssée*, 403 ; cf. Strabon, X, v, 8.

V. 138. « *Ægyptus*, » ancien nom du Nil ; Hom. *Odyss.* XVII, 427, et XIV, 246. Cf. Strabon, I, II, 29 ; Diodore de Sicile, I, 19.

V. 141. *Iliade*, III, 148 :

Οὐκαλέγων τε καὶ Ἀντήνωρ. . . . . .
γήραϊ δὴ πολέμοιο πεπαυμένοι · ἀλλ' ἀγορηταὶ
ἐσθλοί, τεττίγεσσιν ἐοικότες, οἵτε καθ' ὕλην
δενδρέῳ ἐφεζόμενοι ὄπα λειριόεσσαν ἰεῖσιν ·
τοῖοι ἄρα Τρώων ἡγήτορες ἦντ' ἐπὶ πύργῳ.

André emploie souvent le verbe *assoir* dans le sens plus général du grec, ἵζω, ἵζομαι,

Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : Souverain Jupiter,
Soleil qui vois, entends, connais tout, et toi, mer,
Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
Salut! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
Muses! vous savez tout, vous, déesses; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

ἑράζομαι,... et du latin *sedere*, alors qu'en français on dirait plus volontiers *placer*, *résider*, etc. Cf. Hésiode, *Op. et dies*, 582, et *Scut.* 394; Méléagre, *Anal.* I, CX et CXI. — M. Boissonade, dans ses notes manuscrites, cite ces deux vers charmants d'une fable de Ginguené :

Tout l'auditoire allé, sur les branches *assis*,
Riait et s'amusait de ces joyeux récits.

V. 142. « *Se consolé*, » c'est-à-dire se console, en chantant, de la perte de sa première forme humaine. Platon nous a conservé cette fable antique de la métamorphose des hommes en cigales.

V. 143. Ce vers rappelle le début d'Aratus, *Phænom.* : « Ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα. » et de Cicéron : « Ab Jove Musarum primordia. » Virg. *Égl.* III, 60; Calpurnius, *Égl.* IV, 82. — Ce passage est imité d'Homère, *Il.* III, 276 :

Ζεῦ πάτερ, Ἴδηθεν μεδέων, κύδιστε, μέγιστε,
Ἠέλιός θ', ὃς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις,
καὶ Ποταμοὶ καὶ Γαῖα, καὶ οἳ ὑπένερθε καμόντας
ἀνθρώπους τίνυσθον, ὅτις κ' ἐπίορκον ὀμόσσῃ,
ὑμεῖς μάρτυροι ἔστε, φυλάσσετε δ' ὅρκια πιστά.

Ces vers ont inspiré plus d'un poëte. Cf. Hésiode, *Op. et dies*, 8. Eschyle, *Prom. enchaîné*, 88, dans une magnifique invocation, surpasse Homère lui-même. C'est dans les occasions les plus solennelles que les anciens invoquaient ainsi les puissances célestes et terrestres. Voy. l'*Ajax* de Sophocle, 830-865; cf. Euripide, *Médée*, 1251.

V. 144. Homère a reproduit la même expression relative au soleil, *Odyss.* XI, 109. Cf. *Orphée, encens du soleil;* Virg. *Énéide*, IV, 607; Ovide, *Met.* I, 769. — Segrais, *Égl.* I, a ce mauvais vers :

Le soleil qui voit tout et qui nous fait tout voir.

V. 145. Éd. 1826, 1839 :

Fleuves, terre, et noirs dieux de vengeances trop lentes.

V. 146-148. *Iliade*, II, 484 :

Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι, Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι·
ὑμεῖς γὰρ θεαὶ ἔστε, πάρεστέ τε, ἴστε τε πάντα,
ἡμεῖς δὲ κλέος οἷον ἀκούομεν οὐδέ τι ἴδμεν.

Racine, *Phèdre*, IV, VI, a dit :

Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitants.

Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide ;
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer ;
Car en de longs détours de chansons vagabondes
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles ;
D'abord le roi divin, et l'Olympe, et les cieux,
Et le monde, ébranlés d'un signe de ses yeux,
Et les dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,

V. 149-160. Virgile, *Égl.* VI, 27 :

> Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres
> Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus....
> Namque canebat, uti magnum per inane coacta
> Semina terrarumque animæque marisque fuissent,
> Et liquidi simul ignis. . . . . .

Voy. Homère, *Hymne à Apollon*, 514. — Virgile ici s'inspire d'Apollonius, qui lui-même semble s'inspirer d'Homère, *Hymne à Mercure*, 425. — Mais voyez le passage de l'*Hermès* où Chénier s'est souvenu directement d'Apollonius. — Cf. Homère, *Odyssée*, VIII, 107 ; Lucrèce, V, 439 ; Calpurnius, *Égl.* II, 10 ; Macrobe, *Sat.* VI, II ; J.-B. Rousseau, *Égl.*

V. 161. Virgile, *Géorg.* IV, 347 :

> Atque chao densos divum numerabat amores.

Voy. *Iliade*, XIV, 315, lorsque Jupiter lui-même énumère ses nombreuses amours.

V. 164. Voy. *Iliade*, I, 528, et *passim*.

V. 165. La guerre de Troie.

V. 166. Vénus blessée par Diomède, *Iliade*, V, 330 ; Mars blessé par Diomède, *Iliade*, V, 855.

Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers,
Et les héros armés, brillant dans les campagnes
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes,
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros ;
De là, portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles ;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives ;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,
Et la flûte, et la lyre, et les notes dansantes.
Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers sur les gouffres amers.
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à des cris, s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient des vaisseaux ;
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,

V. 170. *Iliade*, II, 455 :

Ἠΰτε πῦρ ἀΐδηλον ἐπιφλέγει ἄσπετον ὕλην
οὔρεος ἐν κορυφῇς, ἔκαθεν δέ τε φαίνεται αὐγή.

Cf. le Tasse, *Ger. lib.* III, IX.

V. 172. Xanthe et Balie, chevaux d'Achille. Voy. *Iliade*, XIX, 405. Mais « *excitant* » n'est pas très-juste. Xanthe, en s'adressant à Achille, lui prédit la mort.

V. 184. Éd. 1826 et 1839 :

Il perdait les nochers dans les gouffres amers.

V. 185-188. *Iliade*, XVIII, 35 et sqq., lorsque Thétis et les Néréides s'élèvent du fond des mers aux rivages troyens, attirées par les gémissements d'Achille.

V. 189. Descente d'Ulysse aux enfers, *Odyssée*, XI.

Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle,
Et la foule des morts, vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.
Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissements vous agitèrent tous,
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine
Autant que d'Arachné les piéges inconnus,

V. 190. « *Asphodèle,* » plante célèbre dont la farine fournissait une nourriture assez grossière (Hésiode, *Op. et dies*, 41; Plutarque, *le Banquet*). — Les anciens, qui expliquaient la vie de l'autre monde par la vie qu'ils menaient ici-bas, avaient dû songer à pourvoir les dieux, les héros, tous les morts, d'une nourriture appropriée à leur nature. Aux dieux, aux demi-dieux, aux héros, était dévolue l'ambroisie, nourriture légère et en quelque sorte spirituelle; à la multitude qui se pressait dans les enfers était réservé l'asphodèle. C'est ce que dit clairement un passage de la *Traversée* de Lucien.

V. 191-194. *Odyssée*, XI, 36 :

. . . . . Αἱ δ' ἀγέρον
ψυχαὶ ὑπὲξ Ἐρέβευς νεκύων κατατεθνηώτων·
νύμφαι τ' ἠΐθεοί τε πολύτλητοί τε γέροντες,
παρθενικαί τ' ἀταλαὶ, νεοπενθέα θυμὸν ἔχουσαι.

Mais André se rapproche davantage de Virgile, qui lui-même, imitant Homère, a dit, *Énéide*, VI, 305 :

Huc omnis turba ad ripas effusa ruebat,
Matres atque viri, defunctaque corpora vita
Magnanimum heroum, pueri innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum.

Voy. ce même passage, Virgile, *Géorg.* IV, 475. Il est à remarquer que Virgile et Chénier n'ont pas rendu la triste et délicieuse expression d'Homère : « νεοπενθέα θυμὸν ἔχουσαι. » Mais, dans Virgile, le quatrième vers contient un tableau bien touchant, qui n'est pas dans Homère, et que Chénier n'a pas tout à fait rendu.

V. 197-200. *Odyssée*, VIII, 274 :

Ἔν δ' ἔθετ' ἀκμοθέτῳ μέγαν ἄκμονα, κόπτε δὲ δεσμοὺς
ἀρρήκτους, ἀλύτους, ὄφρ' ἔμπεδον αὖθι μένοιεν.....
πολλὰ (δέσματα) δὲ καὶ καθύπερθε μελαθρόφιν ἐξεκέχυντο,
ἠύτ' ἀράχνια λεπτά, τάγ' οὔ κέ τις οὐδὲ ἴδοιτο.

Et les dieux du bon Homère, appelés par le mari trompé, sont pris d'un rire inextinguible (ἄσβεστος).

V. 199. « *Inconnus,* » invisibles.

Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus!
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine ;
Et quand il répétait en accents de douleurs
De la triste Aédon l'imprudence et les pleurs,
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire.
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux ;
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage;
Du paisible lotos il mêlait le breuvage :
Les mortels oubliaient, à ce philtre charmés,

V. 202. Voy. *Iliade*, XXIV, 602. — *Niobé*, orgueilleuse de sa fécondité, avait blessé Latone de ses dédains; Apollon de ses flèches tua les enfants de Niobé, qui, changée en pierre, pleure éternellement sur le mont Sipyle, en Asie Mineure.

V. 204. *Aédon*, fille de Pandarée, épouse de Zéthus, tua la nuit son fils Itylos, croyant frapper le fils de sa belle-sœur, dont elle jalousait la fécondité. Jupiter la changea en rossignol (ἀηδών); voy. *Odyssée*, XIX, 518, et *Schol. Hom.*; c'est la fable de Philomèle modifiée.

V. 205. Il arrive fréquemment à André, comme à tous les poëtes, de séparer le pronom relatif du substantif auquel il se rapporte. C'est une tournure qu'on rencontre très-souvent dans les écrivains du XVII^e^ siècle. Ainsi Molière, dans le *Misanthr.* I, 1 :

Tandis que Célimène en ses liens l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant...

V. 206. La forme de ce vers rappelle celui de Virgile, *Égl.* VI, 81 :

Infelix sua tecta supervolitaverit alis.

V. 208. *Odyssée*, IV, 220, lorsque Hélène verse le népenthès à ses hôtes :

Αὐτίκ' ἄρ' εἰς οἶνον βάλε φάρμακον, ἔνθεν ἔπινον,
νηπενθές τ' ἄχολόν τε, κακῶν ἐπίληθον ἁπάντων.

Sur le népenthès, voy. Pline, XXI, XXI.

V. 209. C'est la fleur que Mercure donne à Ulysse pour le préserver des enchantements de Circé. Voyez sa description dans l'*Odyssée*, X, 304.

V. 210-212. *Odyssée*, IX, 94 :

Τῶν δ' ὅστις λωτοῖο φάγοι μελιηδέα καρπὸν,
οὐκέτ' ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν οὐδὲ νέεσθαι·
ἀλλ' αὐτοῦ βούλοντο μετ' ἀνδράσι Λωτοφάγοισιν
λωτὸν ἐρεπτόμενοι μενέμεν νόστου τε λαθέσθαι.

Sur le lotos, voy. Pline, XIII, XVII.

V. 211. Éd. 1826 et 1839 :

Les mortels oubliaient, par ce philtre charmés.

Et la douce patrie et les parents aimés.
Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfants de la Nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
« Attends; il faut ici que mon affront s'expie,
Traître ! » Mais, avant lui, sur le centaure impie
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.

V. 214. Le combat des Lapithes et des Centaures aux noces de Pirithoüs, roi des Lapithes, et d'Hippodamie; voy. *Odyssée*, XXI, 295; *Iliade*, I, 266. La description qu'en a faite Chénier est imitée de celle d'Ovide (*Mét.* XII, 210), qui, longue et diffuse, n'a pas moins de 325 vers. — Cf. Apollodore, II, v; Plutarque, *Thésée*.

V. 217. Les Centaures étaient fils d'Ixion et de la Nue que Jupiter jaloux substitua à Junon; voy. Pindare, *Pyth.* 78, et *Schol.*; Diodore, IV, LXIX, LXX.

V. 219. Ovide, *Mét.* XII, 231 :

Submovet instantes, raptamque furentibus aufert.

Ce combat a été souvent reproduit par des peintres et par des sculpteurs. Sur le fronton du temple de Jupiter Olympien, en Élide, il avait été sculpté par Alcamène; c'est à peu près ce moment du combat qu'avait choisi l'artiste. Voy. Pausanias, V, X.

V. 221. « *Mon affront.* » Le pronom possessif est ici employé avec un sens passif, comme très-souvent chez les Grecs.

V. 224. Ovide, *Mét.* XII, 247 :

Lampadibus densum rapuit funale coruscis.

André a très-bien traduit *funale*, pris par Ovide dans un sens étendu, comme désignant l'arbre (candélabre) qui soutient un nombre plus ou moins grand de flambeaux. Les Romains désignaient plus ordinairement par *funale* une torche faite de papyrus et enduite de cire; voy. Virgile, *Enéide*, I, 727.

V. 226. Virgile, *Énéide*, X, 730 :

. . . . . Et calcibus atram
Tundit humum exspirans. . . . . .

Dans l'*Odyssée*, XVIII, 99 : « λακτίζων ποσὶ γαῖαν ». Cf. Ovide, *Mét.* XII, 239.

Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.
Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.
Hercule et la massue entassent en trophée
Clanis, Démoléon, Lycothas, et Riphée
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héréditaire éclat des nuages dorés.
Mais d'un double combat Eurynome est avide,
Car ses pieds, agités en un cercle rapide,
Battent à coups pressés l'armure de Nestor ;
Le quadrupède Hélops fuit ; l'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint ; Eurynome l'arrête.
D'un érable noueux il va fendre sa tête ;
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,

V. 227. Dans Ovide, *Mét.* XII, 260, c'est l'autel :

Cumque suis Gryneus immanem sustulit aram
Ignibus, et medium Lapitharum jecit in agmen.

V. 230. Ovide, *Mét.* XII, 403 :

. . . . . Color est quoque cruribus albus.

V. 232. Ovide, *Mét.* XII, 429 :

. . . . . Qui sena leonum
Vinxerat inter se connexis vellera nodis,
Phœocomes, hominemque simul protectus equumque.

V. 233. Ovide, *Mét.* XII, 341 :

Ultor adest Aphareus, saxumque e monte revulsum
Mittere conatur. . . . . .

V. 237. « *La massue.* » Quelle massue est donc aussi célèbre que celle d'Hercule, pour qu'il soit nécessaire de mettre le pronom possessif (*sa massue*), comme dans les éd. 1826 et 1839?

Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne, et quand sa bouche, ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
Et le bois porte au loin les hurlements de femme,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,

V. 249-250. Ovide, *Mét.* XII, 345 :

. . . . . Tergoque Bianoris alti
Insilit, haud solito quemquam portare, nisi ipsum;
Opposuitque genu costis; prensamque sinistra
Cæsariem retinens. . . . . .

V. 252. On ne saurait trop admirer la coupe savante des vers qui précèdent. Il y a dans la gradation des tableaux, dont le dernier est un chef-d'œuvre, un art bien supérieur à celui d'Ovide. — Ovide, *Mét.* XII, 293 :

. . . . . Nec dicere Rhœtus
Plura sinit, rutilasque ferox in aperta loquentis
Condidit ora viri, perque os in pectora, flammas.

Virgile, *Énéide*, IX, 441, a dit :

. . . . . Rotat ensem
Fulmineum, donec Rutuli clamantis in ore
Condidit adverso. . . . . .

Cf. Virgile, X, 322 et 535; Stace, *Théb.* II, 624. — Il y avait dans le temple de Thésée, à Athènes, une peinture de ce combat, et le moment choisi par l'artiste était celui qui suivit l'exploit de Thésée; voy. Pausanias, I, XVII. Ce combat avait aussi été gravé sur le bouclier d'Achille (Hésiode, *Scut.* 178).

V. 253. Éd. 1826 :

.....Tous vont s'armer de flammes.

V. 254. « *Les hurlements de femme,* » expression biblique : *ululantes.*—Éd. 1826 :

Et le bois porte au loin les hurlements des femmes.

Éd. 1839:

Et le bois porte au loin des hurlements de femme.

V. 255. « L'*ongle,* » c'est le sabot, en latin *ungula.* Cet hémistiche semble un souvenir de Virgile, *Énéide,* VIII, 596 :

. . . . . Quatit ungula campum.

Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige aux sommets des collines.
Et, partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île ;
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux ;
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

Le tableau de ce désordre sanglant rappelle un passage de l'*Odyssée*, XI, 419 :

... Ἀμφὶ κρητῆρα τραπέζας τε πληθούσας
κείμεθ' ἐνὶ μεγάρῳ, δάπεδον δ' ἅπαν αἵματι θῦεν.

Valérius Flaccus, *Arg.* I, 142, dans la description d'une des peintures du navire Argo, qui représentait ce combat :

. . . . . Crateres, mensæque volant, aræque Deorum
Poculaque, insignis veterum labor. . . . . .

V. 262. *Iliade*, III, 221 :

Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ὅπα τε μεγάλην ἐκ στήθεος ἴει
καὶ ἔπεα νιφάδεσσιν ἐοικότα χειμερίῃσιν,

vers remarqués par Lucien dans son *Éloge de Démosthène*. Homère emploie souvent cette comparaison : *Iliade*, XIX, 357, pour peindre la foule des guerriers (voy. *le Jeu de Paume*, v. 224) ; *Odyssée*, XIX, 205, pour peindre les larmes abondantes de Pénélope, passage qu'imite, en le développant, Ronsard, *Amours*, I, CLI. — Éd. 1826 :

Comme en hiver la neige au sommet des collines.

V. 263-265. Homère, *Hymne à Apollon*, 514 :

... Ἧρχε δ' ἄρα σφιν ἄναξ, Διὸς υἱὸς, Ἀπόλλων,
φόρμιγγ' ἐν χείρεσσιν ἔχων, ἀγατὸν κιθαρίζων
καλὰ καὶ ὕψι βιβάς· οἱ δὲ ῥήσσοντες ἕποντο
Κρῆτες πρὸς Πυθώ, καὶ ἰηπαιήον' ἄειδον.

V. 268. C'est le *conviva Deorum* d'Horace, *Od.* I, XXVIII.

V. 270. L'art et le goût d'André percent dans les moindres détails. Ce n'est qu'au dernier vers qu'il nomme Homère, que le lecteur a reconnu dès les premiers.

II

LE MENDIANT

C'était quand le printemps a reverdi les prés.
La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,
Sous les monts Achéens, non loin de Cérynée,
. . . . . .
. . . . . .
Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis ;
Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,
Entouraient de Lycus le fertile domaine.
. . . . . Soudain, à l'autre bord,
Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort,

II. — L'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens, au VI[e] livre de l'*Odyssée*, a inspiré à André ce petit poëme du *Mendiant*, qui, entre autres mérites, a celui de présenter dans un cadre peu étendu une étude exacte et heureuse de la manière dont les anciens exerçaient l'hospitalité.

V. 1. Ronsard, *Am.* II, *Voyage de Tours*, a un début un peu semblable à celui-ci :

C'estoit en la saison que l'amoureuse Flore
Faisoit pour son amy les fleurettes esclore.

V. 4. Il ne faut pas confondre ce Crathis, fleuve d'Achaïe, qui se jette dans le golfe de Corinthe (Pausanias, VII, XXV), avec le Crathis dont parle Théocrite, *Idyl.* V, 16, 24, et qui est un fleuve italien; voy. *Schol. Théoc.* V, 124. Au VI[e] livre de l'*Odyssée*, Nausicaa, la fille d'Alcinoüs, et ses compagnes, sont sur les bords du fleuve occupées à laver leurs vêtements.

V. 8. *Odyssée*, VI, 127, 137 :

Ὣς εἰπὼν, θάμνων ὑπεδύσετο δῖος Ὀδυσσεύς·...
Σμερδαλέος δ' αὐτῇσι φάνη, κεκακωμένος ἅλμῃ.

André se souvient plus directement de Virgile, *Énéide*, III, 590 :

Quum subito e silvis, macie confecta suprema
Ignoti nova forma viri, miserandaque cultu,
Procedit, supplexque manus ad littora tendit.
Respicimus : dira illuvies, immissaque barba,
Consertum tegmen spinis. . . . . .

Voy. le portrait de Phinée dans Apollonius, *Arg.* II, 197.

Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée :
Il remuait à peine une lèvre glacée,
Des hommes et des dieux implorait le secours,
Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.
Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse;
Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
A ce hideux aspect sorti du fond du bois,
Veut fuir; mais elle entend sa lamentable voix.
Il tend les bras, il tombe à genoux; il lui crie
Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,
Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim
L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.
« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
Nymphe, souvent les vœux des malheureux humains
Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.
Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
Venge les opprimés sur la tête des rois.
Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
Crains de laisser périr l'étranger en détresse;

V. 15. Éd. 1826 et 1839 :

A ce spectre hideux sorti du fond du bois.

V. 21 et suiv. *Odyssée*, VI, 150 :

Εἰ μέν τις θεός ἐσσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
Ἀρτέμιδί σε ἔγωγε, Διὸς κούρῃ μεγάλοιο,
εἶδός τε μέγεθός τε φυήν τ' ἄγχιστα ἐίσκω·
εἰ δὲ τίς ἐσσι βροτῶν, τοὶ ἐπὶ χθονὶ ναιετάουσιν,
τρισμακάρες. . . . . .

Nous avons déjà vu l'imitation des vers qui suivent dans l'*Aveugle*, v. 57. — Homère a reproduit la même pensée, *Odyssée*, IV, 376; *Hymne à Vénus*, 92. Cf. Apollonius, *Arg.* IV, 1411; Virgile, *Én.* I, 327; Stace, *Théb.* IV, 746; Tasse, *Ger. lib.* V, XXXV.

L'étranger qui supplie est envoyé des dieux. »

Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux,
. . . . . et d'une voix encore
Tremblante : « Ami, le ciel écoute qui l'implore.
Mais ce soir, quand la nuit descend sur l'horizon,
Passe le pont mobile, entre dans la maison ;
J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.
Pour la douzième fois célébrant ma naissance,
Mon père doit donner une fête aujourd'hui.
Il m'aime, il n'a que moi ; viens t'adresser à lui,
C'est le riche Lycus. Viens ce soir ; il est tendre,
Il est humain : il pleure aux pleurs qu'il voit répandre. »

Elle achève ces mots, et, le cœur palpitant,
S'enfuit ; car l'étranger sur elle, en l'écoutant,

V. 31. Éd. 1839 :

L'étranger suppliant vient de la part des dieux.

L'étranger voyage protégé par la divinité. *Odyssée*, VI, 207 :

. . . . . .Πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες
ξεῖνοί τε πτωχοί τε· δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε.

V. 35. Éd. 1826 et 1839 :

Ce soir, lorsque la nuit couvrira l'horizon.

V. 36. Combien Chénier lisait avec attention ! Le domaine de Lycus est un souvenir du palais d'Alcinoüs, et ce pont dont parle André se trouve aussi dans Homère, sans que pourtant celui-ci le dise expressément. Devant le palais se trouve une cour, dont un petit pont sert évidemment à franchir le seuil ; car, comme nous le dit Homère (*Odyssée*, VII, 130), un filet d'eau coule ὑπ' αὐλῆς οὐδὸν.

V. 37. Éd. 1826 et 1839 :

J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans défiance.

V. 38. C'est ainsi qu'il y a dans Fayolle. M. de Latouche avait sans doute mal lu et avait mis :

Pour la dixième fois célébrant ma naissance.

V. 43. Nous rétablissons ce vers d'après Fayolle. Toutes les éditions donnent :

Elle dit, et s'arrête, et, le cœur palpitant.

« *Elle achève ces mots.* » C'est encore, à l'époque d'André, l'expression consacrée ; c'est celle de Racine dans *Athalie :*

Ma fille !... En achevant ces mots épouvantables.

Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans
Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.
Cette sage affranchie avait nourri sa mère ;
Maintenant sous des lois de vigilance austère,
Elle et son vieil époux, au devoir rigoureux,
Rangent des serviteurs le cortége nombreux.
Elle la voit de loin dans le fond du portique,
Court, et posant ses mains sur ce visage antique :

« Indulgente nourrice, écoute, il faut de toi
Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi :
Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,
Gémit sur l'autre bord, mourant, affamé, blême...
Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui
J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
Fais qu'il entre ; et surtout, ô mère de ma mère !
Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.

— Oui, ma fille ; chacun fera ce que tu veux,
Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux ;

V. 49. *Odyssée*, VII, 12 :

Ἥ τρέφε Ναυσικάαν λευκώλενον ἐν μεγάροισιν,
ἥ οἱ πῦρ ἀνέκαιε, καὶ εἴσω ἐκόσμεε.

V. 53. Éd. 1826 et 1839 :

L'enfant la voit de loin dans le fond du portique.

La correction était heureuse ; elle évitait la confusion dans les rapports des pronoms.

V. 54. « *Antique ;* » ce seul mot suffirait au statuaire pour tailler dans le marbre les traits de la vieille affranchie. — Chez les anciens, on suppliait en posant les mains sur le visage de la personne qu'on implorait ; voy. Euripide, *Hécube*, 344.

V. 55. « *Indulgente*, » avec le sens latin, qui accorde volontiers, *complaisante*. Chénier emploie toujours ce mot avec sa signification primitive.

Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.
Ta mère, mon élève (inestimable perte !),
Aimait à soulager les faibles abattus :
Tu lui ressembleras autant par tes vertus
Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves. »

Mais cependant la nuit assemble les convives :
En habits somptueux d'essences parfumés,
Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or formés,
Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;
Le toit s'égaye et rit de mille odeurs divines.

V. 66. Le mot *élève* ne s'emploie pas en français avec le sens de « nourrisson » que lui donne André, et qui est celui de τροφός; voy. Homère, *passim*.— Éd. 1826 :

Ta mère, mon élève (irréparable perte !).

V. 70. Le passage qui suit est dû à de multiples inspirations. Dans cette description de vingt vers, il n'y a pas un mot de trop, pas un mot qui ne prête à de longs commentaires archéologiques. Voici les vers de Catulle, LXIV, 43, dont les différents traits se retrouvent dans la description de Chénier :

Ipsius at sedes, quacunque opulenta recessit
Regia, fulgenti splendent auro, atque argento.
Candet ebur solliis; collucent pocula mensis;
Tota domus gaudet regali splendida gaza.
Pulvinar vero Divæ geniale locatur
Sedibus in mediis, Indo quod dente politum
Tincta tegit roseo conchyli purpura fuco.

Cf. Virgile, *Énéide*, I, 637.

V. 71. Non-seulement se couvrir de parfums et en brûler était un usage répandu chez les anciens (Athénée, III, XXI, p. 101, C), mais encore il aurait été inconvenant de vouloir s'y soustraire (Athénée, IV, XXVII, p. 178, F).

V. 72. Détails exacts ; Bacchylide (ap. Athénée, II, III, p. 39, F) :

Χρυσῷ δ' ἐλέφαντί τε
μαρμαίρουσιν οἶκοι.

Nous donnons la leçon de Fayolle. M. de Latouche avait mis :

Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or semés.

V. 74. On a critiqué ce vers comme antihomérique (*). Cette hardiesse, homérique d'ailleurs, est commune à tous les poëtes. André, ce qu'a fait remarquer M. Sainte-Beuve, *Portr. litt.* a traduit exactement ce vers de Catulle, LXIV, 285 :

Quels permulsa domus jucundo risit odore.

Il avait d'ailleurs l'exemple d'Horace, *Od.* IV, XI : « Ridet argento domus. »

(*) M. Ponsard, *Études antiques*.

La table au loin circule, et d'apprêts savoureux
Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux ;
Sur leurs bases d'argent, des formes animées
Élèvent dans leurs mains des torches enflammées ;
Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux,
En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,
Partout, sur les buffets, sur la table étincellent ;
Plus d'une lyre est prête ; et partout s'amoncellent

Et Chénier, comme Catulle et Horace, se souvenait d'Hésiode, *Théog.* 40 :

. . . . . γελᾷ δέ τε δώματα πατρός·

et d'Homère, *Hym. à Apollon*, 118 :

. . . . . μείδησε δὲ γαῖ' ὑπένερθεν·

passage que n'ont pas craint d'imiter Théognis, 5, et Milton, *Par. perd.* VIII.

Virgile, dont le goût est si pur, a dit, *Énéide*, I, 707 :

. . . . . Tyrii per *limina læta* frequentes.

D'ailleurs, ici-bas, l'homme ne se plaît-il pas à animer toute chose de sa douleur et de sa joie ? le printemps accourt, et nous voyons avec Ronsard (*Am.* I, XXVII)

Toute chose rire en la saison nouvelle,

le lac (Schiller, *G. Tell*, 1) : Es lächelt der See ; les fleurs, (Pétrone, CXXVII) : Riserunt lilia ; les flots (Lucrèce, I, 8) : Rident æquora ponti ; la nature, Nonnus (*Dionys.* VI, 387) : Καὶ φύσις ἀψ ἐγέλασσε ; tout enfin (Virgile, *Égl.* VII, 55) : Omnia nunc rident ; jusqu'aux astres (Stace, *Ach.* I, 643) : Risit chorus omnis ab alto astrorum. Mais, plus hardi encore, Eschyle, *Édoniens* (ap. Longin, *de Subl.* XIII), anime un palais de la fureur bachique. Longin semble le blâmer de cette hardiesse ; elle est grande sans doute, mais de celles que les poëtes chérissent. Au surplus, les Grecs et les Latins ne sont pas les seuls que tentent ces images audacieuses ; on en rencontre de semblables à chaque pas dans les poëtes juifs : Isaïe, XIV, 11, 8, et XXIV, 1, 7 ; le Psalmiste, XCVII, 8, etc.

V. 77-78. *Odyssée*, VII, 100 :

Χρύσειοι δ' ἄρα κοῦροι ἐϋδμήτων ἐπὶ βωμῶν
ἑστασαν, αἰθομένας δαΐδας μετὰ χερσὶν ἔχοντες,
φαίνοντες νύκτας κατὰ δώματα δαιτυμόνεσσιν.

M. Sainte-Beuve a déjà fait ce rapprochement et cité les vers de Lucrèce, II, 24 :

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
Nec domus argento fulget, auroque renidet.

Nonnus, *Dionys.* III, 169, imitant la description des jardins et du palais d'Alcinoüs, a reproduit celle des flambeaux qui se plaçaient, comme il nous le dit, vis-à-vis des convives.

Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
On s'étend sur les lits teints de mille couleurs.
Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
Est admise. La rose a couronné sa tête.
Mais, pour que la décence impose un juste frein,
Lui-même est par eux tous élu roi du festin.
Et déjà vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,
Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre
Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.
La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer;
Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre;
Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

« Lycus, fils d'Événon, que les dieux et le temps

V. 84. Virgile, *Énéide*, I, 708 :

Convenere, toris jussi discumbere pictis.

V. 86. « *Est admise*, » expression exacte. Les femmes n'assistaient pas aux repas des hommes, voy. Cicéron, *Verres*, I, XXVI; cependant il y avait de nombreuses occasions où l'on faisait infraction à cet usage. Dans l'*Odyssée*, IV, Hélène assiste au repas et verse elle-même le népenthès aux convives; dans l'*Odyssée*, VII, Arété est présente au festin que donne Alcinoüs.

V. 88. Sur cet usage, voy. Plutarque, *Symp.* Quelquefois le roi excitait les convives à boire (*bibat aut abeat*); voy. Cicéron, *Tusc.* V, XLI. La royauté se tirait souvent au sort: on se servait d'osselets, voy. Lucien, *Sat.* IV. Les poëtes abondent en allusions à cet usage; cf. Horace, *Od.* I, IV, et *passim*.

V. 90. « *Double porte*, » c'est-à-dire porte à deux battants. En latin, il aurait mis *foribus apertis*. Cf. Virgile, *Énéide*, I, 449. Ovide, *Mét.* I, 172, emploie le mot propre : *valvis apertis*. Dans Euripide, *Herc. fur.* 1024, le chœur dit que les portes du palais s'ouvrent en deux parties (διάνδιχα).

V. 91. L'autel de Jupiter Hospitalier. Les anciens avaient, comme on sait, des autels dans l'intérieur des maisons. Voyez les vers d'Ovide cités dans l'*Aveugle*, v. 227, et ceux de Val. Flaccus, au v. 255.

V. 93. *Odyssée*, VII, 153 :

Ὣς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἕζετ' ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν κονίῃσιν,
πὰρ πυρί· . . . . . .

Le mendiant, comme Ulysse, s'assied parmi la cendre, en signe d'humilité. C'était la place des esclaves (*Odyssée*, XI, 190).

N'osent jamais troubler tes destins éclatants.
Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille,
Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
A ton riche banquet un peuple convié
T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.
Regarde un étranger qui meurt dans la poussière,
Si tu ne tends vers lui la main hospitalière.
Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente
Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !...
Je fus riche autrefois : mon banquet opulent
N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
Par qui l'homme souvent, importun, odieux,
Est contraint de rougir et de baisser les yeux !

— Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
Des bons ou des méchants fait le destin prospère.
Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer

V. 100. *Odyssée*, XIV, 205 :

δς (Κάστωρ) τότ' ἐνὶ Κρήτεσσι θεὸς ὡς τίετο δήμῳ.

V. 102. Toutes les éditions donnent, contrairement à Fayolle :

Si tu ne tends vers lui ta main hospitalière.

Le pronom au lieu de l'article est tout simplement un contre-sens. *La main hospitalière*, c'est la main qu'il est d'usage d'offrir à son hôte.

V. 104. *Odyssée*, XVII, 347 :

Αἰδὼς δ' οὐκ ἀγαθὴ κεκρημένῳ ἀνδρὶ παρεῖναι.

V. 110. Homère, *Odyssée*, XVII, 287, trace un magnifique tableau de la faim; mais ce n'est pas celui d'André.

V. 115. *Iliade*, IX, 312 :

Ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς Ἀΐδαο πύλῃσιν
ὃς χ' ἕτερον μὲν κεύθῃ ἐνὶ φρεσίν, ἄλλο δὲ εἴπῃ.

Voyez la même expression reproduite dans l'*Odyssée*, XIV, 156.

Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
Ma fille, c'est bien fait; poursuis toujours ainsi.
Respecter l'indigence est un devoir suprême.
Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)
Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
Viennent tenter le cœur des humains fortunés. »

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
Lycus descend, accourt, tend la main, le relève :
« Salut, père étranger ; et que puissent tes vœux
Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux !

V. 116. *Odyssée*, XXIII, 172 : σιδήρεος θυμός. Racine, *Esther*, III, 1 : Un cœur d'*airain*. Corneille, *Horace*, III, II : Ces cœurs d'*acier*. Cf. le Tasse, *Ger. lib.* VI, LXXIII.

V. 122-124. *Odyssée*, XVII, 485 :

Καί τε θεοὶ ξείνοισιν ἐοικότες ἀλλοδαποῖσιν,
παντοῖοι τελέθοντες, ἐπιστρωφῶσι πόληας,
ἀνθρώπων ὕβριν τε καὶ εὐνομίην ἐφορῶντες.

Cf. Hésiode, *Op. et dies*, 249; Catulle, LXIV, 385. C'est cette pensée qui a primitivement inspiré aux poëtes le conte de *Philémon et Baucis*. — Maxime de Tyr, *Diss.* XIV, citant les vers d'Homère, les interprète en philosophe, et dit en nommant Socrate, Platon, Pythagore, Zénon, Diogène, que les hommes de génie sont des manifestations de la divinité.

V. 125. *Iliade*, I, 22 :

Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἐπευφήμησαν Ἀχαιοί.

Cf. Homère, *passim;* Virgile, *Énéide*, I, 559; XI, 132, etc.; Tasse, *Ger. lib.* IV, LXXXII; Milton, *Par. perd.* II.

V. 126. Éd. 1826 et 1839 :

Lycus court au vieillard, tend la main, le relève.

V. 127-128. *Odyssée*, XVII, 354 :

Ζεῦ ἄνα, Τηλέμαχόν μοι ἐν ἀνδράσιν ὄλβιον εἶναι,
καί οἱ πάντα γένοιθ', ὅσσα φρεσὶν ἦσι μενοινᾷ.

Salutation amicale et toute grecque; c'est ainsi qu'on s'abordait sur cette terre heu-

Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage ;
Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.
Souvent marchent ensemble indigence et vertu ;
Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
Seul vit avec les dieux et brave un sort inique.
Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
Tu peux ici dans l'ombre attendre le soleil.
Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie ;
Car tout mortel errant nourrit un long amour
D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
A l'heure qui jadis a vu naître ma fille ;
Salut ! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :

reuse, où sous le chaume on naissait poëte. Cf. Sophocle, *OEd. roi*, 948. — Quant au *que* qui précède la formule de souhait et qui s'explique par une ellipse, on le trouve employé de même dans Molière ; ainsi, dans le *Dépit am.* III, IV :

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères !

C'est la formule un peu oratoire des Latins : Quod utinam... !

V. 134. Pour ces détails, voy. *Odyssée*, IV, 296.

V. 143. André a dit, v. 75 : « *La table au loin circule.* » Lycus et ses convives sont placés à une seule et même table ; nous croyons que Riccius, *Diss. homer.* XXXIV, se trompe lorsqu'il dit : « Sua mensa adponebatur cuique convivæ ; » car Homère, dans l'*Iliade*, IX, 216, ne parle que d'une table autour de laquelle prennent place Phénix, Ajax, Ulysse, Odios, Eurybate et Achille ; seulement, comme ce passage l'indique, les portions étaient placées séparément devant chaque convive. Athénée, IV, x, p. 143, D, dit formellement en parlant d'un cratère rempli de vin qu'on plaçait sur les tables : « Τοῦτο κοινῇ πάντες πίνουσιν οἱ κατὰ τὴν κοινὴν τράπεζαν. » Ainsi, les convives, suivant leur nombre, pouvaient être divisés par groupes, et il y avait une ou plusieurs tables, ce qui est contradictoire à l'affirmation de Riccius. Mais lorsque des étrangers arrivent au milieu d'un festin, des servantes leur apportent alors, comme dit Chénier, *et la table et le pain.* Télémaque (*Odyssée*, I) fait apporter une table à Minerve ; Alcinoüs (*Odyssée*, VII) agit de même à l'égard d'Ulysse. Chez les Crétois (Athénée, IV, x, p. 143, F), cette table, toujours préparée, s'appelait ἡ ξενίη τράπεζα, la table *xénienne*, comme aurait dit Ronsard ; et Tomasini, *de Tess. hosp.* XXIII, qui cite cet usage d'après Athénée, dit très-justement que c'était une commu-

Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
Puis, si nulle raison ne te force au mystère, 145
Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »

Il retourne à sa place, après que l'indigent

nion. Mais il aurait dû remarquer que cet usage et ce nom donné à la table étaient répandus dans toute la Grèce; car, dans Homère (*Odyssée*, XIV, 158), Ulysse prend à témoin cette table d'hospitalité :

Ἴστω νῦν Ζεὺς πρῶτα θεῶν ξενίη τε τράπεζα.

V. 145. *Odyssée*, XIV, 45 :

Ἀλλ' ἕτο, κλισίηνδ' ἴομεν, γέρον, ὄφρα καὶ αὐτὸς
σίτου καὶ οἴνοιο κορεσσάμενος κατὰ θυμὸν
εἴπῃς, ὁππόθεν ἐσσὶ καὶ ὁππόσα κήδε' ἀνέτλης.

Cf. *Odyssée*, I, 123, et *passim*. — Ce vers a été critiqué (*). On a prétendu que les Grecs n'avaient pas de ces délicatesses. L'hospitalité antique était, au contraire, d'une excessive délicatesse, et entièrement basée sur la discrétion. D'abord, il eût été inconvenant de faire des questions à son hôte avant qu'il eût rassasié sa faim et sa soif; l'on voulait montrer, comme le dit Athénée, V, 1, p. 185, C, que c'était l'hospitalité elle-même que l'on honorait, et non point tel ou tel homme. Et, même après la communion du pain et du sel, toutes les questions n'étaient pas permises. Dans ces temps reculés, où les voyages étaient presque toujours inséparables d'aventures extraordinaires, l'arrivée d'un étranger était un événement; son aspect, son costume, son langage, excitaient une curiosité à laquelle se joignait le désir inné chez les hommes de s'instruire et de s'unir par delà les mers. De là toute une série de questions détaillées, pressantes, mais permises (voy. *Odyssée*, I, 170; VII, 237; XIV, 185, etc.); et, à côté de cette curiosité, que de respect de la personnalité et de la dignité de l'hôte! Dans l'*Odyssée*, VII, Ulysse, questionné par Arété, déclare ne vouloir répondre qu'à une partie des questions, et les Phéaciens n'en sont pas choqués. Quand Alcinoüs lui offre un vaisseau monté par cinquante rameurs, il n'a pas encore cru convenable de demander le nom de son hôte; s'il rompt le silence, ce n'est qu'à la vue des pleurs d'Ulysse, et la brusquerie même de ses paroles cache une sensibilité qui excuse ces questions encore prématurées; car si Ulysse eût eu *quelque raison qui le forçât au mystère*, il eût très-bien su lui répondre : « O mon hôte, tu parles à la légère et tu sembles ignorer les usages de l'hospitalité; *lorsque tu m'auras fêté pendant neuf jours, immolant chaque jour un taureau; lorsque pour la dixième fois paraîtra l'aurore aux doigts de rose, seulement alors tu m'interrogeras.* » Voy. *Iliade*, VI, 174.— C'est pourquoi, dans Homère, chaque fois qu'un héros adresse des questions à son hôte, il sous-entend toujours, ce qu'André a eu raison d'exprimer, *si nulle raison ne te force au mystère*.

V. 147. Éd. 1826 :

Il retourne à sa place; et bientôt l'indigent.

(*) M. Ponsard, *Études antiques*.

S'est assis. Sur ses mains, de l'aiguière d'argent,
Par une jeune esclave une eau pure est versée.
Une table de cèdre, où l'éponge est passée,
S'approche, et vient offrir à son avide main
Et les fumantes chairs sur le disque d'airain,
Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses.
« Mange et bois, dit Lycus ; oublions les souffrances ;
Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »

. . . . . .

Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,

V. 148. Toutes les éditions donnent « *dans l'aiguière d'argent.* » Cette leçon évidemment fausse provient sans doute d'une mauvaise lecture des manuscrits. C'est bien *d'une aiguière* que la jeune esclave verse de l'eau *sur les mains* du mendiant, *au-dessus* d'un bassin. Il est facile de le voir dans le passage suivant d'Homère (*Odyssée*, I, 136), dont les vers d'André sont une imitation :

Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα.
καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.
Σῖτον δ' αἰδοίη ταμίη παρέθηκε φέρουσα,
εἴδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαριζομένη παρεόντων·
δαιτρὸς δὲ κρειῶν πίνακας παρέθηκεν ἀείρας
παντοίων, παρὰ δέ σφι τίθει χρύσεια κύπελλα.

Cf. *Odyssée*, IV, 52 ; VII, 172 ; XV, 135 ; Virgile, *Énéide*, I, 701.

V. 150. On se servait de l'éponge pour essuyer les tables (*Odyssée*, I, 111), et pour se laver et s'essuyer le visage (*Iliade*, XVIII, 414).

V. 152. « *Le disque d'airain,* » exact. *Iliade*, XI, 630 : χάλκειον κάνεον. Tous les éditeurs, moins Fayolle, ont mis *les disques d'airain.* On n'apporte au mendiant qu'un plat, qu'une amphore et qu'une coupe.

V. 153. « *Vineuse,* » qui exhale une odeur de vin. C'est ainsi que Marot, *Ballades, cry du jeu de l'empire d'Orléans*, a dit :

Laissez à part vos *vineuses* tavernes.

La coupe à deux anses s'appelait chez les Grecs κύλιξ, et chez les Romains *calix* : voy. Macrobe, V, XXI. On se servait de cette coupe dans les repas (*Odyssée*, XXII, 10), et aussi pour faire des libations aux dieux (Sophocle, *Œd. à Colone*, 486).

V. 156-159. *Odyssée*, VII, 178 :

Καὶ τότε κήρυκα προσέφη μένος Ἀλκινόοιο·
Ποντόνοε, κρητῆρα κερασσάμενος μέθυ νεῖμον
πᾶσιν ἀνὰ μέγαρον, ἵνα καὶ Διὶ τερπικεραύνῳ
σπείσομεν, ὅς θ' ἱκέτῃσιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.

Et veut que l'échanson verse à toute la troupe,
« Pour boire à Jupiter, qui nous daigne envoyer
L'étranger, devenu l'hôte de mon foyer. »
Le vin de main en main va coulant à la ronde;
Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
L'envoie à l'étranger : « Salut, mon hôte, bois.
De ta ville bientôt tu reverras les toits,
Fussent-ils par delà les glaces du Caucase. »
Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,
Se lève et sur eux tous il invoque les dieux ;
On boit. Il se rassied, et, jusque sur les yeux
Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,

V. 158. Exemple remarquable de transition imprévue; le discours direct succède brusquement au discours indirect, comme dans le passage célèbre d'Homère (*Iliade*, XV, 348), remarqué par Longin, *de Subl.* XXIII.

V. 160. Les convives se passaient la coupe de main en main ; *Odyssée*, III, 45 :

Αὐτὰρ ἐπὴν σπείσῃς τε καὶ εὔξεαι, ᾗ θέμις ἐστὶν,
δὸς καὶ τούτῳ ἔπειτα δέπας μελιηδέος οἴνου
σπεῖσαι. . . . . .

Ronsard, *Franciade*, I, fait aussi, parmi les convives, tourner les coupes

D'un cœur joyeux l'un à l'autre données.

V. 161. Ce n'est pas la coupe dont on s'est servi pendant le repas ; Chénier lui donne avec raison l'épithète de *profonde*. Virgile, *Énéide*, I, 723 :

Postquam prima quies epulis, mensæque remotæ,
Crateras magnos statuunt et vina coronant.

Elle s'appelait la *coupe commune*. Voy. Euripide, *Ion*, 1177.

V. 162. L'étranger est le premier à qui l'on envoie la coupe. Ainsi dans l'*Odyssée*, III, 50, Pisistrate dit à Minerve :

..... Σοὶ προτέρῳ δώσω χρύσειον ἄλεισον.

V. 163-164. *Odyssée*, VII, 192 :

Μνησόμεθ', ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἄνευθε πόνου καὶ ἀνίης
πομπῇ ὑφ' ἡμετέρῃ ἣν πατρίδα γαῖαν ἵκηται
χαίρων καρπαλίμως, εἰ καὶ μάλα τηλόθεν ἐστίν.

V. 166. Toutes les éditions, moins Fayolle :

Se lève; sur eux tous il invoque les dieux.

V. 167. Éd. 1826 et 1839 :

On boit; il se rassied. Et jusque sur ses yeux.

De sourire et de plainte il mêle son langage :

« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits
De l'importun besoin j'ai calmé les abois,
Oserai-je à ma langue abandonner les rênes ?
Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.
Mais écoute : le vin, par toi-même versé,
M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,
Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
Excuse enfin ma langue, excuse ma prière ;
Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur
Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
Déchiré de buissons ou d'insectes avides,
D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé
Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
Je parais énervé, sans vigueur, sans courage ;
Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.
La force et le travail, que je n'ai point perdus,
Par un peu de repos me vont être rendus.
Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques :

V. 174-179. *Odyssée*, XIV, 462 :

Κέκλυθι νῦν, Εὔμαιε καὶ ἄλλοι πάντες ἑταῖροι,
εὐξάμενός τι ἔπος ἐρέω· οἶνος γὰρ ἀνώγει
ἠλεὸς, ὅστ' ἐφέηκε πολύφρονά περ μάλ' ἀεῖσαι,
καί θ' ἁπαλὸν γελάσαι καί τ' ὀρχήσασθαι ἀνῆκεν
καί τι ἔπος προέηκεν, ὅπερ τ' ἄρρητον ἄμεινον.
Ἀλλ' ἐπεὶ οὖν τὸ πρῶτον ἀνέκραγον, οὐκ ἐπικεύσω.

Cf. Horace, *Od.* III, XXI; *Epi.* I, V; Athénée, X, XI, XII; *Poet. comic. græc. fragm.* Eriphus, p. 598 (éd. Didot). Voy. Montaigne, II, II.

V. 184. Voy. *Odyssée*, VIII, 136.

V. 188 et suiv. Sinon comme détails, du moins comme pensée, c'est le discours qu'Ulysse tient à Eumée, *Odyssée*, XV, 317 :

Αἶψά κεν εὖ δρώοιμι μετὰ σφίσιν, ὅττ' ἐθέλοιεν.
Ἐκ γάρ τοι ἐρέω· κ. τ. λ.

Cf. Homère, *Hymne à Cérès*, 141.

Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,
Ou, sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon ;
Je puis même, tournant la meule nourricière,
Broyer le pur froment en farine légère ;
Je puis, la serpe en main, planter et diriger
Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,
Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée
Viendra remplir ta grange en la belle saison ;
Afin que nul mortel ne dise en ta maison,
Me regardant d'un œil insultant et colère :
O vorace étranger, qu'on nourrit à rien faire !

— Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi
N'oserait élever sa langue contre toi.
Tu peux ici rester, même oisif et tranquille,
Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.
— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.

V. 199. M. de Marcellus (Nonnus, *Dionys.* XLVII, ad v. 451) a très-justement rapproché la forme *afin que nul mortel ne dise* de la forme homérique ὀφρά τις εἴπῃ.

V. 201. « *A rien faire.* » Incorrection. Il faudrait « à *ne* rien faire. » La négation est nécessaire, car le mot *rien* ne la contient pas.

V. 202-205. *Odyssée,* XIX, 253 :

Νῦν μὲν δή μοι, ξεῖνε, πάρος περ ἐὼν ἐλεεινὸς,
ἐν μεγάροισιν ἐμοῖσι φίλος τ' ἔσῃ αἰδοῖός τε ·

et, même chant, 322 :

.....Τῷ δ' ἄλγιον, ὃς κεν ἐκείνων
τοῦτον ἀνιάζῃ θυμοφθόρος · οὐδέ τι ἔργον
ἐνθάδ' ἔτι πρήξει, μάλα περ κεχολωμένος αἰνῶς.

V. 206. *Odyssée,* VII, 307 :

δύζηλοι γάρ τ' εἰμὲν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων.

On a critiqué ce dialogue coupé, comme antihomérique. Si André avait voulu traduire un chant de l'*Odyssée,* il n'aurait pas fait entrer dans sa traduction un seul

(*) M. Ponsard, *Études antiques.*

—L'homme est né pour souffrir. —Il est né pour changer.
— Il change d'infortune ! — Ami, reprends courage :
Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.
Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,
Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

— Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.
Mais quoi ! la confiante et paisible richesse
Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort ;
En espérant toujours il arrive à la mort.
Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,
Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.
Rebuté des humains durs, envieux, ingrats,
Il a recours aux dieux qui ne l'entendent pas.
Toutefois ta richesse accueille mes misères ;
Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,
Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,
D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,
S'il est des dieux du pauvre, ô Lycus ! que ta vie
Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie.

vers, un seul mot, une seule forme qui ne fussent homériques. Mais il faut faire attention qu'André imite Homère à la façon de Théocrite, et que le ton de ce petit poëme doit être plus familier que celui d'une Iliade ou d'une Odyssée.

V. 210. Properce, II, XXVIII, 31 :

Hunc, utcunque potes, fato gere saucia morem.
Et deus et durus vertitur ipse dies.

Properce se souvenait sans doute de Théocrite, *Idyll.* IV, 41 :

Θαρσῆν χρή, φίλε Βάττε· τάχ' αὔριον ἔσσετ' ἄμεινον.
Ἐλπίδες ἐν ζωοῖσιν, ἀνέλπιστοι δὲ θανόντες.
Χ' ὠ Ζεὺς ἄλλοκα μὲν πέλει αἴθριος, ἄλλοκα δ' ὗει.

V. 212. *Odyssée,* XIX, 352 :

..... Σὺ μάλ' εὐφραδέως πεπνυμένα πάντ' ἀγορεύεις.

Cf. *Odyssée,* XX, 37, et *passim.*

V. 215. Voyez l'*Aveugle,* v. 80.

— Je te le dis encore, espérons, étranger.
Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
Des changements du sort j'ai fait l'expérience.
Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
Fait du riche Lycus envier le destin :
J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main.
Cléotas de Larisse, en ses jardins immenses,
Offrit à mon travail de justes récompenses.
« Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi ;
Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi. »
Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père ;
Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
A tous les malheureux je rendrai désormais
Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits.
Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage ;
Vous n'avez point ici d'autre visible image ;
Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
Pour vous représenter aux regards des humains.
Veillez sur Cléotas ! Qu'une fleur éternelle,
Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle ;
Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
Fassent une couronne à chacun de ses jours ;

V. 228-231 Virgile, *Énéide*, I, 628 :

> Me quoque per multos similis fortuna labores
> Jactatam hac demum voluit consistere terra.
> Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Cf. Sophocle, *OEd. à Colone*, 587. — Il y a une pensée semblable dans Homère, mais c'est Ulysse qui, sous les traits d'un mendiant, se souvient que jadis lui aussi eut des jours fortunés (*Odyssée*, XVII, 419).

V. 233. André a noté dans ces vers un des traits les plus touchants de la vie patriarcale des temps héroïques. le serviteur fait partie de la famille ; son zèle l'élève jusqu'à son maître, qui, dans la prospérité, donne une part de ses biens à celui qui l'a fidèlement servi. C'est par la bouche d'Eumée, cet antique modèle des serviteurs, qu'Homère (*Odyssée*, XIV, 61) nous explique cet usage dans tous ses détails.

V. 240-243. C'est la pensée de Maxime de Tyr. Voy. plus haut, v. 122.

Et quand une mort douce et d'amis entourée
Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,
Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui !

— Hôte des malheureux, le sort inexorable
Ne prend point les avis de l'homme secourable.
Tous, par sa main de fer en aveugles poussés,
Nous vivons ; et tes vœux ne sont point exaucés.
Cléotas est perdu ; son injuste patrie
L'a privé de ses biens ; elle a proscrit sa vie.
De ses concitoyens dès longtemps envié,
De ses nombreux amis en un jour oublié,
Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate,
Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,
Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages ;
Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,
Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,

V. 254. C'est bien là la fatalité antique qui pousse l'aveugle humanité. Sophocle, *OEd. à Colone*, 256 (Musg.) :

Οὐ γὰρ ἴδοις ἂν ἀθρῶν βροτῶν ὅστις ἄν, εἰ
θεὸς ἄγοι γ', ἐκφυγεῖν δύναιτο.

V. 258. Tout le passage qui suit semble inspiré de Sophocle, *Philoct.* 181.

V. 264. Cf. Virgile, *Énéide*, III, 649.

V. 270. Ne sont-ce pas les mêmes souffrances qu'a supportées Antigone et que dépeint Sophocle, *OEd. à Colone*, 363 (Musg.) :

Πολλοῖσι δ' ὄμβροις ἡλίου τε καύμασι
μοχθοῦσα τλήμων. . . . . .

Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
Et sans que nul mortel attendri sur ses maux
D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage ;
Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
Les corbeaux et des loups les tristes hurlements
Répondant seuls la nuit à ses gémissements ;
N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
D'autres consolateurs que ses larmes amères,
Il se traîne ; et souvent sur la pierre il s'endort
A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

— Que m'as-tu dit? La foudre a tombé sur ma tête.
Dieux! ah! grands dieux! partons. Plus de jeux, plus de fête,
Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs ;
Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
Ah ! dieux ! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
Celui qui lui doit tout chante, et s'oublie, et rit,
Lui, peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,
Maudissant comme ingrat son vieil ami qui l'aime.
Parle : était-ce bien lui? le connais-tu toi-même?

V. 275. Cf. Sophocle, *Philoct.* 172 et 701 (Musg.).

V. 278. Nous avons préféré la leçon de Fayolle à celle de M. de Latouche :

Des corbeaux et des loups les tristes hurlements.

V. 282. « *Il se traîne.* » Après une phrase à périodes nombreuses et remarquablement construite, André rejette savamment le verbe à la fin. Il est rare de trouver dans un poëte une inspiration ainsi composée d'abondance et de clarté.

V. 291. *Odyssée*, XIV, 42 :

.....Αὐτὰρ κεῖνος ἐελδόμενός που ἐδωδῆς
πλάζετ' ἐπ' ἀλλοθρόων ἀνδρῶν δῆμόν τε πόλιν τε,
εἴ που ἔτι ζώει καὶ ὁρᾷ φάος ἠελίοιο.

En quels lieux était-il ? où portait-il ses pas ?
Il sait où vit Lycus; pourquoi ne vient-il pas ?
Parle : était-ce bien lui ? parle, parle, te dis-je;
Où l'as-tu vu ? — Mon hôte, à regret je t'afflige.
C'était lui, je l'ai vu. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Les douleurs de son âme
Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,
A Delphes, confiés au ministre du dieu,
Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.
Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,
On les avait suivis jusques aux Thermopyles.
Il en gardait encore un douloureux effroi.
Je le connais; je fus son ami comme toi.
D'un même sort jaloux une même injustice
Nous a tous deux plongés au même précipice.
Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)
Sa marque d'alliance et d'hospitalité.

V. 302. La cause de la fuite de Cléotas pouvait être l'accusation d'un meurtre. Les meurtriers allaient chercher un asile à Delphes, comme Oreste, dans Eschyle, *Choeph.* 1021. Chargé d'une telle accusation, on trouvait un refuge chez un peuple voisin, comme il est dit dans un passage d'Hésiode, *Scut.* 12, qui a quelque rapport avec celui-ci. Quant aux *dons offerts*, ce n'était pas seulement un effet de la bonté des habitants, mais encore un devoir religieux (Hésiode, *Scut.* 85).

V. 310. Allusion à l'usage qui caractérise le mieux l'hospitalité chez les anciens et qui est parfaitement décrit dans Euripide, *Médée*, 610 :

Ἀλλ' εἴ τι βούλει παισὶν ἢ σαυτῇ φυγῆς
προσωφέλημα χρημάτων ἐμῶν λαβεῖν,
λέγ' · ὡς ἕτοιμος ἀφθόνῳ δοῦναι χερί,
ξένοις τε πέμπειν ξύμβολ' οἳ δράσουσί σ' εὖ.

Ξύμβολον était le terme général, comme en latin *symbolum;* ou bien encore σῆμα, et en latin *signum;* voy. le *Schol.* d'Euripide. Les *signes*, sur lesquels on pouvait écrire, consistaient en tablettes pliées, comme dans Homère, *Iliade*, VI, 169, ou bien en petites lames d'argile, *tessera;* voy. Plaute, *Bacch.* II, III, 29; *Pœn.* V, I, 25, et V, II, 87. Souvent, on se contentait de partager un osselet, dont chacun devait garder une moitié (*Schol. Eurip.*) — Le *signe* de reconnaissance dont parle Chénier,

Vois si tu la connais. » De surprise immobile,
Lycus a reconnu son propre sceau d'argile,
Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,
Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.

Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage
L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage :
« Est-ce toi, Cléotas, toi, qu'ainsi je revoi ?
Tout ici t'appartient. O mon père ! est-ce toi ?
Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
Cléotas, ô mon père ! ô toi qui fus mon maître,
Viens ; je n'ai fait ici que garder ton trésor,
Et ton ancien Lycus veut te servir encor.
J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »

Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne
Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,
Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.

le *sceau*, est ce que les Grecs appelaient σφραγίς ; ce mot s'employait souvent comme terme général synonyme de σύμβολον, voy. Aristophane, *Av.* 1213 ; quelquefois il désignait une empreinte, une marque de famille imprimée sur le corps, comme dans Sophocle, *Électre*, 1232. — Dans le cachet qu'on mettait au doigt, il désignait la pierre sur laquelle on gravait tantôt des caractères, tantôt de petits tableaux. Voy. une épigramme de Polémon, *Anth.* Grot. IV, XVIII, v. Quelquefois le *signe* dont on se servait était seulement l'empreinte du cachet ; voy. Sophocle, *Trach.* 623.

V. 311. Nous avons préféré la leçon de Fayolle. La correction de M. de Latouche n'est pas dans le style d'André.

Vois si tu le connais. » O surprise ! Immobile.

V. 320. Toutes les éditions, contrairement à Fayolle :

O Cléotas ! mon père ! ô toi qui fus mon maître.

M. de Latouche a bien inutilement voulu éviter la répétition de *ô mon père*.

V. 323. « *A ma fortune.* » C'est bien le datif grec exprimant la cause par laquelle l'attribut convient au sujet : Je suis honteux *à cause* de ma fortune.

V. 325. Au-dessus de l'épaule droite ; voy. Théocrite, *Idyl.* XIV, 65. — Cette manière de porter le manteau subsista longtemps chez les Romains dans toutes les

Les convives levés l'entourent ; l'allégresse
Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse ;
On cherche des habits, on réchauffe le bain.
La jeune enfant approche ; il rit, lui tend la main :
« Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,
Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »

classes ; voy. Calpurnius, *Égl.* VII, 81. — Chez les Grecs, les femmes agrafaient le manteau sur la poitrine ; voy. Homère, *Iliade*, XIV, 180.

V. 329. Cet usage se rencontre à chaque pas dans Homère. Cf. Ronsard, *Franciade*, II.

V. 331. Dans Homère, *Odyssée*, VIII, 461, Nausicaa dit à Ulysse avec un sentiment d'une délicatesse exquise et bien tendre :

Χαῖρε, ξεῖν', ἵνα καί ποτ' ἐὼν ἐν πατρίδι γαίῃ
μνήσῃ ἐμεῖ', ὅτι μοι πρώτῃ ζωάγρι' ὀφέλλεις.

ÉLÉGIES

I

LE JEUNE MALADE

« Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant!
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.

I. — Cette élégie respire une tendresse maternelle et filiale bien touchante, en même temps qu'un amour jeune et pur. On devine que ce n'est pas seulement à l'imagination du poëte qu'elle doit sa naissance. Mais avec quel génie, voilant, sous une forme antique, ses propres douleurs et son individualité, André disparaît de son œuvre pour y laisser pleurer toute âme humaine frappée par la destinée et l'amour!

V. 1-3. Ces nombreuses épithètes ne sont point vaines dans la bouche de la mère. C'est bien là l'antique forme des prières, des litanies. Sur ces différentes épithètes d'Apollon, consultez Macrobe, I, XVII. Sur la victoire remportée par Apollon sur le serpent Python, voy. Homère, *Hymne à Apoll.* 372.

Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,
Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue;
Et, chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc
La hache à ton autel fera couler le sang.

Eh bien! mon fils, es-tu toujours impitoyable?
Ton funeste silence est-il inexorable?
Enfant, tu veux mourir? Tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs?

V. 12. Le *Ménale*, montagne d'Arcadie, qu'ont rendue célèbre Théocrite et Virgile. Voy. Théocrite, *Id.* I, 124 et *Schol.*; Virgile, *Égl.* VIII.

V. 14. Ces offrandes aux divinités se nommaient ἀναθήματα ou ἀναχείμενα, selon qu'elles étaient suspendues à la voûte, aux colonnes, ou déposées au pied des statues. Voy. *Anth.* Grotii, II, XXIII, 1; Sophocle, *Ant.* 292; Horace, *Od.* I, V, Virgile, *Énéide*, IX, 407. — L'*onyx* est une espèce d'agate. Voyez dans Orphée, *de Lapidibus*, v. 230, combien l'agate était agréable aux dieux; v. 604, quelles étaient les vertus de l'agate; v. 627, celle qu'elle avait de dissiper la fièvre. L'offrande d'une coupe d'onyx s'est donc présentée naturellement à l'esprit d'André. L'agate ne plaisait pas seulement aux dieux du paganisme, mais encore au Dieu d'Israël; voyez *Exode*, XXV, 7, et *passim*. L'offrande la plus simple, la plus habituelle aux bergers, était une coupe de hêtre. Voy. Virgile, *Égl.* III, 36.

V. 15. Toutes les éditions:

Et chaque été nouveau d'un taureau mugissant.

Leçon vicieuse que donna M. de Latouche, substituant sans raison, pour enrichir mal à propos la rime, une épithète de circonstance à une épithète de nature, et qu'a rectifiée M. G. de Chénier dans une lettre adressée au *Journal de l'instruction publique*. M. de Latouche aurait dû remarquer que Chénier s'était souvenu d'un passage de Virgile, *Énéide*, IX, 626, où Ascagne, s'adressant à Jupiter, s'écrie:

Ipse tibi ad tua templa feram solemnia dona,
Et statuam ante aras aurata fronte juvencum
Candentem, pariterque caput cum matre ferentem.

Cf. *Énéide*, V, 236; Horace, *Carm. sæcul.* 49; Val. Flaccus, *Arg.* I, 88, — L'épithète *jeune* n'est point vaine non plus. *Odyssée*, III, 382:

Σοὶ δ' αὖ ἐγὼ ῥέξω βοῦν ἦνιν, εὐρυμέτωπον.

V. 19. Éd. 1826 et 1839:

Mon fils, tu veux mourir? Tu veux, dans ses vieux ans.

Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière ?
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père ?
C'est toi qui me devais ces soins religieux,
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume ?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis ?

— Ma mère, adieu ; je meurs, et tu n'as plus de fils.
Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
Me ronge ; avec effort je respire, et je crois
Chaque fois respirer pour la dernière fois.
Je ne parlerai pas ; adieu... Ce lit me blesse,
Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse ;

V. 22. Virgile, *Énéide*, X, 557 :

. . . . . Non te optima mater
Condet humi, patriove onerabit membra sepulcro.

Quelquefois on mettait dans un même tombeau les urnes qui contenaient les cendres de personnes chères l'une à l'autre (Ovide, *Mét.* XI, 706) ; d'autres fois on recueillait les cendres dans une même urne (Moschus, *Idyl.* IV, 33), et ce qu'on faisait pour les cendres, on le faisait aussi pour les corps qu'on inhumait ensemble (Euripide, *Alc.* 365).

V. 24-25. Dans l'*Iliade*, I, 362, Thétis dit à Achille :

Τέκνον, τί κλαίεις; τί δέ σε φρένας ἵκετο πένθος;
ἐξαύδα, μὴ κεῦθε νόῳ, ἵνα εἰδομεν ἄμφω.

V. 28. Expression fréquente chez les tragiques ; Euripide, *Héc.* 203 :

Οὐκέτι σοι παῖς ἅδε. . . . . .

Cf. Euripide, *Alc.* 270 ; Sophocle, *Trach.* 1162 ; Racine, *Phèdre*, II, v.

V. 34. Euripide, *Hipp.* 201:

Βαρύ μοι κεφαλῆς ἐπίκρανον ἔχειν·
ἄφελ', ἀμπέτασον βόστρυχον ὤμοις.

Cf. Ovide, *Mét.* XXI, 69 ; Racine, *Phèdre*, I, III. — Bertin, *Am.* I, II :

Le plus léger tapis m'importune et me pèse.

En français, le mot *tapis* se dit spécialement des tissus qui recouvrent les planchers et les tables. André l'emploie comme synonyme de « couverture », avec le sens du latin *tapes* et du grec τάπης ; c'étaient des étoffes de laine (Pline, VIII, LXXIII) qu'on éten-

Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
Tourne-moi sur le flanc. Ah ! j'expire ! ô douleurs !

—Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage;
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
La mauve, le dictame ont, avec les pavots,
Mêlé leurs sucs puissants qui donnent le repos ;
Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
Une Thessalienne a composé des charmes.
Ton corps débile a vu trois retours du soleil
Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil.
Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière ;
C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère
Qui pleure ; qui jadis te guidait pas à pas,
T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras ;

dait sur les lits (Virgile, *Énéide*, IX, 325) ; voy. surtout le passage de l'*Odyssée*, IV, 298, où les tapis sont distingués des couvertures et des toisons.

V. 36. Dans Sophocle, *Trach.* 1041, Hercule, près de mourir, laisse échapper les mêmes plaintes que le jeune malade. Tout lui pèse, tout le lasse, et il demande à Hyllus de l'aider à se tourner sur le flanc.

V. 39. Le *dictame*, c'est la plante que Vénus va cueillir sur l'Ida pour guérir les blessures d'Énée ; voy. Virgile, *Énéide*, XII, 412 ; cf. Le Tasse, *Ger. lib.* XI, LXXII. — Le dictame avait des propriétés multiples ; voy. Pline, XXV, VIII, et XXVI, VIII. — Voyez l'exposition de ses propriétés salutaires et de ses nombreuses applications dans ce qui nous reste des poésies didactiques de Servilius Damocrate.

V. 42. Tibulle, I, V, rappelle qu'au chevet de Délie malade il a invoqué le secours d'une magicienne. On sait que la Thessalie produisait en abondance les herbes dont on se servait dans les incantations, et était renommée pour ses magiciennes. Voy. Apulée, *Mét.* II, *init.*

V. 44. « *Sans connaître Cérès.* » C'est à-dire sans prendre de nourriture. L'emploi de « Cérès » pour « le pain » est très-fréquent en latin. Dans Virgile, *Énéide* I, 701, les servantes tirent *Cérès* des corbeilles.

V. 46. L'accumulation des épithètes est beaucoup plus fréquente dans les langues synthétiques. Ronsard, qui en offre beaucoup d'exemples, a dit dans la *Franciade*, II, 154 : « Une importune outrageuse tempête ; » et Marot, *Élég.* XI : « O douce noire nuict. » Ici la double épithète qu'emploie André est belle et touchante.

Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire ;
Qui chantait, et souvent te forçait à sourire
Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
Tiens, presse de ta lèvre, hélas ! pâle et glacée,
Par qui cette mamelle était jadis pressée,
Un suc qui te nourrisse et vienne à ton secours,
Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

— O coteaux d'Érymanthe ! ô vallons, ô bocage !
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin !
De légères beautés troupe agile et dansante !
Tu sais, tu sais, ma mère, aux bords de l'Érymanthe...
Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons.
O visage divin ! ô fêtes ! ô chansons !
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure...
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
Dieux ! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus

V. 57. L'*Érymanthe* est un des affluents de l'Alphée, en Arcadie ; il prenait sa source au mont Lampée (Pausanias, VIII, XXIV), dans la chaîne appelée l'Érymanthe. C'est un des noms chers aux poëtes de la Grèce ; Pausanias, V, VII, nomme les affluents de l'Alphée ἄξιοι ποταμοί. Callimaque, *Hym. à Jup.* 19, appelle l'Érymanthe λευκότατος ποταμῶν.

V. 58. « *Vent sonore.* » C'est l'expression grecque λιγὺς οὖρος. Voy. Homère, *passim.*

V. 63. Ce passage est dû à un double souvenir de Virgile, *Égl.* V, 58 :

> Ergo alacris silvas et cetera rura voluptas
> Panaque, pastoresque tenet, Dryadasque puellas.
> Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis
> Ulla dolum meditantur. . . . . .

et *Géorg.* II, 151 :

> At fabrilis ignes absunt, et sæva ferarum
> Semina ; nec miseros fallunt aconita legentes.

Si blancs, si délicats ! je ne les verrai plus !
Oh ! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe,
Que je la voie encor, cette nymphe dansante !
Oh ! que je voie au loin la fumée à longs flots
S'élever de ce toit au bord de cet enclos !
Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
Sa voix, trop heureux père ! enchante ta vieillesse.
Dieux ! par-dessus la haie élevée en remparts,
Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.
Oh ! que tes yeux sont doux ! que ton visage est beau !
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau ?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau : Les Parques sont cruelles !

— Ah ! mon fils, c'est l'amour ! c'est l'amour insensé
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé ?
Ah ! mon malheureux fils ! Oui, faibles que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.
Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle nymphe dansante,

V. 70. Nous donnons ce vers tel qu'il est dans le manuscrit, selon le témoignage de M. Émile Deschamps. Toutes les éditions portent :

Que je la voie encor, cette vierge charmante !

C'est une correction de M. de Latouche, qui n'avait sans doute d'autre but que de contraindre la rime à une inflexible et stérile richesse. — Ici l'emploi du participe en adjectif est poétique en même temps que très-juste : le jeune malade la voit toujours *dansante*, cette jeune nymphe qu'une seule fois peut-être il a vue *dansant* dans les chœurs.

V. 86. Virgile, *Énéide*, IV, 412 :

Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis ?

Cf. Apollonius, *Arg.* IV, 445.

Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe ?
N'es-tu pas riche et beau ? du moins quand la douleur
N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur ?
Parle. Est-ce cette Æglé, fille du roi des ondes,
Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes ?
Ou ne sera-ce point cette fière beauté
Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,
Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses ?
Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,
Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi ?
Cette belle Daphné ?... — Dieux ! ma mère, tais-toi,
Tais-toi. Dieux ! qu'as-tu dit ? elle est fière, inflexible ;
Comme les immortels, elle est belle et terrible !
Mille amants l'ont aimée ; ils l'ont aimée en vain.
Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
Non, garde que jamais elle soit informée...
Mais, ô mort ! ô tourment ! ô mère bien-aimée !
Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
Écoute ma prière et viens à mon secours :
Je meurs ; va la trouver : que tes traits, que ton âge,

V. 93. Virgile, *Égl.* VI, 21 :

Ægle, Naiadum pulcherrima. . . . . .

V. 95. Éd. 1826 et 1839 :

Ou ne serait-ce point cette fière beauté.

V. 100. C'est la mère qui nomme Daphné ; c'est un sentiment aussi délicat, mais encore plus fortement senti, qu'exprime le vers célèbre de Racine, *Phèdre*, I, III, imité d'Euripide, *Hipp.* 352 :

Hippolyte ? grands dieux ! — C'est toi qui l'as nommé.

V. 103. En même temps que le nom, il emprunte un trait à Ovide, *Mét.* I, 481 :

Multi illam petiere : illa aversata petentes,
Impatiens expersque viri, nemorum avia lustrat.

V. 109-120. Passage remarquable inspiré de Virgile, *Énéide*, IV, 424, lorsque Didon, brûlant d'amour pour Énée, s'écrie :

I, soror, atque hostem supplex affare superbum.

Racine, *Phèdre*, III, I, s'inspirant aussi de Virgile :

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,. . .

De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.
Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux;
Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux;
Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie;
Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie;
Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils;
Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse;
Adjure cieux et mers, dieu, temple, autel, déesse...
Pars; et si tu reviens sans les avoir fléchis,
Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils; va, la belle espérance
Me dit... » Elle s'incline, et, dans un doux silence,
Elle couvre ce front, terni par les douleurs,
De baisers maternels entremêlés de pleurs.
Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante.
La démarche de crainte et d'âge chancelante,
Elle arrive; et bientôt revenant sur ses pas,
Haletante, de loin : « Mon cher fils, tu vivras,
Tu vivras. » Elle vient s'asseoir près de la couche :
Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé

Pour le fléchir, enfin, tente tous les moyens;
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens :
Presse, pleure, gémis, peins-lui Phèdre mourante;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante :
Je t'avoûrai de tout; je n'espère qu'en toi.
Va; j'attends ton retour pour disposer de moi.

V. 115. Comparez l'expression *jeter son cœur aux pieds de quelqu'un*, avec ce vers de Théocrite, *Idyl.* XXVII, 61 .

Αἶθ' αὐτὰν δυνάμαν καὶ τὰν ψυχὰν ἐπιβάλλειν.

V. 126. C'est un trait emprunté à Virgile, *Énéide*, IV, 641, qui dit de la nourrice de Didon :

. . . . . Illa gradum studio celerabat anili.

Tremble; sous ses tissus il veut cacher sa tête.
« Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
Dit-elle ; que fais-tu ? pourquoi veux-tu mourir ? 135
Tu souffres. L'on me dit que je peux te guérir ;
Vis, et formons ensemble une seule famille.
Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. »

II

LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !

V. 133. Éd. 1839 :

Tremble; sous ses tapis il veut cacher sa tête.

V. 136. Éd. 1839 :

Tu souffres. On me dit que je peux te guérir.

II. — Dans cette élégie, André laisse bien loin derrière lui tous les poetes de l'*Anthologie*, qui n'eussent donné à cette pièce que l'importance restreinte d'une épitaphe semblable à celle qu'on trouvera plus bas. C'est une véritable élégie dans le goût antique ; on croit entendre résonner la lyre de Bion pleurant le bel Adonis et répétant ce refrain lugubre .

Αἰάζω τὸν Ἄδωνιν· ἀπώλετο καλὸς Ἄδωνις,
ὤλετο καλὸς Ἄδωνις, ἐπαιάζουσιν Ἔρωτες.

V. 1. Ce début ne rappelle-t-il pas le premier vers d'une élégie bien connue? C'est de l'âme de Catulle, *Carm.* III, que s'est échappée cette exclamation pleine de sentiment, cette larme qu'il verse sur la tombe du passereau de son amie :

Lugete, o Veneres, Cupidinesque.

V. 2. Virgile, *Géorg.* I, 399 :

Dilectæ Thetidi alcyones . . . . . .

Dans les éditions précédentes, on a, dans plusieurs passages, confondu par une orthographe vicieuse Téthys (Τηθύς, Hésiode, *Théog.* 337), fille du Ciel et de la Terre, mère des Océanides, avec Thétis (Θέτις, Hésiode, *Théog.* 244), la fille de Nérée

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe étonnée, et loin des matelots
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

et la plus belle des Néréides. Comme nous le verrons, v. 20, les Néréides étaient des divinités clémentes ; c'est pour cela sans doute que les alcyons leur étaient chers (Théocrite, *Idyl.* VII, 57). On ne sait pas au juste quel est cet oiseau célèbre dans l'antiquité, voy. le *Schol.* de Théocrite. Les quatorze jours (sept avant, sept après le solstice d'hiver) dont il parle, sont une époque de calme appelée l'époque des alcyons, comme le dit dans une épigramme Apollonidas, *Anal.* II, p. 135, XIII. — Cf. Pline, X, XXXII ; Aristote, *Hist. an.* VIII, III.

V. 1. « *Camarine,* » ville de Sicile. *Schol. Pind. Olymp.* V, 1.

V. 5. Sur les cérémonies du mariage, relire les épithalames des poëtes anciens.

V. 6. Cette peinture touchante d'une jeune vierge enlevée par les flots cruels, alors qu'on la conduisait au seuil de son amant, a souvent inspiré les poëtes. Voici une épigramme qui contient en germe celle de Chénier ; elle est de Xénocrite de Rhodes, *Anal.* II, p. 256 :

Καῖταί σου στάζουσιν ἐθ' ἁλμυρὰ, δύσμορε κούρη,
ναυηγοῦ φθιμένης εἰν ἁλὶ, Λυσιδίκη.
Ἦ γὰρ ὀρινομένου πόντου, δείσασα θαλάσσης
ὕδριν, ὑπὲρ κοίλου δούρατος ἐξέπεσες.
Καὶ σὸν μὲν φωνεῖ τάφος οὔνομα, καὶ χθόνα Κύμην,
ὀστέα δὲ ψυχρῷ κλύζετ' ἐπ' αἰγιαλῷ,
πικρὸν Ἀριστομάχῳ γενέτῃ κακὸν, ὅς σε κομίζων
εἰς γάμον, οὔτε κόρην ἤγαγεν, οὔτε νέκυν.

Cf. Antipater de Thessalonice, *Anal.* II, p. 122, LII.

V. 8. « *Sous le cèdre,* » détail précis. Euripide, *Alc.* 160 :

. . . . . Ἐκ δ' ἑλοῦσα κεδρίνων δόμων
ἐσθῆτα κόσμον τε. . . . . .

V. 13. Nous avons adopté la ponctuation du *Mercure.*

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

V. 15. Il faut noter (ce qu'on n'a pas dit) que cette pièce, empreinte du génie grec, participe du génie gaulois d'une façon remarquable. Sa forme tout élégiaque se rapproche de la plainte ou complainte française. La pièce se divise en deux strophes, chacune de douze vers, et les vers 3, 14, 15, qui ouvrent, ferment et rouvrent ces strophes, ou mieux, ces stances, reviennent à l'oreille comme un écho poétique de douleur qui est tout à fait dans le goût de Marot. Voy. *Complainte d'une niepce sur la mort de sa tante.*

V. 19. Properce, III, VII, 67, s'écrie, lorsque les flots viennent d'entraîner l'infortuné Pœtus dans l'abime :

O centum æquoreæ Nereo genitore puellæ,
Et tu materno tacta dolore Theti,
Vos decuit lasso subponere brachia mento :
Non poterat vestras ille gravare manus.

Mais les Naïades et les Néréides étaient clémentes, surtout pour les femmes, comme le dit Coluthus, *Rapt d'Hél.* 361.

V. 22. Le promontoire *Zéphyrium*, à la pointe méridionale du Brutium, au sud de Locres (Strabon, VI, I, 7).

V. 29. Toutes les éditions :

L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds.

Nous suivons la leçon du *Mercure*, justifiée d'ailleurs par le v. 9.

III

NÉÈRE

. . . . . .

Mais telle qu'à sa mort, pour la dernière fois,
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie ;
Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,
Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort :

« O vous, du Sébéthus naïades vagabondes,
Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.

III. — V. 1-4. Ovide, *Hér. Ép.* VII, 1 :

Sic, ubi fata vocant, udis abjectus in herbis
Ad vada Mæandri concinit albus olor.

Sur le chant du cygne, voy. Ælien, *Nat. An.* V, XXXIV. — Euripide y fait très-souvent allusion : *Herc. fur.* 110, 692 ; *Iph. Taur.* 1104 ; *Hél.* 1115, etc. Cf. Callimaque, *Hym. à Délos*, 249.

V. 7. Les poëtes latins n'ont que rarement parlé de la nymphe *Sébéthide* ; son nom ne se trouve qu'une fois dans Virgile, *Én.* VII, 734. — Cf. Stace, *Silv.* I, II, 261 ; Vibius Sequester, *de Flum. fontibusque*, n'en dit que peu de mots. Les commentateurs de Virgile complètent les renseignements ; voy. Érythræus (Nicius Rossi), *Index Virg.* Mais, dans Sannazar, surnommé le Cygne du Sébéthus, ce nom revient souvent ; dans une élégie (éd. 1536, p. 117), il s'écrie comme André :

Quin etiam flevere suis Sebethides antris
Naiades et passis Parthenopea comis.

Le *Sébéthus* traverse Naples ; il s'appelle aujourd'hui *Fiume della Maddalena*. Ronsard, dans le *Baing de Callirée*, s'est aussi souvenu de la nymphe Sébéthide ; Eurymédon appelle Callirée : « O corps *sébétien*. »

V. 8. Cet usage antique de consacrer des chevelures sur des tombeaux se retrouve à chaque pas dans les poëtes grecs et latins. Stace, *Silv.* V, V, 13, venant de perdre son fils adoptif, s'écrie avec un mouvement poétique semblable à celui d'André :

. . . . . Huc patres, et aperto pectore matres
Convenient ; crinesque rogis, et munera ferte.

Adieu, mon Clinias! moi, celle qui te plus,
Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.
O cieux, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,
Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
Néère tout son bien, Néère ses amours;
Cette Néère, hélas! qu'il nommait sa Néère,
Qui pour lui criminelle abandonna sa mère;
Qui pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,
Aux regards des humains n'osa lever les yeux.
Oh! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène
Calme sous ton vaisseau la vague ionienne;
Soit qu'aux bords de Pæstum, sous ta soigneuse main,
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin;

V. 9. Il faudrait grammaticalement : Moi, celle qui te *plut*, moi, celle qui t'*aima*. Bien préférable est cette tournure de Virgile : « Ille ego, qui quondam..... vicina coegi, » puisque les pronoms y sont inversement placés.

V. 11-13. Ronsard, *Amours*, I, LXVI. a eu une heureuse inspiration dans une semblable invocation :

Puisqu'au partir, rongé de soin et d'ire,
A ce bel œil l'adieu je n'ay sceu dire,
Qui près et loin me detient en esmoy,
Je vous supply, ciel, air, vents, monts et plaines,
Taillis, forêts, rivages et fontaines,
Antres, prés, fleurs, dites-le luy pour moy.

V. 16. C'est un souvenir d'Ariane gémissant sur le rivage de Naxos et suivant des yeux le vaisseau qui emporte son amant. Catulle, LXIV, 117 :

. . . . . Ut linquens genitoris filia vultum,
Ut consanguineæ complexum, ut denique matris,
Quæ misera in gnata flevit deperdita, læta
Omnibus his Thesei dulcem præoptarit amorem?

V. 19. Castor et Pollux, fils de Jupiter et de Léda, propices aux navigateurs; voy. Homère, *Hym.* XXIII, *aux Dioscures*. Ce vers est imité d'Horace, *Od.* I, III :

Sic fratres Helenæ, lucida sidera.

V. 22. « *Pæstum*, » ville de la Lucanie, célèbre par ses roses; Virgile, *Géorgiques*, IV, 118 :

Forsitan et, pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti.

Cf. Properce, IV, v, 59; Claudien, *Épith. d'Honorius et de Marie*.

Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi.
Je viendrai, Clinias ; je volerai vers toi.
Mon âme vagabonde, à travers le feuillage,
Frémira ; sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer,
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air,
Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser en fuyant ton oreille attentive. »

IV

CLYTIE

MES MANES A CLYTIE. « Adieu, Clytie, adieu.
Est-ce toi dont les pas ont visité ce lieu ?
Parle, est-ce toi, Clytie, ou dois-je attendre encore ?
Ah ! si tu ne viens pas seule ici, chaque aurore,
Rêver au peu de jours où j'ai vécu pour toi,
Voir cette ombre qui t'aime et parler avec moi,

V. 30. Peut-on lire ces vers, d'une si touchante mélancolie, sans se souvenir du passage de l'*Iliade*, XXIII, où l'âme de Patrocle vient caresser l'oreille d'Achille endormi et se dissipe en légère fumée entre les bras qui se tendent pour la saisir ? — « *S'élevant comme un songe.* » C'est bien la poétique expression d'Homère, *Odyssée*, XI, 207 :

. . . . . Σκιὴ εἴκελον, ἠ καὶ ὀνείρῳ.

Virgile, *Énéide*, VI, 701 :

Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.

IV. — Voy. Sainte-Beuve, *Portr. litt.*

D'Élysée à mon cœur la paix devient amère,
Et la terre à mes os ne sera plus légère.
Chaque fois qu'en ces lieux un air frais du matin
Vient caresser ta bouche et voler sur ton sein,
Pleure, pleure, c'est moi ; pleure, fille adorée ;
C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée,
Et sur ta bouche encore aime à se reposer.
Pleure, ouvre-lui tes bras et rends-lui son baiser. »

Entre autres manières dont cela peut être placé (écrit Chénier), en voici une : Un voyageur, en passant sur un chemin, entend des pleurs et des gémissements. Il s'avance ; il voit au bord d'un ruisseau une jeune femme échevelée, tout en pleurs, assise sur un tombeau, une main appuyée sur la pierre, l'autre sur ses yeux. Elle s'enfuit à l'approche du voyageur, qui lit sur la tombe cette épitaphe. Alors il prend des fleurs et de jeunes rameaux, et les répand sur cette tombe en disant :

« O jeune infortunée, ... »

(quelque chose de tendre et d'antique) ; puis il remonte à cheval et s'en va la tête penchée et mélancoliquement ; il s'en va

Pensant à son épouse et craignant de mourir.

Ce pourrait être le voyageur qui conte lui-même à sa famille ce qu'il a vu le matin.

V. 9 et suiv. Dans *le Souhait* de Gessner, la même pensée est poétiquement exprimée : « Ah ! souvent mon âme viendra planer autour de toi ; souvent, lorsque, rempli d'un sentiment noble et sublime, tu méditeras dans la solitude, un souffle léger effleurera tes joues : qu'un doux frémissement pénètre alors ton âme ! »

V. 16. Il y a dans Saint-Lambert, *Automne*, un tableau semblable d'une délicate

(') André ne savait pas l'allemand ; c'est pourquoi nous donnons la traduction d'Huber parue en 1776, et dans laquelle il lisait Gessner.

V

CHRYSÉ

Pourquoi, belle Chrysé, t'abandonnant aux voiles,
T'éloigner de nos bords sur la foi des étoiles?
Dieux ! je t'ai vue en songe ; et, de terreur glacé,
J'ai vu sur des écueils ton vaisseau fracassé,
Ton corps flottant sur l'onde, et tes bras avec peine
Cherchant à repousser la vague ionienne.
Les filles de Nérée ont volé près de toi.
Leur sein fut moins troublé de douleur et d'effroi,
Quand, du bélier doré qui traversait leurs ondes,
La jeune Hellé tomba dans leurs grottes profondes.

sensibilité : Deux amants rencontrent, au penchant d'une colline, le tombeau de Lycoris; ce spectacle les émeut; ils s'arrêtent :

Enfin, les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre,
Et jetant l'un à l'autre un regard triste et tendre,
Pénétrés à la fois de douleur et d'amour,
Ils jurent de s'aimer jusqu'à leur dernier jour.

V.— Properce, II, XXVI, 1 .

Vidi te in somnis fracta, mea vita, carina
Ionio lassas ducere rore manus,
Et quæcumque in me fueras mentita fateri,
Nec jam humore graves tollere posse comas;
Qualem purpureis agitatam fluctibus Hellen,
Aurea quam molli tergore vexit ovis.
Quam timui, ne forte tuum mare nomen haberet,
Atque tua labens navita fieret aqua!
Quæ tum ego Neptuno, quæ tum cum Castore fratri,
Quæque tibi excepi tum, dea Leucothoe!
At tu, vix primas extollens gurgite palmas,
Sæpe meum nomen jam peritura vocas.
Quod si forte tuos vidisset Glaucus ocellos,
Esses Ionii facta puella maris,
Et tibi ob invidiam Nereides increpitarent
Candida Nesæe, cærula Cymothoe.
Sed tibi subsidio delphinum currere vidi,
Qui, puto, Arioniam vexerat ante lyram.

V. 10. Hellé et Phrixus étaient enfants d'Athamas et de Néphélé; Ino, seconde femme d'Athamas, prit en haine les enfants de Néphélé, fit en secret empoisonner les

Oh! que j'ai craint de voir à cette mer, un jour,
Tiphys donner ton nom et plaindre mon amour!
Que j'adressai de vœux aux dieux de l'onde amère!
Que de vœux à Neptune, à Castor, à son frère!
Glaucus ne te vit point; car sans doute avec lui,
Déesse au sein des mers tu vivrais aujourd'hui.
Déjà tu n'élevais que des mains défaillantes;
Tu me nommais déjà de tes lèvres mourantes,
Quand, pour te secourir, j'ai vu fendre les flots
Au dauphin qui sauva le chanteur de Lesbos.

blés, puis fit consulter l'oracle, qui répondit que, pour apaiser les dieux, il fallait sacrifier Hellé et Phrixus. Ils étaient déjà à l'autel quand Néphélé leur envoya un bélier doré, sur le dos duquel ils se placèrent et traversèrent les mers. Durant le trajet, Hellé tomba dans la mer qu'on appela depuis l'Hellespont. Voy. Apollodore, I, IX; Val. Flaccus, *Arg.* I, 278.

V. 12. « *Tiphys*, » le pilote du navire *Argo*; voy. Apollonius, *Arg.* I, 105. C'est au figuré qu'André emploie ce nom pour *un pilote*, *un navigateur*. Mais un nom propre que ne précède aucun déterminant ne désigne que l'individu qui porte ce nom; il faut toujours qu'un mot, article ou pronom, indique que ce nom n'est employé que par comparaison. Malherbe, p. 257, est correct en disant :

Mon Apollon t'assure et t'engage sa foi
Qu'employant *ce Tiphys*, Syrtes et Cyanées
Seront havres pour toi.

C'est une faute qu'André a commise plusieurs fois.

V. 15. « *Glaucus*, » un des dieux de la mer, qui aima la blanche Galatée; voy. Ovide, *Mét.* XIII, 917; Claudien, *Rapt de Proserpine*, III, 12; Athénée, VII, p. 295.

V. 17-18. En imitant Properce, il se souvient de Valérius Flaccus, *Arg.* I, 291, qui a chanté la chute d'Hellé :

Quis tibi, Phrixe, dolor, rapido quum concitus æstu
Respiceres miseræ clamantia virginis ora,
Extremasque manus, sparsosque per æquora crines!

V. 20. « *Le chanteur de Lesbos.* » Arion, quittant la cour de Périandre, s'embarqua pour retourner à Méthymne, sa patrie, sur un navire dont les matelots, convoitant ses trésors, voulurent attenter à ses jours. Il demanda à jouer une dernière fois de la lyre; un dauphin accourut à ses accents; Arion se précipita dans les flots et put gagner le rivage, porté par le dauphin charmé; voy. Lucien, *Dial. mar.* VIII; Hérodote, *Clio*, XXIV, et l'*épig.* d'Onesta, *Anal.* II, p. 290, VI.

VI

AMYMONE

Salut, belle Amymone ; et salut, onde amère
A qui je dois la belle à mes regards si chère.
Assise dans sa barque, elle franchit les mers.
Son écharpe à longs plis serpente dans les airs.
Ainsi l'on vit Thétis flottant vers le Pénée,
Conduite à son époux par le blond Hyménée,
Fendre la plaine humide, et, se tenant au frein,
Presser le dos glissant d'un agile dauphin.
Si tu fusses tombée en ces gouffres liquides,
La troupe aux cheveux noirs des fraîches Néréides
A ton aspect sans doute aurait eu de l'effroi,
Mais pour te secourir n'eût point volé vers toi.
Près d'elle descendue, à leurs yeux exposée,
Opis et Cymodoce et la blanche Nésée

VI. — V. 5. Tibulle, I, v, 45 :

Talis ad Hæmonium Nereis Pelea quondam
Vecta est frenato cærula pisce Thetis.

Cf. Nonnus, *Dionys.* I, 57 ; VI, 310. — Sur le navire *Argo*, il y avait une peinture qui représentait cette scène ; voy. Val. Flaccus, *Arg.* I, 130.

V. 10. L'idée exprimée dans les vers suivants est le développement de deux vers de Properce, II, XXVI :

Et tibi præ invidia Nereides increpitarent
Candida Nesæe, cærula Cymothoe.

V. 14. Toutes les éditions donnent « *la blanche Nérée* ; » faute évidente à la seule lecture des vers de Properce. De plus, il n'a jamais existé de Néréide du nom de *Nérée*. Peut-être même serait-il mieux de lire ainsi ce vers :

Doris et Cymodoce et la blanche Nésée.

Car Doris, Cymodoce et Nésée sont nommées dans l'énumération des Néréides, que font Homère, *Iliade*, XVIII, 39, et Hésiode, *Théog.* 240 ; pourtant, de ces trois Néréides, Nésée seule est nommée dans Apollodore, I, II ; cependant on doit laisser

Eussent rougi d'envie, et sur tes doux attraits
Cherché, non sans dépit, quelques défauts secrets ;
Et loin de toi chacune, avec un soin extrême,
Sous un roc de corail menant le dieu qu'elle aime,
L'eût tourmenté de cris amers, injurieux,
S'il avait en partant jeté sur toi les yeux.

VII

PASIPHAÉ

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
O reine ! ô de Minos épouse désolée !
Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,
Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux !
Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,

Opis, car rien n'autorise à penser que le manuscrit porte *Doris*. Si Opis est une Oréade compagne de Diane (Virgile, *Én.* XI, 836), André, en la mêlant à des Néréides, suit en cela l'exemple de Virgile, *Géorg.* IV, 343, qui, autour de Cyrène, rassemble, comme des Néréides, des Océanides, des Oréades, etc.

VII. — V. 3-12. Virgile, *Égl.* VI, 45 :

> Et fortunatam si nunquam armenta fuissent,
> Pasiphaen nivei solatur amore juvenci.
> Ah ! virgo infelix, quæ te dementia cepit ! . . .
> Ah ! virgo infelix, tu nunc in montibus erras ;
> Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,
> Ilice sub nigra pallentes ruminat herbas ;
> Aut aliquam in magno sequitur grege ! Claudite, Nymphæ,
> Dictææ Nymphæ, nemorum jam claudite saltus ;
> Si qua forte ferant oculis sese obvia nostris
> Errabunda bovis vestigia ; forsitan illum
> Aut herba captum viridi, aut armenta secutum,
> Perducant aliquæ stabula ad Gortynia vaccæ.

Voy. l'histoire de Pasiphaé, et comment, par l'art de Dédale, elle eut un commerce criminel avec le taureau, Apollodore, III, 1.

Tranquille, il ruminait son antique pâture ;
Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants ;
Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.
O nymphes, entourez, fermez, nymphes de Crète,
De ces vallons fermez, entourez la retraite.
Oh ! craignez que vers lui des vestiges épars
Ne viennent à guider ses pas et ses regards.
Insensée, à travers ronces, forêts, montagnes,
Elle court. O fureur ! dans les vertes campagnes,
Une belle génisse à son superbe amant
Adressait devant elle un doux mugissement.
La perfide mourra ; Jupiter la demande.
Elle-même à son front attache la guirlande,
L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur :
« Sois belle maintenant, et plais à mon vainqueur. »
Elle frappe. Et sa haine, à la flamme lustrale,
Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

V. 6. L'épithète *antique* est un peu forcée. Comme quelquefois chez les Latins (Virg. *Én.* IV, 458 ; Ovide, *Fast.* V, 536), elle présente simplement une idée d'antériorité. Calpurnius, III, 15, a dit, en employant une épithète plus précise et plus juste :

Et *matutinas* revocat palearibus herbas.

V. 13-22. Ovide, *Art d'aimer*, I, 313 :

Ah ! quoties vaccam vultu spectavit iniquo,
Et dixit : « Domino cur placet ista meo ?
Adspice ut ante ipsum teneris exsultet in herbis ;
Nec dubito quin se stulta decere putet. »
Dixit, et ingenti jamdudum de grege duci
Jussit, et immeritam sub juga curva trahi ;
Aut cadere ante aras commentaque sacra coegit,
Et tenuit læta pellicis exta manu.
Pellicibus quoties placavit numina cæsis,
Atque ait, exta tenens : « Ite, placete meo ! »

V. 21. « *Flamme lustrale.* » La flamme purifie, en le brûlant, le cœur criminel de la rivale. L'épithète *lustrale* est rarement appliquée à la flamme. Ov. *Met.* VII, 161 :

Terque senem *flamma*, ter aqua, ter sulfure *lustrat*.

VIII

LA JEUNE LOCRIENNE

« Fuis, ne me livre point. Pars avant son retour ;
« Lève-toi ; pars, adieu ; qu'il n'entre, et que ta vue
« Ne cause un grand malheur, et je serais perdue !
« Tiens, regarde, adieu, pars : ne vois-tu pas le jour ? »

Nous aimions sa naïve et riante folie,
Quand soudain, se levant, un sage d'Italie,
Maigre, pâle, pensif, qui n'avait point parlé,
Pieds nus, la barbe noire, un sectateur zélé
Du muet de Samos qu'admire Métaponte,
Dit : « Locriens perdus, n'avez-vous pas de honte ?
Des mœurs saintes jadis furent votre trésor ;
Vos vierges, aujourd'hui riches de pourpre et d'or,
Ouvrent leur jeune bouche à des chants adultères.
Hélas ! qu'avez-vous fait des maximes austères
De ce berger sacré que Minerve autrefois

VIII — Voy. Sainte-Beuve, *Portr. litt.* I.

V. 4. N'y a-t-il pas dans le chant qu'achève la jeune Locrienne comme un vague souvenir des adieux de Juliette à Roméo ?

V. 7-8. Tel est le portrait que Théocrite, *Idyl.* XIV, 3, trace d'un pythagoricien.

V. 9. Pythagore est né à Samos (Jamblique, *Pyth.* II) ; selon d'autres, à Phliase, à Métaponte (Porphyre, *Pyth. init.*) ; on sait qu'il imposait le silence à ses disciples, ou mieux des jeûnes de parole (Jamblique, *Pyth.* XVII). A Métaponte, où il mourut, les citoyens avaient pour lui une telle admiration, qu'ils voulaient appliquer à la direction de leurs affaires publiques ses préceptes philosophiques (Jambl. XXXV). — Voy. Apulée, *Flor.* XV. — Cf. Valère Maxime, VIII, VII.

V. 15. Zaleucus, berger, pythagoricien, fit croire aux Locriens que Minerve, lui ayant apparu en songe, lui avait dicté des lois. Voy. Jambl. *Pyth.* XXXVI et *passim* ; Plutarque, *Comment on peut se louer...* ; *Schol. Pindar. Olymp.* X, 17 ; Clément

Daignait former en songe à vous donner des lois? »
Disant ces mots, il sort... Elle était interdite ;
Son œil noir s'est mouillé d'une larme subite ;
Nous l'avons consolée, et ses ris ingénus,
Ses chansons, sa gaîté, sont bientôt revenus.
Un jeune Thurien, aussi beau qu'elle est belle
(Son nom m'est inconnu), sortit presque avec elle :
Je crois qu'il la suivit et lui fit oublier
Le grave Pythagore et son grave écolier.

IX

Bel astre de Vénus, de son front délicat
Puisque Diane encor voile le doux éclat,
Jusques à ce tilleul, au pied de la colline,
Prête à mes pas secrets ta lumière divine.
Je ne vais point tenter de nocturnes larcins,
Ni tendre aux voyageurs des piéges assassins.
J'aime : je vais trouver des ardeurs mutuelles,

d'Alex. *Strom.* I, p. 258, A. — Zaleucus avait beaucoup voyagé ; il avait étudié les lois de la Crète, de la Laconie, de l'Attique (Strabon, VI, I. 8). Il avait établi des lois très-sévères contre l'intempérance (Athénée, X, VII, p. 429, A). Son existence a été mise en doute (Cicéron, *de Leg.* II, 6, et *ad Att.* VI, 1).

V. 21. Sur la ville de *Thurium* et sur ses lois indulgentes pour la femme qui quitte son mari, voy. Diod. Sic. XII.

IX. — Imité de Bion, IX :

Ἕσπερε, τᾶς ἐρατᾶς χρύσεον φάος Ἀφρογενείας,
Ἕσπερε, κυανέας ἱερὸν φίλε νυκτὸς ἄγαλμα,
τόσσον ἀφαυρότερος μήνας, ὅσον ἔξοχος ἄστρων,
χαῖρε φίλος, καί μοι ποτὶ ποιμένα κῶμον ἄγοντι
ἀντὶ σελαναίας τὺ δίδου φάος, ὥνεκα τήνα
σάμερον ἀρχομένα τάχιον δύεν · οὐκ ἐπὶ φωρὰν
ἔρχομαι, οὐδ' ἵνα νυκτὸς ὁδοιπορέοντας ἐνοχλέω ·
ἀλλ' ἐράω · καλὸν δέ τ' ἐρασσαμένῳ συνέρασθαι.

Une nymphe adorée, et belle entre les belles,
Comme, parmi les feux que Diane conduit,
Brillent tes feux si purs, ornement de la nuit.

André a rejeté l'ἔξοχος ἄστρων à la fin, en le rapportant poétiquement à la *nymphe adorée*, ce qui rappelle la manière de Méléagre.

Ronsard, *Od.* IV, XVII, a imité aussi cette idylle; l'odelette est en vers de neuf pieds, peu employés aujourd'hui ; l'étoile de Vénus, Vesper, c'est celle que Nonnus, *Dionys.* VII, 207, appelle ἠθὰς πομπὸς Ἐρώτων.

IDYLLES

I

LA LIBERTÉ

UN CHEVRIER, UN BERGER.

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc? qui t'agite? et quels dieux
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux?

1. — Peut-être cette idylle est-elle celle qui témoigne le plus du génie de Chénier. La pensée que développe André est nettement définie par un grand philosophe. J.-J. Rousseau a dit : « C'est la force et la liberté qui font les excellents hommes; la faiblesse et l'esclavage n'ont jamais fait que des méchants. » Cette pensée est dans toutes les âmes à l'époque (1787) à laquelle André écrit cette idylle; c'est elle qui anime à la grande lutte qui se prépare les poëtes et les philosophes. *La liberté* démontre, avec une poétique et remarquable clarté, la nécessité d'affranchir l'humanité pour l'améliorer. Dans cette antithèse qu'André se plaît à prolonger, dans ce tableau frappant qu'il nous trace de la générosité de l'homme libre et du désespoir envieux de l'esclave, ce n'est plus seulement la corde sonore de sa lyre qui nous subjugue et nous entraîne, c'est l'âme tout entière du poëte qui croit à sa mission et qui, plusieurs années avant cette époque, à l'âge où d'ordinaire les hommes pensent peu, plaignant déjà *l'indigent laboureur* (*), appelait de ses vœux une France meilleure,

Où loin des ravisseurs la main cultivatrice
Recueillera les dons d'une terre propice.

(*) Voyez l'*Hymne à la France*.

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre;
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi ! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi !

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute aux bois, à la prairie;
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie;
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure;
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure;
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits; nul ombrage fertile
N'y donne au rossignol un balsamique asile.
Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
Y rampe et fait mieux voir leur triste nudité.
Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées?

LE BERGER.

Que m'importe? est-ce à moi qu'appartient ce troupeau?
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau

V. 11-20. Rapprochez de ce passage quelques vers de Sénèque, *ad Corsicam*.

V. 19. « *D'herbes accoutumées.* » Virgile, *Égl.* I, 50, a dit : « Insueta pabula. » Ovide, *Mét.* VII, 119 : « Insuetum campum. » Pascal, *Pensées*, XXIV, x : « Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes *accoutumés* ? »

A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage?
Tiens, veux-tu cette flûte? Elle fut mon ouvrage.
Prends : sur ce buis, fertile en agréables sons,
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non, garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,
La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres,
Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter ;
Voilà quelles chansons je voudrais imiter.
Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée :
Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,
Et de vos rossignols les soupirs caressants,
Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens ;
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas ! que je te trouve à plaindre !
Oui, l'esclavage est dur ; oui, tout mortel doit craindre
De servir, de plier sous une injuste loi,
De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
Protége-moi toujours, ô Liberté chérie !
O mère des vertus, mère de la patrie !

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
Toutefois tes discours sont pour moi des affronts :
Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave ;
Comme moi, je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.

V. 36-37. Euripide, *Hécube*, 332 :

Αἰαῖ· τὸ δοῦλον ὡς κακὸν πεφυκέναι,
τολμᾷ θ' ἃ μὴ χρή, τῇ βίᾳ νικώμενον.

V. 41. Ce vers rappelle le mot célèbre attribué à Brutus.

Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?
Il est des baumes doux, des lustrations pures
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point ; il n'est pour moi que des douleurs :
Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.
Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service ;
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse
Ne peut-elle du moins égayer ta tristesse ?
Vois combien elle est belle ; et vois l'été vermeil,
Prodigue de trésors brillants fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printemps l'uniforme verdure ;
Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel ;
Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.
Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
D'agrestes déités quelle noble famille :

V. 49. Virgile, *Énéide*, IV, 487 :

Hæc se carminibus promittit solvere mentes
Quas velit, aut allis duras immittere curas.

Sur ces croyances des anciens dans les chants magiques et dans les philtres, voyez Théocrite, *Idyl.* II; Virgile, *Égl.* VIII; Horace, *Épod.* V et XVII; Tibulle, I, II et V; Lucain, *Phars.* VI, etc.

V. 56 et 57. Éd. 1826 et 1839 :

Sont-elles sans pouvoir pour bannir ta tristesse ?
Vois la belle campagne ! . . . . . .

La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
Les épis sur le front, les épis dans les mains,
Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
Verser la corne d'or où fleurit l'abondance !

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas ;
Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile ;
Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
Qui va nourrir un autre et me laisse ma faim.
Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère,
Elle est pour moi marâtre ; et la nature entière
Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur,
Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,
N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible?

V. 69-72. La Récolte est couronnée d'épis comme Cérès, qu'Hésiode et Homère appellent εὐστέφανος ; et Orphée, *de Lapid.* 240, σταχυοπλόκαμος Δημήτηρ. Cf. Callimaque, *Hym. à Cérès*, 130 ; Théocrite, *Idyl.* VII, 155. — Bacchylide, ce rival par fois heureux de Pindare, à qui nous devons une des plus belles odes d'Horace (*Od.* I, XV), nous a laissé de beaux vers sur la Paix, qu'on peut rapprocher d'un magnifique fragment du *Cresphonte* d'Euripide.

Tibulle, I, X, 67, s'adressant à la Paix, comme Virgile à Vénus :

At nobis, Pax alma, veni, spicamque tenetu ;
Perfluat et pomis candidus ante sinus.

Ronsard, *Od.* I, I, appelle la Paix : « Douce nourricière des hommes. » — Cf. Malherbe, p. 169, et la note d'André ; Racine, *Idylle*.

Sur l'abondance, Horace, *Od.* I, XVII :

. . . . . Hic tibi copia
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu.

La *corne d'abondance*, c'est ce que les Grecs appellent τὸ τῆς Ἀμαλθείας κέρας. Lucien, *Rhet. præcept.* 6, la donne comme attribut à la Rhétorique. Les sculpteurs la mettaient souvent à la main de la Fortune. Voy. Pausanias, IV, XXX ; VI, XXV ; VII, XXVI.—Comme le remarque judicieusement M. Brutus, *ad Horat.*, il faudrait un volume si l'on voulait rapporter tous les passages des auteurs anciens qui ont trait à la corne d'abondance.

N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux ?
Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux ;
Je m'occupe à leurs jeux, j'aime leur voix bêlante ;
Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
Vers leur mère en criant je les vois accourir,
Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi : mais moi, j'eus une autre fortune ;
Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.
Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
Un maître soupçonneux nous attend au retour.
Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine ;
Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine ;
En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans les bois,
C'est ma faute ; il fallait braver ses dents avides.
Je dois rendre les loups innocents et timides.
Et puis, menaces, cris, injure, emportements,
Et lâches cruautés qu'il nomme châtiments.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :
Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?
Autour de leurs autels, parés de nos festons,
Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
Du chaume, quelques fleurs, et, par ces sacrifices,
Te rendre Jupiter et les nymphes propices ?

V. 91. « *Fortune,* » pour sort, comme chez les poëtes. La Fontaine, *Fab.* VI, XI :

. . . . . Il obtint changement de fortune.

Racine, *Androm.* I, 1 :

Ma fortune va prendre une face nouvelle.

V. 94. Voy. plus loin, v. 124.

V. 107. « *Du chaume,* » précision. Calpurnius, *Égl.* VIII, 66 :

Dant Fauni, quod quisque valet, de vite racemos,
De campo *culmos*, omnique ex arbore fruges.

LE BERGER.

Non : les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,
Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes?
Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume ni guirlandes :
Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;
Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers.

LE CHEVRIER.

Eh bien ! que n'aimes-tu ? Quelle amertume extrême
Résiste aux doux souris d'une vierge qu'on aime?
L'autre jour, à la mienne, en ce bois fortuné,
Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né.
Son œil tomba sur moi, si doux, si beau, si tendre !...
Sa voix prit un accent !... Je crois toujours l'entendre.

LE BERGER.

Eh ! quel œil virginal voudrait tomber sur moi?
Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi ?
Chaque jour, par ce maître inflexible et barbare,
Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.
Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus
N'en pas redemander plus que je n'en reçus.
O juste Némésis ! si jamais je puis être
Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
Sanguinaire, cruel comme on l'est avec moi!

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle

V. 122-124. Théocrite, *Idyl.* VIII, 15 :

Οὐ θησῶ ποκὰ ἀμνόν, ἐπεὶ χαλεπὸς θ' ὁ πατήρ μευ
χ' ἁ μάτηρ · τὰ δὲ μᾶλα ποθέσπερα πάντ' ἀριθμεῦντι.

Voyez dans Virgile, *Égl.* III, 32, l'imitation de ce passage de Théocrite.

Me trouvera toujours humain, compatissant,
A leurs justes désirs facile et complaisant,
Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux
Qui me donna le jour pour être malheureux ;
Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne ;
Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne ;
Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
Engraissent d'un tyran l'insolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné ! ta plaintive détresse
De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux ;
Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne
De ta triste mémoire effacer tes malheurs,
Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit ; car si j'étais plus sage,
Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage.
De mon despote avare ils choqueront les yeux.
Il ne croit pas qu'on donne : il est fourbe, envieux ;
Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère,
Et, d'un si beau prétexte ardent à se servir,
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.

Commencé le vendredi au soir 10 et fini le dimanche au soir 12 mars 1787.

II

OARISTYS

DAPHNIS, NAÏS.

DAPHNIS.

Hélène daigna suivre un berger ravisseur ;
Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

NAÏS.

C'est trop t'enorgueillir d'une faveur si vaine.

DAPHNIS.

Ah ! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur.

NAÏS.

Tiens, ma bouche essuyée en a perdu la trace. 5

II. — Imité de Théocrite, *Id.* XXVII (Brunck, *Anal.* XXXII). Quelques critiques attribuent cette idylle à Moschus. L'Oaristys est une idylle en forme de dialogue, une conversation familière (ὀαριστὺς) entre un jeune homme et une jeune fille. Voy. les nombreuses traductions en vers de Théocrite; traduite aussi par Le Brun. M. F. Didot se trompe quand il dit (Note sur l'*Id.* XXVII) que l'imitation qu'en a faite Chénier est « assez faible. » Sans doute on trouve çà et là dans Chénier des imperfections. Mais il ne faut jamais oublier qu'il n'a pu ni revoir ni corriger ses ouvrages; au surplus, quand on le lit beaucoup, on trouve du charme jusque dans ses imperfections mêmes.

Dans presque toutes les éditions de Théocrite, cette idylle a pour titre : Ὀαριστὺς Δάφνιδος καὶ κόρης; l'édition de Florence, et, d'après elle, trois éditeurs, donnent : Ὀαριστὺς Δάφνιδος καὶ Νηΐδος. Et Brunck, dont André suit le texte, remarque, *Anal. lect.* III, p. 86, que rien n'empêche que le nom de la jeune fille soit Naïs; mais ce qui a surtout engagé André à nommer ainsi la jeune fille, c'est que Théocrite, *Id.* VIII, 92, dit :

Κἠκ τούτω Δάφνις παρὰ ποιμέσι πρᾶτος ἔγεντο,
καὶ νύμφαν, ἄκρηβος ἐὼν ἔτι, Ναΐδα γᾶμεν.

V. 4. Ronsard. II, *Amours, Voy. de Tours :*

Souvent un vain baiser quelque plaisir apporte.

Segrais, *Égl.* III :

Baiser frivole et vain et pourtant délectable.

V. 5. André a heureusement modifié l'expression ἀποπτύω τὸ φίλαμα.

DAPHNIS.

Eh bien ! d'autres baisers en vont prendre la place.

NAÏS.

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit :
Va, respecte une vierge.

DAPHNIS.

Imprudente bergère,
Ta jeunesse te flatte ; ah ! n'en sois pas si fière :
Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS.

Chaque âge a ses honneurs, et la saison dernière
Aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers ; j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS.

Non ; déjà tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces ormeaux ; viens, de grâce, écouter
Les sons harmonieux que ma flûte respire :
J'ai fait pour toi des airs, je te les veux chanter ;
Déjà tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS.

Va, tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS.

Eh quoi ! seule à Vénus penses-tu résister ?

NAÏS.

Je suis chère à Diane ; elle me favorise.

V. 9. *Flatter*, leurrer d'espérances, comme dans La Fontaine, *Fab.* XII, v :

La jeunesse se *flatte*, et croit tout obtenir.

V. 21. Diane était la déesse protectrice de la virginité ; elle avait obtenu de Jupiter de conserver éternellement sa virginité. Voy. Callimaque, *Hym. à Diane ;* Catulle, XXXIV, *à Diane.*

DAPHNIS.

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS.

Diane saura bien me les faire éviter.
Berger, retiens ta main,... berger, crains ma colère.

DAPHNIS.

Quoi ! tu veux fuir l'amour ! l'amour, à qui jamais
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire ?

NAÏS.

Oui, je veux le braver. Ah !... si je te suis chère...
Berger, retiens ta main,... laisse mon voile en paix.

DAPHNIS.

Toi-même, hélas ! bientôt livreras ces attraits
A quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS.

Beaucoup m'ont demandée, et leurs désirs confus
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS.

Et je ne dois comme eux attendre qu'un refus ?

NAÏS.

Hélas ! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine ;
Il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

V. 24. Le Tasse, *Aminte*, III, 1, a imité ce passage de Théocrite :

Pastor, non mi toccar : son di Diana :
Per me stessa saprò sciogliermi i piedi.

André suit ici exactement le texte de Brunck ; il est donc probable qu'il s'est servi pour traduire cette idylle des *Analecta*, ce qui donne à cette composition une date qui n'est pas antérieure à 1782. Brunck, en effet, diffère ici des éditeurs de Théocrite ou de Moschus, dont les uns intercalent entre les deux vers qu'il met dans la bouche de la jeune fille, celui-ci qu'ils attribuent à Daphnis :

Δ. — μὴ προβάλῃς τὰν χεῖρα · καὶ εἰσέτι χεῖλος ἀμέλξω,

et dont les autres l'omettent ainsi que le suivant : μὴ 'πιβάλῃς... Les éditeurs modernes les donnent ou les omettent tous deux ; voy. éd. Didot, éd. Boissonade.

DAPHNIS.

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs :
Les danses et les jeux, voilà ce qu'il amène.

NAÏS.

Une femme est esclave,...

DAPHNIS.

Ah ! plutôt elle est reine.

NAÏS.

Tremble près d'un époux et n'ose lui parler.

DAPHNIS.

Eh ! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler ?

NAÏS.

A des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS.

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS.

Quelle beauté survit à ces rudes combats ?

DAPHNIS.

Une mère y recueille une beauté nouvelle :
Des enfants adorés feront tous tes appas ;
Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS.

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix ?

DAPHNIS.

Tout : mes troupeaux, mes bois et ma belle prairie ;

V. 41. *Lucine* est le nom latin de la déesse qui présidait aux accouchements, *Ilithye*, le nom grec. On se sert indifféremment de l'un ou de l'autre. Horace, *Carm. sæcul.* 14 :

Lenis *Ilithyia*. . . . . .
Sive tu *Lucina* probas vocari,
Seu genitalis.

Catulle, XXXIV, *à Diane*, dit que Lucine n'est qu'un surnom que les femmes près d'accoucher donnaient à Diane. Au surplus, les poëtes confondent souvent Diane avec Lucine.

Un jardin grand et riche, une maison jolie,
Un bercail spacieux pour tes chères brebis ;
Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire ;
Je jure de quitter tout pour te satisfaire :
Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS.

Mon père...

DAPHNIS.

Oh ! s'il n'est plus que lui qui te retienne,
Il approuvera tout dès qu'il saura mon nom.

NAÏS.

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne :
Quel est ton nom ?

DAPHNIS.

Daphnis ; mon père est Palémon.

NAÏS.

Il est vrai, ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS.

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS.

Montre-les moi, ces bois qui seront mon partage.

DAPHNIS.

Viens ; c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnés.

NAÏS.

Restez, chères brebis, restez sous cet ombrage.

V. 49. Le mot *joli* a beaucoup vieilli dans le style poétique. Autrefois il donnait de la grâce au substantif qu'il accompagnait. Ainsi Marot, *Rond. à son amie :*

Dedans Paris, *ville jolie*. . . . . .

Regnier, *Sat.* IX :

Aussi je les compare à ces *femmes jolies*.

La Fontaine, *Psyché*, I :

Pour plaire aux yeux d'une *nymphe jolie*.

DAPHNIS.

Taureaux, paissez en paix ; à celle qui m'engage
Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS.

Satyre, que fais-tu ? Quoi ! ta main ose encore...

DAPHNIS.

Eh ! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...
Et ce jeune duvet...

NAÏS.

Berger,... au nom des dieux !...
Ah !... je tremble...

DAPHNIS.

Et pourquoi ? Que crains-tu ? Je t'adore.
Viens.

NAÏS.

Non ; arrête... Vois, cet humide gazon
Va souiller ma tunique, et je serais perdue ;
Mon père le verrait.

DAPHNIS.

Sur la terre étendue,
Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS.

Dieux ! quel est ton dessein ? Tu m'ôtes ma ceinture ?

DAPHNIS.

C'est un don pour Vénus ; vois, son astre nous luit.

NAÏS.

Attends. Si quelqu'un vient... Ah ! dieux ! j'entends du bruit.

V. 73. Les femmes grecques portaient une ceinture, les femmes au-dessous des seins, et les vierges sur les hanches. Les vierges, déliant leur ceinture, la consacraient à Diane, voy. Suidas : λυσίζωνος γυνή. — Cet usage de porter une ceinture étant commun aux vierges et aux femmes, délier sa ceinture, λύειν ζώνην, signifiait tantôt perdre sa virginité, διαπαρθενεύεσθαι, et tantôt enfanter pour la première fois, πρώτως τίκτειν ; voy. *Schol.* pollonius, *Arg.* I, 8

DAPHNIS.

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure.

NAÏS.

Tu déchires mon voile !... Où me cacher? Hélas!
Me voilà nue ! où fuir?

DAPHNIS.

A ton amant unie,
De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS.

Tu promets maintenant, tu préviens mon envie ;
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS.

Oh! non, jamais. Pourquoi, grands dieux! ne puis-je pas
Te donner et mon sang, et mon âme, et ma vie!

NAÏS.

Ah!... Daphnis! je me meurs... Apaise ton courroux,
Diane.

DAPHNIS.

Que crains-tu ? L'Amour sera pour nous.

NAÏS.

Ah ! méchant, qu'as-tu fait?

DAPHNIS.

J'ai signé ma promesse.

NAÏS.

J'entrai fille en ce bois et chère à ma déesse.

DAPHNIS.

Tu vas en sortir femme et chère à ton époux.

V. 88. Il y a encore dans Théocrite cinq vers, qu'André n'a pas traduits.

III

MNAZILE ET CHLOÉ

CHLOÉ.

Fleurs, bocage sonore, et mobiles roseaux
Où murmure Zéphire au murmure des eaux,
Parlez, le beau Mnazile est-il sous vos ombrages ?
Il visite souvent vos paisibles rivages.
Souvent j'écoute, et l'air qui gémit dans vos bois
A mon oreille au loin vient apporter sa voix.

MNAZILE.

Onde, mère des fleurs, naïade transparente
Qui pressez mollement cette enceinte odorante,
Amenez-y Chloé, l'amour de mes regards.

III. — Cette idylle charmante est une peinture naïve et vraie de la timidité des amants, éternelle timidité des bergers et des héros, qui inspire la poésie pastorale et la poésie dramatique. Racan, II, v, fait dire à Ydalie :

> Ce que j'ay dans le cœur se lit dans mon visage ;
> Je voudrois bien le dire et ne le dire point.

Voy. dans Thomson, *Été*, l'épisode de Damon et de Musidore. Dans Racine, *Bér.* I, II. Antiochus exprime le même sentiment :

> Pourrai-je sans trembler lui dire : Je vous aime ?
> Mais quoi ! déjà je tremble ; et mon cœur agité
> Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.

V. 1-3. Le début de l'idylle est imité de Calpurnius, *Égl.* IX, 20 :

> Quæ colitis silvas, Dryades, quæque antra, Napææ,
> Et quæ marmoreo pede, Naiades, uda secatis
> Litora, purpureosque aliis per gramina flores,
> Dicite, quo prato Donacen, qua forte sub umbra
> Inveniam, roseis stringentem lilia palmis ?

La Fontaine, *Psyché*, I :

> Ruisseaux, enseignez-moi l'objet de mon amour ;
> Guidez vers lui mes pas, vous dont l'onde est si pure.

Dans Gessner, *Chloé*, l'amante de Lycas, s'adresse aux nymphes et s'écrie : « Si vous veillez, ô Nymphes favorables, prêtez l'oreille à mes plaintes. J'aime... hélas !... j'aime Lycas aux cheveux blonds ! N'avez-vous point vu quelquefois ce jeune berger ?.... N'avez-vous point entendu sa voix lorsqu'il chante ?... »

Vos bords m'offrent souvent ses vestiges épars.
Souvent ma bouche vient, sous vos sombres allées,
Baiser l'herbe et les fleurs que ses pas ont foulées.

CHLOÉ.

Oh ! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui
Me rend cher ce bocage où je rêve de lui !
Peut-être je devais d'un souris favorable
L'inviter, l'engager à me trouver aimable.

MNAZILE.

Si pour m'encourager quelque dieu bienfaiteur
Lui disait que son nom fait palpiter mon cœur !
J'aurais dû l'inviter, d'une voix douce et tendre,
A se laisser aimer, à m'aimer, à m'entendre.

CHLOÉ.

Ah ! je l'ai vu ; c'est lui. Dieux ! je vais lui parler !
O ma bouche, ô mes yeux, gardez de vous troubler.

MNAZILE.

Le feuillage a frémi. Quelque robe légère...
C'est elle! O mes regards, ayez soin de vous taire.

CHLOÉ.

Quoi ! Mnazile est ici ? Seule, errante, mes pas
Cherchaient ici le frais et ne t'y croyaient pas.

MNAZILE.

Seul, au bord de ces flots que le tilleul couronne,
J'avais fui le soleil et n'attendais personne...

. . . . . .

V. 10. Ovide, *Épît.* X, 53 :

Et tua, qua possum, pro te vestigia tango.

Racine, *Bér.* I, IV :

Je cherchais en pleurant la trace de vos pas.

Généralement André emploie le mot *vestiges*, contrairement à Racine, qui semble partout préférer le mot *traces*.

V. 27. Ovide, *Met.* V, 388 : « Silva coronat aquas. »

FRAGMENT

Vous, du blond Anio naïade au pied fluide ;
Vous, filles du Zéphire et de la Nuit humide,
Fleurs. . . . . .

IV

ARCAS ET PALÉMON

PALÉMON.

Tu poursuis Damalis ; mais cette blonde tête
Pour le joug de Vénus n'est point encore prête.
C'est une enfant encore ; elle fuit tes liens,
Et ses yeux innocents n'entendent pas les tiens.

FRAGMENT. Le petit fragment que nous joignons à l'idylle précédente, et que M. Sainte-Beuve a retrouvé dans les manuscrits, n'est, selon toute probabilité, que le début d'un premier essai inachevé. Il suffit, pour s'en convaincre, de le rapprocher des vers de Calpurnius cités ci-dessus. Peut-être ces deux vers étaient-ils le début, supprimé ensuite (à cause de la répétition de *Zéphire*), de l'idylle telle que nous l'avons.

IV. — V. 1-14. Imité d'Horace, *Od.* II, v :

Nondum subacta ferre jugum valet
Cervice, nondum munia comparis
Æquare, nec tauri ruentis
In Venerem tolerare pondus.
Circa virentes est animus tuæ
Campos juvencæ, nunc fluvii gravem
Solantis æstum, nunc in udo
Ludere cum vitulis salicto
Prægestientis. Tolle cupidinem
Immitis uvæ : jam tibi lividos
Distinguet Autumnus racemos
Purpureo varius colore.
Jam te sequetur : currit enim ferox
Ætas, et illi, quos tibi dempserit,
Apponet annos ; jam proterva
Fronte petet Lalage maritum. . .

Ronsard, *Odes retranchées : De la jeune amie d'un sien amy*, a imité cette ode d'Horace ; mais son imitation n'offre rien de remarquable.

Ta génisse naissante au sein du pâturage
Ne cherche au bord des eaux que le saule et l'ombrage ;
Sans répondre à la voix des époux mugissants,
Elle se mêle aux jeux de ses frères naissants.
Le fruit encore vert, la vigne encore acide
Tentent de ton palais l'inquiétude avide.
Va, l'automne bientôt succédant à des fleurs
Saura mûrir pour toi leurs mielleuses liqueurs.
Tu la verras bientôt, lascive et caressante,
Tourner vers les baisers sa tête languissante.
Attends. Le jeune épi n'est point couronné d'or ;
Le sang du doux mûrier ne jaillit point encor ;
La fleur n'a point percé sa tunique sauvage ;
Le jeune oiseau n'a point encore de plumage.
Qui prévient le moment l'empêche d'arriver.

ARCAS.

Qui le laisse échapper ne peut le retrouver.
Les fleurs ne sont pas tout. Le verger vient d'éclore,
Et l'automne a tenu les promesses de Flore.
Le fruit est mûr et garde en sa douce âpreté

V. 5. Cette image qu'Horace et André développent est très-fréquente chez les Grecs ; les noms de jeunes animaux s'appliquent aux jeunes garçons et aux jeunes filles, non pas seulement dans le style pastoral ou dans le style lyrique, mais encore dans le style dramatique. Dans Euripide, *Hécube*, 144, le chœur désigne Polyxène par le mot πῶλος, jeune cavale, et plus loin, v. 207, Polyxène elle-même se désigne par le mot μόσχος, génisse. André suit son image jusque dans le nom de la jeune fille, δάμαλις, génisse.

V. 11. Par *automne* il faut entendre non pas la saison que nous appelons l'automne, mais cette partie de l'année, la fin de l'été, que les Grecs nommaient ὀπώρα, mot dont ils se servaient pour désigner l'âge de la puberté, époque et âge de la maturité des fruits ; voy. Pindare, *Ném.* V, 11.

V. 14. Horace, *Od.* II, XII, 25 :

Dum flagrantia detorquet ad oscula
Cervicem. . . . . .

V. 22. André se souvenait du vers *divin* de Malherbe, *St. à Henri*, p. 71 :

Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

D'un fruit à peine mûr l'aimable crudité.
L'oiseau d'un doux plumage enveloppe son aile.
Du milieu des bourgeons le feuillage étincelle.
La rose et Damalis de leur jeune prison
Ont ensemble percé la jalouse cloison.
Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,
Sa mère en souriant a calmé ses alarmes.
L'hyménée a souri quand il a vu son sein
Pouvoir bientôt remplir une amoureuse main.
Sur le coing parfumé le doux printemps colore
Une molle toison intacte et vierge encore.
La grenade entr'ouverte au fond de ses réseaux
Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.

. . . . . .

. . . . . .

V. 29. Ce vers se rapporte, non à la mère, qui est le sujet de la phrase, mais à la jeune fille. C'est une construction elliptique naturelle aux langues à flexion, où les cas expriment nettement les rapports, mais qui souvent amène de la confusion en français. On en trouve cependant des exemples dans les meilleurs écrivains. Ainsi Racine, dans *Mithridate :*

Songez de quelle ardeur dans Éphèse adorée,
Aux filles de cent rois je vous ai préférée.

Quoique, dans cet exemple de Racine, la confusion ne soit possible qu'à l'audition, où l'on ne distingue pas *adoré* de *adorée*.

V. 32. Claudien, *Épith. de Pallade et de Célérine*, 125 : « Matura tumescit virginitas. » La jeune Volupté sourit à la lecture des vers d'André ; elle rougit devant les regards enflammés du vieux Maximien, *Égl.* V, 27 :

Urebant oculos duræ stantesque papillæ,
Et quas adstringens clauderet una manus.

V. 33. Calpurnius, *Égl.* II, 89 :

. . . . . Etenim sic flore juventæ
Induimus vultus, ut in arbore sæpe notavi
Cerea sub tenui lucere Cydonia lana.

V. 35. Callimaque, *Hym. sur les bains de Pallas*, 27, compare la rougeur de Pallas à celle des grains de la grenade :

Ὦ κῶραι, τὸ δ' ἔρευθος ἀνέδραμε, πρώϊον οἷαν
ἢ ῥόδον, ἢ σίδδης κόκκος ἔχει χροΐαν.

V

HYLAS

AU CHEVALIER DE PANGE

Le navire éloquent, fils des bois du Pénée,
Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,
Craignant près de l'Euxin les menaces du Nord,
S'arrête, et se confie au doux calme d'un port.
Aux regards des héros le rivage est tranquille ;
Ils descendent. Hylas prend un vase d'argile,

V. — Cette histoire a été souvent l'objet des récits des poëtes ; elle se trouvait, du reste, intimement liée à l'expédition des Argonautes.

Cf. Orphée, *Arg.* 646 ; Apollonius, *Arg.* I, 1207 ; Théocrite, *Idyl.* XIII ; Val. Flaccus, *Arg.* III, 545 ; Properce, I, XX ; Parny, *la Journée champêtre.* Théocrite a surpassé ses rivaux dans le récit de la disparition d'Hylas, et c'est de lui directement qne s'est souvenu André.

V. 1. Comme dans l'éd. de 1826, nous avons mis la virgule après *éloquent*, qui doit se rapporter à navire. Orphée, *Arg.* 491 : πολυηγόρος Ἀργώ. — Lebrun, *le Vengeur :* « Argo, la nef à voix humaine. » Le navire s'appelait Argo, du nom de son constructeur (Apoll. I, 18).

« *Éloquent,* » car Minerve avait tiré d'un chêne de la forêt de Dodone une poutre merveilleuse qui rendait des oracles (Apoll. I, 526) ; cette poutre formait la quille du vaisseau (Orphée, 265). Le reste des bois de construction avait été coupé sur le Pélion, près des rives du Pénée. — « *Fils des bois du Pénée.* » Horace, *Od.* I, XIV, s'adressant au vaisseau de la république : « Pontica pinus, silvæ filia nobilis. »

V. 2. [Cette ville de *Colchos* n'est guère connue que des poëtes français. Chardin dit dans son voyage : « Les ruines de Colchos sont perdues, je n'en aperçois rien. » Il n'y a point eu de ville de Colchos, partant point de ruines. *Colchi,* à l'accusatif *Colchos,* sont les peuples de la Colchide. Les vers de Racine

Vous pourriez à *Colchos* vous exprimer ainsi.
— Je le puis à *Colchos*, et je le puis ici.

n'en sont pas moins bons. La faute est comme consacrée. BOISSONADE].

V. 4. Le port de Cios, au fond d'un golfe de la Propontide (*Schol.* Théocrite, *Idyl.* XIII, 30).

V. 6. C'est ici que commence l'imitation de Théocrite, *Idyl.* XIII, 36. Nous nous contentons de renvoyer le lecteur à l'idylle grecque, un peu longue pour être citée ici.

Et va, pour leurs banquets sur l'herbe préparés,
Chercher une onde pure en ces bords ignorés.
Reines, au sein d'un bois, d'une source prochaine,
Trois naïades l'ont vu s'avancer dans la plaine.
Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant,
Cette bouche, ces yeux. Et leur onde à l'instant
Plus limpide, plus belle ; un plus léger zéphire,
Un murmure plus doux l'avertit et l'attire :
Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs ;
Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs ;
Elle oublie, à les voir, l'emploi qui la demande,
Et s'égare à cueillir une belle guirlande.
Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler.
Sur l'immobile arène il l'admire couler,
Se courbe, et, s'appuyant à la rive penchante,
Dans le cristal sonnant plonge l'urne pesante.
De leurs roseaux touffus les trois nymphes soudain
Volent, fendent leurs eaux, l'entraînent par la main
En un lit de joncs frais et de mousses nouvelles.
Sur leur sein, dans leurs bras, assis au milieu d'elles,
Leur bouche, en mots mielleux où l'amour est vanté,
Le rassure, et le loue, et flatte sa beauté.

V. 13. C'est ainsi que l'éd. de 1819 donne ce vers ; seulement elle ne met qu'une virgule après *belle*. La phrase ainsi coupée, avec le verbe *est* ou *devient* sous-entendu dans le premier membre, est tout à fait dans le goût de Chénier. Éd. 1826 et 1839 :

Plus limpide pour lui coule ; un léger zéphire.

V. 14. Éd. 1826 :

D'un murmure plus doux l'avertit et l'attire.

V. 15. « *L'herbe jette des fleurs ;* » voy. *Invention*, v. 224. — Le verbe *jeter*, employé ainsi, c'est le grec βρύειν. Anacréon, *Od.* XXXVII :

Ἴδε πῶς, Ἔαρος φανέντος,
χάριτες ῥόδα βρύουσιν.

V. 17. Éd. 1839 :

Il oublie, à les voir, l'emploi qui le demande.

V. 21. Éd. 1826 et 1839 :

Se courbe, et s'appuyant sur la rive penchante.

Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine
De la jeunesse en fleur la première étamine,
Ou sèchent en riant quelques pleurs gracieux
Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.

« Quand ces trois corps d'albâtre atteignaient le rivage,
D'abord j'ai cru, dit-il, que c'était mon image
Qui, de cent flots brisés prompte à suivre la loi,
Ondoyante, volait et s'élançait vers moi. »

Mais Alcide inquiet, que presse un noir augure,
Va, vient, le cherche, crie auprès de l'onde pure :
« Hylas ! Hylas ! » Il crie et mille et mille fois.
Le jeune enfant de loin croit entendre sa voix,
Et du fond des roseaux, pour adoucir sa peine,
Lui répond d'une voix inentendue et vaine.

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune Idylle au teint frais et vermeil.
Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants ;
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs ;
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
A défier un jour les pipeaux de Segrais,
Seuls connus parmi nous aux nymphes des forêts.

V. 30. C'est bien, observe M. Sainte-Beuve, le *prima lanugine malas* des Latins.

V. 38-39. Virgile, *Égl.* VI, 43 :

His adjungit, Hylan nautæ quo fonte relictum
Clamassent, ut litus, Hyla, Hyla, omne sonaret.

V. 44. Éd. 1822 et 1826 :

Court cette jeune fille au teint frais et vermeil.

V. 52. Racan est antérieur à Segrais, mais avec raison André dit que les pi-

VI

LYDÉ

« Mon visage est flétri des regards du soleil.
Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.
J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée ;
Des bêlements lointains partout m'ont appelée.
J'ai couru ; tu fuyais sans doute loin de moi :
C'était d'autres pasteurs. Où te chercher, ô toi
Le plus beau des humains ? Dis-moi, fais-moi connaître
Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître.

O jeune adolescent ! tu rougis devant moi.
Vois mes traits sans couleur ; ils pâlissent pour toi :
C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence.
Viens ; il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.
O jeune adolescent, viens savoir que mon cœur
N'a pu de ton visage oublier la douceur.
Bel enfant, sur ton front la volupté réside ;

peaux de Segrais sont *seuls connus aux nymphes des forêts*. Segrais, bien qu'il soit resté au-dessous de ses modèles, a cependant suivi et respecté les traditions léguées par Théocrite et Virgile. Racan, en fait de poésie pastorale, a le goût italien ; l'idylle lui est inconnue ; il n'a composé que des drames champêtres, qui appartiennent au genre le plus faux et le plus éloigné de la vérité. Racan était essentiellement élégiaque ; et quelques passages, où il s'est laissé aller à son instinct tendre et délicat, ont suffi pour assurer sa gloire.

VI. — L'amour de Lydé tient de la passion de Simetha (Théocrite, *Idyl.* II) ; mais Chénier a eu soin de l'adoucir et d'écarter la magie. — C'est bien cet oubli de la pudeur dont parle Virgile, quand il dépeint l'amour de Didon, *Énéide*, IV, 170. Tel est aussi dans Ovide, *Mét.* IV, l'amour de Salmacis pour Hermaphrodite.

V. 15. Voyez ce que nous avons dit sur le verbe *asseoir* dans l'*Aveugle*, v. 142. Ici André emploie *résider* pour *asseoir*. En grec on mettrait ἐφίζεται.

Pindare, *Ném.* VIII, 3, en parlant de la jeunesse :

Ton regard est celui d'une vierge timide.
Ton sein blanc, que ta robe ose cacher au jour,
Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour ;
Viens le savoir de moi ; viens, je veux te l'apprendre.
Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,
Afin que mes leçons, moins timides que toi,
Te fassent soupirer et languir comme moi ;
Et qu'enfin rassuré, cette joue enfantine
Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine.
Oh ! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin
Reposer mollement ta tête sur mon sein !
Je te verrais dormir, retenant mon haleine,
De peur de t'éveiller, ne respirant qu'à peine.
Mon écharpe de lin que je ferais flotter,
Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter
Les insectes volants et la jalouse abeille... »

. . . . . .

La nymphe l'aperçoit, et l'arrête, et soupire.
Vers un banc de gazon, tremblante, elle l'attire ;
Elle s'assied. Il vient, timide avec candeur,
Ému d'un peu d'orgueil, de joie et de pudeur.

....Παρθενίοισι καὶ παίδων ἐφίζοι-
σα βλεφάροις. . . . . .

Marot, *Ch. div.*, *chant royal*, a dit avec *asseoir* :

L'âme de celle où s'amour est *assise*.

V. 18. Dans Ovide, *Mét.* IV, 429, Hermaphrodite aussi est à cet âge d'innocence :

. . . . . Pueri rubor ora notavit,
Nescia quid sit amor. . . . . .

V. 29-31. Dans les peintures gracieuses comme dans les peintures héroïques, on rencontre presque toujours le grand Homère. Le tableau que trace Chénier se trouve dans Homère, *Iliade*, IV, 130, employé comme comparaison :

Ἡ δὲ τόσον μὲν ἔεργεν ἀπὸ χροὸς, ὡς ὅτε μήτηρ
παιδὸς ἐέργει μυῖαν, ὅθ' ἡδέϊ λέξεται ὕπνῳ.

Cf. Nonnus, *Dionys.* III, 405 ; Le Tasse, *Ger. lib.* XIV, LXVII.

Les deux mains de la nymphe errent à l'aventure.
L'une, de son front blanc, va de sa chevelure
Former les blonds anneaux. L'autre de son menton
Caresse lentement le mol et doux coton.
« Approche, bel enfant, approche, lui dit-elle,
Toi si jeune et si beau, près de moi jeune et belle.
Viens, ô mon bel ami, viens, assieds-toi sur moi.
Dis, quel âge, mon fils, s'est écoulé pour toi ?
Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire ?
Aujourd'hui, m'a-t-on dit, tes compagnons de gloire,
Trop heureux ! te pressaient entre leurs bras glissants,
Et l'olive a coulé sur tes membres luisants.
Tu baisses tes yeux noirs ? Bienheureuse la mère
Qui t'a formé si beau, qui t'a nourri pour plaire.
Sans doute elle est déesse. Eh quoi ! ton jeune sein
Tremble et s'élève ? Enfant, tiens, porte ici ta main.
Le mien plus arrondi s'élève davantage.
Ce n'est pas (le sais-tu ? déjà dans le bocage

V. 39. Expression fréquente chez les poëtes pour exprimer le premier duvet de l'adolescence. Ronsard, *Franc.* II :

Ce jouvencel à qui le blond coton,
Première fleur, sort encor du menton.

Malherbe, p. 47 :

Qu'autant que le premier coton
Qui de jeunesse est le message.

Racan, *Ode à M. de Bellegarde :*

A peine le coton ombrageoit son visage.

V. 42. Ovide, *Héroïdes,* XV, 93 :

O nec adhuc juvenis nec jam puer, utilis ætas,
O decus atque ævi gloria magna tui,
Huc ades, inque sinus, formose, relabere nostros.

V. 47. Simetha a aussi remarqué la brillante poitrine de son amant au sortir du gymnase (Théocrite, *Idyl.* II, 79).

V. 48-49. Dans Ovide, *Mét.* IV, 322, Salmacis dit à Hermaphrodite :

Sive es mortalis, qui te genuere beati
Et frater felix, et fortunata profecto
Si qua tibi soror est et quæ dedit ubera nutrix.

Quelque voile de nymphe est-il tombé pour toi?),
Ce n'est pas cela seul qui diffère chez moi.
Tu souris ? tu rougis ? Que ta joue est brillante!
Que ta bouche est vermeille et ta peau transparente !
N'es-tu pas Hyacinthe au blond Phœbus si cher ?
Ou ce jeune Troyen ami de Jupiter ?
Ou celui qui, naissant pour plus d'une immortelle,
Entr'ouvrit de Myrrha l'écorce maternelle ?
Enfant, qui que tu sois, oh ! tes yeux sont charmants
Bel enfant, baise-moi. Mon cœur de mille amants
Rejeta mille fois la poursuite enflammée ;
Mais toi seul, aime moi, j'ai besoin d'être aimée.

. . . . . .

La pierre de ma tombe à la race future
Dira qu'un seul hymen délia ma ceinture.

. . . . . .

Viens : là sur des joncs frais ta place est toute prête.
Viens, viens, sur mes genoux viens reposer ta tête.

V. 58. Voy. Ovide, *Mét.* X, 162.

V. 59. Ganymède, que Jupiter fit enlever au ciel pour lui verser le nectar. Voy. Ovide, *Mét.* X, 155; Homère, *Hym. à Vénus.*

V. 60-61. Adonis. — Myrrha, ayant eu un commerce incestueux avec son père Cinyre, fut, après sa fuite en Arabie, changée en l'arbre d'où découle la myrrhe. Elle était mère; quand le terme fut arrivé, l'écorce s'entr'ouvrit, et Adonis vint au monde (Ovide, *Mét.* X). Adonis fut aimé par Vénus; qui ne connait l'idylle de Bion : *Chant funèbre sur la mort d'Adonis ?* Même après sa mort il excita des passions (Théocrite, *Idyl.* XV, 86). Jupiter avait décidé que Vénus et Proserpine se partageraient l'amour d'Adonis (*Schol.* Théoc. *Idyl.* III, ad v. 48).

V. 62. L'éd. 1833 donne un vers incomplet :

... O! qui que tu sois, oh! tes yeux sont charmants.

V. 63. Éd. 1826 et 1839 :

Bel enfant, aime-moi. Mon cœur de mille amants.

V. 68. Le reste de cette pièce est donné dans l'éd. de 1833 comme fragment, avec ce titre : IMITÉ DE SHAKESPEARE, CHANSON DES YEUX, et dans l'éd. de 1839, dans les *Poésies diverses*, avec celui-ci : CHANSON DES YEUX, IMITÉ DE SHAKESPEARE. En étudiant attentivement le style et la suite des idées de cette idylle, on se convainc facilement que ce fragment appartient et fait suite à l'idylle de *Lydé*.— Lydé cherche le

Les yeux levés sur moi, tu resteras muet,
Et je te chanterai la chanson qui te plaît.
Comme on voit, au moment où Phœbus va renaître,
La nuit prête à s'enfuir, le jour prêt à paraître,
Je verrai tes beaux yeux, les yeux de mon ami,
En un léger sommeil se fermer à demi.
Tu me diras : « Adieu, je dors, adieu, ma belle. »
Adieu, dirai-je, adieu ; dors, mon ami fidèle,
Car le . . . aussi dort le front vers les cieux,
Et j'irai te baiser et le front et les yeux.

. . . . . .

. . . . . .

Ne me regarde point, cache, cache tes yeux ;
Mon sang en est brûlé ; tes regards sont des feux.
Viens, viens. Quoique vivant, et dans ta fleur première,
Je veux avec mes mains te fermer la paupière,
Ou malgré tes efforts je prendrai ces cheveux
Pour en faire un bandeau qui te cache les yeux.

. . . . . .

jeune enfant, l'appelle de ses vœux : « Oh ! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin... » Elle l'aperçoit, l'attire sur un banc de gazon, l'entoure de séductions, et quand l'enfant faiblit et est prêt à tomber dans ses bras, elle l'entraîne sur un lit de joncs frais.... Mais l'indication de la *Chanson des yeux*, que porte le manuscrit, s'applique au vers 80. Quant à l'idée générale de ce fragment, elle semble tirée de Gessner, *Idylles*, *Damon et Philis* : « Assieds-toi, ma chère Philis, assieds-toi ici sur le trèfle. Oh ! que ne puis-je voir sans cesse ton sourire et tes yeux ! Non, ne me regarde pas ainsi, dit-il ; et il ferma doucement les yeux de la jeune bergère. »

V. 78. Peut-être : « Car le *bel Endymion*... » ou plutôt : « Car le *dieu d'amour*... » C'est la mesure qui a forcé André à laisser provisoirement son vers incomplet.

V. 80. Shakespeare, *Meas. for Meas.* IV, 1 :

Take, oh take those lips away,
That so sweetly were forsworn ;
And those eyes, the break of day,
Lights that do mislead the morn :
But my kisses bring again,
Seals of love, but seal'd in vain.

FRAGMENT

« Laisse, ô blanche Lydé, toi par qui je soupire,
Sur ton pâle berger tomber un doux sourire,
Et, de ton grand œil noir daignant chercher ses pas,
Dis-lui : Pâle berger, viens, je ne te hais pas.

— Pâle berger aux yeux mourants, à la voix tendre,
Cesse, à mes doux baisers, cesse enfin de prétendre.
Non, berger, je ne puis ; je n'en ai point pour toi.
Ils sont tous à Mœris, ils ne sont plus à moi. »

VII

L'AMOUR ET LE BERGER

Loin des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos,
Effrayé d'un bonheur ennemi du repos,
J'allais, nouveau pasteur, aux champs de Syracuse
Invoquer dans mes vers la nymphe d'Aréthuse,
Lorsque Vénus, du haut des célestes lambris,

FRAG. — Ce petit fragment devait peut-être s'ajouter à l'idylle précédente comme dernière scène.

V. 1-4. Théocrite, *Idyl.* III, 18 :

Ὦ τὸ καλὸν ποθορεῦσα, τὸ πᾶν λίθος· ὦ κυάνοφρυ
Νύμφα, πρόςπτυξαί με τὸν αἰπόλον, ὥς τυ φιλάσω.

V. 4. Litote dont Corneille, *le Cid*, III, IV, a fait un emploi célèbre.

VII. — V. 1. *Gnide* ou Cnide, ville de Carie, célèbre par son temple et par sa statue de Vénus, ouvrage de Praxitèle (Lucien, *Am.* 11). — *Paphos*, dans l'île de Cypre, consacrée à Vénus (Lucien, *de Sacrif.* 10); du temps de Strabon (XIV, VI), il y avait encore un temple, mais Paphos avait déjà modifié son nom.

V. 5 et suiv. Imité de Bion, *Idyl.* III :

Ἃ μεγάλα μοι Κύπρις ἐθ' ὑπνώοντι παρίστα,

Sans armes, sans carquois, vint m'amener son fils.
Tous deux ils souriaient : « Tiens, berger, me dit-elle,
Je te laisse mon fils, sois son guide fidèle ;
Des champêtres douceurs instruis ses jeunes ans ;
Montre-lui la sagesse, elle habite les champs. »
Elle fuit. Moi, crédule à cette voix perfide,
J'appelle près de moi l'enfant doux et timide.
Je lui dis nos plaisirs et la paix des hameaux ;
Un dieu même au Pénée abreuvant des troupeaux ;
Bacchus et les moissons ; quel dieu, sur le Ménale,
Forma de neuf roseaux une flûte inégale.
Mais lui, sans écouter mes rustiques leçons,
M'apprenait à son tour d'amoureuses chansons :
La douceur d'un baiser et l'empire des belles ;
Tout l'Olympe soumis à des beautés mortelles ;
Des flammes de Vénus Pluton même animé ;
Et le plaisir divin d'aimer et d'être aimé.
Que ses chants étaient doux ! je m'y laissai surprendre.
Mon âme ne pouvait se lasser de l'entendre.
Tous mes préceptes vains, bannis de mon esprit,
Pour jamais firent place à tout ce qu'il m'apprit.
Il connaît sa victoire, et sa bouche embaumée

νηπίαχον τὸν Ἔρωτα καλᾶς ἐκ χειρὸς ἄγοισα
ἐς χθόνα νευστάζοντα, τόσον δέ μοι ἔφρασε μῦθον · κ. τ. λ.

Ronsard, *Od.* V, XXII, a aussi imité cette idylle ; son ode, trop longue pour être citée, est composée de quarante-huit vers de sept syllabes ; l'allure en est vive, et elle ne manque pas d'une certaine grâce.

V. 14. Apollon, qui garda les troupeaux chez Admète ; voy. Euripide, *Alceste*

V. 15. Ce fut sur les bords du Ladon, fleuve d'Arcadie, près du Ménale, qu'eut lieu la métamorphose de Syrinx en flûte (Ovide, *Mét.* I) ; la construction de la syrinx ou flûte de Pan est longuement expliquée dans Achilles Tatius, *de Clit. et Leuc.* VIII, VI.

V. 21. Allusion à l'enlèvement de Proserpine par Pluton ; voy. Apollodore, I, V ; Claudien, *Rapt de Proserpine.*

Verse un miel amoureux sur ma bouche pâmée.
Il coula dans mon cœur ; et, de cet heureux jour,
Et ma bouche et mon cœur n'ont respiré qu'amour.

VIII

PANNYCHIS

Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant... le caressent... « On dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine?... — Oui, je l'aime, Pannychis... elle est belle ; elle a cinq ans comme moi... Nous avons arrondi ce berceau en buisson de

V. 28. Cette comparaison du baiser à la douceur du miel est fréquente chez les petits poëtes grecs. Elle plait beaucoup à Méléagre, et l'on peut même dire que la doucereuse saveur du miel est en quelque sorte l'emblème de sa poésie. Méléagre, *Anal.* I, p. 5, X :

Καὶ γὰρ ἐγὼ τὸν καλὸν ἐν ἠῖθέοισι φιλήσας
Ἀντίοχον, ψυχῆς ἡδὺ πέπωκα μέλι.

Éd. 1826. Après avoir mis, *Il connut*, au v. 27 :

Me versa son doux miel sur ma bouche pâmée.
Il coula dans mon cœur ; et, dès cet heureux jour.

VIII. — Cette idylle est imitée de Gessner, *Clymène et Damon* (*) : « Dis-moi, mon bien-aimé, que veux-tu faire de ce petit autel... — ... Ne te souvient-il plus qu'aux jours de notre enfance c'était notre asile favori? Là nous n'étions pas plus hauts que cette jeune ancolie (**)... — ... Autour de cet autel je planterai du myrte et des rosiers. Si Pan les protége, leurs rameaux s'élèveront bientôt au-dessus de l'autel et formeront un petit temple de verdure... — Vois-tu ces buissons? ils s'élèvent encore en cintre, quoique incultes maintenant ; c'était notre demeure. Nous en avions élevé la voûte aussi haut que nous pouvions atteindre... — N'avais-je pas planté devant cette maison un petit jardin? Ne l'avions-nous pas entouré d'une haie de joncs? Une brebis l'eût broutée dans un instant, tant elle était grande. — ... Tu trouvas heureusement une petite image mutilée de l'Amour. En bonne mère, tu lui prodiguais tes soins et tes caresses ; une coquille de noix était son lit, là, bercé par tes chants, il reposait sur des feuilles de roses. » Puis l'idée de la cigale s'y ajoute ; mais, dans Gessner, la cigale se blesse en s'envolant, et après ces souvenirs de leur enfance, Damon s'écrie :

(*) Dans d'autres éditions, *Daphné et Micon*.

(**) Dans *le Premier Navigateur*, I, Mélide dit : « Je me souviens du temps où je n'étais guère plus haute qu'un pied d'œillet. »

roses... Nous nous promenons sous cet ombrage... On ne peut pas nous y troubler, car il est trop bas pour qu'on y puisse entrer. Je lui ai donné une statue de Vénus que mon père m'a faite avec du buis : elle l'appelle sa fille, elle la couche sur des feuilles dans une écorce de grenade... Tous les amants font toujours des chansons pour leur bergère... et moi aussi, j'en ai fait une pour elle... — Eh bien ! chante-nous ta chanson, et nous te donnerons des raisins, des figues mielleuses... »

Donnez-les moi d'abord, et puis je vais chanter...

Il tend ses deux mains... on lui donne... et puis,

D'une voix douce et claire il se met à chanter :

« Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes;
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.
Hier je me suis mis auprès de mon chevreau ;
Par Pollux et Minerve ! il ne pouvait qu'à peine
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.
D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr
Pour un beau scarabée étincelant d'azur ;
Il couche sur la laine, et je te le destine.
Ce matin j'ai trouvé parmi l'algue marine
Une vaste coquille aux brillantes couleurs ;
Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.
Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,
Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse.

« Ainsi s'écoulèrent les jours de notre enfance, lorsque dans nos jeux tu étais ma femme et moi ton époux. »

Le nom de *Pannychis* qu'André donne à la petite fille est curieux et témoigne qu'en traçant ce tableau si chaste et si enfantin, il se souvenait de l'épisode licencieux de Giton et de Pannychis, dans Pétrone, *Sat.* XXV.

Le chien de la maison est si doux ! chaque soir
Mollement sur son dos je veux te faire asseoir ;
Et, marchant devant toi jusques à notre asile,
Je guiderai les pas de ce coursier docile. »

.... Il s'en va bien baisé, bien caressé... Les jeunes beautés le suivent de loin. Arrivées aux rosiers, elles regardent par-dessus le berceau, sous lequel elles les voient occupés à former avec des buissons de myrte un temple de verdure autour d'un petit autel, pour leur statue de Vénus. Elles rient. Ils lèvent la tête, les voient et leur disent de s'en aller. On les embrasse... et, en s'en allant, la jeune Myrto dit : « Heureux âge !... Mes compagnes, venez voir aussi chez moi les monuments de notre enfance... J'ai entouré d'une haie, pour le conserver, le jardin que j'avais alors... Une chèvre l'aurait brouté tout entier en une heure... C'est là que je vivais avec Clinias ; il m'appelait déjà sa femme, et je l'appelais mon époux... Nous n'étions pas plus hauts que telle plante (1). Nous nous serions perdus dans une forêt de thym... Vous y verrez encore les romarins s'élever en berceau comme des cyprès autour du tombeau de marbre où sont écrits les vers d'Anyté... Mon bien-aimé m'avait donné une cigale et une sauterelle ; elles moururent, je leur élevai ce tombeau parmi le romarin. J'étais

V. 17-20. A côté de ce tableau nous mettrons une épigr. d'Anyté, *Anal.* I, p. 197 :

Ἡνία δή τοι παῖδες ἔνι, τράγε, φοινικόεντα
θέντες, καὶ λασίῳ φιμὰ περὶ στόματι,
ἵππια παιδεύουσι θεοῦ περὶ ναὸν ἄεθλα,
ὄφρ' αὐτοὺς φορέῃς ἥπια τερπομένους.

Dans l'Anthologie grecque, on rencontre moins souvent qu'on ne pourrait le croire de ces sortes d'épigrammes ; l'amour et la mort y jouent un plus grand rôle que l'enfance. Ces vers charmants d'André sur les jeux de deux enfants nous engagent à rappeler au lecteur un très-joli passage d'Apollonius, *Arg.* III, 114, où sont décrits les jeux de Ganymède et de Cupidon. Il existe de curieux rapports entre cette chanson de l'amant enfantin de Pannychis et le long discours amoureux que, dans Ovide, *Mét.* XIII, 789, le géant Polyphème tient à la blanche Galatée.

(1) Ici bien probablement André se serait souvenu, en le modifiant, du vers de Virgile, *Égl.* VIII, 39 :

Jam fragilis poteram a terra contingere ramos,

qu'avait imité le Tasse, *Aminte*, I, II, et que Racan, II, II, avait ainsi imité de l'italien :

Je n'avois pas douze ans quand la première flame

en pleurs... La belle Anyté (1) passa, sa lyre à la main : « Qu'as-tu ? me demanda-t-elle. — Ma cigale et ma sauterelle sont mortes... — Ah ! dit-elle, nous devons tous mourir... » (Cinq ou six vers de morale.) Puis elle écrivit sur la pierre :

« O sauterelle, à toi, rossignol des fougères,
A toi, verte cigale, amante des bruyères,
Myrto de cette tombe éleva les honneurs,
Et sa joue enfantine est humide de pleurs ;
Car l'avare Achéron, les Sœurs impitoyables
Ont ravi de ses jeux ces compagnons aimables. »

Des beaux yeux d'Alcidor s'alluma dans mon âme ;
Il me passoit d'un an et de ses petits bras
Cueilloit déjà des fruits dans les branches d'en bas.

(1) « *Anyté,* » poétesse d'une époque incertaine, dont fait mention Tatien, *Or. ad Gr.* Elle a laissé quelques épigrammes sur des oiseaux, des épitaphes et des épigraphes; voy. Brunck, *Anal.* I, p. 197. Dans ce qui nous reste d'elle, il y a une grande douceur et une délicate sensibilité. Méléagre, *Anal.* I, p. 1, 1, a comparé ses poésies à des lis.

V. 21-26. Anyté, *Anal.* I, p. 200 :

Ἀκρίδι τᾷ κατ' ἄρουραν ἀηδόνι, καὶ δρυοκοίτᾳ
τέττιγι ξυνὸν τύμβον ἔτευξε Μυρὼ,
παρθένιον στάξασα κόρα δάκρυ· δισσὰ γὰρ αὐτᾶς
παίγνι' ὁ δυσπειθὴς ᾤχετ' ἔχων Ἀΐδας.

Quelques-uns attribuent cette épigramme soit à Léonidas, soit à Érynné; voy. *Anth.* Grotii, II, p. 220, et V, p. 57. Il existe sur le même sujet une épigramme d'Argentarius, *Anal.* II, p. 273, mais qui, plus sèche de style et de pensée, ne semble être qu'un exercice littéraire d'un imitateur d'Anyté.

V. 22. M. Chopin, *Épigr. trad. de l'Anth. grecque*, p. 58, reproche justement à Chénier d'avoir donné à la cigale l'épithète de *verte*. La cigale, en effet, a le corps brun, et André en avait vu en Italie et en Grèce. Mais sans doute André donne au mot *vert* une signification plus étendue qu'on ne lui en donne ordinairement en français. — Hésiode, *Scut.* 393, donne à la cigale l'épithète de κυανόπτερος, et peut-être André ne donne-t-il à la cigale l'épithète de *verte* qu'à cause de la transparence verte ou azurée des ailes.

V. 23. André affectionnait le nom de Myrto; voy. *la Jeune Tarentine*. Est-ce par un sentiment très-délicat d'harmonie qu'André change le nom de Myro, qui est dans le grec, en celui de Myrto? car il est dans le génie de la langue grecque de relever en quelque sorte un son qui tombe brusquement, au moyen d'une dentale.

« *Honneurs,* » avec le sens latin, dons, offrandes, parures.

IX

LES COLOMBES

Deux belles s'étaient baisées... Le poëte-berger, témoin jaloux de leurs caresses, chante ainsi :

« Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles,
Se baisent. Pour s'aimer les dieux les firent belles.
Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.
Leur voix est pure et tendre, et leur âme innocente,
Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.
L'une a dit à sa sœur : « Ma sœur. . . . . .

Ma sœur, en un tel lieu croissent l'orge et le millet . .

L'autour et l'oiseleur, ennemis de nos jours,
De ce réduit, peut-être, ignorent les détours,
Viens. . . . . .

IX. — Cette allégorie est fréquente chez les poëtes; elle inspirera encore André plus tard dans les sombres murs de Saint-Lazare; voy. *Dern. poésies.*

Segrais, *Égl.* IV, se souvenant de Properce, a tracé un petit tableau qu'il est intéressant de rapprocher de l'idylle de Chénier :

Aminte, arrête un peu; vois sur ce vieux cormier
Le baiser amoureux du sauvage ramier,
Les caresses qu'il fait à sa compagne aimée,
Qui d'un même désir se fait voir animée.
Peut-on, considérant leur innocent souci,
Ne pas dire en soi-même : Heureux qui vit ainsi!
Sur ce verd alizier vois ces deux tourterelles
Se chercher, s'approcher, et trémousser des ailes;
Si l'une des deux fuit, soudain l'autre suivra,
Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.

Serait-ce à Segrais que Gessner, *Damon et Philis*, aurait emprunté ce passage : « Vois-tu, Philis, vois-tu là-bas sur cet arbre ces deux colombes? Regarde, regarde comme elles entrelacent admirablement leurs ailes! Écoute comme elles gémissent tendrement..., etc. »

Je te choisirai moi-même les graines que tu aimes, et mon bec s'entrelacera dans le tien. »

. . . . . .

L'autre a dit à sa sœur : « Ma sœur, une fontaine
Coule dans ce bosquet. . . . . »

L'oie ni le canard n'en ont jamais souillé les eaux, ni leurs cris. Viens, nous y trouverons une boisson pure, et nous y baignerons notre tête et nos ailes, et mon bec ira polir ton plumage. » — Elles vont, elles se promènent en roucoulant au bord de l'eau ; elles boivent, se baignent, mangent, puis, sur un rameau, leurs becs s'entrelacent ; elles se polissent leur plumage l'une à l'autre.

Le voyageur, passant en ces fraîches campagnes,
Dit : « Oh! les beaux oiseaux! oh! les belles compagnes! »

Il s'arrêta longtemps à contempler leurs jeux ;
Puis, reprenant sa route et les suivant des yeux,
Dit : « Baisez, baisez-vous, colombes innocentes,
Vos cœurs sont doux et purs et vos voix caressantes ;
Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »

V. 13. Ce voyageur n'est pas, il nous semble, le berger du commencement. Le berger, c'est le poëte qui voit deux jeunes belles se baiser, et qui se compare, lui aussi, au voyageur qui, dans la campagne, s'arrête charmé des jeux innocents de deux colombes. Voy. Sainte-Beuve, *Portr. litt.*

V. 17. Relisez un sonnet de Ronsard, *Am.* II, LXII, qui se termine ainsi :

O gentils oiselets, que vous estes heureux ! etc.

Et cette pensée de Ronsard se retrouve dans Racan, I, III, presque avec la même forme :

Petits oiseaux des bois, que vous estes heureux
De plaindre librement vos tourments amoureux !

V. 19-20. Alfred de Musset s'est souvenu de ce passage dans des vers bien connus.

ÉPIGRAMMES

I

SUR UN GROUPE

DE JUPITER ET D'EUROPE

Étranger, ce taureau qu'au sein des mers profondes
D'un pied léger et sûr tu vois fendre les ondes,
Est le seul que jamais Amphitrite ait porté.

I. — Cette pièce et les suivantes sont du genre de celles que les Grecs appelaient ἐπιγράμματα. On en trouve dans l'Anthologie un grand nombre sur des statues, des peintures, des médailles, mais il n'y en a aucune sur Jupiter et Europe. Voyez ci-dessous, au v. 3. André, toujours artiste, décrit le groupe avant l'enlèvement d'Europe. Cette pièce est imitée d'une idylle de Moschus (II, 95 et sqq.), dont les différents traits sont répartis par André dans la description du groupe et dans le récit de l'enlèvement.

Les passages imités par André sont aux vers 95, 108 et 125 :

Ἡ δέ μιν ἀμφαφάασκε καὶ ἠρέμα χείρεσιν ἁπρόν, κ. τ. λ.

Ὡς φαμένη νώτοισιν ἐφίζανε μειδιόωσα, κ. τ. λ.

Ἡ δ' ἄρ' ἐφεζομένη Ζηνὸς βοέοις ἐπὶ νώτοις, κ. τ. λ.

Cf. Lucien, *Dial. mar.* XV; Achilles Tatius, *Clit. et Leuc.* I, 1; Nonnus, *Dionys.* I, 46; Ovide, *Met.* II, 850; Horace, *Od.* III, 27; Le Brun, *Od.* I, *Europe.*

V. 3. Anacréon, XXXV, dans une ode qui est une véritable épigramme sur un groupe de Jupiter et d'Europe :

Οὐκ ἂν δὲ ταῦρος ἄλλος

Il nage aux bords crétois. Une jeune beauté
Dont le vent fait voler l'écharpe obéissante
Sur ses flancs est assise, et d'une main tremblante
Tient sa corne d'ivoire, et, les pleurs dans les yeux,
Appelle ses parents, ses compagnes, ses jeux ;
Et, redoutant la vague et ses assauts humides,
Retire et veut sous soi cacher ses pieds timides.

L'art a rendu l'airain fluide et frémissant.
On croit le voir flotter. Ce nageur mugissant,
Ce taureau, c'est un dieu, c'est Jupiter lui-même.
Dans ces traits déguisés, du monarque suprême
Tu reconnais encore et la foudre et les traits.
Sidon l'a vu descendre au bord de ses guérets,
Sous ce front emprunté couvrant ses artifices,
Brillant objet des vœux de toutes les génisses.

La vierge tyrienne, Europe, son amour,
Imprudente, le flatte : il la flatte à son tour ;
Et, se fiant à lui, la belle désirée

ἐξ ἀγέλης ἐλασθεὶς
ἔπλευσε τὴν θάλασσαν,
εἰ μὴ μόνος γ' ἐκεῖνος.

V. 5. Comparez ce tableau avec celui d'*Amymone*.

V. 16. Europe avait pour père Agénor de Sidon.

V. 18. « *Objet des vœux.* » Les poëtes emploient l'un pour l'autre, et sans distinction, les mots *sujet* et *objet*, parce que l'être aimé est réellement en même temps le *sujet* qui fait naître l'amour et l'*objet* auquel se rapporte l'amour. Ainsi Racine, *Phèdre*, II, v, a dit :

Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne *sujet des vœux* des filles de Minos.

Au contraire Malherbe, p. 35, avait dit :

Que vous ont fait ces cheveux,
Dignes *objets de tant de vœux ?*....

La Fontaine, *Ode pour Madame*, a employé les deux mots en même temps :

Elle eut honte qu'un *objet*,
De tant de vœux le sujet...

Ose asseoir sur son flanc cette charge adorée.
Il s'élance dans l'onde ; et le divin nageur,
Le taureau, roi des dieux, l'humide ravisseur,
A déjà passé Chypre et ses rives fertiles ;
Il approche de Crète, et va voir les cent villes.

II

MNAÏS

Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde,
La brebis se traînant sous sa laine féconde,
Au front de la colline accompagnent les pas,
A la jeune Mnaïs rendez, rendez, hélas !
Par Cybèle et Cérès et sa fille adorée,
Une grâce légère, une grâce sacrée.

V. 22. Tout en imitant Moschus, André n'oublie pas Ovide, qui a dit, *Mét.* II, 868 :

. . . . . Ausa est quoque regia virgo,
Nescia quem premeret, tergo considere tauri.

II. — Les éditions précédentes donnent à la jeune fille le nom d'*Innaïs* qui n'est ni grec ni latin, et qui ne se trouve dans aucun poëte. *Mnaïs* se lit dans un fragment de Sappho (Hephæstion, *Enchir.* p. 37) ; voy. Sappho, *ed.* Volger, Lipsiæ, p. 55. Cette pièce est une épitaphe traduite de Léonidas de Tarente, *Anal.* I, p. 246, XCVII :

Ποιμένες, οἳ ταύτην ὄρεος ῥάχιν οἰοπολεῖτε
αἶγας κ' εὐείρους ἐμβατέοντες ὄϊς,
Κλειταγόρη, πρὸς Γῆς, ὀλίγην χάριν, ἀλλὰ προσηνῆ
τίνοιτε, χθονίης εἵνεκα Φερσεφόνης.
Βληχήσαιντ' ὄϊές μοι, ἐπ' ἀξέστοιο δὲ ποιμὴν
πέτρης συρίζοι πρηέα βοσκομέναις,
εἴαρι δὲ πρώτῳ λειμώνιον ἄνθος ἀμέρσας
χωρίτης στεφέτω τύμβον ἐμὸν στεφάνῳ,
καί τις ἀπ' εὐάρνοιο καταχραίνοιτο γάλακτι
οἰὸς, ἀμολγαῖον μαστὸν ἀνασχόμενος,
κρηπῖδ' ὑγραίνων ἐπιτύμβιον · εἰσὶ θανόντων,
εἰσὶν ἀμοιβαῖαι κἀν φθιμένοις χάριτες.

V. 6. « *Grâce légère*, » délicate, comme La Fontaine, *Fab.* VIII, IV :

Vous puis-je offrir mes vers et leurs *grâces légères* ?

Naguère auprès de vous elle avait son berceau,
Et sa vingtième année a trouvé le tombeau.
Que vos agneaux au moins viennent près de ma cendre
Me bêler les accents de leur voix douce et tendre,
Et paître au pied d'un roc où, d'un son enchanteur,
La flûte parlera sous les doigts du pasteur.
Qu'au retour du printemps, dépouillant la prairie,
Des dons du villageois ma tombe soit fleurie;
Puis, d'une brebis mère et docile à sa main,
En un vase d'argile il pressera le sein ;
Et sera chaque jour d'un lait pur arrosée
La pierre en ce tombeau sur mes mânes posée.
Morts et vivants, il est encor pour nous unir
Un commerce d'amour et de doux souvenir.

FRAGMENT I.

Et la blanche brebis de laine appesantie...

FRAGMENT II.

Syrinx parle et respire aux lèvres du berger...

V. 17. Sur ces libations propitiatoires, voy. *Odyssée*, X, 518; Eschyle, *Perses*, 607; Sophocle, *Électre*, 893; Euripide, *Oreste*, 115; *Énéide*, III, 62, etc.

I. — Voy. Sainte-Beuve, *Portr. litt.* Ce vers semble être une note jetée sur le papier par André, à la première lecture de l'épigramme de Léonidas; la nécessité de la rime l'a modifié, et il est devenu :

La brebis se traînant sous sa laine féconde.

II. — Voy. Sainte-Beuve, *Portr. litt.* André sans doute avait remarqué dans Léonidas l'expression : « ἐπ' ἀξέστοιο δὲ ποιμὴν πέτρης συρίζοι. »

Le mot συρίζοι par lui-même fait image, et c'est justement cette image qu'André a voulu rendre, en se souvenant d'Ovide, *Mét.* I, 707. Mais ce vers n'est encore qu'une simple note de poëte; un faible changement eût suffi pour en faire une variante du vers 12; il eût pu changer *berger* en *pasteur*, et dire :

Et paître au pied d'un roc où, d'un son enchanteur,
Syrinx parle et respire aux lèvres du *pasteur*.

III

A L'HIRONDELLE

Fille de Pandion, ô jeune Athénienne,
La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine,
Et nourrit tes petits qui, débiles encor,
Nus, tremblants, dans les airs n'osent prendre l'essor.
Tu voles ; comme toi la cigale a des ailes.
Tu chantes ; elle chante. A vos chansons fidèles
Le moissonneur s'égaye, et l'automne orageux
En des climats lointains vous chasse toutes deux.
Oses-tu donc porter dans ta cruelle joie
A ton nid, sans pitié, cette innocente proie ?
Et faut-il voir périr un chanteur sans appui
Sous la morsure, hélas ! d'un chanteur comme lui !

III. — Événus de Paros, *Anal.* I, p. 166, XIII :

Ἀτθὶ κόρα, μελίθρεπτε, λάλος λάλον ἁρπάξασα
τέττιγ', ἀπτῆσιν δαῖτα φέρεις τέκεσι,
τὸν λάλον ἁ λαλόεσσα, τὸν εὔπτερον ἁ πτερόεσσα,
τὸν ξένον ἁ ξείνα, τὸν θερινὸν θερινά.
Οὐχὶ τάχος ῥίψεις; οὐ γὰρ θέμις, οὐδὲ δίκαιον
ὄλλυσθ' ὑμνοπόλους ὑμνοπόλοις στόμασι.

L'*Anth.* Grotii donne cette épigramme comme d'un auteur incertain.

V. 1. Pandion avait deux filles : Procné et Philomèle. Térée, roi de Thrace, après avoir épousé Procné, conçoit une passion criminelle pour Philomèle, l'enferme dans une grotte, la viole et lui coupe la langue ; mais Philomèle parvient à instruire sa sœur, qui la délivre pendant les fêtes de Bacchus, et toutes deux se vengent en faisant manger à Térée son propre fils. Térée furieux se précipite sur elles l'épée à la main ; mais soudain Philomèle est changée en rossignol, Procné en hirondelle, et Térée en huppe. Voy. Ovide, *Mét.* VI, 412 et sqq. Sur le genre des métamorphoses, les poëtes et les commentateurs varient. Cf. Anacréon, XI ; Tzetzès, *Chil.* VII, 142 ; *Schol.* Aristoph. *Aves*, 216.

V. 2. L'hirondelle est en effet l'ennemie redoutable de la cigale (Ælien, VIII, VI).

IV

L'AMOUR LABOUREUR

Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon,
L'Amour guide le soc et trace le sillon ;
Il presse sous le joug les taureaux qu'il enchaîne.
Son bras porte le grain qu'il sème dans la plaine.
Levant le front, il crie au monarque des dieux :
« Toi, mûris mes moissons, de peur que loin des cieux
Au joug d'Europe encor ma vengeance puissante
Ne te fasse courber ta tête mugissante. »

V

L'AMOUR ENDORMI

Là reposait l'Amour, et sur sa joue en fleur
D'une pomme brillante éclatait la couleur.

IV. — Imité de Moschus, *Épigr.* VIII :

Λαμπάδα θεὶς καὶ τόξα βοηλάτιν εἵλετο ῥάβδον
οὖλος Ἔρως, πήρην δ' εἶχε κατωμαδίην·
καὶ ζεύξας ταλαεργὸν ὑπὸ ζυγὸν αὐχένα ταύρων,
ἔσπειρεν Δηοῦς ἄβλακα πυροφόρον.
Εἶπε δ' ἄνω βλέψας αὐτῷ Διΐ· Πλῆσον ἀρούρας,
μή σε τὸν Εὐρώπης βοῦν ὑπ' ἄροτρα βάλω.

Nonnus, *Dionys.* I, 80, s'est souvenu de cette épigramme.

V. — Imité de Platon, *Anal.* I, p. 174, XXIX :

Ἅλσος δ' ὡς ἱκόμεθα βαθύσκιον εὕρομεν ἔνδον
πορφυρέοις μήλοισιν ἐοικότα παῖδα Κυθήρης.
Οὐδ' ἔχεν ἰοδόκον φαρέτρην, οὐ καμπύλα τόξα·
ἀλλὰ τὰ μὲν δένδρεσσιν ὑπ' εὐπετάλοισι κρέμαντο·

Je vis, dès que j'entrai sous cet épais bocage,
Son arc et son carquois suspendus au feuillage.
Sur des monceaux de rose au calice embaumé
Il dormait. Un souris sur sa bouche formé
L'entr'ouvrait mollement, et de jeunes abeilles
Venaient cueillir le miel de ses lèvres vermeilles.

VI

« Virginité chérie ! ô compagne innocente !
Où vas-tu ! Je te perds ; ah ! tu fuis loin de moi !
— Oui, je pars loin de toi ; pour jamais je m'absente,
Adieu. C'est pour jamais. Je ne suis plus à toi. »

αὐτὸς δ' ἐν καλύκεσσι ῥόδων πεπεδημένος ὕπνῳ
εὗδεν μειδιόων· ξουθαὶ δ' ἐφύπερθε μέλισσαι
κηροχύτοις ἐντὸς λαροῖς ἐπὶ χείλεσι βαῖνον.

Ronsard, *Am.* II, II, se souvenait sans doute de Platon, quand il disait à Marie :

Marie, vous avez la joue aussi vermeille
Qu'une rose de may ; . . . . . .
Quand vous estiez petite, une mignarde abeille
Dans vos lèvres forma son nectar savoureux.

VI. — André, comme on le sait, composa à seize ans cette pièce, imitée de Sappho. Voici les vers de Sappho, conservés par Démétrius de Phalère, *de Elocut.* CXL :

Παρθενία, παρθενία, ποῖ με λιποῖσα οἴχῃ ;
οὐκέτ' ἥξω πρός σε, οὐκέτ' ἥξω.

Démétrius, en citant ce fragment, nous donne son jugement : « Αἱ δὲ ἀπὸ τῶν σχημάτων χάριτες δῆλαι εἰσι καὶ πλεῖσται παρὰ Σαπφοῖ· οἷον ἐκ τῆς ἀναδιπλώσεώς που νύμφη πρὸς τὴν παρθενίαν φησί. » Sans doute les vers de Chénier n'ont pas la rapidité concise de ceux de Sappho ; la rime lui a demandé quatre vers au lieu de deux. Mais on doit remarquer le goût d'André, qui déjà s'attache à la forme ; car, qu'il ait lu Démétrius (*) ou qu'il obéisse à son instinct de poëte, il est évident qu'il cherche à rendre ces répétitions qu'admire le critique grec.

(*) Ces vers de Sappho manquent dans les *Analecta* de Brunck.

VII

MÉDÉE

Au sang de ses enfants, de vengeance égarée,
Une mère plongea sa main dénaturée ;
Et l'amour, l'amour seul avait conduit sa main.
Mère, tu fus impie, et l'amour inhumain.
Mère ! amour ! qui des deux eut plus de barbarie ?
L'amour fut inhumain ; mère, tu fus impie.
Plût aux dieux que la Thrace aux rameurs de Jason
Eût fermé le Bosphore, orageuse prison ;
Que, Minerve abjurant leur fatale entreprise,

VII. — V. 1-6. Ces vers sont fidèlement et heureusement imités de Virgile, *Égl.* VIII, 47 :

> Sævus amor docuit gnatorum sanguine matrem
> Commaculare manus : crudelis tu quoque, mater ;
> Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
> Improbus ille puer : crudelis tu quoque, mater.

On peut reprocher quelque subtilité à cette succession d'antithèses ; mais, dans une églogue, ce défaut disparaît et donne même une valeur toute poétique aux chants du berger. Dans une tragédie, ces vers n'eussent pas été à leur place ; chaque genre a des beautés diverses. Aussi c'est une imprécation qu'Euripide, dans sa *Médée*, 1323, met à la bouche de Jason.

V. 5. Dans Euripide, *Ion*, 960, Créuse, séduite par Apollon, a exposé son fils ; le vieillard qui l'interroge lui dit, énonçant avec un sens affirmatif la même pensée que nous trouvons dans Virgile avec un sens dubitatif :

> Φεῦ· τλήμων σὺ τόλμης, ὁ δὲ θεὸς μᾶλλον σέθεν.

V. 7 et suiv. Euripide, *Médée*, 1 :

> Εἴθ' ὤφελ' Ἀργοῦς μὴ διαπτάσθαι σκάφος
> Κόλχων ἐς αἶαν κυανέας Συμπληγάδας,
> μηδ' ἐν νάπαισι Πηλίου πεσεῖν ποτε
> τμηθεῖσα πεύκη, μηδ' ἐρετμῶσαι χέρας
> ἀνδρῶν ἀρίστων, οἳ τὸ πάγχρυσον δέρος
> Πελίᾳ μετῆλθον.....

Cf. Phèdre, *Fab.* IV, VII ; Ennius, *Médée ;* Apoll., *Arg.* IV, 32 ; et de semblables mouvements poétiques dans Catulle, LXIV, 171 ; Virgile, *Én.* IV, 657.

Pélion n'eût jamais, aux bords du bel Amphryse,
Vu le chêne, le pin, ses plus antiques fils,
Former, lancer aux flots sous la main de Tiphys,
Ce navire animé, fier conquérant du Phase,
Qui sut ravir aux bois du menaçant Caucase
L'or du bélier divin, présent de Néphélé,
Téméraire nageur qui fit périr Hellé !

VIII

Ah ! prends un cœur humain, laboureur trop avide.
Lorsque d'un pas tremblant l'indigence timide
De tes larges moissons vient, le regard confus,
Recueillir après toi les restes surperflus,
Souviens-toi que Cybèle est la mère commune.
Laisse la probité, que trahit la fortune,
Comme l'oiseau du ciel, se nourrir à tes pieds
De quelques grains épars sur la terre oubliés.

V. 10. « *Amphryse*, » fleuve de Thessalie (Strabon, IX, v, 8). Pour les détails mythologiques, historiques, géographiques, voyez ci-dessus les deux notes *Idyl.* V, 1, et *Élég.* V, 10.

V. 13. « *Navire animé*, » navire doué d'une âme, puisqu'il rendait des oracles. Dans l'idylle d'*Hylas* il l'a appelé *navire éloquent.*

VIII. — Imité de Thomson, *Automne :*

Be not too narrow, husbandmen ! but fling
From the full sheaf, with charitable stealth,
The liberal handful. Think, oh grateful think !
How good the God of harvest is to you :
Who pours abundance o'er your flowing fields.
While these unhappy partners of your kind
Wide hover round you, like the fowls of heaven
And ask their humble dole. . . . . .

IX

Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile
Le soir emplis de lait trente vases d'argile,
Crains la génisse pourpre, au farouche regard,
Qui marche toujours seule, et qui paît à l'écart.
Libre, elle lutte et fuit intraitable et rebelle.
Tu ne presseras point sa féconde mamelle,
A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.

Vu et fait à Catillon, près Forges, le 4 août 1792, et écrit à Gournay le lendemain.

IX. — V. 7. Théocrite, *Idyl.* XXV, 102, a tracé un petit tableau semblable :

Ἀλλ' ὁ μὲν ἀμφὶ πόδεσσιν ἐϋτμήτοισιν ἱμᾶσιν
καλοπέδιλ' ἀράρισκε, παρασταδὸν ἐγγὺς ἀμέλγων.

V. 8. « *Lent* » est la traduction du latin *lentus* que Virgile emploie, par exemple, *Égl.* III, 38, 83, pour les arbustes qui plient mais ne rompent pas; et, *Énéide*, VII, 634, pour l'argent qui est malléable; mais *lent* n'ajoute pas beaucoup à l'idée de *souple;* cependant *souple* s'applique à la nature du cuir et *lent* à l'effet qu'on en attend.

ÉTUDES ET FRAGMENTS

I

BACCHUS

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée ;

I. — Cette pièce est imitée d'Ovide, *Mét.* IV, 11 et sqq. :

> ..... Bacchumque vocant, Bromiumque, Lyæumque,
> Ignigenamque, satumque iterum, solumque bimatrem.
> Additur his Nyseus, indetonsusque Thyoneus,
> Et cum Lenæo genialis consitor uvæ,
> Nyctelíusque, Eleleusque parens, et Iacchus, et Evan;
> Et quæ præterea per Graias plurima gentes
> Nomina, Liber, habes. . . . . .
> . . . . . Tu bijugum pictis insignia frenis
> Colla premis lyncum : Bacchæ Satyrique sequuntur;
> Quique senex ferula titubantes ebrius artus
> Sustinet, aut pando non fortiter hæret asello.
> Quacumque ingrederis, clamor juvenilis, et una
> Femineæ voces, impulsaque tympana palmis,
> Concavaque æra sonant, longoque foramine buxus.

En lisant les vers d'André, il ne faut pas oublier qu'il se souvenait aussi d'un passage de *l'Art d'aimer* d'Ovide, de Catulle, LXIV, 255, et du *Silène* de Virgile.

V. 1. « *Thyonée,* » fils de Thyone, surnom de Sémélé; voy. *Schol.* Apollonius, *Arg.* I, 636.

V. 2. « *Dionyse*, » dieu de Nysa; c'est l'explication qu'avait adoptée Chénier, comme on le voit dans le fragment qui suit cette pièce. Nonnus et les mythographes sont en désaccord sur la signification et l'étymologie de ce nom. — « *Évan* , » *Évohé*, *Évoë*, c'est le cri que poussaient les Bacchantes dans leurs chants en l'honneur du dieu. Sur les significations et étymologies de ce nom, consultez *Schol.* Aristophane.

Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos,
Quand ta voix rassurait la fille de Minos.
Le superbe éléphant, en proie à ta victoire,
Avait de ses débris formé ton char d'ivoire.
De pampres, de raisins mollement enchaîné,
Le tigre aux larges flancs de taches sillonné,
Et le lynx étoilé, la panthère sauvage,
Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.
L'or reluisait partout aux axes de tes chars.
Les Ménades couraient en longs cheveux épars
Et chantaient Évoë, Bacchus et Thyonée,
Et Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée,
Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms.
Et la voix des rochers répétait leurs chansons ;
Et le rauque tambour, les sonores cymbales,

Clém. d'Alex., *Adm. ad gentes*, p. 7, D, le fait dériver de εὖια, nom hébraïque d serpent femelle, et l'on sait que les Bacchantes se couronnaient de serpents. Sur un autre origine d'Évoë (euge, courage), voy. Acron, *Comm. in Horat.*, Od. I, XVIII Quoi qu'il en soit, c'est un des plus vieux débris des chants dithyrambiques en l'hon neur de Bacchus ; voy. Plutarque, *sur le mot* EI *de Delphes*. C'est sous ce nom qu'o invoquait Bacchus dans les festins (Athénée, VIII, XVI, p. 363, B). — « *Iacchus*, le nom de l'antique Bacchus ; voy. Nonnus, *Dionys.* XXXI, 63. Cf. Hérodote VIII, LXV. — « *Lénée*, » surnom de Bacchus, qui vient de λῆνος, pressoir. Nonnus *Dionys.* XIV, 99, fait de Lénée un des fils de Silène. C'est de ce nom que les petite Dionysiaques s'appelèrent *Lénéennes*. — Au surplus, il y a sur les surnoms d Bacchus tout un système d'étymologie qui rattache le culte de Bacchus à la mythe logie symbolique des Égyptiens.

V. 4. Ariane, abandonnée du parjure Thésée, errait éplorée sur le rivage d Naxos ; Bacchus triomphant lui apparaît, et l'amour du dieu la console de la fuite d héros. Voy. Ovide, *Art d'aimer*, I ; Catulle, LXIV, 254.

V. 9. « *Le lynx étoilé*, » parsemé de taches.

V. 12. « *Ménades*, » surnom des Bacchantes (μαίνομαι) ; voy. Euripide, *Bacc passim*.

V. 17. En donnant au mot *et* qui commence ce vers la valeur de *ainsi que*, o n'a pas besoin de supposer un verbe sous-entendu dans les vers suivants. — Le *tam bour*, c'était le *tympanum*, sorte de tambour de basque, qu'on frappait avec l mains ; voy. Lucrèce, II, 618 ; les *cymbales* étaient ce qu'elles sont encore aujou

Les hautbois tortueux, et les doubles crotales
Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin
Le faune, le satyre et le jeune sylvain,
Au hasard attroupés autour du vieux Silène,
Qui, sa coupe à la main, de la rive indienne,
Toujours ivre, toujours débile, chancelant,
Pas à pas cheminait sur son âne indolent.

FRAGMENT I.

C'est le dieu de Nysa, c'est le vainqueur du Gange,
Au visage de vierge, au front ceint de vendange,
Qui dompte et fait courber sous son char gémissant
Du lynx aux cent couleurs le front obéissant...

d'hui; voy. Lucrèce, *id.* Les épithètes *rauque* et *sonores*, qu'André donne au tambour et aux cymbales, correspondent à *rauca* et à *mollia*. Quelques éd. de Properce (III, XVII, 33 et 36) donnent à tort *mollia tympana* et *cymbala rauca*. Burmann * et Lachmann ont changé ces épithètes, et mis, v. 33, *mollia cymbala*, et, v. 36, *tympana rauca*. *Sonores* est la signification très-juste de *mollia*, car *mollia cymbala* signifie des cymbales sensibles au moindre toucher, c'est-à-dire *sonores*.

V. 18. « *Le hautbois tortueux*, » tibia curva, Tibulle, II, 1, 86. — Les *crotales* sont les castagnettes antiques; « *doubles*, » parce que les crotales se composaient de deux lames. Bien qu'Ovide et Catulle ne parlent pas de cet instrument dans la description du cortége de Bacchus, il était cependant usité dans les Bacchanales, comme le prouve ce passage d'Euripide, *Cycl.* 203 :

Τί βαχχιάζετ'; οὐ Διώνυσος τάδε,
οὐ κρόταλα χαλκοῦ, τυμπάνων τ' ἀράγματα.

V. 19. De même, en chantant le Io-Pæan (Homère, *Hym. à Apollon*, 514), les Crétois dansent sur le chemin en accompagnant Apollon, qui joue de la cithare.

V. 21. Le souvenir du Silène de Virgile s'ajoute ici. Silène avait élevé Bacchus; il l'accompagna dans la guerre des Indes (Lucien, *Bacchus*).

FRAGMENT I. — Ces quatre vers, qu'a retrouvés M. Sainte-Beuve, ne sont en quelque sorte qu'une variante, une seconde imitation des vers d'Ovide :

Virgineum caput est. Oriens tibi victus, ad usque
Decolor extremo qua tinguitur India Gange, etc.

Peut-être est-ce un premier essai qu'André aura abandonné pour donner à son début un accent plus marqué d'invocation. — « *Front ceint de vendange.* » Le mot *vendange* signifie le raisin lui-même comme parfois en latin. Voy. Virgile, *Én.* VII, 89.

(*) Il est probable qu'André se servait de l'édition de Burmann, qui venait de paraître en 1780.

FRAGMENT II.

Bacchus, Hymen, ces dieux toujours adolescents...

II

HERCULE

OEta, mont ennobli par cette nuit ardente,
Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente
Reçut de son amour un présent trop jaloux,
Victime du centaure immolé par ses coups.
Il brise tes forêts : ta cime épaisse et sombre

Fragment II. — Ce fragment ne se rattache qu'indirectement à l'hymne à Bacchus ; cependant il semble là mieux à sa place que dans les fragments séparés. La première idée est dans Ovide (vers cités ci-dessus) :

. . . . . Tibi enim inconsumta juventas.
Tu puer æternus. . . . . .

Mais André se souvient également de Tibulle, I, IV, 37 :

Solis æterna est Phœbo Bacchoque juventas,

et crée un vers isolé qui prendra place quelque jour dans une idylle, ou restera ainsi à l'état de note poétique.

II. — V. 1-4. Le centaure Nessus, portant un jour Déjanire sur ses épaules pour lui faire traverser l'Événus, l'outrage de sa main lascive ; elle crie, Hercule se retourne et tue Nessus, qui, pour se venger, recommande en mourant à Déjanire de conserver son sang comme un philtre amoureux propre à ramener son infidèle époux. Lorsqu'après une longue et victorieuse course Hercule ramène dans ses foyers la jeune Iole, Déjanire, jalouse, lui envoie en présent une tunique trempée dans le sang empoisonné de Nessus ; Hercule la revêt, et, bientôt en proie à des tortures qu'il ne peut supporter, amoncelle un bûcher au sommet de l'OEta et se livre aux flammes. (Sophocle, *Trach.*)

V. 5-14. Ovide, *Mét.* IX, 229 :

. . . . . At tu, Jovis inclyta proles,
Arboribus cæsis, quas arduus gesserat OEte,
Inque pyram structis, ...
. . . . . Quo flamma ministro

En un bûcher immense amoncelle sans nombre
Les sapins résineux que son bras a ployés.
Il y porte la flamme ; il monte, sous ses pieds
Etend du vieux lion la dépouille héroïque,
Et l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un dieu.
Le vent souffle et mugit. Le bûcher tout en feu
Brille autour du héros, et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide !

III

J'apprends, pour disputer un prix si glorieux,
Le bel art d'Érichthon, mortel prodigieux,

Subdita, dumque avidis comprenditur ignibus agger,
Congeriem silvæ Nemeæo vellere summam
Sternis : et imposita clavæ cervice recumbis,
Haud alio vultu, quam si conviva jaceres,
Inter plena meri redimitus pocula sertis.
Jamque valens, et in omne latus diffusa sonabat,
Securosque artus, contemptoremque petebat
Flamma suum. . . . . .
Quem pater omnipotens, inter cava nubila raptum,
Quadrijugo curru radiantibus intulit astris.

André, toujours plein de goût, n'a pas rendu la pensée faible et molle d'Ovide, qui compare Hercule à un convive couronné de fleurs. Cf. Sénèque, *Herc.* 1483 ; Stace, *Silv.* III, I.

III. — Érichthon, quatrième roi d'Athènes, fils de Vulcain et de la Terre (Apollodore, III, XIV), l'inventeur du quadrige ; voy. Rosin, *Ant. Rom.* V, V, p. 321. C'est Érichthon, comme le dit Manilius, *Astr.* I, 359,

Quem primum curru volitantem Juppiter alto
Quadrijugis conspexit equis, cœloque sacravit.

Il était contrefait, ce qui lui fit donner par la fable des pieds de serpent. Ovide, *Mét.* II, 560, prétend qu'un serpent s'était glissé dans son berceau. Euripide, *Ion*, 21, veut que Minerve l'ait confié à la garde de deux serpents, d'où l'usage se répandit chez les Athéniens de mettre des serpents dorés dans le berceau des enfants, lesquels serpents étaient des colliers, comme Euripide le dit plus loin, v. 1431.

Qui sur l'herbe glissante, en longs anneaux mobiles,
Jadis homme et serpent, traînait ses pieds agiles.
Élevé sur un axe, Érichthon le premier
Aux liens du timon attacha le coursier,
Et vainqueur près des mers, sur les sables arides,
Fit voler à grand bruit les quadriges rapides.
Le Lapithe hardi dans ses jeux turbulents,
Le premier, des coursiers osa presser les flancs.
Sous lui, dans un long cercle achevant leur carrière,
Ils surent aux liens livrer leur tête altière,
Blanchir un frein d'écume, et légers, bondissants,
Agiter, mesurer leurs pas retentissants.

IV

LE SATYRE ET LA FLUTE

Toi, de Mopsus ami ! Non loin de Bérécynthe
Certain satyre un jour trouva la flûte sainte

V. 5 et suiv. Virgile, *Géorg.* III, 113 :

> Primus Erichthonius currus et quattuor ausus
> Jungere equos, rapidusque rotis insistere victor.
> Frena Pelethronii Lapithæ gyrosque dedere
> Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
> Insultare solo, et gressus glomerare superbos.

Cf. Lucrece, V, 1296; Val. Flaccus, *Arg.* VII, 605.

V. 14. L'harmonie de ces vers est remarquable; ils sont légers, bondissants comme les coursiers eux-mêmes. — « *Mesurer,* » soumettre à une mesure, à un rhythme.

IV. — Les poëtes n'ont jamais traité les satyres avec beaucoup de respect; plus loin, nous en verrons un rival d'un bouc; ici le tableau est plus relevé : le rival du satyre est Hyagnis. Un jour, dit la Fable, le rival fut un dieu; cette fois le satyre paya son orgueil de sa vie, mais il devait avoir au delà de la tombe la consolation de voir son épitaphe composée par Alcée (*Anal.* I, p. 488).

V. 1. Le premier hémistiche est précieux, et permet en quelque sorte de rétablir

Dont Hyagnis calmait ou rendait furieux
Le cortége énervé de la mère des dieux.
Il appelle aussitôt, des fanges du Méandre,
Les nymphes de l'Asie, et leur dit de l'entendre ;
Que tout l'art d'Hyagnis n'était que dans ce bui;
Qu'il a, grâce au destin, des doigts tout comme lui.
On s'assied. Le voilà qui se travaille et sue,
Souffle, agite ses doigts, tord sa lèvre touffue,
Enfle sa joue épaisse, et fait tant qu'à la fin

l'ensemble de l'idylle. On peut se figurer deux bergers se disputant entre eux le prix du chant, ou mieux, chacun des deux bergers fondant sur son talent poétique l'espérance qu'il a de gagner le cœur de son amante. La jalousie s'allume ; ils s'excitent réciproquement ; l'un d'eux, pour prouver son talent, rappelle à son rival l'amitié que Mopsus a conçue pour lui, amitié d'artistes, née d'une mutuelle admiration (Mopsus, en effet, nous est connu comme chanteur et poëte célèbre dans Virgile, *Égl.* V) ; mais le rival aussitôt lui répond qu'il s'est laissé prendre aux éloges railleurs de Mopsus, et il lui cite l'histoire de ce satyre qui, lui aussi, s'imaginait avoir le talent d'Hyagnis. Au surplus, n'est-ce pas la même pensée que dans le passage de Virgile, *Égl.* III, 25, où Damète se vante d'avoir vaincu Damon, et où Ménalque lui répond :

> Cantando tu illum ? aut unquam tibi fistula cera
> Juncta fuit ? Non tu in trivils, indocte, solebas
> Stridenti miserum stipula disperdere carmen ?

et dans le passage de Calpurnius, *Égl.* VI, 22, où Astylas répond à Lycidas qui se vante de sa victoire :

> Vincere tu quemquam ! Vel te certamine quisquam
> Dignetur, qui vix stillantes, aride, voces
> Rumpis, et expellis male singultantia verba ?

« *Bérécynthe,* » ville de Phrygie, où se célébraient les mystères de Cybèle, *la mère des dieux* (Strabon, X, III, 12). Ronsard, *Franc.*, appelle Cybèle la *Bérécynthienne.*

V. 3. « *Hyagnis,* » selon Apulée, *Flor.* III, fut le père et le maître de Marsyas, le joueur de flûte. Voy. *Pseudoplut.* X, *Marsyas, de Fluviis.*

V. 4. Voy. Catulle, *de Berecynthia et Aty.* — « *Énervé.* » Il est probable que le poëte a pris *énervé* non pas au figuré, mais au sens réel et physique.

V. 6. Dans le combat d'Apollon et de Marsyas (Apulée, *Flor.* III) : « Musæ cum Minerva dissimulamenti gratia judices adstitere, ad deridendam scilicet monstri illius barbariem, nec minus ad stoliditatem puniendam. » De même, dans le combat des Muses et des Piérides (Ovide, *Mét.* V, 317), les Nymphes sont juges et s'assoient sur des siéges taillés dans le roc.

V. 8. Hyagnis fut, dit-on, le premier qui imagina de lever et de baisser les doigts sur la flûte. Voy. Apulée, *Flor.* III.

Le bois résonne et pousse un cri rauque et chagrin.
L'auditoire étonné se lève, non sans rire.
Les éloges railleurs fondent sur le satyre
Qui pleure, et des chiens même, en fuyant vers le bois,
Évite comme il peut les dents et les abois.

V

NÉÈRE ET CHROMIS

. . . . . .

Accours, jeune Chromis, je t'aime, et je suis belle,
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière ; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle!

V. 12. Dans Calpurnius, *Égl.* X, 6, des enfants qui ont trouvé la flûte de Pan nous offrent un petit tableau semblable à celui que nous trace André :

Hanc pueri (tanquam prædam pro carmine possent
Sumere, fasque esset calamos tractare deorum)
Invadunt furto : sed nec resonare canorem
Fistula, quem suerat, nec vult contexere carmen ;
Sed pro carminibus male dissona sibila reddit.

V. 15. « *Des chiens même.* » Ici, selon les grammairiens, *même* devrait prendre la marque du pluriel ; mais le mot *même*, pour André comme pour nos vieux écrivains, est presque toujours adverbe et l'*s* finale n'est alors qu'une lettre facultative. Voyez Génin, *Variations du langage français*, p. 101 et suiv. Très-souvent dans Chénier on trouve *eux-même, nous-même* et *vous-même*. Les poëtes de l'époque d'André offrent de fréquents exemples de cette licence. Le Brun, *Ode au jeune Racine :*

Ah ! dans ces gouffres *même*, et sous vos mains avides.

V. 13. Les Muses (Apulée, *Flor.* III) traitent avec autant d'irrévérence le pauvre Marsyas : « Risere Musæ quum audirent hoc genus crimina, sapienti exoptanda, Apollini objectata. »

Néère, ne va point te confier aux flots
De peur d'être déesse, et que les matelots
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néère. »

VI

EUPHROSYNE

Ah ! ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire.
Ma sœur plus tôt que moi dut le jour à ma mère.
Si quelques beaux bergers apportent une fleur,
Je sais qu'en me l'offrant ils regardent ma sœur;
S'ils vantent les attraits dont brille mon visage,
Ils disent à ma sœur : « C'est ta vivante image. »
Ah ! pourquoi n'ai-je encor vu que douze moissons ?
Nul amant ne me flatte en ses douces chansons;
Nul ne dit qu'il mourra si je suis infidèle.
Mais j'attends. L'âge vient. Je sais que je suis belle.
Je sais qu'on ne voit point d'attraits plus désirés
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés,
Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire,
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.

V. — V. 7. Ce passage rappelle les vers déjà cités de Properce :

Quod si forte tuos vidisset Glaucus ocellos
Esses Ionii facta puella maris.

V. 10. « *Galatée,* » fille de Doris et de Nérée, aimée de Polyphème. (Lucien, *Dial. mar.* I; Ovide, *Mét.* XIII, 738.)

VII

A compter nos brebis je remplace ma mère ;
Dans nos riches enclos j'accompagne mon père ;
J'y travaille avec lui. C'est moi de qui la main,
Au retour de l'été, fait résonner l'airain
Pour arrêter bientôt d'une ruche troublée,
Avec ses jeunes rois, la jeunesse envolée.
Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux
Est ouverte ; et l'essaim, conduit dans les rameaux
Qu'un olivier voisin présente à son passage,
Pend en grappe bruyante à son amer feuillage.

VIII

J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle ;
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.

VII. — V. 4. Virgile, *Géorg.* IV, 64 :

Tinnitus cie et Matris quate cymbala circum.
Ipsæ considunt medicatis sedibus ; ipsæ
Intima more suo sese in cunabula condent.

Ces vers de Virgile ont fourni une belle comparaison à Lucain, *Phars.* IX, 284, et à Claudien, *Six. Cons. d'Honorius*, 259.

V. 10. C'est ainsi que Virgile, *Géorg.* IV, 557, nous montre les abeilles :

. . . . . Arbore summa
Confluere, et lentis uvam demittere ramis.

Détail sur lequel il revient dans l'*Énéide*, VII, 66 :

. . . . . Et, pedibus per mutua nexis,
Examen subitum ramo frondente pependit.

Ce qui nous ramène jusqu'à Homère, *Iliade*, II, 86 :

. . . . . Ἐπεσσεύοντο δὲ λαοί.
Ἠΰτε ἔθνεα εἶσι μελισσάων ἀδινάων,
πέτρης ἐκ γλαφυρῆς ἀεὶ νέον ἐρχομενάων,
βοτρυδὸν δὲ πέτονται ἐπ' ἄνθεσιν εἰαρινοῖσιν.

Debout sur ses genoux, mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein,
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,
Feignait de châtier mon enfance imprudente.
C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,
Que la fière beauté me caressait le plus.
Que de fois (mais, hélas! que sent-on à cet âge?)
Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage!
Et les bergers disaient, me voyant triomphant :
« O que de biens perdus! O trop heureux enfant! »

IX

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,
Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,

VIII. — V. 5-6. Combien, chez des natures différentes, les mêmes impressions sont douces pour les uns, amères pour les autres! Dans ce détail poétique, il n'y a qu'une volupté très-jeune et très-chaste; mettez ce détail dans la bouche de J.-J. Rousseau, et, au souvenir des châtiments de mademoiselle Lambercier, le sang du philosophe bouillonnera d'une volupté terrible. Voy. *Confess.* I, 1.

IX. — Tableau ravissant et complet, qui a déjà dû tenter plus d'un peintre, plus d'un sculpteur. Quelques sujets très-peu nombreux sont ainsi sur la limite des trois arts. Ce petit morceau est peut-être dû à un souvenir de Gessner, *Lycas et Milon :* « Lorsque je balbutiais encore, assis sur les genoux de mon père, s'il jouait quelque air sur son chalumeau, je l'écoutais dès lors avec attention, et je bégayais l'air après lui, ou bien je lui tirais, en souriant, sa flûte de la bouche, et je formais des sons dissonants. » Longus, *Daphnis et Chloé*, II, trace avec bien moins de bonheur le tableau de Philétas apprenant à jouer de la flûte aux jeunes bergers. On pourrait rapprocher aussi de ce vers un passage délicieux de Stace, *Achill.* I, 572, où le poëte dépeint les jeux d'Achille et de Déidamie :

. . . . . Modo dulcia notæ
Fila lyræ, tenuesque modos, et carmina monstrat
Chironis, ducitque manum, digitosque sonanti
Infringit citharæ : nunc occupat ora canentis,
Et ligat amplexus, et mille per oscula laudat.

On a déjà justement remarqué la science avec laquelle, dans ces vers, André a

Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
M'appelait son rival et déjà son vainqueur.
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
A souffler une haleine harmonieuse et pure;
Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,
Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

X

Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre,
Entrer à pas muets sous le roc frais et sombre,
D'où parmi le cresson et l'humide gravier
La naïade se fraye un oblique sentier.
Là j'épie à loisir la nymphe blanche et nue
Sur un banc de gazon mollement étendue,
Qui dort, et sur sa main, au murmure des eaux,
Laisse tomber son front couronné de roseaux.

vaincu la difficulté d'exprimer ces détails. J.-B. Rousseau, *Pal. et Daph. Églogue*, a moins bien dit :

> Mais toi, disciple heureux de ces maîtres vantés,
> J'ai vu que de tes sons nous étions enchantés,
> Quand, sous tes doigts légers, l'air, trouvant un passage,
> Exprimait les accents dont ils traçaient l'image.

La pensée du dernier vers de Rousseau est obscure. C'est au contraire par la sobriété d'images et par la simplicité qu'André a vaincu la difficulté.

X. — V. 1 et suiv. Imité de Gessner, *à Daphné :* « Souvent ma muse se cache dans l'épaisseur des bois pour écouter les dryades et les satyres aux pieds de chèvre; elle épie dans les grottes les nymphes couronnées de roseaux. »

XI

L'impur et fier époux que la chèvre désire
Baisse le front, se dresse et cherche le satyre.
Le satyre averti de cette inimitié
Affermit sur le sol la corne de son pied;
Et leurs obliques fronts lancés tous deux ensemble
Se choquent; l'air frémit, le bois s'agite et tremble.

XII

Voilà ce que chantait aux naïades prochaines
Ma muse jeune et fraîche, amante des fontaines,
Assise au fond d'un antre aux nymphes consacré,
D'acanthe et d'aubépine et de lierre entouré.
L'Amour, qui l'écoutait caché dans le feuillage,
Sortit, la salua sirène du bocage.
Ses blonds cheveux flottants par lui furent pressés

XI. — Ce petit tableau a une belle couleur poétique; André s'est heureusement rencontré avec Oppien, Virgile et Thomson. Voyez Oppien, *Chasse*, II, 334, et Thomson, *Spring*, au moment où le taureau aperçoit son rival. Virgile, *Géorg.* III, 222, décrit ainsi le combat des deux taureaux :

> Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
> Cum gemitu : reboant silvæque et magnus Olympus.

XII. — Imité de Gessner, *à Daphné :* « Souvent aussi l'Amour vient surprendre ma muse; tantôt dans des grottes vertes, tissues de branchages touffus, tantôt près des ruisseaux ombragés de saules, il écoute ses chants et couronne sa chevelure flottante, quand elle célèbre la tendresse et les doux plaisirs. »

V. 6. « *Sirène,* » chanteuse enchanteresse. Ce mot, comme quelquefois *Siren* en latin, est pris au figuré, mais non pas métaphoriquement.

D'hyacinthe et de myrte en couronne tressés :
« Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille,
« Autant que le cytise à la mielleuse abeille. » 10

XIII

PETITS FRAGMENTS ET NOTES

(*Extrait des Portraits littéraires de* M. Sainte-Beuve. — *Documents sur André Chénier.*)

Les papiers d'André Chénier sont couverts de projets d'imitation :

I. — En lisant une épigramme de Platon sur Pan qui joue de la flûte, il en remarque le dernier vers, où il est question des *Nymphes hydriades :* « Je ne connaissais pas encore ces nymphes, » se dit-il ; et on sent qu'il se propose de ne pas s'en tenir là avec elles.

V. 9-10. Théocrite, *Idyl.* IX, 34 :

. . . . . .Οὔτε μελίσσαις
ἄνθεα, ὅσσον ἐμὶν Μῶσαι φίλαι . . . . .

Dans les fragments qui précèdent on pourrait peut-être deviner le plan vague d'une idylle. Les fragments VIII et IX y entreraient comme chants alternés de deux bergers ; le fragment X serait un tableau épisodique, et le fragment XII, le final du chant de l'un des bergers. D'autres fragments pourraient encore trouver leur place dans cette idylle imaginée après coup. Nous indiquons cela en passant et sans vouloir nous aventurer plus loin dans le champ de la conjecture.

XIII. — Petits fragments et notes.

I. Platon, *Anal.* I, p. 171, XIV :

Αἱ δὲ πέριξ θαλερῇσι χορὸν ποσὶν ἐστήσαντο
Ὑδριάδες Νύμφαι, Νύμφαι Ἀμαδρυάδες.

Il est encore fait mention de ces nymphes dans une épigramme de Paulus Silentiarius (*Anal.* III, p. 86, XLVII), et peut-être * aussi dans Nonnus, *Dionys.* II, 92, et dans Properce, I, XX, 12.

(*) Peut-être, car dans les passages cités de Nonnus et de Properce les critiques ne sont pas d'accord sur le texte.

II. — Il copie de sa main une épigramme de Myro la Byzantine, qu'il trouve charmante, adressée aux *Nymphes hamadryades* par un certain Cléonyme, qui leur dédie des statues dans un lieu planté de pins.

III. — Il va quêtant partout son butin choisi. Tantôt, ce sont deux vers d'une petite idylle de Méléagre *sur le printemps :*

L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
Le cygne au bord du lac, sous le bois Philomèle ;

IV. — Tantôt, c'est un seul vers de Bion (*Épithalame d'Achille et de Déidamie*) :

Et les baisers secrets et les lits clandestins ;

Il les traduit exactement et se promet bien de les enchâsser quelque part un jour. A mesure qu'il augmente son trésor, il n'est pas toujours sûr de ne pas les avoir employés déjà : « Je crois (dit-il en un endroit) avoir déjà mis ce vers quelque part, mais je ne puis me souvenir où. »

II. Myro, *Anal.* I, p. 202, 11 :

Νύμφαι Ἁμαδρυάδες, ποταμοῦ κόραι, αἳ τάδε βένθη
ἀμβρόσια ῥοδέοις στείβετε ποσσὶν ἀεί,
χαίρετε καὶ σώζοιτε Κλεώνυμον, ὃς τάδε καλὰ
εἴσαθ' ὑπαὶ πιτύων ὕμμι θεαὶ ξόανα.

III. Méléagre, *Anal.* I, p. 31 :

Ἁλκυόνες περὶ κῦμα, χελιδόνες ἀμφὶ μέλαθρα,
κύκνος ἐπ' ὄχθαισιν ποταμοῦ, καὶ ὑπ' ἄλσος ἀηδών.

Cf. Virgile, *Georg.* III, 338, et IV, 307 ; en joignant les deux passages, on retrouve presque les deux vers de Méléagre :

Littoraque Alcyonem resonant, Acalanthida dumi...
. . . . . tignis nidum suspendat hirundo.

IV. Bion, *Anal.* I, p. 390 :

Σκύριον, ὦ Λυκίδα, ζαλῶ μέλος, ἁδὺν ἔρωτα,
λάθρια Πηλείδαο φιλάματα, λάθριον εὐνάν.

Le texte de Bion donne λάθριον εὐνάν ; le pluriel, *les lits clandestins*, est une tournure poétique. Le pluriel se trouve employé ainsi poétiquement dans Euripide, *Hécube*, 933 ; Eschyle, *Agam.* 1193 ; Pindare, *Pyth.* IX, 19, etc.

V. — Il guettait de l'œil, comme une tendre proie, les excellents vers de Denys le géographe, où celui-ci peint les femmes de Lydie dans leurs danses en l'honneur de Bacchus, et les jeunes filles qui sautent et bondissent *comme des faons nouvellement allaités*,

. . . lacte mero mentes perculsa novellas ; (LUCRÈCE, I, 262.)

et les vents, frémissant autour d'elles, agitent sur leurs poitrines leurs tuniques élégantes.

VI. — Il voulait imiter l'idylle de Théocrite (XX), dans laquelle la courtisane Eunica se raille des hommages d'un pâtre; chez André, c'eût été une contre-partie probablement ; on aurait vu une fille des champs raillant un *beau* de la ville, et lui disant : Allez, vous préférez

Aux belles de nos champs vos belles citadines.

VII. — La troisième élégie du livre IV de Tibulle, dans laquelle le poëte suppose Sulpice éplorée, s'adressant à son amant Cérinthe et le rappelant de la chasse, tentait aussi André, et il en devait mettre une imitation dans la bouche d'une femme.

V. Denys le Périégète, 843 :

. . .Παρθενικαὶ, νεοθηλέες οἷά τε νεβροὶ,
σκαίρουσιν · τῆσιν καὶ πέρι σμαραγεῦντες ἀῆται
ἱμερτοὺς δονέουσιν ἐπὶ στήθεσσι χιτῶνας.
Ἀλλὰ τὰ μὲν Λυδοῖσι μετ' ἀνθρώποισι μέλονται.

Le tableau charmant de ces jeunes Lydiens, qui suivent d'un regard amoureux ces belles vierges dansantes, devait plaire au goût délicat d'André; cette description est poétique et a une grâce tout orientale. Dans un poëme indien, le *Ramayana*, des courtisanes qui veulent séduire un rischi, dansent autour de lui ; leurs vêtements, en tournoyant, se soulèvent avec toutes leurs parures, et le cœur du rischi en paraît amoureusement remué.

Mais André ne se souvenait-il pas de Denys le géographe en traçant, dans *le Jeune Malade*, ce délicieux tableau :

O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin !
De légères beautés troupe agile et dansante !

VII. Dans l'élégie de Tibulle, Sulpice tremble que son amant ne soit la proie des dents redoutables d'un sanglier; il y avait là une situation poétique que le poëte latin n'exprime pas, mais qu'André eût probablement saisie avec empressement, et qui rappelle l'élégie de Bion et la mort du bel Adonis.

VIII. — « Il ne sera pas impossible (dit-il) de parler quelque part de ces mendiants charlatans qui demandaient pour la mère des dieux, et aussi de ceux qui, à Rhodes, mendiaient pour la corneille et l'hirondelle; et traduire les deux jolies chansons qu'ils disaient en demandant cette aumône et qu'Athénée a conservées. »

IX. — Il était si en quête de ces gracieuses chansons, de ces *noëls* de l'antiquité, qu'il en allait chercher d'analogues jusque dans la poésie chinoise, à peine connue de son temps : il regrette qu'un missionnaire habile n'ait pas traduit en entier le *Chi-King*, le Livre des vers, ou du moins ce qui en reste. Deux pièces, citées dans le treizième volume de la grande histoire de la Chine qui venait de paraître, l'avaient surtout charmé. Dans une ode sur l'amitié fraternelle, il relève les paroles suivantes : « *Un frère pleure son frère avec des larmes véritables. Son cadavre fût-il suspendu sur un abîme à la pointe d'un rocher, ou enfoncé dans l'eau infecte d'un gouffre, il lui procurera un tombeau.* »

X. — « Voici (ajoute-t-il) une chanson écrite sous le règne

VIII. Athénée, VIII, xv, p. 359 et 360 :

Ἐσθλοὶ Κορώνῃ χεῖρα πρόςδοτε κριθῶν,
τῇ παιδὶ τοῦ Ἀπόλλωνος ἡ λέχος πυρῶν,
ἡ ἄρτον ἢ ῥίμαιθον, ἢ δ,τι τις χρῄζει· κ. τ. λ.

Mais surtout quel charmant début que celui de la chanson pour l'hirondelle ! « Ἦλθ' ἦλθε χελιδών, καλὰς ὥρας ἄγουσα καὶ καλοὺς ἐνιαυτούς· κ. τ. λ. » C'est avec un sentiment bien poétique que Linné, en commençant sa description de l'hirondelle, imite ainsi cette chanson : « Venit, venit hirundo, pulchra adducens tempora et pulchros annos. » Mais comment André eût-il rendu l'harmonieuse rapidité de l'ἦλθ' ἦλθε χελιδών ? Le grec a des ailes.

IX. Le treizième volume (*) de l'*Histoire de la Chine*, par le Père Mailla, avait paru en 1785. Le passage que remarque Chénier se trouve dans le *Chi-King*, part. II, chap. I, ode IV. En 1830 il parut une traduction latine (**) de tout ce qui reste du *Chi-King*. Voici le passage de l'ode IV qui n'est pas tout à fait semblable à la traduction française : « Si celebrandum funus agatur, tunc maxime apparet fraternus amor. Si (post prœlium commissum) acervatim et promiscue jaceant (cadavera) in locis sive præruptis sive depressis, tunc frater huc certe properat (fratris sui cadaver) quæsiturus. »

X. La petite chanson qu'André avait lue dans le treizième volume de l'*Histoire générale de la Chine*, n'est pas une ode du *Chi-King;* elle se trouvait rapportée dans

(*) Le treizième volume est de l'abbé Grosier.

(**) *Confucii Chi-King sive liber carminum ex lat. P. Lacharme interpretatione.* Mohl, Stuttgard, 1830.

d'Yao, 2350 ans avant Jésus-Christ. C'est une de ces petites chansons que les Grecs appellent SCHOLIES : « *Quand le soleil commence sa course, je me mets au travail; et quand il descend sous l'horizon, je me laisse tomber dans les bras du sommeil. Je bois l'eau de mon puits, je me nourris des fruits de mon champ. Qu'ai-je à gagner ou à perdre à la puissance de l'Empereur?* »

XI. — Est-ce un emprunt, est-ce une idée originale que ces lignes riantes que je trouve parmi les autres, et sans plus d'indication : « O ver luisant lumineux,... petite étoile terrestre,... ne te retire point encore... prête-moi la clarté de ta lampe pour aller trouver ma mie qui m'attend dans le bois ! »

XII. — Pindare, cité par Plutarque au *Traité de l'adresse et de l'instinct des animaux*, s'est comparé aux dauphins, qui sont sensibles à la musique; André voulait encadrer l'image ainsi : « On peut faire un petit *quadro* d'un jeune enfant assis sur le bord de la mer, sous un joli paysage. Il jouera sur deux flûtes :

Deux flûtes sur sa bouche, aux antres, aux Naïades,

le *Tong-tchi* (Histoire pénétrante), qui était la réduction en un seul corps de toute l'histoire chinoise. Cf. Fortia d'Urban, *Hist. antédiluvienne de la Chine*, II, p. 147-148 et 362 ; *Mémoires concernant les Chinois*, XIII, p. 268; *Histoire générale*, de Mailla, *préface*, p. XLI.

XI. Cette petite pièce a pu lui être inspirée par la XVI[e] idylle de Bion, qu'il a traduite; peut-être lui a-t-elle été fournie par Gessner, *la Nuit*. Dans ce petit poëme allemand, l'amant, apercevant des feux follets s'écrie : « Oui, vous êtes des divinités bienfaisantes, qui daignez apparaître la nuit pour conduire l'amant égaré auprès de son amante qui l'attend avec impatience... » Les feux follets disparaissent, et l'amant-poëte poursuit : « Je ne vois plus de feux dans la contrée ténébreuse : je n'y aperçois plus qu'un petit vermisseau, qui, semblable à une petite lampe, brille suspendu à la tige d'une plante... » Ici l'idée, qui n'est pas venue au poëte de Zurich, d'invoquer le secours de l'insecte lumineux, a dû se présenter naturellement à l'esprit d'André, et il y aurait là, à bien examiner, comme une critique de Gessner, qui, au lieu de terminer par cette invocation toute poétique, se lance dans une dissertation mythologique sur la lumière du ver luisant.

XII. Voyez les vers de Pindare ci-dessous, XIII. — [André dans ces notes emploie, à diverses reprises, cette expression : *j'en pourrai faire un* QUADRO ; cela paraît vouloir dire un petit tableau peint; car il était peintre aussi, comme il nous l'a appris dans une élégie :

Tantôt de mon pinceau les timides essais

Aux Faunes, aux Sylvains, aux belles Oréades,
Répètent des amours. . . . . .

Et les dauphins accourent vers lui. »

XIII. — En attendant, il avait traduit, ou plutôt développé les vers de Pindare :

Comme, aux jours de l'été, quand d'un ciel calme et pur
Sur la vague aplanie étincelle l'azur,
Le dauphin sur les flots sort et bondit et nage,
S'empressant d'accourir vers l'aimable rivage
Où, sous des doigts légers, une flûte aux doux sons
Vient égayer les mers de ses vives chansons;
Ainsi. . . . . .

XIV. — Ailleurs, ce n'est plus le gracieux enfant, c'est Andromède exposée au bord des flots, qui appelle la muse d'André : il cite et transcrit les admirables vers de Manilius à ce sujet, au V^e^ livre des *Astrono-*

Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.

Peut-être aussi le poëte n'emploie-t-il, en certains cas, cette expression de QUADRO que métaphoriquement et par allusion à son petit cadre poétique. SAINTE-BEUVE.] — Les deux flûtes, qu'on plaçait en même temps dans la bouche, s'appelaient *tibiæ pares* ou *tibiæ impares*, selon qu'elles étaient ou non dans le même ton.

XIII. Pindare, éd. Heyne*, *Fragm.* XLIX, et Plutarque, *de Solert. anim.* XXXVI cf. *Quæst. conv.* VII, v, 2) : Δελφῖνι Πίνδαρος ἀπεικάζων ἑαυτὸν ἐρεθίζεσθαι, φησίν,

Ἁλίου δελφῖνος ὑπόκρισιν,
τὸν μὲν ἀκύμονος ἐν πόντου πελάγει
αὐλῶν ἐκίνησεν ἐρατὸν μέλος.

Cf. Oppien, *Péche*, V, 453; Apollonius, *Arg.* I, 572; Stace, *Silv.* II, II, 119, etc. L'amour du dauphin pour la musique est connu, témoin la fable d'Arion; ce qui ne l'est pas moins, c'est son affection pour l'homme, « Pline le dit, il faut l'en croire. »

XIV. Manilius, *Astr.* V, 552 :

Supplicia ipsa decent. Nivea cervice reclinis
Molliter ipsa, suæ custos est ipsa figuræ.
Defluxere sinus humeris, fugitque lacertos
Vestis, et effusi scapulis lusere capilli.
Te circum Alcyones pennis planxere volantes,

(*) C'est probablement l'édition dont se servait André; voy. *Œuvres en prose*, lettre V, p. 202.

miques; ce supplice d'où la grâce et la pudeur n'ont pas disparu, ce charmant visage confus, allant chercher une blanche épaule qui le dérobe. André remarque que « c'est en racontant l'histoire d'Andromède à la troisième personne que le poëte lui adresse brusquement ces vers : *Te circum*, etc., sans la nommer en aucune façon. C'est tout cela (ajoute t-il) qu'il faut imiter. Le traducteur met les alcyons volants autour de *vous*, *infortunée princesse*. Cela ôte de la grâce. »

XV. — Il disait encore dans ce même exquis sentiment de la diction poétique : « La huitième épigramme de Théocrite est belle (Épitaphe de Cléonice) ; elle finit ainsi : Malheureux Cléonice, sous le propre coucher des Pléiades, *cum Pleiadibus, occidisti.* Il faut traduire et rendre l'opposition de paroles... la mer t'a reçu avec elles (les Pléiades). »

XVI. — « La jeune fille qu'on appelait *la Belle de Scio*... son amant mourut... elle devint folle... elle courait les montagnes (la peindre d'une manière antique). — (J'en pourrai, un jour,

Fleveruntque tuos miserando carmine casus,
Et tibi contextas umbram fecere per alas ; etc.

Le traducteur qu'André reprend, c'est Pingré, dont le *Manilius* parut en 1786. La réflexion d'André est précieuse, en y regardant bien ; car la critique, par delà le dix-huitième siècle, atteint un peu le dix-septième.

XV. Théocrite, *Ép.* VIII :

Ἔμπορος, ὦ Κλεόνικε · δύσιν δ' ὑπὸ Πλειάδος αὐτὴν
πυντοπορῶν, αὐτῇ Πλειάδι συγκατέδης.

C'est avec intention que nous donnons la leçon de Brunck (συγκατέδης pro συγκατέδυς) ; car, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, c'est dans les *Analecta* qu'André lit Théocrite, et il est encore facile ici de le voir : cette épigramme dans les *Anal.* est la huitième (comme le dit André), et dans les autres éditions de Théocrite elle est la neuvième.

XVI. [*Nina, ou la Folle par amour*, ce touchant drame de Marsollier, fut représentée, pour la première fois, en 1786 ; André Chénier put y assister ; il dut être ému aux tendres sons de la romance de Dalayrac :

Quand le bien-aimé reviendra
Près de sa languissante amie, etc.

Ceci n'est qu'une conjecture, mais que semble confirmer et justifier le canevas d'André, qui n'est autre que le sujet de Nina, transporté en Grèce, et où se retrouve jusqu'à l'écho des rimes de la romance. SAINTE-BEUVE.] Peut-être n'y a-t-il là qu'un souvenir de son voyage en Grèce ; *la Belle de Scio* semble une désignation précise

faire un tableau, un *quadro*)... et, longtemps après elle, on chantait cette chanson faite par elle dans sa folie :

Ne reviendra-t-il pas ? Il reviendra sans doute.
Non, il est sous la tombe : il attend, il écoute.
Va, Belle de Scio, meurs ! il te tend les bras ;
Va trouver ton amant : il ne reviendra pas ! »

Et, comme ***post-scriptum***, il indique en anglais la chanson du quatrième acte d'***Hamlet***, que chante Ophélia dans sa folie.

XVII.

Et le dormir suave au bord d'une fontaine...

qui rappellerait quelque histoire amoureuse dont André aurait entendu ou lu le récit, et qu'il aurait voulu revêtir de la couleur antique. Déjà son souvenir le sert, il peint la jeune fille *courant sur les montagnes* comme la Pasiphaé de Virgile, *Égl.* VI, 52 :

Ah ! virgo infelix, tu nunc in montibus erras !

Il y a une petite chanson grecque intitulée *la Belle de Scio* (M. de Marcellus, *Chants du peuple en Grèce*, II, 266) ; mais l'idée n'est pas la même ; la petite pièce d'André aurait plutôt quelque rapport avec une autre chanson, intitulée *la Jeune Folle* (id., II, 16).

XVII. Horace, *Épit.* I, XIV, 35 :

. . . . . Et prope rivum somnus in herba :

vers souvent imité, cf. Marot, *Élég.* I ; Segrais, *la Paix*, etc. La Fontaine, dans *le Songe de Vaux*, ne va pas jusqu'au sommeil, il savoure :

Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux.

Du reste il y a de ce sentiment rêveur dans *le dormir suave*.

A ce vers M. Sainte-Beuve en avait joint quelques autres, découverts çà et là dans les manuscrits. On trouvera ces petits fragments aux passages suivants des *Poésies antiques : Idyl.* III ; *Épig.* II ; *Ét. et Fragm.* I, et un vers encore plus loin dans les *Poésies diverses*.

ÉPILOGUE

Ma muse pastorale aux regards des Français
Osait ne point rougir d'habiter les forêts.
Elle eût voulu montrer aux belles de nos villes
La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles;
Et, ramenant Palès des climats étrangers,
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.
Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,
Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.
Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois,
Et ceux du Mincius, que Virgile autrefois
Vit à ses doux accents incliner leur feuillage;
Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage,
Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,
Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs;
Vous, Aréthuse aussi, que de toute fontaine
Théocrite et Moschus firent la souveraine;
Et les bords montueux de ce lac enchanté,
Des vallons de Zurich pure divinité,
Qui du sage Gessner à ses nymphes avides
Murmure les chansons sous leurs antres humides.
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux,

ÉPILOGUE. — V. 1. Virgile, *Égl.* VI :

Prima Syracusio dignata est ludere versu
Nostra, nec erubuit silvas habitare, Thalia.

V. 3. Voy. *Poésies Antiques, Ét. et Fragm.* XIII, VI.

V. 12. L'*Hermus*, nommé ensuite *Adonis*, en Phénicie, se jette dans la mer près de Bybla, ville consacrée à Adonis (Strabon, XVI, II, 18, 19); c'est, dit-on, la teinte rouge que prennent les eaux de ce cours d'eau qui a donné lieu à la fable d'Adonis. — Voy. Bion, *Chant funèbre sur la mort d'Adonis*. Cf. Ovide, *Mét.* X, 521.

V. 15. « *Aréthuse*, » fontaine de Sicile; voy. Théocrite, *passim*.

Et partout sur leurs bords a coupé des roseaux.
Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges
Que ces chanteurs divins, dont les doctes prestiges
Ont aux fleuves charmés fait oublier leur cours,
Aux troupeaux l'herbe tendre, au pasteur ses amours !
De ces roseaux liés par des nœuds de fougère
Elle osait composer sa flûte bocagère,
Et voulait, sous ses doigts exhalant de doux sons,
Chanter Pomone et Pan, les ruisseaux, les moissons,
Les vierges aux doux yeux, et les grottes muettes,
Et de l'âge d'amour les ardeurs inquiètes.

V. 25. Virgile, *Égl.* VIII, 1 :

Pastorum Musam Damonis et Alphesibœi,
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces
Et mutata suos requierunt flumina cursus.

Ce passage de Virgile est lui-même imité d'un chœur d'Euripide, *Alceste*, 579 :

Σὺν δ' ἐποιμαίνοντο χαρᾷ μελέων βαλιαί τε λύγκες,
ἔβα δὲ λιποῦσ' Ὄθρυος νάπαν λεόντων
ἁ δαφοινὸς Ἄλα.

Cf. Calpurnius, *Égl.* II, 18. — J.-B. Rousseau, *Égl. héroïque*, imitant aussi Virgile :

Le zéphyr oublia d'agiter les feuillages,
Et les troupeaux, épris de leurs concerts touchants,
Négligeant la pâture, écoutèrent leurs chants.

V. 28. Segrais, *Athis*, II, appelle le peuple des campagnes : « Ce peuple *bocager*. » Marot, traduisant la Ire *Égl.* de Virgile, a dit : « La fluste *rurale*. »

ÉLÉGIES

LIVRE PREMIER

MÉDITATIONS — VOYAGES

A ABEL.

Abel, doux confident de mes jeunes mystères,
Vois, mai nous a rendu nos courses solitaires.
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles amours ;
Viens. Tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,
Tu sais si l'aquilon s'unit avec ma lyre.
Ma Muse aux durs glaçons ne livre point ses pas ;

1. — V. 6. « *S'unit.* » André avait d'abord mis *s'accorde.*

V. 7. Vers inspiré de Virgile, *Égl.* X, 48, lorsque Gallus s'écrie en pensant à Lycoris seule, hélas ! et loin de lui :

Ah ! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas.

ate, elle tremble à l'aspect des frimas,
rès d'un pur foyer, cachée en sa retraite,
nd les vents mugir, et sa voix est muette.
sitôt que Procné ramène les oiseaux,
qu'au riant murmure et des bois et des eaux,
champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
s caprices vains sans crainte abandonnée,
renaît; sa voix a retrouvé des sons;
comme la cigale, amante des buissons,
ameaux en rameaux tour à tour reposée,
peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,
ye, et, des beaux jours prophète harmonieux,
chants du laboureur mêle son chant joyeux;

ce, I, VIII, 7, écrit à Cynthie :

Tu pedibus teneris positas sulcare pruinas !

Tasse, *Ger. lib.* XVI, XXXIX.

1. « *Procné,* » l'hirondelle. Voy. *Poés. ant. Épigr.* III.

6-20. Cette comparaison est tout un tableau, à la manière large des maîtres; enchâsse dans son élégie l'ode XLIII d'Anacréon, avec une telle habileté que, ne connaissait aussi bien le poëte de Téos, on ne se douterait pas du larcin :

Μακαρίζομέν σε, τέττιξ,
ὅτι δενδρέων ἐπ' ἄκρων,
ὀλίγην δρόσον πεπωκὼς,
βασιλεὺς ὅπως, ἀείδεις....
Σὺ δὲ φιλία γεωργῶν,
ἀπὸ μηδενός τι βλάπτων·
σὺ δὲ τίμιος βροτοῖσι,
θέρεος γλυκὺς προφήτης.

Nonnus, *Dionys.* V, 245, dit aussi de l'abeille qu'elle se nourrit d'un peu de rosée. Méléagre, *Anal.* I, p. 32, CXI, dans une épigramme tout anacréontique, emploie une charmante expression : « Τέττιξ δροσεραῖς σταγόνεσσι μεθυσθείς. » Mais l'expression d'André se rapproche davantage de celle de Virgile, *Égl.* V, 77 : « Rore pascuntur cicadæ. » L'odelette d'Anacréon elle-même n'est qu'une imitation d'un passage d'Hésiode, *Scut.* 393. Ronsard, *Amours,* II, XXXII, imitait Anacréon quand il a dit du rossignol :

Si tost que tu as beu quelque peu de rosée,
Soit de nuict, soit de jour, ès feuilles d'un buisson,
Pendant les aisles bas, tu dis une chanson
D'une note rustique à ton gré composée.

Gœthe avait remarqué l'odelette d'Anacréon et l'a heureusement traduite. Mais voici

Ainsi, courant partout sous les nouveaux ombrages,
Je vais chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages,
Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,
Et mes belles amours, plus belles que les fleurs.

II

Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire.
Tu fuis, tu ne ris plus; rien ne saurait te plaire.
La soie à tes travaux offre en vain des couleurs;
L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.
Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule, errante,
Et la rose pâlit sur ta bouche mourante.

un rapprochement curieux. Antipater Thessalonicus dit dans une épigramme, *Anal.* II, p. 116, XXX :

Ἀρκεῖ τέττιγας μεθύσαι δρόσος· ἀλλὰ πιόντες
ἀείδειν κύκνων εἰσὶ γεγωνότεροι.
Ὦ; καὶ ἀοιδὸς ἀνὴρ, ξενίων χάριν, ἀνταποδοῦναι
ὕμνους εὐέρκταις οἶδε, κ. τ. λ.

D'un rien, d'une fleur, d'une goutte de rosée, dit André, le poëte, comme la cigale, s'enivre et chante; en retour du moindre présent, dit Antipater, le poëte trouve des vers harmonieux. Un intervalle immense sépare l'épigramme d'Antipater de l'élégie d'André : les âmes des poëtes reflètent les temps où ils vivent. André ne s'inspire que de la nature; la dignité, la liberté respire dans ses vers; dans Antipater, on sent le mime, l'histrion, le flatteur du siècle d'Auguste, qui n'a pas honte de *vendre aux grands ses hymnes avilis;* car ξενία, ce sont les présents, les faveurs que les grands distribuent à leurs hôtes familiers, les miettes qui tombent de la table des grands.

V. 21. Éd. 1839 :

Ainsi, courant partout sous les nombreux ombrages.

Nous avons vérifié le texte de cette élégie sur le manuscrit que possède M. P. Lacroix.

II. — V. 1-4. Horace, *Od.* III, XII :

Tibi qualum Cytheræ puer ales, tibi telas,
Operosæque Minervæ studium aufert, Neobule,
Liparæi nitor Hebri.

mon œil est savant et depuis plus d'un jour,
n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.
belles font aimer; elles aiment. Les belles
charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles!
tendre, même faible (on doit l'être un moment),
e, si tu peux. Mais conte-moi comment,
l jeune homme aux yeux bleus, empressé, sans audace,
cheveux noirs, au front plein de charme et de grâce...
rougis? On dirait que je t'ai dit son nom.
connais pourtant. Autour de ta maison
lui qui va, qui vient; et, laissant ton ouvrage,
urs, sans te montrer, épier son passage.
it vite; et ton œil, sur sa trace accouru,
uit encor longtemps quand il a disparu.
en ce bois voisin où trois fêtes brillantes
t voler au printemps nos nymphes triomphantes,
i'a sa noble aisance et son habile main
oumettre un coursier aux volontés du frein.

Il y a dans Horace comme un souvenir de Sappho (*Fragm.* VII, éd. Volger) :

Γλυκεῖα μάτερ, οὔτοι δύναμαι κρέκειν τὸν ἱστὸν,
ποθῷ δαμεῖσα παιδὸς, βραδινὰν δι' Ἀφροδίταν.

V. 7-8. Tibulle, I, VIII, 1 :

Non ego celari possim, quid nutus amantis,
Quidve ferant miti lenia verba sono.

V. 20. Delille a, dans *les Jardins*, un vers un peu semblable :

Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

C'est une hyperbole dont les poëtes ont un peu abusé. Avant Delille, La Motte avait dit dans une églogue :

Je crois te voir encor, quand je ne te vois plus.

V. 24. Horace aussi dit à Néobulé du jeune Hébrus :

Eques ipso melior Bellerophonte.

III

AU CHEVALIER DE PANGE

Quand la feuille en festons a couronné les bois,
L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.
Il serait criminel aux yeux de la nature,
Si, de ses dons heureux négligeant la culture,
Sur son triste rameau, muet dans ses amours,
Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.
Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,
Dégoûté de poursuivre une muse étrangère
Dont tu choisis la cour trop bruyante pour toi,
Tu t'es fait du silence une coupable loi !
Tu naquis rossignol. Pourquoi, loin du bocage
Où des jeunes rosiers le balsamique ombrage
Eût redit tes doux sons sans murmure écoutés,
T'en allais-tu chercher la muse des cités ?
Cette muse, d'éclat, de pourpre environnée,
Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,
Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,
Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois ?
Que n'étais-tu fidèle à ces muses tranquilles
Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,
Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,
Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux ?
Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle.
Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,

III. — V. 12. Éd. 1839 :

Où de jeunes rosiers le balsamique ombrage.

:ais-tu les hameaux, ce séjour enchanté
i rend plus séduisant l'éclat de la beauté?
mour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.
fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
ns le fond d'une rose, un matin du printemps,
trouva nouveau-né. . . . . .
sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.
saisit le bout de ses ailes dorées,
a de son berceau d'une timide main,
ıt trempé de rosée, et le mit dans son sein.
ıt, mais surtout les champs sont restés son empire.
tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire;
de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux;
les prés, les gazons, les bois harmonieux,
nobiles ruisseaux la colline animée,
ne de mille fleurs dans les zéphyrs semée;
parmi les oiseaux l'amour vient se poser;
— sous les antres frais habite le baiser.
Les Muses et l'Amour ont les mêmes retraites.

V. 26. Tibulle, II, 1, 67 :

Ipse interque greges interque armenta Cupido
Natus et indomitas dicitur inter aquas.

Cf. *Pervigilium Veneris*, 155; Parny, *Journ. champ.*; Le Brun, *Él. à Fanny*, etc.

V. 28. Le poëte encadre ici une épigramme de Julianus, *Anal.* II, p. 493 :

Στέφος πλέκων ποθ' εὗρον
ἐν τοῖς ῥόδοις Ἔρωτα,
καὶ τῶν πτερῶν κατασχὼν
ἐβάπτισ' εἰς τὸν οἶνον,
λαβὼν δ' ἔπιον αὐτόν·
καὶ νῦν ἔσω μελῶν μου
πτεροῖσι γαργαλίζει.

André modifie avec beaucoup de goût l'image grecque, ἔπιον αὐτόν : la vierge champêtre le met dans son sein.

V. 29. Éd. 1839 :

Dans le fond d'une rose, un matin de printemps.

V. 40. Saint-Lambert, *Print.*, a dit : « Le doux *esprit* des fleurs. »

L'astre qui fait aimer est l'astre des poëtes.
Bois, écho, frais zéphyrs, dieux champêtres et doux,
Le génie et les vers se plaisent parmi vous.
J'ai choisi parmi vous ma Muse jeune et chère;
Et, bien qu'entre ses sœurs elle soit la dernière,
Elle plaît. Mes amis, vos yeux en sont témoins.
Et puis une plus belle eût voulu plus de soins;
Délicate et craintive, un rien la décourage,
Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,
Elle va parcourant tous les objets flatteurs,
Sans se fixer jamais, non plus que sur les fleurs
Les zéphyrs vagabonds, doux rivaux des abeilles,
Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles.
Une source brillante, un buisson qui fleurit,
Tout amuse ses yeux; elle pleure, elle rit.
Tantôt à pas rêveurs, mélancolique et lente,
Elle erre avec une onde et pure et languissante;
Tantôt elle va, vient, d'un pas léger et sûr
Poursuit le papillon brillant d'or et d'azur,
Ou l'agile écureuil, ou dans un nid timide
Sur un oiseau surpris pose une main rapide.
Quelquefois, gravissant la mousse du rocher,
Dans une touffe épaisse elle va se cacher,
Et sans bruit épier sur la grotte pendante
Ce que dira le faune à la nymphe imprudente,
Qui, dans cet antre sourd et des faunes ami,
Refusait de le suivre, et pourtant l'a suivi.
Souvent même, écoutant de plus hardis caprices,

V. 65. Gessner, *à Daphné :* « Ma muse dans les halliers épais épie les dryades et le faune aux pieds de chèvre et les nymphes couronnées de roseaux dans les grottes. »

ose regarder au fond des précipices,
ır le roc mugit le torrent effréné,
droit sommet d'un mont tout à coup déchaîné.
aime aussi chanter à la moisson nouvelle,
ivre les moissonneurs et lier la javelle.
utomne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux,
mi les vendangeurs l'égare en des coteaux;
cueille la grappe, ou blanche, ou purpurine;
doux jus des raisins teint sa bouche enfantine;
, s'ils pressent leurs vins, elle accourt pour les voir,
son bras avec eux fait crier le pressoir.

ns, viens, mon jeune ami; viens, nos muses t'attendent;
fêtes, nos banquets, nos courses te demandent;
ns voir ensemble et l'antre et l'onde et les forêts.
ıque soir une table aux suaves apprêts
a près de nous nos belles adorées;
, cherchant dans le bois des nymphes égarées,
Nous entendrons les ris, les chansons, les festins;
Et les verres emplis sous les bosquets lointains
Viendront animer l'air, et, du sein d'une treille,
De leur voix argentine égayer notre oreille.
Mais si, toujours ingrat à ces charmantes sœurs,
Ton front rejette encor leurs couronnes de fleurs;
Si de leurs soins pressants la douce impatience
N'obtient que d'un refus la dédaigneuse offense;

V. 80. Il y a dans ce tableau comme un souvenir lointain de Virgile, *Géorg.* II, 7.

V. 84. Virgile, *Égl.* I, 38 :

. . . . . Ipsæ te, Tityre, pinus,
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant.

Cf. Horace, *Od.* II, VI. L'expression est grecque; la voici dans Théocrite, *Id.* IV, 12 :

Ταὶ δαμάλαι δ' αὐτὸν μυκώμεναι ὧδε ποθεῦντι.

Qu'à ton tour la beauté dont les yeux t'ont soumis
Refuse à tes soupirs ce qu'elle t'a promis ;
Qu'un rival loin de toi de ses charmes dispose ;
Et, quand tu lui viendras présenter une rose,
Que l'ingrate étonnée, en recevant ce don,
Ne t'ait vu de sa vie et demande ton nom.

IV

O Muses, accourez ; solitaires divines,
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines !
Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas ;
Soit que de doux pensers, en de riants climats,
Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne ;

V. 99. De même Tibulle, III, VI, 10, voue à l'infidélité de leur maîtresse ceux qui ne veulent pas le suivre à de joyeux festins :

Neve neget quisquam, me duce se comitem.
Aut si quis vini certamen mite recusat,
Fallat eum tecto cara puella dolo.

IV. — V. 1 et suiv. [Cette manière d'invoquer les divinités, en les appelant des différents lieux qu'elles aiment à habiter, est imitée des poëtes anciens. Dans l'*Iliade*, XVI, 514, Apollon est ainsi invoqué par Glaucus :

Κλῦθι, ἄναξ, ὅς που Λυκίης ἐν πίονι δήμῳ
εἶς, ἢ ἐνὶ Τροίῃ. . . . . .

Alcman avait fort employé cette forme d'invocation, comme le témoigne Ménandre le grammairien, au troisième chapitre de son traité de *l'Éloge*. Il y en a un bel exemple dans Théocrite, *Id.* I, 123 :

Ὦ Πάν, Πάν, αἴτ' ἐσσὶ κατ' ὤρεα μακρὰ Λυκαίῳ,
αἴτε τύγ' ἀμφιπολεῖς μέγα Μαίναλον, ἔνθ' ἐπὶ νᾶσον
τὰν Σικελάν. . . . . .

Claudien, dans ses *Invectives contre Rufin*, I, 334, l'emploie avec son faste ordinaire. Aristide, dans son *Hymne à Jupiter*, appelle en prose poétique les Muses à son aide, soit que dans l'Olympe elles forment avec Apollon un divin concert, soit qu'elles habitent les doctes retraites de Piérie, soit qu'elles dansent en chœur sur l'Hélicon de Béotie. BOISSONADE.] Cf. Stace, *Theb.* I, 696.

Soit que, parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône,
La lune, sur les prés où son flambeau vous luit,
Dansantes, vous admire au retour de la nuit;
Venez. J'ai fui la ville aux Muses si contraire,
Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.
Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
L'oisive rêverie au suave délire;
Et les rapides chars et leurs cercles d'airain
Effarouchent les vers, qui se taisent soudain.
Venez. Que vos bontés ne me soient point avares.
Mais, oh! faisant de vous mes pénates, mes lares,
Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi!
Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi
Dormir et ne rien faire, inutile poëte,
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète!
Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,
Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs;
Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,
Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,
Ces fleuves, ces vergers, Éden aimé des cieux
Et du premier humain berceau délicieux;
L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,

V. 7. Éd. 1826 et 1839 :

Phœbé dans la prairie, où son flambeau vous luit.

André se souvient ici d'Horace, *Od.* I, IV :

Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente luna.

V. 19. Voyez ci-dessous, au v. 35.

V. 21. André partage sa vie, comme La Fontaine, en deux parts, qui se passent

L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

V. 22. C'est l'*oblivia vitæ* d'Horace; voy. au vers 35. Ronsard, *Am.* I, LXXVI, a dit : « Le doux oubli du tourment où je suis. »

Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente;
Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas!
Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas;
Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage
N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.
Oh! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive
Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
Là je veux, ignorant le monde et ses travaux,
Loin du superbe ennui que l'éclat environne,
Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains
Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints;
Avoir amis, enfants, épouse belle et sage;
Errer, un livre en main, de bocage en bocage;
Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.
Douce mélancolie! aimable mensongère,

V. 31. *Genèse*, XXXVII, 12.

V. 34. Voy. *Genèse*, XXIX. Cf. Pétrarque, *Triomphe d'amour*, III, 34.

V. 35. Horace, *Sat.* II, VI, 1 :

> Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus
> Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
> Et paulum sylvæ super his foret, etc.

Et plus loin, au v. 60 de la même satire :

> O rus, quando ego te aspiciam? quandoque licebit
> Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
> Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?

V. 49-62. [Qui va s'asseoir ainsi au déclin du jour sur le penchant de la montagne, pour voir le soleil se coucher dans la plaine,

> Dont le tableau changeant se déroule à ses pieds?

Qui décrit avec une simplicité si pénétrante le charme du soir? Qui surprend une ressemblance entre le calme du fleuve et la paix de l'âme? Qui cherche ainsi les secrètes harmonies de la nature et de l'homme? Ce n'est pas Horace, c'est plutôt

antres, des forêts déesse tutélaire,
vient d'une insensible et charmante langueur
r l'ami des champs et pénétrer son cœur,
ıd, sorti vers le soir des grottes reculées,
gare à pas lents au penchant des vallées,
voit des derniers feux le ciel se colorer,
ır les monts lointains un beau jour expirer.
ıs sa volupté sage, et pensive et muette,
assied, sur son sein laisse tomber sa tête.
garde à ses pieds, dans le liquide azur
fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,
peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
a pourpre en festons couronnant les nuages.
voit près de lui, tout à coup animés,
fantômes si beaux, à nos pleurs tant aimés,
la troupe immortelle habite sa mémoire :
, amante faible et tombée avec gloire ;
risse, beauté sainte où respire le ciel,
Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,
Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure ;
Clémentine adorée, âme céleste et pure,
Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
Ne perd point l'innocence en perdant la raison.
Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
Accourent occuper ses belles rêveries ;
Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous
Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.

M. de Lamartine. Chénier, parti du *hoc erat in votis*, aboutit à la première méditation. Voilà la rêverie véritable, voilà la mélancolie. RIGAULT, *Étude sur Horace*].

V. 66, 67, 70. « *Julie*, » héroïne de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau ; « *Clarisse*, *Clémentine*, » de deux romans de Richardson : *Clarisse Harlowe* et *Grandisson*.

A vos persécuteurs il reproche leur crime.
Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs !
Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs
Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,
De l'âme et du génie enfants imaginaires.
Il se lève, il s'agite à pas tumultueux ;
En projets enchanteurs il égare ses vœux :
Il ira, le cœur plein d'une image divine,
Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

V

A LE BRUN.

Mânes de Callimaque, ombre de Philétas,
Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas.

V. 84. Malherbe, p. 56, a dit :

Égarer à l'écart nos pas et *nos discours*.

V. — V. 1 et suiv. Imité de Properce, III, 1, 1 :

Callimachi manes, et Coi sacra Philetæ,
In vestrum, quæso, me sinite ire nemus.
Primus ego ingredior puro de fonte sacerdos
Italia per Graios orgia ferre choros.
Dicite, quo pariter carmen tenuastis in antro,
Quove pede ingressi, quamve bibistis aquam.
Ah! valeat, Phœbum quicumque moratur in armis!
Exactus tenui pumice versus eat,
Quo me Fama levat terra sublimis, et a me
Nota coronatis Musa triumphat equis;
Et mecum in curru parvi vectantur amores,
Scriptorumque meas turba sequuta rotas.
Quid frustra missis in me certatis habenis?
Non datur ad Musas currere lata via.

« *Callimaque*, » né à Cyrène, en Libye, contemporain de Ptolémée Philadelphe ; les

ɛe, nouveau pontife, aux antres du Permesse,
r des chants français dans les chœurs de la Grèce.
ɜs en quel vallon vos écrits médités
mirent à vos vœux les plus rares beautés.
uisément à ce prix un jeune cœur s'embrase !
ı'ai point pour la gloire inquiété Pégase.
bscurité tranquille est plus chère à mes yeux
: de ses favoris l'éclat laborieux.
t-être, n'écoutant qu'une jeune manie,
ısse aux rayons d'Homère allumé mon génie,
d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant,
é de bouche en bouche heureux et triomphant ;
la tendre Élégie et sa grâce touchante
t séduit : l'Élégie à la voix gémissante,

ont fait de lui le plus grand éloge ; ils ont, au surplus, largement puisé œuvres. Versé dans toutes les sciences de son temps, il avait composé un considérable d'ouvrages de toute sorte (voy. Ernesti, *Call.* p. 416) ; presout a péri. « *Philétas*, » précepteur de Ptolémée Philadelphe ; Properce, III, III, 52, et IV, VI, 3, en parle avec admiration ; cf. Théocrite, VII, 40. — Athénée, XII, XIII, p. 552, B, nous dit quelques mots sur sa personne, et IX, XIV, p. 401, E, nous donne son épitaphe. Cf. Hésychius de Milet.

V. 3. Tibulle, II, V :

Phœbe fave ; novus ingreditur tua templa sacerdos.

V. 4. Horace, *Od.* III, XXX, a dit de lui-même :

Princeps Æolium carmen ad Italos
Deduxisse modos. . . . . .

Il y a un vers presque semblable de Régnier, *Sat.* II, quand il dit : Béthune, écoute les chansons que la muse

Me fait dire en françois au rivage latin.

V. 8. Dans un sonnet de Zappi, qu'André a imité, il y a ce vers :

Non canto no per glorioso farmi.

V. 11. « *Manie*, » avec la signification du grec μανία, folie ; jadis poétique ; ainsi Racine, *Iphig.* IV, 1 :

Ah ! que me dites-vous ? quelle étrange *manie*
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?

Boileau, *Ep.* VIII :

Ainsi, toujours flatté d'une douce *manie*,
Je sens de jour en jour dépérir mon génie.

Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars,
Belle, levant au ciel ses humides regards.
Sur un axe brillant c'est moi qui la promène
Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine ;
Le peuple des Amours y marche auprès de nous ;
La lyre est dans leurs mains, cortége aimable et doux,
Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie,
Et ma fière Camille est la sœur de Délie.
L'Élégie, ô Le Brun, renaît dans nos chansons,
Et les Muses pour elle ont amolli nos sons.
Avant que leur projet, qui fut bientôt le nôtre,
Pour devenir amis nous offrît l'un à l'autre,
Elle avait ton amour comme elle avait le mien ;
Elle allait de ta lyre implorer le soutien.
Pour montrer dans Paris sa langueur séduisante,
Elle implorait aussi ma lyre complaisante.
Femme, et pleine d'attraits, et fille de Vénus,
Elle avait deux amants l'un à l'autre inconnus.
J'ai vu qu'à ses faveurs ta part est la plus belle ;
Et pourtant je me plais à lui rester fidèle,
A voir mon vers au rire, aux pleurs abandonné,
De rose ou de cyprès par elle couronné.
Par la lyre attendris, les rochers du Riphée

V. 17. Expressions consacrées pour peindre la Muse de l'élégie. Boileau, *Art poét.* :

La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

Gentil Bernard, *Art d'aimer*, II :

Les yeux en pleurs et les cheveux épars,
Levant au ciel le feu de ses regards.

V. 24. « *Délie*, » la maîtresse de Tibulle.

V. 39 et suiv. Properce, III, II, 1 :

Orphea delinisse feras, et concita dicunt
Flumina Threicia sustinuisse lyra ;

Se pressaient, nous dit-on, sur les traces d'Orphée ;
Des murs, fils de la lyre, ont gardé les Thébains ;
Arion à la lyre a dû de longs destins.
Je lui dois des plaisirs : j'ai vu plus d'une belle,
A mes accents émue, accuser l'infidèle
Qui me faisait pleurer et dont j'étais trahi,
Et souhaiter l'amour de qui le sent ainsi.
Mais, dieux ! que de plaisir quand, muette, immobile,
Mes chants font soupirer ma naïve Camille ;
Quand mon vers, tour à tour humble, doux, outrageant,
Éveille sur sa bouche un sourire indulgent ;
Quand, ma voix altérée enflammant son visage,
Son baiser vole et vient l'arrêter au passage !
Oh ! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs
Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs,
Où le feuillage encor dit Corinne charmante,
Où Cynthie est écrite en l'écorce odorante,

Saxa Cithæronis Thebas agitata per artem
Sponte sua in muri membra coisse ferunt ;
Quin etiam, Polypheme, fera Galatea sub Ætna
Ad tua rorantes carmina flexit equos :
Miremur, nobis et Baccho et Apolline dextro,
Turba puellarum si mea verba colit ?

Les monts *Riphées* étaient au nord de la Thrace ; mais leur place n'était pas nettement déterminée ; c'était un pays un peu fabuleux. Voy. Strabon, VII, III, 1 et 6 ; Apollonius, *Arg.* 284 et *Schol.* ; Damastes (ap. Stephan. Byz.) ; Hécate d'Abdère (Ælien, *H. n.* XI, 1).

V. 41. Thèbes, fondée par Cadmus, fut agrandie par Zéthus et par Amphion, qui, dit-on, amenait les pierres au son de la lyre (voy. Apoll., *Arg.* I, 735).

V. 46. Ovide, *Am.* II, XVII, 27 :

Sunt mihi pro magno felicia carmina censu,
Et multæ per me nomen habere volunt.
Novi aliquam, quæ se circumferat esse Corinnam.

Segrais, *Égl.* I, imitant Virgile, *Égl.* II, 35 :

Que n'eût pas fait Iris, pour en apprendre autant ?

V. 54. Boileau, *Art poét.* II, a dit :

Amour dictait les vers que *soupirait* Tibulle.

V. 55, 56. « *Corinne,* » la muse d'Ovide ; « *Cynthie,* » la muse de Properce (cf. Prop. I, XVIII, 21).

Où les sentiers français ne me conduisaient pas,
Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas.

Ainsi, que mes écrits, enfants de ma jeunesse,
Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse;
Que partout de Vénus ils dispersent les traits;
Que ma voix, que mon âme y vivent à jamais;
Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie,
Attendant le mortel qui fait toute sa joie,
S'amuse à mes chansons, y médite à loisir
Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir.
Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent;
Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent;
Lassés de leurs plaisirs, qu'au feu de mes pinceaux
Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux;
Qu'au matin sur sa couche, à me lire empressée,
Lise du cloître austère éloigne sa pensée;
Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main
Me glisse dans ses draps et tout près de son sein;

V. 61. « *Disperser,* » répandre, comme La Fontaine, *Fab.* VI :

L'histoire en est aussitôt *dispersée*.

V. 63. Properce, III, III, 18 :

Mollia sunt parvis prata terenda rotis,
Ut tuus in scamno jactetur sæpe libellus,
Quem legat exspectans sola puella virum.

V. 69. Éd. 1839 :

Lassés de leurs plaisirs, qu'aux feux de mes pinceaux.

V. 70. Properce, III, IX, 43 :

Inter Callimachi sat erit placuisse libellos,
Et cecinisse modis, pure poeta, tuis.
Hæc urant pueros, hæc urant scripta puellas;
Meque deum clament, et mihi sacra ferant.

V. 73. Bertin, *Am.* I, XVI :

Ah! si d'un tendre amour la fille un jour éprise
Me consulte en secret sur son trouble naissant,
Et, vingt fois en sursaut par sa mère surprise,
Dans son sein entr'ouvert me cache en rougissant,
Je ne veux point d'autre gloire.

'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,
crie aux doux tableaux de ma muse ingénue :
Ce poëte amoureux, qui me connaît si bien,
and il a peint son cœur, avait lu dans le mien. »

VI

s esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs !
il a quelques plaisirs, il a tant de douleurs !
'il garde ses plaisirs. Dans un vallon tranquille
s Muses contre lui nous offrent un asile ;
s Muses, seul objet de mes jeunes désirs,
s uniques amours, mes uniques plaisirs.
mour n'ose troubler la paix de ce rivage.
rs modestes regards ont, loin de leur bocage,
it fuir ce dieu cruel, leur légitime effroi.
Chastes Muses, veillez, veillez toujours sur moi.

Mais, non, le dieu d'amour n'est point l'effroi des Muses;
Elles cherchent ses pas, elles aiment ses ruses.

V. 75. Ovide, *Am.* II, 1, 7 :

> Atque aliquis juvenum, quo nunc ego, sauclus arcu
> Agnoscat flammæ conscia signa suæ,
> Miratusque diu « quo » dicat « ab indice doctus
> Composuit casus iste poeta meos ! »

VI. — V. 11-20. Imité de Bion, *Idyl.* IV :

> Ταὶ Μοῖσαι τὸν Ἔρωτα τὸν ἄγριον οὐ φοβέονται·
> ἐκ θυμῶ δὲ φιλεῦντι καὶ ἐκ ποδὸς αὐτῷ ἔπονται,
> κἢν μὲν ἄρα ψυχάν τις ἔχων ἀνέραστον ὀπαδῇ,
> τᾶνον ὑπεκφεύγοντι, καὶ οὐκ ἐθέλοντι διδάσκην·
> ἢν δὲ νόον τις ἔρωτι δονεύμενος ἀδὺ μελίσδῃ,
> ἐς τᾶνον μάλα πᾶσαι ἐπειγόμεναι προρέοντι.
> Μάρτυς ἐγὼν, ὅτι μῦθος ὅδ' ἔπλετο πᾶσιν ἀλαθής·

Le cœur qui n'aime rien a beau les implorer,
Leur troupe qui s'enfuit ne veut pas l'inspirer.
Qu'un amant les invoque, et sa voix les attire ;
C'est ainsi que toujours elles montent ma lyre.
Si je chante les dieux ou les héros, soudain
Ma langue balbutie et se travaille en vain ;
Si je chante l'Amour, ma chanson d'elle-même
S'écoule de ma bouche et vole à ce que j'aime.

VII

Oh ! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours
Sur le sein d'une belle en arrêter le cours !
Qu'au milieu des langueurs, au milieu des délices,
Achevant de Vénus les plus doux sacrifices,

ἦν μὲν γὰρ βροτὸν ἄλλον, ἢ ἀθανάτων τινὰ μέλπω,
βαμβαίνει μευ γλῶσσα, καὶ ὡς πάρος οὐκέτ' ἀείδει·
ἦν δ' αὖτ' ἐς τὸν Ἔρωτα καὶ ἐς Λυκίδαν τι μελίσδω,
καὶ τόκ' ἐμὶν χαίροισα διὰ στόματος ῥέει ᾠδά.

V. 20. L'imitation que Ronsard a faite de l'idylle de Bion se termine ainsi :

Mais quand je veux d'amour ou escrire ou parler,
Ma langue se dénoue, et lors je sens couler
Ma chanson d'elle-même aisément en la bouche.

Avec les mêmes expressions, André atteint à une pureté de style inconnue à Ronsard.

VII. — Imité d'Ovide, *Am.* II, X, 29 :

Felix, quem Veneris certamina mutua rumpunt !
Di faciant, leti causa sit ista mei !....
At mihi contingat Veneris languescere motu,
Quum moriar, medium solvar et inter opus :
Atque aliquis nostro lacrimans in funere dicat :
Conveniens vitæ mors fuit ista suæ.

Ronsard, *Am.* I, XLVI :

Je veux mourir ès amoureux combats,
Laissant l'amour qu'au cœur je porte enclose,
Toute une nuit au milieu de tes bras.

Ronsard, *Am.* I, LXXIX, imite plus directement Ovide ; mais, dans la pensée et dans l'expression, il reste beaucoup trop au-dessous de son modèle.

n âme, sans efforts, sans douleurs, sans combats,
dégage et s'envole, et ne le sente pas !
l'attiré sur ma tombe, où la pierre luisante
frira de ma fin l'image séduisante,
e voyageur ému dise avec un soupir :
Ainsi puissé-je vivre et puissé-je mourir ! »

VIII

A DE PANGE

Pange, le mortel dont l'âme est innocente,
nt la vie est paisible et de crimes exempte,
a pas besoin du fer qui veille autour des rois,

V. 7. « *Luisante,* » brillante par le poli, ξεστή.

VIII. — Dans cette élégie André enchaine avec un art exquis une pensée d'Horace, une idylle de Bion et tous les fragments de l'élégiaque Mimnerme. C'est bien, comme il le dit lui-même, le travail de l'abeille qui, de sucs ravis à tant de fleurs, compose le miel le plus doux. — La partie principale de l'Élégie, c'est la seconde, celle qui a trait à la vieillesse (voy. la Palinodie, même livre, *Élég.* XII); on y admire, chose précieuse à citer, une grande jeunesse de style et de pensées ; c'est un cœur jeune encore qui parle de la vieillesse, et surtout c'est un vrai poëte. L'Élégie que Maximien a composée sur la vieillesse, languit pendant trois cents vers ; c'est la plainte d'un vieillard dont le cœur est resté ardent, dans un corps usé et flétri, et qui regrette non sa jeunesse, mais les forces qui abandonnent sa vieillesse encore amoureuse. Juvénal, dans sa *Satire* X, 188 et sqq., présente un tableau hideux de la vieillesse. Il ne s'est pas aperçu que ce vieillard qu'il couvre de boue, ce fut son père, ce sera lui-même, son fils, l'humanité tout entière ; trop habitué à rechercher le pittoresque des effets et des pensées, Juvénal est descendu à un réalisme affligeant qui cesse d'être de l'art. — Le début de l'élégie est d'Horace, *Od.* I, XXII :

Integer vitæ, scelerisque purus,
Non eget Mauris jaculis, neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.

V. 3 et 4. Éd. 1826 et 1839 :

N'a besoin ni du fer qui veille autour des rois,
Ni des traits dont le Scythe a rempli son carquois.

Des flèches dont le Scythe a rempli son carquois,
Ni du plomb que l'airain vomit avec la flamme.
Incapable de nuire, il ne voit dans son âme
Nulle raison de crainte, et, loin de s'alarmer,
Confiant, il se livre aux délices d'aimer.
O de Pange ! ami sage, est bien fou qui s'ennuie.
Si les destins deux fois nous permettaient la vie,
L'une pour les travaux et les soins vigilants,
L'autre pour les amours, les plaisirs nonchalants,
On irait d'une vie âpre et laborieuse
Vers l'autre vie au moins pure et voluptueuse.
Mais si nous ne vivons, ne mourons qu'une fois,
Eh ! pourquoi, malheureux, sous de bizarres lois,
Tourmenter cette vie et la perdre sans cesse,
Haletants vers le gain, les honneurs, la richesse ;
Oubliant que le sort immuable en son cours,

V. 10-20. Bion, *Idyl.* VI :

Εἰ μὲν γὰρ βιότω διπλόον χρόνον ἄμμιν ἔδωκεν
ἡ Κρονίδας ἡ Μοῖρα πολύτροπος, ὥστ' ἀνύεσθαι
τὸν μὲν ἐς εὐφροσύναν καὶ χάρματα, τὸν δ' ἐνὶ μόχθῳ,
ἦν τάχα μοχθήσαντι ποθ' ὕστερον ἐσθλὰ δέχεσθαι.
Εἰ δὲ θεοὶ κατένευσαν ἕνα χρόνον ἐς βίον ἐλθεῖν
ἀνθρώποις, καὶ τόνδε βραχὺν καί μήονα πάντων,
ἐς πόσον, ἃ δειλοί, καμάτῳ κεῖς ἔργα πονεῦμες ;
ψυχὰν δ' ἄχρι τίνος ποτὶ κέρδεα καὶ ποτὶ τέχνας ;
βάλλομες, ἱμείροντες ἀεὶ πολὺ πλήονος ὄλβω ;
λαθόμεθ' ἦ ἄρα πάντες ὅτι θνατοὶ γενόμεσθα,
χὠς βραχὺν ἐκ Μοίρας λάχομεν χρόνον.

Dans l'*Hercules furens* d'Euripide, 655, le chœur, au milieu de vers qui sont une véritable élégie sur la vieillesse, regrette que les dieux n'accordent point à l'homme de bien une double jeunesse, et que bons et méchants ne puissent être distingués dans cette vie, qui se passe à accumuler des richesses.

V. 17. Manilius, qui, au milieu de vaines dissertations, a souvent de belles pensées exprimées en beaux vers, a dit, *Astr.* IV, 1 :

Quid tam sollicitis vitam consumimus annis ?
Torquemurque metu, cæcaque cupidine rerum ;
Æternisque senes curis, dum quærimus ævum,
Perdimus. . . . . .

Cf. Horace, *Od.* II, XVI.

us fit des jours mortels, et combien peu de jours ? 20
ns les dons de Vénus, quelle serait la vie ?
à l'instant où Vénus me doit être ravie,
e je meure ! Sans elle ici-bas rien n'est doux.

. . . . . .

. . . . . .

mains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage

V. 21. Mimnerme, *Anal.* I, p. 60, 61 :

Τίς δὲ βίος, τί δὲ τερπνὸν ἄτερ χρυσῆς Ἀφροδίτης;
τεθναίην, ὅτε μοι μηκέτι ταῦτα μέλοι.

. Plutarque, *de Virt. mor.* VI. Horace, qui estimait Mimnerme, et le mettait même -dessus de Callimaque (*Épit.* II, II, 100), s'est aussi souvenu de cette pensée, *Épit.* VI, 65 :

Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil est jucundum, vivas in amore jocisque.

Properce, I, XIV, 10. — Ronsard, *Am.* II, VIII, a dit, avec un sentiment très- .e de la belle langue poétique :

Eh ! qu'est-il rien de doux sans Vénus ? las ! à l'heure
Que je n'aimeray plus, puissé-je trespasser.

s vers de Ronsard sont d'une coupe charmante, c'est de l'André Chénier ; mais is loin, *Am.* II, XXIII, il dira :

Sans toy, nymphe *aime-ris*, la vie est languissante, etc.

On pourrait retrouver cette pensée dans les petits poëtes français en allant jusqu'à Parny, *Poés. érot.* III, XIII. Elle résume même assez bien le côté élégiaque de tout poëte ; La Fontaine, *Élég.* II, n'a-t-il pas dit :

Si l'on ne suit l'amour, il n'est douceur aucune ?

V. 24. Mimnerme :

Ἡμεῖς δ' οἷά τε φύλλα φύει πολυάνθεμος ὥρη
ἦρος, ὅτ' αἶψ' αὐγὴ αὔξεται ἠελίου,
τοῖς ἴκελοι, πήχυιον ἐπὶ χρόνον ἄνθεσιν ἥβης
τερπόμεθα, πρὸς θεῶν εἰδότες οὔτε κακὸν,
οὔτ' ἀγαθόν. . . . . .

Cette belle comparaison est due à Homère, *Iliade* VI, 146 :

Οἵη περ φύλλων γενεὴ, τοίηδε καὶ ἀνδρῶν.
Φύλλα τὰ μέν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ θ' ὕλη
τηλεθόωσα φύει· ἔαρος δ' ἐπιγίγνεται ὥρη·
ὣς ἀνδρῶν γενεὴ ἠμὲν φύει, ἠδ' ἀπολήγει.

André s'en souvient et embellit Mimnerme de toute la magnificence d'Homère. Voici maintenant cette même pensée, moins l'ornement, dans l'*Ecclésiaste*, I, I, 4 : « Generatio præterit, et generatio advenit : terra autem in æternum stat. » — Et ce qu'a dit l'homme de Chio, selon l'expression de Simonide, a résonné depuis sur toutes les lyres du monde. Cf. Euripide, *Ino, fragm.* (Plutarque, *Cons. ad Apoll.*) ; Aristophane, *Aves*, 685 ; Musée (apud Clém. Alex. *Strom.* VI, p. 247, A), etc. La compa-

Dont au faîte des cieux le soleil remonté
Rafraîchit dans nos bois les chaleurs de l'été.
Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
Nous sèche, nous flétrit, et son souffle homicide
Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants.
La Parque, sur nos pas, fait courir devant elle
Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle,
Et par grâce, à nos yeux qu'attend le long sommeil,
Laisse voir au matin un regard du soleil.
Quand cette heure s'enfuit, de nos regrets suivie,
La mort est désirable et vaut mieux que la vie.
O jeunesse rapide! ò songe d'un moment!
Puis l'infirme vieillesse, arrivant tristement,

raison en elle-même est susceptible de nuances et d'applications infinies; voy. Virgile, *Én.* VI, 309; Horace, *Art poét.* 60; Properce, II, XV, 51; J.-B. Rousseau, *Od. sacrées*, I, IX, etc. La poésie moderne l'a souvent reproduite, comparant l'exilé à la feuille qu'emporte le vent.

V. 29. Éd. 1833 :

Secoue et fait voler, dispersés par les vents.

V. 31. Mimnerme :

. . . . . .Κῆρες γὰρ παρεστήκασι μέλαιναι,
ἡ μὲν ἔχουσα τέλος γήραος ἀργαλέου,
ἡ δ' ἑτέρη θανάτοιο· μίνυνθα δὲ γίνεται ἥβης
καρπὸς, ὅσον τ' ἐπὶ γῆν κίδναται ἠέλιος.
Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ τοῦτο τέλος παραμείψεται ὥρης,
αὐτίκα δὴ τεθνάναι βέλτιον, ἢ βίοτος.

V. 33. « *Le long sommeil*, » c'est le *longus somnus* d'Horace, *Od.* III, XI. Ronsard, *Am.* II, XLV, a cette belle expression : « Le dormir de la mort. »

V. 37. Mimnerme :

Ἀλλ' ὀλιγοχρόνιον γίνεται ὥσπερ ὄναρ
ἥβη, τιμήεσσα, τὸ δ' ἀργαλέον καὶ ἄμορφον
γῆρας ὑπὲρ κεφαλῆς αὐτίχ' ὑπερκρέμαται,
ἐχθρὸν ὁμῶς καὶ ἄτιμον, ὃ τ' ἄγνωστον τιθεῖ ἄνδρα,
βλάπτει δ' ὀφθαλμοὺς καὶ νόον ἀμφιχυθέν.

Cf. Rufin, *Anal.* II, p. 394, XVI; et le beau chœur de l'*OEdipe à Colone* de Sophocle, 1293. Pindare, *Pyth.* VIII, 135, a dit dans des vers profonds :

. . . . . .Τί δέ τις; τί δ' οὔ τις;
σκιᾶς ὄναρ, ἄνθρωποι. . . . . .

Presse d'un malheureux la tête chancelante,
Courbe sur un bâton sa démarche tremblante,
Lui couvre d'un nuage et les yeux et l'esprit,
Et de soucis cuisants l'enveloppe et l'aigrit :
C'est son bien dissipé, c'est son fils, c'est sa femme,
Ou les douleurs du corps, si pesantes à l'âme,
Ou mille autres ennuis. Car, hélas ! nul mortel
Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel.
Oh ! quel présent funeste eut l'époux de l'Aurore,
De vieillir chaque jour, et de vieillir encore,
Sans espoir d'échapper à l'immortalité !
Jeune, son front plaisait. Mais quoi ! toute beauté

Cette vieillesse, γῆρας οὐλόμενον, fille de la nuit (Hésiode, *Théog.* 225), c'est la triste vieillesse de Virgile, *Géorg.* III, 66 :

> Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
> Prima fugit; subeunt morbi, tristisque senectus,
> Et labor et duræ rapit inclementia mortis.

Vers que commente Sénèque, *Ép. à Luc.* CVIII, contredisant un peu ce qu'il a dit dans le traité *de Brevit. vitæ*. Mais l'homme est inconstant parce qu'il est enthousiaste ; André lui-même reviendra dans une heure de calme et de sagesse sur cette élégie, et chantera les charmes de la vieillesse.

V. 43. Mimnerme :

> Πολλὰ γὰρ ἐν θυμῷ κακὰ γίνεται, ἄλλοτε δ' οἶκος
> τρυχοῦται, πενίης δ' ἔργ' ὀδυνηρὰ πέλει.
> Ἄλλος δ' αὖ παίδων ἐπιδεύεται, ὧν τε μάλιστα
> ἱμείρων κατὰ γῆς ἔρχεται εἰς Ἀΐδην.
> Ἄλλος νοῦσον ἔχει θυμοφθόρον, οὐδέ τις ἐστὶν
> ἀνθρώπων, ᾧ Ζεὺς μὴ κακὰ πολλὰ διδῷ.

V. 47. Mimnerme :

> Τιθωνῷ μὲν ἔδωκεν ἔχειν κακὸν ἄφθιτον ὁ Ζεύς,
> γῆρας, ὃ καὶ θανάτου ῥίγιον ἀργαλέου. . . . . .

L'Aurore, qui aimait Tithon, fils de Laomédon (Apollodore, III, XII), l'enleva et demanda à Jupiter d'accorder à son amant l'immortalité ; mais, comme elle oublia de demander pour lui la jeunesse éternelle, Tithon fut voué à une immortelle vieillesse ; voy. Homère, *Hymn. à Vénus*, 219.

V. 50. Mimnerme :

> Τοπρὶν ἐὼν κάλλιστος, ἔπην παραμείψεται ὥρη
> οὐδὲ πατὴρ παισὶ τίμιος, οὔτε φίλος.

Cf. Platon, *Anal.*, p. 172, XIX ; Ronsard, *Od.* III, XIX.

Se flétrit sous les doigts de l'aride vieillesse.
Sur le front du vieillard habite la tristesse ;
Il se tourmente, il pleure ; il veut que vous pleuriez.
Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés.
L'ombre épaisse et touffue, et les prés et Zéphire
Ne lui disent plus rien, ne le font plus sourire.
La troupe des enfants, en l'écoutant venir,
Le fuit comme ennemi de leur jeune plaisir ;
Et s'il aime, en tous lieux sa faiblesse exposée
Sert aux jeunes beautés de fable et de risée.

IX

AUX FRÈRES DE PANGE

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.

V. 53. Mimnerme :

Αἰεὶ μὲν φρένας ἀμφὶ κακαὶ τείρουσι μέριμναι,
οὐδ' αὐγὰς προσορῶν τέρπεται ἠελίου.
Ἀλλ' ἐχθρὸς μὲν παισὶν, ἀτίμαστος δὲ γυναιξίν.
Οὕτως ἀργαλέον γῆρας ἔθηκε θεός.

La Fontaine, *Fab.* VIII, I, représente la vieillesse sous le même aspect :

. . . . . Plus de goût, plus d'ouïe ;
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

IX. — Cette élégie jette une grande lueur sur le génie d'André, en nous permettant d'observer les évolutions successives de sa pensée, et comment l'imitation conduit un vrai poëte à la création. En effet, elle peut être considérée comme le magnifique prélude de *la Jeune Captive*. L'élégie de Tibulle, qui s'encadre ici entre Properce et Virgile, nous peint la situation d'âme du poëte au seuil de la mort ; c'est la plainte déchirante du génie qui voit la vie, l'avenir prêt à lui échapper, et c'est le même cri de désespoir, transfiguré par la grandeur de l'infortune, qui rejaillira de son cœur dans les murs de Saint-Lazare, non plus sous la forme un peu abandonnée

ne veux point, couvert d'un funèbre linceuil,
e les pontifes saints autour de mon cercueil,
pelés aux accents de l'airain lent et sombre,
leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
sous des murs sacrés aillent ensevelir
vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.
! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,
voir au loin périr dans des mémoires chères?
espoir que des amis pleureront notre sort
arme l'instant suprême et console la mort.
us-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
elque bord fréquenté des pénates rustiques,
s regards d'un beau ciel doucement animé,

'élégie, mais sous la forme serrée et synthétique de l'ode. Ici la plainte est plus onnelle, et c'est un des caractères de l'élégie; dans *la Jeune Captive*, elle est générale, plus totalement humaine, ce qui est un des caractères sacrés de l'ode. ıde attentive et comparée de ces deux élégies donne le secret du génie d'appro-ation d'André Chénier. — Le début est de Properce, II, XIII, 17 :

Quandocumque igitur nostros mors claudet ocellos,
Accipe, quæ serves, funeris acta mei.
Nec mea tunc longa spatietur imagine pompa,
Nec tuba sit fati vana querela mei; . . . . .
Et sit in exiguo laurus superaddita busto,
Quæ tegat exstincti funeris umbra locum.

Cf. Horace, *Od.* II, XX; Le Brun, *Élég.* I, II; et Parny, III, *Ma Mort.*

V. 13. [Ce mot de *reliques* (dit André dans ses notes sur Malherbe, p. 94) est beau et sonore; de plus, employé rarement, il est encore presque tout neuf. C'est pourquoi il ne faut point qu'il soit perdu pour notre poésie. Racine, qui connaissait les véritables richesses et qui ne les laissait point échapper, l'a mis en usage deux fois. Dans Phèdre :

. . . . . Ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides *reliques*.

Dans Bajazet :

Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus chères,
Je méditai ma fuite aux rives étrangères.

Ce dernier exemple est bien beau et bien hardi.] Comme dans toutes ses notes sur Malherbe, André oublie Ronsard, qui l'a employé dans le *Bocage royal*, *Panégyr. de la Renom.*, quand il peint le jeune phénix :

(Portant) le lit funèbre et l'odoreuse cendre,
Reliques de son père . . . . . .

Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile :
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite;
Quels maux ont abrégé ses rapides instants;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
Ah! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.
Ma bouche du mensonge ignora le langage;
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.

V. 17. N'est-ce pas là le vœu éternel des poëtes? Nous aussi, hommes d'une autre génération, n'avons-nous pas entendu la même pensée résonner sur la lyre d'un poëte aimé, mais, hélas! trop tôt parti?

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière :
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

V. 25. C'est ici que commence l'imitation de Tibulle, III, v, 5 :

At mihi Persephone nigram denuntiat horam :
Immerito juveni parce nocere, dea.
Non ego tentavi, nulli temeranda virorum,
Audax laudandæ sacra docere deæ.
Nec mea mortiferis infecit pocula succis
Dextera, nec cuiquam tetra venena dedit;
Nec nos sacrilegos templis admovimus ignes;
Nec cor sollicitant facta nefanda meum;
Nec nos, insaniæ meditantes jurgia linguæ,
Impia in adversos solvimus ora deos.
Et nondum cani nigros læsere capillos;
Nec venit tardo curva senecta pede.

Déjà, dans une autre élégie, Tibulle, I, III, 51 :

Parce, pater! timidum non me perjuria terrent,
Non dicta in sanctos impia verba deos.

Cf. Ovide, *Her.* XXI, 173; Claudien, *Rapt de Pros.* II, 257.

Au v. 25, André par le mot *meurtre* désigne le duel, qu'il détestait, et qu'il flétrit dans ses *OEuvres en prose*, p. 49 : « Les femmes... de tout temps admiratrices secrètes ou déclarées de ces *assassinats chevaleresques* appelés duels, semblent encourager, par d'homicides applaudissements, cette férocité lâche et stupide. »

, forfait odieux, nul remords implacable
déchire mon âme inquiète et coupable.
regrets la verront pure et digne de pleurs.
, vous plaindrez sans doute, en mes longues douleurs,
ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclore,
e mes naissantes fleurs auront en vain promis.
, je vais vivre encore au sein de mes amis.
ıvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
milieu des éclats d'une vive allégresse,
ppés d'un souvenir, hélas! amer et doux,
; doute vous direz : « Que n'est-il avec nous! »

meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
ɔeine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
ie eut bien pour moi de volages douceurs;

*. 34. Cette pensée rappelle Tibulle, III, v, 19 :

Quid fraudare juvat vitem crescentibus uvis?
Et modo nata mala vellere poma manu?

Mais comme cette belle image s'élève encore dans *la Jeune Captive!*

V. 35. Malherbe, p. 71 (vers qu'André qualifie de virgilien, de divin) :

Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

V. 41. Malherbe, *Larmes de Saint-Pierre*, p. 11, a dit :

N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever,

vers *divin*, dit André. Plus loin, même pièce, p. 15, Malherbe dit encore :

Le soir fut avancé de leurs belles journées.

[Le même vers que j'ai noté p. 11 (remarque André). Peut-être à cette source nous devons le vers divin de La Fontaine :

Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

Pétrarque a dit dans un vers délicieux, par la bouche de Laure :

E compi mia giornata inanzi sera.

Et moi, dans une de mes élégies :

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.]

Ronsard, *Am.* I, XIX, avait dit avant Malherbe :

Avant ton soir se clorra ta journée.

J.-B. Rousseau, *Ode* IX, rendant la pensée d'Isaïe (XXVIII, 10), a dit :

Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.

Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.
Mais, oh ! que mollement reposera ma cendre,
Si parfois, un penchant impérieux et tendre
Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
Vos yeux en approchant pensent voir leur ami ;
Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire ;
Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,
Inspirent à vos fils, qui ne m'ont point connu,
L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu !
Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne
Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne ;
Que jamais les douleurs, par de cruels combats,
N'allument dans vos flancs un pénible trépas ;
Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes ;
Que les peines d'autrui causent seules vos larmes ;
Que vos heureux destins, les délices du ciel,
Coulent toujours trempés d'ambroisie et de miel,
Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.
Et quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,
Près de vous désolée, en accusant les dieux,
Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.

V. 44. « *Voilà que je meurs.* » Cette forme a pu paraître négligée ; elle est au contraire toute biblique. *Psaumes*, XXXVI, 35 : « Vidi impium superexaltatum, et elevatum sicut cedros Libani. Et transivi, *et ecce non erat.* »

V. 45. En rapprochant de ce vers le v. 49, et en lisant :

Mais, oh ! que mollement reposera ma cendre,
Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire ;

on aurait, admirablement rendus, les deux vers de Virgile, *Égl.* X, 33 :

... O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores !

V. 60. « *Trempés d'ambroisie et de miel,* » mélangés d'ambroisie et de miel. C'est le *temperare* des Latins et le sens propre du mot *tremper*.

X

uffre un moment encor : tout n'est que changement.
axe tourne, mon cœur : souffre encore un moment.
ı vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?
ıiver ne glace point tous les mois de l'année.
Eurus retient souvent ses bonds impétueux ; 5
: fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,
ıtte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,
étendre mollement sur l'herbe des prairies.

X. — V. 2. « *Axe,* » poétique pour *roue, char.* Homère, *Il.* XVI, 378, emploie ν pour τροχός :

. . . . . Ὑπὸ δ' ἄξοσι φῶτες ἔπιπτον.

Virgile, *Én.* V, 820, *axis* pour *currus* :

. . . . . Tumidumque sub axe tonanti
Sternitur æquor aquis. . . . . .

comparaison de la vie humaine à la roue se retrouve dans Anacréon, *Od.* IV :

Τροχὸς ἅρματος γὰρ οἷα
βίοτος τρέχει κυλισθείς.

Cf. Silius Italicus, *Bell. Punic.* VI, 121.

V. 4 et suiv. Imité d'Horace, *Od.* II, IX :

Non semper imbres nubibus hispidos
Manant in agros, aut mare Caspium
Vexant inæquales procellæ
Usque ; nec Armeniis in oris,
Amice Valgi, stat glacies iners
Menses per omnes ; aut aquilonibus
Querceta Gargani laborant,
Et foliis viduantur orni.

André sans doute se souvenait aussi de ce passage d'Euripide, *Herc. fur.* 101, où la même pensée est exprimée :

Κάμνουσι γάρ τοι καὶ βροτῶν αἱ συμφοραὶ,
καὶ πνεύματ' ἀνέμων οὐκ ἀεὶ ῥώμην ἔχει,
οἵ τ' εὐτυχοῦντες διὰ τέλους οὐκ εὐτυχεῖς·
ἐξίσταται γὰρ πάντ' ἀπ' ἀλλήλων δίχα.

Cf. Pindare, *Ol.* II. — L'ode d'Horace a eu beaucoup d'imitateurs dans la poésie française. Voy. Ronsard, *Am.* I, CLXVI, et *Od.* IV, XXI ; ni l'une ni l'autre de ces deux imitations ne sont bonnes. Ronsard s'évertue à surcharger sa pensée de mots et de rapports nouveaux. Voyez encore Racan, *Berg.* III, *Chœur*, et V, *Épith.* ; Malherbe, p. 233 et p. 247 ; Rousseau, *Od.* II, IV.

C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,
Pour mieux goûter le calme il faut avoir passé,
Des pénibles détroits d'une vie orageuse,
Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.
La Fortune arrivant à pas inattendus
Frappe, et jette en vos mains mille dons imprévus :
On le dit. Sur mon seuil jamais cette volage
N'a mis le pied. Mais quoi ! son opulent passage,
Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil,
Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.

Toi qu'aidé de l'aimant plus sûr que les étoiles,
Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles ;
Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,

V. 14. A chacun des vers 14, 15, 16, la césure avance d'une syllabe. Par cette coupe savante, André parvient à imiter les mètres variés de la fable.

V. 17. La Fontaine, *Fables*, VII, XII :

Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

La fortune, avec ses vicissitudes, est un thème éternel de poésie ; Manilius, *Astr.* IV, 78, a dit : « Transit per illum, ex illo fortuna venit. » Les tragiques grecs abondent en semblables pensées ; c'est comme une leçon perpétuelle qu'ils donnaient aux volages Athéniens. Voy. Sophocle, *Ant.* 1158.

V. 19. Ici se dressent les deux grands noms de Pindare et d'Horace. — Pindare, *Ol.* XII, invoque la Fortune Libératrice :

Τὶν γὰρ ἐν πόντῳ κυβερνῶνται θοαὶ
νᾶες, ἐν χέρσῳ τε λαιψηροὶ πόλεμοι,
κἀγοραὶ βουλαφόροι· αἴγε μὲν ἀνδρῶν
πόλλ' ἄνω, ταὶ δ' αὖ κάτω
ψεύδη μεταμώνια τέμνοι-
σαι, κυλίνδοντ' ἐλπίδες. κ. τ. λ.

Et Horace, *Od.* I, XXXV, s'inspirant du poëte thébain :

O Diva, gratum quæ regis Antium.....
Te pauper ambit sollicita prece
Ruris colonus ; te dominam æquoris,
Quicumque Bithyna lacessit
Carpathium pelagus carina, etc.

A côté de ces belles invocations à la Fortune, on peut mettre les beaux vers de Pétrone, *Sat.* CXX. Cf. Dante, *Div. Com., Enfer*, VII.

diamant, d'azur, d'émeraudes ardent,
ɛ gouffres du Potose, aux antres de Golconde,
ıir les rênes d'or qui gouvernent le monde,
nte déité ! tes riches favoris
...iguent sans cesse et de vœux et de cris :
satisfait le pauvre. O belle souveraine !
ı ; seulement assez pour que, libre de chaîne,
· les bords où, malgré ses rides, ses revers,
le encor l'Italie attire l'univers,
ıisse au sein des arts vivre et mourir tranquille !
ı là que mes désirs m'ont promis un asile ;
t là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs
ndra les douleurs et les sables brûlants.
j'irai t'oublier, rire de ton absence ;
dans un air plus pur respirer, en silence
ıonchalant du terme où finiront mes jours,
ɜanté, le repos, les arts et les amours.

V. 27. Éd. 1826 et 1839 :

Peu contente le pauvre. O belle souveraine !

Horace, *Épît.* I, VII, 44 : « Parvum parva decent. » Et *Od.* III, XVI :

. . . . . Bene est cui deus obtulit
Parca, quod satis est, manu.

C'est cette douce médiocrité que le bon La Fontaine, *Fab.* VII, VI appelle : « Mère du bon esprit, compagne du repos. »

V. 35. C'est la philosophique indifférence d'Horace, *Od.* III, XXIX :

Laudo manentem : si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit, et mea
Virtute me involvo, probamque
Pauperiem sine dote quæro.

André ne tient pas aux biens de la Fortune ; si la capricieuse déesse les lui enlève, il pourra dire avec Sénèque, *Cons. ad Helv.* V : « Abstulit illa, non avulsit. »

V. 37. « *Nonchalant de...* » Dans notre langue moderne, le mot *nonchalant*, comme beaucoup d'autres, n'a conservé que le sens dérivé. Cependant l'emploi qu'André fait ici de *nonchalant*, avec la préposition *de*, est logique et conforme au sens primitif et vrai de ce mot, qui vient de *chaloir*, inquiéter, embarrasser. Villon, *Grand Testament*, LXXI :

Mais de cela il ne m'en chault.

XI

AUX FRÈRES DE PANGE

Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine
Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine,
Et près d'elle partout voit changer tous les jours
Les fêtes, les travaux, les belles, les amours.
Moi, l'espoir du repos et du bonheur peut-être,
Cette fureur d'errer, de voir et de connaître,
La santé que j'appelle et qui fuit mes douleurs
(Bien sans qui tous les biens n'ont aucunes douceurs),
A mes pas inquiets tout me livre et m'engage.
C'est au milieu des soins, compagnons du voyage,
Que m'attend une sainte et studieuse paix
Que les flèches d'amour ne troubleront jamais.
Je suivrai des amis ; mais mon âme d'avance,
Vous, mes autres amis, pleure de votre absence,

Le verbe *chaloir* était expressif et vif ; il est à regretter, ainsi que l'emploi de *nonchalant* avec complément. Regnier, *Sat.* VII :

Si l'autre est, au rebours, *des lettres nonchalante*.

C'est aussi la langue de Pascal, *Pensées sur l'éloquence et le style*, XVIII : « Il (Montaigne) inspire *une nonchalance du salut* sans crainte et sans repentir. »

XI. — V. 8. Éd. 1826 et 1839 :

(Bien sans qui tous les biens n'offrent point de douceurs).

Correction sans valeur. *Aucun* « se met quelquefois au pluriel » dit l'Académie. Il y en a de nombreux exemples dans Corneille. Racine a dit dans *Phèdre*, sans y être astreint par la rime ou par la mesure :

Aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui.

En voici un exemple en prose dans d'Alembert, *Système du monde* : « Dans notre physique, presque *aucuns* principes généraux dont... »

V. 10. « *Soins*, » préoccupations, soucis. La Fontaine a dit, *Fab.* IX, 11 :

. . . . . Au moins que les travaux,
Les dangers, *les soins du voyage*,
Changent un peu votre courage,

voudrait, partagée en des penchants si doux,
partir avec eux et rester près de vous.
couple fraternel, ces âmes que j'embrasse
ın lien qui, du temps craignant peu la menace,
perd dans notre enfance, unit nos premiers jours,
ıt mes guides encore; ils le furent toujours.
ıjours leur amitié, généreuse, empressée,
ɔorté mes ennuis et ne s'est point lassée.
ıand Phœbus, que l'hiver chasse de vos remparts,
de loin vous jeter quelques faibles regards,
ıs allons, sur ses pas, visiter d'autres rives,
poursuivre au midi ses chaleurs fugitives.
ıs verrons tous ces lieux dont les brillants destins
ɔupent la mémoire ou les yeux des humains:
'seille où l'Orient amène la fortune;
Venise élevée à l'hymen de Neptune;
Tibre, fleuve-roi; Rome, fille de Mars,
i régna par le glaive et règne par les arts;
Athènes qui n'est plus, et Byzance, ma mère;
Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.
Croyez, car en tous lieux mon cœur m'aura suivi,
Que partout où je suis vous avez un ami.
Mais le sort est secret! Quel mortel peut connaître

V. 31. Virgile, *Énéide*, VIII, 77, appelle le Tibre : « Hesperidum fluvius regnator aquarum. » Il avait dit de l'Éridan, *Géorg.* I, 482 : « Fluviorum rex Eridanus. » Stace, *Silves*, III, v, 101, nomme le Tibre : « Ductor aquarum. »

V. 34. « *Smyrne*, » une des villes qui ont réclamé l'honneur d'avoir donné naissance à Homère; voy. Riccius, *Diss. hom.* p. 15.

V. 37, 38. Tibulle, III, IV, 45 :

Sed, proles Semelæ, Bacchus doctæque sorores
Dicere non norunt, quid ferat hora sequens.

Car, comme le dit Sénèque, *Cons. à Polybe* : « Nihil ne in totum quidem diem certi est. » Les poëtes abondent en pensées sur l'incertitude de l'avenir et sur la fragilité du bonheur; voy. Pindare, *Olymp.* II, 55.

Ce que lui porte l'heure et l'instant qui va naître?
Souvent ce souffle pur dont l'homme est animé,
Esclave d'un climat, d'un ciel accoutumé,
Redoute un autre ciel, et ne veut plus nous suivre
Loin des lieux où le temps l'habitua de vivre.
Peut-être errant au loin, sous de nouveaux climats,
Je vais chercher la mort qui ne me cherchait pas.
Alors, ayant sur moi versé des pleurs fidèles,
Mes amis reviendront, non sans larmes nouvelles,
Vous conter mon destin, nos projets, nos plaisirs,
Et mes derniers discours et mes derniers soupirs.

Vivez heureux! gardez ma mémoire aussi chère,
Soit que je vive encor, soit qu'en vain je l'espère.
Si je vis, le soleil aura passé deux fois
Dans les douze palais où résident les mois,
D'une double moisson la grange sera pleine,

V. 38. Éd. 1826 et 1839 :

Ce que lui porte l'heure ou l'instant qui va naître?

Cette correction n'avait pas de sens. La conjonction *et* a ici la force de *et même*.

V. 49. Tibulle, III, v, 31 :

Vivite felices, memores et vivite nostri,
Sive erimus, seu nos fata fuisse volent.

V. 51-53. Stace, *Théb.* II, 400, emploie une périphrase analogue : « Astriferum velox jam circulus orbem torsit. » Malherbe, *Stances aux ombres de Damon*, p. 57 :

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs.

La Fontaine, *Ode* IV :

Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en ton empire
A ramené les aquilons;
Et nos climats ont vu l'année
Deux fois de pampres couronnée
Enrichir coteaux et vallons.

Les « *douze palais* » représentent les mois ou les douze signes du zodiaque. Employant l'expression technique, Malherbe, p. 145, a dit :

Certes, l'autre soleil, d'une erreur vagabonde,
Court inutilement par ses *douze maisons*.

ant que dans vos bras la voile nous ramène.
ongtemps autrefois nous n'étions point perdus!
x plaisirs citadins tout l'hiver assidus,
and les jours repoussaient leurs bornes circonscrites
des nuits à leur tour usurpaient les limites,
nme oiseaux du printemps, loin du nid paresseux,
us visitions les bois et les coteaux vineux,
s peuples, les cités, les brillantes naïades;
l'humide départ des sinistres Pléiades
s renvoyait chercher la ville et ses plaisirs,
, souvent rassemblés, livrés à nos loisirs,
iteux d'avoir trouvé nos amours infidèles,
puter des beaux-arts, de la gloire et des belles.
nous ressemblions, arrêtés ou flottants,
c fleuves comme nous voyageurs inconstants :
courent à grand bruit; ils volent, ils bondissent;
ns les vallons riants leurs flots se ralentissent;
and l'hiver, accourant du blanc sommet des monts,
vient mettre un frein de glace à leurs pas vagabonds,
Ils luttent vainement, leurs ondes sont esclaves;

Regnier, *Sat.* V, avait dit avant lui :

Selon que le soleil se loge en ses *maisons*.

V. 63. Éd. 1826 et 1839 :

Nous renvoyait chercher la ville et les plaisirs.

V. 66. Éd. 1826 et 1839 :

Nous disputions encor de la gloire et des belles.

Pour rendre la phrase intelligible, il n'y avait nul besoin de défigurer le texte; il suffisait de supprimer l'accent que toutes les édit. précéd. mettent sur le mot *ou*, au v. 64.

V. 72. La métaphore, *mettre un frein* à des flots, est très-fréquente Voy. Ovide, *Mét.* I, 282; Lucrèce, VI, 529. La Fontaine, *Songe de Vaux :*

. . . . . Le ciel armé de vents
Arrêtait le cours des torrents
Et leur donnait un *frein de glace*.

Ronsard, *Od.* IV, XXI, avait dit déjà :

. . . Toujours la *glace* éternelle
Des fleuves ne *bride* le cours.

Mais le printemps revient amollir leurs entraves,
Leur frein s'use et se brise au souffle du zéphyr,
Et l'onde en liberté recommence à courir.

XII

De l'art de Pyrgotèle élève ingénieux,
Dont, à l'aide du tour, le fer industrieux
Aux veines des cailloux du Gange ou de Syrie
Sait confier les traits de la jeune Marie,
Grave sur l'améthyste ou l'onyx étoilé
Ce que d'elle aujourd'hui les dieux m'ont révélé.

Souvent, lorsqu'aux transports mon âme s'abandonne,
L'harmonieux démon descend et m'environne,
Chante; et ses ailes d'or, agitant mes cheveux,
Rafraîchissent mon front qui bouillonne de feux.

XII *. — La jeune Marie qui est célébrée dans cette élégie ne serait-elle pas, dans la pensée du poëte, Marie de Médicis? La pièce pourrait être alors imitée d'un poëte italien, ou d'une poésie latine de l'époque. Le graveur sur pierres fines serait le célèbre Coldoré, valet de chambre de Henri IV. Dans l'ouvrage de Mariette on trouve de lui une gravure sur jaspe de Marie de Médicis.

V. 1. « *Pyrgotèle*, » graveur célèbre qui vivait au temps d'Alexandre, et qui partagea avec Apelles, le peintre, et Lysippe ou Polyclète, statuaires, le glorieux privilége de reproduire les traits du conquérant. Voy. Apulée, *Flor.* VII; Pline, *Hist. nat.* VII, XXXVII et XXXVII, I; Valère Maxime, VIII, XI.

V. 8. « *Démon*, » génie, dieu inspirateur; c'est le δαίμων des Grecs. Tous les poëtes français l'ont employé dans ce sens. Regnier, *Sat.* II :

Je ne sais quel *démon* m'a fait devenir poëte.

(*) C'est par erreur que plus haut, p. 138, voulant renvoyer le lecteur à l'élégie sur la vieillesse, nous avons dit : Voyez la Palinodie, même livre, *Eleg.* XII; l'élégie sur la vieillesse est la XV^e^ de ce livre, p. 181.

m'a dit ta naissance, ô jeune Florentine!
st vous, nymphes d'Arno, qui des bras de Lucine
ıtes la recueillir; et vos riants berceaux
endormirent au bruit de l'onde et des roseaux;
Phœbus, du Cancer hôte ardent et rapide,
pouvait point la voir, dans cette grotte humide,
us des piliers de nacre entourés de jasmin,
poser sur un lit de pervenche et de thym.
andonnant les fleurs, de sonores abeilles
ırent en bourdonnant sur ses lèvres vermeilles
ısseoir et déposer ce miel doux et flatteur
ıi coule avec sa voix et pénètre le cœur.
ine aux yeux éclatants, la belle Poésie
i sourit et trempa sa bouche d'ambroisie,
ma ses faibles mains des fertiles pinceaux
ıi font vivre la toile en magiques tableaux,
mit dans ses regards ce feu, cette âme pure
Qui sait voir la beauté, fille de la nature.
Une lyre aux sept voix lui faisait écouter

V. 11. Le passage qui suit est remarquable : il retrace une fiction, une légende religieuse chère à tous les peuples. Les Nymphes, les Muses, les Grâces du paganisme, n'est-ce pas les Fées de la Germanie qui viennent déposer leurs dons dans le berceau du nouveau-né? C'est l'amour maternel imaginant toutes les délicatesses poétiques et associant les divinités aux destinées de l'enfant. Telle est, dans Pindare, *Ol.* VI, la naissance de Jamus, fils d'Évadné et d'Apollon. Cf. Hésiode, *Théog.* 81 ; Alcmane (ap. Hephæst.); Ibycus (Athénée, XIII, II, p. 564, F). Telle est la naissance de Jupiter, dans Callimaque, *Hymne à Jup.* 46; de Bacchus, dans Ovide, *Mét.* III, 313; de l'Amour, dans le *Pervigilium Veneris*. — Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, XXXVII :

Les œillets et les lis et la rose vermeille
Servirent de berceau ; la nature et les dieux
La regardèrent naître en ce mois gracieux ;
Puis Amour la nourrit des douceurs d'une abeille.
Les Muses, Apollon, et les Grâces estoient
Tout à l'entour du lict, qui à l'envy jettoient
Des fleurs sur l'angelette. . . . . .

V. 29. C'est la lyre qu'Horace invoque, *Od.* III, XI, : « Testudo, resonare septem callida nervis. » Pindare, *Ném.* V, 43, l'appelle ὁ ἑπτάγλωσσος φόρμιγξ.

Les sons que Pausilippe est fier de répéter.
Et les douces Vertus et les Grâces décentes,
Les bras entrelacés, autour d'elle dansantes,
Veillaient sur son sommeil, et surent la cacher
A Vénus, à l'Amour, qui brûlaient d'approcher;
Et puis au lieu de lait, pour nourrir son enfance,
Mêlèrent la candeur, la gaîté, l'indulgence,
La bienveillance amie au sourire ingénu,
Et le talent modeste à lui seul inconnu,
Et la sainte fierté que nul revers n'opprime,
La paix, la conscience ignorante du crime,
La simplicité chaste aux regards caressants,
Près de qui les pervers deviendraient innocents.

Artiste, pour l'honneur de ton durable ouvrage,
Graves-y tous ces dons brillants sur son visage.
Grave, si tu le peux, son âme et ses discours,
Sa voix, lien puissant d'où dépendent nos jours,
Les jours de ses amis, troupe heureuse et fidèle,
Qui vivent tous pour elle, et qui mourraient pour elle.
De la seule beauté le flambeau passager

V. 30. N'est-ce pas le poëte italien Marini, qui habitait sur le Pausilippe, à qui André ferait ici allusion? Marini, on le sait, a souvent célébré Marie de Médicis. André feindrait que la Muse ait chanté à Marie au berceau les vers que plus tard devait lui faire entendre Marini.

V. 31. Horace, *Od.* I, IV :

Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede.

V. 32. C'est ainsi qu'Homère, *Hym. à Apoll.* 196, nous dépeint les Grâces :

'Ορχεῦντ', ἀλλήλων ἐπὶ καρπῷ χεῖρας ἔχουσαι.

V. 40. [Expression latine (dit André dans ses notes sur Malherbe, p. 20) dont notre langue a été enrichie par l'usage heureux qu'en a fait Despréaux :

Mais sans cesse *ignorants de* nos propres besoins.]

V. 46. *Dépendre* est ici pris avec le sens du latin *dependere*, pendre de... André veut dire : sa voix est le lien puissant auquel sont attachés nos jours.

me dans les sens un feu prompt et léger ;
is les douces Vertus et les Grâces décentes
inspirent aux cœurs purs que des flammes constantes.

XIII

ue ton œil voyageur de peuples en déserts
rcoure l'ancien monde et traverse les mers :
me antique partout, Rome, Rome immortelle,
t et respire, et tout semble vivre par elle.
l'Atlas au Liban, de l'Euphrate au Bétis,
Tage au Rhin glacé, de l'Elbe au Tanaïs,
des flots de l'Euxin à ceux de l'Hyrcanie,
rtout elle a gravé le sceau de son génie.
rtout de longs chemins, des temples, des cités,
es ponts, des aqueducs en arcades voûtés,
Des théâtres, des forts assis sur des collines,
Des bains, de grands palais ou de grandes ruines
Gardent, empreints encor d'une puissante main,
Et cette Rome auguste et le grand nom romain ;
Et d'un peuple ignorant les débiles courages,
Étonnés et confus de si vastes ouvrages,
Aiment mieux assurer que de ces monuments
Le bras seul des démons jeta les fondements.

XIII. — V. 11. Virgile, *Géorg.* II, 156 :

. . . . . Congesta manu præruptis oppida saxis.

V. 12. Emploi magnifique du mot *démon*, qu'André avait remarqué plusieurs fois dans Malherbe, et dont il s'était promis de se servir. Voy. Malherbe, p. 124 et 166.

XIV

Je suis en Italie, en Grèce. O terres ! mères des arts favorables aux vertus. O beaux-arts ! de ceux qui vous aiment délicieux tourments ! Seul au milieu d'un cercle nombreux, tantôt

De vivantes couleurs une toile enflammée

s'offre tout à coup à mon esprit,

Et ma main veut fixer ces rapides tableaux,
Et frémit et s'élance et vole à ses pinceaux ;
Tantôt, m'éblouissant d'une clarté soudaine,
La sainte poésie et m'échauffe et m'entraîne,
Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,
En vers tumultueux bouillonne dans mon sein ;
Ou bien dans mon oreille un fils de Polymnie,
A qui Naple enseigna la sublime harmonie,
A laissé pour longtemps un aiguillon vainqueur,
Et son chant retentit dans le fond de mon cœur.

Alors mon visage s'enflamme, et celui qui me voit me dit que

XIV. — L'édition de 1839 a joint à tort cette élégie à la précédente. Ce n'est ni le même ton ni la même pensée.

V. 3. Voici un des passages qui prouvent qu'André se livrait à des essais de peinture ; les vers qui suivent trahissent aussi son goût pour la musique.

V. 8. « *Un fils de Polymnie.* » Un élève de la célèbre école de Naples, dont sans doute il entendait chanter la musique sur les théâtres d'Italie.

V. 10. Imité d'Eupolis le Comique, qui, en parlant de Périclès (*Schol.* Aristoph. *Acharn.* 530 et *Pac.* 1204), avait dit que :

. . . . . μόνος τῶν ῥητόρων
τὸ κέντρον ἐγκατέλειπε τοῖς ἀκροωμένοις.

Cette expression a souvent été remarquée ; voy. Diodore de Sic. XII, XL ; Cicéron, *Brutus*, IX.

ma raison a besoin d'ellébore. Mais des choses bien plus impor-
ıtes... je parcours le Forum, le sénat; j'y suis entouré d'om-
bres sublimes. J'entends la voix des Gracchus, etc... Cincinnatus,
Caton, Brutus... Je vois les palais qu'ont habités Germanicus et
sa femme... Thraséas, Soranus, Sénécion, Rusticus. En Grèce,
tous les peuples différents, chacun avec son front, son visage, sa
physionomie, passent en revue devant mes yeux. Chacun est
onduit par ses héros qu'il faut nommer. (Comme l'énumération
d'Homère.) (1) Périssent ceux qui traitent de préjugé l'admira-
tion pour tous ces modèles antiques, et qui ne veulent point sa-
voir que les grandes vertus constantes et solides ne sont qu'aux
lieux où vit la liberté. *Hos utinam inter heroas tellus me prima*
tulisset! (2) Si j'avais vécu dans ces temps...

ıs belles voluptés la voix enchanteresse
'aurait point entraîné mon oisive jeunesse.
ı n'aurais point en vers de délices trempés,
de l'art des plaisirs mollement occupés,
lein des douces fureurs d'un délire profane,
Livré nue aux regards ma muse courtisane.
J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,
Usé pour la patrie et ma voix et mon bras;
Et si du grand César l'invincible génie
A Pharsale eût fait vaincre enfin la tyrannie,

(1) Homère, *Iliade*, II. Longue et magnifique énumération, dont plus d'un poëte s'est inspiré. Cf. Val. Flaccus, *Arg.* VI, 33; Virgile, *Énéide*, VI; Manilius, *Astron.* I, 735; Le Tasse, *Ger. lib.* I, XXXVI; Milton, *Par. perdu*, I, *les légions de Satan;* Thomson, *Sais. Hiver.*

(2) André cite de mémoire; Horace, *Sat.* II, II, 93 :

. . . . . Hos utinam inter
Heroas natum tellus me prima tulisset.

V. 12 et suiv. Voici le canevas en prose de tout ce passage : « Si j'avais vécu dans ces temps, je n'aurais point fait des *Art d'aimer*, des poésies molles, amoureuses; ma muse courtisane n'aurait point... j'aurais mené la vie d'un jeune Romain, au barreau, dans le sénat. J'aurais défendu la liberté, ou je serais mort à Utique d'un coup de poignard! » Voy. M. de Latouche, *Vallée aux loups.*

J'aurais su, finissant comme j'avais vécu,
Sur les bords africains, défait et non vaincu,
Fils de la Liberté, parmi ses funérailles,
D'un poignard vertueux déchirer mes entrailles !
Et des pontifes saints les bancs religieux
Verraient même aujourd'hui vingt sophistes pieux
Prouver en longs discours appuyés de maximes
Que toutes mes vertus furent de nobles crimes;
Que ma mort fut d'un lâche, et que le bras divin
M'a gardé des tourments qui n'auront point de fin.

Mais, mes deux amis, mes compagnons, je ne veux point souhaiter un monde meilleur où vous ne seriez pas ! Plût au ciel que nous y eussions été ensemble. Nous aurions formé un triumvirat plus vertueux que celui... Mais vivons comme ces grands hommes. Que la fortune en agisse avec nous comme il lui plaira : *nous sommes trois contre elle* (1).

XV

O délices d'amour ! et toi, molle paresse,
Vous aurez donc usé mon oisive jeunesse !

V. 26. On peut rapprocher de ces vers le morceau :

Hommes saints, hommes dieux, exemple des Romains,

qu'il a imité de J.-J. Rousseau.

(1) Dans l'*Épître à Le Brun et au marquis de Brazais*, il exprime aussi cette belle pensée :

Qu'elle arme tous ses traits, nous sommes trois contre elle.

L'épître est antérieure à cette élégie, qu'il adresse aux frères Trudaine, ses compagnons de voyage.

XV. — André (comme il nous en avertit lui-même plus bas dans une note) voulait contredire pied à pied l'élégie contre la vieillesse. Comme André, Anacréon, qui

) les sont partout. Pour chercher les beaux-arts,
s Alpes vainement j'ai franchi les remparts :
me d'amours en foule assiége mon asile.
vieillesse, accours ! O déesse tranquille,
ma jeune saison éteins ces feux brûlants,
e vieillesse ! Heureux qui dès ses premiers ans
ıenti de son sang, dans ses veines stagnantes,
uler d'un pas égal les ondes languissantes ;
nt les désirs jamais n'ont troublé la raison ;
ır qui les yeux n'ont point de suave poison ;
. . . . . .
. . . . . .
, s'il regarde et loue un front si gracieux,
le voit plus sitôt qu'il a fermé les yeux !
: et cruels tyrans, brillantes héroïnes,
ımes, de ma mémoire habitantes divines,
ıtômes enchanteurs, cessez de m'égarer.
mon cœur ! ô mes sens ! laissez-moi respirer ;
Laissez-moi dans la paix et l'ombre solitaire
Travailler à loisir quelque œuvre noble et fière
Qui, sur l'amas des temps propre à se maintenir,
Me recommande aux yeux des âges à venir.
Mais non ! j'implore en vain un repos favorable ;
Je t'appartiens, Amour, Amour inexorable !

Eh bien ! conduis-moi aux pieds de... Je ne refuse aucun es-

parle souvent de la vieillesse, la présente sous un aspect tantôt riant, tantôt repoussant. Voyez les *Odes* XI, XLVII, LII, LIV.

V. 7. C'est le souhait de Ronsard, *Am.* II, XXI :

Que ne suis-je insensible ? ou que n'est mon visage
De rides labouré ? . . . . . .

V. 16. Le style homérique se plie heureusement aux grâces de l'élégie ; André parle des femmes comme Homère des Muses.

clavage... Conduis-moi vers elle, puisque c'est elle que tu me rappelles toujours... Allons, suivons les fureurs de l'âge; mais puisse-t-il passer vite !... Puisse venir la vieillesse !... La vieillesse est seule heureuse. (Contredire pied à pied l'élégie contre la vieillesse.)

Le vieillard se promène à la campagne, se livre à des goûts innocents, étudie sans que les vaines fureurs d'Apollon le fatiguent... Les soins de la propreté, une vie innocente, font fleurir la santé sur son visage; s'il devient amoureux d'une jeune belle,

Il a le bien d'aimer sans en avoir les peines;
Il n'en exige rien, il ne veut que l'aimer.

Elle y consent, tout le monde le sait; elle le permet,

. . . . . et n'en fait pas mystère,
Et ne le reçoit point avec un œil sévère,
N'affecte point de rire en le voyant pleurer,
Ne met point son étude à le désespérer.
Non; il entre, elle accourt; une aimable indulgence
Sourit dans ses beaux yeux au vieillard qui s'avance :
Il l'embrasse. Il n'a point ces suprêmes plaisirs
Dont son âge paisible ignore les désirs...

Mais il est assis près d'elle, il la voit : elle livre ses bras à ses baisers,

A ses débiles mains laisse presser ses flancs,
Et le caresse, et joue avec ses cheveux blancs.

V. 25. Saint-Lambert, dans un poëme long et froid, sur *les charmes de la vieillesse* :

La beauté peut donner une volupté pure
Sans porter dans nos cœurs le trouble du désir.

Sénèque, *Ép. ad Luc.* XII, a touché quelques mots des avantages de la vieillesse, mais, il faut le dire, un peu en rhéteur.

etits garçons et les petites filles, qui jouent, sautent de
l'entendant venir. Il se mêle avec (1), il fait la paix, il
bitre de leurs jeux. Quand il y a une belle partie à la
ienade, à l'ombre on l'attend, on lui garde la meilleure

ein de ses amis il éteint son flambeau,
ux qui l'ont connu pleurent sur son tombeau.

XVI

tons, la voile est prête, et Byzance m'appelle.
uis vaincu ; je suis au joug d'une cruelle.
mps, les longues mers peuvent seuls m'arracher
traits que malgré moi je vais toujours chercher ;
image partout à mes yeux répandue,
es lieux qu'elle habite, et ceux où je l'ai vue,
Son nom qui me poursuit, tout offre à tout moment
Au feu qui me consume un funeste aliment.
Ma chère liberté, mon unique héritage,

(1) « *Il se mêle avec.* » Dans l'éd. 1839, on a corrigé et mis : « Il se mêle avec eux. » L'expression d'André n'est qu'une inattention, ou plutôt c'est le style abrégé d'une note manuscrite. Ce serait une faute. On trouve cependant le mot *avecque* employé sans complément par nos vieux écrivains, à l'époque où la langue n'était pas encore fixée. — Villon, *Grand Test.* II :

Foy ne lui doy, ne hommage *avecque*.

XVI. — V. 3. Properce, III, XXI :

Magnum iter ad doctas proficisci cogor Athenas,
Ut me *longa* gravi solvat amore *via*.
Crescit enim adsidue spectando cura puellæ ;
Ipse alimenta sibi maxima præbet amor.
Omnia sunt tentata mihi, quacumque fugari
Possit : at ex omni me premit ille deus.

V. 9. Tibulle, II, IV :

Hic mihi servitium video, dominamque paratam :

Trésor qu'on méconnaît tant qu'on en a l'usage,
Si doux à perdre, hélas ! et sitôt regretté,
M'attends-tu sur ces bords, ma chère liberté ?

XVII

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
Et nymphe du Bosphore et nymphe Propontide,
Qui voyez aujourd'hui du barbare Osmalin
Le croissant oppresseur toucher à son déclin ;
Hèbre, Pangée, Hæmus, et Rhodope et Riphée,
Salut, Thrace, ma mère et la mère d'Orphée,
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps ;
Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
Me fit naître Français dans les murs de Byzance.

Jam mihi *libertas* illa *paterna* vale.
Servitium sed triste datur, teneorque catenis,
Et nunquam misero vincla remittit amor.

Ronsard, *Son. pour Hélène*, LXVII, regrette aussi sa liberté :

Ah ! belle Liberté, qui me servois d'escorte,
Quand le pied me portoit où libre je voulois !
Ah ! que je te regrette ! Hélas ! combien de fois
Ay-je rompu le joug que malgré moy je porte !

XVII. — V. 1. *Hellé*, voy. *P. ant. El.* V. — *Sestos*, *Abydos*, sur le Bosphore, vis-à-vis l'une de l'autre, célèbres par les amours d'Héro et de Léandre.

V. 5. *Hèbre*, fleuve de Thrace ; *Pangée*, montagne de Macédoine ; *Hæmus*, montagne de Thrace qui s'étend jusqu'au Pont-Euxin (Strab. VII, VI) ; *Rhodope*, montagne de Macédoine ; *Riphée*, voy. *Élégies*, I, V, 39.

V. 6. La Thrace fut aussi la mère de Musée et de Thamyris (Strabon, X, III, 17).

V. 7. Galata est un faubourg de Constantinople.

V. 8. Voyez la *Biographie*.

XVIII

i, vainqueur de Troie et des vents et des flots,
ı navire emprunté pressant les matelots,
du vieux Laërte arrive en sa patrie,
: en pleurant le sol de son île chérie.

econnaît le port couronné de rochers
le vieillard des mers accueille les nochers,
que l'olive épaisse entoure de son ombre ;
etrouve la source et l'antre humide et sombre
l'abeille murmure, où, pour charmer les yeux,
ıts de pourpre et d'azur, des tissus précieux
ɔrment sous les mains des naïades sacrées ;
ans ses premiers vœux ces nymphes adorées

II. — V. 4. Les détails de cette belle comparaison sont imités d'Homère, qui ie pas, lui, l'aède toujours errant, la coutume touchante d'embrasser, comme endre mère, la terre de la patrie. Lorsqu'Ulysse aborde à Ithaque, *Odyssée*, , 352 :

. . . . . Εἴσατο δὲ χθών ·
γήθησέν τ' ἄρ' ἔπειτα πολύτλας δῖος Ὀδυσσεὺς,
χαίρων ἦ γαίῃ · κύσε δὲ ζείδωρον ἄρουραν.

Cf. *Odyss.* IV, 522; V, 463, etc.

V. 5-11. Imité d'Homère, *Odyss.* XIII, 100, dans la description du port de Phorcys :

. . . . Ἔντοσθεν δὲ ἄνευ δεσμοῖο μένουσι
νῆες ἐΰσσελμοι, ὅταν ὅρμου μέτρον ἵκωνται.
Αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος τανύφυλλος ἐλαίη ·
ἀγχόθι δ' αὐτῆς, ἄντρον ἐπήρατον, ἠεροειδὲς,
ἱρὸν νυμφάων, αἳ Νηΐάδες καλέονται.
Ἔν δὲ κρητῆρές τε καὶ ἀμφιφορῆες ἔασι
λάϊνοι · ἔνθα δ' ἔπειτα τιθαιβώσσουσι μέλισσαι.
Ἔν δ' ἱστοὶ λίθεοι περιμήκεες, ἔνθα τε Νύμφαι
φάρε' ὑφαίνουσιν ἁλιπόρφυρα, θαῦμα ἰδέσθαι.

Ce Phorcys, *vieillard des mers*, était, selon Hésiode, *Théog.* 237, le Fils de Pont et de la Terre. Quant à l'antre des Nymphes dont parle Homère, et que rappelle Chénier, il a été le sujet de beaucoup de controverses. Strabon, *Prol.* I, III, 18, ne le voit plus, mais veut croire Homère sur parole. Artémidore d'Éphèse, V, en constate l'existence, et Porphyre écrit une longue dissertation, *De antro Nympharum*.

(Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir)
De vivre, de régner lui permettent l'espoir.

O des fleuves français brillante souveraine,
Salut! ma longue course à tes bords me ramène,
Moi que ta nymphe pure en son lit de roseaux
Fit errer tant de fois au doux bruit de ses eaux ;
Moi qui la vis couler plus lente et plus facile,
Quand ma bouche animait la flûte de Sicile ;
Moi, quand l'amour trahi me fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer mes douleurs.
Tout mon cortége antique, aux chansons langoureuses,
Revole comme moi vers tes rives heureuses.
Promptes dans tous mes pas à me suivre en tous lieux,
Le rire sur la bouche et les pleurs dans les yeux,
Partout autour de moi mes jeunes Élégies
Promenaient les éclats de leurs folles orgies ;
Et, les cheveux épars, se tenant par la main,
De leur danse élégante égayaient mon chemin.
Il est bien doux d'avoir dans sa vie innocente
Une Muse naïve et de haines exempte,
Dont l'honnête candeur ne garde aucun secret ;

V. 15. André parle de la Seine comme Virgile de l'Éridan et du Tibre. Catulle, XXXI, revenant de Bithynie, s'écrie, ému à la vue de sa patrie :

Salve, o venusta Sirmio, atque hero gaude ;
Gaudete, vosque Lydiæ lacus undæ ;
Ridete quidquid est domi cachinnorum.

V. 19-22. Ces quatre vers se retrouvent dans une *Épître* à Le Brun, vers 61-64.

V. 20. « *La flûte de Sicile,* » c'est la flûte de Théocrite. Virgile, *Égl.* X, 51 :

. . . . . Pastoris Siculi modulabor avena.

V. 30. Composition charmante qui pourrait vivre sur la toile. N'est-ce pas ainsi que dans Homère, *Hym. à Apollon,* 514, s'avance le dieu de la poésie, sa cithare à la main, tandis qu'autour de lui les Crétois dansent en chantant un Pæan joyeux ?

l'on puisse, au hasard, sans crainte, sans apprêt,
de ne point rougir en voyant la lumière,
andre, dévoiler son âme tout entière.

ainsi, promené sur tout cet univers,
mon cœur vagabond laisse tomber des vers.
ses pensers errants vive et rapide image,
ique chanson nouvelle a son nouveau langage,
des rêves nouveaux un nouveau sentiment :
is sont divers, et tous furent vrais un moment.

que les premiers pas ont d'alarmes craintives !
aphe de Seine, on dit que Paris sur tes rives
asseoir vingt conseils de critiques nombreux,
Pinde partagé despotes soupçonneux.
iblis de leurs yeux la vigilance amère ;
leur que, sans s'armer d'un front dur et sévère,
peuvent négliger les pas et les douceurs
D'une Muse timide et qui, parmi ses sœurs,
Rivale de personne et sans demander grâce,

V. 34 et 36. Éd. 1826 et 1839 :

A laquelle, au hasard, sans crainte, sans apprêt,
Sûr de ne point rougir en voyant la lumière,
On puisse dévoiler son âme tout entière.

L'éditeur de 1826 a introduit dans la phrase un contre-sens en voulant faire disparaître deux incorrections qui n'existent pas. D'abord *où* n'est pas pour *à laquelle*, mais pour *dans laquelle*, et cet emploi de *où* est conforme à la langue de tous les gands écrivains du seizième et du dix-septième siècle ; voyez à ce sujet une dissertation détaillée de M. Génin, *Lexique de Molière*, p. 266-273. Ensuite, au vers 36, il n'y a pas incohérence d'images dans les deux mots *répandre* et *dévoiler*, qui ne se rapportent pas au même objet. André dit très-bien ce qu'il veut dire, qu'il est doux de pouvoir sans crainte dévoiler son âme tout entière en la répandant dans sa muse (c'est-à-dire dans ses vers), et il n'y a pas même de faute grammaticale, car on peut dire également : Un poëte répand son âme, dévoile son âme dans ses vers. De plus, *muse* pour *vers* n'est qu'une métonymie très-ordinaire.

V. 51. « *Rivale de personne.* » André fait ici l'ellipse de la négation, mais c'est

Vient, le regard baissé, solliciter sa place ;
Dont la main est sans tache, et n'a connu jamais
Le fiel dont la satire envenime ses traits.

XIX

Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.
Bénis soient tes décrets, ô Sagesse profonde !
Qui me voulus heureux et, prodigue envers moi,
M'as fait dans mon asile et mon maître et mon roi.
Mon Louvre est sous le toit, sur ma tête il s'abaisse ;
De ses premiers regards l'orient le caresse.
Lit, siéges, table, y sont, portant de toutes parts
Livres, dessins, crayons, confusément épars.
Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense ;
Là, dans un calme pur, je médite en silence

à tort : le mot *personne* signifie évidemment *quelqu'un*. La négation est nécessaire. Il faudrait, par exemple : N'étant rivale de personne.

XIX. — V. 1. « *Il n'est que d'être.* » Regnier, *Ép.* II :

Il n'est que d'être libre, et en deniers contans
Dans le marché d'amour acheter du bon temps...

Molière, *Mal. imag.* 1re *Int.* VI :

Ma foi, *il n'est que de jouer* d'adresse en ce monde.

André veut dire que pour être heureux il n'est que d'être libre et maître de soi. Savoir l'être, voilà en effet la suprême sagesse. Horace, *Sat.* I, III, 132, a dit :

. . . . . *Sapiens* operis sic optimus omnis
Est opifex solus, sic *rex*. . . . . .

Et Horace encore, *Épît.* I, I, 106 :

Ad summam, *sapiens* uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, *rex denique regum*.

Le sage, qui se commande, comme le dit très-bien Cicéron, *de Finibus*, III, est plus roi qu'un roi qui ne commande ni à soi-même ni à ses sujets.

V. 5. Racan, *stances :*

Roy de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire ;
Sa cabane est *son Louvre* et son Fontainebleau.

qu'un jour je veux être, et, seul à m'applaudir,
ème la moisson que je veux recueillir.
e reviens toujours, et toujours les mains pleines,
sser le butin de mes courses lointaines,
qu'en un livre antique à loisir engagé,
s ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé,
plutôt que, passant et vallons et rivières,
au loin parcouru les rives étrangères.
n vaste champ de fleurs je tire un peu de miel.
t m'enrichit et tout m'appelle ; et, chaque ciel
frant quelque dépouille utile et précieuse,
mplis lentement ma ruche industrieuse.

9 et suiv. — Voilà cette charmante comparaison si justement célèbre. Pindare, X, 82 :

Ἐγκωμίων γὰρ ἄωτος ὕμνων
ἐπ' ἄλλοτ' ἄλλον, ὥστε μέ-
λισσα, θύνει λόγον.

Horace, *Od.* IV, II, célébrant Pindare, s'est souvenu :

. . . . . Ego, apis Matinæ
More modoque
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.

Lucrèce, III, 11, butine dans les œuvres d'Épicure, « Floriferis ut apes in saltibus omnia limant. » Platon, *Ion*, V, a développé cette comparaison, ce qui nous a valu les vers délicieux de La Fontaine, *Épît. à Mme de la Sablière :*

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles :
Je suis chose légère, et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.

Cf. Sénèque, *Ép. à Lucilius*, LXXXIV ; Montaigne, I, XXXV ; La Fontaine, *Fab.* X, 1 ; Rousseau, *Ode au comte du Luc.* Boileau, *Disc. au roi*, nous a gâté un peu le charme de cette comparaison :

Comme on voit au printemps la diligente abeille
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sottises du temps je compose mon fiel.

Voyez encore l'emploi pathétique et très-remarquable qu'Euripide a fait de cette comparaison dans l'*Herc. fur.* 487.

XX

Tel j'étais autrefois et tel je suis encor :
Quand ma main imprudente a tari mon trésor ;
Quand, la nuit, accourant au sortir de la table,
Si Fanni m'a fermé le seuil inexorable,
Je regagne mon toit. Là, lecteur studieux,
Content et sans désirs, je rends grâces aux dieux.
Je crie : « O soins de l'homme, inquiétudes vaines !
Oh ! que de vide, hélas ! dans les choses humaines !
Faut-il ainsi poursuivre, au hasard emportés,
Et l'argent et l'amour, aveugles déités ! »
Mais si Plutus revient de sa source dorée
Conduire dans mes mains quelque veine égarée ;
A mes signes, du fond de son appartement,
Si ma blanche voisine a souri mollement,

XX. — V. 4. L'édition de 1839 donne à tort :

Si Fanny m'a fermé le seuil inexorable.

La femme dont il s'agit ici n'est qu'une courtisane, comme Glycère, Rose, Amélie, qu'il chante dans les *élégies* à Camille. Il ne faut pas que le lecteur confonde cette *Fanni* avec la chaste et poétique *Fanny* de Lucienne.

V. 7. Perse, *Sat.* I :

O curas hominum ! O quantum est in rebus inane !

« *Soin,* » *cura,* souci, sollicitude. C'est dans ce sens que Racine emploie presque toujours ce mot [1].

V. 11. Perse, *Sat.* III, 109 :

. . . . Visa est si forte pecunia, sive
Candida vicini subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit ? . . . . . .

Vers que M. Sainte-Beuve a justement rapprochés de ceux d'Horace, *Od.* I, IX, 21 :

Nunc et latentis proditor intimo
Gratus puellæ risus ab angulo.

(1) Dans le troisième acte d'*Alexandre le Grand*, Racine se sert cinq fois du mot « soin » avec des nuances différentes. *Britannicus* donnerait lieu à une semblable remarque. C'est un des mots que Racine emploie le plus fréquemment, en variant ses nuances à l'infini.

Adieu les grands discours, et le volume antique,
Et le sage Lycée, et l'auguste Portique ;
Et reviennent en foule et soupirs et billets,
Soins de plaire, parfums et fêtes, et banquets,
Et longs regards d'amour, et molles élégies,
Et jusques au matin amoureuses orgies.

XXI

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose.
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées ;
Hélas ! bientôt le flux des rapides années
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
Oh ! si du moins alors je pouvais à mon tour,

V. 16. Le *Lycée*, temple d'Apollon Lycéen, fut bâti par Lycus, fils de Pandion (Pausanias, I, XIX). Ce fut l'orateur Lycurgue qui en fit un gymnase (Plut. *Vit. orat.* VII), et ce fut là qu'Aristote tint école. Le *Portique*, décoré de peintures célèbres (Pausanias, I, XV), où s'assemblaient les philosophes (Lucien, *Jupit. tragœd.* 16) et où Zénon fonda l'école stoïcienne. Voy. Diog. Laert. VII, 1, *Zeno*. — Dans les six derniers vers, la conjonction *et* se trouve onze fois : c'est la manière du dix-septième siècle ; Pascal emploie ainsi la conjonction *et* à chaque instant, soit entre deux phrases, soit entre deux membres de phrase.

XXI. — Cette élégie est très-belle. On ne saurait trop admirer dans Chénier cette conviction profonde et inaltérable, que chez l'écrivain le talent et la moralité doivent marcher de front, et qu'aucune gloire n'absout les déréglements du poëte.

V. 1. Catulle, LXVIII, 16, a dit avec la même image :

Jucundum quum ætas florida ver ageret. . .

V. 2. Regnier, *Élég.* V, débute par ce beau vers :

L'homme s'oppose en vain contre la destinée.

V. 6. Éd. 1826 et 1839 :

Hélas ! bientôt le char des rapides années.

Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière
Offrir à mes amis une ombre hospitalière ;
Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,
A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir ;
Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,
Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,
Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux !
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime ;
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,

V. 9. Voyez même livre, *Élégie* IV, 35.

V. 18. Virgile, *Géorg.* III, 14 :

. . . . . Tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, et tenera prætexit arundine ripas.

V. 21. N'est-ce pas la pensée de P. Syrus ?

Fortuna magna, magna domino est servitus.

V. 27. Tibulle, I, 1, 77, a dit avec une certaine fierté :

. . . . . Ego composito securus acervo
Despiciam dites, despiciamque famem.

V. 28. Très-beau vers, plein de grandeur d'âme ; André va plus loin que l'*aurea mediocritas* d'Horace.

V. 31. Il revient à la comparaison de l'abeille, voy. l'élégie précédente.

D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire, industrieux asile
Où l'on coule une vie innocente et facile ;
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis ;
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses !
Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
Si le sort ennemi m'assiége et me désole,
On pleure : mais bientôt la tristesse s'envole ;
Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.
Les délices des arts ont nourri mon enfance.
Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,
La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,
Des vers fils de l'amour et de la solitude ;
Tantôt de mon pinceau les timides essais
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès :
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire ;

V. 34. Éd. 1833 :

Où l'on coule une vie innocente et tranquille.

V. 37. Éd. 1826 et 1839 :

A l'amitié sincère, à de tendres faiblesses.

V. 42. Éd. 1826 et 1839 :

Je pleure : mais bientôt la tristesse s'envole.

André, sans y songer sans doute, a été amené à mettre « *on pleure* », parce que c'est l'humanité tout entière qui est ainsi ; c'est une négligence toute poétique.

V. 47. « *Aux pieds d'argent.* » *Iliade*, I, 538 et *passim* : « Ἀργυρόπεζα Θέτις. » Plus d'un passage dans La Fontaine respire le même amour de l'art pur et de la nature. Voyez *Fabl.* XI, IV.

V. 53. Il fait dans ce vers une allusion évidente à ses essais de peinture.

Elle rit et s'égaye aux danses du satyre ;
Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,
Et pense voir et voit ses antiques aïeux
Qui dans l'air, appelés à ses hymnes sauvages,
Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.
Beaux-arts, ô de la vie aimables enchanteurs,
Des plus sombres ennuis riants consolateurs,
Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses,
Dont l'or n'achète point l'amour ni les caresses,
Beaux-arts, dieux bienfaisants, vous que vos favoris
Par un indigne usage ont tant de fois flétris,
Je n'ai point partagé leur honte trop commune ;
Sur le front des époux de l'aveugle Fortune
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux :
J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.
Je ne vais point, à prix de mensonges serviles,
Vous marchander au loin des récompenses viles,
Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,
Faire trouver charmant mon luth adulateur.

V. 60. Horace, *Od.* I, XXXII, *ad lyram :* « O laborum dulce lenimen. »

V. 62. Éd. 1826 et 1839 :

Dont l'or n'achète point l'amour et les caresses.

V. 64. Ce passage rappelle une note de Chénier sur Malherbe (*Chanson pour le duc de Bellegarde*) où il lui reproche de se faire l'entremetteur du duc de Bellegarde.

V. 68. Même pensée dans les œuvres en prose (*Premier chapitre sur les causes et les effets de la décadence des lettres*) : « Toujours soutenu par mes amis, je sentis au moins dans moi que mes vers et ma prose, goûtés ou non, seraient mis au rang du petit nombre d'ouvrages qu'aucune bassesse n'a flétris. » — Pétrone, *Sat.* V, a dit :

Artis severæ si quis hamat effectus,
Mentemque magnis applicat, prius more
Frugalitatis lege polleat exacta :
Nec curet alto regiam trucem vultu,
Cliensve cœnas impotentium captet.

Et Boileau, *Sat.* I :

Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages :
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers.

Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,
Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
Quand tous quatre, muets, sous un maître inhumain,
Jadis au châtiment nous présentions la main ;
Et mon frère et Le Brun, les Muses elles-mêmes ;
De Pange, fugitif de ces neuf Sœurs qu'il aime :
Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,
A des vers non sans peine obtenus de ma voix,
Prête une oreille amie et cependant sévère.
Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère
Me revoir, chaque fois que mes avides yeux
Auront porté longtemps mes pas de lieux en lieux,
Amant des nouveautés compagnes de voyage ;
Courant partout, partout cherchant à mon passage
Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,
Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui se laisse aimer !

V. 76. Juvénal, *Sat.* I, 15, se souvient aussi de ce châtiment de l'enfance :

Et nos ergo manum ferulæ subduximus.

V. 78. « *Fugitif de...* » Le Brun, *Ode à Buffon :* « Et *fugitive du* cercueil. . . Son âme. . . » Rousseau, *Épître aux Muses :*

Et j'ai trouvé ce faible stratagème
Pour m'éviter, *fugitif de* moi-même.

V. 80. Horace, *Sat.* I, IV, 73, nous parle aussi de ce cercle d'amis sûrs :

Non recito cuiquam, nisi amicis, idque coactus.

Et *Sat.* I, X, 80, il nous donne leurs noms. Thomson, *Seas. Winter*, célèbre aussi ce cénacle de juges, amis et cependant sévères. — Ce sont les mœurs littéraires du dix-septième siècle. Boileau, *Art poét.* I, a dit :

Faites-vous des amis prompts à vous censurer.
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.

V. 88. Ovide, *Am.* I, III, 2 :

Aut amet aut faciat cur ego semper amem.

Éd. 1839 :

Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui me laisse aimer.

Pour justifier la leçon de l'éd. 1819, il suffit de rappeler le vers de *Mnazile et Chloé :*

J'aurais dû l'inviter, d'une voix douce et tendre,
A se laisser aimer, à m'aimer, à m'entendre.

XXII

L'art, des transports de l'âme est un faible interprète ;
L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poëte.
Sous sa fécondité le génie opprimé
Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.
Soit que le doux amour des nymphes du Permesse,
D'une fureur sacrée enflammant sa jeunesse,
L'emporte malgré lui dans leurs riches déserts,
Où l'air est poétique et respire des vers ;
Soit que d'ardents projets son âme poursuivie
L'aiguillonne du soin d'éterniser sa vie ;
Soit qu'il ait seulement, tendre et né pour l'amour,
Souhaité de la gloire, afin de voir un jour,
Quand son nom sera grand sur les doctes collines,
Les yeux qui rendent faible et les bouches divines
Chercher à le connaître, et, l'entendant nommer,
Lui parler, lui sourire, et peut-être l'aimer ;
Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle
Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.

XXII. — V. 2. C'est la pensée de Piudare, *Ol.* IX, 152 : « Τὸ δὲ φυᾷ, κράτιστον ἅπαν. » C'est surtout la célèbre pensée de Démocrite telle que nous la rapporte Cicéron, *de Oratore*, II : « Sæpe enim audivi, poetam bonum neminem (id quod a Democrito et Platone in scriptis relictum esse dicunt) sine inflammatione animorum existere posse et sine quodam afflatu quasi furoris. » Cette *furor*, c'est l'inspiration, c'est le dieu, θεὸς, *qui fatigue le sein du poëte.* C'est ainsi que Platon, *Ion.* V, nous dépeint le poëte dans l'ivresse de la composition : « Ἔνθεοι, ὥσπερ οἱ κορυβαντιῶντες ; » — Ces transports ne sont ni vains, ni trompeurs ; mais l'art ne suffit pas pour en saisir le secret. Il faut au poëte la nature, le cœur, *l'influence secrète* du dieu. Aussi Horace, *Ep. ad Pis.* 295, attaque tous ceux qui se croient et se disent poëtes parce qu'ils savent affecter les signes extérieurs de l'inspiration poétique.

V. 5-16. Nous avons rétabli à leur place ces douze vers, qu'on avait laissés dans les fragments.

Son cœur dicte ; il écrit. A ce maître divin
Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main.
S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,
Si la folâtre joie et la jeunesse ardente
Étalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,
Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,
Brillants de la santé qui luit sur son visage,
Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage.
Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir
Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir ;
Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,
L'oublie en écoutant une amour étrangère ;
De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,
Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,
Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes,
Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.
Toujours vrai, son discours souvent se contredit.
Comme il veut, il s'exprime ; il blâme, il applaudit.
Vainement la pensée est rapide et volage :
Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.
Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,
Il fixe le passé pour lui toujours présent,
Et sait, de se connaître ayant la sage envie,
Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.

XXIII

J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.
Je suis donc sage enfin ; je n'ai plus de maîtresse.

Sois satisfait, mon cœur. Sur un si noble appui
Tu vas dormir en paix dans ton sublime ennui.
Quel dégoût vient saisir mon âme consternée,
Seule dans elle-même, hélas ! emprisonnée ?
Viens, ô ma lyre ! ô toi mes dernières amours
(Innocentes du moins) ; viens, ô ma lyre, accours.
Chante-moi de ces airs qu'à ta voix jeune et tendre
Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.
Quoi ! je suis seul ? O dieux ! où sont donc mes amis ?
Ah ! ce cœur qui, toujours à l'amitié soumis
D'étendre ses liens fit son besoin suprême,
Faut-il l'abandonner, le laisser à lui-même ?
Où sont donc mes amis ? Objets chéris et doux !
Je souffre, ô mes amis ! Ciel ! où donc êtes-vous ?
A tout ce qu'elle entend, de vous seuls occupée,
De chaque bruit lointain mon oreille frappée
Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas ;
Je m'élance, je cours, et vous ne venez pas !

Ah ! vous accuserez votre absence infidèle,
Quand vous saurez qu'ainsi je souffre et vous appelle.
Que je plains un méchant ! Sans doute avec effroi

XXIII. — V. 18. Tibulle, I, VIII, 65, dans l'attente de sa maîtresse s'écrie aussi :

Dum mihi venturam fingo, quodcumque movetur,
Illius credo tunc sonuisse pedem.

Et Bertin, *Am.* III, VII, imitant Tibulle :

J'écoute alors, j'écoute ; et si le moindre bruit
Frappe mon oreille attentive,
Je crois sous tes pieds *délicats*
Entendre à mon côté le parquet qui *résonne*.

On ne peut s'empêcher de remarquer dans Bertin et ses pareils l'impropriété constante des termes et souvent même la vulgarité *.

(*) C'est ainsi que dans cette même élégie Bertin, croyant traduire le *pedibus prætentat iter, suspensa timore* de Tibulle, II, I, 77, nous montre sa maîtresse *suspendant sur l'orteil une jambe craintive !*

Il porte à tout moment les yeux autour de soi ;
Il n'y voit qu'un désert ; tout fuit, tout se retire.
Son œil ne vit jamais de bouche lui sourire ;
Jamais, dans les revers qu'il ose déclarer,
De doux regards sur lui s'attendrir et pleurer.
Oh ! de se confier noble et douce habitude !
Non, mon cœur n'est point né pour vivre en solitude :
Il me faut qui m'estime, il me faut des amis
A qui dans mes secrets tout accès soit permis ;
Dont les yeux, dont la main dans la mienne pressée
Réponde à mon silence, et sente ma pensée.
Ah ! si pour moi jamais tout cœur était fermé,
Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé,
Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.
Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,
Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,
Ne connaît pas un cœur où reposer le sien ;
Une âme où dans ses maux, comme en un saint asile,
Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille ;
Pour qui nul n'a de vœux, qui jamais dans ses pleurs
Ne peut se dire : « Allons, je sais que mes douleurs
Tourmentent mes amis, et quoiqu'en mon absence
Ils accusent mon sort et prennent ma défense ? »

V. 42. Lucrèce, III, 1081, voulant peindre les désirs changeants de l'homme pour tout ce qui peut lui faire oublier ses propres misères, dit avec la même expression qu'André : « Hoc se quisque modo fugit. » Cf. Sénèque, *de Tranq. anim.* II. — Horace, *Od.* II, XVI :

. . . . . Patriæ quis exsul
Se quoque fugit ?

Dans Racine, *Esth.* I, I, Esther dit, exprimant la pensée contraire :

Lasse de vains honneurs, et *me cherchant moi-même.*

XXIV

Eh ! le pourrais-je au moins ! suis-je assez intrépide ?
Et toute belle enfin serait-elle perfide ?
Moi, tendre, même faible, et dans l'âge d'aimer,
Faut-il n'oser plus voir tout ce qui peut charmer !
Quand chacun à l'envi jouit, aime, soupire,
Faut-il donc de Vénus abjurer seul l'empire !
Ne plus dire : Je t'aime ! et dormir tout le jour,
Sans avoir pour adieux quelques baisers d'amour !
Et lorsque les désirs, les songes, ou l'aurore,
Troubleront mon sommeil, me réveiller encore,
Sans que ma main déserte et seule à s'avancer
Trouve dans tout mon lit une main à presser !

. . . . . .

. . . . . .

S'ils n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre ?
Quel mortel, inhabile à la félicité,
Regrettera jamais sa triste liberté,

XXIV. — Nous avons, dans cette élégie, rapproché deux fragments qui semblent développer une même idée, facile à deviner et à compléter. Voici comment nous supposons que devait se dérouler la pensée d'André : Mes amis me le conseillent ; je veux les écouter, me livrer à l'étude, quitter ce sexe trompeur, perfide...

Eh ! le pourrais-je au moins ! suis-je assez intrépide ? etc.

En vain on me dit que le plaisir en amour est amer, que les amants portent des chaines, qu'ils n'ont point le bonheur...

S'ils n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre ? etc.

V. 1. Tibulle, I, v :

Asperum et bene dissidium me ferre loquebar ;
At mihi nunc longe gloria fortis abest.

V. 13. Éd. 1839 :

S'ils n'ont point de bonheur, en est-il sur la terre ?

Si jamais des amants il a connu les chaînes ?
Leurs plaisirs sont bien doux, et douces sont leurs peines ;
S'ils n'ont point ces trésors que l'on nomme des biens,
Ils ont les soins touchants, les secrets entretiens,
Des regards, des soupirs la voix tendre et divine,
Et des mots caressants la mollesse enfantine.
Auprès d'eux tout est beau, tout pour eux s'attendrit.
Le ciel rit à la terre, et la terre fleurit.
Aréthuse serpente et plus pure et plus belle ;
Une douleur plus tendre anime Philomèle.
Flore embaume les airs ; ils n'ont que de beaux cieux.
Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.
A leurs yeux tout est pur comme leur âme est pure ;
Leur asile est plus beau que toute la nature.
La grotte, favorable à leurs embrassements,
D'âge en âge est un temple honoré des amants.
O rive du Pénée ! antres, vallons, prairies,
Lieux qu'Amour a peuplés d'antiques rêveries ;
Vous, bosquets d'Anio ; vous, ombrages fleuris,
Dont l'épaisseur fut chère aux nymphes du Liris ;
Toi surtout, ô Vaucluse ! ô retraite charmante !
Oh ! que j'aille y languir aux bras de mon amante ;
De baisers, de rameaux, de guirlandes lié,

V. 27. Ainsi qu'*Aréthuse* au v. 24, André emploie ici *Tempé* métaphoriquement, comme Virgile, *Géorg.* II, 469. Stace, *Théb.* X, 119, a dit, et c'est peut-être à lui que nous devons le vers d'André :

. . . . . Effulgent silvæ, tenebrosa *Tempe*
Arrisere Deæ. . . . . .

V. 28. Ce vers rappelle celui de Racine dans *Phèdre :*

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

V. 35. « *Liris,* » rivière du Latium (Strabon, V, III, 6) ; ce sont les ombrages de la forêt de Marica dont parle André ; voy. Lucain, *Phars.* II, 424 ; Horace, *Od.* I, XXXI, et III, XVII.

Oubliant tout le monde, et du monde oublié !
Ah ! que ceux qui, plaignant l'amoureuse souffrance,
N'ont connu qu'une oisive et morne indifférence,
En bonheur, en plaisir pensent m'avoir vaincu :
Ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu.

XXV

Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères
Chacun d'un front serein déguise ses misères.
Chacun ne plaint que soi. Chacun dans son ennui
Envie un autre humain qui se plaint comme lui.
Nul, des autres mortels ne mesure les peines,
Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes ;
Et chacun, l'œil en pleurs, en son cœur douloureux
Se dit : « Excepté moi, tout le monde est heureux. »
Ils sont tous malheureux. Leur prière importune

V. 39. [Horace, *Épît.* I, XI, 9 :

. . . . . Tamen illic vivere vellem,
Oblitusque meorum, obliviscendus et illis.

Cette antithèse a été souvent employée après Horace. Saint-Lambert a ce vers facile dans une élégie :

Oublié désormais d'un monde que j'oublie.

Héloïse, dans l'*épître* de Pope, v. 207 :

How happy is the blameless vestal's lot,
The world forgetting, by the world forgot.

Est-il croyable que Colardeau ait négligé ce trait? Le vers d'André Chénier en est la traduction littérale. BOISSONADE.]

V. 43. Publius Syrus :

Annosus stultus non diu vixit, diu fuit.

Sénèque, *de Brev. vit.* VIII : « Non est itaque, quod quemquam propter canos aut rugas putes diu vixisse ; non ille diu vixit, sed diu fuit. » — La Fontaine, *Fab.* XII, XX, parlant des Stoïciens, comme Aulu-Gelle :

Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

Crie et demande au ciel de changer leur fortune.
Ils changent ; et bientôt, versant de nouveaux pleurs,
Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs.

XXVI

Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs,
Et voit quelque plaisir naître au sein des douleurs.
. . . . . Ainsi l'Allobroge recèle
Sur ses monts, de l'hiver la patrie éternelle,
Et les fleurs du printemps et les biens de l'été.
Sur d'arides sommets le voyageur porté
S'étonne. Auprès des rocs d'âge en âge entassée
En flots âpres et durs brille une mer glacée.
A peine sur le dos de ces sentiers luisants
Un bois armé de fer soutient ses pas glissants.
Il entend retentir la voix du précipice.
Il se tourne, et partout un amas se hérisse
De sommets ou brûlés ou de glace épaissis,
Fils du vaste mont Blanc, sur leurs têtes assis,
Et qui s'élève autant au-dessus de leurs cimes

XXV. — V. 10. La Fontaine, *Fable* VI, XI :

. . . . . Il obtint changement de *fortune*.

N'est-ce pas la même pensée qui inspire La Fontaine et André? La Fontaine, dans la même fable :

Notre condition jamais ne nous contente ;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

XXVI. — V. 3. Cette longue comparaison a plus d'un rapport avec la description qu'on lit dans Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, I, XXIII.

Qu'ils s'élèvent eux-même au-dessus des abîmes.
Mais bientôt à leurs pieds qu'il descende; à ses yeux
S'étendent mollement vallons délicieux,
Pâturages et prés, doux enfants des rosées,
Trient, Cluses, Magland, humides Élysées,
Frais coteaux, où partout sur des flots vagabonds
Pend le mélèze altier, vieil habitant des monts.

XXVII

Ainsi, lorsque souvent le gouvernail agile
De Douvre ou de Tanger fend la route mobile,
Au fond du noir vaisseau sur la vague roulant
Le passager languit malade et chancelant.
Son regard obscurci meurt. Sa tête pesante
Tourne comme le vent qui souffle la tourmente,
Et son cœur nage et flotte en son sein agité
Comme de bonds en bonds le navire emporté.
Il croit sentir sous lui fuir la planche légère.
Triste et pâle, il se couche, et la nausée amère
Soulève sa poitrine, et sa bouche à longs flots
Inonde les tapis destinés au repos.
Il verrait sans chagrin la mort et le naufrage :
Stupide, il a perdu sa force et son courage.

XXVII. — Le début de cette pièce indique que cette longue comparaison dans l'esprit d'André devait s'appliquer à quelque pensée saisissable de son âme, comme celle-ci : Souvent dans la vie l'homme est saisi par le dégoût de toutes choses; il perd alors toute force, tout courage, et n'a plus même celui de vivre. *Ainsi*, etc. Cette pièce, on le voit, est du genre de la précédente, où il développe une pensée au moyen d'une comparaison longue et détaillée.

ne retrouve plus ses membres engourdis.
ne peut secourir son ami ni son fils,
soutenir son père, et sa main faible et lente
peut serrer la main de sa femme expirante.

Fait en partie dans le vaisseau, en allant à Douvres, le 6, cou-
..é et souffrant. Écrit à Londres, le 10 décembre 1787.

XXVIII

ns parents, sans amis et sans concitoyens,
blié sur la terre et loin de tous les mieus,
les vagues jeté sur cette île farouche,
doux nom de la France est souvent sur ma bouche.
près d'un noir foyer, seul, je me plains du sort.
compte les moments, je souhaite la mort ;
Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,
Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage
Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
Me dise : « Qu'as-tu donc ! » et me presse la main.

Londres, décembre 1787.

XXVIII. — V. 1. C'est après avoir senti lui-même les douleurs de l'exil que, dans l'*Avis aux Français*, voulant appeler la pitié publique sur les émigrés, il les peindra errant « de contrée en contrée, pauvres, ne tenant à rien, *sans parents*, *sans amis*, seuls... » Iphigénie dit dans Euripide, *Iphig. en Taur.* 218 :

Νῦν δ' ἀξείνου πόντου ξείνα
δυσχόρτους οἴκους ναίω
ἄγαμος, ἄτεκνος, ἄπολις, ἄφιλος.

Géricault, dans une lettre inédite * datée de Florence, s'écrie avec un accent de poëte : « Ramassez le plus que vous pourrez de bons amis, on ne peut être trop quand on est loin de la patrie. »

(*) Cette lettre fait partie d'une collection dont nous nous proposons d'entretenir un jour le public.

XXIX

O nécessité dure ! ò pesant esclavage !
O sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,
Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
Dans ce flux et reflux d'espoir et de douleurs !

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité ;
Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne ;
Le fer libérateur qui percerait mon sein
Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main ;
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits ; car, à ses propres yeux,
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
Et va chercher bien loin plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,

XXIX. — V. 12. Homère, *Odyss.* XVI, 294, a dit énergiquement :

..... Αὐτὸς γὰρ ἐφίλκεται ἄνδρα σίδηρος.

C'est ce désir de la mort, maladie terrible, comme le dit Maximien, I.

Quodque omni est pejus funere, velle mori.

V. 21 et suiv. Voyez La Fontaine, *Fab.* I, XV ; et dans la suivante :

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir !
C'est la devise des hommes.

Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

Plus loin encore, *Fab.* VIII, 1 :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

Virgile, *Énéide*, VI, 436, a bien exprimé ce regret de la vie, quand il dit des morts :

. . . . . Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores !

Et Val. Flaccus, *Arg.* VII, 337, lorsque Médée tient le poison à sa main :

O nimium jucunda dies, quam cara sub ipsa
Morte magis ! . . . . . .

LIVRE SECOND

LYCORIS — CAMILLE — D'.R..

I

Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne ;
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne ;
Pour enivrer mes sens, que le feu de ses yeux
S'unisse à la vapeur des vins délicieux.
Hâtons-nous, l'heure fuit. Un jour, inexorable,

1. — Cette élégie est imitée de Properce, III, v, 19 :

Me juvet in prima coluisse Helicona juventa,
Musarumque choris implicuisse manus ;
Me juvet et multo mentem vincire Lyæo,
Et caput in verna semper habere rosa.
Atque ubi jam Venerem gravis intercepcrit ætas,
Sparserit et nigras alba senecta comas,
Tum mihi naturæ libeat perdiscere mores :
Quis deus hanc mundi temperet arte domum ; etc.

V. 5. « *Hâtons-nous, l'heure fuit.* » C'est toujours le *fugit irreparabile tempus* de Virgile. La pensée qu'André développe est commune à tous les poëtes ; il y reviendra encore à la fin de cette même élégie. Mais ici il semble se souvenir d'Horace. *Od.* II, XI :

. . . . . Fugit retro
Levis juventas, et decor, arida
Pellente lascivos amores
Canitie, facilemque somnum.
Non semper idem floribus est honos
Vernis. . . . . .

Cf. Tibulle, I, I, 69 ; Racan, IV, III.

s, qui pour les dieux fit le bonheur durable,
os cheveux blanchis refusera des fleurs,
printemps pour nous n'aura plus de couleurs.
'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes,
pirent près de nous leur haleine de roses ;
: Phryné sans réserve abandonne à nos yeux
ses charmes secrets les contours gracieux.

ıand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,
ıe pourra la beauté, quoique toute-puissante ?
s cœurs en la voyant ne palpiteront plus.

. . . . . .

st alors qu'exilé dans mon champêtre asile,
l'antique sagesse admirateur tranquille,
mobile univers interrogeant la voix,
ai de la nature étudier les lois :
r quelle main sur soi la terre suspendue
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue ;
Quel Titan foudroyé respire avec effort

V. 10. « *Respirent,* » exhalent; voy. ci-dessous, v. 22.

V. 16. Ces projets de méditation percent souvent dans André et le conduisent directement à la composition de l'*Hermès*. Ces grands problèmes de la nature préoccupent les poëtes; ils inspiraient aussi la muse rêveuse de Virgile, *Géorg.* II, 475 :

Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores; etc.

Thomson, *Seas. Winter,* s'y laisse séduire; et il exprime une pensée qu'André, tel que nous le connaissons, sous-entend certainement; il rêve la solitude au milieu des beautés éternelles de la nature, et *with friends.*

V. 22. Le *Titan,* c'est Typhée, fils de la Terre et de Titan ; voyez sa lutte, sa défaite et son enfouissement sous l'Etna, dans Nonnus, *Dionys.* I et II, et dans Val. Flaccus, *Arg.* II, 21. Mais c'est peut-être aussi Typhon (il est souvent difficile de ne pas confondre); Typhon, né de Junon (Homère, *Hym. à Apollon*), fut enseveli sous

Des cavernes d'Etna la ruine et la mort ;
Quel bras guide les cieux ; à quel ordre enchaînée
Le soleil bienfaisant nous ramène l'année ;
Quel signe aux ports lointains arrête l'étranger ;
Quel autre sur la mer conduit le passager,
Quand sa patrie absente et longtemps appelée
Lui fait tenter l'Euripe et les flots de Malée ;
Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
Cependant jouissons ; l'âge nous y convie.
Avant de la quitter, il faut user la vie :
Le moment d'être sage est voisin du tombeau.

Allons, jeune homme, allons, marche ; prends ce flambeau,
Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse.
J'ai pour elle aujourd'hui mille fois plus d'ivresse.

l'Etna ; voy. Pindare, *Ol.* IV, 12. Cf. Apollodore, I, VI, 3, et la note de Heyne. — « *Respire,* » souffle ; c'est quelquefois le sens du latin *respirare*.

V. 23. « *Des cavernes,* » ἐκ κευθμώνων, *e latebris*.

V. 29. « *L'Euripe,* » canal qui sépare l'Eubée du continent. Les courants, les flux et les reflux, rendaient ce passage difficile (Strabon, *Prol.* I, III, 11). — « *Malée,* » promontoire de Laconie (Strabon, VIII, VI, 20) ; passage dangereux, qui avait donné naissance au proverbe :

Μαλέας δὲ κάμψας ἐπιλάθου τῶν οἴκαδε.

V. 32. André revient à la pensée déjà exprimée plus haut. Properce, II, XV, 23, avait dit :

Dum nos fata sinunt, oculos satiemus amore :
Nox tibi longa venit ; nec reditura dies.

Ronsard, dans l'*Ode à Cassandre,* I, XVII, a su rajeunir cette pensée dite et redite mille fois. En même temps que lui, le Tasse, *Ger. lib.* XVI, XV, la développait presque identiquement sous la même forme, comparant la jeunesse à une fleur passagère (*flosculus,* comme dit Juvénal, *Sat.* IX, 127) ; mais Racan, *Stances sur le printemps ;* Dorat, *Baisers,* X ; Gent. Bernard, *Ép. à M^lle S**** ; Bertin, *Am.* III, IV, etc., n'offrent, dans le fond ou dans la forme, aucun trait saillant ou nouveau.

V. 35. « *Jeune homme.* » C'est le *puer* du latin. Properce, I, III, 9 :

Ebria quum multo traherem vestigia Baccho,
Et quaterent sera nocte facem pueri.

veux que des baisers plus doux, plus dévorants,
ient jamais vers le ciel tourné ses yeux mourants.

II

! je les reconnais, et mon cœur se réveille.
) sons ! ô douces voix chères à mon oreille !
mes Muses, c'est vous ; vous mon premier amour,
ous qui m'avez aimé dès que j'ai vu le jour.
eurs bras, à mon berceau dérobant mon enfance,
portaient sous la grotte où Virgile eut naissance,
j'entendais le bois murmurer et frémir,
leurs yeux dans les fleurs me regardaient dormir.
grat ! ô de l'amour trop coupable folie !
uvent je les outrage et fuis, et les oublie ;

II. — V. 1-8 et 21-28. Imité d'Horace, *Od.* III, IV :

Auditis ? an me ludit amabilis
Insania ? audire et videor pios
Errare per lucos, amœnæ
Quos et aquæ subeunt et auræ.
Me fabulosæ, Vulture in Apulo,
Altricis extra limen Apuliæ,
Ludo fatigatumque somno,
Fronde nova puerum palumbes
Texere ; . . . . . .
Ut tuto ab atris corpore viperis
Dormirem et ursis, ut premerer sacra
Lauroque collataque myrto,
Non sine Dis animosus infans.
Vester, Camœnæ, vester in arduos
Tollor Sabinos, seu mihi frigidum
Præneste, seu Tibur supinum,
Seu liquidæ placuere Baiæ, etc.

V. 6. « *Avoir naissance,* » pour *naître,* est assez rare ; cette expression équivaut à *prendre naissance,* qu'on rencontre plus souvent. Racine, *Bér.* I, IV :

Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance.

J.-B. Rousseau, *Cant.* VI, *Thétis :*

Près de l'humide empire où Vénus prit naissance.

V. 10-20. On peut relire quelques vers ravissants d'Hésiode, *Théog.* 96 :

Et sitôt que mon cœur est en proie au chagrin,
Je les vois revenir le front doux et serein.
J'étais seul, je mourais. Seul, Lycoris absente
De soupçons inquiets m'agite et me tourmente.
Je vois tous ses appas, et je vois mes dangers ;
Ah ! je la vois livrée à des bras étrangers.
Elles viennent ! leurs voix, leur aspect me rassure :
Leur chant mélodieux assoupit ma blessure ;
Je me fuis, je m'oublie, et mes esprits distraits
Se plaisent à les suivre et retrouvent la paix.
Par vous, Muses, par vous, franchissant les collines,
Soit que j'aime l'aspect des campagnes sabines,
Soit Catile ou Falerne et leurs riches coteaux,
Ou l'air de Blandusie et l'azur de ses eaux :
Par vous de l'Anio j'admire le rivage,
Par vous de Tivoli le poétique ombrage,
Et de Bacchus, assis sous des antres profonds,
La nymphe et le satyre écoutant les chansons.
Par vous la rêverie errante, vagabonde,
Livre à vos favoris la nature et le monde ;
Par vous mon âme, au gré de ses illusions,

. . . . . Ὁ δ' ὄλβιος, ὄντινα Μοῦσαι
φίλωνται· γλυκερὴ οἱ ἀπὸ στόματος ῥέει αὐδή.
Εἴ γάρ τις καὶ πένθος ἔχων νεοκηδέϊ θυμῷ, κ. τ. λ.

V. 23. « *Catile*, » n'est autre que Tibur dont il reparle au v. 26. — « *Falerne* » était célèbre par ses vins (Horace, *passim*).

V. 24. « *Blandusie*. » Horace, *Od.* III, XIII, célèbre sa fontaine aux belles eaux.

V. 26. « *Tivoli* » ou *Tibur*, célèbre par la maison de campagne qu'y possédait Horace. Sa description, Horace, *Od.* II, VI.

V. 27. Trait emprunté à Horace, *Od.* II, XIX :

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem, credite, posteri,
Nymphasque discentes et aures
Capripedum satyrorum acutas.

et franchit les temps, les mers, les nations;
ivre en d'autres corps, s'égare, se promène,
tout ce qu'il lui plaît, car tout est son domaine.

si, bruyante abeille, au retour du matin,
vais changer en miel les délices du thym.
se, un sein palpitant est ma tombe divine.
le atome d'oiseau, de leur molle étamine
vais sous d'autres cieux dépouiller d'autres fleurs.
papillon plus grand offre moins de couleurs;
'Orénoque impur, la Floride fertile
iirent qu'un oiseau si tendre, si débile,
tant d'or, de pourpre en ses riches habits,
ensent dans les airs voir nager des rubis.
un fleuve souvent l'éclat de mon plumage
à quelque Léda souhaiter mon hommage.
ivent, fleuve moi-même, en mes humides bras

V. 33. Cette pensée, qu'il va suivre dans ses détails, n'a qu'une valeur toute poétique; mais bien peu de poëtes ont résisté au désir de retracer cette ingénieuse fiction. Ronsard s'y attache, y revient; ainsi, dit-il (*Am.* I, XL), quand je vois le sein de ma maitresse,

Je me transforme en cent métamorphoses.

V. 35. Théocrite, *Id.* III, 12:

. . . . . Αἴθε γενοίμαν
ἁ βομβεῦσα μέλισσα, καὶ ἐς τεὸν ἄντρον ἱκοίμαν,
τὸν κισσὸν διαδὺς καὶ τὰν πτέριν, ᾇ τὺ πυκάσδῃ.

V. 37. Voici l'épigramme d'un anonyme, de Dionysius, selon Planude (voy. *Anal.* III, 162, et *Anth. Grotii*, III, p. 262):

Εἴθ' ἄνεμος γενόμην, σὺ δέ γε στείχουσα παρ' αὐγὰς
στήθεα γυμνώσαις, καί με πνέοντα λάβοις·
εἴθε ῥόδον γενόμην ὑποπόρφυρον, ὄφρα με χερσὶν
ἁραμένη χαρίσῃ στήθεσι χιονέοις.

V. 43. « *Méle*, » réunit; c'est le *miscere* des Latins.

V. 47. Anacréon, *Od.* XX:

Ὕδωρ θέλω γενέσθαι
ὅπως σε χρῶτα λούσω.

Voyez Ronsard, *Amours*, I, XX; *Od.* IV, XXVI, et *Voyage de Tours*.

Je presse mollement des membres délicats,
Mille fraîches beautés que partout j'environne ;
Je les tiens, les soulève, et murmure et bouillonne.
Mais surtout, Lycoris, Protée insidieux,
Partout autour de toi je veille, j'ai des yeux.
Partout, sylphe ou zéphyr, invisible et rapide,
Je te vois. Si ton cœur complaisant et perfide
Livre à d'autres baisers une infidèle main,
Je suis là. C'est moi seul dont le transport soudain,
Agitant tes rideaux ou ta porte secrète,
Par un bruit imprévu t'épouvante et t'arrête.
C'est moi, remords jaloux, qui rappelle en ton cœur
Mon nom et tes serments et ma juste fureur.

Mais périsse l'amant que satisfait la crainte !
Périsse la beauté qui m'aime par contrainte,
Qui voit dans ses serments une pénible loi,
Et n'a point de plaisir à me garder sa foi !

V. 51. Le *Protée* de la Fable, que Virgile, *Georg.* IV, 441, dépeint en deux vers.

V. 53. Voyez l'épigramme anonyme citée au vers 37. — Parny, *Poés. érot.* I, x :

Souvent du zéphyr le plus doux
Je prendrai l'haleine insensible ; etc.

On trouve encore dans l'*Anthologie grecque* d'autres épigrammes sur le même sujet ; une entre autres, trésor peu considérable, que pourtant se disputent Anacréon, Alcée, Sappho et Praxile de Sicyone selon Brunck (*Anal.* I, p. 158) :

Εἴθε λύρα καλὴ γενοίμην ἐλεφαντίνη, κ. τ. λ.

Cf. Nonnus, *Dionys.* XV, 257. — Ovide, *Am.* II, xv, 9, souhaite d'être l'anneau qui va orner le doigt de sa maîtresse. Longus, dans son roman quelquefois prétentieux (*Daph. et Chl.* I, xiv), n'a pas manqué de mettre ce souhait dans la bouche de Chloé, qui en cet endroit semble plus savante en amour que ne doit l'être une jeune vierge : « Εἴθ' αὐτοῦ σύριγξ ἐγενόμην, ἵν' ἐμπνέῃ μοι· εἴθ' αἴξ, ἵν' ὑπ' ἐκείνου νέμωμαι. » Cf. Gœthe, *l'Amoureux sous mille formes ;* Shakespeare, *Sonnet* V.

V. 56. Éd. 1826 et 1839 :

Je suis là. C'est moi seul qui, d'un transport soudain.

III

uvent le malheureux songe à quitter la vie ;
spérance crédule à vivre le convie.
soldat sous la tente espère, avec la paix,
repos, les chansons, les danses, les banquets.
iissant sur le soc, le laboureur d'avance
t ses guérets chargés d'une heureuse abondance.
i, l'espérance amie est bien loin de mon cœur.
ut se couvre à mes yeux d'un voile de langueur ;
jours amers, des nuits plus amères encore.
que instant est trempé du fiel qui me dévore ;
trouve partout mon âme et mes douleurs,
nom de Lycoris, et la honte et les pleurs.
ate Lycoris ! à feindre accoutumée,
z-vous pu trahir qui vous a tant aimée ?
Avez-vous pu trouver un passe-temps si doux

III. — V. 1-6. Tibulle, II, VI, 19 :

Jam mala finissem leto ; sed *credula* vitam
Spes fovet et fore cras semper ait melius.
Spes alit agricolas, spes sulcis credit aratis
Semina, quæ magno fœnore reddat ager.

Voyez dans Ovide, *Pont.* I, VI, 31, la même pensée, que Ronsard, *Son. pour Hélène*, XVIII, a ainsi rendue :

L'espoir va soulageant l'homme demy-noyé ;
L'espoir au prisonnier annonce délivrance ;
Le pauvre par l'espoir allége sa souffrance.

Dans l'*Anthologie grecque* voyez surtout Pallas, *Anal.* II, p. 437, CXL.

V. 9. Tibulle, II, IV, 11 :

Nunc et amara dies, et noctis amarior umbra est ;
Omnia jam tristi tempora felle madent.

Properce, I, I, 33 :

In me nostra Venus noctes exercet amaras,
Et nullo vacuus tempore defit amor.

Cf. Méléagre, *Anal.* I, p. 16, LIII. — Ronsard, *Am.* II, XXIV, a dit, n'observant pas la gradation des épithètes :

Le jour m'est odieux, la nuit m'est importune.

A déchirer un cœur qui n'adorait que vous?
Amis, pardonnez-lui; que jamais vos injures
N'osent lui reprocher ma mort et ses parjures :
Je ne veux point pour moi que son cœur soit blessé,
Ni que pour l'outrager mon nom soit prononcé.

Ces amis m'étaient chers; ils aimaient ma présence.
Je ne veux qu'être seul, je les fuis, les offense,
Ou bien, en me voyant, chacun avec effroi
Balance à me connaître et doute si c'est moi.
Est-ce là cet ami, compagnon de leur joie,
A de jeunes désirs comme eux toujours en proie,
Jeune amant des festins, des vers, de la beauté?
Ce front pâle et mourant, d'ennuis inquiété,
Est celui d'un vieillard appesanti par l'âge,
Et qui déjà d'un pied touche au fatal rivage.
Sans doute, Lycoris, oui, j'ai fini mon sort
Quand tu ne m'aimes plus et souhaites ma mort.
Amis, oui, j'ai vécu; ma course est terminée.
Chaque heure m'est un jour, chaque jour une année;

V. 16. Segrais, *Égl.* I :

Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
Trouve tant de plaisir à me voir malheureux!

V. 30. Une note d'André sur Malherbe, p. 79, trouve ici son application. [Le mot *fatal* est là dans le vrai sens du latin. On ne l'emploie plus ainsi. C'est une richesse véritable.]

V. 34. Lucien, *Anal.* II, p. 314, XXIX :

Τοῖσι μὲν εὖ πράττουσιν ἅπας ὁ βίος βραχύς ἐστι·
τοῖς δὲ κακῶς, μία νὺξ ἄπλετός ἐστι χρόνος.

Virgile, *Égl.* VIII, 43, a dit :

. . . . . Hæc lux toto jam longior anno est.

Cf. Ronsard, *Chanson et sonnet à Marie.* — La Fontaine, *OEuvr. div., Égl.*, n'a-t-il pas dit : « Tout est siècle aux amants? » Et Racine, *Frères ennemis*, II, 1, dans un passage qui est une véritable élégie dans le goût d'André Chénier :

Un moment, loin de vous, me durait une année?

Les amants malheureux vieillissent en un jour.
Ah ! n'éprouvez jamais les douleurs de l'amour :
Elles hâtent encor nos fuseaux si rapides ;
Et, non moins que le temps, la tristesse a des rides.
Quoi, Gallus ! quoi ! le sort, si près de ton berceau,
Ouvre à tes jeunes pas ce rapide tombeau ?
Hélas ! mais quand j'aurai subi ma destinée,
Du Léthé bienfaisant la rive fortunée
Me prépare un asile et des ombrages verts :
Là, les danses, les jeux, les suaves concerts,
Et la fraîche naïade, en ses grottes de mousse,
S'écoulant sur des fleurs, mélancolique et douce.
Là, jamais la beauté ne pleure ses attraits :
Elle aime, elle est constante, elle ne ment jamais ;
Là tout choix est heureux, toute ardeur mutuelle,
Et tout plaisir durable, et tout serment fidèle.
Que dis-je ? on aime alors sans trouble ; et les amants,
Ignorant le parjure, ignorent les serments.

Venez me consoler, aimables héroïnes.
O Léthé ! fais-moi voir leurs retraites divines ;

V. 35. Théocrite, *Id.* XII, 2 :

. . . . .Οἱ δὲ ποθεῦντες ἐν ἥματι γηράσκουσιν.

Hésiode, *Op. et dies*, 93, avait rendu la même pensée d'une façon plus générale :

Αἶψα γὰρ ἐν κακότητι βροτοὶ καταγηράσκουσι.

Parny, *Poés. érot.* III, x :

Quand le feu du désir nous brûle,
Hélas ! on vieillit dans un jour !

V. 44. Cette poétique description semble inspirée de Tibulle, I, III, 58 :

Ipsa Venus campos ducet in Elysios.
Hic choreæ cantusque vigent ; . . . . . .
Hic juvenum series teneris immixta puellis
Ludit et adsidue prœlia miscet amor.

On peut relire les vers de Virgile, *Énéide*, VI, 640. — Bertin, *Am.* I, XIII, a fort médiocrement imité Tibulle ; il est bien le poëte de son Élysée, où les nymphes *forment des pas divers* et où l'Écho *redit les plus aimables vers.*

Viens me verser la paix et l'oubli de mes maux.
Ensevelis au fond de tes dormantes eaux
Le nom de Lycoris, ma douleur, mes outrages.
Un jour peut-être aussi, sous tes riants bocages,
Lycoris, quand ses yeux ne verront plus le jour,
Reviendra tout en pleurs demander mon amour ;
Me dire que le Styx me la rend plus sincère,
Qu'à moi seul désormais elle aura soin de plaire ;
Que cent fois, rappelant notre antique lien,
Elle a vu que son cœur avait besoin du mien.
Lycoris à mes yeux ne sera plus charmante :
Pourtant... O Lycoris ! ô trop funeste amante !
Si tu l'avais voulu, Gallus, plein de sa foi,
Avec toi voulait vivre et mourir avec toi.

IV

Mes chants savent tout peindre ; accours, viens les entendre ;
Ma voix plaît, ô Camille, elle est flexible et tendre.
Philomèle, les bois, les eaux, les pampres verts,

V. 56. Horace, *Épodes*, XIV : « Pocula Lethæos.. .. .. ducentia somnos. »

V. 60. La Fontaine, *Fab.* XII, XXVI, a imaginé la même fiction lorsque Alcimadure rejoint Daphnis aux enfers :

Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna, la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr,
Pas plus qu'Ajax Ulysse et Didon son perfide.

V. 68. Le Brun, s'inspirant comme André de la X^e^ églogue de Virgile, termine ainsi son élégie *sur l'Infidélité d'une amante :*

J'eusse été trop heureux si les destins jaloux
M'eussent permis de vivre ou d'expirer pour vous.

Pensée qui rappelle la chute célèbre d'une ode d'Horace (III, IX) :

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Les Muses, le printemps, habitent dans mes vers.
Le baiser dans mes vers étincelle et respire.
La source au pied d'argent, qui m'arrête et soupire,
Y roule en murmurant son flot léger et pur.
Souvent avec les cieux ils se parent d'azur.
Le souffle insinuant, qui frémit sous l'ombrage,
Voltige dans mes vers comme dans le feuillage.
Mes vers sont parfumés et de myrte et de fleurs,
Soit les fleurs dont l'été ranime les couleurs,
Soit celles que seize ans, été plus doux encore,
Sur ta joue innocente ont l'art de faire éclore.

V

Va, sonore habitant de la sombre vallée,
Vole, invisible écho, voix douce, pure, ailée,

IV. — V. 6. Voyez ci-dessus, *Élég.* XXI, 47. Cf. Hésiode, *Théog.* 1006; Orphée, *Arg.* 383; Pindare, *Pyth.* IX, 16 : « Ἀργυρόπεζ' Ἀφροδίτα. » La Fontaine, *Fab.* XI, VI, a dit :

De l'astre *au front d'argent* la face circulaire.

V. 13. Comparaison fréquente chez les poëtes. Térence, *Eunuchus*, II, IV, 25 :

Color verus, corpus solidum, et succi plenum. — Anni? — *Anni sedecim.* — *Flos ipse.*

Voyez Le Tasse, *Aminte*, II, 1. — Cette Camille est-elle la Camille de *la Lampe*? Certainement non. Ou André a chanté plusieurs femmes sous le nom de Camille, ou M. de Latouche a mis Camille où André avait mis, soit un autre nom, soit des points.

V. — V. 1. Archias, *Anal.* II, p. 99 :

Ἠχὼ, ἐρημαίης ἐννεάτειρα νάπης.

Théætétus, *Anal.* II, p. 515 : « Ἡ Ὀρέσσαυλος Ἀχώ. » — Pindare, *Ol.* XIV, prie l'Écho de porter jusqu'aux enfers à Cléomane la nouvelle de la victoire de son fils. Ronsard, *Stances pour Hélène*, a dit :

Écho, fille de l'air, hostesse solitaire
Des rochers, où souvent tu me vois retirer.

V. 2. « *Voix ailée;* » c'est l'expression homérique ἔπεα πτερόεντα.

Qui, tant que de Paris m'éloignent les beaux jours,
Aimes à répéter mes vers et mes amours.
Les cieux sont enflammés. Vole, dis à Camille
Que je l'attends; qu'ici, moi, dans ce bel asile,
Je l'attends; qu'un berceau de platanes épais,
Le même, en cette grotte, où l'autre jour au frais,
Pour nous, s'il lui souvient, l'heure ne fut point lente...
Va. Sous la grotte, ici, parmi l'herbe odorante,
D'où l'œil même du jour ne saurait approcher,
Et qu'égaye, en courant, l'eau, fille du rocher...

. . . . . .

VI

. . . . . .

Chez toi, dans cet asile où le soir me ramène,
Seul, je mourais d'attendre, et tu ne venais pas.

. . . . . .

V. 10. « *L'œil du jour.* » Expression fréquente chez les poëtes. Euripide, *Iph. in Taur.* 194 : « Ἱερὸν ὄμμ' αὐγᾶς. » Au vers 110 on trouve déjà : « Νυκτὸς ὄμμα. » Ovide, *Mét.* IV, 228, nomme le soleil *oculus mundi.* Burmann remarque que Manilius, *Astr.* I, 133, appelle les étoiles *mundi oculos.* Dans Théophile on rencontre très-souvent cette expression; par exemple, éd. 1627, p. 162 :

Il me semble que *l'œil du jour*
Ne me luit plus qu'avecque peine.

V. 12. Ronsard, *Eurymédon et Callirée, chant :*

Ah ! belle Eau-Vive, ah ! *fille d'un rocher.*

VI. — Voyez Parny, *le Cabinet de toilette*, *Poés. érot.* III, VII, sujet léger qui convenait au léger talent de Parny. — L'éditeur de Parny a heureusement rapproché de ces vers ce passage de Rousseau, *Nouvelle Héloïse :* « Me voici dans ton cabinet; me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore... que ce mystérieux séjour est charmant ! tout y flatte et nourrit l'ardeur qui me dévore... je crois entendre le son flatteur de ta voix... Julie, je te vois, je te sens partout. »

ıces, tant de fois belles de ta présence,

. . . . . .

s coussins odorants, d'aromates remplis,
us tes membres divins tant de fois amollis;
es franges en festons que tes mains ont touchées;
s fleurs dans les cristaux par toi-même attachées;
air du soir si suave à la fin d'un beau jour,
ut embrasait mon sang : tout mon sang est amour.
n, plus de jeux jamais, non, jamais plus d'ivresses
'ont chatouillé ce cœur affamé de caresses.

VII

h! portons dans les bois ma triste inquiétude.
Camille! l'amour aime la solitude.
qui n'est point Camille est un ennui pour moi.
Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.
Que dis-je? Ah! seul et loin d'une ingrate chérie,
Mon cœur sait se tromper. L'espoir, la rêverie,
La belle illusion la rendent à mes feux,
Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux :
De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,
Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,
De son sexe cruel n'ayant que les appas.
Je la feins quelquefois attachée à mes pas;
Je l'égare et l'entraîne en des routes secrètes,
Absente, je la tiens en des grottes muettes...

VII. — V. 14. Ainsi dans Virgile, *Én.* IV, 83, Didon séparée d'Énée :
. . . . . Illum absens absentem auditque videtque.

Mais présent, à ses pieds m'attendent les rigueurs,
Et, pour des songes vains, de réelles douleurs.
Camille est un besoin dont rien ne me soulage ;
Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.
Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux ;
Tout est aimable et doux, et moins doux que ses yeux ;
Sur l'herbe, sur la soie, au village, à la ville,
Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille,
Et moi toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,
Qu'elle outrage, qui l'aime, et veut toujours l'aimer.

VIII

O lignes que sa main, que son cœur a tracées !
O nom baisé cent fois ! craintes bientôt chassées !
Oui : cette longue route et ces nouveaux séjours,
Je craignais... Mais enfin mes lettres, nos amours,
Ma mémoire, partout sont tes chères compagnes.
Dis vrai ! Suis-je avec toi dans ces riches campagnes
Où du Rhône indompté l'Arve trouble et fangeux
Vient grossir et souiller le cristal orageux ?

Ta lettre se promet qu'en ces nobles rivages
Où Senart épaissit ses immenses feuillages,
Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,
Tout trempés de douceurs, de caresses, d'amour.

V. 15. Éd. 1826 et 1839 :
Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs.
V. 16. Éd. 1826 et 1839 :
Et, pour les songes vains, de réelles douleurs.

Heureux qui, tourmenté de flammes inquiètes,
Peut du Permesse encor visiter les retraites,
Et, loin de son amante égayant sa langueur,
Calmer par des chansons les troubles de son cœur!
Camille, où tu n'es point, moi je n'ai pas de Muse.
Sans toi, dans ses bosquets Hélicon me refuse;
Les cordes de la lyre ont oublié mes doigts,
Et les chœurs d'Apollon méconnaissent sa voix.
Ces regards purs et doux, que sur ce coin du monde
Verse d'un ciel ami l'indulgence féconde,
N'éveillent plus mes sens ni mon âme. Ces bords
Ont beau de leur Cybèle étaler les trésors;
Ces ombrages n'ont plus d'aimables rêveries,
Et l'ennui taciturne habite ces prairies.
Tu fis tous leurs attraits : ils fuyaient avec toi
Sur le rapide char qui t'éloignait de moi.
Errant et fugitif, je demande Camille
A ces antres, souvent notre commun asile;
Ou je vais te cherchant dans ces murs attristés,
Sous tes lambris, jamais par moi seul habités,
Où ta harpe se tait, où la voûte sonore
Fut pleine de ta voix et la répète encore;
Où tous ces souvenirs cruels et précieux

VIII. — V. 17. Properce, II, XXX, 40 :

Nam sine te nostrum non valet ingenium.

Virgile, *Égl.* V, 34 :

. . . . . Postquam te fata tulerunt
Ipsa Pales agros atque ipse reliquit Apollo.

V. 20. Éd. 1826 et 1839 :

Et les chœurs d'Apollon méconnaissent ma voix.

C'est la voix de la lyre que méconnaissent les chœurs d'Apollon.

V. 24-28. Quel poëte n'a point exprimé cette pensée? Voyez, comme exemples, Théocrite, *Id.* VIII, 41; Virgile, *Égl.* VII, 55; Calpurnius, IX, 44; Marot, *Élég.* III; Segrais, *Égl.* I et V; Racan, *Stances à des Fontaines*, etc.

D'un humide nuage obscurcissent mes yeux.
Mais pleurer est amer pour une belle absente ;
Il n'est doux de pleurer qu'aux pieds de son amante,
Pour la voir s'attendrir, caresser vos douleurs
Et de sa belle main vous essuyer vos pleurs,
Vous baiser, vous gronder, jurer qu'elle vous aime,
Vous défendre une larme et pleurer elle-même.

Eh bien! sont-ils bien tous empressés à te voir ?
As-tu sur bien des cœurs promené ton pouvoir?
Vois-tu tes jours suivis de plaisir et de gloire,
Et chacun de tes pas compter une victoire ?
Oh! quel est mon bonheur si, dans un bal bruyant,
Quelque belle tout bas te reproche en riant
D'un silence distrait ton âme enveloppée,
Et que sans doute ailleurs elle est mieux occupée!
Mais, dieux! puisses-tu voir sous un ennui rongeur
De ta chère beauté flétrir toute la fleur,
Plutôt que d'être heureuse à grossir tes conquêtes,
D'aller chercher toi-même et désirer des fêtes,
Ou sourire le soir, assise au coin d'un bois,

V. 37. L'inversion rend la pensée de ce vers obscure; André veut dire que les pleurs que l'on verse pour une belle absente sont amers; s'il était permis de supprimer la conjonction *mais*, on pourrait heureusement corriger ce vers ainsi :

Amer est de pleurer pour une belle absente.

La pensée est de Properce, I, XII, 15 :

Felix, qui potuit præsenti flere puellæ :
Non nihil adspersis gaudet amor lacrymis.

V. 52. Éd. 1826 et 1839 :

De ta chère beauté sécher toute la fleur.

André emploie avec intention *flétrir* au neutre pour *se flétrir;* il l'avait remarqué dans Malherbe (p. 2), qui a dit :

Et vos jeunes beautés *flétriront* comme l'herbe.

V. 55-58. Properce, I, XI, 13, s'écrie, en pensant à Cynthie, retenue loin de lui aux eaux de Baïes :

Quam vacet alterius blandos audire susurros

Aux éloges rusés d'une flatteuse voix,
Comme font trop souvent de jeunes infidèles,
Sans songer que le ciel n'épargne point les belles.
Invisible, inconnu, dieux! pourquoi n'ai-je pas
Sous un voile étranger accompagné tes pas?
J'ai pu de ton esclave, ardent, épris de zèle,
Porter, comme le cœur, le vêtement fidèle.
Quoi! d'autres loin de moi te prodiguent leurs soins,
Devinent tes pensers, tes ordres, tes besoins!
Et quand d'âpres cailloux la pénible rudesse
De tes pieds délicats offense la faiblesse,
Mes bras ne sont point là pour presser lentement
Ce fardeau cher et doux et fait pour un amant!
Ah! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.
Il fut un temps, Camille, où, plutôt qu'à me fuir,
Tout le pouvoir des dieux t'eût contrainte à mourir!

Et puis d'un ton charmant ta lettre me demande
Ce que je veux de toi, ce que je te commande!
Ce que je veux? dis-tu. Je veux que ton retour
Te paraisse bien lent; je veux que nuit et jour
Tu m'aimes (nuit et jour, hélas! je me tourmente!).
Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente;

Molliter in tacito littore compositam :
Ut solet amoto labi custode puella
Perfida, communes nec meminisse deos.

V. 66. Cf. *Élég.* I, 1.— Apollon lui-même ne tremble-t-il pas pour les pieds de sa maîtresse, et ne s'écrie-t-il pas quand elle fuit (Ovide, *Mét.* I, 508) :

Me miserum! ne prona cadas, indignave lædi
Crura secent sentes; . . . . . .

V. 73-80. Vers imités des adieux charmants de Thaïs et de Phédria (Térence, *Eun.* I, II, 110):

THAIS : Mi Phædria,
Et tu, nunquid vis aliud? — PHÆDRIA : Egone quid velim?

Dors en pensant à moi ; rêve-moi près de toi ;
Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi.
Au retour d'un festin, seule, ô dieux ! sur ta couche,
Si cet heureux papier s'approchait de ta bouche !
Enfermé dans la soie, oh ! si ta belle main
Daignait le retrouver, le presser sur ton sein !
Je le saurai ; l'Amour volera me le dire.
Dans l'âme d'un poëte un dieu même respire ;
Et ton cœur ne pourra me faire un si grand bien,
Sans qu'un transport subit avertisse le mien.
Fais-le naître, ô Camille. Alors toutes mes peines
S'adoucissent ; alors, dans mes paisibles veines,
Mon sang coule en flots purs et de lait et de miel,
Et mon âme se croit habitante du ciel !

Cum milite isto præsens, absens ut sies :
Dies noctesque me ames : me desideres :
Me somnies : me exspectes : de me cogites :
Me speres : me te oblectes : mecum tota sis :
Meus fac sis postremo animus, quando ego sum tuus.

La Fontaine n'a pas rendu la tendresse qu'il y a dans ces vers de Térence *. — Dans une lettre, adressée à M. Sainte-Beuve, M. Alfred de Vigny avait déjà signalé cette imitation. — Ovide a dit dans l'*Art d'aimer*, II, 347 :

Te semper videat, tibi semper præbeat aures ;
Exhibeat vultus noxque diesque tuos.

V. 80. C'est à ce vers que s'arrête l'élégie dans les éd. 1819, 1826, 1833. — L'éd. 1833 donnait le reste comme *Fragments de poésies diverses ;* l'éd. 1839 le joignit à l'élégie. Le passage qui suit (v. 81 à 92) s'y adapte heureusement, et nous l'avons conservé ; mais celui qui dans l'éd. 1839 termine l'élégie : *Ainsi le jeune amant*, etc., ne s'y rapporte en rien et ne lui appartient certainement pas. On le trouvera dans l'*Art d'aimer*.

V. 86. Ovide, *Art d'aimer*, III, 549 :

Est Deus in nobis et sunt commercia cœli.

(*) Dans une traduction en vers de Térence, que nous regrettons de voir encore inédite, M le marquis de Belloy a ainsi rendu ce passage :

Adieu, ne voulez-vous rien de plus aujourd'hui ?
— Que voudrais-je, Thaïs, sinon que, près de lui,
Ton âme en soit bien loin ; que tu m'aimes absente ;
Que je sois ton désir, ton rêve, ton attente,
Ton ivresse, ton bien ; que tu sois toute à moi,
De cœur, puisque le mien ne bat plus que pour toi ?

ÉLÉGIES

IX

A ABEL

urquoi de mes loisirs accuser la langueur?
urquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur?
el, que me veux-tu? Je suis heureux, tranquille.
ᵀ m'ôter mon bien, mon amour, ma Camille,
s rêves nonchalants, l'oisiveté, la paix;
mbre, au bord des eaux, le sommeil pur et frais.
e connu jamais ces noms brillants de gloire
r qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire?
urquoi me rappeler, dans tes cris assidus,
ne sais quels projets que je ne connais plus?
e d'Achille outragé l'inexorable absence
re à des feux troyens les vaisseaux sans défense;
'à Colomb, pour le nord révélant son amour,
imant nous ait conduits où va finir le jour...

IX. — V. 1. Properce, I, XII :

Quid mihi desidiæ non cessas fingere crimen,
Quod faciat nobis conscia Roma moram?

Cf. Bertin, *Am.* I, XVI.

V. 6. Voyez dans les *Poésies antiques, Études et Fragm.* XIII, XVII.

V. 12. On avait proposé de corriger ainsi ce vers :

Livre aux feux des Troyens les vaisseaux sans défense.

Cette correction eût été contraire au goût d'André, qui a qualifié du mot *divin* ce vers de Malherbe (p. 199) :

Ces ouvrages des mains célestes,
Que jusques à leurs derniers restes
La *flamme grecque* a dévorés!

Comme le remarque André, Horace a dit, *Od.* I, XV :

Post certas hyemes uret *achaicus*
Ignis iliacas domos.

Et ailleurs, *Od.* IV, VI :

Nescios fari pueros *achivis*
Ureret *flammis*.

C'est une tournure très-fréquente chez Ronsard.

Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse
Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante
J'animais aux combats ma lyre turbulente ;
Des arrêts du destin prophète audacieux,
J'abandonnais la terre et volais chez les dieux.
Au flambeau de l'Amour j'ai vu fondre mes ailes.
Les forêts d'Idalie ont des routes si belles !
Là, Vénus, me dictant de faciles chansons,
M'a nommé son poëte entre ses nourrissons.
Si quelquefois encore, à tes conseils docile,
Ou jouet d'un esprit vagabond et mobile,
Je veux, de nos héros admirant les exploits,
A des sons généreux solliciter ma voix,
Aux sons voluptueux ma voix accoutumée
Fuit, se refuse et lutte, incertaine, alarmée ;
Et ma main, dans mes vers de travail tourmentés,
Poursuit avec effort de pénibles beautés.
Mais si, bientôt lassé de ces poursuites folles,
Je retourne à mes riens que tu nommes frivoles,
Si je chante Camille, alors écoute, voi :
Les vers pour la chanter naissent autour de moi.
Tout pour elle a des vers ! Ils renaissent en foule ;

V. 15. Le *Permesse*, petit cours d'eau descendant de l'Hélicon, dans lequel se baignaient les Muses, comme le dit Hésiode, *Théog.* 1 et sqq.

V. 23. N'est-ce point la même pensée qu'Horace, *Od.* II, XII ? N'est-ce point aussi l'*Ode* I d'Anacréon ? N'est-ce point la pensée de tous les poëtes élégiaques ?

V. 24. « *Idalie*, » ville et forêt de l'île de Cypre; voy. Théocrite, *Id.* XV, 100; Virgile, *Énéide*, I, 693.

V. 27-38. Comparez ce passage avec l'élég. VI du livre I.

Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule ;
Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs ;
Je les trouve cachés dans les replis des fleurs.
Son sein a le duvet de ce fruit que je touche ;
Cette rose au matin sourit comme sa bouche ;
Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer
Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.
Tout pour elle a des vers ! Ils me viennent sans peine,
Doux comme son parler, doux comme son haleine.
Quoi qu'elle fasse ou dise, un mot, un geste heureux,
Demande un gros volume à mes vers amoureux.
D'un souris caressant si son regard m'attire,
Mon vers plus caressant va bientôt lui sourire.
Si la gaze la couvre, et le lin pur et fin,
Mollement, sans apprêt ; et la gaze, et le lin,
D'une molle chanson attend une couronne.
D'un luxe étudié si l'éclat l'environne,
Dans mes vers éclatants sa superbe beauté
Vient ravir à Junon toute sa majesté.
Tantôt c'est sa blancheur, sa chevelure noire ;

V. 46. Voy. la même pensée dans le Tasse, *Aminte*, II.

V. 47-64. Imité de Properce, *Élég.* II, 1, 5 :

Sive illam Cois fulgentem incedere coccis,
Hoc totum in Coa veste volumen erit ;
Seu vidi ad frontem sparsos errare capillos,
Gaudet laudatis ire superba comis ;
Sive lyræ carmen digitis percussit eburnis,
Miramur, faciles ut premat arte manus ;
Seu quum poscentes somnum declinat ocellos,
Invenio causas mille poeta novas ;
Seu nuda erepto mecum luctatur amictu,
Tunc vero longas condimus Iliadas ;
Seu quidquid fecit, sive est quodcumque loquuta
Maxima de nihilo nascitur historia.

Dans la suite Properce dit, comme André, que sa voix se refuse à chanter les exploits des héros.

V. 54. Éd. 1826 et 1839 :

Mollement, sans apprêt ; et la gaze ou le lin.

De ses bras, de ses mains, le transparent ivoire.
Mais si jamais, sans voile et les cheveux épars,
Elle a rassasié ma flamme et mes regards,
Elle me fait chanter, amoureuse Ménade,
Des combats de Paphos une longue Iliade ;
Et si de mes projets le vol s'est abaissé,
A la lyre d'Homère ils n'ont point renoncé.
Mais en la dépouillant de ses cordes guerrières,
Ma main n'a su garder que les cordes moins fières
Qui chantèrent Hélène et les joyeux larcins,
Et l'heureuse Corcyre, amante des festins.
Mes chansons à Camille ont été séduisantes.
Heureux qui peut trouver des Muses complaisantes,
Dont la voix sollicite et mène à ses désirs
Une jeune beauté qu'appelaient ses soupirs !
Hier, entre ses bras, sur sa lèvre fidèle,
J'ai surpris quelques vers que j'avais faits pour elle.

V. 64. C'est-à-dire : Elle me fait chanter une suite de combats amoureux aussi nombreux et aussi héroïques que les combats qui remplissent l'Iliade. [Les Grecs ont le proverbe Ἰλιὰς κακῶν, et les Latins l'ont quelquefois employé. Ovide, *Pontiques*, II, VII :

Qua tibi si memori coner perscribere versu,
Ilias est fatis longa futura meis.

La Fontaine, dans une lettre à l'abbé Vergier : « Vous conterez, s'il vous plaît, à la compagnie l'iliade de mes malheurs. » BOISSONADE.] Properce, dans les vers cités ci-dessus, multiplie encore la force de la pensée par le pluriel. Plutarque, *Conjug. Præcept.* 21, a employé cette même expression ainsi : « Ὁ δὲ ἐκείνων (Ἑλένης Πάριδός τ' ὁ γάμος) Ἰλιάδα κακῶν Ἕλλησι καὶ βαρβάροις ἐποίησεν. »

V. 67. Éd. 1826 et 1839 :

Non : en la dépouillant de ses cordes guerrières.

V. 68. Anacréon, XLVII :

Δότε μοι λύρην Ὁμήρου,
φονίης ἄνευθε χορδῆς.

« *N'a su garder.* » Inversion qu'a nécessitée la mesure du vers. André dit *n'a su garder* pour *a su ne garder*.

V. 70. « *Corcyre.* » C'est la Phéacie d'Homère ; voy. *Odyss.* VI, VII.

Et sa bouche, au moment que je l'allais quitter,
M'a dit : « Tes vers sont doux, j'aime à les répéter. »
Si cette voix eût dit même chose à Virgile,
Abel, dans ses hameaux il eût chanté Camille,
N'eût point cherché la palme au sommet d'Hélicon,
Et le glaive d'Énée eût épargné Didon.

X

Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête?
Et la belle Amélie est aussi de la fête?
Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs?
Et sa sœur aux accents de la voix la plus rare
Unira, dites-vous, les sons de la guitare?
Et nous aurons Julie, au rire étincelant,
Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant?
Certe, en pareille fête autrefois je l'ai vue,
Ses longs cheveux épars, courante, demi-nue :
En ses bruyantes nuits Cithéron n'a jamais
Vu Ménade plus belle errer dans ses forêts.
J'y consens. Avec vous je suis prêt à m'y rendre.
Allons. Mais si Camille, ô dieux! vient à l'apprendre!

V. 79-82. Voici la même pensée dans Ronsard, *Am.* I, LXXXVI :

Si l'écrivain de la grégeoise armée
Eust veu tes yeux qui serf me tiennent pris,
Les faits de Mars il n'eust jamais empris,
Et le duc grec fust mort sans renommée.

V. 82. On sait que Didon se tua avec le glaive d'Énée; voyez Virgile, *En.* IV, 507.

X. — V. 11. Éd. 1839 :

En ses brillantes nuits Cithéron n'a jamais.

Quel orage suivra ce banquet tant vanté,
S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté !
Oh ! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire ;
Ou si, près d'une belle assis en un repas,
Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,
Elle a tout vu. Bientôt cris, reproches, injure :
Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.
« Chacun pour cette belle avait vu mes égards ;
Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »
Et puis des pleurs ! des pleurs, que Memnon sur sa cendre
A sa mère immortelle en a moins fait répandre.
Que dis-je ? sa vengeance ose en venir aux coups ;
Elle me frappe. Et moi, je feins, dans mon courroux,
De la frapper aussi, mais d'une main légère,
Et je baise sa main impuissante et colère ;
Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits.
La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.
Ah ! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente ;

V. 22. La Fontaine, *Élégie* V :

C'est tantôt un clin d'œil, un mot, un vain sourire,
Un rien ; et pour ce rien nuit et jour je soupire !

V. 25. « *Que,* » elliptique pour *tellement que.* Molière, *Mariage forcé*, I, VI : « Je suis dans une colère, *que* je ne me sens pas. » — « *Memnon,* » fils de l'Aurore et de Tithon (voy. Apollodore, III, XII, 4 ; Homère, *Hym. à Vénus*, 219). Memnon tomba au siége de Troie sous les coups d'Achille ; l'Aurore, depuis sa mort, arrose chaque jour la tombe de son fils de la rosée de ses pleurs. Cf. Ovide, *Mét.* XIII, 621. — Stace, *Silv.* V, I, 33, a exprimé la même pensée :

Mira fides ! citius genitrix Sipylea feretur
Exhausisse genas ; citius Tithonida mœsti
Deficient rores, aut exsiccata fatiscet
Mater Achillei hiemes affrangere bustis.

Moschus, *Idyl.* III, 42 :

Οὐ τόσον ἀῴοισιν ἐν ἄγκεσι παῖδα τὸν Ἀοῦς
ἱπτάμενος περὶ σᾶμα κινύρατο Μέμνονος ὄρνις,
ὅσον ἀποφθιμένοιο κατωδύραντο Βίωνος.

olère me plaît et décèle une amante.
'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour ;
la crainte inquiète est fille de l'amour.
surance tranquille est d'un cœur insensible.
! à mes ennemis une amante paisible ;
i, je hais le repos. Quel que soit mon effroi
voir de si beaux yeux irrités contre moi,
me plais à nourrir de communes alarmes.
veux pleurer moi-même, ou voir couler ses larmes,
:user un outrage ou calmer un soupçon,
toujours pardonner ou demander pardon.

s quels éclats, amis? C'est la voix de Julie :
rons. Oh! quelle nuit! joie, ivresse, folie!
de seins envahis et mollement pressés!
de vains efforts que d'appas caressés!
de charmes divins forcés dans leur retraite!
aut que de la Seine, au cri de notre fête,

V. 34 et suiv. Properce, III, VIII, 9 :

Nimirum veri dantur mihi signa caloris ;
Nam sine amore gravi femina nulla dolet.....
His ego tormentis animi sum verus aruspex :
Has didici certo sæpe in amore notas.
Non est certa fides, quam non injuria versat :
Hostibus eveniat lenta puella meis!
Immorso æquales videant mea vulnera collo ;
Me doceat livor mecum habuisse meam.
Aut in amore dolere volo, aut audire volentem ;
Sive meas lacrymas, sive videre tuas.
Tecta supercilliis si quando verba remittis,
Aut tua quum digitis scripta silenda notas.
Odi ego, quos nunquam pungunt suspiria, somnos :
Semper in irata pallidus esse velim.

V. 36. Apulée, *Mét.* VI, donne pour suivantes à Vénus la Crainte et la Tristesse.

V. 38. Ovide, *Am.* II, XI, et II, XIX, forme le même vœu que Properce et André Cf. Le Tasse, *Aminte*, II, II, et le sonnet de Pétrarque : « Dolci ire, dolci, etc. »

V. 44. Éd. 1826 et 1839 :

Et toujours pardonner en demandant pardon.

Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé,
Et qu'en son lit voisin le marchand éveillé,
Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse,
Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse.

XI

Reste, reste avec nous, ô père des bons vins!
Dieu propice, ô Bacchus! toi dont les flots divins
Versent le doux oubli de ces maux qu'on adore;
Toi, devant qui l'amour s'enfuit et s'évapore,
Comme de ce cristal aux mobiles éclairs
Tes esprits odorants s'exhalent dans les airs.

V. 51. Properce, III, x, 25 :

Dulciaque ingratos adimant convivia somnos;
Publica vicinæ perstrepat aura viæ.

V. 54. Horace, *Od.* III, XIX :

.... Sparge rosas. Audiat invidus
Dementem strepitum Lycus,
Et vicina seni non habilis Lyco!

XI. — V. 1-6. Cette élégie est imitée de Tibulle, III, VI :

Candide Liber, ades; sic sit tibi mystica vitis,
Semper sic hedera tempora vincta geras.
Aufer et ipse meum pariter medicando dolorem :
Sæpe tuo cecidit munere victus Amor.
Care puer, madeant generoso pocula Baccho;
I, nobis prona funde falerna manu.
Ite procul, durum, curæ, genus, ite labores.

Mais André semble se souvenir aussi de Properce, III, XVII :

Tu potes insanæ Veneris compescere fastus,
Curarumque tuo fit medicina mero.
Per te junguntur, per te solvuntur amantes :
Tu vitium ex animo dilue, Bacche, meo.

Parny a médiocrement imité Properce. Voyez l'ode de Le Brun : *A mes amis, dans un festin.*

V. 3. Il y a, au second hémistiche, une antithèse familière aux poëtes; La Fontaine, *Fab.* VIII, XIII :

Ah! si vous connaissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante!

bien ! mes pas ont-ils refusé de vous suivre ?
us venons, disiez-vous, te conseiller de vivre.
ieu d'aller gémir, mendier des dédains,
-nous, si tu le peux. La joie à nos festins
pelle. Viens, les fleurs ont couronné la table ;
ns, viens y consoler ton âme inconsolable. »

s voyez, mes amis, si de ce noble soin
cœur tranquille et libre avait aucun besoin.
le dans mon cœur ne trouve plus des armes,
l'entends nommer sans trouble, sans alarmes ;
pensée est loin d'elle, et je n'en parle plus ;
rois la voir muette et le regard confus,
irante, Sa beauté présomptueuse et vaine
disait qu'un captif, une fois dans sa chaîne,
ouvait songer... Mais que nous font ses ennuis ?
.e homme, apporte-nous d'autres fleurs et des fruits.
est-ce, amis ? nos éclats, nos jeux se ralentissent ?
Que des verres plus grands dans nos mains se remplissent.
Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,
Sous le liége tenace encore emprisonnés ?
Voyons si ce premier, fils de l'Andalousie,

V. 12. André imite le vers célèbre de l'*Athalie* de Racine :

Pour *réparer* des ans l'*irréparable* outrage.

André reviendra à cette forme savante dans l'*Invention*, v. 24.

V. 19. Voici un exemple de ce participe présent employé comme adjectif ; il est de Racine, dans *Andromaque :*

Pleurante, après son char voulez-vous qu'on me voie ?

V. 22. Ainsi, dans Tibulle, III, VI, 57, l'image de sa maîtresse reparaît sans cesse à ses yeux ; des paroles d'amour montent à ses lèvres, et soudain :

Naiada Bacchus amat. Cessas, o lente minister !
Temperet annosum Marcia lympha merum.
Non ego, si fugiat nostræ convivia mensæ
Ignotum cupiens vana puella torum,
Sollicitus repetam tota suspiria nocte.
Tu puer, i, liquidum fortius adde merum.

Vaudra ceux dont Madère a formé l'ambroisie,
Ou ceux dont la Garonne enrichit ses coteaux,
Ou la vigne foulée aux pressoirs de Cîteaux.
Non, rien n'est plus heureux que le mortel tranquille
Qui, cher à ses amis, à l'amour indocile,
Parmi les entretiens, les jeux et les banquets,
Laisse couler la vie et n'y pense jamais.

Ah! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proie
Feignent malaisément et le rire et la joie!
Je ne sais, mais partout je l'entends, je la voi;
Son fantôme attrayant est partout devant moi;
Son nom, sa voix absente errent dans mon oreille:
Peut-être aux feux du vin que l'amour se réveille;
Sous les bosquets de Chypre, à Vénus consacrés,
Bacchus mûrit l'azur de ses pampres dorés.
J'ai peur que, pour tromper ma haine et ma vengeance,
Tous ces dieux malfaisants ne soient d'intelligence.

V. 34. 1839 :

Laisse couler sa vie et n'y pense jamais.

V. 35. Tibulle, III, VI, 33 :

Hei mihi! Difficile est imitari gaudia falsa :
Difficile est tristi fingere mente jocum.

V. 39. [Le premier qui a employé de la sorte le mot *absent* fut neuf et hardi; mais on a fort abusé de cette expression. Le Brun a dit dans une ode :

La colombe des amours
Par un vain songe obsédée,
Souvent expire en idée
Sous l'ongle *absent* des vautours.

Marie-Joseph Chénier a quelque part aussi cette expression. Palissot, dans la *Dunciade*, VII, l'imite de Stace, *Theb.* VI, 401, croyant l'imiter de Claudien. Boisjolin, traduisant la *Forêt de Windsor*, a suivi les traces de Stace et de Pope :

L'impatient coursier palpite dans l'attente
Sur le sol qui l'arrête, et bat la plaine *absente*.

« La plaine absente! Quel intolérable jargon! » s'écrie La Harpe. Il devait se souvenir d'Horace, *Sat.* II, VII, 28. On trouverait, du reste, des exemples de cette expression dans Lucain, Valér. Flaccus, Ausone, Sidoine Apollinaire, etc. BOISSONADE.]

moins il m'en souvient, quand autrefois auprès
cette ingrate aimée, en nos festins secrets,
portais à la hâte à ma bouche ravie
coupe demi-pleine à ses lèvres saisie,
nectar, de l'amour ministre insidieux,
n loin de les éteindre, aiguillonnait mes feux.
main courait saisir, de transports chatouillée,
tête noblement folâtre, échevelée.
riait ; et moi, malgré ses bras jaloux,
vais à sa bouche, à ses baisers si doux ;
vais soin de reprendre, utile stratagème !
s fleurs que sur son sein j'avais mises moi-même ;
sur ce sein, mes doigts égarés, palpitants,
s cherchaient, les suivaient, et les ôtaient longtemps.

! je l'aimais alors ! Je l'aimerais encore,
le tout conquérir la soif qui la dévore
flatté mon orgueil au lieu de l'outrager,
Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger,
Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'éteindre,
Si je ne l'abhorrais ! Ah ! qu'un cœur est à plaindre
De s'être à son amour longtemps accoutumé,
Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé !
Pourquoi, grands dieux ! pourquoi la fîtes-vous si belle ?
Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle :
Que m'importe qu'un autre adore ses attraits,

V. 50. Ovide, *Héroïdes*, XVI, 229 :

Sæpe mero volui flammam compescere, at illa
Crevit, et ebrietas ignis in igne fuit.

V. 58. Voici la même expression dans Racine, *Bérénice*, II, II :

Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :
Ma main à les sécher est *longtemps* occupée.

Le passage de *Bérénice*, d'où ces vers sont tirés, est une admirable élégie tout à fait dans le goût de Chénier.

Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets :
Que tous deux en riant ils me nomment peut-être ;
De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître ;
Qu'un autre ait ses baisers, son cœur ; qu'une autre main
Poursuive lentement des bouquets sur son sein ?
Un autre ! Ah ! je ne puis en souffrir la pensée !
Riez, amis, nommez ma fureur insensée.
Vous n'aimez pas, et j'aime, et je brûle, et je pars
Me coucher sur sa porte, implorer ses regards :
Elle entendra mes pleurs, elle verra mes larmes ;
Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,
Le sourire ou la haine, arbitres de mon sort,
Vont ou me pardonner, ou prononcer ma mort.

XII

Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue
A son esprit distrait n'est pas même rendue !
Couchons-nous sur sa porte. Ici, jusques au jour
Elle entendra les pleurs d'un malheureux amour.

V. 71. Properce, III, XXV :

Risus eram positis inter convivia mensis,
Et de me poterat quilibet esse loquax.

V. 76. Properce, II, VIII :

Eripitur nobis jam pridem cara puella,
Et tu me lacrymas fundere, amice, vetas ?
Nullæ sunt inimicitiæ, nisi amoris, acerbæ :
Ipsum me jugula, lenior hostis ero.
Possum ego in alterius positam spectare lacerto ?

Cf. Bertin, *Am.* II, IX ; Le Brun, *Él.* III, VI ; II, V.

V. 78. Que de vœux, de menaces, d'imprécations adressés à cette porte par les poëtes ! Voy. Asclépiade, *Anal.*, I, p. 215, XXIII ; Catulle, LXVII, etc.

V. 79. Éd. 1826 et 1839 :

Elle entendra mes cris, elle verra mes larmes.

Mais, non... Fuyons... Une autre avec plaisir tentée
Prendra soin d'accueillir ma flamme rebutée,
Et de mes longs tourments pour consoler mon cœur...
Mais plutôt renonçons à ce sexe trompeur.
Qui? moi? j'aurais voulu sur ce seuil inflexible
Tenter à mes douleurs un cœur inaccessible;
J'aurais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé.....
. . . . . .
Que l'amour au plus sage inspire de folie!
Allons; me voilà libre, et pour toute ma vie.
Oui, j'y suis résolu; je n'aimerai jamais;
J'en jure... Ma perfide avec tous ses attraits
Ferait pour m'apaiser un effort inutile...
J'admire seulement qu'à ce sexe imbécile
Nous daignions sur nos vœux laisser aucun pouvoir;
Pour repousser ses traits, on n'a qu'à le vouloir.
Ingrate que j'aimais, je te hais, je t'abhorre...
Mais quel bruit à sa porte?... Ah! dois-je attendre encore?
J'entends crier les gonds... On ouvre, c'est pour moi!...
Oh! ma..... m'aime et me garde sa foi...
Je l'adore toujours... Ah! dieux! ce n'est pas elle!
Le vent seul a poussé cette porte cruelle.

XII. — V. 17. « *Imbécile*, » faible, suivant l'étymologie latine. Corneille, *OEd.* I, IV :

Le sang a peu de droits dans le *sexe imbécile*.

V. 22-25. Ovide, *Am.* I, VI :

Fallimur? an verso sonuerunt cardine postes,
Raucaque concussæ signa dedere fores?
Fallimur, impulsa est animoso janua vento.

Ce que Passerat imite ainsi :

On vient à l'huis, on touche à la serrure.
Je suis trompé : l'huis ainsi que devant
Demeure clos : c'estoit le bruit du vent
Qui avec lui ce bel espoir emporte.

Schiller s'est aussi souvenu d'Ovide dans une charmante élégie intitulée *l'Attente*.

XIII

Allez, mes vers, allez ; je me confie en vous;
Allez fléchir son cœur, désarmer son courroux ;
Suppliez, gémissez, implorez sa clémence,
Tant qu'elle vous admette enfin en sa présence.
Entrez ; à ses genoux prosternez vos douleurs,
Le deuil peint sur le front, abattus, tout en pleurs ;
Et ne revoyez point mon seuil triste et farouche,
Que vous ne m'apportiez un pardon de sa bouche.

XIV

Ah! des pleurs! des regrets! Lisez, amis; c'est elle.
On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.
Non : il fallait d'abord m'accueillir sans détours.
Non, non ; je n'irai point. La nuit tombe ; j'accours.

XIII. — V. 4. « *Tant qu'elle vous admette.* » *Tant que*, suivi du subjonctif, équivaut à *jusqu'à tant que*, fréquent chez les écrivains du seizième siècle. *Tant que* est ancien dans la langue. On en trouve des exemples dans les écrivains des treizième et quatorzième siècles. C'est à tort, comme le remarque M. Godefroy, que l'Académie a blâmé cette expression dans Corneille.

XIV. — V. 1. Le début de cette élégie semble imité de Térence, *Eunuque*, I, I, 1 :

Quid igitur faciam ? non eam ? ne nunc quidem,
Cum arcessor ultro ? an potius ita me comparem,
Non perpeti meretricum contumelias ?
Exclusit, revocat. Redeam ? non, si me obsecret.

Passage déjà imité par Horace, *Sat.* II, III, 262 :

. . . . . Nec nunc, quum me vocat ultro,
Accedam ? An potius meditor finire dolores ?
Exclusit, revocat : Redeam ? non, si obsecret. . .

V. 4. L'édition 1839 avait introduit un contre-sens en ponctuant ce vers ainsi :

Non, non : je n'irai point, la nuit tombe ; j'accours.

s'[illegible] cuse, on gémit, enfin on me renvoie;
sors. Chez mes amis je viens trouver la joie,
parmi nos festins un billet repentant
ıtôt me suit et vient me dire qu'on m'attend.

x [illegible]e, jeune ami de ma première enfance,
[illegible]mais. Malgré ton aimable silence,
.onnais la beauté qui t'a contraint d'aimer,
i t'a [illegible] tout bas, que tu n'oses nommer.
te un [illegible]u jour n'est pas plus beau que son visage;
is, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,
he que trop d'amour excite leur dédain.
isse-la quelquefois te désirer en vain.
est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,
leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles.
ıs, et loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,
ıpirer la fraîcheur de la nuit et des bois;
r, dans cette saison de chaleurs étouffée,
Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.
Allons. Et pour Camille, elle n'a qu'à dormir. »

Passons devant ses murs. Je veux, pour la punir,
Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte
Qu'on m'a vu : je passais sans regarder sa porte.
Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,
Que tout homme est parjure, et qu'il n'est point de dieux !

V. 13. Ce vers rappelle celui de Racine, *Phèdre*, IV, II :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Et Chénier sans doute n'a pas été sans y penser.

V. 15. « *Leur dédain*, » le dédain des belles.

V. 21. Éd. 1826 et 1839 :

Car, dans cette saison de chaleur étouffée.

Tiens, c'est ici. Voilà ses jardins solitaires
Tant de fois attentifs à nos tendres mystères;
Et là, tiens, sur ma tête est son lit amoureux,
Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux.
Ah! le verre et le lin, délicate barrière,
Laissent voir à nos yeux la tremblante lumière
Qui, jusqu'à l'aube au teint moins que le sien vermeil,
Veille près de sa couche et garde son sommeil.
C'est là qu'elle m'attend. Oh! si tu l'avais vue,
Quand, fermant ses beaux yeux, mollement étendue,
Laissant tomber sa tête, un calme pur et frais
Comme aux anges du ciel fait reluire ses traits!
Ah! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite.
Un vain caprice, un rien... Ami, fuyons bien vite;
Fuyons vite, courons. Mes projets seront sûrs
Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.

XV

Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle?
Mais n'est-ce donc pas moi qu'elle a banni loin d'elle?
Mais sa voix intrépide, et ses yeux, et son front,
Ne se vantaient-ils pas de m'avoir fait affront?
C'est donc pour essuyer quelque nouvel outrage,
Pour l'accabler moi-même et d'insulte et de rage,

V. 29-32. Ovide, *Remède d'amour*, 725 :

. . . . . Fugito loca conscia vestri
Concubitus; causas mille doloris habent.
« Hic fuit, hic cubuit; thalamo dormivimus isto;
Hic mihi lasciva gaudia nocte dedit. »

- prier, la maudire, invoquer le cercueil,
.e je retourne encor vers son funeste seuil,
rant dans cette nuit turbulente, orageuse,
ins que ce triste cœur noire et tumultueuse?

ıit pas ainsi que sans crainte et sans bruit,
la faveur d'une plus belle nuit,
vi le, attendu par des baisers de flamme...
toi, jeune imprudent que séduit une femme,
ton cœur veut en croire un cœur trop agité,
courbe point ta tête au joug de la beauté;
; plutôt de ses feux et méprise ses charmes.
is d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes.
gne en tyran cruel; aime à la voir souffrir;
sse-la toute seule et transir et mourir.
us ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,
n souris venimeux, ses caresses mortelles.
ah! si tu connaissais de quel art inouï
La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi!
De quel art ses discours (faut-il qu'il m'en souvienne!)
Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne!
Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas?
Combien de fois, de joie expirante en mes bras,
Faible, exhalant à peine une voix amoureuse :

XV. — V. 14 et suiv. Tibulle, III, VI, 43 :

Vos ego nunc moneo : felix, quicumque dolore
Alterius discet posse carere tuo.
Nec vos aut capiant pendentia brachia collo,
Aut fallat blanda sordida lingua prece.
Etsi perque suos fallax juravit ocellos,
Junonemque suam, perque suam Venerem :
Nulla fides inerit; . . . . . .

Cf. Properce, I, XV; Thomson, *Seas.*, *Wint.* 978.

V. 22. Moschus, *Id.* I, 27, en parlant de l'Amour lui-même :

. . . .Κακὸν τὸ φίλαμα, τὰ χείλεα φάρμακόν ἐντι.

« Ah ! dieux ! s'écriait-elle, ah ! que je suis heureuse ! »
Combien de fois encor, d'une brûlante main
Pressant avec fureur ma tête sur son sein,
Ses cris me reprochaient des caresses paisibles !
Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles ;
Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer,
Et mon sexe cruel ne savait point aimer !
Et moi, fier et confus de son inquiétude,
Je faisais le procès à mon ingratitude :
Je plaignais son amour, et j'accusais le mien ;
Je haïssais mon cœur si peu digne du sien.

Je frissonne. Ah ! je sens que je m'approche d'elle.
Oui, je la vois, grands dieux ! cette maison cruelle
Que sans trouble jamais n'abordèrent mes pas.
Mais ce trouble était doux, et je ne mourais pas ;
Mais elle n'avait point, sans pitié même feinte,
Rassasié mon cœur et de fiel et d'absinthe.
Ah ! d'affronts aujourd'hui je la veux accabler.
De véritables pleurs de ses yeux vont couler.
Tout ce qu'ont de plus dur l'insulte, la colère,
Je veux... Mais essayons plutôt ce que peut faire
Ce silence indulgent qui semble caresser,
Qui pardonne et rassure, et plaint sans offenser.
Oui, laissons le dépit et l'injure farouche :
Allons, je veux entrer le rire sur la bouche,
Le front calme et serein. Camille, je veux voir
S'il est vrai que la paix soit toute en mon pouvoir.

V. 38. — « *Faire le procès à...*, » expression peu poétique et surtout peu élégiaque ; elle est mieux à sa place dans l'épître ou dans la satire, et c'est là que Boileau l'a employée, dans le *Discours au roi* et dans la *Satire* IV.

nds courage, mon cœur : de douces espérances
disent qu'aujourd'hui finiront tes souffrances.

XVI

bien ! je le voulais. J'aurais bien dû me croire !
ıt de fois à ses torts je cédai la victoire !
devais une fois du moins, pour la punir,
anquillement l'attendre et la laisser venir.
ı. Oubliant quels cris, quelle aigre impatience
ır sut me contraindre à la fuite, au silence,
matin (de mon cœur trop facile bonté !)
veux la ramener sans blesser sa fierté ;
vole ; contre moi je lui cherche une excuse ;
viens lui pardonner, et c'est moi qu'elle accuse.
C'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux :
Je prends sur sa faiblesse un empire odieux.
Et sanglots et fureurs, injures menaçantes,
Et larmes, à couler toujours obéissantes ;
Et pour la paix il faut que d'avoir eu raison,
Confus et repentant, je demande pardon.
O Camille ! Camille !...

XVI. — V. 3. Éd. 1833 :

Je devais, une fois au moins, pour la punir.

V. 10. Éd. 1833 :

Je veux lui pardonner, et c'est moi qu'elle accuse.

V. 15 et 16. Éd. 1819, 1826 et 1839 :

Et pour la paix il faut, loin d'avoir eu raison,
Confus et repentant, demander mon pardon.

V. 17. Cet hémistiche fut ajouté dans l'édit. de 1833

XVII

O nuit, nuit douloureuse! ô toi, tardive aurore,
Viens-tu? vas-tu venir? es-tu bien loin encore?
Ah! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard
Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part
Trouver que l'insomnie amère, impatiente,
Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.
Tu dors, belle Camille; et c'est toi, mon amour,
Qui retiens ma paupière ouverte jusqu'au jour!
Si tu l'avais voulu, dieux! cette nuit cruelle
Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle.
Mon âme comme un songe autour de ton sommeil
Voltige. En me lisant, demain à ton réveil
Tu verras, comme toi, si mon cœur est paisible.
J'ai soulevé, pour toi, sur ma couche pénible,
Ma tête appesantie. Assis et plein de toi,
Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi
Me voit, en sons plaintifs et mêlés de caresses,
Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.
O Camille, tu dors! tes doux yeux sont fermés.
Ton haleine de rose aux soupirs embaumés
Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles.

XVII. — V. 1-6. Ovide, *Am.* I, II, 1 :

Esse quid hoc dicam, quod tam mihi dura videntur
Strata, neque in lecto pallia nostra sedent,
Et vacuus somno noctem, quam longa, peregi,
Lassaque versanti corporis ossa dolent?

Un volume suffirait à peine à réunir les passages des poëtes qui ont soupiré les mêmes plaintes. Cf. Sappho (ap. Hephæst. p. 38); Properce, II, XVII; Marot, *Élég.* XII.

V. 13. Éd. 1839 :

Tu verras, comme moi, si mon cœur est paisible.

André dit : Tu verras si mon cœur est paisible comme toi (comme le tien).

is, si je me trompais, dieux! ô dieux! si tu veilles,
lorsque loin de toi j'endure le tourment
une insomnie amère, aux bras d'un autre amant,
ur toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite,
douce insomnie embellissait la fuite!

eu d'oubli, viens fermer mes yeux. O dieu de paix,
nmeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais!
autre dans ses bras! ô douloureux outrage!
autre! ô honte! ô mort! ô désespoir! ô rage!
heureux insensé, pourquoi, pourquoi les dieux
ger la beauté formèrent-ils mes yeux?
urquoi cette âme faible et si molle aux blessures
ces regards féconds en douces impostures?
e amante moins belle aime mieux, et du moins,
mble et timide à plaire, elle est pleine de soins;

V. 23. Éd. 1826 :

Et si, quand loin de toi j'endure le tourment.

Cette correction faisait disparaître une irrégularité de construction.

V. 33. Éd. 1826 et 1839 :

Pourquoi ce cœur est-il si facile aux blessures?

« *Molle*, » sensible. Properce, III, XV, 29, dit : « Lacrymis Amphiona mollem. »

V. 35 et suiv. On a admiré avec raison la coupe savante de ces vers. La césure est la difficulté et la richesse du vers français. Placer les césures, les disposer avec art, en varier la disposition, c'est le secret de notre versification, et c'est aussi le secret de la révolution littéraire qui commence à André. — Voici pourtant des vers de Racine, *Andromaque*, IV, V, coupés absolument de même :

Achevez votre hymen, j'y consens; mais, du moins,
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.

Ovide, *Am.* II, XVII :

Atque utinam dominæ miti quoque præda fuissem,
Formosæ quoniam præda futurus eram.
Dat facies animos : facie violenta Corinna est.

Cette élégie, un modèle, s'éloigne de la satire d'Horace, I, II, où il est parlé de la matrone et de la courtisane. La crudité de la satire d'Horace ne devait pas tenter le goût délicat d'André. Mais Regnier était moins retenu et ne reculait pas devant le mot propre; dans son épître II il a marché hardiment sur les traces d'Horace.

Elle est tendre; elle a peur de pleurer votre absence.
Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance;
Et son égale humeur, sa facile gaîté,
L'habitude, à son front tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit point sans dire : « Qu'elle est belle! »
Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'amour.
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine,
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans un peuple d'amants?
On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.

XVIII

Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.
Elle me suit partout. Je dormais, seul, tranquille;

Voici quelques vers qui se rapportent à la même pensée, André n'eût pu dire mieux ni dans un plus grand style :

Aimer en trop haut lieu une dame hautaine,
C'est aimer en soucy le travail et la peine;
C'est nourrir son amour de respect et de soin.
Je suis saoul de servir le chapeau dans le poing,
Et fuy plus que la mort l'amour d'une grand'dame.
Toujours, comme un forçat, il faut être à la rame,
Naviguer jour et nuit, et sans profit aucun,
Porter tout seul le faix de ce plaisir commun.

V. 48. Éd. 1826 et 1839 :

Qu'est-ce alors qu'un de moins dans un peuple d'amants?

V. 49. Éd. 1826 et 1839 :

On brigue ses regards, elle s'aime, s'admire.

Supprimer la conjonction, c'est ne pas connaître le style d'André.

songe me l'amène, et mon sommeil s'enfuit.
la voyais en songe au milieu de la nuit;
allait me cherchant sur sa couche fidèle,
me tendait les bras et m'appelait près d'elle.
songes ne sont point capricieux et vains;
ne vont point tromper les esprits des humains.
e l'Olympe souvent un songe est la réponse;
ns tous ceux des amants la vérité s'annonce.
el air suave et frais! le beau ciel! le beau jour!
dieux me le gardaient; il est fait pour l'amour.

el charme de trouver la beauté paresseuse,
venir visiter sa couche matineuse,
venir la surprendre au moment que ses yeux
fforcent de s'ouvrir à la clarté des cieux,

XVIII. — V. 10. Virgile, *Égl.* VIII, 108 :

Credimus ? an, qui amant, ipsi sibi somnia fingunt ?

Au surplus, comme le dit Segrais, *Égl.* III :

Un amant sans dormir se forme bien des songes.

Racine, *Mithr.* III, IV, a dit sans image :

L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.

V. 13. Voyez, dans l'*Art d'aimer*, la même pensée traitée autrement. Ces deux morceaux ont, dans la forme et dans la pensée, un charme qui leur est propre. Varier la forme d'une même pensée tout en restant dans les limites du beau pur, c'est là un don rare chez les poëtes, et que possédait André Chénier; au contraire, Ronsard n'était poëte qu'à la première inspiration. — Gent. Bernard, *Art d'aimer*, II, a développé ce tableau :

C'est au matin qu'un amant plus heureux
Saisit l'instant d'un réveil amoureux, etc.

V. 14. « *Matineuse*, » épithète charmante et poétique. Ronsard a créé un grand nombre d'adjectifs en *eux;* les uns ont disparu, les autres sont restés. Plusieurs, que l'usage n'a pas consacrés, sont véritablement à regretter.

V. 16. Properce, qui peint les transports d'amour qui le saisissent au chevet de Cynthie, n'a pas omis ce détail ravissant; mais dans Properce, I, III, 31, c'est la lune qui envahit la chambre de la belle dormeuse :

Donec diversas percurrens luna fenestras,
Luna moraturis sedula luminibus,
Compositos levibus radiis patefecit ocellos.

Douce dans son éclat, et fraîche et reposée,
Semblable aux autres fleurs, filles de la rosée!
Oh! quand j'arriverai, si, livrée au repos,
Ses yeux n'ont point encor secoué les pavots,
Oh! je me glisserai vers la plume indolente,
Doucement, pas à pas, et ma main caressante
Et mes fougueux transports feront à son sommeil
Succéder un subit, mais un charmant réveil;
Elle reconnaîtra le mortel qui l'adore,
Et mes baisers longtemps empêcheront encore
Sur ses yeux, sur sa bouche, empressés de courir,
Sa bouche de se plaindre et ses yeux de s'ouvrir.

Mais j'entrevois enfin sa porte souhaitée.
Que de bruit! que de chars! quelle foule agitée!
Tous vont revoir leurs biens, leurs chimères, leur or,
Et moi, tout mon bonheur, Camille, mon trésor.
Hier, quand malgré moi je quittai son asile,
Elle m'a dit : « Pourquoi t'éloigner de Camille?
Tu sais bien que je meurs si tu n'es près de moi. »
Ma Camille, je viens, j'accours, je suis chez toi.
Le gardien de tes murs, ce vieillard qui m'admire,
M'a vu passer le seuil et s'est mis à sourire.
Bon! j'ai su (les amants sont guidés par les dieux)
Monter sans nul obstacle et j'ai fui tous les yeux.

V. 21. « *La plume indolente.* » Avec quel art André relève un détail un peu érotique par une épithète toute poétique! Jamais, comme Bertin, *Am.* I, IV, il n'aurait peint la Pudeur *entre deux draps*. Quoi qu'en dise l'éditeur de Bertin, ce que La Fontaine ose dans ses *Contes*, et Voltaire dans le poëme de *la Pucelle*, n'est pas du domaine de l'élégie. L'élégie veut une diction choisie. Le style est comme un chaste voile que le poëte élégiaque doit toujours avoir soin de jeter sur les tableaux amoureux qu'il retrace.

ı! que vois-je?... Pourquoi ma porte accoutumée,
tte porte secrète, est-elle donc fermée?
Camille, ouvrez, ouvrez, c'est moi. L'on ne vient pas.
Ciel! elle n'est point seule! On murmure tout bas.
Ah! c'est la voix de Lise. Elles parlent ensemble.
On se hâte; l'on court; on vient enfin; je tremble.
Qu'est-ce donc? A m'ouvrir pourquoi tous ces délais?
ourquoi ces yeux mourants et ces cheveux défaits?
ourquoi cette terreur dont vous semblez frappée?
D'où vient qu'en me voyant Lise s'est échappée?
J'ai cru, prêtant l'oreille, ouïr entre vous deux
es murmures secrets, des pas tumultueux.
Pourquoi cette rougeur, cette pâleur subite?
rfide! un autre amant?... Ciel! elle a pris la fuite.
dieux! je suis trahi. Mais je prétends savoir...
Lise, Lise, ouvrez-moi, parlez! mais fol espoir!
La digne confidente auprès de sa maîtresse
Lui travaille à loisir quelque subtile adresse,
Quelque discours profond et de raisons pourvu,
Par qui ce que j'ai vu, je ne l'aurai point vu.
Dieux! comme elle approchait (sexe ingrat, faux, perfide!),
S'asseyant, effrontée à la fois et timide,
Voulant hâter l'effort de ses pas languissants,
Voulant m'ouvrir des bras fatigués, impuissants,
Abattue, et sa voix altérée, incertaine,
Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine,

V. 58. « *Adresse,* » ruse; Racine a dit :

Le ciel punit ma feinte et confond votre adresse.

En ce sens il est plus fréquent au pluriel. M. Godefroy en a rassemblé un grand nombre d'exemples dans son *Lexique de Corneille*.

V. 60. Voici le même sentiment dans l'âme de Roxane (*Bajazet*, IV, v) :

Tu pleures! et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare le discours dont il veut t'éblouir.

Ses cheveux en désordre et rajustés en vain,
Et son haleine encore agitée, et son sein...
Des caresses de feu sur son sein imprimées,
Et de baisers récents ses lèvres enflammées,
J'ai tout vu : tout m'a dit une coupable nuit.
Sans même oser répondre, interdite, elle fuit,
Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge.
Et moi, comme abusé des promesses d'un songe,
Je venais, j'accourais, sûr d'être souhaité,
Plein d'amour, et de joie, et de tranquillité !

XIX

LA LAMPE

O nuit! j'avais juré d'aimer cette infidèle ;
Sa bouche me jurait une amour éternelle,

V. 66 et suiv. Il y a une situation analogue dans Catulle (VI); mais on peut surtout rapprocher de ce passage quelques vers de Méléagre, *Anal.* I, p. 18, LX, qui, trahi par celle qu'il adore, trouve des preuves d'infidélité dans le désordre et dans l'émotion de la perfide.

XIX. *La Lampe* est une des plus célèbres élégies d'André ; c'est un sujet qui a toujours fourni aux poëtes et aux peintres de charmants tableaux, soit qu'Héro de sa lampe guide les efforts du nocturne nageur, soit que la curieuse Psyché aille, sa lampe à la main, surprendre Éros endormi.

Dans les éd. 1819, 1826, 1833, 1839, cette élégie portait en titre: IMITÉ D'ASCLÉPIADE ; il y a bien, si l'on veut, quelque lointain rapport entre le début de l'élégie et celui de l'épigramme d'Asclépiade, *Anal.*, I, p. 216, XXV :

Λύχνε, σὲ γὰρ παρεοῦσα τρὶς ὤμοσεν Ἡράκλεια
ἥξειν, κοὐκ ἦκει· λύχνε, σὺ δ', εἰ θεὸς εἶ,
τὴν δολίην ἐπάμυνον· ὅταν φίλον ἔνδον ἔχουσα
παίζῃ, ἀποσβεσθεὶς μηκέτι φῶς πάρεχε.

Mais il n'y a là aucune imitation, et l'on pourrait avec autant de raison rapprocher

c'est toi qu'attestait notre commun serment.
ingrate s'est livrée aux bras d'un autre amant,
Lui promet de l'aimer, le lui dit, le lui jure,
Et c'est encore toi qu'atteste la parjure!

Et toi, lampe nocturne, astre cher à l'amour,
Sur le marbre posée, ô toi, qui, jusqu'au jour,
De ta prison de verre éclairais nos tendresses,
est toi qui fus témoin de ses douces promesses.
is, hélas! avec toi son amour incertain
llait se consumant et s'éteignit enfin;
vec toi les serments de cette bouche aimée
'envolèrent bientôt en légère fumée.
le son lit, c'est moi qui fis veiller tes feux
garder mes amours, pour éclairer nos jeux;
u ne t'éteins pas à l'aspect de son crime!

de l'élégie d'André l'épigramme d'Agathias, *Anal.* III, p. 39, XVII, ou celle de Philodème, *Anal.* II, p. 87, XVII. Comme M. Sainte-Beuve l'a déjà fait remarquer, c'est Méléagre, *Anal.* I, p. 21, LXXI, qui a complétement fourni à André le sujet de son élégie. Souvenirs des serments, parjure de l'ingrate, tendre reproche de l'amant à la lampe, tout se trouve en germe dans l'épigramme de Méléagre :

Νὺξ ἱερὴ, καὶ λύχνε, συνίστορας οὔτινας ἄλλους
ὅρκοις, ἀλλ' ὑμέας εἱλόμεθ' ἀμφότεροι.
Χὠ μὲν ἐμὲ στέρξειν, κεῖνον δ' ἐγὼ οὔ ποτε λείψειν
ὠμόσαμεν κοινὴν δ' εἴχετε μαρτυρίην.
Νῦν δ' ὁ μὲν ὅρκια φησὶν ἐν ὕδατι κεῖνα φέρεσθαι·
λύχνε, σὺ δ' ἐν κόλποις αὐτὸν ὁρᾷς ἑτέρων.

Parmi les petits poëtes de l'*Anthologie* Méléagre est un des meilleurs; il a en foule des idées fraiches, des images gracieuses, précieuses un peu, c'est son défaut; il a souvent de la délicatesse en amour, et l'idée de la lampe est heureuse; il y revient encore dans d'autres épigrammes (*Anal.* I, p. 29, CII et CIII). Properce, II, XV, a dit, se souvenant sans doute du poëte grec :

O me felicem! o nox mihi candida! et, o tu,
Lectule, deliciis facte beate meis!
Quam multa adposita narramus verba lucerna,
Quantaque sublato lumine rixa fuit!

V. 9. Saint-Lambert, *Print.*, a dit :

Où languit, enchaîné *dans sa prison de verre*,
Le stérile habitant d'une rive étrangère.

Et tu sers aux plaisirs d'un rival qui m'opprime !
Tu peux, fausse comme elle et comme elle sans foi,
Être encor pour autrui ce que tu fus pour moi,
Montrant à d'autres yeux, que tu guides sur elle,
Combien elle est perfide et combien elle est belle !

— Poëte malheureux, de quoi m'accuses-tu ?
Pour te la conserver j'ai fait ce que j'ai pu.
Mes yeux dans ses forfaits même ont su la poursuivre,
Tant que ses soins jaloux me permirent de vivre.
Hier, elle semblait en efforts languissants
Avoir peine à traîner ses pas et ses accents.
Le jour venait de fuir, je commençais à luire ;
Sa couche la reçut, et je l'ouïs te dire
Que de son corps souffrant les débiles langueurs
D'un sommeil long et chaste imploraient les douceurs.
Tu l'embrasses, tu pars, tu la vois endormie.
A peine tu sortais, que cette porte amie
S'ouvre : un front jeune et blond se présente, et je vois
Un amant aperçu pour la première fois.
Elle alors d'une voix tremblante et favorable
Lui disait : « Non, partez ; non, je suis trop coupable. »
Elle parlait ainsi, mais lui tendait les bras.
Le jeune homme près d'elle arrivait pas à pas.
Alors je vis s'unir ces deux bouches perfides.

. . . . . .

V. 41 et suiv. Argentarius, *Anal.* II, p. 267, IV, a retracé le même voluptueux tableau ; l'idée de la lampe s'y ajoute à la fin :

Στέρνα περὶ στέρνοις, μαστῷ δ' ἐπὶ μαστὸν ἐρείσας,
χείλεα δὲ γλυκεροῖς χείλεσι συμπιέσας
Ἀντιγόνης, καὶ χρῶτα βαλὼν πρὸς χρῶτα, τὰ λοιπὰ
σιγῶ, μάρτυς ἐπ' οἷς λύχνος ἐπεγράφετο.

Je vis de ses beaux flancs l'albâtre ardent et pur,
Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur,
Telle enfin qu'autrefois tu me l'avais montrée,
De sa nudité seule embellie et parée,
Quand vos nuits s'envolaient, quand le mol oreiller
La vit sous tes baisers dormir et s'éveiller,
Et quand tes cris joyeux vantaient ma complaisance,
Et qu'elle, en souriant, maudissait ma présence.
En vain au dieu d'amour que je crus ton appui,
Je demandai la voix qu'il me donne aujourd'hui.
Je voulais reprocher tes pleurs à l'infidèle ;
Je l'aurais appelée ingrate, criminelle.
Du moins, pour réveiller dans leur profane sein
Le remords, la terreur, je m'agitai soudain,
Et je fis à grand bruit de la mèche brûlante
Jaillir en mille éclairs la flamme petillante.
Elle pâlit, trembla, tourna sur moi les yeux,
Et, d'une voix mourante, elle dit : « Ah ! grands dieux !
Faut-il, quand tes désirs font taire mes murmures,
Voir encor ce témoin qui compte mes parjures ! »
Elle s'élance ; et lui, la serrant dans ses bras,
La retenait, disant : « Non, non, ne l'éteins pas. »

Je cessai de brûler : suis mon exemple, cesse.
On aime un autre amant, aime une autre maîtresse :
Souffle sur ton amour, ami, si tu me croi,
Ainsi que pour m'éteindre elle a soufflé sur moi.

V. 45. C'est ainsi que Milton nous montre Ève : « Undeck'd save with herself. »
V. 65. Même opposition de pensée dans Catulle, VIII :

Nunc jam illa non vult : tu quoque, impotens, noli.

XX

Non, je ne l'aime plus ; un autre la possède.
On s'accoutume au mal que l'on voit sans remède.
De ses caprices vains je ne veux plus souffrir :
Mon élégie en pleurs ne sait plus l'attendrir ;
Allez, Muses, partez : votre art m'est inutile.
Que me font vos lauriers ? Vous laissez fuir Camille.
Près d'elle je voulais vous avoir pour soutien ;
Allez, Muses, partez, si vous n'y pouvez rien.

Voilà donc comme on aime ! On vous tient, vous caresse,
Sur les lèvres toujours on a quelque promesse !
Et puis... Ah ! laissez-moi, souvenirs ennemis,
Projets, attente, espoir, qu'elle m'avait permis.

XX. — V. 5-8. Tibulle, II, IV, 13 :

Nec prosunt Elegi, nec carminis auctor, Apollo;
Illa cava pretium flagitat usque manu.
Ite procul, Musæ, si nil prodestis amanti;
Non ego vos, ut sint bella canenda, colo :
Nec refero solisque vias, et qualis, ubi orbem
Complevit, versis Luna recurrat equis.
Ad dominam faciles aditus per carmina quæro :
Ite procul, Musæ, si nihil ista valent.

C'est dans le même sentiment que La Fontaine s'écrie, *Élég.* IV :

Adieu plaisirs, honneurs, louange bien-aimée;
Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée ?
J'y renonce à présent : ces biens ne m'étaient doux
Qu'autant qu'ils me pouvaient rendre digne de vous.

Cf. Bertin, *Am.* II, XIII. — André Chénier s'est déjà inspiré de l'élégie de Tibulle, qu'il imite ici (voyez *Élégies*, I, XVI, et II, III) ; il y reviendra encore plus loin, même livre, *Elégie* XXIV.

V. 9. Employant cette tournure, familière et poétique à la fois, par l'indéfini *on*, Corneille, *Poly.* II, I, a dit :

O trop aimable objet qui m'avez trop charmé,
Est-ce là comme on aime ? et m'avez-vous aimé ?

Et Molière, *Tart.* II, IV :

C'est donc ainsi qu'on aime ? et c'était tromperie
Quand vous. . . . . .

ous irons au hameau. Loin, bien loin de la ville,
Ignorés et contents, un silence tranquille
Ne montrera qu'au ciel notre asile écarté.
Là son âme viendra m'aimer en liberté.
Ayant d'un luxe vain l'entrave impérieuse,
Sans suite, sans témoins, seule et mystérieuse,
Jamais d'un œil mortel un regard indiscret
N'osera la connaître et savoir son secret.
Seul je vivrai pour elle, et mon âme empressée
Épiera ses désirs, ses besoins, sa pensée.
C'est moi qui ferai tout, moi qui de ses cheveux
Sur sa tête le soir assemblerai les nœuds.
Par moi de ses atours à loisir dépouillée,
Chaque jour par mes mains la plume amoncelée
Le recevra charmante, et mon heureux amour
Sera chaque nuit cet ouvrage du jour.
Sa table par mes mains sera prête et choisie ;
L'eau pure de ma main lui sera l'ambroisie.
Seul, c'est moi qui serai partout, à tout moment,
Son esclave fidèle et son fidèle amant. »
Tels étaient mes projets qu'insensés et volages

V. 13 et suiv. Tibulle, I, v, 21 :

At mihi felicem vitam, si salva fuisses
Fingebam demens, sed renuente Deo.
Rura colam, frugumque aderit mea Delia custos. . . . .
Illa regat cunctos, illi sint omnia curæ ;
Et juvet in tota me nihil esse domo.

Bertin, *Am.* II, I, a ainsi imité ce passage de Tibulle :

J'irai, j'irai loin du monde volage
De mes aïeux cultiver l'héritage, . . .
Mon Eucharis viendra donner des lois ; . . .
Je le disais. Quelle erreur insensée,
Quel fol espoir enivrait ma pensée !
Les vents, hélas ! en tourbillons fougueux
Sur l'Océan ont emporté mes vœux.

V. 33. Tibulle, I, v, 36 :

Hæc mihi fingebam, quæ nunc Eurusque Notusque
Jactat odoratos vota per Armenios.

Le vent a dissipés parmi de vains nuages!

Ah! quand d'un long espoir on flatta ses désirs,
On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.
Que de fois je t'ai dit : « Garde d'être inconstante,
Le monde entier déteste une parjure amante.
Fais-moi plutôt gémir sous des glaives sanglants,
Avec le feu plutôt déchire-moi les flancs. »
O honte! A deux genoux j'exprimais ces alarmes;
J'allais couvrant tes pieds de baisers et de larmes.
Tu me priais alors de cesser de pleurer;
En foule tes serments venaient me rassurer.
Mes craintes t'offensaient; tu n'étais pas de celles
Qui font jeu de courir à des flammes nouvelles :

Cette pensée est familière à Catulle; voy. LXIV, 58, 141; XXX, 9; du reste, on la rencontre très-souvent dans les poëtes latins et dans les poëtes grecs. Cf. Homère, *Odyss.* VIII, 408; Euripide, *Héc.* 334; Théocrite, *Idyl.* XXII, 167; Méléagre, *Anal.* I, p. 21, LXXI; Virgile, *Énéide*, IX, 312; Ovide, *Hér.* VII, 8; Claudien, *Rapt. Pros.* III, 138; Stace, *Ach.* II, 286.

V. 37-58. Imité de Tibulle, I, IX, 17 :

Admonui quoties : auro ne pollue formam; . . .
Ure meum potius flamma caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbere terga seca. . . .
. . . . . Nunc me flevisse loquentem,
Nunc pudet ad teneros procubuisse pedes.
Tunc mihi jurabas, nullo te divitis auri
Pondere, non gemmis vendere velle fidem;
Non tibi si pretium Campania terra daretur,
Non tibi, si Bacchi cura, Falernus ager.
Illis eriperes verbis mihi, sidera cœlo
Lucere, et puras fulminis esse vias.
Quin etiam flebas : at ego, non fallere doctus,
Tergebam humentes credulus usque genas. . . .
Illa velim rapida Vulcanus carmina flamma
Torreat, et liquida deleat amnis aqua.

V. 40. Cf. Properce, I, I, 27.

V. 45. « *Tu n'étais pas de celles qui...* » tournure familière dont Racine, dans *Phèdre*, III, III, offre un remarquable exemple :

Je sais mes perfidies,
Œnone, et *ne suis point de ces femmes hardies*
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

sceptres offerts pour ébranler ta foi,
-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi ?
:c de tels discours, ah ! tu m'aurais fait croire
x clartés du soleil dans la nuit la plus noire.
pleurais même ; et moi, lent à me défier,
is avec le lin dans tes yeux essuyer
larmes lentement et malgré toi séchées ;
je baisais ce lin qui les avait touchées.
n plus, pauvre insensé ! j'en rougis : mille fois
louange a monté ma lyre avec ma voix.
voudrais que Vulcain, et l'onde où tout s'oublie,
consumé ces vers témoins de ma folie.
même lyre encor pourrait bien me venger,
ide ! Mais non, non, il faut n'y plus songer.
oi ! toujours un soupir vers elle me ramène !
issons-la, puisqu'elle veut ma haine.
je la hais. Je jure... Eh ! serments superflus !
N ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus ?

XXI

Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux ;
Mais certes sans mesure il m'accable de maux.

V. 57. Bertin, *Am.* II, x :

Oui, je voudrais dans la flamme rapide
Anéantir ces vers adulateurs ;
Oui, je voudrais que l'Océan avide
Eût englouti mes écrits imposteurs.

V. 58. Éd. 1826 :

Eût englouti ces vers témoins de ma folie.

XXI. — V. 1-3. Térence, *Hécyre*, III, I, 1 :

Nemini plura ego acerba credo esse ex amore homini unquam oblata,
Quam mi. Heu me infelicem, hanccine ego vitam parsi perdere ?

A porter ce revers mon âme est impuissante.
Eh quoi! beauté divine, incomparable amante,
Je vous perds! Quoi! par vous nos liens sont rompus!
Vous le voulez; adieu, vous ne me verrez plus :
Du besoin de tromper ma fuite vous délivre.
Je vais loin de vos yeux pleurer au lieu de vivre!
Mais vous fûtes toujours l'arbitre de mon sort;
Déjà vous prévoyez, vous annoncez ma mort.
Oui, sans mourir, hélas! on ne perd point vos charmes.
Ah! que n'êtes-vous là pour voir couler mes larmes,
Pour connaître mon cœur, vos fers, vos cruautés,
Tout l'amour qui m'embrase et que vous méritez!
Pourtant, que faut-il faire? on dit (dois-je le croire?)
Qu'aisément de vos traits on bannit la mémoire;
Que jusqu'ici vos bras inconstants et légers
Ont reçu mille amants comme moi passagers;
Que l'ennui de vous perdre, où mon âme succombe,
N'a d'aucun malheureux accéléré la tombe.
Comme eux j'ai pu vous plaire, et comme eux vous lasser;
De vous, comme eux encor, je pourrai me passer.
Mais quoi! je vous jurai d'éternelles tendresses!
Et quand vous m'avez fait, vous, les mêmes promesses,
Était-ce rien qu'un piége? Il n'a point réussi.
J'ai fait comme vous-même : ah! l'on vous trompe aussi,
Vous, dans l'art de tromper maîtresse sans émule.
Vous avez donc pensé, perfide trop crédule,

V. 18. Properce, II, XXIV, 41 :

Credo ego non paucos ista perisse figura :
Credo ego sed multos non habuisse fidem.

V. 25. André ellipse la négation devant *rien* sans nécessité.

V. 26. Molière, *Tart.* V, III :

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas :
Vous ne voulez point croire et l'on ne vous croit pas.

un amant, par vous-même instruit au changement,
serait, comme vous, abuser d'un serment?
moi c'était vengeance; à vous ce fut un crime.
tort un agresseur dispute à sa victime
es armes dont son bras s'est servi le premier;
Le fer a droit d'ouvrir le flanc du meurtrier.
hir qui nous trahit est juste autant qu'utile,
l'inventeur cruel du taureau de Sicile,

V. 35. Maxime qu'on rencontre à chaque pas dans les auteurs antiques. Cf. Eschyle, *Prom.* 936; Sophocle, *Électre*, 1026; Euripide, *Oreste*, 1165. — Racine, *Iphig.* III, I, a dit :

C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne :
Je prétends qu'à son tour l'inhumaine me craigne,
Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.

Et dans *Mithridate*, III, IV :

Trompons qui nous trahit : et pour connaître un traître
Il n'est point de moyens. . . . . .

En effet, se venger d'un trompeur est justice, et même plus, comme dit La Fontaine, II, XV :

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

V. 36. Le passage qui précède et cette belle comparaison sont imités d'Ovide, *Art d'aimer*, I, 645 :

Fallite fallentes : ex magna parte profanum
Sunt genus; in laqueos, quos posuere, cadant.....
Et Phalaris tauro violenti membra Perilli
Torruit; infelix imbuit auctor opus.
Justus uterque fuit : neque enim lex æquior ulla,
Quam necis artifices arte perire sua.
Ergo ut perjuras merito perjuria fallant,
Exemplo doleat femina læsa suo.

Voyez cette même comparaison dans le Dante, *Div. Com.*, *Enfer*, XXVII. — Perse, *Sat.* III, 9, a comparé les tortures de la conscience à celles du taureau de Phalaris. — Périllus, dit-on, avait construit un taureau d'airain dans les flancs duquel on devait brûler des victimes; il avait adapté des flûtes aux naseaux de l'animal, par où, s'échappant et se changeant en thrènes mélodieux, les cris du patient devaient charmer les oreilles de Phalaris, tyran d'Agrigente, à qui Périllus fit don de son taureau. Mais Phalaris, pour essayer le taureau, y fit brûler l'inventeur lui-même. Voy. Tzetz. H. I. 646. Cf. Plutarque, *Parall.* XXXIX : Pindare, *Pyth.* I, 185; Lucien, *Phal. prior*, XI, XII; Diodore, XIII, XC. Quand André écrivit ces vers, il est probable qu'il venait de lire Valère Maxime, qui, au livre IX, dans son chapitre II, *sur la cruauté*, a rapporté l'histoire du taureau et de Périllus, qu'il appelle : « Sævus ille ænei tauri inventor. »

Lui-même à l'essayer justement condamné,
A fait mugir l'airain qu'il avait façonné.

Maintenant, poursuivez : il suffit qu'on vous voie,
Vos filets aisément feront une autre proie ;
Je m'en fie à votre art moins qu'à votre beauté.
Toutefois, songez-y, fuyez la vanité.
Vous me devez un peu cette beauté nouvelle ;
Vos attraits sont à moi, c'est moi qui vous fis belle.
Soit orgueil, indulgence ou captieux détour,
Soit que mon cœur, gagné par vos semblants d'amour,
D'un peu d'aveuglement n'ait point su se défendre
(Car mon cœur est si bon et ma muse est si tendre !),
Je vins à vos genoux, en soupirs caressants,
D'un vers adulateur vous prodiguer l'encens.
De vos regards éteints la tristesse chagrine
Fut bientôt dans mes vers une langueur divine.
Ce corps fluet, débile et presque inanimé,
En un corps tout nouveau dans mes vers transformé,

V. 52 et suiv. Properce, III, XXIV, 1 :

Falsa est ista tuæ, mulier, fiducia formæ,
Olim oculis nimium facta superba meis.
Noster amor tales tribuit tibi, Cynthia, laudes.
Versibus insignem te pudet esse meis.
Mixtam te varia laudavi sæpe figura,
Ut, quod non esses, esse putaret amor ;
Et color est toties roseo collata Eoo,
Quam tibi quæsitus candor in ore foret.
Quod mihi non patrii poterant avertere amici,
Eluere aut vasto Thessala saga mari.

On connaît ce remarquable passage de Lucrèce, IV, 1146 :

Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine cæci :
Et tribuunt ea, quæ non sunt his commoda vere, etc.

Cf. Ovide, *Art d'aimer*, II, 656 ; Horace, *Sat.* I, III, 44 ; Platon, *de Republ.* V. — Molière a su heureusement imiter Lucrèce, Ovide et Platon, dans ces vers célèbres du *Misanthrope*, II, V :

... L'on voit les amants vanter toujours leur choix ;
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable, etc.

S'élançait léger, souple ; ils vous portaient la vie ;
Des nymphes, dans mes vers, vous excitiez l'envie.
Que de fois sur vos traits, par ma muse polis,
Ils ont mêlé la rose au pur éclat des lis!
Tandis qu'au doux réveil de l'aurore fleurie
Vos traits n'offraient aux yeux qu'une pâleur flétrie,
Et le soir, embellis de tout l'art du matin,
ıvaient de rose, hélas! qu'un peu trop de carmin.
Ces folles visions des flammes dévorées
ıt péri, grâce aux dieux, pour jamais ignorées.
Sur la foi de mes vers mes amis transportés
Cherchaient partout vos pas, vos attraits si vantés,
Vous voyaient, et soudain, dans leur surprise extrême,
Se demandaient tout bas si c'était bien vous-même,
Et, de mes yeux séduits plaignant la trahison,
M'indiquaient l'hellébore, ami de la raison.

« Quoi! c'est là cet objet d'un si pompeux hommage!
Dieux! quels flots de vapeurs inondent son visage!
Ses yeux si doux sont morts : elle croit qu'elle vit;
Esculape doit seul approcher de son lit. »
Et puis tout ce qu'en vous je leur montrais de grâce
N'était rien à leurs yeux que fard et que grimace.
Je devais avoir honte : ils ne concevaient pas
Quel charme si puissant m'attirait dans vos bras.
Dans vos bras! qu'ai-je dit? Oh non! Vénus avare
Ne m'a point fait un don qui fut toujours si rare.

V. 55. Éd. 1839 :

S'élançait léger, souple; il vous portait la vie.

V. 71. Dans un sonnet, Ronsard, *Am. div.* XVI, a exprimé la même pensée :

Chacun me dit : Ronsard, ta maistresse n'est telle
Comme tu la descris. . . . . .

Si je l'ai cru longtemps, après votre serment
Je vous crois, et jamais une belle ne ment;
Jamais de vos bontés la confidente amie
Ne vint m'ouvrir la nuit une porte endormie,
Et jusqu'au lit de pourpre, en cent détours obscurs,
Guider ma main errante à pas muets et sûrs.
Je l'ai cru, pardonnez; mais ce sera, je pense,...
Oui, c'est qu'à mon sommeil plein de votre présence,
Un songe officieux, enfant de mes désirs,
M'apporta votre image et de vagues plaisirs.
Cette faute à vos yeux doit s'excuser peut-être;
Même on cite un ingrat qui vous la fit commettre.

Adieu, suivez le cours de vos nobles travaux.
Cherchez, aimez, trompez mille imprudents rivaux.
Je ne leur dirai point que vous êtes perfide,
Que le plaisir de nuire est le seul qui vous guide,
Que vous êtes plus tendre, alors qu'un noir dessein,
Pour troubler leur repos, veille dans votre sein;
Mais ils sauront bientôt, honteux de leur faiblesse,
Quitter avec opprobre une indigne maîtresse.
Vous pleurerez, et moi, j'apprendrai vos douleurs
Sans même les entendre, ou rire de vos pleurs.

V. 101 et suiv. On peut comparer la fin de cette élégie avec Horace, *Épodes*, XV; Tibulle, I, IX, 79; et Catulle, VIII.

V. 102. Éd. 1826 et 1839 :

Sans même les entendre, et rirai de vos pleurs.

Quand l'éditeur de 1826 fait une correction, on peut être assuré qu'il introduit un contre-sens dans le texte. André dit très-bien ce qu'il veut dire, qu'il sera complétement indifférent aux douleurs de Camille, qu'il ne rira même pas de ses pleurs.

XXII

AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE

Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien,
Je suis libre : Camille à mes yeux n'est plus rien ;
L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue.
Mais cette liberté sera bientôt perdue ;
Je me connais. Toujours je suis libre et je sers ;
Être libre pour moi n'est que changer de fers.
Autant que l'univers a de beautés brillantes,
Autant il a d'objets de mes flammes errantes.
Vos amis, sais-je voir d'un œil indifférent
Ou l'or des blonds cheveux sur l'albâtre courant,
Ou d'un flanc délicat l'élégante noblesse,
Ou d'un luxe poli la savante richesse ?
Sais-je persuader à mes rêves flatteurs
Que les yeux les plus doux peuvent être menteurs ?

XXII. — V. 8. André se peint comme le Thésée de Racine, *Phèdre*, II, v :

Volage adorateur de mille objets divers.

Cf. Anacréon, XXXII, XXXIII ; Posidippe, *Anal.* II, p. 47, VIII. Ovide, *Am.* II, IV :

Centum sunt causæ cur ego semper amem.

Regnier, *Sat.* VII :

Et comme à bien aimer mille causes m'invitent,
Aussi mille beautés mes amours ne limitent ;
Et courant çà et là, je trouve tous les jours
En des sujets nouveaux de nouvelles amours.

Et La Fontaine, *Élég.* V :

Que faire ? mon destin est tel qu'il faut que j'aime.
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet et fécond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.

V. 10. Properce, II, XXII :

Interea nostri quærunt sibi vulnus ocelli,
Candida non tecto pectore si qua sedet,
Sive vagi crines puris in frontibus errant,
Indica quos medio vertice gemma tenet.

Qu'une bouche où la rose, où le baiser respire,
Peut cacher un serpent à l'ombre d'un sourire?
Que sous les beaux contours d'un sein délicieux
Peut habiter un cœur faux, parjure, odieux?
Peu fait à soupçonner le mal qu'on dissimule,
Dupe de mes regards, à mes désirs crédule,
Elles trouvent mon cœur toujours prêt à s'ouvrir.
Toujours trahi, toujours je me laisse trahir;
Je leur crois des vertus dès que je les vois belles.
Sourd à tous vos conseils, ô mes amis fidèles,
Relevé d'une chute, une chute m'attend;
De Charybde à Scylla toujours vague et flottant,

V, 16. Pétrone a dit dans un fragment :

Omnis mulier intra pectus celat virus pestilens;
Dulce de labris loquuntur, corde vivunt noxia.

Et Claudien, *Éloge de Stilicon*, II, 137, en parlant de la Volupté :

. . . . . Amicta dolosis
Illecebris, torvos auro circumlinit hydros.

Fénelon, *Tél.* I, imitant Virgile (*Égl.* III, 93) : « Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui se glissent comme un serpent sous les fleurs; craignez le poison caché. »

V. 26. Les poëtes se plaisent toujours à comparer les orages de l'amour à ceux de l'Océan. Ainsi Pétrone, *Sat.* CXII :

Crede ratem ventis, animum ne crede puellis.

Regnier, *Sat.* VII :

Marquis, voylà le vent dont ma nef est portée,
A la triste mercy de la vague indomptée,
Sans cordes, sans timon, sans estoile ny jour :
Reste ingrat et piteux de l'orage d'amour.

Malherbe, p. 59 :

La femme est une mer aux naufrages fatale.

Plus loin, p. 154, Malherbe développe encore cette pensée :

Amour a cela de Neptune, etc.

Qui ne connait ces vers délicieux de La Fontaine, *Élégie* III :

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse, etc.
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse,
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.

« *Vague*, » errant; c'est le latin *vagus*. C'est ainsi que Ronsard, *Son. pour Hélène*, VII, l'a employé, en parlant de Moïse :

Qui, sage, commandas au *vague* peuple Hebrieu.

toujours loin du bord jouet de quelque orage,
ne sais que périr de naufrage en naufrage.

h! je voudrais n'avoir jamais reçu le jour
Jans ces vaines cités que tourmente l'amour,
ı les jeunes beautés, par une longue étude,
ıt un art des serments et de l'ingratitude.
ureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,
! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs
orés dans le sein de leurs Alpes fertiles,
: nos yeux ont connus fortunés et tranquilles!
! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté
trois pâtres héros ont à la liberté
ıdu tous leurs neveux et l'Helvétie entière!
ıble, dormant encor sur le sein de ma mère,
! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,
Ces fleuves, ces torrents, qui, de leurs froids berceaux,
Viennent du bel Hasli nourrir les doux ombrages!
Hasli! frais Élysée! honneur des pâturages!
Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,
Ou l'Aar roule un or pur en son onde semé.
Là je verrais, assis dans ma grotte profonde,

V. 29. Éd. 1826 et 1839 :

Ah! je voudrais jamais n'avoir reçu le jour.

V. 34. Tel est le vœu de l'infortuné Gallus (Virgile, *Égl.* X, 35) :

Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!

V. 47. Horace, *Épodes*, II, 61 :

Has inter epulas, ut juvat pastas oves
Videre properantes domum!
Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido!

Mais André se souvient en même temps de Virgile, *Égl.* I, 75 :

Non ego vos posthac, viridi projectus in antro,
Dumosa pendere procul de rupe videbo.

La génisse traînant sa mamelle féconde,
Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,
A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,
Promener près des eaux sa tête nonchalante,
Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.
Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,
Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,
Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes,
Cet air que d'Appenzell répètent les montagnes.
Si septembre, cédant au long mois qui le suit,
Marquait de froids zéphyrs l'approche de la nuit,
Dans ses flancs colorés une luisante argile
Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille,
Ou, brûlant sur la cendre à la fuite du jour,
Un mélèze odorant attendrait mon retour.
Une rustique épouse et soigneuse et zélée,
Blanche (car sous l'ombrage, au sein de la vallée,
Les fureurs du soleil n'osent les outrager),

V. 49. « *Indulgent*, » avec le sens latin, trésor qu'elle leur partage volontiers.

V. 52. Éd. 1833 :

Ou de son flanc presser l'herbe odoriférante.

V. 60. C'est le vœu de Tibulle, I, I, 5 :

Me mea paupertas vitæ traducat inerti,
Dum meus exiguo luceat igne focus.

V. 62 et suiv. Horace, *Épod.* II, 39 :

Quod si pudica mulier in partem juvet
Domum atque dulces liberos,
Sabina qualis aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli,
Sacrum vetustis exstruat lignis focum,
Lassi sub adventum viri;
Claudensque textis cratibus lætum pecus,
Distenta siccet ubera;
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet.

Saint-Lambert, *Été* :

Qu'il revient avec joie à son humble chaumière
Dès que l'astre du jour a fini sa carrière!
Qu'il trouve de saveur aux mets simples et sains
Qu'une épouse attentive apprêta de ses mains!

ffrirait le doux miel, les fruits de mon verger,
lait, enfant des sels de ma prairie humide,
ntôt breuvage pur et tantôt mets solide,
n un globe fondant, sous ses mains épaissi,
disque savoureux à la longue durci;
cependant sa voix simple et douce et légère
chanterait les airs que lui chantait sa mère.

las! aux lieux amers où je suis enchaîné
repos à mes jours ne fut point destiné.
ai : je veux jamais ne revoir ce rivage.
veux, accompagné de ma muse sauvage,
voir le Rhin tomber en des gouffres profonds,
le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,
d'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse.
vole, je parcours la cime harmonieuse
souvent de leurs cieux les anges descendus,
En des nuages d'or mollement suspendus,
Emplissent l'air des sons de leur voix éthérée.
O lac, fils des torrents! ô Thun, onde sacrée!
Salut, monts chevelus, verts et sombres remparts
Qui contenez ses flots pressés de toutes parts!

V. 72. Les chansons des femmes de la vallée d'Hasli se sont conservées traditionnellement. — Virgile, *Géorg.* I, 293 :

Interea, longum cantu solata laborem,
Arguto conjux percurrit pectine telas. . . . .

V. 75 et suiv. Mouvement très-poétique, comme dans Virgile, *Égl.* X, 50 et sqq. :

Ibo, et, Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina, pastoris Siculi modulabor avena... ..
Interea mixtis lustrabo Mænala nymphis, etc.

Éd. 1826 et 1839 :

J'irai : je veux encor visiter ce rivage.

André était sans doute en Angleterre quand il composa cette élégie; il veut aller revoir le Rhin, le Rhône, l'Arve, mais c'est le rivage anglais qu'il veut ne jamais revoir.

V. 80. La cime de l'Engelberg, canton d'Underwald.

Salut, de la nature admirables caprices,
Où les bois, les cités pendent en précipices !
Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus ;
Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,
Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,
Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse ;
Et toi, grotte escarpée et voisine des cieux,
Qui d'un ami des saints fus l'asile pieux,
Voûte obscure où s'étend et chemine en silence
L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élance,
Ah ! sous tes murs, sans doute, un cœur trop agité
Retrouvera la joie et la tranquillité !

XXIII

[Domingue,] île charmante, Amphitrite, ta mère,
N'environne point d'île à ses yeux aussi chère.
Paphos, Gnide, ont perdu ce renom si vanté.
C'est chez toi que l'amour, la grâce, la beauté,
La jeunesse, ont fixé leurs demeures fidèles.

V. 93. Le fameux *trou* de *Saint-Béat* ou de *Saint-Bat*, au bord du lac de Thun, célèbre par ses stalactites. C'est une tradition bien établie dans le canton, qu'elle a été habitée par Saint-Béat, gentilhomme anglais, qui y finit ses jours après y avoir vécu longtemps dans l'abstinence. (*Note de l'Éd.* 1826.)

XXIII. — Cette petite pièce a sûrement été attribuée à tort à Fanny par M. de Latouche : Fanny est née à Lyon. La personne qu'André chante ici, c'est M^me^ D'.r.. (D'Arcy), née à Saint-Domingue. M. Gouy d'Arcy, son mari, était représentant de Saint-Domingue à la Constituante. Nous devons toutefois avertir le lecteur que nous n'avons point vu le manuscrit.

V. 1. Toutes les éditions :

. . . Île charmante, Amphitrite, ta mère.

Berceau délicieux des plus belles mortelles,
Tes cieux ont plus d'éclat, ton sol plus de chaleurs ;
Ton soleil est plus pur, plus suaves tes fleurs.
D'.r.. reçut le jour sur tes heureux rivages.
Que toujours tes vaisseaux ignorent les naufrages,
Que l'ouragan jamais ne soulève tes mers,
Que la terre en tremblant, l'orage, les éclairs,
N'épouvantent jamais la troupe au doux sourire
Des vierges aux yeux noirs, reines de ton empire !

XXIV

Hier, en te quittant, enivré de tes charmes,
Belle D'.r.., vers moi, tenant en main des armes,
Une troupe d'enfants courut de toutes parts :
Ils portaient des flambeaux, des chaînes et des dards.
Leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'âme,
Leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme,

V. 6. Ce sont les créoles qu'André appelle ici *les plus belles mortelles*.

V. 9. Toutes les éditions :

Fanny reçut le jour sur tes heureux rivages.

XXIV. — Cette pièce n'est point adressée à Daphné. Partout où M. de Latouche a mis *Daphné*, nous avons rétabli D'.r.. (D'Arcy) d'après le manuscrit, dont on peut voir un *fac-simile* au premier volume des œuvres de M.-J. Chénier, édition 1824 et 1826.

V. 1 et suiv. Imité de Properce, II, XXIX :

Extrema, mea lux, quum potus nocte vagarer,
Nec me servorum duceret ulla manus,
Obvia, nescio quot pueri, mihi turba minuta
Venerat ; hos vetuit me numerare timor ;
Quorum alii faculas, alii retinere sagittas,
Pars etiam visa est vincla parare mihi.
Sed nudi fuerant. Quorum lascivior unus,
Arripite hunc, inquit, nam bene nostis eum :
Hic erat ; hunc mulier nobis irata locavit.
Dixit et in collo jam mihi nodus erat.

Leurs chaînes m'ont saisi. D'une cruelle voix :
« Aimeras-tu D'.r..? criaient-ils à la fois,
L'aimeras-tu toujours ? » Troupe auguste et suprême,
Ah! vous le savez trop, dieux enfants, si je l'aime.
Mais qu'avez-vous besoin de chaînes et de traits?
Je n'ai point voulu fuir. Pourquoi tous ces apprêts?
Sa beauté pouvait tout : mon âme sans défense
N'a point contre ses yeux cherché de résistance.
Oui, je brûle ; ô D'.r..! laisse-moi du repos.
Je brûle ; oh! de mon cœur éloigne ces flambeaux.
Ah! plutôt que souffrir ces douleurs insensées,
Combien j'aimerais mieux sur des Alpes glacées
Être une pierre aride, ou dans le sein des mers
Un roc battu des vents, battu des flots amers!
O terre! ô mer! je brûle. Un poison moins rapide
Sut venger le centaure et consumer Alcide.
Tel que le faon blessé fuit, court, mais dans son flanc

V. 15-20. Tibulle, II, IV, 5 :

Et seu quid merui, seu quid peccavimus, urit;
Uror, io, remove, sæva puella, faces.
O ego ne possim tales sentire dolores,
Quam mallem in gelidis montibus esse lapis,
Stare vel insanis cautes obnoxia ventis,
Naufraga quam vasti tunderet unda maris!

V. 21. Horace, *Épod.* XVII, 30 :

. . . . . O mare! o terra! ardeo
Quantum neque atro delibutus Hercules
Nessi cruore, nec Sicana fervida
Furens in Ætna flamma. . . .

Ronsard, *Od.* III, X, a paraphrasé cette ode d'Horace ; il appelle la tunique d'Hercule *chemise*, ce qui est un anachronisme de mots ; mais il traduit *Sicana flamma*, dans le goût de Malherbe et d'André, par *la fournaise sicilienne*.

V. 23 et suiv. Cette belle comparaison, encore reproduite dans une élégie à *Fanny*, est due à Virgile. — Au surplus toute la fin de cette élégie est imitée de ce magnifique passage de l'*Énéide*, IV, 69, dans lequel Didon, brûlant d'amour, parcourt toute la ville, en proie à la fureur :

. . . . . Qualis conjecta cerva sagitta,
Quam procul incautam nemora inter Cressia fixit

le plomb mortel qui fait couler son sang;
Ainsi là, dans mon cœur, errant à l'aventure,
Je porte cette belle, auteur de ma blessure.
rne, Seine, Apollon n'est plus dans vos forêts;
e ne le trouve plus dans vos antres secrets.
Ah! si je vais encor rêver sous vos ombrages,
Ce n'est plus que d'amour. Du sein de vos feuillages,
D'.r.., fantôme aimé, m'environne, me suit
bocage en bocage, et m'attire et me fuit.
dans mes tristes murs je me cherche un asile,
Hélas! contre l'amour en est-il un tranquille?
Si de livres, d'écrits, de sphères, de beaux-arts,
Contre elle, contre lui je me fais des remparts,
l'aspect de l'amour une terreur subite
t bientôt les beaux-arts et les Muses en fuite.
Taciturne, mon front appuyé sur ma main,
elle seule occupé, mes jours coulent en vain.

Pastor agens telis, liquitque volatile ferrum
Nescius; illa fuga silvas saltusque peragrat
Dictæos : hæret lateri lethalis arundo.
Nunc media Æneam secum per mœnia ducit,
Sidoniasque ostentat opes, urbemque paratam.....
..... Illum absens absentem auditque videtque.

Mais André sait approprier son style aux sentiments plus doux de l'élégie. — Racine, *Phèdre*, II, II, s'était déjà divinement inspiré de Virgile :

Depuis près de six mois honteux, désespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve;
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux le charme que j'évite.

Regnier, *Cloris et Philis, Dial.*, s'est aussi comparé à la biche :

. . . . . A qui l'on a percé
Le flanc mortellement d'un garot traversé,
Qui fuit dans les forêts, et toujours avec elle
Porte, sans nul espoir, sa blessure mortelle.

Ronsard, au troisième livre de *la Franciade*, dans la peinture de la fureur de Clymène, s'était avant Regnier souvenu de Virgile, quoique plus encore, peut-être, d'Eschyle et de la fille d'Inachus piquée par le taon. Pétrarque, dans un sonnet :

E qual cervo ferito di saetta, etc.

Si j'écris, son nom seul est tombé de ma plume;
Si je prends au hasard quelque docte volume,
Encor ce nom chéri, ce nom délicieux,
Partout, de ligne en ligne, étincelle à mes yeux.
Je lui parle toujours, toujours je l'envisage;
D'.r.., toujours D'.r.., toujours sa belle image
Erre dans mon cerveau, m'assiége, me poursuit,
M'inquiète le jour, me tourmente la nuit.
Adieu donc, vains succès, studieuses chimères,
Et beaux-arts tant aimés, Muses jadis si chères;
Malgré moi mes pensers ont un objet plus doux,
Ils sont tous à D'.r.., je n'en ai plus pour vous.
Que ne puis-je à mon tour, ah! que ne puis-je croire
Que loin d'elle toujours j'occupe sa mémoire!

Fénelon, dans son *Télémaque*, au livre IV, s'est servi de la même comparaison ; mais, en passant de la poésie de Virgile dans la prose de Fénelon, elle devient froide, longue, et elle serait un exemple qui servirait à prouver qu'il y a entre certaines pensées et la forme poétique un lien qu'on ne peut vainement briser.

V. 52. Voyez presque le même vers dans le *Fragment* qui suit l'idylle de *Lydé*.

LIVRE TROISIÈME

FANNY

I

SUR LA MORT D'UN ENFANT

L'innocente victime, au terrestre séjour,
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu, fragile enfant échappé de nos bras;
Adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas.

I. — V. 2. Pensée familière aux poëtes. Ronsard, *Am.* II, *Élég.* :

Du monde elle est partie au mois de son printemps.

V. 6. « *Dans la maison,* » expression toute grecque; Homère, *Il.* XXIII, 19 :

Χαῖρέ μοι, ὦ Πάτροκλε, καὶ εἰν Ἄϊδαο δόμοισιν.

Malherbe, p. 39, emploie la même expression pour désigner le ciel :

Penses-tu que, plus vieille, en *la maison céleste*
Elle eût eu plus d'accueil?

« *D'où l'on ne revient pas.* » Catulle, III :

Qui nunc it per iter tenebricosum
Illuc, unde negant redire quemquam.

Catulle imitait Philétas de Cos, *Anal.* II, p. 524, III :

. . . . . Ἀτραπὸν εἰς Ἀΐδεω
ἦννσα, τὴν οὔπω τις ἐναντίον ἦλθεν ὁδίτης.

Cf. Euripide, *Herc. fur.* 296, 429; Théocrite, *Id.* XII, 19, et *Id.* XVII, 120; Ana-

Nous ne te verrons plus, quand de moissons couverte
La campagne d'été rend la ville déserte ;
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne.
L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,
Par de fidèles mains avec toi promené,
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,
N'inquiéteront plus nos soins officieux ;
Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux
Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
A bégayer les sons offerts à ton oreille.
Adieu, dans la demeure où nous nous suivrons tous,
Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux.

II

A FANNY

Non, de tous les amants les regards, les soupirs
Ne sont point des piéges perfides.

créon, LVI ; Antipater, *Anal.* II, p. 37, CX. Racine a dit dans *Phèdre*, II, 1 :

Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords *qu'on passe sans retour.*

La même pensée se rencontre chez les poëtes juifs : *Job*, VII, 11, 9 ; *Sagesse*, II, 1, 5.

V. 20. C'est par un tableau semblable que Stace, *Silv.* II, 1, 104, nous dépeint l'enfance du fils de Mélior et la joie de son père :

Tu tamen et mutas tum murmure voces
Vagitumque rudem, fletumque infantis amabas.

II. — V. 1. Cette négation, jetée brusquement en avant de la phrase, donne au

n, à tromper des cœurs délicats et timides
Tous ne mettent point leurs plaisirs.
Toujours la feinte mensongère
farde point de pleurs, vains enfants des désirs,
Une insidieuse prière.

on, avec votre image, artifice et détour,
Fanny, n'habitent point une âme;
s yeux pleins de vos traits sont à vous. Nulle femme
Ne leur paraît digne d'amour.
Ah! la pâle fleur de Clytie
Ne voit au ciel qu'un astre; et l'absence du jour
Flétrit sa tête appesantie.

Des lèvres d'une belle un seul mot échappé
Blesse d'une trace profonde
Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde.
Son cœur pleure en secret frappé,
Quand sa bouche feint de sourire.
Il fuit; et jusqu'au jour, de son trouble occupé,
Absente, il ose au moins lui dire :

style une poétique rapidité; c'est là cette allure franche et hardie qu'on admire souvent dans Malherbe. Nous avons déjà vu, livre II, une élégie commençant ainsi :

Non, je ne l'aime plus : un autre la possède.

Racine a commencé plusieurs tragédies par *oui :*

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.
Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle. Etc.

V. 12. Clytie (Ovide, *Mét.* IV, 264) se mourant d'amour pour Apollon :

Nec se movit humo : tantum spectabat euntis
Ora dei; vultusque suos flectebat ad illum.

Parny, dans le poëme des *Fleurs :*

Voyez ici la jalouse Clytie
Durant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête appesantie
Pour regarder son infidèle amant.

« Fanny, belle adorée aux yeux doux et sereins,
Heureux qui n'ayant d'autre envie
Que de vous voir, vous plaire et vous donner sa vie,
Oublié de tous les humains,
Près d'aller rejoindre ses pères,
Vous dira, vous pressant de ses mourantes mains :
Crois-tu qu'il soit des cœurs sincères? »

III

A FANNY

Mai de moins de roses, l'automne
De moins de pampres se couronne,
Moins d'épis flottent en moissons,
Que sur mes lèvres, sur ma lyre,
Fanny, tes regards, ton sourire,
Ne font éclore de chansons.

Les secrets pensers de mon âme
Sortent en paroles de flamme,
A ton nom doucement émus :
Ainsi la nacre industrieuse
Jette sa perle précieuse,
Honneur des sultanes d'Ormuz.

III. — V. 1 et suiv. Ronsard, *Am.* II, *Chanson :*

Le printemps n'a point tant de fleurs,
L'automne tant de raisins meurs,.....
Que je porte au cœur, ma maîtresse,
Pour vous de peine et de tristesse.

Ainsi sur son mûrier fertile
Le ver de Cathay mêle et file
Sa trame étincelante d'or.
Viens, mes Muses pour ta parure
De leur soie immortelle et pure
Versent un plus riche trésor.

Les perles de la poésie
Forment sous leurs doigts d'ambroisie
D'un collier le brillant contour.
Viens, Fanny : que ma main suspende
Sur ton sein cette noble offrande...

. . . . . .

V. 14. *Cathay*, ancien nom de la Chine; c'est celui qu'emploie Thomson.

. 20. « *Doigts d'ambroisie*, » doigts divins; c'est l'*ambrosius* des Latins.

. 23. M. Sainte-Beuve, *Portr. litt.*, a donné deux vers qui, tous deux, pourraient terminer cette pièce :

Tes bras sont le collier d'amour.
Ton sein est le trône d'amour.

M. Boissouade, dans ses *Notes manuscrites*, propose celui-ci :

Qu'envierait la mère d'Amour.

Mais voici un passage de Malherbe, p. 25, annoté par André :

Et quel indique séjour
Une perle fera naître,
D'assez de lustre pour être
La marque d'un si beau jour.

[Image moderne (dit André), riche et belle et poétique. Cela donne à nos beaux poëmes une physionomie française; ils n'ont plus l'air de traductions des anciens. Cette image remplace le « Cressa ne careat pulchra dies nota. » — L'image des quatre derniers vers (ajoute-t-il plus tard) n'est point moderne, comme je l'avais cru. La voilà dans Martial, X, XXXVIII :

O nox omnis, et hora, quæ *notata est*
Caris littoris Indici lapillis.

Ce qui ne diminue pas du tout le mérite de Malherbe.] — Cette note peut mettre sur la trace de la pensée d'André; et il nous semble qu'on pourrait terminer cette strophe ainsi :

Les *perles* de la poésie
Forment sous leurs doigts d'ambroisie
D'un collier le brillant contour.
Viens, Fanny, que ma main suspende
Sur ton sein cette noble offrande,
Tendre marque d'un si beau jour.

IV

J'ai vu sur d'autres yeux, qu'amour faisait sourire,
Ses doux regards s'attendrir et pleurer,
Et du miel le plus doux que sa bouche respire
Un autre s'enivrer.

Et quand sur mon visage un trouble involontaire
Exprimait le dépit de mon cœur agité,
Un coup d'œil caressant, furtivement jeté,
Tempérait dans mon sein cette souffrance amère.

Ah ! dans le fond de ses forêts,
Le ramier, déchiré de traits,
Gémit au moins sans se contraindre ;
Et le fugitif Actéon,
Percé par les traits d'Orion,
Peut l'accuser et peut se plaindre.

IV. — V. 12 et 14. *Actéon*, ayant surpris Diane au bain, fut changé en cerf et déchiré par ses chiens ; voy. Nonnus, *Dionys.* V, 287 ; Ovide, *Mét.* III, 131. — *Orion* fut tué par Diane ; il est célèbre par sa beauté et par l'amour que l'Aurore conçut pour lui. Voy. *Odyssée*, V, 121 ; *Schol. Théoc.* VII, 54 ; Apoll. I, IV ; Manilius, *Astr.* I, 383 ; Diodore, IV, LXXXV. Il ne faut pas prendre au propre ce qu'André dit ici au figuré, ni vouloir y trouver un fait de mythologie, qui serait inexact ; et c'est pour cela que nous avons multiplié les références. Il veut dire : Et le fugitif cerf (un Actéon), percé par les traits d'un chasseur (d'un Orion), etc. Mais il faudrait un déterminatif (pronom, article défini ou indéfini), comme dans La Fontaine, *Fab.* VI, XVIII :

Le Phaéton d'une voiture à foin.

Et *Fab.* VII, XIII :

Plus d'*une Hélène* au beau plumage.

C'est une faute que nous avons déjà relevée dans les *Poésies antiques*, *Élég.* V, 12.

V

A FANNY

nny, l'heureux mortel qui près de toi respire
it, à te voir parler et rougir et sourire,
: quels hôtes divins le ciel est habité.
grâce, la candeur, la naïve innocence
Ont, depuis ton enfance,
tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

r tes traits, où ton âme imprime sa noblesse,
s ont su mêler aux roses de jeunesse
roses de pudeur, charmes plus séduisants,
remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,
De ce miel dont le sage
Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

Oh ! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
Que donnent les talents, la beauté, la victoire,

V. — V. 1. C'est le début de l'ode célèbre de Sappho (Longin, *de Subl.* VIII) :

Φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν
ἔμμεν ὠνὴρ, ὅστις ἐναντίος τοι
ἰσδάνει, καὶ πλασίον ἀδὺ φωνᾶ-
σαί σ' ὑπακούει,
καὶ γελαΐς ἱμερόεν, τό μοι' μὰν
καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν.

La traduction de Catulle, LI, est trop célèbre pour ne pas être citée ici :

Ille par esse deo videtur,
Ille, si fas est, superare divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat et audit
Dulce ridentem, misero quod omnes
Eripit sensus mihi. . . . . .

Cf. Ronsard, *Am.* II, *Chanson ;* Malherbe, p. 149.

Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux;
Que, loin de moi, ton cœur fût plein de ma présence,
Comme, dans ton absence,
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux!

Je pense : Elle était là ; tous disaient : « Qu'elle est belle! »
Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,
Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.
Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,
Des méandres de Seine,
Rêveuse, elle suivait les obliques détours.

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image ;
Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage,
D'un plomb volant percé, précipite ses pas.
Il emporte en fuyant sa mortelle blessure;
Couché près d'une eau pure,
Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.

VI

AUX PREMIERS FRUITS DE MON VERGER

Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre
Où l'art industrieux, sous ses maisons de verre,
Des soleils du Midi sait feindre les chaleurs,

V. 15 et 16. Afin d'éviter l'ellipse de *pour* devant *que*, éd. 1826 :

Pour, fixant sur moi seul ta pensée et tes yeux,
Que, loin de moi, ton cœur soit plein de ma présence.

V. 26. Cf. *Élég.* II, XXIV, 23.

z trouver Fanny, cette mère craintive ;
sa fille aux doux yeux, fleur débile et tardive,
Rendez la force et les couleurs.

ın qu'un péril funeste assiége son enfance ;
is du cœur maternel la tendre défiance
ttend pas le danger qu'elle sait trop prévoir ;
Fanny, qu'une fois les destins ont frappée,
upçonneuse et longtemps de sa perte occupée,
Redoute de loin leur pouvoir.

été va dissiper de si promptes alarmes.
us devons en naissant tous un tribut de larmes.
s siennes ont déjà trop satisfait aux dieux.
beauté, ses vertus, ses grâces naturelles,
ınt point des dieux sans doute, ainsi que des mortelles,
Armé le courroux envieux.

Belle bientôt comme elle, au retour d'Érigone
L'enfant va ranimer, nourrisson de Pomone,
Ce front que de Borée un souffle avait terni.
Oh ! de la conserver, cieux, faites votre étude ;
Que jamais la douleur, même l'inquiétude,
N'approchent du sein de Fanny.

V. 10. Voyez l'élégie I : *Sur la mort d'un enfant.*

V. 11. Lucrèce (II, 560), dans un passage qu'André a imité plus loin (*dernières poésies*), nous peint la génisse privée de son petit, et revenant fréquemment à l'étable, *de sa perte occupée*, « desiderio perfixa juvenci ».

V. 17. Racan, *Sonnet sur la maladie de sa maîtresse*, a exprimé une pensée analogue :

La fièvre de Philis tous les jours renouvelle,
Et l'on voit clairement que cette cruauté
Ne peut venir d'ailleurs que du ciel, irrité
Que la terre possède une chose si belle.

Que n'est-ce encor ce temps et d'amour et de gloire,
Qui de Pollux, d'Alceste, a gardé la mémoire,
Quand un pieux échange apaisait les enfers!
Quand les trois sœurs pouvaient n'être point inflexibles,
Et qu'au prix de ses jours, de leurs ciseaux terribles
On rachetait des jours plus chers!

Oui, je voudrais alors qu'en effet toute prête,
La Parque, aimable enfant, vînt menacer ta tête,
Pour me mettre en ta place et te sauver le jour;
Voir ma trame rompue à la tienne enchaînée,
Et Fanny s'avouer par moi seul fortunée,
Et s'applaudir de mon amour.

Ma tombe quelque jour troublerait sa pensée.

V. 26. Sur *Pollux*, voyez l'*Épître à Le Brun et au marquis de Brazais*, v. 93. *Alceste*, femme d'Admète, se dévoua pour sauver les jours de son mari. Voy. la belle tragédie d'Euripide, bien digne d'animer le tendre génie de Racine.

V. 34. Cette pensée a été mille fois exprimée par les poëtes. Sénèque, *Brevit. vitæ*, VIII, dit que les hommes sont ainsi toujours prêts à donner leur vie, parce que le temps n'est pas une chose dont on connaît et dont on pèse la valeur exacte. Mais il est juste de dire que cette pensée marque chez les poëtes un instant d'expansion, d'amour, d'enthousiasme, qui n'a rien de fictif, et qui honore dans le poëte ou l'amant ou l'ami. Les passages où cette pensée se rencontre sont nombreux; nous nous contenterons d'en indiquer quelques-uns. Cf. Ovide, *Mét.* VII, 168, et *Mét.* X, 202 (Apollon à Hyacinthe); Tibulle, I, VI, 63; Pétrone, *Mulierculæ epitaphium;* Stace, *Silves*, III, III, 192 (Étruscus devant les cendres de son père fait aussi allusion à Alceste); Stace, *Silv.* V, I, 176, etc. Puis Segrais, *Égl.* VII; Racine, *Bérén.* II, II (Titus à Bérénice); et Racine encore, *Idylle sur la paix*, brûlant un grain d'encens aux pieds de la majesté royale :

O ciel, ô saintes destinées
Qui prenez soin de ses jours florissants,
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années.

Voy. encore La Fontaine, *Épitaphe d'Homonée* (cf. Brunck, *Analecta*, III, p. 310, DCCXXXII), et Parny, *Poés. érot.* II, IV. Molière n'a pas manqué de mettre cette pensée dans la bouche de Tartufe, et de lui faire dire à Elmire :

On ne peut trop chérir votre chère santé,
Et pour la rétablir j'aurais donné la mienne.

élque jour, à sa fille entre ses bras pressée,
œil humide peut-être, en passant près de moi :
« Celui-ci, dirait-elle, à qui je fus bien chère,
Fut content de mourir, en songeant que ta mère
N'aurait point à pleurer sur toi. »

VII

A FANNY MALADE

Quelquefois un souffle rapide
bscurcit un moment sous sa vapeur humide
'or, qui reprend soudain sa brillante couleur :
nsi du Sirius, ô jeune bien-aimée,
Un moment l'haleine enflammée
De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage
Un peu de pâleur douce, épars sur ton visage,
Enveloppa tes traits calmes et languissants!
Quel regard, quel sourire, à peine sur ta couche
Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche!
Et que de miel coulait de tes faibles accents!

Oh! qu'une belle est plus à craindre
Alors qu'elle gémit, alors qu'on peut la plaindre,

VII. — V. 4. *Sirius* se lève et se couche avec le soleil pendant les mois de juillet et d'août ; André l'emploie pour le soleil, comme Virgile, *Énéide*, III, 141 :

. . . . . Tum steriles exurere Sirius agros.

Qu'on s'alarme pour elle! Ah! s'il était des cœurs,
Fanny, que ton éclat eût trouvés insensibles,
Ils ne resteraient point paisibles
Près de ton front voilé de ces douces langueurs.

Oui, quoique meilleure et plus belle,
Toi-même cependant tu n'es qu'une mortelle;
Je le vois. Mais, du ciel, toi, l'orgueil et l'amour,
Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage
Sont des dieux la divine image;
Et le ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.

Le ciel t'a vue en tes prairies
Oublier tes loisirs, tes lentes rêveries;
Et tes dons et tes soins chercher les malheureux;
Tes délicates mains à leurs lèvres amères
Présenter des sucs salutaires,
Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie!
Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,
Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressants,
Et leur toit rayonner de ta douce présence,
Et la bonté, la complaisance,
Attendrir tes discours, plus chers que tes présents!

Près de leur lit, dans leur chaumière,
Ils crurent voir descendre un ange de lumière,

V. 24. Marot, *Chants divers : Sur la maladie de s'amie* :

Hélas (Seigneur)! il semble, tant est belle,
Que plaisir prins à la composer telle :
Ne souffre pas advenir cest outrage,
Que maladie efface ton ouvrage.

i des ombres de mort dégageait leur flambeau ;
eurs cœurs étaient émus, comme, aux yeux de la Grèce,
La victime qu'une déesse
t ravir à l'Aulide, à Calchas, au tombeau.

Ah ! si des douleurs étrangères
une larme si noble humectent tes paupières
t te font des destins accuser la rigueur,
ux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être ;
Et les douleurs que tu fais naître
nt-elles moins le droit d'intéresser ton cœur ?

Troie, antique honneur de l'Asie,
t le prince expirant des guerriers de Mysie
un vainqueur généreux éprouver les bienfaits.
Achille désarmé la main amie et sûre
Toucha sa mortelle blessure,
Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instants rappelée,
Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.

V. 42. Iphigénie, au moment où Calchas, grand prêtre et devin de l'armée grecque, allait la frapper, fut soustraite à la mort par Diane, qui mit une biche à sa place et la transporta en Tauride ; voy. Euripide, *Iphig. en Aul.* 1540.

V. 50. Télèphe, fils d'Hercule, roi de Mysie, fut, à l'arrivée des Grecs, blessé par Achille, qui seul, selon la réponse de l'oracle, put guérir la blessure que sa lance avait faite. Cette histoire héroïque et fabuleuse se trouvait racontée, selon le témoignage de Proclus, dans les *Chants cypriens*. Cf. Hyginus, *Fab.* CI ; *Schol.* Arist. *Nuées*, 919. C'était le sujet d'une tragédie perdue d'Euripide. Properce, II, 1, 63 :

Mysus et Hæmonia juvenis qua cuspide vulnus
Senserat, hac ipsa cuspide sensit opem.

Ovide, *Remède d'amour*, 47 :

Vulnus in Herculeo quæ quondam fecerat hoste
Vulneris auxilium Pelias hasta tulit.

Cf. Ovide, *Tristes*, I, 1, 99 ; Plutarque, *de Inim. utilit.* VI.

Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux;
Vivre est te regarder, et t'aimer, te le dire;
Et quand tu daignes me sourire,
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

VIII

VERSAILLES

O Versaille, ô bois, ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Élysée embelli,
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
Dès que chez toi je vois sourire
Mes pénates secrets couronnés de rameaux,

V. 58. Éd. 1826 et 1839 :

Vivre est te regarder, t'aimer et te le dire.

VIII. — La situation de l'âme du poëte à cette époque est facile à saisir. Pendant toute l'année 1792, André s'est lancé dans une polémique violente; mais, froissé dans son amour pour les vertus et les lois, et, après la mort du roi, désespérant presque du salut de la patrie, que tiennent en leurs mains les Robespierre, les Collot d'Herbois, les Saint-Just; trahi dans ses amitiés, forcé presque au mépris pour ceux qu'il a aimés et célébrés, il quitte Paris et se réfugie à Versailles, se vouant tout entier « à l'étude des lettres et des langues antiques. » Mais là, après tant d'agitations morales, *son âme, d'ennui consumée, s'endort dans les langueurs.* Seul, un amour pur le ravit à ses douloureuses méditations; Fanny jette un rayon dans cette âme tourmentée, mais toujours animée par trois grandes idées : l'art, l'amour, la patrie. Voilà, en effet, les trois notes qui résonnent successivement dans cette pièce, qui en sont le thème mélodieux comme elles le sont de la vie d'André tout entière.

D'où souvent les monts et les plaines
nt dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
ut a fui; des grandeurs tu n'es plus le séjour.
Mais le sommeil, la solitude,
ux jadis inconnus, et les arts, et l'étude,
Composent aujourd'hui ta cour.

Ah! malheureux! à ma jeunesse
Une oisive et morne paresse
laisse plus goûter les studieux loisirs.
Mon ame, d'ennui consumée,
ndort dans les langueurs; louange et renommée
N'inquiètent plus mes désirs.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,
Une paix taciturne et sombre,
Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours,
Et nourris, s'il faut que je vive,
De mon pâle flambeau la clarté fugitive,
Aux douces chimères d'amours.

V. 16. Éd. 1839 :

Mais le soleil, la solitude.

André avait déjà souhaité d'avoir pour tout emploi :

Dormir et ne rien faire, inutile poëte!

V. 28 et 29. Éd. 1826 :

Versaille; et s'il faut que je vive,
Nourris de mon flambeau la clarté fugitive.

Éd. 1839; même variante pour le v. 29, mais pour le v. 28 :

Versailles; s'il faut que je vive.

L'âme n'est point encor flétrie,
La vie encor n'est point tarie,
Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix.
Qui cherche les pas d'une belle,
Qui peut ou s'égayer ou gémir auprès d'elle,
De ses jours peut porter le poids.

J'aime; je vis. Heureux rivage!
Tu conserves sa noble image,
Son nom, qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,
Quand, l'âme doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,
Et l'instant où je dois la voir.

Pour elle seule encore abonde
Cette source, jadis féconde,
Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux.
Sur mes lèvres, tes bosquets sombres
Forment pour elle encor ces poétiques nombres,
Langage d'amour et des dieux.

Ah! témoin des succès du crime,
Si l'homme juste et magnanime
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,
Versailles, tes routes fleuries,
Ton silence, fertile en belles rêveries,
N'auraient que joie et volupté.

V. 39. Virgile, *Égl.* I :

. . . . . Tu, Tityre, lentus in umbra
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
Tes sommets verts, tes frais asiles,
ıut à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil.
J'y vois errer l'ombre livide
un peuple d'innocents, qu'un tribunal perfide
Précipite dans le cercueil.

v. 60. Une grande qualité, propre au génie gaulois, et qu'on trouve chez nos ıx poëtes, se fait remarquer dans cette dernière strophe : c'est la sobriété dans pression d'un sentiment. Cette sobriété est précieuse et difficile dans les arts; est d'ailleurs, bien plus que la prolixité et l'abondance, l'indice d'un génie puis- .t et maître de soi-même.

ÉPITRES

I

A LE BRUN

Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire;
Moi, j'ai besoin d'aimer. Qu'ai-je besoin de gloire,

1. — Cette pièce, que les éditions précédentes ont toutes rangée dans les élégies, est une épître, où André répond aux vers que lui avait adressés Le Brun avant son départ pour le régiment. On a toujours dit que l'épître de Le Brun était une réponse à celle que Chénier adresse *à Le Brun et au marquis de Brazais*. C'est une erreur. L'épître de Le Brun a été écrite avant le départ d'André pour Strasbourg; car, insérée dans l'*Almanach des Muses*, 1792, elle est accompagnée d'une note ainsi conçue : « Ce jeune officier, qui avait les plus grandes dispositions pour la poésie, allait rejoindre son régiment. » Et dans l'épître, on lit ces deux vers :

Les armes sont tes jeux : vole à nos étendards;
Les Muses te suivront sous les tentes de Mars.

En comparant l'épître de Le Brun avec cette pièce, on verra que celle-ci est véritablement la première réponse d'André. Le Brun lui avait dit : « Apollon te vouait à l'immortalité. » Il lui avait parlé de l'*espoir d'un nom fameux*, et il avait terminé ainsi :

La gloire, et l'amitié plus douce que la gloire,
Fixeront nos destins au temple de Mémoire.

Or la gloire, voilà le thème de cette première épître; l'amitié sera celui de la seconde, adressée *à Le Brun et au marquis de Brazais*.

V. 1. Voici dans Horace, *Od.* I, VII, une forme semblable de début :

Laudabunt alii claram Rhodon, aut Mitylenen, etc.

V. 2. Tibulle, I, I, 57 :

Non ego laudari curo, mea Delia : tecum
Dummodo sim, quaeso, segnis inersque vocer.

S'il faut, pour obtenir ses regards complaisants,
A l'ennui de l'étude immoler mes beaux ans;
S'il faut, toujours errant, sans lien, sans maîtresse,
Étouffer dans mon cœur la voix de la jeunesse,
Et sur un lit oisif, consumé de langueur,
D'une nuit solitaire accuser la longueur?
Aux sommets où Phœbus a choisi sa retraite,
Enfant, je n'allai point me réveiller poëte :
Mon cœur, loin du Permesse, a connu dans un jour
Les feux de Calliope et les feux de l'amour.
L'amour seul dans mon âme a créé le génie;
L'amour est seul arbitre et seul dieu de ma vie.
En faveur de l'amour quelquefois Apollon
Jusqu'à moi volera de son double vallon :

V. 3. Plus tard, sous la pure inspiration de Fanny, il dira au contraire :

Oh! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
Que donnent les talents, la beauté, la victoire,
Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux!

V. 10. Perse, *Prol.* :

Nec fonte labra prolui Caballino,
Nec in bicipiti somniasse Parnasso
Memini, ut repente sic poeta prodirem.

Hésiode, selon la légende, se réveilla poëte sur l'Hélicon; voyez Hésiode, *Théog.* 22; cf. *Hesiodi vita*, Lilius Gyraldus, *de Poet. hist.*, *Dial.* II. — Regnier, *Sat.* II :

Je ne sçay quel démon m'a fait devenir poëte :
Je n'ay, comme ce Grec, des dieux grand interprète,
Dormy sur l'Hélicon. . . . . .

Racan, *Ode à M. de Balzac*, a dit au contraire, s'adressant aux Muses :

Enflé de cette belle audace,
A peine savois-je marcher
Que j'osay vous aller chercher
Au plus haut sommet du Parnasse.

N'est-il pas évident qu'ici André répond à ce vers de Le Brun :

Les abeilles du Pinde ont nourri ton enfance?

V. 13. Properce, II, 1, 3 :

Non hæc Calliope, non hæc mihi cantat Apollo :
Ingenium nobis ipsa puella facit.

V. 16. « *Double vallon.* » Boileau, *Sat.* I :

Et, sans aller rêver dans le *double vallon*.

Le Parnasse, on le sait, a deux sommets. Malherbe, p. 105, l'appelle « la montagne

Mais que tous deux alors ils donnent à ma bouche
Cette voix qui séduit, qui pénètre, qui touche;
Cette voix qui dispose à ne refuser rien,
Cette voix, des amants le plus tendre lien!
Puisse un coup d'œil flatteur, provoquant mon hommage,
A ma langue incertaine inspirer du courage!
Sans dédain, sans courroux, puissé-je être écouté!
Puisse un vers caressant séduire la beauté!
Et si je puis encore, amoureux de sa chaîne,
Célébrer mon bonheur ou soupirer ma peine;
Si je puis, par mes sons touchants et gracieux,
Aller grossir un jour ce peuple harmonieux
De cygnes dont Vénus embellit ses rivages
Et se plaît d'égayer les eaux de ses bocages,
Sans regret, sans envie, aux vastes champs de l'air
Mes yeux verront planer l'oiseau de Jupiter.

Sans doute, heureux celui qu'une palme certaine
Attend victorieux dans l'une et l'autre arène;
Qui, tour à tour convive et de Gnide et des cieux,

au *double* sommet. » Sur l'un se trouvaient les temples d'Artémise et d'Apollon, sur l'autre le temple de Bacchus. (*Schol.* Eurip. *Bacch.* 307, *Phœn.* 235.)

V. 24. Properce, I, VII, 7 :

Nec tantum ingenio, quantum servire dolori
Cogor, et ætatis tempora dura queri.
Hic mihi conteritur vitæ modus; hæc mea fama est;
Hinc cupio nomen carminis ire mei.
Me laudent doctæ solum placuisse puellæ,
Pontice, et injustas sæpe tulisse minas.

V. 29 et 30. Éd. 1826 et 1839 :

De cygnes dont Vénus égaye ses rivages,
Et se plaît à parer les eaux de ses bocages.

Les cygnes dont parle André sont les poëtes élégiaques.

V. 32. « *L'oiseau de Jupiter.* » Pindare, *Ol.* II, 159, et *passim* : « Διὸς ὄρνις θεῖος. » Théocrite, *Idyl.* XVII, 72 : « Διὸς αἴσιος αἰετὸς ὄρνις. » Virgile, *Énéide*, XII, 247 : « *Fulvus Jovis ales.* » La Fontaine, *Fab.* II, VIII : « L'oiseau de Jupiter. » Milton, *Par. perdu*, XI : « *The bird of Jove,* » etc.

s bras d'une maîtresse enlevé chez les dieux,
re de volupté, s'enivre encor de gloire,
qui, cher à Vénus et cher à la victoire,
nt des lauriers du Pinde et des fleurs de Paphos,
ıpire l'élégie et chante les héros.
is qui sut à ce point, sous un astre propice,
ıncre du ciel jaloux l'inflexible avarice?
i put voir en naissant, par un accord nouveau,
les dieux à la fois sourire à son berceau?
eul a pu franchir cette double carrière :
t lui qui va bientôt, loin des yeux du vulgaire,
crire sa mémoire aux fastes d'Hélicon,
ne de la nature et digne de Buffon.
tunée Agrigente, et toi, reine orgueilleuse,
me, à tous les combats toujours victorieuse,
ı poids de vos grands noms nous ne gémirons plus.
ır l'ombre d'Empédocle étions-nous donc vaincus?

Lucrèce aurait pu seul, aux flambeaux d'Épicure,

V. 45. Depuis 1760, Le Brun travaillait à son poëme de *la Nature*, resté inachevé.

V. 46. Éd. 1826 et 1839 :

C'est celui qui bientôt, loin des yeux du vulgaire,
Va graver sa mémoire aux fastes d'Hélicon.

V. 52. Empédocle, philosophe pythagoricien, d'Agrigente. Il périt probablement en examinant le cratère de l'Etna au moment d'une éruption ; on retrouva ses sandales sur le bord (Strabon, VI, II, 8), et l'on prétendit qu'il s'y était jeté volontairement pour une vaine gloire, ne voulant pas disparaître en simple mortel. Voy. Lucien, *Dial. Mort.* XX ; Horace, *Art poét.* 464.

V. 53. André, dans tout ce passage, retourne à Le Brun ses prédictions élogieuses ; Le Brun lui avait dit :

. . . Soit que, de Lucrèce effaçant le grand nom,
Assise au char allé de l'immortel Newton,
Ta Minerve se plonge au sein de la nature.

L'expression « *aux flambeaux d'Épicure* » rappelle le début du troisième livre de Lucrèce :

E tenebris tantis tam clarum extollere lumen
Qui primum potuisti. . . . . .

Dans ses temples secrets surprendre la nature ?
La nature aujourd'hui de ses propres crayons
Vient d'armer une main qu'éclairent ses rayons.

C'est toi qu'elle a choisi ; toi, par qui l'Hippocrène
Mêle encore son onde à l'onde de la Seine ;
Toi, par qui la Tamise et le Tibre en courroux
Lui porteront encor des hommages jaloux ;
Toi, qui la vis couler plus lente et plus facile
Quand ta bouche animait la flûte de Sicile ;
Toi, quand l'amour trahi te fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer tes douleurs.
Malherbe tressaillit au delà du Ténare
A te voir agiter les rênes de Pindare ;
Aux accents de Tyrtée enflammant nos guerriers,
Ta voix fit dans nos camps renaître les lauriers.
Les tyrans ont pâli quand ta main courroucée
Écrasa leur Thémis sous les foudres d'Alcée.

V. 61-64. Ces quatre vers se trouvent déjà *Élég.* I, XVIII, 19-22. — Voyez Le Brun, *Od.* III, IX.

V. 65. Le *Ténare*, promontoire de la Laconie, une des entrées des enfers par laquelle, dit-on, Hercule emmena Cerbère (Strabon, VIII, v) ; cf. Hécatée de Milet (Pausanias, III, XXVI).

V. 66. Même remarque qu'au vers 53. Le Brun lui avait dit :

Soit qu'enivré des feux de l'audace lyrique,
Tu disputes la foudre à l'aigle pindarique.

V. 67. Dans la deuxième guerre de Messénie, les Lacédémoniens, sur le conseil de l'oracle, demandèrent un chef aux Athéniens, qui leur envoyèrent Tyrtée, dont les chants enflammèrent le courage des guerriers et donnèrent la victoire à Sparte. Voy. Diodore de Sicile, VIII, XXVII ; XV, LXVI. Ses poésies, devenues nationales, se chantaient dans les repas. (Athénée, XIV, VII, p. 630, F.)

V. 70. Voy. Le Brun, *Od.* V, XV (Alcée contre les juges de Lesbos). — « *Les foudres d'Alcée.* » Horace, *Od.* IV, IX, a dit :

. . . . . Alcæi minaces
Stesichorique graves camœnæ.

On sait que, dans ses vers, ou les armes à la main, Alcée ne cessa de combattre la tyrannie.

D'autres tyrans encor, les méchants et les sots,
t fui devant Horace armé de tes bons mots.
Et maintenant, assis dans le centre du monde,
Le front environné d'une clarté profonde,
Tu perces les remparts que t'opposent les cieux;
Et l'univers entier tourne devant tes yeux.
Les fleuves et les mers, les vents et le tonnerre,
it ce qui peuple l'air, et Téthys, et la terre,
ta voix accouru, s'offrant de toutes parts,
end compte de soi-même et s'ouvre à tes regards.
le l'erreur vainement les antiques prestiges
Voudraient de la nature étouffer les vestiges;
Ta main les suit partout, et sur le diamant
Ils vivront, de ta gloire éternel monument.

Mais toi-même, Le Brun, que l'amour d'Uranie
Guide à tous les sentiers d'où la mort est bannie;
Qui, roi sur l'Hélicon, de tous ses conquérants
Réunis dans ta main les sceptres différents;
Toi-même, quel succès, dis-moi, quelle victoire
Chatouille mieux ton cœur du plaisir de la gloire?
Est-ce lorsque Buffon et sa savante cour
Admirent tes regards qui fixent l'œil du jour;
Qu'aux rayons dont l'éclat ceint ta tête brillante
Ils suivent dans les airs ta route étincelante,
Animent de leurs cris ton vol audacieux,

V. 72. Voy. Le Brun, *Épît.* I, 1.

V. 76. Tout ce passage respire l'enthousiasme de la première jeunesse. André avait alors vingt ans. Le Brun l'avait comblé d'éloges, mais Chénier s'acquitte amplement.

V. 91. Allusion évidente à une lecture que Le Brun fit chez Buffon, de quelques fragments du *Poëme de la Nature*.

Et d'un œil étonné te perdent dans les cieux ?
Ou lorsque, de l'amour interprète fidèle,
Ta naïve Érato fait sourire une belle ;
Que son âme se peint dans ses regards touchants,
Et vole sur sa bouche au-devant de tes chants ;
Qu'elle interrompt ta voix, et d'une voix timide
S'informe de Fanni, d'Églé, d'Adélaïde,
Et, vantant les honneurs qui suivent tes chansons,
Leur envie un amant qui fait vivre leurs noms ?

II

A LE BRUN ET AU MARQUIS DE BRAZAIS

Le Brun, qui nous attends aux rives de la Seine,
Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne ;
Toi, Brazais, comme moi sur ces bords appelé,
Sans qui de l'univers je vivrais exilé ;
Depuis que de Pandore un regard téméraire
Versa sur les humains un trésor de misère,
Pensez-vous que du ciel l'indulgente pitié

V. 102. Noms des femmes qu'a célébrées Le Brun.

II. — André Chénier, alors militaire, était en garnison à Strasbourg. Voyez la première note de l'épître précédente.

V. 5. Tout le monde connaît la fable de Pandore envoyée à Épiméthée par Jupiter, qui voulait se venger de Prométhée. Pandore portait une boîte où étaient renfermés tous les maux ; elle l'ouvrit, et les maux se répandirent aussitôt sur toute la terre. (Hésiode, *Op. et dies*, 83.)

V. 6. « *Un trésor de misère.* » *Trésor* est pris dans le sens du grec θησαυρός et du latin *thesaurus*, qui, au propre, veulent dire simplement amas, provisions. Plaute, dans le *Pœnulus*, 623, a dit :

Istic est *thesaurus stultis* in lingua situs.

Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié?

Ah! si quelque mortel est né pour la connaître,
C'est nous, âmes de feu, dont l'Amour est le maître.
Le cruel trop souvent empoisonne ses coups;
Elle garde à nos cœurs ses baumes les plus doux.
Malheur au jeune enfant seul, sans ami, sans guide,
Qui près de la beauté rougit et s'intimide,
Et d'un pouvoir nouveau lentement dominé,
Par l'appât du plaisir doucement entraîné,
Crédule, et sur la foi d'un sourire volage,
A cette mer trompeuse et se livre et s'engage!
Combien de fois, tremblant et les larmes aux yeux,
Ses cris accuseront l'inconstance des dieux!
Combien il frémira d'entendre sur sa tête
Gronder les aquilons et la noire tempête,
Et d'écueils en écueils portera ses douleurs,
Sans trouver une main pour essuyer ses pleurs!
Mais heureux dont le zèle, au milieu du naufrage,

V. 11. Tous les poëtes font entendre les mêmes plaintes. Marot, *Élég.* III :

Sçais-tu pas bien qu'Amour ha de coustume
D'entremêler ses plaisirs d'amertume?

Malherbe, p. 141, a dit :

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses

V. 13 et suiv. Imité d'Horace, *Od.* I, v :

. . . . . Heu! quoties fidem
Mutatosque deos flebit, et aspera
Nigris æquora ventis
Emirabitur insolens!
Qui nunc te fruitur credulus aurea;
Qui semper vacuam, semper amabilem
Sperat, nescius auræ
Fallacis! Miseri quibus
Intentata nites! . . . . . .

V. 23. Éd. 1826 :

Et d'écueil en écueil portera ses douleurs.

V. 25. Il y a dans ce vers une ellipse, et aux vers suivants une confusion de rapports dans les pronoms. Cette phrase doit être comprise ainsi : Mais heureux (*celui*

Viendra le recueillir, le pousser au rivage,
Endormir dans ses flancs le poison ennemi,
Réchauffer dans son sein le sein de son ami,
Et de son fol amour étouffer la semence,
Ou du moins dans son cœur ranimer l'espérance !
Qu'il est beau de savoir, digne d'un tel lien,
Au repos d'un ami sacrifier le sien !
Plaindre de s'immoler l'occasion ravie,
Être heureux de sa joie et vivre de sa vie !

Si le ciel a daigné d'un regard amoureux
Accueillir ma prière et sourire à mes vœux,
Je ne demande point que mes sillons avides
Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides,
Ni que le diamant, sur la pourpre enchaîné,

l'ami sauveur) dont le zèle, au milieu du naufrage, viendra le recueillir, le pousser au rivage; endormir dans ses flancs (*ceux du naufragé*) le poison ennemi, réchauffer dans son sein (*le sein de l'ami sauveur*) le sein de son ami (*celui du naufragé*), et de son fol amour (*celui du naufragé*) étouffer la semence.

V. 29. « *Étouffer la semence.* » Même métaphore dans La Fontaine, *Ode pour la paix :*

Étouffe tous ces travaux
Et leurs *semences* mortelles.

Et dans Racine, *Alexandre*, VI, III :

Étouffe dans mon sang ces *semences* de guerre.

Malherbe, p. 256, a dit, en parlant des ennemis de la France :

Marche, va les détruire, *éteins-en la semence.*

V. 35. Tibulle, III, III :

At si, pro dulci reditu, quæcumque voventur,
Audiat aversa non meus aure deus :
Nec me regna juvant, nec Lydius aurifer amnis,
Nec quas terrarum sustinet orbis opes.

André, comme Horace, *Od.* I, XXXI, et *passim*, méprise les richesses, et il s'écrie volontiers, comme Anacréon, XV, et comme Archiloque, *Anal.* I, p. 42 :

Οὔ μοι τὰ Γύγεω τοῦ πολυχρύσου μέλει.

Le Pactole, fleuve de Lydie, est célèbre. Midas, Gygès, Crésus, sont connus par leurs richesses, qu'ils tiraient du Pactole. Quoique le plus cher aux poëtes, ce n'était pas toutefois le seul fleuve aurifère connu des anciens; voy. Pline, *Hist. nat.* XXXIII, IV.

ıre mon cœur esclave au Louvre prosterné,
Ni même, vœu plus doux! que la main d'Uranie
nbellisse mon front des palmes du génie;
ais que beaucoup d'amis, accueillis dans mes bras,
: partagent ma vie et pleurent mon trépas;
ue ces doctes héros, dont la main de la Gloire
A consacré les noms au temple de Mémoire,
Plutôt que leurs talents, inspirent à mon cœur
Les aimables vertus qui firent leur bonheur;
:t que de l'amitié ces antiques modèles
:connaissent mes pas sur leurs traces fidèles.
Si le feu qui respire en leurs divins écrits
)'une vive étincelle échauffa nos esprits;
ii leur gloire en nos cœurs souffle une noble envie,
Oh! suivons donc aussi l'exemple de leur vie :
Gardons d'en négliger la plus belle moitié;
Soyons heureux comme eux au sein de l'amitié.
Horace, loin des flots qui tourmentent Cythère,
Y retrouvait d'un port l'asile salutaire;
Lui-même au doux Tibulle, à ses tristes amours,
Prêta de l'amitié les utiles secours.
L'amitié rendit vains tous les traits de Lesbie;
Elle essuya les yeux que fit pleurer Cynthie.
Virgile n'a-t-il pas, d'un vers doux et flatteur,
De Gallus expirant consolé le malheur?
Voilà l'exemple saint que mon cœur leur demande.
Ovide, ah! qu'à mes yeux ton infortune est grande,

V. 60. Voy. Horace, *Od.* I, XXXIII, *à Albius Tibulle*.
V. 61. *Lesbie*, amante de Catulle.
V. 62. *Cynthie*, amante de Properce.
V. 64. Voy. Virgile, *Égl.* X.
V. 66. Ovide exilé, on ne sait pour quel motif, à Tomes, près des bouches du

Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités
Agréer de tes vers les lâches faussetés !
Je plains ton abandon, ta douleur solitaire.
Pas un cœur qui, du tien zélé dépositaire,
Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,
Et consoler tes pleurs, et pleurer avec toi !
Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace.
Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce
Nous frappe : leur tonnerre aura trompé leurs mains ;
Nous resterons unis en dépit des destins.
Qu'ils excitent sur nous la fortune cruelle ;
Qu'elle arme tous ses traits : nous sommes trois contre elle.
Nos cœurs peuvent l'attendre, et, dans tous ses combats,
L'un sur l'autre appuyés, ne chancelleront pas.

Oui, mes amis, voilà le bonheur, la sagesse.
Que nous importe alors si le dieu du Permesse
Dédaigne de nous voir, entre ses favoris,
Charmer de l'Hélicon les bocages fleuris ?
Aux sentiers où leur vie offre un plus doux exemple,
Où la félicité les reçut dans son temple,
Nous les aurons suivis, et, jusques au tombeau,
De leur double laurier su ravir le plus beau.
Mais nous pouvons, comme eux, les cueillir l'un et l'autre.
Ils reçurent du ciel un cœur tel que le nôtre ;
Ce cœur fut leur génie, il fut leur Apollon,
Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.

Danube, ne cessa d'adresser à l'empereur les plus basses flatteries ; c'est dans cet exil qu'il composa *les Tristes*, où il peint son infortune, sa solitude dans un pays où ne l'avaient suivi ni famille ni ami.

V. 78. Voyez la même pensée, *Élégies*, I, XIV.

Castor charme les dieux, et son frère l'inspire;
Loin de Patrocle, Achille aurait brisé sa lyre;
C'est près de Pollion, dans les bras de Varus,
Que Virgile envia le destin de Nisus.
Que dis-je? ils t'ont transmis ce feu qui les domine.
N'ai-je pas vu ta muse au tombeau de Racine,
Le Brun, faire gémir la lyre de douleurs
Que jadis Simonide anima de ses pleurs?
Et toi, dont le génie, amant de la retraite,
Et des leçons d'Ascra studieux interprète,
Accompagnant l'année en ses douze palais,
Étale sa richesse et ses vastes bienfaits;
Brazais, que de tes chants mon âme est pénétrée,
Quand ils vont couronner cette vierge adorée,
Dont par la main du temps l'empire est respecté,
Et de qui la vieillesse augmente la beauté!
L'homme insensible et froid en vain s'attache à peindre
Ces sentiments du cœur que l'esprit ne peut feindre;
De ses tableaux fardés les frivoles appas

V. 93. L'amitié de Castor et de Pollux est célèbre. Après la mort de Castor, tué par Lyncée, Pollux (immortel parce qu'il était fils de Jupiter) obtint de partager son immortalité avec son frère; voy. Apollodore, III, XI; Homère, *Odyss.* XI, 298.

V. 96. *Pollion* et *Varus*, amis de Virgile, que le poëte a célébrés dans ses églogues. Voy. l'épisode de Nisus, *Énéide*, IX.

V. 98. Fils de l'auteur du poëme de *la Religion* et petit-fils du grand Racine. Il mourut à Cadix, lors du désastre qui détruisit Lisbonne et qui ébranla toute la côte de Portugal et d'Espagne. (*Note d'André Chénier.*)

V. 100. Simonide, en effet, excellait, comme le dit André, à faire gémir la lyre de douleurs; voy. *Anth.* Grotii, I, tit. LXVII, *ép.* X et XI; dans la seconde de ces épigrammes, on lui donne l'épithète de ἡδυμελιφθόγγος.

V. 102. « *D'Ascra* » répond à l'adjectif latin *Ascræus*. Virgile, *Georg.* II, 176 :

Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

Ascra, ville de Béotie, près de Thespies, patrie d'Hésiode, comme le dit Strabon. IX, II, 25, citant le propre témoignage d'Hésiode, *Op. et dies*, 639. Cf. Lil. Gyrald. *de Poet. hist.* II.

V. 106. Érigone, qui se pendit de désespoir après la mort de son père. (Hyg. 130).

N'iront jamais au cœur dont ils ne viennent pas.
Eh ! comment me tracer une image fidèle
Des traits dont votre main ignore le modèle?
Mais celui qui, dans soi descendant en secret,
Le contemple vivant, ce modèle parfait,
C'est lui qui nous enflamme au feu qui le dévore ;
Lui qui fait adorer la vertu qu'il adore ;
Lui qui trace, en un vers des Muses agréé,
Un sentiment profond que son cœur a créé.
Aimer, sentir, c'est là cette ivresse vantée
Qu'aux célestes foyers déroba Prométhée.
Calliope jamais daigna-t-elle enflammer
Un cœur inaccessible à la douceur d'aimer?
Non : l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,
Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie ;
Même souffle anima le poëte charmant,
L'ami religieux et le parfait amant ;
Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière.
Bavius et Zoïle, et Gacon et Linière,
Aux concerts d'Apollon ne furent point admis,
Vécurent sans maîtresse, et n'eurent point d'amis.

Et ceux qui, par leurs mœurs dignes de plus d'estime,
Ne sont point nés pourtant sous cet astre sublime,
Voyez-les, dans des vers divins, délicieux,
Vous habiller l'amour d'un clinquant précieux ;

V. 130. *Bavius*, mauvais poëte latin; voy. Virgile, *Égl.* III, 90. — *Zoïle*, le détracteur d'Homère (ὁμηρομάστιξ); voy. *Fragm. Hist. Græc.* Didot, II, p. 85. — *Gacon*, poëte satirique français du dix-septième siècle, le détracteur scandaleux de Boileau et de J.-B. Rousseau. — *Linière*, poëte satirique du dix-septième siècle, l'ennemi déclaré de Chapelain (Boileau, *Sat.* IX); Boileau, *Épît.* VII, l'appelle *le poëte idiot de Senlis.*

linage insipide où leur ennui se joue,
qu'autant que l'amour le bon sens désavoue.
yez si d'une belle un jeune amant épris
A tressailli jamais en lisant leurs écrits ;
leurs lyres jamais, froides comme leurs âmes,
Je la sainte amitié respirèrent les flammes.
O peuples de héros, exemples des mortels !
st chez vous que l'encens fuma sur ses autels ;
st aux temps glorieux des triomphes d'Athène,
IX temps sanctifiés par la vertu romaine,
and l'âme de Lélie animait Scipion,
and Nicoclès mourait au sein de Phocion ;
st aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,
les vertus étaient les lois de la patrie.
O demi-dieux amis ! Atticus, Cicéron,
Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron !
Ces héros, dans le sein de leur ville perdue,
S'assemblaient pour pleurer la liberté vaincue.
Unis par la vertu, la gloire, le malheur,
Les arts et l'amitié consolaient leur douleur.
Sans l'amitié, quel antre ou quel sable infertile
N'eût été pour le sage un désirable asile,
Quand du Tibre avili le sceptre ensanglanté

V. 147. Plutarque, *An seni sit ger. resp.* XXVII, dit qu'en toute occasion Scipion prenait conseil de Lélius, ce qui faisait dire que Lélius était le poëte et Scipion l'acteur.

V. 148. Lorsque Phocion, condamné à mort par les ingrats Athéniens, fut au moment de boire la ciguë, Nicoclès lui demanda comme dernière faveur de boire avant lui : Phocion lui tendit la coupe. (Plutarque, *Phoc.* XXXVI).

V. 151. Corneille, *Cinna*, I, III, emploie la même expression quand il parle

De ces fameux proscrits, ces *demi-dieux* mortels.

Saint-Lambert, *Été*, appelle le sénat romain

Conseil de *demi-dieux* qu'adore l'univers.

Et Gilbert, *Sat. dix-neuvième siècle*, s'est écrié :

Quels *demi-dieux* enfin nos jours ont-ils vus naître ?

Armait la main du vice et la férocité ;
Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage
Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage ;
Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,
Étaient pour l'apaiser l'offrande du sénat ?
Thraséa, Soranus, Sénécion, Rustique,
Vous tous, dignes enfants de la patrie antique,
Je vous vois tous amis, entourés de bourreaux,
Braver du scélérat les indignes faisceaux,
Du lâche délateur l'impudente richesse,
Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.
Je vous vois, au milieu des crimes, des noirceurs,
Garder une patrie et des lois et des mœurs ;
Traverser d'un pied sûr, sans tache, sans souillure,
Les flots contagieux de cette mer impure ;
Vous créer, au flambeau de vos mâles aïeux,
Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh ! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,
Amitié ! de leur gloire ennoblis nos archives.
Viens, viens : que nos climats, par ton souffle épurés,
Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés.
Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France heureuse
Descendre des Vertus la troupe radieuse,
De ces filles du ciel qui naissent dans ton sein,
Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.

V. 175. André a transporté cette belle pensée dans l'*Hermès*, en la généralisant :

La patrie, au milieu des embûches, des traîtres,
Remonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,
Cherche ce qu'ils feraient en un danger pareil,
Et des siècles vieillis assemble le conseil.

Et le *flambeau des mâles aïeux* n'est-ce pas cette clarté que, dans une note de l'*Hermès*, il compare à la queue étincelante des comètes ?

ıime les beaux-arts, éveille leur génie,
ısse de leur empire et la haine et l'envie :
›in de toi dans l'opprobre ils meurent avilis ;
›ur conserver leur trône ils doivent être unis.
rs de l'univers ils forcent les hommages :
ıt, jusqu'à Plutus même, encense leurs images ;
ıt devient juste alors ; et le peuple et les grands,
and l'homme est respectable, honorent les talents.
ısi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle
gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle ;
main de Phidias créa des immortels,
Smyrne à son Homère éleva des autels.
ıus, amis, cependant, de qui la noble audace
Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse,
Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis.
ons cités comme eux entre les vrais amis ;
Qu'au delà du trépas notre âme mutuelle
Vive et respire encor sur la lyre immortelle ;
Que nos noms soient sacrés ; que nos chants glorieux
Soient pour tous les amis un code précieux ;
Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées ;
Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées,
Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour
D'être chez leurs neveux imités à leur tour.

V. 202. N'est-ce pas la pensée de Théocrite, *Idyl.* XII, 18 :

.. .... Γενεαῖς δὲ διηκοσίῃσιν ἔπειτα
ἀγγείλειεν ἐμοί τις ἀνέξοδον εἰς Ἀχέροντα·
« Ἦ σὴ νῦν φιλότης καὶ τοῦ χαρίεντος ἀΐτεω
« πᾶσι διὰ στόματος, μετὰ δ' ἠϊθέοισι μάλιστα. »

III

A LE BRUN

Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs,
Muse ; va de Le Brun gourmander les lenteurs.
Vole aux bords fortunés où les champs d'Élysée
De la ville des lis ont couronné l'entrée ;
Aux lieux où sur l'airain Louis ressuscité
Contemple de Henri le séjour respecté,
Et des jardins royaux l'enceinte spacieuse.
Abandonne la rive où la Seine amoureuse,
Lente et comme à regret quittant ces bords chéris,
Du vieux palais des rois baigne les murs flétris,
Et des fils de Condé les superbes portiques.
Suis ces fameux remparts et ces berceaux antiques
Où, tant qu'un beau soleil éclaire de beaux jours,
Mille chars élégants promènent les amours.
Un Paris tout nouveau sur les plaines voisines
S'étend, et porte au loin, jusqu'au pied des collines,
Un long et riche amas de temples, de palais,

III. — Cette épitre semble imitée d'Ovide, *Tristes*, III, VII :

Vade salutatum subito, perarata, Perillam
Littera, sermonis fida ministra mei.
Aut illam invenies dulci cum matre sedentem,
Aut inter libros Pieridasque suas.
Quidquid aget, cum te scierit venisse, relinquet :
Nec mora, quid venias, quidve requiret, agam.

V. 2. André s'adresse à sa muse, comme Horace dans l'*Épître à Celsus*, I, VIII :

Celso gaudere et bene rem gerere Albinovano,
Musa rogata, refer, comiti scribæque Neronis.

V. 10. Le Brun était alors logé au Louvre ; mais l'été sans doute il allait habiter Passy : c'était là son Hélicon, comme le dit André.

V. 11. Le Brun était né à l'hôtel de Conti.

rages où l'été ne pénètre jamais :
son Hélicon. Là, ta course fidèle
ouvera peut-être aux genoux d'une belle.
est ainsi, respecte un moment précieux ;
n, tu peux entrer ; tu verras dans ses yeux,
qu'il aura connu que c'est moi qui t'envoie,
ire l'indulgence et peut-être la joie.
naite-lui d'abord la paix, la liberté,
plaisirs, l'abondance et surtout la santé.
apprends si, toujours ami de la nature,
'en tient comme nous aux bosquets d'Épicure ;
a de ses amis gardé le souvenir ;
lle muse à présent occupe son loisir ;
ibulle et Vénus le couronnent de rose,
si dans les déserts que le Permesse arrose,
vulgaire troupeau prompt à se séparer,
x sources de Pindare ardent à s'enivrer,
Sa lyre fait entendre aux nymphes de la Seine
Les sons audacieux de la lyre thébaine ;
Que toujours à m'écrire il est lent à mon gré ;
Que, de mon cher Brazais pour un temps séparé,
Les ruisseaux et les bois, et Vénus, et l'étude,
Adoucissent un peu ma triste solitude.
Oui ! les cieux avec joie ont embelli ces champs.
Mais, Le Brun, dans l'effroi que respirent les camps,

V. 34. Passage imité d'Horace, *Ép.* I, III :

Quid Titius, romana brevi venturus in ora,
Pindarici fontis qui non expalluit haustus,
Fastidire lacus, et rivos ausus apertos ?
Ut valet ? ut meminit nostri ? fidibusne latinis
Thebanos aptare modos studet, auspice Musa ?

V. 37. Éd. 1826 et 1839 :

Et dis-lui qu'à m'écrire il est lent à mon gré.

Dis-lui est sous-entendu ; c'est, du reste, une incorrection.

Où les foudres guerriers étonnent mon oreille,
Où loin avant Phœbus Bellone me réveille,
Puis-je adorer encore et Vertumne et Palès ?
Il faut un cœur paisible à ces dieux de la paix.

IV

A LE BRUN

Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire ;
Mais j'ai fui la satire à leurs regards si chère.
Le superbe lecteur, toujours content de lui,
Et toujours plus content s'il peut rire d'autrui,
Veut qu'un nom imprévu, dont l'aspect le déride,
Egaye au bout du vers une rime perfide ;
Il s'endort si quelqu'un ne pleure quand il rit.
Mais qu'Horace et sa troupe irascible d'esprit
Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :
J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent,

V. 46. Au milieu des orages de l'âme, Ovide, *Tristes*, I, 1, 41, s'écrie :

Carmina secessum scribentis et otia quærunt.

IV. — V. 8. « *Horace et sa troupe.* » Horace et ceux qui l'ont imité; c'est ainsi que La Fontaine, *Fab.* II, XIII, dit :

Mais ce livre qu'*Homère et les siens* ont chanté.

V. 10. Ce qu'André a en vue, c'est la satire sans danger, celle qui s'attaque aux ridicules; c'est surtout ce perpétuel combat d'amour-propre que se livrent entre eux les auteurs. Mais lorsque la satire s'élève, que sa voix tonne pour les vertus, et que devant la mort même elle ose flétrir le vice et le crime, alors elle est digne d'être l'arme d'une grande âme et d'un grand génie. André flétrira les Suisses de Collot d'Herbois et les bourreaux barbouilleurs de lois; lui-même nous l'a dit :

Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.
La patrie allume ma voix.

Pindare, *Pyth.* II, 96, dédaigne la satire, la craint même et redoute le sort d'Archi-

moler bien un sot qui jure en son chagrin,
âcre et perçant d'un caprice malin.
alheureux déjà me semble assez à plaindre
voir, même avant lui, vu sa gloire s'éteindre,
son livre au tombeau lui montrer le chemin,
ns aller, sous la terre au trop fertile sein,
nant sa renommée et ses tristes merveilles,
re à tous les roseaux chanter quelles oreilles
ır sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids.
tres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,
e d'une débonnaire et généreuse argile
ı ait pétri mon âme innocente et facile ;
it, comme ici, d'un œil caustique et médisant,
secouant le front, dira quelque plaisant,
e le ciel, moins propice, enviât à ma plume
ın sel ingénieux la piquante amertume,
ı en profite à ma gloire, et je viens devant toi

loque ; Anacréon, *Od.* XLII, cet amant des festins, des vers, de la beauté, s'est écrié :

Φιλοιδόροιο γλώττης
φεύγω βέλεμνα κοῦφα.

V. 16. « *Sans aller*, » sans qu'on aille.

V. 19. M. Sainte-Beuve a spirituellement remarqué, qu'en critiquant la satire, André se montre excellent satirique. — Ce dernier trait est à l'adresse de Boileau, *Sat.* IX, qui ne peut se contenir au seul nom de Chapelain :

Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire :
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne !

On sait qu'Apollon, pour punir Midas qui avait préféré le chant de Pan au sien, changea ses oreilles en oreilles d'âne ; le barbier du roi découvrit le secret, et, ne pouvant le garder, alla creuser un trou et confier son secret à la terre ; mais les roseaux qui poussaient dans cet endroit même laissèrent échapper le secret du barbier.

V. 22. On a critiqué l'emploi du pronom indéfini *on* comme désignant la divinité ; ici *on* ne désigne pas seulement la divinité, mais les effets multiples de l'influence divine, de la naissance, de l'éducation, de l'influence paternelle, etc. C'est ainsi que l'a employé La Fontaine, *Élégie*, III :

On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même.

Mépriser les raisins qui sont trop hauts pour moi.
Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère
Ce pays toutefois offre une ample matière :
Soldats tyrans du peuple obscur et gémissant,
Et juges endormis aux cris de l'innocent ;
Ministres oppresseurs, dont la main détestable
Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.
Mais, loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,
Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers,
Qui savent bien payer d'un mépris légitime
Le lâche qui pour eux feint d'avoir quelque estime.
Certe, un courage ardent qui s'armerait contre eux
Serait utile au moins s'il était dangereux ;
Non d'aller, aiguisant une vaine satire,
Chercher sur quel poëte on a droit de médire ;
Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,
Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,
A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.
Mes regards vont errants sur mille et mille objets.
Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
Je les tiens ; dans mon camp partout je les rassemble,
Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.

V. 28. Allusion à la fable bien connue de La Fontaine, III, XI, *le Renard et les Raisins*.

V. 41. Éd. 1826 et 1839 :

Sans aller, aiguisant une vaine satire.

Contre-sens. On faisait dire à André qu'il suffit de s'armer contre les oppresseurs pour se rendre utile, tandis qu'il dit très-clairement, quoiqu'il y ait dans sa phrase un changement de construction, qu'il peut être utile de s'armer... mais qu'*il ne l'est pas* d'aller, aiguisant une vaine satire, etc.

V. 47. Quelques éditions ont substitué *errant* à *errants;* c'est à tort: André à chaque instant fait accorder les participes présents.

;arant à son gré, mon ciseau vagabond ·
:ve à ce poëme ou les pieds ou le front,
:use à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
.vailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
ıs, boiteux, suspendus, traînent ; mais je les vois
ıs bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
semble lentement tous couvés sous mes ailes,
ıs ensemble quittant leurs coques maternelles,
uront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
semble sous le bois voltiger et courir.
ut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
mmencer, travailler, finir un seul ouvrage.
is quoi ! cette constance est un pénible ennui.
Eh bien ! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui ?
dit un curieux qui s'est toujours fait gloire
onorer les neuf Sœurs, et toujours, après boire,
:ndu dans sa chaise et se chauffant les pieds,
Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.
— Qui, moi ? Non, je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis guère.
— Certe, un tel nous lut hier une épître !... et son frère
Termina par une ode où j'ai trouvé des traits !...
— Ces messieurs plus féconds, dis-je, sont toujours prêts.
Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,
Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.
— Bon ! bon ! Et cet HERMÈS, dont vous ne parlez pas,
Que devient-il ? — Il marche, il arrive à grands pas.

V. 55. « *Traînent*, » pour *se traînent*.

V. 57. C'est pour la troisième fois qu'André change d'image. Celle du statuaire est belle ; il eût pu facilement lui donner plus de développements. C'eût été comme un pendant de celle du fondeur.

V. 66. Éd. 1839 :

D'adorer les neuf Sœurs, et toujours, après boire.

— Oh! je m'en fie à vous. — Hélas! trop, je vous jure.
— Combien de chants de faits?— Pas un, je vous assure.
— Comment?— Vous avez vu sous la main d'un fondeur
Ensemble se former, diverses en grandeur,
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre?
Il achève leur moule enseveli sous terre,
Puis, par un long canal en rameaux divisé,
Y fait couler les flots de l'airain embrasé ;
Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,
Sont prêtes, et chacune attend et ne demande
Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour
Réveiller la paroisse à la pointe du jour.
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule,
Puis sur tous à la fois je fais couler l'airain.
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain. »

Ami, Phœbus ainsi me verse ses largesses.
Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.

V. 94. Nous ne pouvons résister au désir de mettre ici, en regard des vers d'André, les beaux vers de La Fontaine, *Épître à Mgr. l'évêque de Soissons :*

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte; et me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois
Que nos maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelqu'endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Arts et guides, tout est dans les champs Élysées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.

On le voit, le même génie anime La Fontaine et Chénier. Dans cette épître, tout ce

P s souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.
Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme; et, les trouvant,
Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi? je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.
Je lui montrerai l'art ignoré du vulgaire
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie, est passé dans mes vers.
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce;
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt, chez moi souvent entrelacée,

dernier passage est d'une beauté incomparable; André s'y place au premier rang des écrivains. Nous n'avons que rarement laissé percer notre admiration, voulant toujours laisser libre celle du lecteur; mais ici nous ne pouvons négliger le témoignage de M. Boissonade, qui, dans ses notes manuscrites, s'écrie : « Que toute cette page est belle! »

V. 105. C'est l'expression d'Horace, *Art poét.* 15 :

Purpureus, late qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus; . . . . . .

V. 110. André pouvait dire comme La Fontaine dans l'*Épître à Mgr de Soissons* :

J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi.

Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement ;
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts ;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés ;
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.
Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile.
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.

V. 140. Montaigne, *Essais*, II, x : « Ez raisons, comparaisons, arguments, si i'en transplante quelqu'un en mon solage, et confonds aux miens ; à escient i'en cache l'auteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastifves qui se iectent sur toute sorte d'escripts, notamment ieunes escripts, d'hommes encore vivants, et en vulgaire, qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le dessein vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschauldent à iniurier Seneque en moy. » D'ailleurs, comme le disait Térence aux Romains dans le prologue de l'*Eunuque :*

Nullum est jam dictum, quod non dictum sit prius.

Les anciens n'ont-ils pas emprunté à la nature elle-même ce que nous leur empruntons? C'est La Fontaine, *Ép. au prince de Conti*, qui l'a observé :

Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture.
L'ami de Mécénas, Horace, dans ses sons,

V

AU MARQUIS DE BRAZAIS

ıi ? moi ? moi de Phœbus te dicter les leçons ?
i, dans l'ombre ignoré, moi que ses nourrissons
ur émule aujourd'hui désavoûraient peut-être ?
ns ce bel art des vers je n'ai point eu de maître :
n'en est point, ami. Les poëtes vantés,
ıs cesse avec transport lus, relus, médités ;
s dieux, l'homme, le ciel, la nature sacrée
ns cesse étudiée, admirée, adorée,
oilà nos maîtres saints, nos guides éclatants.
peine avais-je vu luire seize printemps,
nant déjà la paix d'un studieux asile,
connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,
Ma voix humble à l'écart essayait des concerts ;

L'avoit dit devant lui ; devant eux la nature
L'avoit fait dire en cent façons.

Au surplus, le vrai est toujours vrai ; dire une chose vraie après d'autres n'est pas imiter. La Bruyère, *de l'Esprit*, le remarque très-justement : « Horace ou Despréaux l'a dit avant vous, je le crois sur votre parole, mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi? »

V. — V. 5-9. Sans citer ici Horace, que nous retrouverons dans le poëme de l'*Invention*, nous rappellerons le passage de Claudien, *IV^e Cons. d'Honorius*, 395, où Théodose dit à son fils :

Interea Musis, animus dum mollior, insta,
Et, quæ mox imitare, legas ; nec desinat unquam
Tecum graia loqui, tecum romana vetustas.

La Fontaine, traduisant deux vers d'un poëte latin :

Je puiserai pour vous chez les vieux écrivains.
Écoutez seulement leurs chapitres divins :
Soyez-leur attentif, même aux choses légères ;
Rien chez eux n'est léger. . . . . .

Boileau, *Art poét.* II, en parlant de Théocrite et de Virgile :

Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.

Ma jeune lyre osait balbutier des vers.
Déjà même Sappho des champs de Mitylène
Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.
Déjà dans les hameaux, silencieux rêveur,
Une source inquiète, un ombrage, une fleur,
Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,
De doux ravissements venaient saisir mon âme.
Des voyageurs lointains auditeur empressé,
Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,
Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
Fertile en songes vains que je chéris encore,
J'allais partout, partout bientôt accoutumé,
Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.
Les pilotes bretons me portaient à Surate,
Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.
Que dis-je ? dès ce temps mon cœur, mon jeune cœur
Commençait dans l'amour à sentir un vainqueur ;
Il se troublait dès lors au souris d'une belle.
Qu'à sa pente première il est resté fidèle !
C'est là, c'est en aimant, que pour louer ton choix
Les Muses elles-même adouciront ta voix.
Du sein de notre amie, oh ! combien notre lyre
Abonde à publier sa beauté, son empire,
Ses grâces, son amour de tant d'amour payé !
Mais quoi ! pour être heureux faut-il être envié ?
Quand même auprès de toi les yeux de ta maîtresse
N'attireraient jamais les ondes du Permesse,

V. 15. Allusion à l'épigramme de Sappho, qu'il traduisit en vers à seize ans. Voy. *Poésies antiques, Épigr.* VI. — *Mitylène* (ou Mytilène) était la patrie de Sappho et d'Alcée. Suivant d'autres, Sappho serait d'Éresse en Lesbos ; voy. *Sapphus poetriæ vita*, Volger.

mporte ? penses-tu qu'il ait perdu ses jours
elui qui, se livrant à ses chères amours,
ecueilli dans sa joie, eut pour toute science
De jouir en secret, fut heureux en silence ?

VI

A DE PANGE AINÉ

De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage,
Parle, de ce matin dis-moi quel est l'ouvrage ?
Du vertueux bonheur montres-tu les chemins
A ce frère naissant dont j'ai vu que tes mains
Aiment à cultiver la charmante espérance ? 5
Ou bien vas-tu cherchant dans l'ombre et le silence,
Seul, quel encens le Gange aux flots religieux
Vit les premiers humains brûler aux pieds des dieux ?

V. 44. Dans toutes les éditions précédentes, d'après l'édition de 1819, l'épître continue :

Qu'il est doux, au retour de la froide saison, etc.

Il est impossible de trouver un lien entre l'épître et ce fragment. C'est probablement une des moins heureuses coutures de M. de Latouche. Nous avons placé le fragment dans l'*Art d'aimer;* c'est un tableau complet et plein de grâce, qui, parmi les papiers du poëte, attendait sa place définitive. L'épître telle que nous la donnons est parfaitement achevée, et dans la pensée, et dans le mouvement, et dans la contexture de la dernière phrase.

VI. — Cette épître est composée sur le plan de l'épître d'Horace (I, IV) adressée à Tibulle :

Albi, nostrorum sermonum candide judex,
Quid nunc te dicam facere in regione Pedana ? etc.

V. 5. « *L'espérance de quelqu'un,* » c'est-à-dire l'espérance que nous donne quelqu'un. Molière a dit de même dans l'*École des femmes,* IV, I :

Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'*en* aurai chéri *la plus tendre espérance.*

Ou comment dans sa route, avec force tracée,
Descartes n'a point su contenir sa pensée ?
Consumant ma jeunesse en un loisir plus vain,
Seul, animé du feu que nous nommons divin,
Qui pour moi chaque jour ne luit qu'avec l'aurore,
Je rêve assis au bord de cette onde sonore
Qu'au penchant d'Hélicon, pour arroser ses bois,
Le quadrupède ailé fit jaillir autrefois.
A nos festins d'hier un souvenir fidèle
Reporte mes souhaits, me flatte, me rappelle
Tes pensers, tes discours, et quelquefois les miens,
L'amicale douceur de tes chers entretiens,
Ton honnête candeur, ta modeste science,
De ton cœur presque enfant la mûre expérience.
Poursuis : dans ce bel âge où, faibles nourrissons,
Nous répétons à peine un maître et ses leçons,
Il est beau, dans les soins d'un solitaire asile
(Même dans tes amours, doux, aimable, tranquille),
De savoir loin des yeux, sans faste, sans fierté,

V. 10. Allusion au système des tourbillons.

V. 14. Properce, III, III, 1 :

Visus eram molli recubans Heliconis in umbra
Bellerophontei qua fluit humor equi.

V. 16. « *Le quadrupède ailé.* » Pégase, né de Neptune et de Méduse, l'une des Gorgones (*Schol.* Pind. *Ol.* XIII, 118 ; Apollodore, II, III et IV). Il est surtout connu dans l'histoire fabuleuse de la Grèce par l'aventure héroïque de Bellérophon (Pind. supr. citat.) Dans les légendes des poëtes, il est célèbre par la fontaine Hippocrène, qu'il fit jaillir d'un coup de sabot (Nonnus, *Dionys.* XLIV, 6 ; Ovide, *Fast.* V, 7) ; cette fontaine se trouvait sur l'Hélicon. La Béotie, du reste, était riche en fontaines des Muses ; voy. Pline, *Hist. nat.* IV, VII. C'est du nom de Pégase que les Muses sont appelées *Pégasides ;* voy. Properce, III, I, 19. Pindare, *Ol.* XIII, 122 : « Ἵππος πτερόεις ». Regnier, *Sat.* IX, l'appelle « le cheval volant. » Milton, *Par. perd.* VII, 17 : « The flying steed. »

V. 24. « *Nous répétons un maître.* » La Fontaine, *Fab.* IX, XVIII, a dit par une tournure semblable, fréquente du reste en poésie :

Je vous *raconterai Térée* et son envie.

pour soi, content, chercher la vérité.
poursuis ta carrière, et sois toujours le même ;
s heureux, et surtout aime un ami qui t'aime.
de son cœur débile aux désirs condamné,
l'étude aux amours sans cesse promené,
ıi, toujours approuvant ce dont il fuit l'usage,
nera la sagesse, et ne sera point sage.

VII

A DE PANGE AINÉ

ureux qui, se livrant aux sages disciplines,
urri du lait sacré des antiques doctrines,
ıinsi que de talents a jadis hérité
D'un bien modique et sûr qui fait la liberté !
Il a, dans sa paisible et sainte solitude,
Du loisir, du sommeil, et les bois et l'étude,
Le banquet des amis, et quelquefois, les soirs,
Le baiser jeune et frais d'une blanche aux yeux noirs.
Il ne faut point qu'il dompte un ascendant suprême,
Opprime son génie et s'éteigne lui-même,
Pour user, sans honneur, et sa plume et son temps
A des travaux obscurs tristement importants.

VII. — V. 2. Ce vers rappelle le *lac disciplinæ* de Quintilien.

V. 4. C'est l'*aurea mediocritas* d'Horace.

V. 8. L'antithèse de « *une blanche aux yeux noirs* » n'est pas heureuse: *une blanche* ne signifie pas ce que veut exprimer André. Il eût mieux valu mettre *d'une vierge aux yeux noirs*, comme dans l'élégie XXIII, du livre II.

V. 9. L'*ascendant* est la destinée particulière qui entraîne l'individu.

Il n'a point pour pousser sa barque vagabonde,
A se précipiter dans les flots du grand monde ;
Il n'a point à souffrir vingt discours odieux
De raisonneurs méchants encor plus qu'ennuyeux,
Tels qu'en de longs détours de disputes frivoles
Hurlent de vingt partis les prétentions folles,
Prêtres et gens de cour, ambitieux tyrans,
Nobles et magistrats, superbes ignorants,
Tous vieux usurpateurs et voraces corsaires,
Et dignes héritiers de l'esprit de nos pères.
Il n'entend point tonner le chef-d'œuvre ampoulé
D'un sourcilleux rimeur au fauteuil installé.
Il ne doit point toujours déguiser ce qu'il pense,
Imposer à son âme un éternel silence,
Trahir la vérité pour avoir le repos,
Et feindre d'être un sot pour vivre avec les sots.

V. 13. Malherbe, p. 112 :

Mais quoi ! *ma barque vagabonde*
Est dans les sirtes bien avant,
Et le plaisir la decevant,
Toujours l'emporte au gré de l'onde.

V. 14. Horace a dit, *Épit.* I, 1, 16 :

Nunc agilis fio, et mersor civilibus undis.

V. 24. « *Sourcilleux*, » qui fait l'important, présomptueux, *superciliosus*.

POËMES

L'INVENTION

O fils du Mincius, je te salue, ô toi
Par qui le dieu des arts fut roi du peuple-roi !
Et vous, à qui jadis, pour créer l'harmonie,
L'Attique et l'onde Égée, et la belle Ionie,
Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,
Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,
Un langage sonore aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines !
Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,
Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers,

V. 1. « *Fils du Mincius,* » Virgile. — L'exorde rappelle celui qui ouvre le troisième chant du poëme de Lucrèce.

V. 7. Horace, *Ep. ad Pis.* 323 :

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.

Et M.-J. Chénier :

Muses aux Grecs donnèrent le génie,
Le doux parler, l'éloquente harmonie.

V. 9. Pope, *Essai sur la critique,* I :

Still green with bays each ancient altar stands,
Above the reach of sacrilegious hands.

V. 10. On peut comparer ce passage avec celui de Pope, *Essai sur la critique,* I :

Hear how learn'd Greece her useful rules indites, etc.

du temple des arts que la gloire environne
s mains ont élevé la première colonne.
nous tous aujourd'hui, vos faibles nourrissons,
tre exemple a dicté d'importantes leçons.
nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,
doivent élever des colonnes nouvelles.
'esclave imitateur naît et s'évanouit ;
nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit.

n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise.
us voyons les enfants de la fière Tamise
toute servitude ennemis indomptés ;
eux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités,
sons ; de votre gloire éclatante et durable
ayons d'épuiser la source inépuisable.

V. 18. André se souvenait sans doute des vers de J.-B. Rousseau, *Ode à la Fortune* :

Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Peut-être imitait-il directement Lucrèce, III, 58 : « Eripitur persona, manet res. » Cf. Pétrone, *Satyr.* LXXX. — Pas plus que La Fontaine (*Fab.* XII, XIX), André n'aimait *le peuple imitateur ;* et, comme La Fontaine (*Clym.*), il s'écrie volontiers :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

V. 21. Pope, *Essai sur la critique*, III :

But we, brave Britons, foreign laws despis'd,
And kept unconquer'd, and uncivilz'd

Montesquieu, *Pensées diverses*, a dit aussi : « Les Anglais sont des génies singuliers, ils n'imiteront pas même les anciens qu'ils admirent. » — Toutes les éditions précédentes mettent une virgule à la fin du vers 21, et un point à la fin du vers 22 ; la phrase ainsi ponctuée n'offre aucun sens.

V. 24. Cf. Élég. II, XI, v. 12. — [Cette opposition d'un verbe et de l'adjectif privatif est toujours d'un effet poétique *. Le vers de Racine est fameux, et il a été souvent imité. Louis Racine cite l'imitation de Longepierre dans sa *Médée* et la critique :

Et l'on *n'efface* point *d'ineffaçables* traits.

(*) On peut rapprocher de ces différents exemples le vers de la *Phèdre* de Racine :
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.
Et ce vers de Delille, dans les *Jardins* :
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.

Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,
Blesser la vérité, le bon sens, la raison ;
Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,
Des membres ennemis en un colosse énorme ;
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers ;
Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante
Hérisser d'un lion la crinière sanglante :
Délires insensés ! fantômes monstrueux !
Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux !
Ces transports déréglés, vagabonde manie,
Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie.
D'Ormus et d'Ariman ce sont les noirs combats,
Où, partout confondus, la vie et le trépas,

Delille, dans *l'Imagination*, III :

Mais qui de tes beautés, ô mer intarissable,
Peut jamais *épuiser* la source *inépuisable* ?

Et dans *les Jardins*, IV :

Mais loin ces monuments dont la ruine feinte
Imite mal du temps *l'inimitable* empreinte.

N'a-t-il pas dit ailleurs, par la même figure, que les Pyramides

Ont *fatigué* du temps la faux *infatigable* ?

Rousseau, *Od. sacr.* I, a dit :

Qui pourra, grand Dieu, *pénétrer*
Ce sanctuaire *impénétrable* ?

BOISSONADE.]

V. 25-34. Horace, *Ep. ad Pis.* 1 :

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas,
Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne,
Spectatum admissi risum teneatis, amici ?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species, ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. — Pictoribus atque poetis
Quidlibet AUDENDI semper fuit æqua potestas.
— Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim :
Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

V. 37. Dans la religion des Perses, on reconnaissait deux principes, *Ormus*, la lumière, et *Ariman*, les ténèbres ; voy. Plutarque, *Isis et Osiris*, XLVI. *Ormus* cor-

ténèbres, le jour, la forme et la matière,
ttent sans être unis ; mais l'esprit de lumière
it naître en ce chaos la concorde et le jour :
éléments divisés il reconnaît l'amour,
s rappelle, et partout, en d'heureux intervalles,
ɔare et met en paix les semences rivales.
nsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
ıi peint ce que chacun put sentir comme lui ;
ıi, fouillant des objets les plus sombres retraites,
ıle et fait briller leurs richesses secrètes ;
ıi, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
issant des objets qui paraissaient rivaux,
ɔntre et fait adopter à la nature mère
ɔe qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire ;
ɜst le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,
rouve un seul visage en vingt belles épars,
ɹes fait renaître ensemble, et, par un art suprême,
Des traits de vingt beautés forme la beauté même.

La nature dicta vingt genres opposés
D'un fil léger entre eux chez les Grecs divisés.

respondait au Ζεύς des Grecs, et *Ariman* à Ἅιδης, voy. Diog. Laert. *Proœm.* — Cf. Plutarque, *de Anim. procreat. in Tim.* XXVII, où il rapproche ce système de ceux d'Empédocle, d'Héraclite, de Parménide, d'Anaxagore.

V. 47. [L'humble Phèdre, IV, II, a dit :

. . . . . Decipit
Frons prima multos : rara mens intelligit
Quod interiore condidit cura angulo. . .

N'est-ce là qu'une rencontre? n'est-ce pas une heureuse traduction du prosaïque *interior angulus*, et *fouillant* pour *intelligit*? SAINTE-BEUVE]. — André, plus énergique que Phèdre, semble ici se rapprocher de Manilius, *Astron.* I, 93 :

Omnia conando docilis solertia vicit :
Nec prius imposuit rebus finemque manumque,
Quam cœlum ascendit ratio, cepitque profundis
Naturam rerum claustris, viditque quod usquam est.

Nul genre, s'échappant de ses bornes prescrites,
N'aurait osé d'un autre envahir les limites,
Et Pindare à sa lyre, en un couplet bouffon,
N'aurait point de Marot associé le ton.
De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse
Arrosa si longtemps les cités de la Grèce,
De nos jours même, hélas! nos aveugles vaisseaux
Ont encore oublié mille vastes rameaux.
Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles,
Réparaient des beaux-arts les longues funérailles,
De Sophocle et d'Eschyle ardents admirateurs,
De leur auguste exemple élèves inventeurs,
Des hommes immortels firent sur notre scène
Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène.
Comme eux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs
Des grands infortunés les illustres douleurs;
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,
Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,
Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.
Mais, ô la belle palme et quel trésor de gloire
Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,
D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,

V. 59. Édit. 1839 :

Nul genre, s'échappant de ces bornes prescrites.

V. 62. Gilbert, dans *le Dix-huitième Siècle*, a développé la même pensée :

Quel désordre nouveau se montre à mes regards! . . . .
Des genres opposés bizarrement unis. . . . .
Tantôt c'est un rimeur dont la muse étourdie,
Dans un conte, ennobli du nom de comédie,
Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long sermon. . . . .

V. 74. Édit. 1839 :

De grands infortunés les illustres douleurs.

André ignorait la règle moderne qui prescrit *de* devant un adjectif.

lt de ces grands objets réservés à nos âges!
us ces bois étrangers qui couronnent ces monts,
t vallons de Cusco, dans ces antres profonds,
:hers à la fortune et plus chers au génie,
ment des mines d'or, de gloire et d'harmonie.
ısez-vous, si Virgile ou l'Aveugle divin
ıaissaient aujourd'hui, que leur savante main
ligeât de saisir ces fécondes richesses,
notre Pinde auguste éclatantes largesses ?
en verrions briller leurs sublimes écrits;
ı mêmes objets, que vos doctes mépris
:ueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,
ırs à vos regards auraient seuls droit de plaire.
s, dans l'avenir, votre inflexible humeur
ait soin de défendre à tout jeune rimeur
sortir jamais de ce cercle d'images
os yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages.
ıs qui jamais a su, dans des vers séduisants,
Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens?
Mais quelle voix jamais d'une plus pure flamme
Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme?
Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,
Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.
Eh bien! l'âme est partout; la pensée a des ailes.
Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles;

V. 140. Ce passage témoigne des projets épiques d'André. Fayolle a dit avoir vu parmi les manuscrits le *plan d'un poëme sur la conquête du Pérou;* qu'est-il devenu? qui donc a dispersé ainsi les reliques du poëte?

V. 148. Horace, reprochant aussi aux Romains de ne permettre l'audace poétique qu'aux anciens, *Ep. ad Pis.* 53 :

. . . . . Quid autem?
Cæcilio Plautoque dabit Romanus, ademptum
Virgilio, Varioque? . . . . . .

Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.
Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,
Là du grand Cicéron la vertueuse haine
Écrase Céthégus, Catilina, Verrès ;
Là tonne Démosthène ; ici de Périclès
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.
Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.
Ciel! la mer appelée en un bassin pompeux !
Deux flottes parcourant cette enceinte profonde,
Combattant sous les yeux des conquérants du monde!
O terre de Pélops ! avec le monde entier

V. 163 et suiv. Tout le passage qui suit est imité de Pétrone, *Satyr.* V :

Sed sive armigeræ rident Tritonidis arces,
Seu Lacedæmonio tellus habitata colono,
Sirenumque domus, det primos versibus annos,
Mæoniumque bibat felici pectore fontem ;
Mox et Socratico plenus grege mittat habenas
Liber, et ingentis quatiat Demostheuis arma.
Hinc Romana manus circumfluat, et modo Graio
Exonerata sono, mutet suffusa saporem.
Interdum subducta foro det pagina cursum,
Et cortina sonet celeri distincta meatu.
Dent epulas et bella truci memorata canore :
Grandiaque indomiti Ciceronis verba minentur.
His animum succinge bonis, sic flumine largo
Plenus, Pierio defundes pectore verba.

Relire dans Longin, *du Subl.*, les chapitres XI et XII, qui traitent de l'imitation et de la manière d'imiter.

V. 168. C'est le portrait qu'Aristophane, *Ach.* 530, nous trace de Périclès :

Ἐντεῦθεν ὀργῇ Περικλέης οὐλύμπιος
ἠστραπτ', ἐβρόντα, ξυνεκύκα τὴν Ἑλλάδα.

Cf. Diodore, XII, XL ; Plut., *Périclès*, VIII. — Le scholiaste cite un vers d'Eupolis remarqué par presque tous les écrivains qui ont parlé de Périclès, voy. Cicéron, *Orat.* XV *de Suad.*; *Brut.* IX ; Quintilien, XII, 10. — Cicéron, *Orat. ad M. Brut.* XXIX, rappelle aussi les paroles d'Aristophane ; Aristide, *Orat.* 45, rapporte l'expression du poëte comique Cratinus sur Périclès : « Ὦ μεγίστη γλῶττα τῶν Ἑλληνίδων. »

V. 170. Allusion aux naumachies romaines, jeux en honneur sous les Césars et dont parle Suétone. On y représentait fréquemment cette bataille d'Actium si célèbre que les enfants la simulaient dans leurs jeux, voy. Horace, *Épît.* I, XVIII, 61.

ns voir d'Épidaure un agile coursier,
uronné dans les champs de Némée et d'Élide ;
lons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,
ne sainte folie un peuple furieux
nter : *Amour, tyran des hommes et des dieux!*
is, ivres des transports qui nous viennent surprendre,
rmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;
ngeons en notre miel leurs plus antiques fleurs ;
peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;
ons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;
r des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

V. 174. André est exact jusque dans les moindres détails : les coursiers d'Épidaure ient célèbres, voy. Strabon, VIII, VIII.

V. 178. Lucien, *Quomod. hist. conscr. sit*, I, raconte que, sous le règne de Lysi-
301 av. J. C.), à Abdère, pendant les chaleurs de la canicule, un acteur, Archélaüs, joua l'*Andromède* d'Euripide avec une telle passion que le peuple, é par la poésie d'Euripide, par le jeu de l'acteur et par les feux du soleil, it du théâtre en proie à une frénésie qui dura tout le temps des chaleurs, criant et chantant ce vers d'une tirade de Persée :

Σὺ δ' ὦ θεῶν τύραννε πάνθρώπων Ἔρως.

Athénée, XIII, I, p. 561, B, nous a conservé six autres vers. Cette pensée du reste n'appartient pas en propre à Euripide, qui l'a reproduite dans *Phèdre*, selon le témoignage de Clément d'Alexandrie, *Strom.* VI, p. 449, E. (Stobée, LXII, 25, attribue ce fragment à Sophocle) ; Clém. d'Alex. le rapproche de deux vers d'Anacréon, *Od.* LVIII :

Ὅδε καὶ θεῶν δυνάστης,
ὅδε καὶ βροτοὺς δαμάζει.

Sophocle l'exprime dans *Antigone*, 781, ainsi que dans les *Colchides* (Stobée, LXIII, 6). Et on la retrouve presque sous la même forme dans Hésiode, *Théog.* 121. Rapprochement curieux, Pétrone, *Satyr.* CXX, a dit de la fortune :

Rerum humanarum, divinarumque potestas.

Corneille, *Rodogune*, III, II, appelle l'Amour (ce Πανδαμάτωρ, comme disaient les Grecs) : « Le grand maître et des rois et des dieux. » Le Brun, *Veillées du Parnasse* : « Le vainqueur des héros et des dieux. » La Fontaine avait dit, dans *Psyché*, I :

On le craint dans les cieux, on le craint sur la terre.

V. 184. Ce vers résume admirablement toute la pensée d'André. Aux temps héroïques de la Grèce, Homère, *Odyss.* I, 351, disait déjà :

Τὴν γὰρ ἀοιδὴν μᾶλλον ἐπικλείουσ' ἄνθρωποι,
ἥτις ἀκουόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται.

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon
A seul de nous charmer pu recevoir le don ;
Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,
Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles;
Que nos travaux savants, nos calculs studieux,
Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,
Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,
Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères?
Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,
Prose, rime, partout nous disent tous les jours.
Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle
La nature est en nous la source et le modèle,
Pouvez-vous le penser que tout cet univers,
Et cet ordre éternel, ces mouvements divers,
L'immense vérité, la nature elle-même,
Soit moins grande en effet que ce brillant système
Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts
Disposaient avec art les fragiles ressorts ?
Mais quoi ! ces vérités sont au loin reculées,
Dans un langage obscur saintement recélées :
Le peuple les ignore. O Muses, ô Phœbus !
C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.
L'auguste poésie, éclatante interprète,
Se couvrira de gloire en forçant leur retraite.
Cette reine des cœurs, à la touchante voix,
A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix,
Sûre de voir partout, introduite par elle,

M. Sainte-Beuve, *Étude sur Virgile*, cite le vers d'André en en développant la pensée, et le rapproche de ces vers de Virgile, *Géorg.* III, 8 :

. . . . . Tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.

Cf. Pindare, *Ol.* IX, 72 : Manilius, *Astr.* III.

V. 209. Voy. *Jeu de Paume*, v. 20.

)laudir à grands cris une beauté nouvelle,
les objets nouveaux que sa voix a tentés
rtout, de bouche en bouche, après elle chantés.
e porte, à travers leurs nuages plus sombres,
s rayons lumineux qui dissipent leurs ombres,
rit quand, dans son vide, un auteur oppressé
plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé.
ule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,
: doux ravissements partout accompagnée,
x lieux les plus déserts, ses pas, ses jeunes pas,
)uvent mille trésors qu'on ne soupçonnait pas.
ır l'aride buisson que son regard se pose,
.e buisson à ses yeux rit et jette une rose.
e sait ne point voir, dans son juste dédain,
Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,
: perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles ;
_lle sait même encore, ô charmantes merveilles !
Sous ses doigts délicats réparer et cueillir
Celles qu'une autre main n'avait su que flétrir.
Elle seule connaît ces extases choisies,
D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,
Ces rêves d'un moment, belles illusions,
D'un monde imaginaire aimables visions,
Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,
Des terrestres esprits l'œil épais et vulgaire.
Seule, de mots heureux, faciles, transparents,

V. 214. « *De bouche en bouche*, » *per ora*, dit Virgile dans les vers cités p. 335.

V. 221. Éd. 1839 :

Aux lieux les plus secrets, ses pas, ses jeunes pas.

V. 217. « *Dans son vide*, » dans le vide de ses pensées.

V. 218. Par exemple Chœrilus, que cite M. Sainte-Beuve, *Étude sur Virgile*. Voyez La Bruyère, *des OEuvres de l'esprit*, au début.

Elle sait revêtir ces fantômes errants :
Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,
De l'ambre, enfant du ciel, distille l'or fluide,
Et sa chute souvent rencontre dans les airs
Quelque insecte volant qu'il porte au fond des mers;
De la Baltique enfin les vagues orageuses
Roulent et vont jeter ces larmes précieuses
Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,
Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.
Là les arts vont cueillir cette merveille utile,
Tombe odorante où vit l'insecte volatile :
Dans cet or diaphane il est lui-même encor,
On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poëte,
Travaille, ose achever cette illustre conquête.
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?
Travaille : un grand exemple est un puissant témoin.
Montre ce qu'on peut faire, en le faisant toi-même.
Si pour toi la retraite est un bonheur suprême ;
Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux
Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux ;
Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,
Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,
Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer
Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.
Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire

V. 239. André donne ici de la formation de l'ambre une explication admise par quelques savants, mais repoussée par d'autres; l'éditeur de 1826 cite une épigramme de Martial, VI, xv, où il est question du même phénomène.

V. 244. Les antiques légendes prétendaient que l'ambre s'était formé des larmes versées par les sœurs de Phaéton (Ovide, *Mét.* II, 584), ou par les sœurs de Méléagre, selon Sophocle.

nd ils verront enfin cette gloire étrangère
rayons inconnus ceindre ton front brillant.
Aux antres de Paros le bloc étincelant
est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible ;
Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,
Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits.
ut l'Olympe respire en ses détours secrets :
i vivent de Vénus les beautés souveraines ;
Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
Serpentent ; là des flancs invaincus aux travaux,
Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.
x volontés du fer leur enveloppe énorme
ède, s'amollit, tombe ; et de ce bloc informe
aillissent, éclatants, des dieux pour nos autels :
C'est Apollon lui-même, honneur des immortels ;
C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée ;
C'est du vieillard troyen la mort envenimée ;
C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur :
Dieu tout entier habite en ce marbre penseur.

V. 266. Voyez le *Jeu de Paume*, 16. La pensée qu'il va développer a été exprimée par Ovide, *Art d'aimer*, III, 223 :

Cum fleret, lapis asper erat, nunc, nobile signum,
Nuda Venus madidas exprimit imbre comas.

V. 269. La Fontaine, *Psyché*, I, nous montre une arcade remplie

De marbres à qui l'art a donné de la vie.

Pope, *Essai sur la critique*, III, dans le tableau de la renaissance des arts sous Léon X :

Then sculpture and her sister arts revive ;
Stones leap'd to from, and rocks began *to live*.

V. 273. Les flancs *invaincus aux travaux* sont ceux d'Hercule. Dans son *Lexique de Corneille*, M. Frédéric Godefroy remarque très-justement que le mot *invaincu* n'est pas, comme on l'avait dit à tort, de l'invention de Corneille. Parmi les exemples qu'il cite, il en est plusieurs où *invaincu* est employé avec la préposition *à*.

V. 278. L'Apollon du Belvédère. Au vers suivant, c'est l'Hercule Farnèse.

V. 280. Le groupe de Laocoon. — « *La mort envenimée*, » causée par le poison.

V. 281. Le Moïse de Michel-Ange.

V. 282. « *Tout entier.* » Expression poétique qui donne à la pensée un degré

Ciel! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde
Éclater cette voix créatrice du monde?

Oh! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs,
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple,
Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,
Ce qu'eux-même ils feraient s'ils vivaient parmi nous!
Que la nature seule, en ses vastes miracles,
Soit leur fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles;
Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,
N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil;
De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,
Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
En langage des dieux fasse parler Newton!

Oh! si je puis, un jour!... Mais quel est ce murmure?
Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure?
O langue des Français! est-il vrai que ton sort
Est de ramper toujours, et que toi seule as tort?
Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse?

très-élevé de force et d'énergie; c'est le *totus* des Latins. Les exemples en sont nombreux; quelques-uns sont célèbres. Voy. Horace, *Od.* I, XIX; Virgile, *Én.* IV, 363; Stace, *Achill.* II, 183; Claudien, *Rapt. Proserp.* I, 6, etc.; Corneille, *Horace*, V, III; *Cinna*, I, III (et *Comm.* de Voltaire); Racine, *Phèdre*, I, III; *Iphig.* I, II; *Alex.* V, III, etc. — Gentil Bernard, *Art d'aimer*, II :

Quand tout s'anime à ses douces haleines,
Vénus *entière habite* dans nos veines.

V. 290. Voy. Longin, *de Subl.* XII. Longin parle au point de vue de l'expression, et Chénier au point de vue de la conception.

ı'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
: auteur d'un poëme, ou d'un discours sifflé,
ı d'un recueil ombré de chansons à la glace,
i ne vous avertisse, en sa fière préface,
ıe si son style épais vous fatigue d'abord,
sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
n'en est point coupable : il n'est pas sans génie ;
a tous les talents qui font les grands succès ;
is enfin, malgré lui, ce langage français,
ible en ses couleurs, si froid et si timide,
a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
is serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux
l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ?
-ce à Rousseau, Buffon, qu'il résiste infidèle ?
t-ce pour Montesquieu, qu'impuissant et rebelle,
fuit ? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes ?
Un rimeur voit partout un nuage, et jamais
D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets ;
La langue se refuse à ses demi-pensées,
De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées ;
Il se dépite alors, et, restant en chemin,

V. 325. Cf. Horace, *Ep. ad Pis.* 40, 311. — Boileau, *Art poét.* I :

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;
Le jour de la raison ne les saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.
Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
Ignore un tel supplice : il pense, il imagine.
Un langage imprévu, dans son âme produit,
Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit.
Les images, les mots que le génie inspire,
Où l'univers entier vit, se meut et respire,
Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,
En foule en son cerveau se hâtent de courir.
D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble :
Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,
Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,
Traverse en vain les bois et la longue campagne,
Et le fleuve bruyant qui presse la montagne;
Tel le bouillant poëte, en ses transports brûlants,
Le front échevelé, les yeux étincelants,
S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages
S'il pourra de sa tête apaiser les orages
Et secouer le dieu qui fatigue son sein.

V. 341. « *Io*, » fille d'Inachus, aimée de Jupiter et métamorphosée en vache. Junon jalouse lui attacha aux flancs un insecte vengeur, sous les morsures duquel Io fuyait en proie à une fureur terrible, franchissant les fleuves, les monts et les mers. Coluthus, *Rapt. d'Hél.* 41, a une comparaison semblable pour peindre la Discorde.

V. 349. C'est la sibylle de Virgile (*Én.* VI, 77) en proie à la fureur prophétique :

At Phœbi nondum patiens, immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum : tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

J.-B. Rousseau, dans l'*Ode au comte du Luc :*

Il s'étonne et combat l'ardeur qui le possède.
Et voudrait *secouer* du démon qui l'obsède
Le joug injurieux. . . . . .

Pope, *le Temple de la Renommée :*

And seem'd (Pindar) to labour with th' inspiring God.

sa bouche à grands flots ce dieu dont il est plein
ntôt en vers nombreux s'exhale et se déchaîne ;
sublime torrent roule, saisit, entraîne.
tours impétueux, inattendus, nouveaux,
xpression de flamme aux magiques tableaux
a trempés la nature en ses couleurs fertiles,
nombres tour à tour turbulents ou faciles,
it porte au fond du cœur le tumulte et la paix ;
ns la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.
st ainsi que Minerve, en un instant formée,
front de Jupiter s'élance tout armée,
ouant et le glaive, et le casque guerrier,
l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.

s Toscans, je le sais, la langue est séduisante :
molle, à tout feindre habile et complaisante,
i prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.
and le Nord, s'épuisant de barbares essaims,
Vint par une conquête en malheurs plus féconde,
Venger sur les Romains l'esclavage du monde,
De leurs affreux accents la farouche âpreté
Du latin en tous lieux souilla la pureté.
On vit de ce mélange étranger et sauvage

V. 350. « *Ce dieu dont il est plein.* » Lucain, IX, 564, nous dépeint ainsi Caton :

Ille *deo plenus*, tacita quem mente gerebat,
Effudit dignas adytis e pectore voces.

Et Racine, *Iph.* V, VI, nous montre Calchas :

Terrible, *plein du dieu* qui l'agitait sans doute.

V. 362. André désigne ici le bouclier de Minerve, sur le centre duquel était gravée la tête de Méduse (*Iliade*, V, 740), une des Gorgones (Hésiode, *Théog.* 270).

V. 364. « *A tout feindre,* » à tout façonner ; c'est le *fingere* des Latins. Voy. cette comparaison de la mollesse de la cire dans Stace, *Ach.* I, 332. Malherbe, p. 59 :

L'âme de cette ingrate est une âme de cire,
Matière à toute *forme*. . . . . .

Il faut relire, en regard de tout ce passage, le mémoire de Rivarol *sur l'uni-*

Naître des langues sœurs, que le temps et l'usage,
Par des sentiers divers guidant diversement,
D'une lime insensible ont poli lentement,
Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,
De la rouille barbare effacer les vestiges.
De là du castillan la pompe et la fierté,
Teint encor des couleurs du langage indompté
Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes.
La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes
Fixèrent leur empire, et la Seine à la fois
De grâce et de fierté sut composer sa voix.
Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,
Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.
Est-ce un mal ? Eh ! plutôt rendons grâces aux dieux.
Un faux éclat longtemps ne peut tromper nos yeux,
Et notre langue même, à tout esprit vulgaire
De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,
L'avertit dès l'abord que s'il y veut monter
Il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter,
Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,
S'élever jusqu'au faîte ou ramper dans la fange.

versalité de la langue française, et surtout ce qu'il dit de la langue italienne. V. 372, 373, 374. Éd. 1826 et 1839 :

Naître des langues sœurs, dont le temps et l'usage,
Consacrant par degrés l'idiome naissant,
Illustrèrent la source et polirent l'accent.

Étrange manie que celle d'altérer les textes !

V. 392. Boileau, *Sat.* IX :

Et ne savez-vous pas que sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré;
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ?

Horace, *Epit. ad Pis.*, avait dit :

Sic animis natum inventumque poema juvandis,
Si paulum a summo discessit, vergit ad imum.

HERMÈS

FRAGMENTS

I

. . . . . .
ns nos vastes cités, par le sort partagés,
ıs deux injustes lois les hommes sont rangés.
s uns, princes et grands, d'une avide opulence
Étalent sans pudeur la barbare insolence;
Les autres, sans pudeur, vils clients de ces grands,
Vont ramper sous les murs qui cachent leurs tyrans,
Admirer ces palais aux colonnes hautaines
Dont eux-même ont payé les splendeurs inhumaines,
Qu'eux-même ont arrachés aux entrailles des monts,
Et tout trempés encor des sueurs de leurs fronts.

Moi, je me plus toujours, client de la nature,
A voir son opulence et bienfaisante et pure,

I. — V. 1. Éd. 1826 :
Dans nos vastes États, par le sort partagés

Cherchant loin de nos murs les temples, les palais
Où la Divinité me révèle ses traits,
Ces monts, vainqueurs sacrés des fureurs du tonnerre,
Ces chênes, ces sapins, premiers-nés de la terre.
Les pleurs des malheureux n'ont point teint ces lambris.
D'un feu religieux le saint poëte épris
Cherche leur pur éther et plane sur leur cime.
Mer bruyante, la voix du poëte sublime
Lutte contre les vents ; et tes flots agités
Sont moins forts, moins puissants que ses vers indomptés.
A l'aspect du volcan, aux astres élancée,
Luit, vole avec l'Etna, la bouillante pensée.

Heureux qui sait aimer ce trouble auguste et grand !
Seul il rêve en silence à la voix du torrent
Qui le long des rochers se précipite et tonne ;
Son esprit en torrent et s'élance et bouillonne.
Là je vais dans mon sein méditant à loisir
Des chants à faire entendre aux siècles à venir ;
Là, dans la nuit des cœurs qu'osa sonder Homère,
Cet aveugle divin et me guide et m'éclaire.
Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,
Franchit avec Lucrèce, au flambeau de Newton,
La ceinture d'azur sur le globe étendue.

V. 24. C'est la même image que dans les premières strophes de l'*Ode au Vengeur*, de Le Brun. — « *Aux astres élancée.* » Hyperbole hardie qu'on rencontre souvent dans Virgile.

V. 35. Lucrèce la franchissait au flambeau d'Épicure (III, 1). On peut comparer avec les vers d'André le fragment du livre III du poëme de Le Brun :

Qu'il est beau de franchir, loin des vulgaires yeux,
Ces abîmes d'azur où nagent tant de cieux ! etc.

Mais si Le Brun et Chénier sont dans le même courant scientifique et philosophique, qui est celui de leur époque, Chénier, sous le rapport poétique, laisse Le Brun bien loin

vois l'être et la vie et leur source inconnue,
ns les fleuves d'éther tous les mondes roulants;
poursuis la comète aux crins étincelants,
s astres et leurs poids, leurs formes, leurs distances;
voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
nme eux, astre, soudain je m'entoure de feux;
ns l'éternel concert je me place avec eux:
moi leurs doubles lois agissent et respirent;
sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent;
moi qui les attire ils pèsent à leur tour.
éléments divers, leur haine, leur amour,
causes, l'infini s'ouvre à mon œil avide.
ntôt redescendu sur notre fange humide,
rapporte des vers de nature enflammés,
x purs rayons des dieux dans ma course allumés.
outez donc ces chants d'Hermès dépositaires,
l'homme antique, errant dans ses routes premières,
it revivre à vos yeux l'empreinte de ses pas.
Mais dans peu, m'élançant aux armes, aux combats,
Je dirai l'Amérique à l'Europe montrée;
J'irai dans cette riche et sauvage contrée
Soumettre au Mançanar le vaste Maranon.

derrière lui. La Fontaine apparaît parfois comme un des génies inspirateurs d'André; ainsi qu'André, il avait abordé et dégagé des fables antiques ces grands mystères de la nature. Il est bon de mettre en regard de tout ce passage ces beaux vers de La Fontaine, *Fab.* VII, XVIII:

J'aperçois le soleil; quelle en est la figure?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour;
Mais si je le voyais là-haut, dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Sa distance me fait juge de sa grandeur;
Sur l'angle et les côtés ma main le détermine.
L'ignorant le croit plat; j'épaissis sa rondeur:
Je le rends immobile; et la terre chemine.

V. 57. Le *Mançanar*, c'est le ruisseau qui passe à Madrid; le *Maranon*, c'est le *fleuve des Amazones*.

Plus loin dans l'avenir je porterai mon nom,
Celui de cette Europe en grands exploits féconde,
Que nos jours ne sont loin des premiers jours du monde.

II

. . . . . .

Avant que des États la base fût constante,
Avant que de pouvoir, à pas mieux assurés,
Des sciences, des arts monter quelques degrés,
Du temps et du besoin l'inévitable empire
Dut avoir aux humains enseigné l'art d'écrire.
D'autres arts l'ont poli ; mais aux arts, le premier,
Lui seul des vrais succès put ouvrir le sentier.
Sur la feuille d'Égypte ou sur la peau ductile,
Même un jour sur le dos d'un albâtre docile,
Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,
Une main éloquente, avec cet art divin,
Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée,
L'abstraite intelligence et palpable et tracée ;
Peint des sons à nos yeux, et transmet à la fois

V. 58. « *Plus loin... que nos jours.* » Le *que*, rejeté deux vers plus loin, donne à la phrase une construction embarrassée.

II. — V. 1. Cf. Lucrèce, V, 1439. On peut rapprocher de Lucrèce et d'André le début des *Astronomiques* de Manilius et les vers de Boileau, *Art poét.* IV, sur la naissance et l'influence première de la poésie, lequel débute avec le ton d'André :

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné les lois, etc.

Voyez aussi l'ode de J.-B. Rousseau, II, x, *sur la mort du prince de Conti.*

Éd. 1826 :

Avant que des cités la base fût constante.

V. 8. Sur le papyrus, voyez Pline, *Hist. nat.* XIII, XI et XII.

e voix aux couleurs, des couleurs à la voix

ınd des premiers traités la fraternelle chaîne
mmença d'approcher, d'unir la race humaine,
terre, et de hauts monts, des fleuves, des forêts,
s contrats attestés garants sûrs et muets,
ırent le livre auguste et les lettres sacrées
i faisaient lire aux yeux les promesses jurées.
ns la suite peut-être ils voulurent sur soi
n de l'autre emporter la parole et la foi :
surent donc, broyant de liquides matières,
ın sur l'autre imprimer leurs images grossières,
celle du témoin, homme, plante ou rocher,
i vit jurer leur bouche et leurs mains se toucher.
là, dans l'Orient ces colonnes savantes,
ıis, prêtres, animaux, peints en scènes vivantes,
: la religion ténébreux monuments,
Pour les sages futurs laborieux tourments,
Archives de l'État, où les mains politiques
Traçaient en longs tableaux les annales publiques.
De là, dans un amas d'emblèmes captieux,
Pour le peuple ignorant monstres religieux,
Des membres ennemis vont composer ensemble
Un seul tout, étonné du nœud qui le rassemble :
Un corps de femme au front d'un aigle enfant des airs
Joint l'écaille et les flancs d'un habitant des mers.

V. 22. « *Sur soi,* » sur leur corps. Il fait allusion au tatouage.

V. 28. Il désigne les monuments hiéroglyphiques de l'Égypte, couverts de l'écriture sacrée, connue des prêtres et ignorée de la foule.

V. 39. Tel est le portrait que, dans des vers traduits par La Fontaine, Virgile trace de Scylla, *Énéide*, III, 426 :

Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo

Cet art simple et grossier nous a suffi peut-être
Tant que tous nos discours n'ont su voir ni connaître
Que les objets présents dans la nature épars,
Et que tout notre esprit était dans nos regards.
Mais on vit, quand vers l'homme on apprit à descendre,
Quand il fallut fixer, nommer, écrire, entendre,
Du cœur, des passions les plus secrets détours,
Les espaces du temps ou plus longs ou plus courts,
Quel cercle étroit bornait cette antique écriture.
Plus on y mit de soins, plus incertaine, obscure,
Du sens confus et vague elle épaissit la nuit.
Quelque peuple à la fin, par le travail instruit,
Compte combien de mots l'héréditaire usage
A transmis jusqu'à lui pour former un langage.
Pour chacun de ces mots un signe est inventé,
Et la main qui l'entend des lèvres répété
Se souvient d'en tracer cette image fidèle ;
Et sitôt qu'une idée inconnue et nouvelle
Grossit d'un mot nouveau ces mots déjà nombreux,
Un nouveau signe accourt s'enrôler avec eux.

C'est alors, sur des pas si faciles à suivre,
Que l'esprit des humains est assuré de vivre ;
C'est alors que le fer à la pierre, aux métaux,
Livre en dépôt sacré, pour les âges nouveaux,
Nos âmes et nos mœurs fidèlement gardées ;
Et l'œil sait reconnaître une forme aux idées.
Dès lors des grands aïeux les travaux, les vertus
Ne sont point pour leurs fils des exemples perdus.

Pube tenus; postrema immani corpore pistrix :
Delphinum caudas utero commissa luporum.

passé du présent est l'arbitre et le père,
conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.
aïeux, les enfants, les arrière-neveux,
ıs sont du même temps, ils ont les mêmes vœux.
patrie au milieu des embûches, des traîtres,
nonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,
ırche ce qu'ils feraient en un danger pareil,
les siècles vieillis assemble le conseil.

III

. . . . . .

ıssez de vos autels, juges vains et frivoles,
héros conquérants, meurtrières idoles,
ıs ces grands noms, enfants des crimes, des malheurs,
De massacres fumants, teints de sang et de pleurs.
Venez tomber aux pieds de plus nobles images :
Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants,
Ont éclairé la terre et mérité l'encens ;
Qui, dépouillés d'eux-même et vivant pour leurs frères,
Les ont soumis au frein des règles salutaires,
Au joug de leur bonheur ; les ont faits citoyens ;
En leur donnant des lois leur ont donné des biens,
Des forces, des parents, la liberté, la vie ;

III. — V. 2. « *Meurtrières idoles.* » Racine, *Phèdre*, V, VII, a employé « meurtrière » dans la même acception poétique :

Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux,
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs *meurtrières*.

V. 8. Cf. Lucrèce, V, 19.

Enfin qui d'un pays ont fait une patrie.
Et que de fois pourtant leurs frères envieux
Ont d'affronts insensés, de mépris odieux,
Accueilli les bienfaits de ces illustres guides,
Comme dans leurs maisons ces animaux stupides
Dont la dent méfiante ose outrager la main
Qui se tendait vers eux pour apaiser leur faim!
Mais n'importe; un grand homme au milieu des supplices
Goûte de la vertu les augustes délices.
Il le sait, les humains sont injustes, ingrats.
Que leurs yeux un moment ne le connaissent pas;
Qu'un jour, entre eux et lui, s'élève avec murmure
D'insectes ennemis une nuée obscure;
N'importe, il les instruit, il les aime pour eux.
Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.
Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence,
Doit être son ouvrage et non sa récompense,
Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,
De ses soins, de sa vie, est un prix assez beau.
Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
Les sages opprimés que soutient son exemple;
Des méchants dans soi-même il brave la noirceur :
C'est là qu'il sait les fuir; son asile est son cœur.
De ce faîte serein, son Olympe sublime,
Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime

V. 21. Œuvres en prose, p. 171 : « C'est surtout quand les sacrifices qu'il faut faire à la vérité, à la liberté, à la patrie, sont dangereux et difficiles, qu'ils sont accompagnés aussi d'ineffables délices. C'est au milieu des délations, des outrages, des proscriptions; c'est dans les cachots, c'est sur les échafauds que la vertu, la probité, la constance, savourent la volupté d'une conscience orgueilleuse et pure. »

V. 26. Allusion à Socrate, attaqué par Aristophane.

V. 38. C'est le δαίμων de Socrate. Tout ce passage est une apologie du philosophe. Peut-être y a-t-il au fond un sentiment tout personnel. André, qui travailla

ıte ses pensers, vit dans son cœur brûlant,
ıvaille son sommeil actif et vigilant,
rache au long repos sa nuit laborieuse,
lume avant le jour sa lampe studieuse,
ıi montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,
dompté dans la guerre, opulent dans la paix;
n beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,
:s siècles prosternés au pied de sa mémoire.

ır ses sueurs bientôt l'édifice s'accroît.
ı vain l'esprit du peuple est rampant, est étroit;
ı vain le seul présent les frappe et les entraîne;
ı vain leur raison faible et leur vue incertaine
peut de ses regards suivre les profondeurs,
sa raison céleste atteindre les hauteurs;
appelle les dieux à son conseil suprême.
s décrets, confiés à la voix des dieux même,
Entraînent sans convaincre, et le monde ébloui
Pense adorer les dieux en n'adorant que lui.
Il fait honneur aux dieux de son divin ouvrage.
C'est alors qu'il a vu tantôt à son passage
Un buisson enflammé recéler l'Éternel;
C'est alors qu'il rapporte, en un jour solennel,
De la montagne ardente et du sein du tonnerre,

beaucoup à l'Hermès pendant sa retraite à Versailles, en 1793, ne serait-il pas un des sages opprimés que soutient l'exemple de Socrate?

V. 51 et 52 :

Ne peuvent de son vol atteindre les hauteurs,
Ni suivre ses regards jusqu'en leurs profondeurs.

V. 55. « *Sans convaincre.* » Au milieu des chants louangeurs du poëte, le philosophe fait ses réserves, André ne se laisse pas éblouir, comme le monde, à la voix des dieux mêmes.

V. 59. Première apparition de Dieu à Moïse (*Exode*, III, 1).

La voix de Dieu lui-même écrite sur la pierre ;
Ou c'est alors qu'au fond de ses augustes bois
Une nymphe l'appelle et lui trace des lois,
Et qu'un oiseau divin, messager de miracles,
A son oreille vient lui dicter des oracles.
Tout agit pour lui seul, et la tempête et l'air,
Et le cri des forêts, et la foudre et l'éclair,
Tout : il prend à témoin le monde et la nature !
Mensonge grand et saint, glorieuse imposture,
Quand au peuple trompé ce piége généreux
Lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux !

V. 62. Seconde apparition de Dieu à Moïse sur le Sinaï, où il lui dicte les lois que Moïse a renfermées dans le Deutéronome. *Exode*, XIX, III ; XXXIII, I ; XXIV, II.

V. 64. Numa et la nymphe Égérie. Voyez Plutarque, qui de Numa (IV) rapproche Zaleucus, Minos, Zoroastre, Lycurgue.

V. 65. L'*oiseau divin*, c'est la colombe de Mahomet.

V. 70. [Horace, *Odes*, III, XI, donne à Hypermnestre sauvant son époux l'épithète de *splendide mendax*. Cicéron, *pro Milone*, XXVII : « Miloni palam clamare atque mentiri gloriose liceret. » Mais c'est de l'exclamation magnifique du Tasse dans l'épisode d'Olinde et de Sophronie, II, XXII, qu'ici le poëte s'est surtout souvenu :

Magnanima menzogna ! etc.

BOISSONADE].

Cf. Euripide, *Bacch.* 334.

POËMES

NOTES SUR L'HERMÈS

trait des Portraits littéraires de M. Sainte-Beuve. — *Documents sur André Chénier.*)

---

utes les notes et tous les papiers d'André Chénier, relatifs à son
nés, sont marqués en marge d'un delta; un chiffre, ou l'une des
premières lettres de l'alphabet grec, indique celui des trois chants
el se rapporte la note ou le fragment. Le poëme devait avoir trois
ts, à ce qu'il semble : le premier, sur l'origine de la terre, la for-
on des animaux, de l'homme; le second, sur l'homme en particu
mécanisme de ses sens et de son intelligence, ses erreurs depuis
usqu'à la naissance des sociétés, l'origine des religions;
ne, sur la société politique, la constitution de la morale et
on des sciences. Le tout devait se clore par un exposé du sys-
du monde selon la science la plus avancée.

quelques notes qui se rapportent au projet du premier chant
ractérisent :

I. — « Il faut magnifiquement représenter la terre sous l'em-

Hermès. — [*L'Hermès* nous montre André Chénier aussi pleinement et aussi chaudement de son siècle, à sa manière, que pouvait l'être Raynal ou Diderot.

La doctrine du dix-huitième siècle était, au fond, le matérialisme, ou le panthéisme, ou encore le naturisme, comme on voudra l'appeler; elle a eu ses philosophes, et même ses poëtes en prose, Boulanger, Buffon; elle devait provoquer son Lucrèce. Cela est si vrai, et c'était tellement le mouvement et la pente d'alors de solliciter un tel poëte, que, vers 1780 et dans les années qui suivent, nous trouvons trois talents occupés du même sujet et visant chacun à la gloire difficile d'un poëme sur la nature des choses. Le Brun tentait l'œuvre d'après Buffon; Fontanes, dans sa première jeunesse, s'y essayait sérieusement, comme l'attestent deux fragments, dont l'un surtout (tome I[er] de ses œuvres, page 381) est d'une réelle beauté. André Chénier s'y poussa plus avant qu'aucun, et, par la vigueur des idées comme par celle du pinceau, il était bien digne de produire un vrai poëme didactique dans le grand sens.

Mais la révolution vint; dix années, fin de l'époque, s'écroulèrent brusquement avec ce qu'elles promettaient, et abîmèrent les projets ou les hommes; les trois *Hermès* manquèrent; la poésie du dix-huitième siècle n'eut pas son Buffon. Delille ne fit que rimer gentiment les *Trois Règnes*. Sainte-Beuve.]

I. — C'est sous ce même emblème métaphorique que Lucrèce, au livre II, représente la terre.

blème métaphorique d'un grand animal qui vit, se meut, et est sujet à des changements, des révolutions, des fièvres, des dérangements dans la circulation de son sang. »

II. — « Il faut finir le chant 1^er^ par une magnifique description de toutes les espèces animales et végétales naissant; et, au printemps, la terre *prægnans;* et, dans les chaleurs de l'été, toutes les espèces animales et végétales se livrant aux feux de l'amour et transmettant à leur postérité les semences de vie confiées à leurs entrailles. »

Ce magnifique et fécond printemps, alors, dit-il,

Que la terre est nubile et brûle d'être mère,

devait être imité de celui de Virgile, au livre II des *Géorgiques : Tum Pater omnipotens*, etc., etc., quand Jupiter

De sa puissante épouse emplit les vastes flancs.

II. — Virgile, *Géorg.* II, 324 :

Vere tument terræ et genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens fecundis imbribus æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fetus, etc.

Cf. Virgile, *Géorg.* III, 242. Cette description des fureurs de l'amour a été tentée par bien des poëtes. Euripide, dans un fragment dont la place est incertaine, que les uns rapportent à *OEdipe*, les autres à *Hippolyte*, et que nous a conservé Athénée, XIII, VIII, p. 599, F, a exprimé la même pensée que Virgile, dans deux vers qui se rapportent à ceux qu'a imités André :

Ἐρᾷ δ ὁ σεμνὸς οὐρανὸς πληρούμενος
ὄμβρου πεσεῖν εἰς γαῖαν Ἀφροδίτης ὕπο

Athénée, à la suite d'Euripide, cite Eschyle, les *Danaïdes*. Voyez le magnifique début du poëme de Lucrèce; le *Pervigilium Veneris*, 59; Stace, *Silv.* I, II, 183; Manilius, III, 647. — Parmi les poëtes grecs, Oppien est de ceux qui ne savent pas résister à cette voluptueuse peinture; aussi a-t-il tracé deux fois le tableau de toutes les espèces se livrant au feu de l'amour : *de Venat.* I, 383, et *de Piscat.* I, 473. Le Tasse, *Aminte*, I, I, semble avoir imité Oppien quand il peint *la dolce primavera*. Thomson, *Seas. Spring*, dans la peinture de l'amour, a moins de feu, moins de fougue; sa muse est plus philosophique que passionnée. Saint-Lambert est, comme toujours, difficile à juger; son style est généralement dans un certain milieu, trop tempéré, trop froid. Le Brun avait tenté ce tableau, dans un fragment de son poëme de *la Nature*, au chant IV.

III. — C'est là sans doute qu'il se proposait de peindre « toutes espèces à qui la nature ou les plaisirs (*per Veneris res*) ont ouvert les portes de la vie. »

IV. — « Traduire quelque part, se dit-il, le ***magnum crescendi nissis certamen habenis.*** »

V. — Il revient, en plus d'un endroit, sur ce système naturel des atomes, ou, comme il les appelle, des ***organes secrets vivants*** dont l'infinité constitue

L'océan éternel où bouillonne la vie.

VI. — « Ces atomes de vie, ces semences premières, sont toujours en égale quantité sur la terre et toujours en mouvement. passent de corps en corps, s'alambiquent, s'élaborent, se tra- aulent, fermentent, se subtilisent dans leur rapport avec le vase ù ils sont actuellement contenus. Ils entrent dans un végétal : is en sont la sève, la force, les sucs nourriciers. Ce végétal est mangé par quelque animal ; alors ils se transforment en sang et en cette substance qui produira un autre animal et qui fait vivre les espèces... Ou, dans un chêne, ce qu'il y a de plus subtil se rassemble dans le gland. »

VII. — « Quand la terre forma les espèces animales, plusieurs

III. — Lucrèce, II, 172 :

> Ipsaque deducit dux vitæ dia Voluptas
> Ut *res per Veneris* blanditim sæcla propagent,
> Ne genus occidat humanum. . . . . .

IV. — Lucrèce, V, 784 :

> Arboribusque datum 'st variis exinde per auras
> Crescendi magnum immissis certamen habenis.

On peut remarquer que, dans les passages d'auteurs anciens qu'André note sur ses manuscrits, il cite toujours de mémoire.

V. — Ce système naturel des atomes est la base même de la théorie qu'expose Lucrèce au livre I, et qu'il continue au livre II, comparant comme André cette multitude d'atomes à un océan (v. 549) :

> Unde, ubi, qua vi et quo pacto congressa coibunt
> Materiæ tanto in pelago turbaque aliena.

VI. — Voyez les mêmes pensées dans Lucrèce, I, 270, et II, 878.

VII. — C'est ce que développe Lucrèce, V, 834 et suiv., en établissant que ces créations n'étaient que des degrés pour arriver à d'autres créations plus parfaites, ces

périrent par plusieurs causes à développer. Alors d'autres corps organisés (car les *organes vivants secrets* meuvent les végétaux, *minéraux* (1) et tout) héritèrent de la quantité d'atomes de vie qui étaient entrés dans la composition de celles qui s'étaient détruites, et se formèrent de leurs débris. »

VIII. — C'est au second chant que devait se trouver l'explication qu'il tente de l'origine des religions. Il n'en distingue pas même le nom de celui de la superstition pure, et ce qui se rapporte à cette partie du poëme, dans ses papiers, est volontiers marqué en marge du mot flétrissant δεισιδαιμονία.

IX. — « Tout accident naturel dont la cause était inconnue, un ouragan, une inondation, une éruption de volcan, étaient regardés comme une vengeance céleste..... »

X. — « L'homme égaré de la voie, effrayé de quelques phénomènes terribles, se jeta dans toutes les superstitions, le feu, les démons.... Ainsi le voyageur, dans les terreurs de la nuit, regarde et voit dans les nuages des centaures, des lions, des

premiers êtres n'étant organisés que pour une vie individuelle, et étant impropres à la reproduction de l'espèce.

(1) Tout en copiant exactement le manuscrit, M. Sainte-Beuve remarque que c'est peut-être *animaux* qu'il a voulu dire. Si André a réellement voulu dire *minéraux*, c'est qu'il pensait que la vie est dans tout, et que la transformation de la matière lui constitue une existence, non pas active à la façon des animaux et des végétaux, mais passive.

VIII. — [Par ses plans de poésie physique, en retournant à Empédocle, André était de plus le contemporain et comme le disciple de Lamarck et de Cabanis; il ne l'est pas moins de Boulanger et de tout son siècle, par l'explication qu'il tente de l'origine des religions. — Ici l'on a peu à regretter qu'André n'ait pas mené plus loin ses projets: il n'aurait en rien échappé, malgré toute sa nouveauté de style, au lieu commun d'alentour, et il aurait reproduit, sans trop de variantes, le fond de d'Holbach ou de l'*Essai sur les préjugés*. SAINTE-BEUVE.]

IX. — Lucrèce, V, 1217. Passage célèbre où Bayle prétend que Lucrèce a désigné la Providence. Tacite, *Annales*, I, XXVIII, a dit : « Sunt mobiles ad superstitionem perculsæ semel mentes. »

X. — Lucrèce, V, 49. — En parlant de ces frayeurs des hommes, Lucrèce, VI, 34 :

Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus
Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis, quam
Quæ pueri in tenebris pavitant finguntque futura.

Cf. Lucrèce, V, 1160.

ns, et mille autres formes fantastiques. Les superstitions
nt la teinture de l'esprit des peuples, c'est-à-dire des cli-
. Rapide multitude d'exemples. Mais l'imitation et l'autorité
gent le caractère. De là souvent un peuple qui aime à rire
oit que diable et qu'enfer. »

— Il se réservait pourtant de grands et sombres tableaux à re-
er :

Lorsqu'il sera question des sacrifices humains, ne pas ou-
ce que partout on a appelé les jugements de Dieu, les fers
s, l'eau bouillante, les combats particuliers. Que d'hommes
tous les pays ont été immolés pour un éclat de tonnerre ou
autre cause!.... »

ut sur des autels j'entends mugir Apis
le dieu d'Ammon, aboyer Anubis. »

I. — Mais voici le génie d'expression qui se retrouve :
Des opinions puissantes, un vaste échafaudage politique ou

XI. — Comme le dit Lucrèce, I, 84 :

. . . . . Sæpius olim
Religio peperit scelerosa et impia facta.

Lucrèce cite comme exemple le sacrifice d'Iphigénie qu'on immole à la demande de Calchas, pour obtenir un souffle de la brise :

Tantum religio potuit suadere malorum !

« *Apis*, » dieu égyptien, ou mieux, l'emblème d'Osiris ; c'était le taureau sacré auquel on rendait des honneurs (Hérodote, III, XXVIII). — « *Ammon*, » le Jupiter égyptien, qu'on représente avec une tête de bélier (Hérodote, II, XLII).— « *Anubis*, » le Mercure égyptien, représenté sous la forme d'un chien. Voy. Plutarque, *de Isi et Osiri*, XIV. Cf. Diodore, III, LXXIII, XVII, L. — Ovide, *Mét.* V, 17 : « Corniger Ammon ; » et *Mét.* IX, 689 : « Latrator Anubis. » — Virgile, *Énéide*, VIII, 698 :

Omnigenumque deum monstra et latrator Anubis.

XII. — Virgile, *Géorg.* III, 269 :

Illas ducit amor trans Gargara, transque sonantem
Ascanium ; superant montes, et flumina tranant :
Continuoque, avidis ubi subdita flamma medullis,
Vere magis (quia vere calor redit ossibus) illæ,
Ore omnes versæ ad Zephyrum, stant rupibus altis
Exceptantque leves auras ; et sæpe sine ullis
Conjugiis vento gravidæ (mirabile dictu !)
Saxa per et scopulos et depressas convalles
Diffugiunt. . . . . .

Cette antique croyance fut appuyée par Aristote, *Hist. an.* VI, 18, et Varro, *de Re rust.* II, I, 19. — Dans Homère, *Iliade*, XVI, 150, nous voyons les coursiers d'A-

religieux, ont souvent été produits par une idée sans fondement, une rêverie, un vain fantôme,

Comme on feint qu'au printemps d'amoureux aiguillons
La cavale agitée erre dans les vallons,
Et, n'ayant d'autre époux que l'air qu'elle respire,
Devient épouse et mère au souffle du zéphire. »

XIII. -- « La plupart des fables furent sans doute des emblèmes et des apologues des sages (expliquer cela comme Lucrèce au livre III). C'est ainsi que l'on fit tels et tels dogmes, tels et tels dieux... mystères... initiations. Le peuple prit au propre ce qui était dit au figuré. C'est ici qu'il faut traduire une belle comparaison du poëte Lucile, conservée par Lactance (*Inst. div.* liv. I, ch. XXII) :

Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena
Vivere et esse homines, sic istic omnia ficta
Vera putant...

Sur quoi le bon Lactance, qui ne pensait pas se faire son procès

chille, Xanthe et Balie : « Τοὺς ἔτεκε Ζεφύρῳ ἀνέμῳ Ἅρπυια Ποδάργη. » Et *Iliade*, XX, 223, les cavales d'Érichthonius : « Τάων καὶ βορέης ἠράσσατο βοσκομενάων. » Ælien, *Hist. an.* IV, VI, citant justement ce vers d'Homère, combat l'opinion d'Aristote, et dit que cette croyance vient de ce que les chevaux se délectent du vent, l'aspirent, s'en gonflent les naseaux, ἐξανεμῶνται.

Du reste, même parmi les anciens, plus d'un, avec Oppien (*de Venat.* III, 355), a dû rejeter cette croyance parmi les fables. Le Tasse, *Ger. lib.* VII, LXXVI, s'est souvenu des vers de Virgile, quand il a voulu célébrer le cheval de Raymond. Et La Fontaine, qui aimait les symboles, dit du coursier d'Adonis :

Une jument d'Ida l'engendra d'un des vents.

André, se saisissant de cette même idée, la transforme en comparaison, rajeunit la pensée de cette fable antique, et reste original en imitant Virgile; il étaye un penser nouveau sur une antique et poétique idée.

XIII. — Lucrèce dit que les fables de Tantale, de Titye, de Sisyphe, ne sont que les emblèmes des passions et des faiblesses qui agitent l'âme humaine. Voyez encore Lucrèce, IV, 597. — Corneille, dans *Polyeucte*, IV, VI, avait exprimé cette pensée :

Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques,
Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir.

Voici le passage complet de Lactance que rappelle André : « Nam Lucilius eorum

même, ajoute, avec beaucoup de sens, que les enfants sont excusables que les hommes faits : *Illi enim simulacra homines putant esse, hi deos.* »

XIV. — « Mais quoi ! tant de grands hommes ont cru tout la... Avez-vous plus d'esprit, de sens, de savoir ?... Non ; mais ci une source d'erreur bien ordinaire : beaucoup d'hommes, nciblement attachés aux préjugés de leur enfance, mettent leur re, leur piété, à prouver aux autres un système avant de se le ver à eux-mêmes. Ils disent : Ce système, je ne veux point miner pour moi. Il est vrai, il est incontestable, et, de ma- e ou d'autre, il faut que je le démontre. Alors, plus ils ont prit, de pénétration, de savoir, plus ils sont habiles à se faire sion, à inventer, à unir, à colorer les sophismes, à tordre et gurer tous les faits pour en étayer leur échafaudage... Et, pour citer qu'un exemple et un grand exemple, il est bien clair que, ns tout ce qui regarde la métaphysique et la religion, Pascal n'a jamais suivi une autre méthode. »

Ce second chant devait renfermer, du ton lugubre d'un Pline l'Ancien, le tableau des premières misères, des égarements et des anarchies de l'humanité commençante. Les déluges, qu'il s'était d'abord proposé de mettre dans le premier chant, auraient sans doute mieux trouvé leur cadre dans celui-ci :

stultitiam, qui simulachra deos putant esse, deridet his verbis :

> Terricolas Lamias Fauni, quas Pompillique
> Instituere Numæ ; tremit has ; hic omnia ponit.
> Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena
> Vivere et esse homines, sic istic omnia ficta
> Vera putant ; credunt signis cor inesse ahenis.
> Pergula pictorum. Veri nihil : omnia ficta.

Poeta quidem stultos homines infantibus comparavit : at ego multo imprudentiores esse dico. Illi enim simulachra homines putant esse, hi deos. Illos ætas facit putare quod non est ; hos stultitia. »

XIV. — Comme le remarque avec raison M. Sainte-Beuve, « André ne voyait Pascal que dans l'atmosphère d'alors, et, pour ainsi dire, à travers Condorcet. » Cette note d'André résume toute son époque ; le dix-huitième siècle supprimait la foi, seule route qui mène à la certitude en tout ce qui concerne la religion. Du jour où Pascal eut la foi, il eut la certitude, et son système consista à faire passer dans l'âme d'autrui la foi qu'il avait dans la sienne. Mais, en allant au fond de la pensée d'André, il est visible que c'est la foi en elle-même qu'il attaque et traite de superstition.

XV. — « Peindre les différents déluges qui détruisirent tout... La mer Caspienne, lac Aral et mer Noire réunis... l'éruption par l'Hellespont... Les hommes se sauvèrent au sommet des montagnes :

Et vetus inventa est in montibus anchora summis.
(Ovide, *Mét.* liv. XV, 265.)

La ville d'*Ancyre* fut fondée sur une montagne où l'on trouva une *ancre*. »

XVI. — Il voulait peindre les autels de pierre, alors posés au bord de la mer, et qui se trouvent aujourd'hui au-dessus de son niveau, les membres des grands animaux primitifs errant au gré des ondes, et leurs os déposés en amas immenses sur les côtes des continents. Il ne voyait dans les pagodes souterraines, d'après le voyageur Sonnerat, que les habitacles des Septentrionaux qui arrivaient dans le Midi et fuyaient, sous terre, les fureurs du soleil. Il eût expliqué, par quelque chose d'analogue peut-être, la base impie de la religion des Éthiopiens et le vœu présumé de son fondateur :

« Il croit (aveugle erreur !) que de l'ingratitude
Un peuple tout entier peut se faire une étude,
L'établir pour son culte, et de dieux bienfaisants
Blasphémer de concert les augustes présents. »

XVII. — A ces époques de tâtonnements et de délire, avant la vraie civilisation trouvée, que de vies humaines en pure perte dépensées !

« Que de générations l'une sur l'autre entassées, dont l'amas
Sur les temps écoulés invisible et flottant
A tracé dans cette onde un sillon d'un instant ! »

XV. — Les différents déluges auxquels André fait allusion sont, d'abord le déluge universel de la Bible (*Genèse*, VII, II), ensuite les déluges connus des anciens, tels que ceux d'Ogygès, de Deucalion, de Dardanus. Voy. Nonnus, *Dionys.* III, 204 ; Ovide, *Mét.* I ; Clément d'Alex. *Strom.* I, p. 235.

XVI. — Le fait relatif à la religion des Éthiopiens, dont parle André, est relaté dans Diodore, III, IX. Quelques peuplades éthiopiennes ne reconnaissaient pas de dieu ; lorsque le soleil se levait, comme s'il était leur plus cruel ennemi, ils se retiraient dans les marais en blasphémant.

ojets comme s'il devait vivre mille ans. Le vieillard qui a usé
ie est inquiet et triste. Son importune envie ne voudrait pas
la jeunesse l'usât à son tour. Il crie : Tout est vanité ! —
n, tout est vain sans doute, et cette manie, cette inquié-
, cette fausse philosophie, venue malgré toi lorsque tu ne
ux plus remuer, est plus vaine encore que tout le reste.

« La terre est éternellement en mouvement. Chaque chose
naît, meurt et se dissout. Cette particule de terre a été du fu-
ier, elle devient un trône, et, qui plus est, un roi. « Le monde
une branloire perpétuelle, » dit Montaigne (à cette occasion,
conquérants, les bouleversements successifs des invasions,
s conquêtes, d'ici, de là...). Les hommes ne font attention à
oulis perpétuel que quand ils en sont les victimes: il est pour-
t toujours. L'homme ne juge les choses que dans le rapport
u'elles ont avec lui. Affecté de telle manière, il appelle un ac-
ent un bien ; affecté de telle autre manière, il l'appellera un
l. La chose est pourtant la même, et rien n'a changé que
i...

Et si le bien existe, il doit seul exister. »

XXIII. — Le poëte se proposait de clore le morceau des sens par le développement de cette idée :

« Si quelques individus, quelques générations, quelques peu-

Præterea cunctas itidem res vertere sese.
Vertunt se fluvii, frondes, et pabula læta
In pecudes : vertunt pecudes in corpora nostra
Naturam, et nostro de corpore sæpe ferarum
Augescunt vires, et corpora pennipotentum.

Mais la pensée d'André rappelle Shakspeare, *Haml.* V, I. — Le mot qu'André cite de Montaigne est au livre III, chap. II ; mais, pour la pensée, voyez Montaigne, II, XII.

Quant à l'existence absolue du bien, [André Chenier rentrerait ici dans le système de l'optimisme de Pope, s'il faisait intervenir Dieu ; mais, comme il s'en abstient absolument, il faut convenir que cette morale va plutôt à l'éthique de Spinosa, de même que sa physiologie corpusculaire allait à la philosophie zoologique de Lamark. SAINTE-BEUVE.]

XXIII. — L'image qui termine la pensée d'André est de Perse, *Sat.* V, 159 :

Nam luctata canis nodum abrupit ; attamen illi,
Quum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ.

Racine n'y songeait-il pas, quand Oreste dit, dans *Andromaque*, I, I :

. . . . . Et tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers *ma chaîne* et mes ennuis ?

ples, donnent dans un vice ou dans une erreur, cela n'empêche que l'âme et le jugement du genre humain tout entier ne soient portés à la vertu et à la vérité, comme le bois d'un arc, quoique courbé et plié un moment, n'en a pas moins un désir invincible d'être droit, et ne s'en redresse pas moins dès qu'il le peut. Pourtant, quand une longue habitude l'a tenu courbé, il ne se redresse plus; cela fournit un autre emblème :

. . . . . Et traîne
Encore après ses pas la moitié de sa chaîne. »

Le troisième chant devait embrasser la politique et la religion utile qui en dépend, la constitution des sociétés, la civilisation enfin, sous l'influence des illustres sages, des Orphée, des Numa, auxquels le poëte assimilait Moïse. Les fragments de l'*Hermès* (voir p. 350) se rapportent plus particulièrement à ce chant final.

XXIV. — « Chaque individu dans l'état sauvage est un tout indépendant; dans l'état de société, il est partie du tout, il vit de la vie commune. Ainsi, dans le chaos des poëtes, chaque germe, chaque élément est seul et n'obéit qu'à son poids; mais, quand tout cela est arrangé, chacun est un tout à part, et en même temps une partie du grand tout. Chaque monde roule sur lui-même et roule aussi autour du centre. Tous ont leurs lois à part, et toutes ces lois diverses tendent à une loi commune et forment l'univers... »

Mais ces soleils assis dans leur centre brûlant,
Et chacun roi d'un monde autour de lui roulant,
Ne gardent point eux-même une immobile place :
Chacun avec son monde emporté dans l'espace,
Ils cheminent eux-même : un invincible poids
Les courbe sous le joug d'infatigables lois,
Dont le pouvoir sacré, nécessaire, inflexible,
Leur fait poursuivre à tous un centre irrésistible.

XXV. — C'était une bien grande idée à André que de consacrer ainsi ce troisième chant à la description de l'ordre dans la société d'a-

ord, puis à l'exposé de l'ordre dans le système du monde, qui devenait léal réfléchissant et suprême. Il établit volontiers ses comparaisons a ordre à l'autre :

« On peut comparer (se dit-il) les âges instruits et savants, qui dairent ceux qui viennent après, à la queue étincelante des omètes. »

XXVI. — Il se promettait encore de « comparer les premiers ommes civilisés, qui vont civiliser leurs frères sauvages, aux léphants privés qu'on envoie apprivoiser les farouches; et par els moyens ces derniers. »

XXVII. — Le poëte, pour compléter ses tableaux, aurait parlé pro iquement de la découverte du nouveau monde :

« O destins, hâtez-vous d'amener ce grand jour qui... qui..., ais non, destins, éloignez ce jour funeste, et, s'il se peut, qu'il rrive jamais ! »

Et il aurait flétri les horreurs qui suivirent la conquête. Il n'aurait pas moins présagé Gama, et triomphé avec lui des périls suscités que lui opposa en vain

Des derniers Africains le cap noir de tempêtes!

XXVI. — [Hasard charmant! L'auteur du *Génie du christianisme* a rempli comme à plaisir la comparaison désirée, lorsqu'il nous a montré les missionnaires du Paraguay remontant les fleuves en pirogues, avec les nouveaux catéchumènes qui chantaient de saints cantiques : « Les néophytes répétaient les airs, dit-il, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. » SAINTE-BEUVE.]

XXVII. — « *Des derniers Africains.* » [Latinisme. Virgile, *Énéide*, XII, 334 : « *Ultima* Thraca » ; Horace, *Odes*, II, XVIII : « *Ultima* Africa ; » et *Odes*, I, XXXVI : « *Ultima* Hesperia. » Claudien, *Contre Rufin*, II, 148 : « Quidquid regat *ultima* Tethys. » J.-B. Rousseau, *Ode au prince de Vendôme*, imitant Horace : « Jusqu'à la *dernière* Hespérie. » Voltaire a dit même en prose : « Il étendit ses soins jusque sur cette partie du genre humain qu'on achète chez *les derniers Africains*. » BOISSONADE.]

ÉPILOGUE

O mon fils, mon *Hermès*, ma plus belle espérance,
O fruit des longs travaux de ma persévérance,
Toi, l'objet le plus cher des veilles de dix ans,
Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents ;
Confident de ma joie et remède à mes peines ;
Sur les lointaines mers, sur les terres lointaines,
Compagnon bien-aimé de mes pas incertains,
O mon fils, aujourd'hui quels seront tes destins ?
Une mère longtemps se cache ses alarmes ;
Elle-même à son fils veut attacher ses armes :
Mais, quand il faut partir, ses bras, ses faibles bras,
Ne peuvent sans terreur l'envoyer aux combats.
Dans la France, pour toi, que faut-il que j'espère ?
Jadis, enfant chéri, dans la maison d'un père
Qui te regardait naître et grandir sous ses yeux,
Tu pouvais sans péril, disciple curieux,
Sur tout ce qui frappait ton enfance attentive
Donner un libre essor à ta langue naïve.
Plus de père aujourd'hui ! le mensonge est puissant,
Il règne : dans ses mains luit un fer menaçant.
De la vérité sainte il déteste l'approche ;
Il craint que son regard ne lui fasse un reproche ;
Que ses traits, sa candeur, sa voix, son souvenir,
Tout mensonge qu'il est, ne le fasse pâlir.

V. 1. Ronsard aussi, *Am.* II, *Élég. à son livre*, s'adresse avec inquiétude à son livre au moment de s'en séparer :

Mon fils, si tu sçavois ce qu'on dira de toy.
Tu ne voudrois jamais déloger de chez moy ; etc.

ıs la vérité seule est une, est éternelle ;
.e mensonge varie, et l'homme trop fidèle
ange avec lui : pour lui les humains sont constants,
t roulent de mensonge en mensonge flottants...

Mais quand le temps aura précipité dans l'abîme ce qui est aujourd'hui sur le faîte, et que plusieurs siècles se seront écoulés l'un sur l'autre dans l'oubli, avec tout l'attirail des préjugés qui appartiennent à chacun d'eux, pour faire place à des siècles nouveaux et à des erreurs nouvelles....

Le français ne sera dans ce monde nouveau
Qu'une écriture antique et non plus un langage ;
Oh ! si tu vis encore, alors peut-être un sage,
Près d'une lampe assis, dans l'étude plongé,
Te retrouvant poudreux, obscur, demi-rongé,
Voudra creuser le sens de tes lignes pensantes :
Il verra si du moins tes feuilles innocentes
Méritaient ces rumeurs, ces tempêtes, ces cris
Qui vont sur toi, sans doute, éclater dans Paris ;...

alors, peut-être... on verra si... et si, en écrivant, j'ai connu d'autre passion

Que l'amour des humains et de la vérité !

V. 31. Ronsard, dans la pièce citée à la page précédente, suit le destin de son livre jusque dans l'avenir ; mais, il faut le dire, il y a dans la pensée de Ronsard plus d'orgueil que de grandeur :

Quelqu'un après mil ans, de mes vers estonné,
Voudra dedans mon Loir comme en Permesse boire,
Et, voyant mon pays, à peine voudra croire
Que d'un si petit champ tel poëte soit né.

Certes Ronsard est poëte ; mais André Chénier est, de plus, philosophe et moraliste.

V. 38. [Ce vers final, qui est toute la devise, un peu fastueuse, de la philosophie du dix-huitième siècle, exprime aussi l'entière inspiration de l'*Hermès*. SAINTE-BEUVE.]

FRAGMENTS

I

. . . . . .

Magellan, fils du Tage, et Drake et Bougainville
Et l'Anglais dont Neptune aux plus lointains climats
Reconnaissait la voile et respectait les pas.
Le Cancer sous les feux de son brûlant tropique
L'attire entre l'Asie et la vaste Amérique,
En des ports où jadis il entra le premier.
Là l'insulaire ardent, jadis hospitalier,
L'environne : il périt. Sa grande âme indignée,
Sur les flots, son domaine, à jamais promenée,
D'ouragans ténébreux bat le sinistre bord
Où son nom, ses vertus, n'ont point fléchi la mort.

FRAGMENTS. — I. Ce fragment, dont les onze premiers vers sont inédits, a été rectifié sur le manuscrit, que nous devons à M. Émile Deschamps, et qui ne porte aucun titre. C'est une énumération des plus célèbres navigateurs. Peut-être ce fragment appartenait-il à l'*Hermès*, peut-être aussi témoigne-t-il d'un *Poëme sur l'Amérique*. Il fut composé à la fin de 1793 ou au commencement de 1794, six ans après les dernières nouvelles qu'on reçut de La Peyrouse, en 1788 (voy. v. 16).

V. 2. Cook, qui périt dans une des îles Sandwich, sous les coups des insulaires, qui l'avaient reçu amicalement lors de son premier voyage.

V. 9. L'âme de Cook, *sur les flots, son domaine, à jamais promenée*, rappelle l'ombre errante de Polydore, au début de l'*Hécube* d'Euripide.

J'accuserai les vents et cette mer jalouse
Qui retient, qui peut-être a ravi La Peyrouse.
Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour
Et la gloire française imploraient son retour.
Six ans sont écoulés sans que la renommée
De son trépas au moins soit encore informée.
Malheureux ! un rocher inconnu sous les eaux
A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,
Dispersé ta dépouille au sein du gouffre immense?
Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,
Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain
As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin?
Ou plutôt dans une île, assis sur le rivage,
Attends-tu ton ami voguant de plage en plage;
Ton ami qui partout, jusqu'aux bornes des mers
Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers
Font plier notre globe entre deux monts de glace,
Aux flots de l'Océan court demander ta trace?
Malheureux! tes amis, souvent dans leurs banquets,
Disent en soupirant : « Reviendra-t-il jamais? »
Ta femme à son espoir, à ses vœux enchaînée,
Doutant de son veuvage ou de son hyménée,
N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,
Se reproche un sourire, et, tout entière aux pleurs,
Cherche en son lit désert, peuplé de ton image,
Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

V. 16. Toutes les éditions, par suite d'une lecture inattentive de M. de Latouche :
Dix ans sont écoulés sans que la renommée.

V. 25. D'Entrecasteaux, qui était parti en 1791 à la recherche de La Peyrouse.

II

Un Inca, racontant la conquête du Mexique par les Espagnols, que le peuple prenait pour des dieux, s'exprime ainsi :

Pour moi, je les crois fils de ces dieux malfaisants
Pour qui nos maux, nos pleurs, sont le plus doux encens.
Loin d'être dieux eux-même, ils sont tels que nous sommes,
Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,
Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté
Un tel excès de rage et de férocité?
Chez eux peut-être aussi qu'une avare nature
N'a point voulu nourrir cette race parjure.
Le cacao sans doute et ses glands onctueux
Dédaignent d'habiter leurs bois infructueux.
Leur soleil ne sait point sur leurs arbres profanes
Mûrir le doux coco, les mielleuses bananes.
Leurs champs du beau maïs ignorent la moisson,
La mangue leur refuse une douce boisson.
D'herbages venimeux leurs terres sont couvertes.
Noires d'affreux poissons, leurs rivières désertes
N'offrent à leurs filets nulle proie, et leurs traits
Ne trouvent point d'oiseaux dans leurs sombres forêts.

II. — Ce fragment appartenait sans doute à un *Poème sur la conquête du Pérou*, dont Fayolle dit avoir vu le plan dans les manuscrits d'André. Peut-être André se fût-il souvenu d'un passage de Valérius Flaccus, *Arg.* I, 598, où Borée s'écrie :

Pangæa quod ab arce nefas, ait, Æole, vidi!
Gratis novum ferro molem commenta juventus
Pergit, et ingenti gaudens domat æquora velo.

V. 3. Cette pensée est imitée de Malherbe, dans sa paraphrase du *Psaume* CXLV :

Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

SUZANNE

POËME EN SIX CHANTS

CHANT I.

dirai l'innocence en butte à l'imposture,
le pouvoir inique, et la vieillesse impure,
L'enfance auguste et sage, et Dieu, dans ses bienfaits,
Qui daigne la choisir pour venger les forfaits.
O fille du Très-Haut, organe du génie,
Voix sublime et touchante, immortelle harmonie,
Toi qui fais retentir les saints échos du ciel
D'hymnes que vont chanter, près du trône éternel,
Les jeunes séraphins aux ailes enflammées ;
Toi qui vins sur la terre aux vallons Idumées
Répéter la tendresse et les transports si doux
De la belle d'Égypte et du royal époux ;

V. 10. « *Aux vallons Idumées*, » aux vallons de l'Idumée, province de Palestine. André emploie *Idumée* en adjectif, comme les Latins. Virgile, *Géorg*. III, 12, a dit : « Palmas *Idumæas ;* » et Regnier, *Épît*. I, traduisant exactement Virgile : « Les palmes *Idumées*, » expression qu'a consacrée de nouveau Boileau, dans la *Satire IX*.

V. 12. Le *Cantique des cantiques*, magnifique épithalame en l'honneur de Salomon et de la fille du roi d'Égypte.

Et qui, plus fière, aux bords où la Tamise gronde,
As, depuis, fait entendre et l'enfance du monde,
Et le chaos antique, et les anges pervers,
Et les vagues de feu roulant dans les enfers,
Et des premiers humains les chastes hyménées,
Et les douceurs d'Éden sitôt abandonnées,
Viens; coule sur ma bouche et descends dans mon cœur.
Mets sur ma langue un peu de ce miel séducteur
Qu'en des vers tout trempés d'une amoureuse ivresse
Versait du sage roi la langue enchanteresse;
Un peu de ces discours grands, profonds comme toi,
Paroles de délice ou paroles d'effroi
Aux lèvres de Milton incessamment écloses,
Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses!

Le soleil avait fait plus de la moitié de son cours, et le jeune Joachim se préparait à sortir de Babylone. Tous les enfants de Juda, ses frères, l'attendaient, répandus sur les chemins, pour le combler de bénédictions. Il allait au golfe Persique apprendre le sort d'un vaisseau chargé des trésors d'Ophir; non qu'avide d'entasser de nouvelles richesses...; mais il soulageait la captivité de ses frères..., et ses vertus leur faisaient espérer que le ciel les ferait retourner dans leur patrie, au bord du Jourdain. La fille d'Helcias, la belle Suzanne, son épouse (1), ne peut s'arracher de ses bras.

V. 22. « *Le sage roi* », Salomon; c'est ainsi que Milton, IX, le nomme quand il parle

. . . . . Not mystic, where *the sapient King*
Held alliance with his fair Egyptian spouse.

V. 26. Le rapprochement entre la vue des yeux et la vue de l'esprit est fréquent chez les poëtes. Voy. André lui-même, dans l'*Aveugle*, v. 107. On sait que Milton, aveugle, composait la nuit et appelait ses filles pour leur dicter ses vers.

(1) *Daniel*, XIII, 1 : « Et erat vir habitans in Babylone, et nomen ejus Joakim : et accepit uxorem nomine Susannam, filiam Helciæ, pulchram nimis, et timentem Deum. »

(Leurs adieux, leurs aimables discours. Il lui promet de revenir sous peu de jours. Sans oublier de parler déjà de la fille du frère mort de Suzanne, qui la nommera sa sœur, enfant de dix ans (1) qui doit faire un rôle charmant dans cet ouvrage.) Joachim part. Tous ses esclaves, tous les Hébreux lui souhaitent un heureux voyage et prompt retour. Ils le voient partir avec peine. Deux seulement s'en réjouissent : ce sont deux vieillards pervers et méchants, juges du peuple et hypocrites de vertu. Leurs anges, qui sont du nombre des anges que le fils de Dieu précipita dans les enfers, lorsque... (imiter Milton) (2), ont fait parvenir à Joachim de fausses alarmes, pour l'écarter et servir les desseins des impudiques vieillards. L'un est un tel, l'autre est un tel. La chaste et vertueuse beauté a allumé dans leurs cœurs une incestueuse flamme (3). Le bonheur d'un couple de gens de bien a produit sur eux l'effet qu'il produit toujours sur des méchants, l'envie et la rage de le troubler. Dès longtemps ils en cherchent les moyens. Jadis, à l'insu l'un de l'autre, ils enfantaient les mêmes projets. Depuis, les deux méchants se sont reconnus, et ils méditent ensemble leurs coupables desseins. Sous le voile de l'amitié, ils se sont insinués chez Joachim (4). Ils le louent, ils lui demandent ses conseils pour juger le peuple. Ainsi, chaque jour, ils repaissent leurs infâmes regards de la vue de sa belle épouse, dont l'âme, pure comme le ciel, leur savait gré de leur tendresse pour son époux. Elle les reçoit avec un sourire, et ne soupçonne pas que ses yeux puissent inspirer leur crime :

. . . . . Et quand la nuit tranquille
Commençait de s'asseoir sur les tours de la ville,

(1) Ce rôle de la sœur de Suzanne est de l'invention d'André.

(2) Lorsque Satan, jaloux du pouvoir infini de Dieu, arme des légions d'anges rebelles, au premier chant du *Paradis perdu*.

(3) *Daniel*, XIII, 1 : « ... Et exarserunt in concupiscentiam ejus. Et everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum, neque recordarentur judiciorum justorum. » — Quant à la beauté de Suzanne, *Daniel*, XIII, IV : « Susanna erat delicata nimis, et pulchra specie. »

(4) *Daniel*, XIII, 1 : « Isti frequentabant domum Joakim, et veniebant ad eos omnes qui habebant judicia. »

Tous les deux, se glissant par des chemins divers,
Retournent vers ce toit où leur âme est aux fers.
Au seuil de Joachim ils arrivent ensemble,
Se rencontrent. Chacun veut fuir, recule, tremble,
Craint les regards de l'autre, inquiet, incertain,
Confus de son silence. Et Manassès enfin :
« Mais, Séphar, je croyais qu'au sein de ta famille
Tu pressais dans tes bras et ta femme et ta fille.
J'attendais peu qu'ici, pour ne te rien céler...
—Toi-même, dit Séphar, qui peut t'y rappeler?
Joachim est absent, tu le sais. Dans ton âme,
Peut-être pensais-tu que l'amour de sa femme
L'a déjà malgré lui... — Non, non, dit Manassès,
Pour un plus long séjour j'ai vu tous ses apprêts.
Je venais... Sur ce seuil c'est lui qui me rappelle.
Il se peut que déjà quelque esclave fidèle
Soit venu. » Mais Séphar sourit et l'interrompt,
Et d'un regard perçant, et secouant le front :
« Va, je sais quel projet t'amène et te tourmente ;

. . . . . .

Suzanne!... Manassès, tu l'aimes, je le voi.
Mais j'ai des yeux aussi ; je l'aime comme toi.
—Oui, tu dis vrai, Séphar ; oui, je l'aime. Et je doute
Que pour toi contre moi... — Tiens, Manassès, écoute :
Nous régnons sur le peuple unis jusqu'aujourd'hui ;

V. 3. Dans ce morceau sont développés ces paragraphes de *Daniel*, XIII, 11 : « Erant ergo ambo vulnerati amore ejus, nec indicaverunt sibi vicissim dolorem suum. Erubescebant enim indicare sibi concupiscentiam suam, volentes concumbere cum ea : et observabant quotidie sollicitius videre eam. Dixitque alter ad alterum : Eamus domum, quia hora prandii est. Et egressi recesserunt a se. Cumque revertissent, venerunt in unum, et sciscitantes ab invicem causam, confessi sunt concupiscentiam suam ; et tunc in communi statuerunt tempus, quando eam possent invenire solam. » — La Bible ne nomme pas les juges.

C'est par là, tu le sais, que nous régnons sur lui.
Tu me hais, je te hais. Si tu veux me détruire,
Tu le peux. Si je veux, je puis aussi te nuire.
Mais, ennemis secrets ou sincères amis,
Toujours même intérêt nous force d'être unis.
Les attraits d'une femme ont fasciné ta vue :
A ses attraits aussi mon âme s'est émue.
Nous sommes vieux tous deux; mais quel œil peut la voir
Sans petiller d'amour, de jeunesse, d'espoir?
Ne soyons point jaloux. Faut-il qu'un de nous pleure?
Pour qu'elle soit à l'un, faut-il que l'autre meure?
Quand j'aurai de ma soif dans ses embrassements
Rassasié les feux et les emportements,
Envîrai-je qu'un autre, attiré par ma proie,
Aille aussi dans ses bras chercher la même joie?
Va, tu peux sur sa bouche éteindre tes ardeurs;
J'y peux de mon amour épuiser les fureurs,
Sans qu'elle ait rien perdu de sa beauté suprême.
Nous la retrouverons tout entière la même.
Aidons-nous : ce trésor peut suffire à tous deux;
Elle possède assez pour faire deux heureux. »

Il dit, et sur les plis de leurs sombres visages
Éclate un noir sourire. « Oui, Séphar, soyons sages,
Dit Manassès. Aimons, ne soyons point amis;
Et, pour tromper toujours, soyons toujours unis.
Laissons à l'inquiète et vaine adolescence
De ses amours jaloux l'enfantine imprudence.
Viens; au sortir du temple où ces temps malheureux
Attirent plus souvent les timides Hébreux,
Nous irons concerter chez moi, dans le mystère,

Les moyens de séduire et de nous satisfaire. »

Cependant on va au temple. Un jeune prophète éloquent, âgé de quatorze ans (Daniel), y explique la loi. Il s'est rendu déjà célèbre par sa liberté avec les rois et... Tout le peuple accourt... Suzanne avec toute sa maison et sa jeune sœur... Description de sa démarche et de sa contenance. Tout le peuple la respecte, l'admire en la regardant marcher, et ils se disent l'un à l'autre : « Certes, il n'y avait que Joachim qui méritât cette femme. Et sans cette femme, il n'y avait point d'épouse pour Joachim ; » et ils bénissent les cheveux blancs du bon Helcias, qui pleure de joie en regardant sa fille. Le jeune prophète chante ainsi : « sur la captivité des Juifs..., description ; et sur ce que l'iniquité des hypocrites a été cause... » (imiter Milton et les livres juifs) (1). Suzanne rentre chez elle... ; elle se couche..., et, dans l'absence de son mari, on dresse un lit pour sa jeune sœur, à côté d'elle... Son sommeil est troublé... Description... Elle se réveille... ; elle s'écrie : « Dieu ! quelles agitations inquiètes ! pourtant je suis sans remords. Le crime, si le crime existe, est étranger à mon cœur... » Son discours réveille sa jeune sœur qui dormait à côté d'elle... Description de son doux et aimable sommeil... Son discours touchant et enfantin... « Si elle est malade... » (en tutoyant comme dans tout l'ouvrage). Suzanne répond... Elle ne peut se rendormir... ; elle appelle son esclave chérie, qui se nomme... Elle lui fait part de ses insomnies ; elle veut descendre dans ses jardins.

CHANT II.

Description délicieuse des jardins (2), la nuit... Les anges bienfaisants (3) y voltigent : c'est l'air frais... Les mauvais anges, sous

(1) Voyez les premiers chapitres d'*Isaïe*.

(2) André se fût sans nul doute souvenu des délicieuses descriptions qu'au chant IV Milton a faites de l'Éden.

(3) André se proposait de corriger cela ; voyez ses notes plus loin.

de vilaines formes, serpents, autres... Là, Suzanne se promène avec ses esclaves. Elles s'asseyent et chantent alternativement (imiter le Cantique des cantiques) (1). Au matin, elle se recouche... Là, on peut mettre l'ange de Suzanne et les autres bons anges chantant un court cantique à l'aurore. Celui de Suzanne va trouver celui de la jeune sœur ; et, l'appelant mon frère... Ils auront entendu les deux mauvais anges des vieillards se féliciter de ce que Suzanne va souffrir ; ils s'avancent vers le trône de Dieu pour lire dans sa volonté ; mais ils le voient toujours jeter des yeux de bonté sur elle... — Les vieillards viennent le matin ; ils entrent sans être vus, en se glissant... Ils se promènent longtemps dans les jardins en rêvant à leurs projets, incertains, inquiets. Mais, disent-ils, elle sourit quand nous arrivons... ; et puis, toutes les femmes sont séduites, pourvu qu'on les flatte... Ils passent là tout le jour...

CHANT III.

Le soir, comme dans l'Écriture (2), elle vient se baigner... Elle renvoie une esclave... « Va, laisse-moi ici chanter à Dieu. » L'esclave obéit...

Et s'éloigne à loisir. Les infâmes vieillards
S'enivrent quelque temps d'impudiques regards.
Ils attendent qu'au ciel la belle vertueuse
Offre les doux transports de son âme pieuse ;
Qu'elle rêve à l'époux cher à son souvenir,

(1) Voyez plus loin les notes d'André.

(2) *Daniel*, XIII, 11 : « Factum est autem, cum observarent diem aptum, ingressa est aliquando sicut heri et nudius tertius, cum duabus solis puellis, voluitque lavari in pomario : æstus quippe erat. Et non erat ibi quisquam, præter duos senes absconditos, et contemplantes eam. Dixit ergo puellis : Afferte mihi oleum, et smigmata, et ostia pomarii claudite, ut laver. Et fecerunt sicut præceperat, clauserunt-que ostia pomarii, et egressæ sunt per posticum, ut afferent quæ jusserat : nesciebant-que senes intus esse absconditos. »

Que son esclave enfin n'ait plus à revenir :
Puis, comme deux serpents à l'haleine empestée,
Quittant les noirs détours d'une rive infectée,
Fondent sur un enfant qui dort au coin d'un bois,
Ainsi de leur retraite ils sortent à la fois,
Et sur elle avançant leur main vile et profane :
« Viens, sois à nous, ô belle ! ô charmante Suzanne !
Viens. Nul mortel ne sait qu'en ce bois écarté
Nous avons... » A ce bruit, l'innocente beauté
Rougit, tremble, pâlit, se retourne, s'étonne,
Se courbe, au fond de l'eau se plonge, s'environne,
Et mouvante, ses bras contre son sein pressés,
Et ses yeux, et ses cris vers le ciel élancés :
« Dieu ! grand Dieu ! sauve-moi; grand Dieu ! Dieu secourable !
Couvre-moi d'un rempart, d'un voile impénétrable;
Tonne, ouvre-moi la terre, ouvre-moi les enfers,
Cache-moi dans ton sein. Sur eux, sur ces pervers
Jette l'aveuglement, la nuit, la nuit subite
Dont tu frappas jadis une ville maudite.
Dieu ! grand Dieu !... » Les vieillards, inquiets, frémissants,
Lui murmurent tout bas vingt discours menaçants.
Ils iront ; des jardins ils ouvriront la porte ;
Ils sauront appeler une nombreuse escorte ;
Ils diront qu'en ce lieu, conduits par des hasards,
Suzanne dans le crime a frappé leurs regards.

V. 13. *Daniel*, XIII, 11 : « Cum autem egressæ essent puellæ, surrexerunt duo senes, et accurrerunt ad eam, et dixerunt : Ecce ostia pomarii clausa sunt, et nemo nos videt, et nos in concupiscentia tui sumus : quam ob rem assentire nobis, et commiscere nobiscum. »

V. 24. Avant la destruction de Sodome par la pluie de feu, les deux anges qui avaient été reçus chez Loth frappèrent le peuple d'aveuglement (*Genèse*, XIX, 11).

V. 26. *Daniel*, XIII, 11 : « Quod si nolueris, dicemus contra te testimonium, quod fuerit tecum juvenis, et ob hanc causam emiseris puellas a te. »

« Oui, crains notre vengeance ; obéis, tais-toi, cède. »
Mais sans les écouter : « Grand Dieu ! viens à mon aide,
Dieu juste, anges du ciel, criait-elle toujours,
Joachim ! Joachim ! oh ! viens à mon secours ! »

Son esclave fidèle vole... ; mais un des vieillards avait déjà ouvert la porte (1), il était revenu, et tous deux... « Nous venions nous informer de Joachim... ; nous t'avons trouvée dans les bras d'un jeune homme... La loi (2)... O malheureux Joachim ! » Ils partent... La belle accusée baisse la tête et ne verse point de larmes... Son esclave, anéantie, sans voix, s'approche pour la soutenir... « Eh quoi ! veux-tu encore me rendre ce service à moi, malheureuse accusée, surprise dans le crime ?... » Ici les larmes, les sanglots... « Non, non ! fille d'Helcias, dit l'esclave, non, tu n'es point coupable (3)... » Elles marchent... La jeune sœur, qui les voit arriver, l'une laissant tomber quelques larmes, l'autre noyée de pleurs, pleure aussi et s'informe... Suzanne se renferme... Son esclave lui lit, dans le volume sacré, Joseph vendu (4) et devenu grand, Moïse sauvé des eaux, et d'autres exemples qu'elle écoute en silence, les yeux au ciel...

(1) *Daniel*, XIII, III : « Et exclamavit voce magna Susanna : exclamaverunt autem et senes adversus eam. Et cucurrit unus ad ostia pomarii, et aperuit. Cum ergo audissent clamorem famuli domus in pomario, irruerunt per porticum, ut viderent quidnam esset. Postquam autem senes locuti sunt, erubuerunt servi vehementer : quia nunquam dictus fuerat sermo hujuscemodi de Susanna... »

(2) *Lévitique*, XX, II, 10 : « Si mœchatus quis fuerit cum uxore alterius et adulterium perpetraverit cum conjuge proximi sui morte moriantur et mœchus et adultera. » — *Deutéronome*, XXII, III, 22 : « Si dormierit vir cum uxore alterius, uterque morietur, id est adulter et adultera. »

(3) On peut dégager ce vers :

Non, fille d'Helcias, non, tu n'es point coupable...

(4) Joseph vendu par ses frères (*Genèse*, XXXVIII). Voyez, dans les notes d'André. — Moïse sauvé des eaux (*Exode*, II).

CHANT IV.

Mais les vieillards ont parlé au peuple... « Peuple, un grand malheur est arrivé!... La fille d'Helcias, l'épouse de Joachim, Suzanne, est adultère (1). Nous l'avons vue!... La loi!... » Le peuple, toujours crédule, dupe de leur fausse vertu, d'ailleurs toujours prompt à haïr ce qu'il est forcé d'admirer, s'assemble en tumulte devant la maison (2)... Les vieillards arrivent; les esclaves menacent; mais les vieillards disent qu'ils apportent des paroles de paix. Ils entrent et demandent à lui parler seuls. Sans répondre, elle fait signe à son esclave de la laisser. Ils commencent par la vile menace : « Ton supplice est prêt. Il dépend de toi... » Elle reste immobile, les yeux baissés, et sans rien dire... Le second reprend : « Tu seras la plus heureuse des femmes... » Elle ne dit rien et reste immobile... Il s'emporte... « Nous nous vengerons sur tout ce qui t'est cher (3). Joachim périra... » Elle tremble. « Oui, Joachim périra, » s'écrient-ils tous deux ensemble. Alors elle lève la tête. Ses yeux fixent le ciel; elle se lève, et, muette, passe dans un autre appartement... Ils sortent... « Ma sœur, je vais mourir... Dis à Joachim... O Joachim!... » Helcias

Arrive tout couvert de cendre et de lambeaux,...

Il embrasse sa fille... Il vient d'apprendre... Mais il sait qu'elle ne saurait être coupable... « Je ne veux que me traîner jusqu'à la porte de tes persécuteurs; je veux y mourir en les maudissant (4)...

(1) On peut dégager de la phrase un vers tout fait :

La fille d'Helcias, Suzanne est adultère!

(2) On pourrait presque deviner le vers :

En tumulte s'assemble au seuil de la maison.

(3) Ici encore :

Et nous nous vengerons sur tout ce qui t'est cher.

(4) Une simple inversion donne ce vers :

C'est en les maudissant que je veux y mourir.

e ma dernière voix leur soit amère encore ;
entendent ma mort ; que la prochaine aurore
ésente mon cadavre à leurs yeux effrayés,
qu'ils ne sortent point sans me fouler aux pieds.. »

CHANT V.

On vient la chercher... Elle marche au supplice..., la tête pen-
e sur son sein ; pâle, mais tranquille comme l'innocence. Ses
laves, sa sœur, son père... Les vieillards lui lancent des re-
rds de vile méchanceté satisfaite... Mais Joachim a trouvé ses
hesses ; il revient avec des chameaux chargés de trésors... Les
ésents qu'il destine à sa femme... Il arrive... Il voit une grande
ule... Le premier qu'il interroge

. . . . . voudrait pouvoir lui taire :
« Joachim ! une épouse, une épouse adultère !... »

Joachim s'éloigne : « Malheureuse, dit-il,

Sans doute, son époux ne l'aura pas aimée,

ne lui aura pas été fidèle, comme Joachim à sa belle Suzanne...
Peut-être un autre époux aurait eu en elle une autre Suzanne... »
Il approche... Il voit la belle innocente... ; il tombe à terre, demi-
mort, en s'écriant : « Ah ! malheureux !... » On l'emporte. Elle
le suit des yeux en disant :

« Toi, Joachim, aussi, tu me juges coupable ? »

. . . . . .

—« Non, dit la jeune sœur, non, peuple ; on vous abuse...

Ce sont ces vieillards eux-mêmes qui ont voulu la séduire. » Ils l'interrompent : « Peuple, nous vous l'avons déjà dit... Nous sommes entrés dans la maison de Joachim (1)... — Pour nous informer de lui, ajoute le second vieillard. — Nous avons trouvé son épouse avec un jeune homme, reprend le premier... — Dans ses bras, ajoute le second. — Il nous a échappé, malgré nos efforts, dit le premier. — Des vieillards, reprend le second, ne peuvent lutter contre un jeune homme, ni vouloir séduire une femme... Suzanne est adultère!... et la loi que le Seigneur a donnée à Moïse sur l'ardent sommet du Sinaï... O Joachim! tu méritais une autre épouse!... » A ces mots, l'innocente condamnée tourna la tête vers les vieillards et les regarda. Ils voulurent la fixer (2), mais ils ne le purent. Ils détournèrent la tête l'un vers l'autre, de peur que le regard divin de cette chaste accusée n'arrachât leur âme de ses ténèbres, et ne la forçât à paraître sur leur visage... Le peuple environnait la jeune sœur... Les uns auraient voulu douter... ; les autres admiraient le bon naturel de cette enfant... ; d'autres, de la basse populace, disent que c'est signe qu'elle a un penchant à suivre l'exemple de Suzanne... ; les autres s'indignaient qu'un si beau visage cachât un cœur vicieux...

(1) *Daniel*, XIII, IV, 36 : « Et dixerunt presbyteri : Cum deambularemus in pomario soli, ingressa est hæc cum duabus puellis : et clausit ostia pomarii, et dimisit a se puellas. Venitque ad eam adolescens, qui erat absconditus, et concubuit cum ea. Porro nos cum essemus in angulo pomarii, videntes iniquitatem, cucurrimus ad eos, et vidimus eos pariter commisceri. Et illum quidem non quivimus comprehendere, quia fortior nobis erat, et apertis ostiis exsilivit. Hanc autem cum apprehendissemus, interrogavimus, quisnam esset adolescens, et noluit indicare nobis : hujus rei testes sumus. Credidit eis multitudo, quasi senibus et judicibus populi, et condemnaverunt eam ad mortem. »

(2) « *Ils voulurent la fixer.* » [Cette faute a été faite fréquemment et par de bons écrivains. Ainsi, J.-J. Rousseau a dit, dans une lettre à M. Hume : « Je m'aperçois *qu'il me fixe*.... j'essayai de *le fixer* à mon tour.... Où, grand Dieu! ce bonhomme emprunte-t-il les yeux dont *il fixe ses amis* ?... » BOISSONADE.]

CHANT VI.

Mais les hommes se plaindraient du ciel, si le crime opprimait toujours l'innocence. L'Éternel était content de l'épreuve. Il appela l'ange tout de feu qui anime les prophètes (1).

« Va, lui dit-il, trouver le jeune Daniel,

Et révèle-lui la vérité. Qu'il parle et qu'il punisse. » Le jeune Daniel, mêlé dans la foule du peuple, s'était levé sur ses pieds pour voir la condamnée. « Non, s'était-il dit à lui-même, cette physionomie n'est point celle d'une femme coupable... » Il s'était élancé hors de la foule en criant (2) : « Peuple, je suis innocent du meurtre que vous allez commettre. » Tout à coup l'esprit divin descendit sur lui, éclaira ses yeux, le fit lire dans les âmes, à travers le voile de chair et d'os qui les couvre. Il vit avec ravissement l'état de pureté de l'âme de Suzanne. Il frémit en voyant celle des vieillards, noire d'imposture et de vices, semblable au lac Asphaltite.

« Arrêtez, arrêtez! insensés que vous êtes! ...

s'écria-t-il. Vous êtes dupes de scélérats!... Suzanne est innocente!... — Suzanne est innocente! cria le peuple avec transport. Vive le jeune prophète qui venge la vertu opprimée!... » Ils s'assemblent... « Enfant prophète de Dieu, dit le peuple, interroge-les toi-même... » Il se lève... « Qu'on les sépare (3)... Eh bien!

(1) *Daniel*, XIII, v : « Exaudivit autem Dominus vocem ejus. Cumque duceretur ad mortem, suscitavit Dominus *spiritum sanctum* pueri junioris, cujus nomen Daniel. »

(2) *Ibid.* : « Et exclamavit voce magna : Mundus ego sum a sanguine hujus. »

(3) *Daniel*, XIII, VI, 51 : « Et dixit ad eos Daniel : Separate illos ab invicem procul, et dijudicabo eos. Cum ergo divisi essent alter ab altero, vocavit unum de eis, et dixit ad eum : Nunc ergo si vidisti eam, dic sub qua arbore videris eos colloquentes

toi,... race méchante et maudite, dis-nous sous quel arbre?... — Sous un chêne...

— Sous un chêne ! Va ! fuis ! ton mensonge exécrable
Demeure suspendu sur ta tête coupable.

Voilà comme vous jugiez le peuple ! Qu'on fasse entrer l'autre. — Eh bien ! scélérat ! dis-nous sous quel arbre ?... — Jeune enfant, quel es-tu ? que veux-tu ? quel droit as-tu d'interroger les vieillards ?... — Parle, parle, imposteur. Ce n'est point moi qui t'interroge ; c'est tout le peuple ; c'est Dieu qui tient son glaive tout prêt...

Tremble, ton heure vient. Réponds, dis quel ombrage ?...

— Réponds, s'écrie le peuple... » Il se déconcerte un instant ; mais il se relève, essaye au calme...

. . . . . son front dur et pervers.
Il rassure sa voix, il commence, il s'arrête :
« Un sycomore épais... — Vengeance sur ta tête,
Vil imposteur ! . . . . . .

Voilà comme vous jugiez le peuple !.. La beauté vous séduisait !.. »

On les lapide (1) ; et le peuple en triomphe ramène à Joachim son épouse, qui, donnant la main à sa jeune sœur, l'aborde avec un sourire.

sibi. Qui ait : Sub schino. Dixit autem Daniel : Recte mentitus es in caput tuum..... Et, amoto eo, jussit venire alium, et dixit ei : Semen Chanaan, et non Juda, species decepit te, et concupiscentia subvertit cor tuum. Nunc ergo dic mihi sub qua arbore comprehenderis eos loquentes sibi. Qui ait : Sub prino. Dixit autem ei Daniel : Recte mentitus es et tu in caput tuum. »

(1) On les lapide comme faux témoins (*Daniel*, XIII, VI ; *Deutér.* XIX, II).

NOTES

I. — Cela aura six chants dont j'ai marqué les séparations. J'ai regret le ne pouvoir le faire plus court. Il faudra l'orner de [illegible] isons, de détails asiatiques sur les vêtements, les aro[illegible] richesses, etc., pour en faire un ouvrage piquant.

— Les morceaux du cantique à imiter au deuxième chant ceux où Elle court après Lui, et quand il répond, ce sera l'esclave. Puis Suzanne priera les jeunes filles de Jérusalem de le chercher avec elle, et l'esclave répondra : « Celui que tu cherches, ô la plus belle des femmes.... »

III. — On peut terminer le récit poétique et très-court de Joseph, à la fin du troisième chant, par ces touchantes paroles dans la Genèse :

Je suis votre Joseph, mon père est-il vivant?

IV. — Au deuxième chant, il faut la peindre à table. Elle ne mange point. Elle n'écoute point ses femmes qui chantent sur le luth. Une rêverie profonde répand une expression mélancolique sur son céleste visage. Elle songe à son époux qui est loin

II. — On peut rétablir presque entièrement la pensée d'André. Lorsque Suzanne descend au jardin, elle est triste, préoccupée... : « In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea; quæsivi illum et non inveni... » Dans ce jardin tant de fois témoin de la présence de son époux, elle l'appelle, l'invite, semble l'entendre... : « Veniat dilectus meus in hortum suum et comedat fructum pomorum suorum..... Vox dilecti mei pulsantis : Aperi mihi, soror mea, anima mea, columba mea, immaculata mea;... dilectus meus descendit in hortum suum..... » Mais Joachim est absent; l'esclave répond... : « Qualis est dilectus tuus ex dilecto, o pulcherrima mulierum? qualis est dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos... quo abiit dilectus tuus, o pulcherrima mulierum? quo declinavit dilectus tuus? et quæremus eum tecum..... »

III. — *Genèse*, XLV, 1, 3 : Ego sum Joseph; adhuc pater meus vivit?

d'elle. Ce soir, la main de Joachim ne pressera point la sienne. La voix de Joachim ne lui dira point adieu. La bouche de Joachim ne lui donnera point le chaste baiser du sommeil. Elle s'égare dans ces tristes pensées, et sa belle main va sur ses yeux essuyer une larme... Elle se lève, etc.

V. — Le peuple, à la fin, peut comparer Daniel aux anges qui visitaient Adam, et qui demandaient l'hospitalité à Abraham, etc.

VI. — Au lieu de ces anges gardiens qui me sont venus à l'esprit dans la première idée de cet ouvrage, et qui composent un merveilleux déjà usé et rebattu par les poëtes allemands, il vaut mieux en employer un autre. Il n'y a qu'à faire guider les infâmes vieillards par Bélial, le dieu de la débauche, que Milton peint dans cette énumération des anciens dieux de l'Orient... Admirable morceau! Parler des devins babyloniens et de leurs fêtes impudiques. — V. Hérodote et les poëtes juifs, — et les bien décrire. L'ange de la pudeur sera celui de Suzanne... cela vaut mieux... Un autre sera celui de la jeune sœur, etc... En personnifiant ainsi toutes les vertus humaines et leur donnant un visage expressif et allégorique... cela sera d'ailleurs plus court et me laissera plus de place pour des détails historiques et géographiques sur tous ces pays, Phénicie, Judée, Damas, etc.

VII. — La grâce mignarde et affectée des filles de Babylone, la mollesse et l'impudicité de leurs fêtes, feront un beau contraste avec les mœurs et la physionomie de Suzanne.

VIII. — Lorsque Suzanne voudra descendre, la nuit, dans ses jardins, deux de ses femmes lui mettront aux pieds une chaussure qu'il faudra peindre. Ce sera comme des pantoufles.

Mais quand elle voudra se baigner, il faudra peindre la chaussure que ses femmes lui ôteront, et qui ne sera point la même, et peindre aussi tous les vêtements, à mesure qu'elles l'en dépouilleront.

V. — Voy. Milton, V; *Genèse*, XVIII.

VI. — Le passage de Milton dont parle André est au livre premier :

Belial came last, etc.

IX. — Pendant que les vieillards délibèrent entre eux avant d'aller parler à Suzanne, le même ange qui écrivit les trois mots de Balthazar vient tout à coup leur graver sur la muraille le tableau de quelque scélérat calomniateur puni dans l'Écriture. Ils regardent, ils restent muets; leurs cheveux se dressent sur leurs têtes, puis ils se regardent l'un l'autre, rougissent, chacun des deux tremblant que l'autre ne se soit douté de ce qui se passait en lui, et sans se rien communiquer ils continuent à ourdir leur trame d'adultère ou de calomnie, et sortent pour aller parler à Suzanne. On peut couvrir les murailles de Suzanne de tapisseries chargées de belles histoires juives.

X. — Parler de ce fameux temple ou tour de Babel, et de cet escalier qui tournait huit fois, — V. Hérodote et Rollin, t. II, — et des jardins de Sémiramis et de tout ce qu'il y avait à Babylone. La statue échevelée de Sémiramis. — Sardanapale et son épitaphe. Sur la tour de Babel ajouter : FAMA EST, les fables racontent...

XI. — Mettre dans la bouche d'un prophète que le lieu où ils sont captifs et maltraités était autrefois l'Éden...

XII. — Quand le Seigneur créa le monde... quand il créa la lumière... (peindre les effets de la lumière naissante). La nuit, qui avait espéré posséder l'univers à jamais, s'enveloppa dans ses voiles, et fuit dans son antre, d'où elle n'est point sortie. Ce que nous appelons la nuit n'est que l'ombre.

X. — Toutes les magnificences de Babylone sont décrites dans Hérodote et dans les fragments de Ctésias. — Strabon, XIV, v, 9, nous a conservé la célèbre épitaphe de Sardanapale. — Les précédentes éditions avaient commis une grossière erreur en parlant de la statue échevelée de *Sénir*. André avait écrit *Sémi*, abréviation de Sémiramis; et voici le fait rapporté par Valère Maxime, IX, III, *de Ira et odio* : « Semiramis Assyriorum regina, cum ei circa cultum capitis sui occupatæ nuntiatum esset, Babylonem defecisse, altera parte crinium adhuc soluta, protinus ad eam expugnandam cucurrit : nec prius decorem capillorum in ordinem, quam tantam urbem in potestatem suam redegit. Quocirca statua ejus Babylone posita est illo habitu, quo ad ultionem exigendam celeritate præcipiti tetendit. »

ART D'AIMER

FRAGMENTS

I

. . . . . .

Flore met plus d'un jour à finir une rose.
Plus d'un jour fait l'ombrage où Palès se repose;
Et plus d'un soleil dore, au penchant des coteaux,
Les grappes de Bacchus, ces rivales des eaux.
Qu'ainsi ton doux projet en silence mûrisse,
Que sous tes pas certains la route s'aplanisse,
Qu'un œil sûr te dirige, et de loin avec art

1. — V. 1 et suiv. — Imité de Tibulle, I, IV, 15 :

Sed te ne capiant, primo si forte negarit,
Tædia; paulatim sub juga colla dabit.
Longa dies homini docuit parere leones,
Longa dies molli saxa peredit aqua.
Annus in apricis maturat collibus uvas :
Annus agit certa lucida signa vice.

V. 4. « *Ces rivales des eaux,* » qui rivalisent avec les eaux pour la transparence. Voici deux vers de M. Sainte-Beuve, dans les *Pensées d'août*, qui expliquent parfaitement la pensée d'André :

Que (tant il y verra la ressemblance entière!)
L'oiseau pique au raisin ou veuille boire à l'eau!

)ose ces ressorts que l'on nomme hasard.
s souvent un jeune homme, aspirant à la gloire
De venir, voir et vaincre et prôner sa victoire,
Vole et hâte l'assaut qu'il eût dû préparer.

. . . . . .

L'imprudent a voulu cueillir avant l'automne
espoir à peine éclos d'une riche Pomone ;
a coupé ses blés quand les jeunes moissons
aient point encor les timides gazons.

II

Quand l'ardente saison fait aimer les ruisseaux,
A l'heure où vers le soir, cherchant le frais des eaux,
La belle nonchalante à l'ombre se promène,
Que sa bouche entr'ouverte et que sa pure haleine
Et son sein plus ému de tendresse et de vœux
Appellent les baisers et respirent leurs feux ;
Que l'amant peut venir, et qu'il n'a plus à craindre

V. 10. [Cette réminiscence du mot de César est assez heureuse peut-être, mais elle a été souvent employée. Scudéry, parlant de Corneille dans sa lettre à l'Académie, dit avec jactance : « Qu'il vienne, qu'il voie, et qu'il vainque, s'il peut. » Voltaire, dans *OEdipe* : « Mais OEdipe...

« Vint, vit ce monstre affreux, l'entendit et fut roi. »

La comédie en offre plus d'un exemple. Destouches, dans *la Fausse Agnès* :

Je suis venu, j'ai vu ; je me suis convaincu.

BOISSONADE.]

Nous ajouterons un exemple de Corneille, dans *Pompée*, IV, III :

Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi
Que venir, voir et vaincre est même chose en moi.

Racine a dit, dans *Bérénice*, I, IV :

Titus, pour mon malheur, vint, vous vit et vous plut.

II. — Ce fragment, que l'édition 1839 avait mis dans les *Fragments d'élégies*, nous a paru appartenir à l'*Art d'aimer*.

La raison qui mollit et commence à se plaindre;
Que sur tout son visage, ardente et jeune fleur,
Se répand un sourire insensible et rêveur ;
Que son cou faible et lent ne soutient plus sa tête;
Que ses yeux. . . . . .
Sous leur longue paupière à peine ouverte au jour,
Languissent mollement et sont noyés d'amour;
Alors . . . . . .
. . . . . .

III

. . . . . .
Ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices,
S'assied sous un mélèze au bord des précipices,

V. 11. « *Lent,* » qui ploie ; Virgile, *Én.* XI, 829 :

. . . . . *Lentaque colla*
Et captum letho posuit caput, arma relinquens.

V. 15. Quatre vers d'Alfred de Musset (*une Bonne Fortune*) achèvent, chose curieuse ! ce petit tableau et complètent, d'une façon toute moderne, la pensée interrompue d'André. Alors... jeune amant, avance-toi vers elle et va tout simplement

Te mettre à deux genoux par terre devant elle,
Regarder dans ses yeux l'azur du firmament,
Et, pour toute faveur, la prier seulement
De se laisser aimer d'une amour immortelle.

III. — Ce fragment terminait, dans l'édition 1839, la troisième élégie du livre II, sans qu'il fût possible de trouver un lien raisonnable entre ce fragment et l'élégie. Séparé et mis dans l'*Art d'aimer*, il prend de suite une signification, une valeur poétique qui lui est propre. — Avec quelle habileté, quelle inspiration continue André *couronne de rimes* une ligne de prose, l'anime, et, *légère et dansante*, l'introduit dans les chœurs d'Apollon ! J.-J. Rousseau avait indiqué cette situation et tracé d'un trait ce tableau qu'André revêt de si riches couleurs : tout le monde se souvient de la lettre où Saint-Preux écrit à Julie (*Nouv. Hél.* IV, XVII) : « Ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportait un tourbillon. » — Quelle pouvait être la pensée d'André? Peut-être celle-ci : Au milieu de tous ces

à, revoit la lettre où, dans un doux ennui,
belle amante pleure et ne vit que pour lui.
avoure à loisir ces lignes qu'il dévore ;
; lit, les relit et les relit encore,
se la feuille aimée et la porte à son cœur.
it à coup de ses doigts l'aquilon ravisseur
nt, l'emporte et s'enfuit. Dieux ! il se lève, il crie,
oit, par le vallon, par l'air, par la prairie,
r avec ce papier, cher soutien de ses jours,
âme et tout lui-même et toutes ses amours.
emble de douleur, de crainte, de colère.
is ses yeux égarés roule une larme amère.
e jette en aveugle, à le suivre empressé,
irt, saute, vole, et l'œil sur lui toujours fixé,
nchit torrents, buissons, rochers, pendantes cimes,
teint, hors d'haleine, à travers les abîmes.

IV

Viens près d'elle au matin, quand le dieu du repos
Verse au mol oreiller de plus légers pavots,
Voir, sur sa couche encor du soleil ennemie,
Errer nonchalamment une main endormie,
Ses yeux prêts à s'ouvrir, et sur son teint vermeil
Se reposer encor les ailes du sommeil.

tableaux d'amour que je veux retracer, ébloui, ému moi-même, je vois ma pensée m'échapper ; mais bientôt je la ressaisis : ainsi le jeune amant, etc.

IV. — Ces vers avaient été classés dans les *Fragments d'élégies* par les précédents éditeurs. Voyez *Élég.* II, XVIII, v. 13, un petit tableau semblable ; c'est, pour mieux dire, le même, traité différemment.

V

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.
Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux
Tempère au moins un peu les breuvages d'absinthe.
Ainsi le fiel d'amour s'adoucit par la plainte,
Soit que le jeune amant raconte son ennui
A quelque ami jadis agité comme lui,
Soit que, seul dans les bois, ses éloquentes peines
Ne s'adressent qu'aux vents, aux rochers, aux fontaines.

—

VI

Si d'un mot échappé l'outrageuse rudesse
A pu blesser l'amour et sa délicatesse,
Immobile il gémit, songe à tout expier.
Sans honte, sans réserve, il faut s'humilier :
Églé, tombe à genoux, bien loin de te défendre ;
Tu le verras soudain plus amoureux, plus tendre,

V. — Ces vers se trouvent dans les autres éditions parmi les *Fragments d'élégies*.

V. 1. Cf. Properce, I, IX, 34. — Regnier, *Dial.* :

Volontiers les ennuis s'allégent aux discours.

Corneille, *Poly.* I, III :

A raconter ses maux souvent on les soulage.

V. 3. André ne semble-t-il pas transporter de la philosophie à l'amour, en en modifiant le sens, une comparaison de Lucrèce (I, 935), où le poëte latin, disant qu'il embellit la philosophie des fleurs de la poésie, ajoute :

Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
Cum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore. . . . .

V. 8. Ce vers rappelle celui de Racine, *Phèdre*, I, I :

Ariane aux rochers contant ses injustices.

urir et t'arrêter, et lui-même à genoux
:cuser en pleurant son injuste courroux.
is souvent malgré toi, sans fiel ni sans injure,
bouche d'un trait vif aiguise sa piqûre ;
trait vole, tu veux le rappeler en vain :
ı amant consterné dévore son chagrin.
ı bien d'un dur refus l'inflexible constance
ses feux tout un jour a trompé l'espérance ;
boude : un peu d'aigreur, un mot même douteux
ıt tourner la querelle en débat sérieux.
! trop heureuse alors si, pour fuir cet orage,
:s Grâces t'ont donné leur divin badinage,
et air humble et soumis de n'oser s'approcher,
'avoir peur de ses yeux et de t'aller cacher,
de mille autres jeux l'inévitable adresse,
: mille mots plaisants l'aimable gentillesse,
Enfin tous ces détours dont le charme ingénu
Force un rire amoureux vainement retenu.
Il t'embrasse, il te tient, plus que jamais il t'aime ;
C'est ton tour maintenant de le bouder lui-même.
Loin de s'en effrayer, il rit, et mes secrets
L'ont instruit des moyens de ramener la paix.

VI. — V. 9. Éd. 1826 et 1839 :

Mais souvent malgré toi, sans fiel et sans injure.

V. 18. Segrais, *Athis*, III, s'adressant à l'Amour :

Il faut être appelé dans tes secrets mystères,
Pour pouvoir exprimer ces aimables colères,
Ces invitants refus, ces démêlés charmants,
Ces transports désirés, ces doux empressements,
Et ces rudes combats dont les plus fortes armes
Sont les soumissions, les soupirs et les larmes.

V. 24. Ce trait est imité de Pétrone, *Satyr.* CXXVIII : « Rapuit deinde tacenti speculum, et, postquam *omnes vultus* tentavit, *quos solet inter amantes risus frangere...* »

VII

Le courroux d'un amant n'est point inexorable.
Ah! si tu la voyais, cette belle coupable,
Rougir et s'accuser, et se justifier,
Sans implorer sa grâce et sans s'humilier,
Pourtant de l'obtenir doucement inquiète,
Et, les cheveux épars, immobile, muette,
Les bras, la gorge nus, en un mol abandon,
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon!
Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche,
Tes baisers porteraient son pardon sur sa bouche.

VIII

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,
Jusqu'au printemps nouveau regagnant la maison,
De la voir devant vous accourir au passage,
Ses cheveux en désordre épars sur son visage!
Son oreille de loin a reconnu vos pas :
Elle vole, et s'écrie, et tombe dans vos bras ;

VII. — Ce fragment faisait partie des *Frag. d'élégies*, dans les autres éditions.

VIII. — Nous avons détaché ce fragment de l'*Épître* V avec laquelle il n'avait aucun rapport. — Segrais, *Égl.* III, a tracé un tableau semblable :

O dieux! que de plaisir, si, quand j'arriverai,
Elle me voit plus tôt que je ne la verrai;
Et du haut du coteau qui découvre ma route,
En s'écriant : C'est lui! c'est lui-même, sans doute!
Pour descendre en la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient jusqu'à moi peut-être; et, me tendant les bras,
M'accorde un doux baiser de sa bouche adorable.

Et sur vous appuyée et respirant à peine,
A son foyer secret loin des yeux vous entraîne.
Là, mille questions qui vous coupent la voix,
Doux reproches, baisers, se pressent à la fois.
La table entre vous deux à la hâte est servie :
L'œil humide de joie, au banquet elle oublie
Et les mets et la table, et se nourrit en paix
Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.
Sa bouche ne dit rien, mais ses yeux, mais son âme,
Vous parlent ; et bientôt des caresses de flamme
Vous mènent à ce lit qui se plaignait de vous.
C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux
Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle
Habitait la contrée où vous étiez loin d'elle.

IX

Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde,
Noüs l'avait tenue au cristal de son onde,

IX. — V. 1. Le début de ce fragment est inspiré de Pétrone, *Sat.* CXXVII :

> Idæo quales fudit de vertice flores
> Terra parens, cum se confesso junxit amori
> Jupiter, et toto concepit pectore flammas :
> Emicuere rosæ, violæque. . . . . .

V. 2. Quand dans Homère, *Iliade*, XIV, Junon veut séduire Jupiter, après s'être parée de la ceinture de Vénus, elle descend de l'Olympe, traverse la Piérie, l'Émathie, la Thrace, arrive à Lemnos, d'où elle repart avec le Sommeil pour aborder directement au pied de l'Ida ; elle ne va pas en Cilicie, et ce n'est que métaphoriquement qu'André dit que *Noüs l'avait tenue au cristal de son onde*. C'est une concision, une ruse prodigieuse (trop peut-être !) de son art savant. Un mot seul exprime tout l'artifice de toilette de Junon, et voici comment il faut comprendre la pensée d'André. Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde, elle s'était plongée dans des flots d'une huile divine, qui avaient eu sur elle des effets qu'il compare dans sa

Et sur sa peau vermeille une savante main
Fit distiller la rose et les flots de jasmin.
Cultivez vos attraits : la plus belle nature
Veut les soins délicats d'une aimable culture.
Mais si l'usage est doux, l'abus est odieux.
Des parfums entassés l'amas fastidieux,
De la triste laideur trop impuissantes armes,
A d'indignes soupçons exposeraient vos charmes.
Que dans vos vêtements le goût seul consulté
N'étale qu'élégance et que simplicité.
L'or ni les diamants n'embellissent les belles ;
Le goût est leur richesse ; et, tout-puissant comme elles,
Il sait créer de rien leurs plus beaux ornements ;
Et tout est sous ses doigts l'or et les diamants.
J'aime un sein qui palpite et soulève une gaze.
L'heureuse volupté se plaît, dans son extase,

pensée à ceux du Noüs (Nûs) ; car, selon ce que dit Pline, *Hist. nat.* XXXI, II : « In Cilicia apud oppidum Crescum rivus fluit Nûs, ex quo bibentium subtiliores sensus fieri M. Varro tradit. » Quant au mot *Noüs* en lui-même, qu'André fait de deux syllabes : [Un fleuve d'Arcadie dans Pausanias, VIII, XXXVIII, est appelé Νοῦς ; le Nil a aussi été désigné par ce nom ; mais le mot Νοῦς, nom de fleuve, est une diphthongue dont les voyelles ne se séparent pas. Νοῦς, avec la diphthongue séparable et s'écrivant Νόος, signifie l'intelligence, et pourrait en français s'écrire *Noüs*. Quant au fleuve de Cilicie, Pline écrit son nom latinisé, non pas *Noüs*, mais *Nus*. BOISSONADE.] C'est la mesure du vers qui a exigé cette licence d'orthographe.

V. 7 et suiv. Dans le passage qui suit, André développe la même pensée que Properce, I, II :

Quid juvat ornato procedere, vita, capillo,
Et tenues Coa veste movere sinus ?
Aut quid Orontea crines perfundere myrrha,
Teque peregrinis vendere muneribus ;
Naturæque decus mercato perdere cultu,
Nec sinere in propriis membra nitere bonis ?
Crede mihi, non ulla tuæ est medicina figuræ :
Nudus amor formæ non amat artificem.

Cf. Ovide, *Art d'aimer*, III, 129.

Et comme le dit encore Pétrone dans un fragment :

. . . . . Neglectim mihi quæ se comit amica,
Hæc et inornata simplicitate valet.

À fouler mollement ces habits radieux
Que déploie au Cathay le ver industrieux.
e coton mol et souple, en une trame habile,
ır les bords indiens, pour vous prépare et file
e tissu transparent, ce réseau de Vulcain,
Qui, perfide et propice à l'amant incertain,
ı semble un voile d'air, un nuage liquide,
Vénus se dérobe et fuit son œil avide.

. . . . . .

Mais surtout sans les yeux quels plaisirs sont parfaits ?
Laissez près d'une couche ainsi voluptueuse
Veiller, discret témoin, la cire lumineuse.
Elle a tout vu la nuit, elle a tout épié ;
Dès que le jour paraît, elle a tout oublié.

V. 23. « *Ce réseau de Vulcain ;* » tissu fin comme une toile d'araignée ; voyez l'*Aveugle*, 198.

V. 25. Pétrone, *Sat.* LV :

Æquum est, induere nuptam *ventum textilem ?*
Palam prostare nudam in *nebula linea.*

Le « *nuage liquide* » n'est pas une traduction heureuse de *nebula linea*. Virgile, *Énéide*, I, 412, a dit :

Et multo *nebulæ* circum dea fudit *amictu.*

Malherbe, p. 90, en parlant de l'Aurore :

Et d'*un voile tissu de vapeur et d'orage*
Couvrant ses cheveux d'or. . . . . .

« Ce vers est un des plus poétiques et des plus heureux qu'il y ait dans notre langue et dans aucune langue, » remarque André. — La Fontaine, *Psyché*, I :

Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,
D'*un voile de cristal* alors peu différente.

X. — Ce fragment terminait la prétendue *Chanson des yeux* dans l'éd. 1839.

XI

Crains que l'ennui fatal dans son cœur introduit
Puisse compter les pas de l'heure qui s'enfuit.
Il est pour la tromper un aimable artifice :
Amuse-la des jeux qu'invente le caprice ;
Lasse sa patience à mille tours malins ;
Ris et de sa faiblesse et de ses cris mutins ;
Tu braves tant de fois sa menace éprouvée !
Elle vole, tu fuis ; la main déjà levée,
Elle te tient, te presse ; elle va te punir :
Mais vos bouches déjà ne cherchent qu'à s'unir.
Le ciel d'un feu plus beau luit après un orage.
L'amour fait à Paphos naître plus d'un nuage ;
Mais c'est le souffle pur qui rend l'éclat à l'or,
Et la peine en amour est un plaisir encor.
Le hasard à ton gré n'est pas toujours docile ?
Une belle est un bien si léger, si mobile !
Souvent tes doux projets, médités à loisir,
D'avance destinaient la journée au plaisir ;
Non, elle ne veut pas. D'autres soins occupée,
Tu vois avec douleur ton attente échappée.
Surtout point de contrainte ; espère un plus beau jour :
Imprudent qui fatigue et tourmente l'amour !

XI. — V. 4 et suiv. Tibulle, I, IV, 51 :

Si volet arma, levi tentabis ludere dextra :
Sæpe dabis nudum, vincat ut ille, latus.
Tunc tibi mitis erit : rapias tunc cara licebit
Oscula : pugnabit sed tamen apta dabit.
Rapta dabit primo, mox offeret ipse roganti :
Post etiam collo se implicuisse volet.

V. 22. Properce, I, X, 21 :

Tu cave, ne tristi cupias pugnare puellæ.

saye avec les pleurs, les tendres doléances,
faire à ses desseins de douces violences ;
ion, tu vas l'aigrir ; tu te perds. La beauté,
le te l'ai fait entendre, aime sa volonté.
n cœur impatient, que la contrainte blesse,
dépite : il est dur de n'être pas maîtresse.
nds-y garde : une fois le ramier envolé
ns sa cage confuse est en vain rappelé.
Cède, assieds-toi près d'elle ; et, soumis avec grâce,
un ton un peu plus froid, sans aigreur, ni menace,
Dis-lui que de tes vœux son plaisir est la loi.
Va, tu n'y perdras rien, repose-toi sur moi.
Complaisance a toujours la victoire propice.
Souvent de tes désirs l'utile sacrifice,
omme un jeune rameau planté dans la saison,
Te rendra de doux fruits une longue moisson.

Neve superba loqui, neve tacere diu ;
Neu, si quid petiit, ingrata fronte negaris ;
Neu tibi pro vano verba benigna cadant. . . . .
At quo sis humilis magis et subjectus amori,
Hoc magis effecto sæpe fruare bono.

Gentil Bernard, *Art d'aimer*, I :

Par son respect l'amant vrai se déclare ;
C'est lui qui craint, qui se fuit, qui s'égare,
Qui d'un regard fait son suprême bien,
Désire tout, prétend peu, n'ose rien. . . . .

Cf. J.-B. Rousseau, *Adonis*.

V. 29 et 30. La phrase serait mieux construite ainsi :

Prends garde : le ramier, une fois envolé,
Dans sa cage confuse est en vain rappelé.

« *Confuse*, » dont les croisements des barreaux sont aux yeux du ramier comme une trame confuse. — Horace, *Épît.* I, XVIII, 71, a dit, dans un autre ordre d'idées :

Et semel emissum volat irrevocabile verbum.

XII

Flore a pour les amants ses corbeilles fertiles ;
Et les fleurs, dans leurs jeux, ne sont pas inutiles.
Les fleurs vengent souvent un amant courroucé,
Qui feint sur un seul mot de paraître offensé.
Il poursuit son espiègle, il la tient, il la presse ;
Et, fixant de ses flancs l'indocile souplesse,
D'un faisceau de bouquets en cachette apporté
Châtie, en badinant, sa coupable beauté,
La fait taire et la gronde, et d'un maître sévère
Imite avec amour la plainte et la colère ;
Et, négligeant ses cris, sa lutte, ses transports,
Arme le fouet léger de rapides efforts,
Frappe et frappe sans cesse, et s'irrite et menace,
Et force enfin sa bouche à lui demander grâce.
Telle Vénus souvent, aux genoux d'Adonis,
Vit des taches de rose empreintes sur ses lis ;
Tel l'Amour, enchanté d'un si doux badinage,
Loin des yeux de sa mère, en un charmant rivage,
Caressait sa Psyché dans leurs jeux enfantins,

XII. — V. 2. N'est-ce pas là ce jeu des fleurs, prélude d'amoureux ébats, que décrit La Fontaine, *Contes*, II, VII :

La belle prend des fleurs qu'elle avait mises
En un monceau, les jette au compagnon... .
Même débat, même jeu recommence.
Fleurs de voler. . . . . .

Stace, *Achill.* I, 571, dans le ravissant tableau des jeux d'Achille et de Déidamie :

Nunc levibus sertis, lapsis nunc sponte canistris,
Nunc thyrso parcente ferit. . . . . .

V. 19. Dans le Tasse, *Ger. lib.* XIV, 68, Armide enchaine Renaud avec des fleurs :

Di ligustri, di gigli, e delle rose,
Le quai fiorian per quelle piagge amene
Con nov' arte congiunte indi compose
Lente ma tenacissime catene.

Et de lacets dorés chargeait ses belles mains.

Fontenay ! lieu qu'Amour fit naître avec la rose,
J'irai (sur cet espoir mon âme se repose),
J'irai te voir, et Flore et le ciel qui te luit.
Là je contemple enfin (ma déesse m'y suit),
Sur un lit que je cueille en tes riants asiles,
es appas, sa pudeur, et ses fuites agiles,
Et dans la rose en feu l'albâtre confondu,
omme un ruisseau de lait sur la pourpre étendu.

XIII

Offrons tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprêmes,
Aux dieux, à la beauté plus divine qu'eux-mêmes.
Puisse aux vallons d'Hæmus, où les rocs et les bois
Admirèrent d'Orphée et suivirent la voix,
L'Hèbre ne m'avoir pas en vain donné naissance !

V. 22. C'est le mouvement poétique de Virgile, *Égl.* X, 50 :

Ibo, et, Chalcidico, etc.

Delille, *Jardins*, II :

J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes; etc.

Cf. Bertin, *Am.* II, XI. Nous avons déjà remarqué cette forme poétique, *Élég.* II, XXII, 75.

XIII. — V. 1 et suiv. Horace, *Odes*, I, XII :

. . . . . Super Pindo, gelidove in Hæmo
Unde vocalem temere insecutæ
Orphea sylvæ. . . . . .
Quid prius dicam solitis Parentis
Laudibus ? . . . . . .

Voyez dans Malherbe, p. 170, la longue note d'André, où il cite ces vers d'Horace

V. 2. C'est la pensée de La Fontaine dans *Adonis*. Vénus dit :

La beauté dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.

Les Muses avec moi vont connaître Byzance ;
Et si le ciel se prête à mes efforts heureux,
De la Grèce oubliée enfant plus généreux,
Sur ses rives jadis si noblement fécondes,
Du Permesse égaré je ramène les ondes.
Pour la première fois de sa honte étonné,
Le farouche turban, jaloux et consterné,
D'un sérail oppresseur, noir séjour des alarmes,
Entendra nos accents et l'amour et vos charmes.
C'est là, non loin des flots dont l'amère rigueur
Osa ravir Sestos au nocturne nageur,
Qu'en des jardins chéris des eaux et du zéphyre,
Pour vous rayonnant d'or, de jaspe, de porphyre,
Un temple par mes mains doit s'élever un jour.
Sous vos lois j'y rassemble une superbe cour
Où de tous les climats brillent toutes les belles :
Elles règnent sur tout, et vous régnez sur elles.
Là des filles d'Indus l'essaim noble et pompeux,
Les vierges de Tamise, au cœur tendre, aux yeux bleus,
De Tibre et d'Éridan les flatteuses sirènes,
Et du blond Eurotas les touchantes Hélènes,
Et celles de Colchos, jeune et riche trésor,

V. 14. « *Vos charmes.* » Le poëte s'adresse aux Muses.

V. 16. Léandre.

V. 19. Ce vœu tout fictif d'élever un temple se retrouve dans Virgile, *Georg.* III, 12 ; mais c'est aux Muses que le poëte latin le consacre :

Primus idumæas referam tibi, Mantua, palmas,
Et viridi in campo templum de marmore ponam
Propter aquam. . . . . .

En dédiant un temple à Pallas, Tydée (Stace, *Theb.* II, 736) se plaît à y convier des troupes de chastes vierges :

Centum ibi virgineis votæ Calydonides aris
Actæas tibi rite faces, et ab arbore casta
Nectent purpureas niveo discrimine vittas.

Ronsard, *Am.* II, *Élégie à Marie*, a aussi élevé son temple à l'Amour.

ıs beau que la toison étincelante d'or,
celles qui, du Rhin l'ornement et la gloire,
ont dans ses froids torrents baigner leurs pieds d'ivoire,
ıutes enfin ; ce bord sera tout l'univers.

. . . . . .

XIV

'amour croît par l'exemple, et vit d'illusions.
ılles, étudiez ces tendres fictions
ue les poëtes saints, en leurs douces ivresses,
nventent dans la joie aux bras de leurs maîtresses :
tout aimable objet Jupiter enflammé,
t le dieu des combats par Vénus désarmé,
Quand, la tête en son sein mollement étendue,

V. 31. Éd. 1826 :

Toutes enfin ; ces bords seront tout l'univers.

XIV. — V. 2. C'est ce que recommande Ovide, *Art d'aimer*, III, 329, conseillant aux amants d'apprendre par cœur les vers de Callimaque, de Philétas, d'Anacréon, de Sappho, de Tibulle. — Tibulle, I, IV, 61 :

Pieridas, pueri, doctos et amate poetas.

Parny, *Poés. érot.* I, XIII :

. . . Dans Ovide il faut étudier
Des premiers temps l'histoire fabuleuse,
Et de Paphos la chronique amoureuse.

V. 3. « *Les poëtes saints.* » Ovide, *Am.* III, IX, 17 :

At *sacri vates* et divum cura vocamur.

V. 5. Gentil Bernard, *Art d'aimer*, III :

. . . . . Sous cent formes lui-même,
Jupiter dit comment il faut qu'on aime.

V. 6-10. Imité de Lucrèce, I, 33 :

. . . . Quoniam belli fera mœnera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris ;
Atque ita suspiciens, tereti cervice reposta,
Pascit amore avidos, inhians in te, dea, visus.

Cf. Le Tasse, *Ger. lib.* XVI, XVIII.

Aux lèvres de Vénus son âme est suspendue,
Et, dans ses yeux divins oubliant les hasards,
Nourrit d'un long amour ses avides regards;
Quels appas trop chéris mirent Pergame en cendre;
Quelles trois déités un berger vit descendre,
Qui, pour briguer la pomme abandonnant les cieux,
De leurs charmes rivaux enivrèrent ses yeux,
Et le sang d'Adonis, et la blanche hyacinthe
Dont la feuille respire une amoureuse plainte;
Et la triste Syrinx aux mobiles roseaux,
Et Daphné de lauriers peuplant le bord des eaux;
Herminie aux forêts révélant ses blessures;
Les grottes, de Médor confidentes parjures;
Et les ruses d'Armide, et l'amoureux repos
Où, sur des lits de fleurs, languissent les héros;
Et le myrte vivant aux bocages d'Alcine.
Les Grâces dont les soins ont élevé Racine
Aiment à répéter ses écrits enchanteurs,
Tendres comme leurs yeux, doux comme leurs faveurs.

V. 8. Ovide, *Héroïd.* I, 19 :

Narrantis conjux *pendet ab ore* viri.

N'est-ce pas le ravissant tableau d'Acmé et de Septimius, dans Catulle, XLV :

Et Acme leviter caput reflectens
Et dulcis pueri ebrios ocellos
Illo purpureo ore suaviata.

V. 11. Hélène. — Gentil Bernard, *Art d'aimer*, I, a dit :

Le ravisseur qui mit Pergame en poudre.

V. 12. Pâris sur l'Ida.

V. 15. Voyez pages 4, 95 et 136.

V. 17. Voyez p. 108.

V. 18. Voy. Ovide, *Mét.* I, 452.

V. 19-20. *Herminie* est une création du Tasse dans la *Jérusalem délivrée*, et *Médor*, de l'Arioste dans le *Roland furieux*.

V. 21. Voy. Le Tasse, *Ger. lib.* XVI.

V. 23. Encore un souvenir du *Roland furieux*.

s, ces chants divins sont nés pour votre bouche.
lyre de Le Brun, qui vous plaît et vous touche,
ıtôt de l'élégie exhale les soupirs,
ıtôt au lit d'amour éveille les plaisirs.
ivez de sa Psyché la gloire et les alarmes ;
e-même voulut qu'il célébrât ses charmes,
l'Amour vînt pour l'entendre; et dans ces chants heureux
a trouva plus belle et redoubla ses feux.
ın berceau n'a point vu luire un même génie :
Lycoris pourtant ne sera point bannie.
ıme eux, aux traits d'Amour j'abandonnai mon cœur,
mon vers a peut-être aussi quelque douceur.

'. 31. *Psyché*, que Le Brun n'acheva pas, devait former le quatrième chant des *llées du Parnasse*.

'. 38. Properce, s'adressant au poëte Lyncée, II, XXXVI :

Tale facis carmen docta testudine, quale
Cynthius impositis temperat articulis.
Non tamen hæc illi venient ingrata legenti,
Sive in amore rudis, sive peritus erit.

ɔcrile a mis cette pensée dans la bouche d'un berger poëte, *Idyl.* IX, 8 :

Ἀδὺ δὲ χἀ σύριγξ, χ'ὠ βωκόλος, ἀδὺ δὲ κήγών.

POÉSIES DIVERSES

ET FRAGMENTS

I

Ainsi, quand de l'Euxin la déesse étonnée
Vit du premier vaisseau son onde sillonnée,
Aux héros de la Grèce à Colchos appelés
Orphée expédiait les mystères sacrés

1. — Dans l'éd. 1839, cette pièce se trouve rangée parmi les fragments de l'*Hermès*. Nous n'affirmons pas absolument que cette pièce n'ait pu être destinée à un poëme aussi vaste que l'*Hermès*. Toutefois, avec André, il ne faut pas se hâter de conclure. Nous avons là le second terme d'une comparaison; et, par cela seul qu'il est antique, on peut conjecturer que le premier terme devait être tout moderne. André a dû assister chez Buffon à quelque lecture que fit Le Brun du poëme de *la Nature*. *Orphée expédiant les mystères sacrés*, ne serait-ce pas Le Brun? *Les princes immobiles, ardents à recueillir ces merveilles utiles*, ne seraient-ce pas *Buffon et sa savante cour?* (Relire les trente derniers vers de la première épître, *à Le Brun*.)

V. 1. Ce sont les nymphes de Pélion, qu'Apollonius (I, 549) nous montre étonnées du premier vaisseau qu'elles voient sillonner la mer.

V. 4. « *Expédiait*, » expliquait, développait; c'est l'*expedire* des Latins. Virgile, *Énéide*, III, 458 :

> Illa tibi Italiæ populos, venturaque bella,
> Et, quocumque modo fugiasque ferasque laborem,
> *Expediat*. . . . . .

C'est ainsi que Corneille, imitant Virgile (*Géorg*. IV, 897), l'a employé dans *Mélite*, IV, 1 :

> J'entends à demi-mot; achève et m'*expédie*
> Promptement le motif de cette maladie.

a mère immortelle avait daigné l'instruire.
la poupe assis, appuyé sur sa lyre,
tait quelles lois à ce vaste univers
ient à la fois des mouvements divers;
puissance entraîne ou fixe les étoiles;
où le souffle des vents vient animer les voiles;
ns l'ombre de la nuit, quels célestes flambeaux
r l'aveugle Amphitrite éclairent les vaisseaux.
dents à recueillir ces merveilles utiles,
utour du demi-dieu, les princes immobiles
ux accents de sa voix demeuraient suspendus,
l'écoutaient encor quand il ne chantait plus.

V. 5. Calliope.

V. 6 et suiv. Apollonius, *Arg.* I, 494 :

..... Ἂν δὲ καὶ Ὀρφεὺς
λαιῇ ἀναστχόμενος κίθαριν πείραζεν ἀοιδῆς.
Ἤιεδεν δ' ὡς γαῖα καὶ οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα....
Ἦ καὶ ὁ μὲν φόρμιγγα σὺν ἀμβροσίῃ σχέθεν αὐδῇ
τοὶ δ' ἄμοτον λήξαντος ἔτι προὔφωντο κάρηνα
πάντες ὁμῶς ὀρθοῖσιν ἐπ' οὔασιν ἠρεμέοντες
κηληθμῷ· τοίην σφιν ἐνέλλιπε θελκτὺν ἀοιδῆς.

Voyez l'*Aveugle*, v. 157. Cf. Orphée, *Arg.* 419; Valérius Flaccus, *Arg.* IV, 82.

V. 12. « *L'aveugle Amphitrite*, » où l'on ne voit point, sombre, obscure; c'est le *cæcum mare* des Latins.

V. 16. Milton se souvenait-il d'Apollonius, dans ce début du huitième livre du *Paradis perdu :*

The angel ended; and in Adam's ear
So charming left his voice, that he awhile
Thought him still speaking, still stood fix'd to hear.

C'est une métaphore qu'André semble avoir aimée; il l'a reproduite plusieurs fois. Il a dit dans l'élégie II du livre I :

. . . . . Ton œil sur sa trace accouru
Le suit encor longtemps quand il a disparu

Et dans l'élégie XI du livre II :

Son nom, sa voix absente errent dans mon oreille.

II

ALEXANDRE VI

Ses enfants! Les chrétiens ne sont plus sa famille!
Quoi! l'église de Dieu n'est plus sa seule fille?
Leur naissance est un crime et pour eux et pour lui.
Et quels enfants encore il avoue aujourd'hui!
L'une à la fois, grand Dieu! sa fille et sa maîtresse
(O nom de la pudeur! ô saint nom de Lucrèce!),
Tous méchants comme lui, dignes de son amour.
Lui seul dans l'univers put leur donner le jour.
Ses fils, vraiment ses fils, lâche et coupable engeance,
A son école impie ont appris la vengeance,
L'imposture, la soif de l'or et des États,
L'art des poisons secrets et des assassinats.
Sa fille, à l'impudence en naissant élevée,
A ses époux mourants par son père enlevée,
A son frère, à son père indignement aimé,
Son sacrilége lit n'est pas même fermé.
Prêtre fornicateur, d'un inceste adultère
Le monstrueux mélange était fait pour lui plaire.
Des baisers de la fille et des crimes des fils,

II. — Cette pièce, dans les éditions 1833 et 1839, porte en titre : TIRÉ D'UN POÈME SUR LA SUPERSTITION. De là les éditeurs ont imaginé qu'André avait commencé un poëme sur ce sujet. Ce morceau, comme le titre l'indique, a dû être imité par André d'un poëme *sur la superstition*, soit italien, soit latin. Nous regrettons de n'avoir pas su le découvrir. Peut-être ce fragment était-il destiné à l'*Hermès;* mais ce n'est qu'une conjecture.

V. 17. « *Un inceste adultère.* » *Inceste* est ici employé adjectivement, comme dans l'*Aveugle*, v. 42 (l'*inceste parricide*). Plus bas, au v. 34, il dit au contraire : « *Sa droite incestueuse.* »

Ou le sceptre, ou la pourpre, ou la mitre est le prix.
Non, certes, l'Esprit-Saint, ennemi du parjure,
Ne saurait habiter cette poitrine impure.
Non! les anges du ciel n'approchèrent jamais
Ces lèvres, ni ces yeux affamés de forfaits.
O Christ! Agneau sans tache, ô Dieu sauveur de l'homme!
Non! tu ne souris point sur les autels de Rome,
Lorsque parmi ses fils, ce pontife assassin
Que sa fille impudique a tenu sur son sein,
Couvrant des trois bandeaux sa tête diffamée,
Ouvre, pour te louer, sa bouche envenimée;
Quand ses mains, de poisons artisans odieux,
Touchent ton corps sacré, nourriture des cieux;
Quand. . . . . .
Il tend sur les chrétiens sa droite incestueuse,
Et pour bénir le peuple ose de rang en rang
Lever des doigts souillés de crimes et de sang.

III

Hommes saints, hommes dieux, exemples des Romains,
Divin Caton, Brutus, les plus grands des humains,

V. 25. La forme seule de cette invocation au Christ est pour nous une preuve évidente que ce morceau n'est pas de l'invention d'André.

III. — L'édition de 1839 a joint à tort cette pièce à la précédente, en la confondant sous le même titre. Ce fragment, où André développe une pensée déjà exprimée dans l'*Élégie* XIV du livre I, est la traduction exacte de ce passage de la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau, III^e^ partie, lettre XXI : « Selon eux, c'est une lâcheté de se soustraire à la douleur et à la peine, et il n'y a que des poltrons qui se donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire! Qu'Arrie, Éponine, Lucrèce, soient dans le nombre, elles étaient femmes; mais

Pensiez-vous que jamais, plein d'orgueil et de gloire,
Au milieu des respects d'un stupide auditoire,
Dans un poudreux gymnase au mensonge immolé,
Un rhéteur imbécile et d'ignorance enflé,
Sur la foi d'un sophiste élève de Carthage,
Dût prouver que vos cœurs n'eurent qu'un vain courage,
Et qu'une vertu vaine, et que ce prix si doux
De s'immoler pour elle était vain comme vous;
Vous dévouer aux feux où le crime s'expie;
Vous prodiguer les noms et de lâche et d'impie,
Pour n'avoir pas voulu montrer à l'univers
Aux pieds du crime heureux la vertu dans les fers?

IV

. . . . . La Liberté
Fut, comme Hercule, en naissant invincible.
Ses yeux, ouverts d'un jour, dictaient sa volonté,
Et son vagissement était mâle et terrible.
De rampants messagers des dieux
Espéraient, l'attaquant dans ses forces premières,
Étouffer en un jour son avenir fameux.

Brutus, mais Cassius, et toi qui partageas avec les dieux les regrets de la terre étonnée, grand et divin Caton, toi dont l'image auguste et sacrée animait les Romains d'un saint zèle et faisait frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne pensaient pas qu'un jour, dans le coin poudreux d'un collége, de vils rhéteurs prouveraient que tu ne fus qu'un lâche pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. »

IV. — V. 5. Alcmène, femme d'Amphitryon, avait eu Hercule et Iphiclus de Jupiter; Junon, jalouse de ce nouveau larcin du dieu, envoie deux serpents pour dévorer les enfants qui dormaient dans un bouclier, leur berceau; mais Hercule, de ses enfantines mains, étouffa les rampants messagers des dieux. (Théocrite, *Id.* XXIV).

Ses enfantines mains, robustes, meurtrières,
Teignirent de sang venimeux
Son berceau formidable et ses langes guerrières.

V

Près des bords où Venise est reine de la mer,
Le gondolier nocturne, au retour de Vesper,
Un aviron léger bat la vague aplanie,
Chante Renaud, Tancrède, et la belle Herminie.
Il aime ses chansons, il chante sans désir,
Sans gloire, sans projets, sans craindre l'avenir;
Il chante et, plein du dieu qui doucement l'anime,
Sait égayer du moins sa route sur l'abîme.
Comme lui, sans échos je me plais à chanter;
Et les vers inconnus que j'aime à méditer
Adoucissent pour moi la route de la vie,
Où de tant d'aquilons ma voile est poursuivie.

V. — Imité d'un sonnet de Zappi :

Il gondolier, sebben la notte imbruna,
Remo non posa, e fende il mar spumante, etc.

Ces vers avaient été adressés par M. de Latouche à M. Robert au moment de l'impression de l'éd. 1826. Dans les éditions de 1833 et de 1839, ils ont été omis; peut-être a-t-on cru qu'ils n'étaient pas d'André. Sans pouvoir l'affirmer, nous pensons que ces vers sont bien de lui. Tous les mots, toutes les expressions, sont du vocabulaire et de la langue d'André. Il a dû écrire ces vers en Angleterre, où il avait sans doute à sa disposition les livres de M. de la Luzerne. Or, à la Bibliothèque impériale, se trouve un exemplaire de Zappi, *qui a appartenu à M. de la Luzerne :* Rime dell'avvocato Giovam Battista Felice Zappi, Venise, 1752 (n° Y 4080, ✠ G. 1). Le sonnet qu'André a imité se trouve au tome I^er^, p. 29.

VI

SUR LA FRIVOLITÉ

Mère du vain caprice et du léger prestige,
La Fantaisie ailée autour d'elle voltige :
Nymphe au corps ondoyant, née de lumière et d'air,
Qui, mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée,
Ou s'enflamme de rose, ou petille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr.
La déesse jamais ne connut d'autre guide.
Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Auprès d'elle à toute heure elle occupe les Ris.
L'un pétrit les baisers des bouches embaumées,
L'autre, le jeune éclat des lèvres enflammées ;
L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau
En globe aérien souffle une goutte d'eau.
La reine, en cette cour qu'anime la folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,
Et, dans mille cristaux qui portent son palais,
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

VI. — V. 5. « *La glace inquiète,* » dont la réflexion est mobile, sans repos ; c'est le latin *inquies* ou *inquietus*.

V. 10. « *Troupe vaine,* » sans réalité ; c'est le sens de *vanus*.

VII

FABLE

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Un jour le rat des champs, ami du rat de ville,
Invita son ami dans son rustique asile.
Il était économe et soigneux de son bien ;
Mais l'hospitalité, leur antique lien,
Fit les frais de ce jour comme d'un jour de fête.
Tout fut prêt : lard, raisin, et fromage, et noisette.
Il cherchait par le luxe et la variété
A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse.
Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,
Laissait au citadin les mets plus délicats.

« Ami, dit celui-ci, veux-tu dans la misère
Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
Ou préférer le monde à tes tristes forêts ?

VII. — Traduit d'Horace, *Sat.* II, VI, 80. — On trouve cette fable dans Ésope, dans Babrius, dans Aphthonius, dans La Fontaine, et encore dans beaucoup d'autres recueils. Il ne faudrait pas croire qu'André, en traitant à son tour ce sujet, ait voulu surpasser ses prédécesseurs. Non ; c'est ici le moraliste qui se laisse séduire, comme Horace, à la belle pensée que recouvre cet apologue.

V. 10. « *Une dent dédaigneuse.* » Horace : « *Dente superbo.* » La Fontaine, dans la fable du Héron (VII, IV) :

Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût *dédaigneux*,
Comme le rat du bon Horace.

Viens; crois-moi, suis mes pas; la ville est ici près :
Festins, fêtes, plaisirs y sont en abondance.
L'heure s'écoule, ami; tout fuit, la mort s'avance :
Les grands ni les petits n'échappent à ses lois;
Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois. »

Le villageois écoute, accepte la partie :
On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,
Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs
Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.
La nuit quittait les cieux quand notre couple avide
Arrive en un palais opulent et splendide,
Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
Des restes d'un souper le brillant appareil.
L'un s'écrie, et, riant de sa frayeur naïve,
L'autre sur le duvet fait placer son convive,
S'empresse de servir, ordonner, disposer,
Va, vient, fait les honneurs, le priant d'excuser.

Le campagnard bénit sa nouvelle fortune;
Sa vie en ses déserts était âpre, importune :
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
Ici, l'on y peut vivre; et de rire. Et soudain
Des valets à grand bruit interrompent la fête.
On court, on vole, on fuit; nul coin, nulle retraite.
Les dogues réveillés les glacent par leur voix;
Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.
Alors le campagnard, honteux de son délire :
« Soyez heureux, dit-il; adieu, je me retire,

Appareil, » spectacle

Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté
Le sommeil, un peu d'orge et la tranquillité. »

VIII

J'ai habité parmi les Anglais... Français, votre jeunesse n'apprend rien de bon chez eux... faire courir des chevaux, des paris ruineux... un jeu !... Ils ont une bonne constitution, il faut l'imiter,... pourvu que nous n'imitions pas leur indifférence à la chose publique... Quand tous les membres sont vendus, les citoyens se partagent en factions; l'un est pour celui-ci, pour celui-là, nul n'est pour la patrie... l'argent effronté, la corruption ouverte et avouée....

Nation toute à vendre à qui peut la payer;
Laissons là les Anglais, ...
Laissons leur jeunesse. . .. . mélancolique,
Au sortir du gymnase ignorante et rustique,
De contrée en contrée aller au monde entier 5

V. 44. [Ce mélange d'objets disparates convient au style de la comédie et de la fable. Ainsi Aristophane, *Nuées*, 51, nous montre la femme de Strepsiade exhalant une odeur

.... Μύρου, κρόκου, καταγλωττισμάτων,
δαπάνης, λαφυγμοῦ, Κωλιάδος, Γενετυλλίδος.

Et, *Nuées*, 1007 :

Σμίλακος ὄζων, καὶ ἀπραγμοσύνης, καὶ λεύκης φυλλοβολούσης.

Delille a dit :

Cultiver son jardin, son esprit et ses vers.

BOISSONADE.]

VIII. — Nous rétablissons cette pièce telle que M. de Latouche l'a donnée dans la *Vallée aux loups*, avec le fragment en prose qui la précède.

V. 1 et 2. Éd. 1833 et 1839 :

Laissons là les Anglais. . . . . .
. . . . . .
Nation toute à vendre à qui peut la payer.

Offrir sa joie ignoble et son faste grossier,
Promener son ennui, ses travers, ses caprices,
A ses vices partout ajouter d'autres vices,
Et présenter au ris du public indulgent
Son insolent orgueil fondé sur quelque argent.

. . . . . .

Les poëtes anglais, trop fiers pour être esclaves,
Ont même du bon sens rejeté les entraves.
Dans leur ton uniforme en leur vaine splendeur,
Haletants pour atteindre une fausse grandeur,
Tristes comme leur ciel toujours ceint de nuages,
Enflés comme la mer qui blanchit leurs rivages,
Et sombres et pesants comme l'air nébuleux
Que leur île farouche épaissit autour d'eux ;
Du génie étranger détracteurs ridicules,
D'eux-mêmes et d'eux seuls admirateurs crédules,
Et pourtant quelquefois, dans leurs écrits nombreux,
Dignes d'être admirés par d'autres que par eux.

IX

Voyez rajeunir d'âge en âge
L'antique et naïve beauté
De ces Muses dont le langage
Est brillant, comme leur visage,

V. 9. « *Au ris du public indulgent.* » Exemple remarquable de l'emploi du mot *indulgent*, avec le sens latin. *Indulgent* veut dire ici, qui accorde volontiers son rire, c'est-à-dire, qui rit beaucoup des Anglais, qui s'en moque.

'ce, de douceur, de grâce et de fierté.

De ce cortége de la Grèce
Suivez les banquets séducteurs ;
Mais fuyez la pesante ivresse
De ce faux et bruyant Permesse
e du Nord nébuleux boivent les durs chanteurs.

X

ttteste les cieux que j'ai voulu le croire,
J voulu démentir et mes yeux et l'histoire.
non ! il n'est pas vrai que les cœurs excellents
ient les seuls en effet où germent les talents.
Un mortel peut toucher une lyre sublime,
Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime,
Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,
Ne les imiter point et les faire imiter.
Se louant dans autrui, tout poëte se nomme
Le premier des mortels, un héros, un grand homme.
On prodigue aux talents ce qu'on doit aux vertus ;
Mais ces titres pompeux ne m'abuseront plus.
Son génie est fécond, il pénètre, il enflamme ;
D'accord. Sa voix émeut, ses chants élèvent l'âme ;
Soit. C'est beaucoup, sans doute, et ce n'est point assez.
Sait-il voir ses talents par d'autres effacés ?

X. — [Il serait dur, mais pas trop invraisemblable, de conjecturer qu'en écrivant ces vers, Chénier a pu songer au jour où il se sentit déçu et blessé dans son admiration première pour Le Brun. SAINTE-BEUVE.]

Est-il fort à se vaincre, à pardonner l'offense ?
Aux sages méconnus qu'opprime l'ignorance
Prête-t-il de sa voix le courageux appui ?
Vrai, constant, toujours juste, et même contre lui,
Homme droit, ami sûr, doux, modeste, sincère,
Ne verra-t-on jamais l'espoir d'un beau salaire,
Les caresses des grands, l'or ni l'adversité
Abaisser de son cœur l'indomptable fierté ?
Il est grand homme alors. Mais nous, peuple inutile,
Grands hommes pour savoir avec un art facile,
Des syllabes, des mots, arbitres souverains,
En un sonore amas de vers alexandrins,
Des rimes aux deux voix famille ingénieuse,
Promener deux à deux la file harmonieuse !

XI

SUR UN POËTE SOI-DISANT

Mais désormais à peine il suffit à sa gloire :
On se l'arrache. Il court de victoire en victoire.
Chacun de ses refrains fait des recueils fort beaux.
Il attache une tête aux bouts-rimés nouveaux.
Aux droits litigieux de plusieurs synonymes
Il sait même assigner leurs bornes légitimes.
Bientôt chez tous les sots on sait de toute part
Jusqu'où vont ses talents ; que lui seul avec art
Noue une obscure énigme au regard louche et fade,
Hache et disloque un mot en absurde charade,

ıstruit, tordant les mots vers un sens gauche et lourd,
Le Janus à deux fronts, l'hébété calembour.

XII

elles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux
'infatigable étude et les doctes travaux.
'our vous sont les talents aimables et faciles.
Oh! le sinistre emploi pour les grâces. . . .
De poursuivre une sphère en ses cercles nombreux,
Ou du sec A plus B les sentiers ténébreux!
Quelle bouche immolée à leurs phrases si dures
Aura jamais la nuit de suaves murmures,
Et pourra s'amollir à soupirer *mon cœur!*
Mon âme! et tous ces noms d'amoureuse langueur?

XIII

La grâce, les talents, ni l'amour le plus tendre,
D'un douloureux affront ne peuvent nous défendre.
Encore si vos yeux daignaient, pour nous trahir,

XI. — V. 12. Boileau, *Sat. sur l'Équivoque :*

Tout sens devient douteux, tout mot a deux visages.

Et, *Art poétique*, II, 4, en parlant de l'invasion de la pointe italienne en France:

Chaque mot eut toujours deux visages divers.

XII. — V. 6. Voici un vers de La Fontaine, *Contes*, IV, XVI, où la lettre B est à la rime :

Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.

Chercher dans vos amants celui qu'on peut choisir,
Qu'une belle ose aimer sans honte et sans scrupule,
Et qu'on ose soi-même avouer pour émule!
Mais, dieux! combien de fois notre orgueil ulcéré
A rougi du rival qui nous fut préféré!
Oui, Thersite souvent peut faire une inconstante.
Souvent l'appât du crime est tout ce qui vous tente.

XIV

. . . . . .

Or, venez maintenant, graves compilateurs,
Déployez pour mes vers vos balances critiques,
Flétrissez-les du sceau des *lettres italiques*.

. . . . . .

. . . . . .

Assurez que ma muse est froide ou téméraire,
Que mes vers sont mauvais, que ma rime est vulgaire :
Je l'ai bien fait exprès ; votre chagrin m'est doux,
Je serais bien fâché qu'ils fussent bons pour vous.
Mon Dieu! lorsqu'imitant ce bon roi de Phrygie,
Vous jugez ou le drame, ou l'ode, ou l'élégie,
Faut-il que nul démon, ami du genre humain,
Jamais à votre front ne porte votre main!

XIII. — V. 9. *Thersite*, bouffon de l'armée grecque, l'homme le plus laid qui vint sous Ilion. Voy. son portrait dans Homère, *Iliade*, II, 216.

XIV. — V. 3. Les critiques, dans les citations, font imprimer en *caractères italiques* les passages qu'ils désignent spécialement à l'attention du lecteur.

V. 8. Le roi de Phrygie, c'est Midas. Voyez *Épîtres*, IV, 19.

Vous sauriez une fois combien les doctes veilles
Sur votre tête auguste allongent les oreilles.

XV

and rimeur aux dépens de ses ongles rongés...

XVI

Le bonheur des méchants est un crime des dieux.

XV. — Voyez Sainte-Beuve, *Portr. litt.* — Horace, *Sat.* I, x, 70 :

. . . . . **In versu faciendo**
Sæpe caput scaberet, vivos et roderet ungues.

XVI. — Extrait des *Commentaires* sur Malherbe, p. 226, où André cite et traduit ainsi ce vers, qu'il dit être d'un poëte comique :

Θεοῦ δ' ὀνειδος, τοὺς κακοὺς εὐδαιμονεῖν.

Ce vers, sous cette forme, est attribué à un poëte tragique anonyme (voy. *Fragm. Eurip. et perdit. Trag. omnium*, éd. Didot, p. 163) ; mais André sans doute se souvenait de l'avoir vu dans les *Sentences* de Ménandre, quoique avec cette variante :

Θεῶν ὀνειδος τοὺς κακοὺς εὐδαιμονεῖν.

HYMNES ET ODES

I

A LA FRANCE

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs ;
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs ;
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles ;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule ; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.

I. — Dans cette pièce on reconnaît aisément une imitation du deuxième livre des *Géorgiques* (v. 135 et sqq.). Voyez dans Thomson, *Été*, l'Hymne à l'Angleterre, plus développé, plus long, où il énumère tous les grands génies de l'Angleterre.

' V. 5 et suiv. Virgile, *Georg.* II, 150 :

> At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum
> Semina ; nec miseros fallunt aconita legentes ;
> Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
> Squameus in spiram tractu se colligit anguis.

En parlant de l'Érymanthe, il a dit, résumant en un vers toute cette description :

> Là ni loup ravisseur, ni serpents, ni poisons.

s chênes, les sapins et les ormes épais
) utiles rameaux ombragent tes sommets;
de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
la riche Aquitaine, et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
es vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
Provence odorante, et de Zéphire aimée,
spire sur les mers une haleine embaumée,
ı bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or;
plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savonneuses,
ces réseaux légers, diaphanes habits,
ı la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse,
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin

V. 18. « *Respire,* » exhale.

V. 20. Cf. *Poésies antiques, Idyl.* IV, 17.

V. 22. Éd. 1826 :

Formant la grasse olive aux liqueurs savonneuses.

V. 24. Cf. *Poésies antiques, Idyl.* IV, 35 et 36.

V. 35. « *La Loire incertaine,* » dont le lit est incertain, toujours changeant. Ovide, *Mét.* VIII, 166, a dit du Méandre : « Incertas exercet aquas. »

Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages ;
Rampent aux pieds des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports, où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain
Que visite Phœbus le soir ou le matin ?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys ?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage ?

Ton peuple industrieux est né pour les combats.
Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras.
Il s'élance aux assauts, et son fer intrépide
Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.
Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons ;
Mais faibles opprimés, la tristesse inquiète
Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,
Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,

V. 44. Éd. 1826 et 1839 :

Que visite Phébus le soir et le matin.

C'est un non-sens. — André parle des tributs que la mer amène du couchant et de l'orient. Il n'y a pas de rivage que Phœbus visite le soir *et* le matin.

V. 50. Voyez la *Biographie*.

V. 56. André a dit lui-même, *Élég.* II, III, 27 :

Jeune amant des festins, des vers, de la beauté.

Renverse devant eux les tables des repas,
Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
Et leur front et leur âme. O France! trop heureuse,
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux!

Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage
Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,
Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,
Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.
Il triomphe, il t'insulte. Oh! combien tes collines
Tressailliraient de voir réparer tes ruines,
Et pour la liberté donneraient sans regrets,
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts!
J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
La mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,
Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
De mettre au jour des fils malheureux comme toi.
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes;
Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
Source d'oppression et de fléaux divers;
Vingt brigands, revêtus du nom sacré de prince,
S'unir à déchirer une triste province,

V. 66. On voit qu'André Chénier avait écrit ce morceau avant d'aller en Angleterre; il aura moins d'enthousiasme quand il y aura passé près de trois ans. Voyez *Poésies diverses*, VIII.

Et courir à l'envi, de son sang altérés,
Se partager entre eux ses membres déchirés.
O sainte Égalité! dissipe nos ténèbres,
Renverse les verrous, les bastilles funèbres.
Le riche indifférent, dans un char promené,
De ces gouffres secrets partout environné,
Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même;
Près de ces noirs réduits de la misère extrême,
D'une maîtresse impure achète les transports,
Chante sur des tombeaux, et boit parmi des morts.

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France
Vit luire, hélas! en vain sa dernière espérance,
Ministres dont le cœur a connu la pitié,
Ministres dont le nom ne s'est point oublié;
Ah! si de telles mains, justement souveraines,
Toujours de cet empire avaient tenu les rênes,
L'équité clairvoyante aurait régné sur nous;
Le faible aurait osé respirer près de vous;
L'oppresseur, évitant d'armer d'injustes plaintes,
Sinon quelque pudeur aurait eu quelques craintes;
Le délateur impie, opprimé par la faim,
Serait mort dans l'opprobre, et tant d'hommes enfin,
A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,
De cris non entendus, de funèbres sanglots,
Ne feraient point gémir les voûtes des cachots.

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile;

V. 97. Malesherbes et Turgot se retirèrent du ministère en 1776; mais Malesherbes y rentra, pour quelques mois seulement, en 1787.

'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,
n asile à ma vie en son paisible cours,
ne tombe à ma cendre à la fin de mes jours,
ù d'un grand au cœur dur l'opulence homicide
u sang d'un peuple entier ne sera point avide,
t ne me dira point, avec un rire affreux,
u'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux;
ù, loin des ravisseurs, la main cultivatrice
ueillera les dons d'une terre propice ;
mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
verra plus des maux qu'il ne peut soulager ;
mes yeux, éloignés des publiques misères,
verront plus partout les larmes de mes frères,
la pâle indigence à la mourante voix,
es crimes puissants qui font trembler les lois.

Toi donc, Équité sainte, ô toi, vierge adorée,
De nos tristes climats pour longtemps ignorée,
Daigne du haut des cieux goûter le libre encens
D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocents,
Qui ne saura jamais, par des vœux mercenaires,
Flatter à prix d'argent des faveurs arbitraires,

V. 114. Notons encore ici le mouvement poétique imité de Virgile, et que déjà nous avons fait remarquer dans les *Élégies*, II, XXII, 75, et dans l'*Art d'aimer*, XII, 22.

V. 128. Vers admirable, bien supérieur, dans la forme et dans la pensée, aux vers célèbres de Gilbert, *Apol.* :

Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime;
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.

V. 130. « *Ignorée,* » éloignée, comme *ignotus* en latin.

V. 133 et 134. Éd. 1839 :

Qui ne saura jamais, par des vœux arbitraires,
Flatter à prix d'argent des faveurs mercenaires.

Relire la vingt et unième élégie du livre I.

Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,
Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.
De vœux pour les humains tous ses chants retentissent ;
La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent
Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté
Le doux nom des vertus et de la liberté.

II

. . . . . Terre, terre chérie
Que la liberté sainte appelle sa patrie ;
Père du grand sénat, ô sénat de Romans,
Qui de la liberté jetas les fondements ;
Romans, berceau des lois, vous, Grenoble et Valence,
Vienne, toutes enfin, monts sacrés d'où la France
Vit naître le soleil avec la liberté !
Un jour le voyageur par le Rhône emporté,
Arrêtant l'aviron dans la main de son guide,
En silence et debout sur sa barque rapide,
Fixant vers l'orient un œil religieux,
Contemplera longtemps ces sommets glorieux ;
Car son vieux père, ému de transports magnanimes,
Lui dira : « Vois, mon fils, vois ces augustes cimes. »

Au bord du Rhône, le 7 juillet 1790.

II. — V. 3. En 1788, ce fut à Vizille d'abord, et ensuite à Romans, que se tinrent les états du Dauphiné, célebres dans l'histoire de la révolution française.

III

A MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER

Mon frère, que jamais la tristesse importune
Ne trouble tes prospérités !
Va remplir à la fois la scène et la tribune :
Que les grandeurs et la fortune
Te comblent de leurs biens, au talent mérités.

Que les muses, les arts toujours d'un nouveau lustre
Embellissent tous tes travaux ;
Et que, cédant à peine à ton vingtième lustre,
De ton tombeau la pierre illustre
S'élève radieuse entre tous les tombeaux.

IV

A BYZANCE

Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires
Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil ?

III. — « Pour prouver que l'harmonie n'avait jamais été rompue entre les deux Chénier, dit M. Labitte, on s'est plusieurs fois appuyé de cette ode. Dans les éditions la pièce n'a que deux strophes, et ces deux strophes sont louangeuses. Les vœux exprimés par André étaient sincères, je n'en doute pas ; cependant il faut bien dire que, dans le manuscrit, la fin de l'ode tournait à l'ironie, à une ironie plutôt mélancolique que blessante. Les derniers vers ont été vus par plusieurs personnes de notre connaissance. »

Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,
Porter l'épouvante et le deuil ?

Son harem ne connaît, invisible retraite,
Le choix, ni les projets, ni le nom des visirs.
Là, sûr du lendemain, il repose sa tête,
Sans craindre, au sein de ses plaisirs,

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,
De juges assassins un tribunal pervers,
Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,
La mort, la ruine ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche
Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir,
S'il osait tout braver, et dérober sa bouche
Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la toute-puissance
Voit briser le torrent de ses vastes progrès !
Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance ;
Tu planes sur ses minarets !

V. 4. Éd. 1839 :

Portant l'épouvante et le deuil ?

V. 8. Éd. 1839 :

Sans crainte au milieu des plaisirs.

Les éditions 1826 et 1839 placent un point à la fin de ce vers, ce qui est un contre-sens.

V

STROPHE I

O mon esprit! au sein des cieux,
Loin de tes noirs chagrins, une ardente allégresse
Te transporte au banquet des dieux,
Lorsque ta haine vengeresse,
Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,
Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.
De là vole aux méchants ta flèche redoutée,
D'un fiel vertueux humectée,
Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,
Sur tous ces pontifes du crime,
Par qui la France, aveugle et stupide victime,
Palpite et se débat contre une longue mort,
Lance ta fureur magnanime.

ANTISTROPHE I

Tu crois, d'un éternel flambeau
Éclairant les forfaits d'une horde ennemie,
Défendre à la nuit du tombeau
D'ensevelir leur infamie;
Déjà tu penses voir, des bouts de l'univers,
Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,
Frémir l'horreur publique, et d'honneur et de gloire
Fleurir ma tombe et ta mémoire;

V. — V. 3. Horace, *Odes*, IV, VIII, a dit de la mort par une image semblable:

Dignum laude virum Musa vetat mori:
Cœlo Musa beat. Sic Jovis interest
Optatis epulis impiger Hercules.

Comme autrefois tes Grecs accouraient à des jeux,
Quand l'amoureux fleuve d'Élide
Eut de traîtres punis vu triompher Alcide ;
Ou quand l'arc pythien d'un reptile fougueux
Eut purgé les champs de Phocide.

ÉPODE I

Vain espoir ! inutile soin !
Ramper est des humains l'ambition commune ;
C'est leur plaisir, c'est leur besoin.
Voir fatigue leurs yeux, juger les importune ;
Ils laissent juger la Fortune,
Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
Qui donne et l'honneur et la gloire.
Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

STROPHE II

Que tant d'opprimés expirants
Aillent aux cieux réveiller le supplice ;
Que sur ces monstres dévorants
Son bras d'airain s'appesantisse ;
Qu'ils tombent ; à l'instant vois-tu leurs noms flétris,
Par leur peuple vénal leurs cadavres meurtris,
Et pour jamais transmise à la publique ivresse

V. 22. L'Alphée, fleuve d'Élide, après s'être jeté dans la mer, continuait, disait-on, son cours sans mêler ses ondes à celles de la mer, et reparaissait dans le lit de l'Aréthuse, en Sicile. Voy. Strabon, VI, II, où il discute longuement la question. Cf. Stace, *Silv.* I, II, 203, et III, 68 ; Ovide, *Am.* III, VI ; Claudien, *Éloge de Stil.* I, 186. C'étaient les Olympiques qu'on célébrait sur les bords de l'Alphée.

V. 25. Les Pythiques furent instituées, dit-on, en mémoire de la victoire que remporta Apollon sur le serpent Python ; voy. Homère, *Hymne à Apollon ; Schol.* Pind. *Pyth.*

Ta louange avec leur bassesse ?
Mais si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits
Sont bénis de la terre entière.
Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière ;
Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits
Étend un voile de lumière.

ANTISTROPHE II

Dès lors l'étranger étonné
tait avec respect devant leur sceptre immense ;
Leur peuple à leurs pieds enchaîné,
Vantant jusques à leur clémence,
Nous voue à la risée, à l'opprobre, aux tourments,
Nous, de la vertu libre indomptables amants.
Humains, lâche troupeau... Mais qu'importent au sage
Votre blâme, votre suffrage,
Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux
Vos passions précipitées ?

V. 44. Cette strophe est d'une grande beauté ; elle développe la pensée exprimée dans ces vers de Lucain, VII, 487 :

. . . . . Rapit omnia casus ;
Atque incerta facit, quos vult, Fortuna nocentes.

Qui ne sait par cœur ce passage de Corneille, *Mort de Pompée*, III, II :

Grâces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages :
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur ;
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse et redoutable zèle,
Que règle la Fortune et qui tourne avec elle !

Dans la même pièce (I, III), lorsque Cléopâtre appelle Pompée un grand homme. Ptolémée répond :

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme ?

Et, pour citer encore le grand Corneille, *Mort de Pompée*, I, I :

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,
La justice et le droit sont de vaines idées.

Dans son *Dictionnaire philosophique*, art. *Théodose*, Voltaire s'écrie : « Malheur aux vaincus ; bénis soient les victorieux ! voilà la devise du genre humain. »

V. 50. « *Sceptre immense*, » puissant, comme *immensus* en latin.

Il nous faut tous mourir. A sa vie ajoutées,
Au prix du déshonneur, quelques heures de plus
Lui sembleraient trop achetées.

ÉPODE II

Lui, grands dieux ! courtisan menteur,
De sa raison céleste abandonner le faîte,
Pour descendre à votre hauteur !
En lui-même affermi, comme l'antique athlète,
Sur le sol où son pied s'arrête,
Il reste inébranlable à tout effort mortel,
Et laisse avec dédain ce vulgaire imbécile,
Toujours turbulent et servile,
Flotter de maître en maître et d'autel en autel.

VI

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres :
Il nie, il jure sur l'autel ;
Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,

V. 65. Voici cette belle comparaison de l'athlète dans Regnier, *Sat.* I :

Il se faut reconnoistre, il se faut essayer,
Se sonder, s'exercer, avant que s'employer ;
Comme fait un lutteur entrant dedans l'arène,
Qui, se tordant les bras, tout en soy se démène,
S'allonge, s'accourcit, ses muscles étendant,
Et, *ferme sur ses pieds*, s'exerce en attendant.

V. 67. « *Effort mortel*, » d'un mortel ; comme dans ce vers de Virgile, *Énéide*, XII, 797 :

Mortalin' decuit violari vulnere divum ?

VI. — Ces vers ne se trouvent que dans l'édition 1839 ; c'est M. Sainte-Beuve qui les a fait connaître, d'après le manuscrit, en substituant habilement plusieurs mots français aux mots grecs du manuscrit.

A nos turpitudes célèbres,
Nous voulons attacher un éclat immortel.

De l'oubli taciturne et de son onde noire
Nous savons détourner le cours.
Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire;
Nos forfaits, notre unique histoire,
Parent de nos cités les brillants carrefours.

O gardes de Louis, sous les voûtes royales
Par nos ménades déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,
Orné nos portes triomphales
Et ces bronzes hideux, nos monuments sacrés.

Tout ce peuple hébété que nul remords ne touche,
Cruel même dans son repos,
Vient sourire aux succès de sa rage farouche,
Et, la soif encore à la bouche,
Ruminer tout le sang dont il a bu les flots.

Arts dignes de nos yeux! pompe et magnificence
Dignes de notre liberté,

V. 12. Les *ménades* sont les femmes des halles.

V. 20. Cette hyperbole, qui ici naît du sujet lui-même, est d'une grande beauté; c'est la même que Racine, *Ath.* V, v, a employée, en parlant d'Athalie :

Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée;
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée!

Lucain, *Ph.* I, 330, l'a développée avec une énergie sauvage :

. . . Sullanum solito tibi lambere ferrum
Durat, Magne, sitis : nullus semel ore receptus
Pollutas patitur sanguis mansuescere fauces.

V. 21. Comme le remarque M. Sainte-Beuve, ces vers ont sans doute été écrits pendant les fêtes théâtrales de la révolution, après le 10 août.

Dignes des vils tyrans qui dévorent la France,
Dignes de l'atroce démence
Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté.

VII

« Sa langue est un fer chaud ; dans ses veines brûlées
Serpentent des fleuves de fiel. »
J'ai douze ans, en secret, dans les doctes vallées,
Cueilli le poétique miel :
Je veux un jour ouvrir ma ruche tout entière ;
Dans tous mes vers on pourra voir
Si ma Muse naquit haineuse et meurtrière.
Frustré d'un amoureux espoir,
Archiloque aux fureurs du belliqueux ïambe
Immole un beau-père menteur ;
Moi, ce n'est point au col d'un perfide Lycambe
Que j'apprête un lacet vengeur.

V. 25. Écroulement des amitiés humaines! En 1791, André et David célèbrent, l'un avec sa lyre, l'autre avec ses pinceaux, le serment du Jeu de paume, saluant tout deux avec enthousiasme l'aurore de la révolution ; en 1793, David s'est lancé dans la démagogie ardente et siége à la Montagne : il fait de Lepelletier le héros d'un de ses tableaux, et prête à la mort de Marat l'éclat de son talent, tandis qu'André, après s'être dévoué au salut du roi, célèbre le dévouement de Charlotte Corday.

VII. — C'est encore à M. Sainte-Beuve que l'on doit de connaître ces beaux vers.

V. 4. Pour la comparaison de l'abeille, voyez *Élégies*, I, XIX, 19.

V. 11. Horace, *Épod.* VI, se compare au contraire à Archiloque :

Qualis Lycambæ spretus infido gener
Aut acer hostis Bupalo.

Archiloque, éperdument amoureux de Néobulé, fille de Lycambe, se la vit refuser ; indigné, il couvrit Lycambe d'injures dans des poésies fameuses, écrites en vers ïambiques, créant ainsi un rhythme nouveau, *le belliqueux iambe*, pour ses fureurs surhumaines.

Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.
La patrie allume ma voix;
La paix seule aguerrit mes pieuses morsures,
Et mes fureurs servent les lois.
Contre les noirs Pythons et les hydres fangeuses,
Le feu, le fer, arment mes mains;
Extirper sans pitié ces bêtes vénéneuses,
C'est donner la vie aux humains.

VIII

A CHARLOTTE CORDAY

Quoi! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes
Consacrent leur Marat parmi les immortels,
Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
Des fanges du Parnasse un impudent reptile
Vomit un hymne infâme au pied de ses autels;

V. 15. « *Aguerrit* » pousse à la guerre. Sa pensée est qu'il ne mord qu'en vue de la paix de sa patrie.

V. 17. Monstres fameux dans la mythologie. L'*hydre* surtout est employée souvent par les poëtes pour désigner les ennemis du bien public. Voy. le *Jeu de Paume*, au v. 336, passage où André fait *hydre* du masculin.

VIII. — On peut voir le *fac-simile* des trois premières strophes dans l'*Histoire-Musée de la république française*, par Augustin Challamel, tom. II.

V. 6. Allusion à l'hymne composé par le député Audouin (*). Voy. la *Biographie*.

(*) Il fut composé bien des vers à l'occasion de la mort de Marat, entre autres *les Deux Martyrs de la liberté, ou Portraits de Marat et de Lepelletier*, par Dorat-Cubières, avec cette épigraphe: *Dulce et decorum est pro patria mor !*

La vérité se tait! Dans sa bouche glacée,
Des liens de la peur sa langue embarrassée
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux!
Vivre est-il donc si doux? De quel prix est la vie,
Quand, sous un joug honteux, la pensée asservie,
Tremblante, au fond du cœur, se cache à tous les yeux?

Non, non. Je ne veux point t'honorer en silence,
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France
Et dévouas tes jours à punir des forfaits.
Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime,
Pour faire honte aux dieux, pour réparer leur crime,
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits.

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure,
A donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés!
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,
Tu vins redemander et les membres livides
Et le sang des humains qu'il avait dévorés!

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,
Féliciter ton bras et contempler ta proie.

V. 13. C'est le même sentiment d'indignation, la même aspiration à venger la vertu outragée, qui inspire Juvénal, *Satire* I, 51 :

. . . . . At tu, victrix provincia, ploras.
Hæc ego non credam Venusina digna lucerna?
Hæc ego non agitem? . . . . . .

V. 17. Voyez le fragment XVI des *Poésies diverses*.

V. 20. « *A vu;* » hyperbole très-belle; elle rend le tyran spectateur de sa propre mort; c'est ainsi que Malherbe, *Od. à Henri*, p. 29, l'avait heureusement employée, dans des vers « de la plus grande beauté, » comme le remarque André :

Cæsar, ce grand Titan, qui se moquait des cieux,
A vu par le trépas son audace arrêtée.

Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux,
Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.
Te baigner dans le sang fut tes seules délices,
Baigne-toi dans le tien et reconnais des dieux. »

La Grèce, ô fille illustre ! admirant ton courage,
iserait Paros pour placer ton image
s d'Harmodius, auprès de son ami ;
ues chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
nteraient Némésis, la tardive déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête
Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort.
Oh ! quel noble dédain fit sourire ta bouche,
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
Crut te faire pâlir aux menaces de mort !

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres,
Et notre affreux sénat et ses affreux ministres,

V. 29. Cette hyperbole est fréquente chez les poëtes. Racine, *Athalie*, I, 1 :

. . . . . Une impie étrangère
Se baigne impunément dans le sang de nos rois.

Il y en a une semblable, mais plus audacieuse, dans Euripide, *Hercule furieux*, 480 :

. . . . . Μεταβαλοῦσα δ' ἡ τύχη
νύμφας μὲν ὑμῖν Κῆρας ἀντέδωκ' ἔχειν
ἐμοὶ δὲ δάκρυα λουτρὰ δυστήνῳ φέρειν.

V. 33. André fait ici allusion à Leæna, l'amante d'Harmodius, qui, interrogée et torturée après le meurtre d'Hipparque, se coupa la langue avec ses dents et la cracha à la face du bourreau. Les Athéniens avaient institué des fêtes en l'honneur de Leæna ainsi que d'Harmodius et d'Aristogiton.

V. 35. « *La tardive déesse.* » Horace, *Odes*, III, II :

Raro antecedentem scelestum
Deseruit *pede* Pœna *claudo.*

Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,
Ta douceur, ton langage et simple et magnanime
Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable,
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable
Avait tenu cachés les destins du pervers.
Ainsi, dans le secret amassant la tempête,
Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête
A foudroyer les monts, à soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée ;
Ton front resta paisible et ton regard serein.
Calme sur l'échafaud, tu méprisas la rage
D'un peuple abject, servile et fécond en outrage,
Et qui se croit encore et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire ;
Seule, tu fus un homme, et vengeas les humains !
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme ;
Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

V. 57. Elle meurt, comme Polyxène et comme Iphigénie, présentant la gorge d'un cœur ferme, εὐκαρδίως. Cette strophe est la paraphrase de l'expression d'Euripide, si belle dans sa simplicité et dans sa concision.

V. 65. C'est l'injure sanglante que, dans Homère, *Il.* VII, 96, Ménélas jette à la face des Grecs, qui n'osent affronter Hector :

Ὤ μοι, ἀπειλητῆρες, Ἀχαιΐδες, οὐκέτ' Ἀχαιοί·
ἦ μὲν δὴ λώβη τάδε γ' ἔσσεται αἰνόθεν αἰνῶς,
εἰ μή τις Δαναῶν νῦν Ἕκτορος ἀντίος εἶσιν.

Et toi, toi, que fais-tu, seule et désespérée,
De ton faon dans les fers lionne séparée?
J'entends ton abandon lugubre et gémissant;
Sous tes mains en fureur ton sein retentissant,
Ton deuil pâle, éploré, promené par la ville,
Tes cris, tes longs sanglots remplissent toute l'île.
Les citoyens de loin reconnaissent tes pleurs.
« La voici, disent-ils, la femme de douleurs! »
L'étranger, te voyant mourante, échevelée,
Demande : « Qu'as-tu donc, ô femme désolée! »
— Ce qu'elle a? Tous les dieux contre elle sont unis :
La femme désolée, elle a perdu son fils!

II

A MADEMOISELLE DE COIGNY

Blanche et douce colombe, aimable prisonnière,
Quel injuste ennemi te cache à la lumière?

V. 13 et suiv. Ce sont les poétiques accents de Lucrèce, II, 355 :

At mater viridcis saltus orbata peragrans,
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
Omnia conviscns oculis loca, si queat usquam
Conspicere amissum fœtum; completque querelis
Frondiferum nemus adsistens; et crebra revisit
Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci.

V. 14. Ce *sein retentissant* est antique et bien beau. C'est ainsi que dans Homere, *Il.* XVIII, 30, les femmes pleurent la mort de Patrocle :

. . . . . Χεραὶ δὲ πᾶσαι
στήθεα πεπλήγοντο. . . . . .

V. 19. « *L'étranger,* » c'est le ξένος des Grecs, qui signifie souvent ce que nous entendons par un *passant*.

II. — Oubliant la triste réalité de la prison, André s'efforce de plier ses accents

Je t'ai vue aujourd'hui (que le ciel était beau !)
Te promener longtemps sur le bord du ruisseau,
Au hasard, en tous lieux, languissante, muette,
Tournant tes doux regards et tes pas et ta tête.
Caché dans le feuillage, et n'osant l'agiter,
D'un rameau sur un autre à peine osant sauter,
J'avais peur que le vent décelât mon asile.
Tout seul je gémissais, sur moi-même immobile,
De ne pouvoir aller, le ciel était si beau !
Promener avec toi sur le bord du ruisseau.

Car si j'avais osé, sortant de ma retraite,
Près de ta tête amie aller porter ma tête,
Avec toi murmurer et fouler sous mes pas
Le même pré foulé sous tes pieds délicats,
Mes ailes et ma voix auraient frémi de joie,
Et les noirs ennemis, les deux oiseaux de proie,
Ces gardiens envieux qui te suivent toujours,
Auraient connu soudain que tu fais mes amours.
Tous les deux à l'instant, timide prisonnière,
T'auraient, dans ta prison, ravie à la lumière,
Et tu ne viendrais plus, quand le ciel sera beau,
Te promener encor sur le bord du ruisseau.

Blanche et douce brebis à la voix innocente,

aux douces lois de la poésie; il revient à l'idylle de sa jeunesse, à la gracieuse allégorie des *Colombes*, et sa pensée s'encadre dans un refrain qui lui donne un air ancien.

V. 5. Segrais, *Athis*, IV, a tracé un tableau semblable, qui n'est pas sans grâce :

La nymphe cependant prisonnière chez elle,
Solitaire, gémit, comme la tourterelle,
Quand, veuve inconsolable, aux plus sombres forêts,
D'arbre en arbre elle va faisant ses longs regrets.

V. 25. Le poëte change d'image; ici c'est l'image des Israélites (Racine, *Esth.* I, v) :

Faibles agneaux livrés à des loups furieux.

Si j'avais, pour toucher ta laine obéissante,
Osé sortir du bois et bondir avec toi,
Te bêler mes amours et t'appeler à moi,
Les deux loups soupçonneux qui marchaient à ta suite
M'auraient vu. Par leurs cris ils t'auraient mise en fuite,
Et pour te dévorer eussent fondu sur toi
Plutôt que te laisser un moment avec moi.

III

LA JEUNE CAPTIVE

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore ;

V. 28. Il avait dit dans *Mnaïs :*

Que vos agneaux au moins viennent près de ma cendre
Me bêler les accents de leur voix douce et tendre.

III. — Voyez dans l'*Étude sur les OEuvres d'André* et *Élég.* I, IX, ce que nous avons dit sur *la Jeune Captive*. Nous ajouterons ici quelques mots sur le sentiment général qui règne dans cette pièce. Au milieu des victimes de la révolution, qui toutes marchent sans pâlir au supplice, pourquoi ce cri déchirant, cet effroi de la mort ? C'est que l'histoire n'enregistre que le courage des derniers instants, tandis que la poésie, plus humaine, n'oublie ni les regrets, ni les sanglots de la veille. D'ailleurs quel poëte imaginerait une enfant, une vierge qui n'aimât pas la vie ? Polyxène s'écrie (Euripide, *Hec.* 416) :

Ἄνυμφος, ἀνυμέναιος, ὢν μ' ἐχρῆν τυχεῖν.

Et, avant de marcher au supplice, elle adresse de derniers adieux à la lumière du jour; elle pleure, et cependant elle saura mourir sans peur, sans trouble, avec décence même. Iphigénie (Euripide, *Iph.* 1218) ne tombe-t-elle pas aux genoux paternels, regrettant de ne point avoir l'éloquence d'Orphée, et s'écriant :

Μή μ' ἀπολέσῃς ἄωρον· ἡδὺ γὰρ τὸ φῶς
βλέπειν. . . . . .

Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.

Pourquoi l'âme tendre de Racine (*Iph.* V, IV) a-t-elle trop affaibli ces plaintes et ces regrets dans ces vers, pourtant si purs :

J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneur environnait ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin?

Dans une élégie moderne, ce sentiment de l'amour de la vie a été très-bien saisi :

Quand, debout sur le faîte,
Elle vit le bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer [*].

Dans Racine la résignation chrétienne tempère les regrets d'Iphigénie. Ce n'est plus la fille d'Agamemnon, c'est plutôt la sœur de la fille de Jephté. En effet, quand celle-ci connut le vœu de son père (*Bible, Juges,* XI, III, 37), elle lui dit : « Accorde-moi seulement cette prière : laisse-moi, pendant deux mois, me retirer sur les montagnes et y pleurer ma virginité avec mes compagnes. » — « Va, » lui répondit Jephté. Et libre, pendant deux mois, avec ses compagnes et ses suivantes, elle allait pleurant sa virginité sur les monts. On peut sans doute remarquer que ce sentiment de résignation est absent de *la Jeune Captive,* dont l'âme au contraire est pleine de l'amour de la nature. Mais il ne faudrait pas aller trop loin dans cette voie d'analyse, car, de l'aveu même du poëte, cette élégie n'est que la touchante expression de vœux et de plaintes qui s'échappent d'une bouche *aimable et naïve.*

V. 6. Voyez *Élég.* I, IX. 24. André se rapproche ici de Tibulle plus près encore. Nous ne citerons dans ces notes aucun vers de Tibulle, afin que le lecteur, recourant toujours à l'Élégie aux frères de Pange, établisse ainsi, dans son esprit, cette continuité de rapports par lesquels s'explique la création de *la Jeune Captive.*

(*) Est-ce une rencontre heureuse ou une intention du poëte? Cette strophe semble imitée de Lucrèce, I, 88, dans le récit de la mort d'Iphigénie :

Cui simul infula virgineos circumdata comptus
Ex utraque pari malarum parte profusa est,
Et mœstum simul ante aras adstare parentem
Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros
Aspectuque suo lacrymas effundere civis :
Muta metu terram genibus summissa petebat.

S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance :
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
ır des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.

V. 12. Pindare, *Ném.* VII. 77 :

. . . . . Κόρον δ' ἔχει
καὶ μέλι καὶ τὰ τερπν' ἄνθε' ἀφροδίσια.

Méléagre, *Anal.* I, p. 14, en parlant de l'Amour :

Οἶδε τὸ πικρὸν Ἔρως συγκεράσαι μέλιτι.

V. 13. « *Habite.* » Cette expression est fréquente chez André. La voici dans Eschyle, *Prométhée,* 250 :

Τυφλὰς ἐν αὐτοῖς ἐλπίδας κατῴκισα.

V. 21. Voyez *Élég.* I, IX, 25 :

Ah ! le meurtre jamais n'a souillé mon courage ;
Ma bouche du mensonge ignora le langage ; etc.

V. 27. N'est-ce pas, harmonieusement développée, la belle expression de Stace, *Silv.* II, II, I, 38 :

. . . . . Anni stantes in limine vitæ.

Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin;
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,

V. 28. En lisant ces vers touchants, qui n'a, entraîné par un souvenir inévitable, murmuré les beaux vers de Gilbert :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs.

V. 30. L'expression était vague, *Élég.* I, IX, 43, 44 ; ici l'image la fixe.

V. 35. Il avait moins bien dit, *Élég.* I, IX, 42 :

A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.

Mais il avait cette image plus mâle, qui convient à un homme :

Je meurs, avant le soir j'ai fini ma journée.

Ronsard, *Am.* I, LXI, a dit :

Je me consume au plus verd de mon âge.

Et, rapprochement remarquable, toute la pensée qu'André développe dans ces strophes de *la Jeune Captive* est contenue en germe dans une stance de Racine, *Esther*, I, V :

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore :
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.

Mais quelle pénétration du génie pour combler l'intervalle! — Ronsard, *Am.* II, *Stances*, nous montre aussi sa maîtresse,

Dans le ciel trop tôt retournée,
Perdant beauté, grâce et couleur,
Tout ainsi qu'une belle fleur
Qui ne vit qu'une matinée.

(*) Dans les vers que le plus jeune des Trudaine avait écrits à Saint-Lazare et dont nous avons parlé dans l'*Étude*, c'est cette image qui s'y développe, un peu languissamment.

Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
grâce décorait son front et ses discours,
, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

V. 46. Nous avons conservé le texte de la *Décade*. M. de Latouche a donné ce vers ainsi :

Et secouant le joug de mes jours languissants.

V. 51. Mademoiselle Aimée de Coigny. Voyez la *Biographie*.

IV

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière!
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Quand au mouton bélant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie

IV. — Voyez ce que nous avons dit relativement à cette pièce dans l'*Étude* et dans l'*Appendice*.

V. 15. Après ce vers il y a une lacune évidente de quelques vers. Si nos souvenirs ne nous trompent point, le suivant serait :

Qu'il vienne, je ne le crains pas.

Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli,
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons, comme moi
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot, à travers les barreaux,
A versé quelque baume en mon âme flétrie;
De l'or peut-être à mes bourreaux...
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.

V. 29. Voyez l'*Appendice*. Le manuscrit porte au-dessus de ce vers *Cres. d'E.*, c'est-à-dire *Cresphonte* d'Euripide. Mérope, dit Plutarque (*Cons. ad Apoll.* XV), remuait l'âme des spectateurs en prononçant ces vers :

Τεθνᾶσι παῖδες οὐχ ἐμοὶ μόνῃ βροτῶν,
οὐδ' ἀνδρὸς ἐστερήμεθ' · ἀλλὰ μυρίαι
τὸν αὐτὸν ἐξήντλησαν, ὡς ἐγώ, βίον.

Vers dont s'était déjà inspiré Pétrone, *Satyr.* CXXXIX :

Non solum me Numen, et implacabile fatum
Persequitur. . . . . .

V. 34. « *A versé.* » MM. Villemain, Patin et Geruzez ont cru voir dans ce vers une grave altération et voudraient lire « *eût versé.* » Nous ne pouvons nous ranger à cette opinion, puisque, comme nous l'avons dit dans la *Biographie*, André communiquait avec sa famille et pouvait échanger des lettres avec ses amis. Il dit très-justement que le mot que lui ont glissé ses amis *a versé* quelque baume en son âme flétrie; mais il y a loin de cette légère consolation à la liberté, et il ajoute : De l'or peut-être à mes bourreaux m'eût soustrait au cachot. Et c'est alors qu'il s'écrie avec amertume : Mais tout est précipice, ils ont eu droit de vivre.

Vivez, amis; vivez contents.
En dépit de Bavus, soyez lents à me suivre;
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.
Vivez, amis; vivez en paix.

Que promet l'avenir? Quelle franchise auguste,
De mâle constance et d'honneur
Quels exemples sacrés, doux à l'âme du juste,
Pour lui quelle ombre de bonheur,
Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
Quels pleurs d'une noble pitié,
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
Quels beaux échanges d'amitié
Font digne de regrets l'habitacle des hommes?
La peur blême et louche est leur dieu.
Le désespoir!... le fer. Ah! lâches que nous sommes,
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
Vienne, vienne la mort! Que la mort me délivre!
Ainsi donc mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux? Non, non, puissé-je vivre!
Ma vie importe à la vertu;

V. 38. [Ce nom de *Bavus* semble désigner quelque poète démagogue, peut-être Collot-d'Herbois qui a écrit beaucoup de prose et quelques vers; ou plutôt Saint-Just, le redoutable Saint-Just, auteur d'un très-long poëme, un peu trop libre, avec cette courte préface : « J'ai vingt ans, j'ai mal fait; je pourrai faire mieux. »
BOISSONADE.]

Le nom de *Bavus* est sans doute une réminiscence du *Bavius*, de Virgile, *Égl.* III, 90.

V. 57. Ce passage rappelle les héros antiques délibérant en eux-mêmes et s'exhor-

r l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
Dans les cachots, près du cercueil,
Relève plus altiers son front et son langage,
Brillants d'un généreux orgueil.
I est écrit aux cieux que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains,
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, vérité, si ma bouche sincère,
Si mes pensers les plus secrets
ne froncèrent jamais votre sourcil sévère,
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce ou (plus atroce injure!)
L'encens de hideux scélérats
Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,
Sauvez-moi; conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois,
Ces tyrans effrontés de la France asservie,
Égorgée!... O mon cher trésor,
O ma plume! Fiel, bile, horreur, dieux de ma vie!
Par vous seuls je respire encor.

tant à la vertu. C'est ainsi qu'Ulysse (*Iliade*, XI, 407), hésitant entre la fuite et le combat, s'interroge :

Ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα φίλος διελέξατο θυμός;
οἶδα γὰρ ὅττι κακοὶ μὲν ἀποίχονται πολέμοιο·
ὃς δέ κ' ἀριστεύῃσι μάχῃ ἐνι, τὸν δὲ μάλα χρεὼ
ἑστάμεναι κρατερῶς, ἤτ' ἔβλητ' ἤτ' ἔβαλ' ἄλλον.

Bientôt, comme le héros d'Homère, André haranguera directement son cœur.

V. 77. Voyez la même image dans la première strophe de l'Hymne III.

Quoi! nul ne restera pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés;
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire;
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance;
Pour descendre jusqu'aux enfers
Chercher le triple fouet, le fouet de la vengeance,
Déjà levé sur ces pervers;
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice!
Allons, étouffe tes clameurs;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, Vertu, pleure si je meurs.

V. 86. Ici nous avons osé faire une correction hardie; c'est la seule que nous nous soyons permise dans tout l'ouvrage. Les éditions portent :

Pour consoler leurs fils, leurs veuves et leurs mères.

Or il faudrait au moins quatre vers pour remplir la lacune, ce qui est impossible. De plus on aurait forcément quatre vers rimant sur une seule rime masculine en *rés*, ce qui est également impossible; Chénier ne se serait jamais décidé à cette négligence dans des vers aussi relevés et aussi soutenus de ton. — D'ailleurs, si nous commettons une erreur, que M. Gabriel de Chénier veuille bien la rectifier; qu'il publie les vers d'André dont il a le manuscrit entre les mains.

V. 92. M. de Latouche avait, par timidité littéraire, altéré ce vers; la première édition donnait :

Pour insulter leurs noms, pour chanter leur supplice!

V. 94. Magnifique mouvement poétique; il s'adresse à son cœur, comme Ulysse (*Odyssée*, XX, 18) :

Τέθλαθι δή, κραδίη· καὶ κύντερον ἄλλο πότ' ἔτλης....

Passage qu'avait remarqué Platon dans le *Phédon*, XLIII. — Et c'est ainsi que dans Sophocle, *Trach.* 1259, Hercule exhorte son âme à supporter la souffrance :

Ἄγε νῦν, πρὶν τήνδ' ἀνακινῆσαι
νόσον, ὦ ψυχὴ σκληρὰ, χάλυβος
λιθοκόλλητον στόμιον παρέχουσ',
ἀνάπαυσε βοὴν, ὡς ἐπίχαρτον
τελέουσ' ἀκούσιον ἔργον.

V. 95. M. de Latouche a manqué de goût en scindant en trois parties cette belle et dernière élégie d'André Chénier. Quel plus beau vers pourrait clore l'œuvre et la vie du poëte!

FIN.

LEXIQUE

NOTA. — Nous n'indiquons pas dans ce *Lexique* tous les vers où tel et tel mot se trouve employé; après un ou deux exemples nous renvoyons le lecteur aux passages les plus remarquables. Le premier nombre indique la page, le second le vers (pour le *Jeu de Paume* et l'*Hymne aux Suisses*, les lettres P et S sont suivies du numéro du vers). Le signe (N) indique qu'il y a une note à consulter. Quant aux citations d'auteurs, elles n'ont d'autorité que lorsque le lecteur peut les vérifier; mais, pour éviter des titres souvent fort longs, peu de place étant réservée à ce *Lexique*, nous désignons le volume et la page des éditions dont nous nous sommes servi, et dont voici la liste : Eustache Deschamps, éd. Crapelet; Villon, collection Jannet; Marot, éd. de la Haye, 1702; Ronsard, éd. Blanchemain; Théophile, éd. Jean de la Mare, Paris, 1627; Saint-Gelais, éd. de Paris, 1719; Malherbe, éd. Charpentier (*Comment. d'André Chénier*); Regnier, collection Jannet; A. de Vigny, éd. Charpentier; Lamartine, éd. Hachette, Furne et Pagnerre; V. Hugo, éd. V. Lecou et Hetzel (le volume qui contient les *Orientales* sera numéroté 1), Sainte-Beuve, éd. Charpentier. Quand nous citons Corneille, nous nous contentons de renvoyer le lecteur au *Lexique* de M. F. Godefroy, ainsi qu'à celui de M. Génin pour Molière; enfin nous avons plusieurs fois cité le *Lexique* de Pascal, éd. Cousin.

A

A plus B. Du sec A plus B les sentiers ténébreux, 420, 6.

A, prép. dev. un infin., de façon à, 11, 88 (N); 12, 110 (N). — Id., marquant le but : s'unir à déchirer, 426, 86; cf. P, 188; 17, 183. — Id., pour *en* suivi du part. présent : tout mortel se soulage à parler de ses maux, 393, 1; cf. 225, 53; 282, 2. — Pour *en* : en moi ce fut vengeance, à vous ce fut un crime, 262, 31. — Contre, sur : se perdre à l'écueil de la prospérité, P, 284. — Envers : ingrat à ces charmantes sœurs, 146, 93. — en vue de : tendre les mains à la prière, 7, 18. — Par : oubliaient à ce philtre charmés, 19, 211. — Dans : viens dire à leurs concerts, 143, 23; cf. 43, 308. — Vers : il nage aux bords crétois, 106, 4; cf. 345, 23.

Abjurer, renoncer à (Lat.) : abjurer l'amour, 201, 6; cf. 112, 9; 395, 9.

Abois des chiens, 6, 6; 122, 16. — Au fig. : nocher aux abois, S, 54. De l'importun besoin j'ai calmé les abois, 37, 171.

Abondant de : palais d'esclaves abondant, 169, 21. Malherbe, 244 : plaisirs dont sa richesse abonde. Lamartine, III, 271 : biens dont l'opulence abonde.

Abonder, couler en abondance, *abundare* : pour elle cette source abonde, 291, 43; cf. 23, 260. — à : notre lyre abonde à publier, 319, 36.

Absent, 237, 39 (N).

Absinthe : breuvage d'absinthe, 393, 3; rassasier un cœur de fiel et d'absinthe, 245, 46. Ronsard, I, 89 : d'un tel miel mon absinthe est si pleine. Hugo, II, 183 : banquets d'absinthe et de miel.

Accélérer la tombe, 261, 20.

Accompagner les pas (Virg., *Én.* VIII, 462 : comitari gressum), 107, 3; 226, 60.

Accoutumé, habitué (sans compl.) : partout bientôt accoutumé, 319, 25. — Ha-

..., ordinaire, *assuetus :* des herbes accoutumées, 70, 19 (N); cf. 173, 40; 252, 41. Théophile, 256 : trace accoutumée. Malh. 89 : douceur accoutumée. Lamartine, II, 107 : joug accoutumé.

Achever : elle achève ces mots, 26, 43 (N).

Acre : rire âcre, 312, 12.

Adjectif, pour le génitif du subst. : feux troyens, 228, 12 (N); cf. 58, 20; 106, 4; 106, 19; 117, 22. La Fontaine, 58 : la grecque beauté.

Admirer, avec un compl. sujet d'un infinitif (Hell.) : admirer les paroles abonder, 23, 260; cf. 90, 20. — que, s'étonner : la Floride admire qu'un oiseau, ..., 42. Pascal, *Lex.* Sainte-Beuve, 211 : ...nirais que de ces hommes morts... ...se ces détails.

...doré, subst. : nos belles adorées, 146, ...

...sse, ruse : travailler une subtile ..., 252, 58 (N). Molière, *Lex.*

...mé : cœur affamé de justice, 222, 11; cf. P, 317; 410, 23; 455, 94. Malherbe, 44 : âme affamée de massacre.

Afin que mal ne dise (Hell.), 38, 199 (N). Hugo, II, 258 : et que chaque vieillard, le citant pour modèle, dise : Vous ne l'avez pas vu.

Âge : je n'ai pas passé l'âge, 37, 185; cf. 167, 54; 211, 32.

Agile : fuites agiles, 402, 26; gouvernail agile, 205, 1; cf. 63, 8; 114, 1; 120, 4. A. de Vigny, 105 : danses agiles.

Agiter, mettre en mouvement, *agitare :* agiter des pas, 120, 14. Agité de : la cavale agitée d'amoureux aiguillons, 359. Ronsard, I, 34 : agité des flots de la tourmente.

Agreste : ceinture agreste, 6, 13. Agrestes déités, 72, 68.

Aguerrir, déterminer à la guerre : la paix seule aguerrit mes pieuses morsures, 438, 15.

Aigre impatience, 246, 5.

Aiguillon : un aig. vainqueur, 179, 10.

Aiguillonner qqn de qq. chose, 238, 50; 197, 10. — à, exciter à : Julie, dont la danse aig. aux plaisirs, 232, 4. — vers : aig. mon cœur vers des lauriers, 228, 2.

Aiguiser une satire, 313, 41.

Aile des vaisseaux, pour voile, 331, 132 (Virg. En. III, 520).

Ailé : voix ailée, 220, 2 (N).

Aimable (fréquent) : aim. érudité d'un fruit, 88, 24; aim. rivage, 133; cf. 218, 53; 151, 81; 404, 5.

Air humble et soumis de n'oser s'approcher, 394, 19.

Aller, suivi d'un part. prés. : 36, 160; 91, 29; 250, 5; 254, 12 — (Explétif) : enfant je n'allai point me réveiller poète, 294, 10.

Allumer, au fig. : la patrie all. ma voix, 138, 14; all. son génie aux rayons d'Homère, 152, 12; la douleur allume le trépas, 167, 56. Corneille, *Lex.*

Alpes pour montagnes, 273, 18.

Altier, élevé, *altus :* le mélèze altier, 205, 22. — Au fig. : relever plus altiers son front et son langage, 454, 62. Hugo, II, 232 : le front altier des monts.

Amant de (apposition fréquente) : cigale amante des buissons, 140, 16; cf. 102, 22; 127, 2 bis; 147, 2; 196, 85; 217, 27, 231, 27. Horace, Épo. II : lapathi prata amantis. Lamartine, II, 157 : abeille amante des fleurs.

Amas, entassement : amas de débris, 329, 26; de temples, 309, 17; de fleuves, 424, 32; un amas se hérisse de sommets, 204, 12 bis. Corneille, *Lex.* — Entassement successif : amas du temps, 182, 21; des générations, 361.

Amasser : le ciel amassant la tempête, 441, 52.

Ambitieux lecteur, 195, 71. Corneille, *Lex.*

Ambroisie (André écrivait Ambrosie), coupe d'ambroisie, P, 5; cf. 167, 60; 176, 24; 237, 28. — Divin, *ambrosius :* doigts d'ambroisie, 280, 20.

Ame (en app.) : c'est nous, âmes de feu, 300, 10. — Comme *esprit :* l'âme des fleurs, 144, 40 (N).

Amer (fréq.) : amer feuillage (Virg. : salix amara), 124, 10; gouffres amers, 17, 184; calice amer que l'on nomme la vie, 207, 6 (Catulle : calices amariores); lieux amers, 270, 73; lèvres amères des malades, 287, 28 (Celse : os amarus); et *passim.*

Ami, favorable : porte amie, 255, 34; cf. P, 397; 207, 20; 216, 7. Corneille, *Lex.* — de (App. fréq.) : 145, 69; 274, 70; 425, 56.

Amollir, dissoudre : le printemps vient am. les entraves de glace, 175, 74. — adoucir : les Muses ont am. nos sons, 153, 26. Hugo, II, 650 : tes vers par la grâce amollis. — Au sens propre de fléchir : coussins sous tes membres amollis, 222, 5. — (s'), perdre de sa vigueur : la langue s'amollit dans le palais des rois, P, 22. — (s') à, mettre de la grâce à : quelle bou-

che pourra s'amollir à soupirer mon cœur, 420, 9.

Amour, très-souvent féminin comme au dix-septième siècle (Corneille et Molière, *Lex.*) : amour mutuelle, 167, 61. — (Fréq. en appos.) : Chloé l'amour de mes regards, 84, 9; cf. 287, 21. — Terme abstrait mis à la place d'un nom appellatif : c'est toi, mon amour, qui, 247, 7. — Au pluriel, 58, 14; 133. — Id., personne aimée : honteux d'avoir trouvé nos amours infidèles, 174, 65.

Amoureux, de l'amour : d'am. aiguillons, 359; l'am. souffrance, 203, 40; cf. 85, 13. Villon, 53 : les am. sentiers. Saint-Gelais, 2 : l'am. souci. Regnier, 81 : l'am. plaisir. — La Seine amoureuse, 309, 8; amoureuse main, 88, 32.

Ample manoir, P, 107. Pascal : l'ample sein de la nature. Saint-Gelais, 12 : l'ample terre asservie.

Animer, donner l'âme, le souffle : le vent anime les voiles, 408, 10; ma bouche animait la flûte de Sicile, 187, 20 (Apulée : animare tibias). — Donner la vie, créer : ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau, 4, 4. — à, exciter, animer sa lyre aux combats, 229, 20; cf. 155, 70. Animé, enflammé : des flammes de Vénus Platon animé, 98, 21; cf. 202, 25. — Qui est doué ou qui semble doué d'une âme ou de la vie : ce navire animé, 113, 13. Cf. 29, 77, 144, 39; 150, 63; 164, 15; 173, 39.

Antique, des anciens : l'antique sagesse, 210, 17. conf. 329, 78 — D'autrefois (Lat.) : notre antique lien, 219, 63; P, 7. Emploi remarq. : il ruminait son antique pâture, 65, 6. — Vieux, vénérable : visage antique, 27, 54. A. de Vigny, 192 : rides antiques. Hugo, II, 260 : antique aïeule.

Antre : l'hiver roi des antres du Nord, 331, 125. — Mines : antres de Golconde, 170, 23; de Cuzco, 332, 138; de Paros, 338, 266.

Aplanie, *æquor* : la vague aplanie, 133. *Sic* Barbier, 170. A. de Vigny, 88 : toits aplanis.

Appareil, ce qui apparaît, spectacle : des restes d'un festin le brillant app., 415, 28.

Appeler, invoquer : appelle... ses jeux, 106, 8; la patrie longtemps appelée, 211, 28. — Faire venir : appelés à ses hymnes sauvages, 195, 57.

Appesantir : les nuages épais sur elle appesantis, 331, 122.

Apporter des injures, 7, 25.

Apposition. Voy. : amant de; ami de; fils de; enfant de; ornement, amour, etc.; — précédée de l'article : Chloé, l'amour de mes regards, 84, 9; — précédant l'objet : reine de mes banquets, que Lycoris y vienne, 209, 1.

Apprêt, au plur. : une table aux suaves apprêts, 146, 86. cf. 29, 75. — (d'), apprêtés : de ses refus d'apprêt oubliant l'artifice, 222, 9 bis.

Apre, hérissé, *asper* : âpres cailloux, 226, 65; cf. 70, 11; 159, 13. En flots âpres et durs brille une mer glacée (Tite-Live : mare asperum), 204, 8; c'est le contraire de *vague aplanie*.

Arbre de fer, candélabre : un long arbre de fer hérissé de flambeaux, 20, 224 (N). Hugo, I, 337 : et des chandeliers d'or aux immenses rameaux.

Architectes des lois, P, 254 (N).

Ardent : l'ardente saison, 390, 1; nuit ardente, 118, 1 bis; montagne ardente (Sinaï), 352, 61; son visage, ardente et jeune fleur, 391, 9. — de : palais d'émeraudes ardent, 170, 22. Rom. de la Rose, v. 6127 : ardans de pierres précieuses. — à, suivi d'un subst. : ardent à quelque grand dessein, 179, 6. Théophile, 237 : Achille ardent à la ruine d'Ilion. Regnier, 233 : à l'amour trop ardente. Corneille, *Lex.* : ardent après. — — à, suivi d'un verbe; ardent à se servir d'un prétexte, 76, 157; cf. P, 367; 408, 13. Racine, *Brit.* : vous les verrez toujours ardents à vous complaire.

Ardeur, chaleur : du vin la téméraire ardeur, 37, 178. — Au plur. : je vais trouver des ardeurs mutuelles, 67, 7; de l'âge d'amour les ardeurs inquiètes, 137, 32. Corneille, *Lex.*

Aride : aride buisson, 336, 223; l'aride vieillesse, 163, 51; pierre aride, 273, 19.

Armer, munir, garnir, etc., au propre et au fig. : armer son sein de trois lions, 21, 232; la poésie arma ses mains de pinceaux, 176, 25; les pas de l'hiver de glaces armés, 331, 125; vol armé des ailes de Buffon, 345, 33; cf. 110, 1; 211, 31; 297, 56; 343, 383. — Multiplier la force d'une chose : il arme le fouet de rapides efforts, 401, 12; arme le poignard du sceau de la loi sainte, P, 355. Hugo, II, 173; d'un sacerdoce auguste armant son luth suprême. — Se faire une arme de qq. chose, s'en servir comme arme : armer les pierres et les cris, 12, 100; le peuple armant la torche incen-

é, P, 302; cf. P, 33; P, 198; 303, — Servir d'arme : du Tibre avili le msanglanté armait la main du , 160. — (s') : s'armer de timi-, 330, 91. — Ex. remarquable — armer, pris en même temps au propre et au fig. : Cérès même et sa faux s'arment pour les combats, P, 231.

Arrondir : l'abricot arrondit son fruit, 72, 62; un visage arrondi, 123, 12.

Article, à la place d'un pronom, ou sans soit besoin d'autres déterminants, en de choses généralement connues : la massue antique, 119, 10; cf. 97; 31, 102. — supprimé : peur, ce ou haine est leur dieu, P, 333; cf. Corneille et Molière, *Lex.*

(en app.): ses mains de poisons odieux, 410, 31; cf. P, 369 (N).

Ascendant, destinée particulière qui entraine l'individu; il ne faut point qu'il dompte un ascendant suprême, 322, 9.

Aspect, apparition (Lat.) : à ce hideux pect sorti du fond du bois, 25, 15. — : un nom dont l'aspect le déride, 311, . Aspect des pleurs, 453, 40.

Assassin : piéges assassins, 67, 6. Lamartine, II, 34 : le glaive assassin.

Assaut : la vague et ses assauts humides, 106, 9.

Asseoir, résider, poser, placer, percher, ἐφέζομαι, *sedere* : la cigale sur un arbuste assise, 15, 142 (N); cf. 176, 21; soleils assis dans leurs centres brûlants, 365, 1; la nuit s'asseoit sur, 374, 2; forts assis sur des collines, 178, 11; cf. 214, 14. Eust. Deschamps, 86 : j'ay dur sain et hault assis. Ronsard, I, 164 : le rossignol sur l'espine assis. Brizeux, I, 182 : vaisseaux assis sur leurs chantiers. — Faire asseoir : une table assoira près de nous nos belles adorées, 146, 87.

Assiéger : D'r... m'assiége, 275, 47; si le sort m'assiége, 194, 41; cf. 284, 7.

Associer : Pindare à sa lyre n'aurait point de Marot associé le ton, 329, 62.

Assoupir des blessures, 72, 48; 213, 18. Corneille, *Lex.* 345, 24.

Astres (aux) (Virg. : ad astra) : pensée aux astres élancée, 345, 24.

Atome d'oiseau, 214, 38.

Atroce : la risée atroce, 454, 72; l'atroce démence du stupide David, 437, 24.

Attendre pour s'attendre : j'attendais peu qu'ici, 375, 11. — (s') de : s'attendre un jour d'être imités, 308, 207.

Attendrir l'histoire, 455, 84; ses discours, 287, 36.

Attentif : jardins attentifs à nos mystères, 243, 30.

Attiser la proscription, P, 318.

Aucun, au plur. 171, 8 (N). Très-fréquent dans l'ancien *Moniteur*.

Auguste indigent, 44, 326 (*sic* Hugo, I, 224); franchise auguste. 453, 44.

Autant que, en corrélation avec autant : autant que l'univers a de beautés brillantes, autant il a, 266, 7. Corneille,

Automne, ὀπώρα, 87, 11 (N).

Auteur : cette belle, auteur de ma blessure, 274, 26.

Avare à : que vos boutés ne me soient point avares, 148, 17. — Avide, *avarus* : soin avare, 75, 124.

Avec, sans compl., 184 (N). La Fontaine, 43 : il avait dans la terre une somme enfouie, son cœur avec.

Aveugle, où l'on ne voit point, ténébreux, orageux : l'aveugle Amphitrite, 408, 12. Virgile, *G.* II, 503 : cæca freta. Hugo, II, 505 : quelle mer aveugle et sourde qu'un peuple en révolution! — Incertain : nos aveugles vaisseaux, 329, 65. Virg. *Én.* VI, 30 : cæca vestigia. Hugo, II, 76 : aveugles sciences. — de : aveugle d'espérance, 207, 21. Virg. *Én.* I, 349 : auri cæcus amore.

Avoir, suivi d'un adject. (Lat.) : Flore a pour les amants ses corbeilles fertiles, 401, 1. Eust. Desch. 83 : et se je muir, ayez ma tombe chiere. Malh. 146 : ces canaux ont leur course plus belle. Corneille, *Lex.* — naissance : la grotte où Virgile eut naissance, 212, 6 (N).

Axe, pour roue, char : élevé sur un axe, 120, 5; l'axe tourne, 168, 2 (N); l'axe de l'humble char ne sillonnera plus, 277, 13; cf. 116, 11; 153, 19. Hugo, I, 310 : broyé sous l'essieu. Sainte-Beuve, 101 : aux axes de son char.

B

Baigner (se) dans le sang, 440, 29 (N).

Balance, au fig. : déployez pour mes vers vos balances critiques, 421, 2.

Balancer à, hésiter : chacun balance à me connaître, 217, 24.

Balsamique, embaumé, 70, 16; 143, 12. Lamartine, III, 147 : âme balsamique.

Barbare, pour des barbares : barbares essaims, 342, 366.

Barbouilleur de lois, 455, 79. Vieux dans la langue. Voy. Ménage. Au seizième siècle, signifiait brouillon. Voltaire : barbouilleur d'écrits.

Barrières du mensonge, P, 87.

Bas (tout), en secret : la beauté qui t'agite tout bas, 242, 12.

Battre, frapper : l'aviron bat la vague, 412, 3; son pied bat le sol, 20, 226 (N); cf. 21, 243. 369, 10.

Battu des vents, des flots, 273, 20. Brizeux, I, 118 : battu des vents. Hugo, II, 220 : battu de ses désirs comme d'un flot des mers.

Beau (ironique) : un si beau prétexte, 76, 157. Pascal, *Lex.* Regnier, 93 : ce beau valet à qui ce beau maitre parla.— (avoir), 224, 24. Malh. 146.

Beaucoup, sans complément : beaucoup m'ont demandée, 79, 31.

Beauté, terme abstrait désignant la personne même qui possède cette qualité, *passim.*

Bêlant, te : voix bêlante, 74, 87.

Bêler, à l'actif : que vos agneaux viennent me bêler les accents de leur voix, 108, 10; te bêler mes amours, 446, 28.

Belle (fréquent) : la plus belle des belles, 51, 81; la jeune belle, 53, 131 (fréq. dans Brizeux); les belles, *passim.* A. de Viguy, 88 : O belle entre les belles.

Berceau des fleuves (sources, glaciers), 268, 42.

Besoin (avoir), pour l'impersonnel *il est besoin :* qu'avez-vous besoin de chaines? 273, 11.

Bien (le) d'aimer, 183, 25.

Blanc : vieillard blanc, 6, 12. Eust. Desch. 56 : or vis que je fus blans. — neigeux : blanc sommet des monts, 174, 71.

Blanche, subst. : une blanche aux yeux noirs, 322, 8 (N). Hugo, I, 243 : blanche avec des yeux noirs.

Blême, sens actif : peur blême, 453, 53. C'est le *pallida mors* d'Horace.

Blond hyménée, 63, 6. Malh. 109. 162.

Bocager : ma flûte bocagère, 137, 28 (N). Sainte-Beuve, 299 : bocagère et facile il se montrait la gloire.

Boire : mes sillons boivent l'or du Pactole, 301, 38; l'Océan boit l'urne de la Seine, 424, 30; le pampre boit la rosée, 446, 3. Virg. *Egl.* III, 111 : sat prata biberunt.

Borner : il vous reste à borner et les autres et vous, P, 265.

Bras, pouvoir, puissance, *manus :* quel bras guide les cieux, 211, 24; bras des démons, 178, 18; cf. 181, 30; 433, 39.

Brave, hardi : des Anglais la muse inculte et brave, 316, 109. Malh. 104 : les muses hautaines et braves.

Bretons, Anglais, *Britanni;* 319, 27.

Brillant : l'herbe brillante, 74, 88. Lucrèce, II, 319 : herbæ gemmantes. Hugo, II, 492 : l'herbe qui tremble et qui reluit, Sainte-Beuve, 128 : l'herbe reluit dans le sillon. Brillant de, 198, 25.

Brûler, désirer avec ardeur : la terre brûle d'être mère. 355.

Bruyant : bal bruyant, 225, 47; bruyante abeille, 214, 35; cf. 117, 19; 124, 10; 232, 11. Brizeux, I, 284 : je ne dirai point la danse bruyante.

Buis, flûte, *buxus* : les trous du buis sonore, 126, 10; cf. 121, 7; 71, 25.

C

Campagnes du ciel (Lat.), 448, 17.

Captieux détours, 263, 45; cf. 348, 34.

Ceindre : ciel ceint de nuages, 417, 15. Virgile, *En.* V, 13 : cinxerunt æthera nimbi.

Cendre : mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre, 163, 2.

Cercle d'airain, pour roue, 148, 15.

Cercueil : invoquer le cercueil, 244, 7.

Cérès, pour le pain : sans connaître Cérès, 49, 44 (N).

C'était, suivi d'un plur. : c'était d'autres pasteurs, 92, 6. Molière, *Lex.* : c'est.

Chagrin, morose : tristesse chagrine, 263, 51. Villon, 57 : pauvreté chagrine. — : un cri rauque et chagrin, 122, 12.

Champs de l'air, 295, 31.

Chanson (poét. et relevé), *carmen, passim. Sic* Ronsard, Regnier, Hugo, etc.

Charmant, comme au dix-septième siècle, sans la nuance moderne d'efféminé : le poëte charmant, 305, 127.

Charnier : pendus au croc sanglant du charnier populaire,

Chatouiller, piquer d'amour, κνίζω : jamais plus d'ivresses n'ont chatouillé mon cœur, 222, 11; main de transports chatouillée, 238, 51.

Chevelu, couvert de forêts : monts chevelus, 270, 85. Catulle, IV : comata silva

Chevelure, pour crinière, *coma :* saisit sa chevelure horrible, 22, 250. Barbier, 40 : centaure impétueux, tu pris sa chevelure.

Chez, *apud :* être chez leurs neveux imités à leur tour, 308, 208. Corn. *Lex.*

Choisi : des extases choisies, 336, 231. Lamartine, I, 131 : enfants, que d'un souffle choisi Dieu voulut animer. Barbier, 63 : malheur à la muse choisie qui.

Choix : opulents avec choix, 193, 15.

-onscrit : les jours repoussaient
-nes circonscrites, 174, 57.
-ler, s'arrondir (Lat.) : la table au
-rcule, 29, 75.
-adin : plaisirs citadins 174, 56. —
-. : vos belles citadines, 130.
-andestin, λάθριος, *furtivus* : les lits
-idestins, 129 (N).
-lient de la nature, 344, 11 : les clients
-vétiques, S, 41 (N).
-cœur de fer, 32 , 116 (N).
cohorte, troupe quelconque, *cohors* :
nes serviteurs la cohorte fidèle, 75.
. La Font. 16 : la cohorte n'en perd
-as un seul coup de dent.

Colchos, voy. Note, 89, 2.

Colosses d'orgueil, P, 386. *Sic* Malherbe, 259.

Comme, comment : voilà donc comme on aime, 257, 9 (N). Racine, *Pl.* : est-ce là comme on juge? — Tel que : tendre et -omme je la veux. 222, 8. — En qualité -, *utpote* : maudissant, comme ingrat, -on ami, 42, 292 (N); cf. 163, 58. Théophile, 210 : Amour pouvait, comme enfant, tendre ici des rets. Racine, *Bér.* : Est-ce comme ennemis que vous quittez ces lieux?

Commerce, échange : un commerce d'amour et de doux souvenir, 108, 20.

Complaisant à, suivi d'un verbe : cire complaisante à tout feindre, 342, 364.

Confondu, répandu, *confusus* : dans la rose en feu l'albâtre confondu, 402, 27.

Confus, incertain : cage confuse, 400, 30; 330, 84. Corn. *Lex.* Barbier, 133 : feuillage confus. — Trompé dans son attente: désirs confus, 79, 31.

Connaître, pour reconnaître : dès qu'il aura connu que, 310, 23. — Savoir : il connaît sa victoire, 98 , 27. Malh. 220 : ne connaissez-vous point que. — Avec une négation, pour méconnaître (Hell.) : que leurs yeux un moment ne le connaissent pas, 351, 24.

Consoler la douleur, 306, 156; la mort, 164, 12; cf. 302, 64. Cicéron : consolari dolorem. Rac. *Brit.* : consoler une disgrâce. Lam. I, 225 : cons. sa paupière. Sainte-Beuve, 272 : cons. sa jeunesse. — Avec l'adj. privatif : viens y consoler ton âme inconsolable, 236, 12 (N). Voyez *Épuiser*.

Constructions. Voici des exemples de quelques constructions remarquables qu'on rencontre dans Chénier : 1° Les mots d'une phrase peuvent varier de place sans qu'il soit nécessaire de modifier la construction grammaticale de la phrase; c'est l'inversion simple (voy. ce mot). Souvent ce seul changement de position donne lieu à une construction remarquable, qui consiste dans le transport, au début de la phrase, de l'attribut du complément. Ex. (247, 15) : *assis et plein de toi*, le nocturne flambeau qui luit auprès de *moi*, me voit... Dans les langues à flexions, l'attribut serait au cas du pronom personnel. Cette construction nous conduit à la suivante, où le pronom personnel n'est pas exprimé, mais peut, dans l'analyse de la phrase, se dégager de l'adjectif possessif qui en implique l'idée (celui-ci répondant au génitif du pronom personnel). Ex. (88, 29) : *effrayée et confuse, et versant quelques larmes*, sa mère en souriant a calmé *ses* alarmes (les alarmes d'elle, effrayée et confuse). Cette construction est très-féconde ; elle permet de présenter avec concision et très-clairement, quoi qu'en disent les grammairiens, l'enchaînement des faits non pas dans l'ordre des mots, mais dans celui où ils se présentent dans la nature. On pourrait dire que de toutes les constructions, c'est la plus dramatique. En voici un exemple remarquable (55, 11) : *seule, sur la proue, invoquant les étoiles*, le vent impétueux qui soufflait dans *ses* voiles l'enveloppe étonnée. Quelquefois le pronom personnel est exprimé, outre l'adjectif possessif, ce qui forme répétition. Ex. (171, 13) : mon âme d'avance, *vous mes autres amis*, pleure de *votre* absence (l'absence de vous, vous mes autres amis). Autre ex. (169, 17) : son opulent passage, *moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil*, viendra sans que j'y pense enrichir *mon* réveil (le réveil de moi, moi qui l'attends...). Mais la science d'André va plus loin encore que cette construction ; par une tournure fréquente chez les poëtes tragiques et comiques qui tiennent compte du jeu de l'acteur, il substitue à l'adjectif possessif un pronom démonstratif ; ainsi (93, 23) il ne dit pas : et qu'*enfin rassuré, ta* joue enfantine, etc.; mais : et qu'*enfin rassuré, cette* joue enfantine doive à mes seuls baisers cette rougeur divine. Après cette construction, il n'y a plus qu'un pas à franchir pour arriver aux participes absolus qui rappellent le génitif des Grecs et l'ablatif des Latins. — 2° Il y a dans André des très-belles transitions au discours direct. Ex. (20, 220) : le glaive en main, l'ardent Pirithoüs (on croit que le récit va conti-

nuer): « Attends, il faut ici que mon affront s'expie, traître! » Mais voici un passage où la phrase commencée au discours indirect se termine au discours direct (36, 158) : Lycus... veut que l'échanson verse à toute la troupe, pour boire à Jupiter qui *nous* daigne envoyer l'étranger devenu l'hôte de *mon* foyer. Cette construction savante consiste simplement dans le changement du pronom. Dans la phrase suivante on remarque l'ellipse, devant le conditionnel, de la phrase principale précédée de *si* (66, 3) : adieu; qu'il n'entre et que ta vue ne cause un grand malheur (car *s'il entrait*, ta vue causerait un grand malheur) et *je serais perdue!* Dans le passage suivant, par une ellipse savante, André (76, 151) sous-entend la phrase secondaire, devant l'incidente qui en est la suite naturelle : oui, donne et sois maudit, car si j'étais plus sage (*je les refuserais*), ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage. Telles sont les constructions les plus fréquentes ou les plus remarquables que nous avons cru devoir signaler.

Contraindre vers, 317, 121.

Convive du nectar, 23, 268 (N); cf. 295, 35.

Coton, duvet, *lanugo* : le mol et doux coton, 94, 39 (N).

Courant, te : ses longs cheveux épars, courante, demi-nue, 232, 10.

Courir, parcourir : courait la terre entière, P, 105. Théoph. 217 : courir les eaux. Sainte-Beuve, 400 : jamais je n'ai couru lacs, montagnes et plaines.

Courber, faire courber : la vieillesse courbe sur un bâton sa démarche, 162, 10.

Couronner, au propre et au fig. : cyprès couronnés de fleurs, 81, 61; épi cour. d'or, 87, 15; jours cour. de rose, 192, 1; cf. 58, 22; 143, 1; 150, 62; 289, 9. Sainte-Beuve, 125 : bois cour. de leurs derniers feuillages. — Entourer, ceindre : le tilleul couronne les flots, 85, 27 (N); cf. 186, 5. Malh. 211 : rivages où Téthys se couronne de bouquets d'orangers. Lamartine, I, 235 : l'Arno cour. de ses pâles ombrages.

Cracher : pour cracher sur leurs noms, 455, 92. Malh. 7 : le mépris effronté que ces bouches me crachent.

Crédule : une main crédule, 423, 7. Racine, *Iph.* : que ma crédule main conduise le couteau. — Espérance crédule, 216, 2 (N). Hor. Od. IV, 1 : credula spes. Pascal : facilité trop crédule. Lam. III, 174 : créd. esp. Hugo, II, 158 : créd. raison. — à : crédule à cette voix, 98, 11; cf. 267, 20. Pascal : le genre humain est crédule aux impostures de Satan. A. de Vigny, 132 : crédule à ma joie.

Creuser, fouiller : creuser dans les détours des âmes, 340, 323.

Cri : au cri de notre fête, 234, 50; le cri des forêts, 352, 68.

Criminel : têtes crim. 453, 48. *Sic* Hugo, II, 26. — Des crimes : du Styx la rive criminelle, 17, 189. C'est ainsi que Théophile, 182, a dit : la mortelle barque.

Crin (poét.) : comète aux crins radieux, P, 151 (N); cf. 346, 38.

Cristal, eau : cristal sonnant, 90, 22. Ronsard I, 52 : sous le cristal d'une argenteuse rive. — Vase de cristal : crist. aux mobiles éclairs, 235, 5. — Au plur. glaces : cristaux qui portent son palais,

Cruel : porte cruelle. 240, 25.

Cultivatrice : main cultiv., 428, 121.

Cybèle : une Cybèle neuve, 331, 133; ces bords ont beau de leur Cybèle étaler les trésors, 224, 24.

Cygne, poète (Hor. : Cycnus Dircæus) : peuple harmonieux de cygnes dont Vénus embellit ses rivages, 295, 29.

D

Dansant, te : nymphe dansante, 51, 70 (N); cf. 148, 8; 177, 32. — Propice à la danse : les notes dansantes, 17, 182.

De, prép., ἐκ, *e*, du fond de : quel Titan respire des cavernes d'Etna, 211, 23. — De la part de, παρά : l'étranger est envoyé des dieux, 26, 31; enfants venus de Jupiter, 9, 56 (N). — Marquant l'origine : rocs affermis du sein de l'onde, P, 382; de cet heureux jour, 99, 29. — Par : forts des maux de nos pères, P, 84; cf. 112, 1. — Marquant la cause : aveugle d'espérance, 207, 21; cf. P, 170; P, 216. — Avec : amuse des jeux qu'invente le caprice, 399, 4; cf. 80, 36. — Du fait de : rien n'est beau que de sa seule image, 223, 18. — Marquant la propriété, la qualité (Hell. Gén.) : ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage, 76, 152. — Voyez *Ellipse*.

Déclarer, avouer : dans les revers qu'il ose déclarer, 200, 27.

Déchiré de buissons, 37, 181.

Dédaigneux : deut dédaigneuse, 414, 10 (N).

Défait et non vaincu, 181, 23. On n'est vaincu que lorsqu'on ne peut plus réparer ses défaites.

Dehors, subst. apparences : sous des dehors aimables, 441, 49; cf. 332, 154.

Délices, au plur. joie, volupté : les délices d'aimer, 159, 8; vos destins les délices du ciel, 167, 59; te baigner dans le sang fut tes seules délices, 440, 29; cf. P, 13. — Au sens fig. de *douceurs* : les délices du thym, 214, 36; des arts, 194, 45; de l'amour, 181, 1. Ronsard, I, 270 : belle pour plaire aux délices d'un roy. Malh. 70 : les molles délices. — Terme abstrait mis pour un nom appellatif : le jeune amant seul loin de ses délices, 391, 1. Catulle, XXXII : meæ deliciæ.

Demander, désirer : nos courses te demandent, 146, 84 (N). — (Abs.) pour demander en mariage : beaucoup m'ont demandée, 79, 31.

Demeures humides, pour la mer, 56, 20.

Démon, génie, δαίμων, *dæmon* : l'harmonieux démon, 175, 8; le bras des démons, 178, 18 (N); cf. 341, 331. Théoph. 184 : le dém. de l'Espagne. Rons. I, 295 : je devins un démon sçavant en toutes choses. Malh. 124, 166, et les notes d'André. Racine, *Brit.* : quel dém. m'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux? Sainte-Beuve, 218 : avant qu'en votre cœur le démon fût un dieu.

Départir, distribuer : chemins en tous lieux départis, 425, 48.

Dépendre, pendre de, être attaché à, *dependere* : sa voix, lien d'où dépendent nos jours, 177, 46 (N).

Déployer le tissu des saintes mélodies, 22, 258.

Dernier, *ultimus* : des derniers Africains, 366 (N); cf. P, 150. Lam. I, 205 : les derniers sommets de ce globe habité.

Désirer : Galata, que mes yeux désiraient dès lougt. 185, 7. Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée, 4, 6. Désiré, comme subst. : la belle désirée, 106, 21.

Détroits de la vie, 169, 11.

Dévoré de, 39, 216; 264, 63.

Dieu, secouer le dieu qui fatigue son sein, 341, 349 (N). Lam. I, 179 : sous le dieu mon âme oppressée, bondit, s'élance et bat mon sein.

Demi-dieu : ô demi-dieux amis! Atticus, Cicéron, 306, 151 (N); cf. 13, 112; 408, 14. Hugo, II, 163 : colonne, tes demi-dieux.

Dire (poét.) : je dirai l'innocence, 372, 1; cf. 98, 13; 154, 55. — vrai, 223, 6.

Disgrâce des dieux (qui vient des dieux), 303, 74.

Disperser, répandre : que partout de l'amour ils dispersent les traits, 155, 61 (N). Hugo, I, 301 : ta réputation se disperse et s'en va dans les discours des hommes.

Disputer de : disputer des beaux-arts, 174, 66; cf. 262, 32. Lam. I, 150 : ils disputent entre eux des doux soins de la vie.

Disque d'airain, 35, 152; disque savoureux, 270, 70.

Dissoudre des entraves, P, 32. Voyez *Amollir*.

Distiller, dégoutter, couler : l'or fluide de l'ambre distille des sapins, 337, 240; cf. 397, 4.

Docte (fréquent), 197, 13; 148, 26; 137, 24; 190, 16; etc.

Docile à : brebis docile à la main, 108, 15. Racine, *Ph.* : rendre docile au frein un coursier indompté.

Dominé d'un pouvoir nouveau, 300, 15.

Dormant pour endormant : les dormantes eaux du Léthé, 219, 56. Hugo, I, 241 : la nuit donne aux peines l'oubli dormant. Id. II, 506 : la pierre du tombeau dormant.

Dormir, subst. : le dormir suave, 135.

Dos, au fig. : dos des sentiers, 204, 9; cf. 205, 9; dos d'un albâtre docile, 347, 9.

Double vallon, 294, 16 (N), double porte, 30, 90; cf. 21, 232; 21, 241; 117, 18; 123, 13; 173, 53; 303, 88. Brizeux, I, 113 : la double corne du taureau; id. I, 280 : avec fracas son double battant s'ouvre.

Douceurs, au plur. : champêtres douceurs, 98, 9; douceurs d'une muse, 188, 49; cf. 166, 13. Rons. I, 302 : douceurs d'une abeille. Regnier, 233 : les douceurs d'un visage. Corneille et Pascal, *Lex.*

Douter si, *dubitare an* : les bergers doutent si je ne suis... 122, 5; cf. 217, 24. Corneille, *Lex.*

Duvet, coton, *lanugo* : jeune duvet, 82, 67; son sein a le duvet de ce fruit, 230, 43. A. de Vigny, 103 : d'un blond duvet sa joue à peine se décore. Hugo, II, 554 : jeune homme au blond duvet.

E

Échappé, *elapsus* : son attente échappée, 399, 20.

Écouter : écoutant nos plaisirs, 235, 53. — Se laisser séduire à : Écouter de hardis caprices, 145, 71. — Ils l'écoutaient encor quand il ne chantait plus, 408, 16. Lam.

II, 325 : Elle ne parle plus, la foule écoute encore.

Effaroucher : les chars effarouchent les vers, 148, 16.

Effréné : torrent effréné, 146, 73.

Égarer ses pas, 147, 3 ; ses vœux, 151, 84 (N) ; cf. 146, 78. — (s'), s'oublier à : sa main s'égare à cueillir, 90, 18. Rac. *Ph.* : où laissé-je égarer mes vœux ? Lam. I, 266 : nous n'irons plus ég. nos rêveries. Sainte-Beuve, 333 : s'ég. à tenter les luttes des héros.

Égayer, avec *à*, 195, 54 ; avec *de*, 235, 51 ; avec *par*, 163, 54 (très-fréq.). Cf. 72, 56 ; 133 ; 140, 19 ; 146, 92 ; 163, 54 ; 166, 37 ; 187, 30 ; 221, 12 ; 224, 15 ; 235, 51 ; 291, 35 ; 295, 30, etc.

Égide, raquette : élastique égide, P, 108.

Élève, τρόφος, nourrisson, 28, 66 (N).

Ellipse de l'article : champs d'Élysée, 309, 3 ; cf. 14, 137 ; 60, 7 ; 147, 12 ; 176, 7 ; 188, 44 ; 211, 23 ; etc. Peur, avarice ou haine est leur dieu, P, 333. — du sujet et du verbe devant l'attribut : heureuse si jamais, 64, 3 ; 75, 125. — d'un pron. démonstr. : heureux (celui) dont le zèle, 300, 25 ; cf. 182, 8. — d'un pron. indéf. : que je crains de voir (quelque) Tiphys, 62, 12 (N). Le fugitif Actéon percé par les traits d'(un) Orion, 281, 13 (N). — de la négation, devant *rien*, 38, 20 (N) ; 261, 25 (N) ; devant *personne*, 188, 5 (N) ; — de *ne* après *craindre*, 399, 2. de la prép. *de*, P, 132 ; et *passim*. — de la prép. *à* : (à) chaque bruit qu'elle entend, 155, 73. — d'une conjonction : si tu veilles et (si) lorsque, 248, 23. — de *pour* devant *que*, 283, 16. Corn. et Mol. *Lex.*

Éloquente lyre, 12, 102 ; navire éloquent, 89, 1 ; cf. P, 48 ; 347, 11 ; 393, 7. A. de Vigny, 39 ; l'éloquent rossignol.

Enchaîner (*catena*, enchaînement, suite) : il enchaînait de tout les semences fécondes, 16, 158. — Attacher : le diamant sur la pourpre enchaîné (*catenatus*), 301, 39.

Endormir, apaiser : end. dans ses flancs le poison ennemi, 301, 27. Endormi, inerte : main end. 392, 4 *bis* ; porte end. 265, 84. Rons. I, 188 : sable end. Lam. II, 14 : vague end. Hugo, I, 341 : gazon end.

Énervé, au propre : le cortége énervé de la mère des dieux, 121, 4. Sainte-Beuve, 391 : Atys énervé.

Enfant de (en app. très-fréq.) : 151, 82 ; 205, 19 ; 265, 89 ; 270, 67 ; 278, 6 ; 337, 240. La Harpe ne pouvait souffrir cette expression ; il l'a reprise dans Voltaire. Voy. Corneille, *Lex.*

Enfer (l') de la Bastille, P, 206.

Enflé : rhéteur d'ignorance enflé, 411, 6.

Engager, sans compl. indirect : à celle qui m'engage, 82 63.

Engraisser d'un tyran l'insolence et l'orgueil, 76, 142.

Enivrer (s') au fig. : s'enivrer d'impudiques regards, 378, 2. Rac. *Andr.* : s'enivrait en marchant du plaisir de la voir.

Ennemi, subst. : le public ennemi, 32, 116. Malh. 158 : l'amour, ce public ennemi, cette peste du monde. — Dissemblable : des membres ennemis, 327, 28. — Hostile, 257, 11 ; P, 225. — de : sa couche du soleil ennemie, 392, 3 *bis*.

Ennui, toujours dans le sens de peines, chagrins, comme au dix-septième siècle.

Entendre, comprendre : ses yeux n'entendent pas les tiens, 86, 4. Corneille, *Lex.* Rac. *Brit.* : j'entendrai des regards que vous croirez muets.

Envenimé, poét., causé par le venin : la mort envenimée, 338, 280 (N).

Environner, au fig. : l'harmonieux démon m'environne, 175, 8 ; cf. 9, 61 ; 274, 31 ; 379, 16.

Épithètes doubles : vieille inconsolable mère, 49, 46 (N) ; cf. 11, 94 ; 21, 234 ; 70, 12.

Épris, allumé : d'un feu religieux le saint poëte épris, 345, 18.

Épuiser, avec l'adj. privatif : épuiser la coupe inépuisabble, 326, 24 (N). Lam. I, 278 : concevoir de Dieu l'inconcevable essence. Sainte-Beuve, 58 : pour saisir la proie insaisissable. — (s') : le nord s'épuisant de barbares essaims, 342, 366. Fénelon, *Télém.* : son État s'épuise d'hommes.

Errant (accordé) : sa main errante, 90, 16 ; mes regards vont errants, 313, 47 ; cf. 363, 3 ; 337, 238 ; 338, 281. Lamart. I, 157 : l'errante liberté. Hugo, II, 226 : ces hommes dans les feux errants comme des ombres.

Espérance de qqn : ce frère dont tes mains aiment à cultiver l'espérance, 320, 5 (N).

Esprit, au plur. : mes esprits distraits, 213, 19. — Au fig., émanations, *spiritus* : tes esprits odorants s'exhalent, 235, 6.

Et, au début d'une pièce, 232. — Pour *ensuite, et puis, et encore*, comme souvent chez les Grecs καί pour εἶτα, 288, 47 et *passim*.

Étamine, comme duvet, coton, *lanugo* : de la jeunesse en fleur la première étamine, 91, 30 (N) ; ét. des fleurs, 214, 38.

Étaler, faire voir : étale et fait brûler leurs richesses secrètes, 328, 48. Corneille, *Lex.*

Éteindre, *exstinguere*, apaiser, anéantir, dessécher : éteindre les douleurs, 170, 34; mânes éteints, 165, 18; cf. 166, 34. Éteindre la fleur de la joue, 52, 92.

Étinceler : le feuillage étincelle, 88, 26; tu verras mon âme étinceler dans l'air, 59, 30; le baiser étincelle, 220, 5; cf. 133.

Étoilé, tacheté : le lynx étoilé, 116, 9.

Étouffer la semence, 301, 29 (N); les vestiges, 298, 82; saison de chaleurs étouffée, 242, 21.

Être pour paraître : l'eau pure de ma main lui sera l'ambroisie, 258, 30. Rons. I, 301 : le chant du rossignol m'est le chant d'une orfraye. — de (Hell.) : sa mort fut d'un lâche, 181, 30.

Eunuque, P, 189; 441, 64.

Exister, en opposition avec vivre : ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu, 203, 43.

Exprès (faire) : 421, 6 *bis*.

Expédier, dégager, expliquer, *expedire* : Orphée expédiait les mystères sacrés, 407, 4 (N).

Expirer : voir le jour expirer, 150, 56.

Exposer, raconter, *exponere* : en tous lieux sa faiblesse exposée, 163, 59.

F

Facile : vie innocente et facile, 194, 34; facile gaîté, 249, 39. — à (lat.) : à leurs désirs facile et complaisant, 76, 134. Rons. I, 208 : si vous estiez à mes désirs facile. A. de Vigny, 113 : qu'Éole soit facile à tes voiles.

Façonner, former, instruire : il façonna ma lèvre à souffler une haleine, 126, 5.

Faire jeu, pour se faire un jeu : celles qui font jeu de courir à des flammes nouvelles, 259, 46.

Faire, suivi d'un adj. : le hasard fait le destin prospère, 31, 114.

Farder de pleurs une insidieuse prière, 278, 6. Corneille, *Lex.*

Fatal rivage (Lat.) : 217, 30 (N). Hugo, II, 166 : les tours croulent devant vos trompettes fatales.

Favorable, propice : grotte favorable à leurs embrassements, 202, 30.

Feindre, simuler : feindre le rire et la joie, 237, 36; cf. 283, 3; 304, 110. — Dissimuler : à feindre accoutumée, 216, 13; cf. P, 184.—Imaginer : je la feins attachée à mes pas, 222, 12. — que, imaginer que : on feint qu'au printemps, 359. — de, faire semblant de : je feins de la frapper, 233, 29; cf. 125, 6. — Emploi remarquable dans le sens du latin *fingere*, façonner, modeler : cire à tout feindre habile et complaisante, 342, 264 (N).

Fertiles pinceaux, 176, 25; bois fut en sous, 71, 25; cf. 291, 53; 319, 34.

Feu des pinceaux, 155, 68.

Fils de (appos. fréquente) : le noble fils des bois du Pénée, 89, 1 (N). Le blanc fils des Alpes, 424, 34; cf. 221, 12 (N); et *passim*.

Finir son sort, 217, 31.

Fixer, pour regarder fixement, 303, 5.

Flambeau : éteindre son flambeau, 110, 1.

Flanc, pour taille : d'un flanc digne l'élégante noblesse, 266, 11; cf. 182, 5. — au fig. 330, 95; 432, 6.

Flatter : nul amant ne me flatte en ses chansons, 123, 8 *bis* : vivre pourra bien peu mon envie, 200, 37; flatter ses désirs, 259, 35. — Leurrer d'espérance : ta jeunesse te flatte, 78, 9 (N).

Flétrir, pour se flétrir : Puisse-t-il de ta beauté flétrir toute la fleur, 175, 2 (N). Les anciens écrivains expriment ou supprimaient à volonté le pronom des verbes réfléchis. Les *Lex.* de Corneille de Molière en fournissent un grand nombre d'exemples.

Flétri de : d'un long jeûne flétri, 182; cf. 92, 1.

Fleur, fréquent aux divers sens figurés d'élite, d'ornement, de délices, d'éclat de beauté, de jeunesse : vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville, 23. Les arts fleurs de la vie, P, 13; la jeune fleur de la joue, 52, 92; qu'une fleur éternelle en ses traits étincelle, 40, 244; cf. 46, 18; 110, 1 bis; 91, 30; 96, 82, et *passim*. Eust. Deschamps, 27 : Du Guesclin la fleur des preux. Sainte-Beuve, 28 : le velours de sa joue et sa fleur de jeunesse.

Fleurir, *florere*, P, 29; 73, 72.

Flotter : La tone flottait, P, 105.

Fluide, naïade au pied fluide, 86. — airain fluide, 106, 11.

Flux, au fig. : le flux des années, 126; flux et reflux d'espoirs et de douleurs, 207, 4.

Forcer une retraite, 335, 208; des cimes forcés dans leur retraite, 234, 45. Forcer les hommages, 308, 189; forcer un rire vainement retenu, 394, 24.

Former, donner la forme : avec quel chêne former ce navire animé, 113. De ces métaux dont j'ai formé le mien, 314, 108; cf. 315, 80. — Donner l'être : à

mère qui t'a formé si beau, 94. 49. Minerve en un instant formée, 342, 359. Racine, *Ph.* : songez qu'une barbare en son sein l'a formé. Regnier, 247 : je ne puis croire, en voyant son visage, que le ciel l'a formé si beau pour. — Créer, produire : l'ouvrage en sa tête formé, 197, 4; vin dont Madère a formé l'ambroisie, 237, 28.

Fornicateur : prêtre fornicateur, 409, 17.

Fortune, sort, *fortuna :* j'eus une autre fortune, 74, 91 (N); cf. 204, 10 (N). Corneille et Mol. *Lex.*

Foudre (au masc.) malheur : ce n'est pas nous qu'un tel foudre menace, 303, 76.

Foule (en), 16, 156; 17, 186; 229, 39; 259, 44; 315, 89; très-fréqu. dans Hugo.

Frein de glace, 174, 72 (N); du devoir, 431, 16. Hugo, II, 26 : le frein des lois.

Front : le front de la colline, 107, 3. Voyez *Dos.* — Impudence : ce front que donne à des héros, S, 42.

Fruit, au fig. : laisse-moi toucher ces fruits délicieux, 82, 66.

Fumée : les serments s'envolèrent en fumée, 254, 14. Rac. *Plaid.* : elle voit dissiper mon amour en fumée.

Fugitif de : De Pauge, fugitif des neuf Sœurs, 196, 78 (N). Horace, Épit. I, x, 10 : Sacerdotis fugitivus.

Fuite du jour, 269, 61. Sénèque : numquam Virgilius diem dicit *ire*, sed *fugere*. — Au plur. : ses appas, sa pudeur et ses fuites agiles, 402, 26.

Fumant, part. accordé : fumantes chairs, 35, 152; fumants de massacres, 350, 4.

Fureur, enthousiasme, transport, *furor :* les douces fureurs d'un délire profane, 180, 16; d'une fur. sacrée enflammait sa jeunesse, 197, 6. Théoph. 194 : les dieux me verseront une fureur mieux animée. Regnier, 203 : il faut que j'obéisse aux fureurs de ce dieu.

Furieux, transporté : d'une sainte folie un peuple furieux, 384, 177.

Funérailles, au fig. : des beaux-arts les longues funérailles, 329, 68.

Fuseaux, pour vie (Lat.) : elles hâtent nos fuseaux si rapides, 218, 37. Corneille, *Lex.*

G

Garder, protéger : des murs ont gardé les Thébains, 154, 41. — conserver : je vous vois garder une patrie, 307, 172. — de, pour se garder de, éviter de : garde d'être inconstante, 259, 37; cf. 302, 55. — que, suivi de la négation : garde que nul mortel n'insulte, 27, 62. Sans négat. : garde que jamais elle soit informée, 52, 105. Molière : gardons-bien qu'elle en apprenne jamais rien.

Glacer, refroidir : l'hiver ne glace point tous les mois de l'année, 168, 4. — Au fig. produire le froid de la peur, rendre muet : les dogues les glacent par leur voix, 415, 39; les glaçantes horreurs du nord, 423, 3; la tristesse glace les chants sur leur bouche, 425, 58.

Grappe : l'essaim pend en grappe bruyante, 124, 10.

Gros de : cœur gros de haine, 455, 94; ses flancs gros de salpêtre, P, 200. Racine, *Ph.* : le cœur gros de soupirs.

Grossir, accroître en nombre : aller grossir ce peuple harmonieux, 295, 28.

Guerrier, de guerrier : sous les pieds guerriers, 17, 167; les langes guerrières d'Hercule, 412, 10.

Guider le soc, 100, 2.

H

Habitacle, *habitaculum*, 453, 52.

Habitant, te : muses de l'Olympe habitantes, 15, 146; cf. 182, 16; 227, 92. Le mélèze, vieil habitant des monts, 205, 22; cf. 220, 1.

Habiter : en ce tombeau quel malheureux habite, 165, 22; Dieu tout entier habite en ce marbre penseur, 338, 282; l'illusion féconde habite dans mon sein, 448, 13 (N); cf. 98, 10; 144, 42; 163, 52; 172, 34, 220, 4; 224, 26; 267, 18; 371, 10. A. de Vigny, 60 : la perle habitait son palais de cristal. Lamart. III, 219 : l'infini que le mystère habite. Hugo, II, 400 : mon âme où ma pensée habite comme un monde. Barbier, 117 : sur leurs fronts habitent les brouillards.

Habituer de, pour habituer à, afin d'éviter l'hiatus, 173, 42.

Haïr plus que l'enfer (Hell. Hom.) 31, 115 (N). — je ne te hais pas, 97, 4 (N). La Font. 45 : vous les aimez, ces traits, et je ne les hais pas.

Haletant vers le gain, 159, 18. — pour atteindre une fausse grandeur, 417, 14.

Harmonieux : bois harm., 144, 38; cf. 136, 12; l'harm. démon, 175, 8; aveugle harm., 23, 267; cf. 10, 83; 140, 19.

Hasard, au plur., cas fortuit : en ce lieu conduits par des hasards, 379, 29. — Dangers : Mars dans ses yeux oubliant les hasards, 405, 9.

Hébété : l'hébété calembour, 420, 12; peuple hébété, 436, 16.

Héréditaire : toits héréditaires, P, 342. l'héréditaire éclat des nuages, 21, 240.

Hérisser, dresser : hérissant leur crinière, 17, 171 ; cf. 25, 9 ; 327, 32. — (se) se dresser : sur les rochers la chèvre se hérisse, 424, 25. — Charger de ciselures : vases hérissés d'hommes, 29, 80. — Armer, cf. P, 411 ; 20, 224 ; 204, 12 *bis*. Rons. I, 281 : bois hér. de verdure. Rac. *Iph.* : autel hér. de dards. Lam. III, 70 : monts hér. d'une sombre verdure. Brizeux, I, 118 : les côtes hér. de neiges.

Heureux, se (mouv. poét.) : Heureuse si jamais, 64, 3 ; cf. 224, 13. Heureux dont la tête, 300, 25 (N). Rac. *Iph.* : Heureuse mes pleurs... Sainte-Beuve, 330 : Heureux dont le langage.

Homme (jeune), *puer*, 211, 35 ; 236, 22.

Honneur (fréqu. en appos.) : Hasli, hon. des pâturages ; cf. 4, 8 ; 53, 112 ; 279, 12 ; 288, 49 ; 338, 278. — Au plur., parures, offrandes, *honores* : chaque âge a ses honneurs, 78, 11 (N) ; cf. 402, 1 ; Myrto de cette tombe éleva les honneurs, 102, 23 (N). Ronsard, I, 29 : de son front la grâce et les honneurs. — (faire), rapporter la gloire de qq. chose à qqn : il fait honneur aux dieux de son ouvrage, 352, 57.

Honorer les neuf Sœurs, 314, 66.

Honte (avoir) à : j'ai honte à ma fortune, 44, 323 (N). La Font. 55 : j'ai regret à mon premier seigneur.

Horrible, hérissé, en désordre, *horridus* : saisit sa chevelure horrible, 22, 250.

Hospitalier, de l'hospitalité : la main hospitalière, 31, 102 (N) ; cf. 30, 91 ; 45, 332 ; 193, 10.

Hôte : Phœbus du Cancer hôte ardent et rapide, 176, 15. Rons. I, 196 : Amour, hôte de mon cœur.

Huileuses olives, 9, 49.

Humain, distingué de mortel, 7, 24 (N.).

Humecter, tremper : flèche d'un fiel vertueux humectée, 432, 8.

Humide : demeures humides, 56, 20. l'humide départ des Pléiades, 174, 62 ; cf. 106, 9 ; 107, 24 ; 153, 18.

Humilié : les loups humiliés, 12, 103.

Hurlement : le bois porte au loin des hurlements de femme, 22, 254. Virgile, *Én.* IV, 677 : femineo ululatu tecta fremant. Racine : la troupe poussa vers le ciel des hurlements affreux.

Hydre, au masc., P, 336 (N) ; au fém., 438, 17 (N).

I

Idumée, adj. pour de l'Idumée : aux vallons Idumées, 372, 10 (N). Théophile, 248 : les campagnes Élysées (pour Élyséennes).

Ignorant de : la conscience, ignorante du crime, 177, 40 (N). Regnier : ignorant de tout, de tout je me veux rire. Bossuet : ignorant de leurs destinées.

Ignoré, éloigné, *ignotus* : équité de nos climats pour longtemps ignorée, 408, 130.

Ignorer le monde, 149, 40 ; cf. 218, 52. Il n'est que d'être, 189, 1 (N).

Iliade : une longue Iliade, 231, 64 (N).

Imbécile, faible, *imbecillis* : le sexe imbécile, 240, 17 ; cf. Corneille, *Lex.* Pascal : taisez-vous, nature imbécile. Regnier, 78 : esprit imbécile.

Immense, puissant, *immensus* : le sceptre immense, 434, 50 ; cf. P, 72.

Immoler ses beaux ans, 294, 4. — Comme dévouer : gymnase au mensonge immolé, 411, 5 ; cf. 420, 7.

Inaccessible : cœur inac. à la douceur d'aimer, 305, 124.

Incertain : la Loire incertaine, 424, 36 (N).

Incessamment, sans interruption : paroles de délices aux lèvres de Milton incessam. écloses, 373, 25. Théophile, 233 : votre âme inc. soupire. Regnier, 253 : ma bouche inc. aux plaintes est ouverte.

Inceste, adj. : l'inceste parricide, 8, 42 ; un inceste adultère, 409, 17 (N).

Incestueux : l'incest. chanteur, P, 346 ; sa droite incest., 410, 34.

Inconnu, ignoré, *ignotus* : les pièges inc. d'Arachné, 18, 199.

Indocile : obstacles ind. 343, 383. — à : ind. à l'amour, 237, 32. Regnier, 224 : ind. à la paix. Bossuet : ind. à la flatterie.

Indolente : plume indolente, 251, 21 (N). Hugo, II, 201 : ainsi parlait Celsus de sa couche indolente.

Indulgence, clémence, *indulgentia* : l'ind. du ciel, 224, 22 ; cf. 183, 31.

Indulgent, souvent avec le sens latin, qui accorde volontiers, *indulgens* : ind. nourrice, 27, 55 (N) ; la génisse prodiguant à ses fils son trésor indulgent, 269, 49 (N) ; ris du public indulgent, 417, 9 (N). Hugo, II, 480 : je me jouais sur son dos indulgent. — à : ind. à l'amour, 222, 10 bis.

Industrie, zèle, habileté, *industria* : l'industrie d'un pinceau, P, 59. Du Bellay : l'industrie des traducteurs.

Industrieux, *industriosus*, au sens actif : fer ind. 175, 2 ; nacre ind., 279, 10 ; cf. 398, 20. Au sens passif, fait avec in-

dustrie : ruche ind., 190, 22; cf. 194, 33.
Inébranlable à tout effort mortel, 435, 67. Corneille : inéb. aux tourments.
Inentendu (n'est pas dans le Dict. de l'Acad.) : voix inentendue et vaine, 91, 42. A. de Vigny, 22 : une prière inentendue et vaine.
Inévitable : l'inév. empire du temps, 347, 4; de mille autres jeux l'inévit. adresse, 394, 21. Théophile, 179 : l'inév. droit des rois sur les humains. Malh. 83 : l'inév. espérance [précision la plus heureuse et la plus poétique, A. C.] Lam. I, 137 : le temps, géant armé d'un glaive inévitable.
Inexorable : l'inex. absence d'Achille, 228, 11; seuil inex., 191, 4.
Infidèle : larmes inf., 244, 21; absence inf., 199, 21; inf. main, 215, 55.
Infinitif, sujet d'un verbe (Hell.) : vivre est te regarder, 289, 58. — Pour le subjonctif : le malheureux est assez à plaindre d'avoir... sans aller (sans qu'on aille), 312, 16. Molière, *Lex.*
Infructueux, stérile, *infructuosus :* bois infructueux, 371, 10.
Ingrat à : ing. à ces charmantes sœurs, 146, 93.
Inhabile à la félicité, 201, 14; aux vertus, 418, 7 *bis.*
Injurieux, funeste, *injuriosus :* la nymphe inj. de l'Arve, 270, 19. Théophile, 261 : le sort injurieux.
Inonder : tout un peuple inondant jusqu'aux faites des toits, P. 136 (N). Lam. II, 222 : temple inondé par la foule.
Inquiet, sans repos, *inquies :* la glace inquiète, 413, 5 (N); source inquiète, 319, 18; flamme inq., 224, 13; cf. 148, 22; 363. —de : inquiet d'obtenir sa grâce, 395, 5.
Inquiété de : front inq. d'ennuis, 217, 28.
Insensé : vagues insensées, 424, 33. Virgile, *Én.* IX, 43 : insani fluctus.
Insensible, qui se fait peu sentir : un sourire ins., 391, 10. — Qui ne sent point : l'homme insensible et froid, 304, 109; cf. 338, 267. — Qu'on ne perçoit pas : songe insens., 78, 10; cf. 150, 51. Malh. 36 : l'insensible cours du temps.
Insidieux, perfide, *insidiosus :* la mousse insidieuse, 271, 91.
Invaincu : flancs invaincus aux travaux, 338, 278 (N).
Inventeur : vos pas inventeurs, 325, 10.
Irrésistible : trame irrés. et fine, 18, 198; centre irrés., 365.
Inversion (quelques exemples d') : par des sentiers déserts fuyant l'aspect des villes, on les avait suivis jusques aux Thermopyles, 43, 303. Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes, une Thessalienne a composé des charmes, 49, 41. Et sera chaque jour d'un lait pur arrosée la pierre en mon tombeau sur mes mânes posée, 108, 17. Qu'au retour du printemps dépouillant la prairie, des dons du villageois ma tombe soit fleurie, 108, 13. Sur la terre étendue saura te garantir cette épaisse toison, 82, 72. Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne, 209, 1. D'un long chemin lassé et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé, 37, 182. L'oppresseur, évitant d'armer d'injustes plaintes, sinon quelque pudeur aurait eu quelques craintes, 427, 106. Puisse au vallon d'Hémus où les rocs et les bois admirèrent d'Orphée et suivirent la voix, 402, 4.

J

Jalouse (fréq.) : jalouse abeille, 93, 31; mer jalouse, 370, 12; cf. 10, 79; 43, 307; 88, 28; 118, 3; 215, 59; 238, 53; 299, 2.
Jamais, sans négation : murs jamais par moi seul habités, 224, 32.
Jeune, comme dans l'expression homérique νεοπενθής : jeunes mystères, 139, 1; jeunes reliques, 164, 13; cf. 139, 1; 156, 5; 163, 58; 217, 26. Malh. 191 : jeunes désirs. Racine, *Ph.* : jeunes erreurs. A. de Vigny, 178 : jeunes erreurs. Sainte-Beuve, 337 : amant des jeunes extases. — Récent : jeune duvet, 82, 67; cf. 88, 27.
Jeter, βρύειν, *emittere, fundere :* l'herbe jette des fleurs, 90, 15 (N); cf. 279, 11; 336, 224. Théophile, 176 : jeter des larmes. Hugo, II, 467 : mon âme en fleur jette des vers.
Joyeuses moissons, 17, 179. Virgile, *Georg.* I, 1 : quid faciat lætas segetes.
Joli, d'aspect riant : une maison jolie, 81, 49 (N). Corneille, *Lex.*
Jurant, part. accordé, P, 232.
Jusques, très-fréq. avec l'*s* euphonique.

L

Laborieux éclat, 152, 10.
Lambris : célestes lambris, 97, 5 *bis.*
Langueur, au pl. : mon âme s'endort dans les langueurs, 290, 23.
Larcin : les joyeux larcins, 231, 69.
Le, antécédent de *que :* pouvez-vous le penser, que tout cet univers, 335, 197.
Léger, délicat : grâce légère, 107, 6 (N).
Lent, souple, qui ploie, *lentus :* cuir souple et lent, 114, 8 (N); cou faible et lent, 391, 11 (N).

e lin d'Ionie, 28, 73 ; et le verre 243, 33.

Linceuil pour linceul, 164, 3.

Liquide : les gouffres liq., 63, 9 ; nuage liq., 398, 25 (N) ; trésors liq. du Pactole, 301, 38 ; le liq. azur d'un fleuve, 150, 59. Lam. II, 97 : les liq. vallons de l'Océan.

Loin, comme une interjection par suite d'une ellipse : Loin ! à mes ennemis une amante tranquille, 234, 38. Malh. 234 : loin la vulgaire fortune. — En parlant du temps : se voir au loin périr, 164, 10 ; plus loin dans l'avenir, 347, 58. Corneille, *Lex.* — que, 313, 35.

Long, étendu, vaste, *longus :* le temps, les longues mers, 184, 3 (Horace, *Od.* III, III : longus pontus) ; le long sommeil, 161, 33 (N) ; la longue campagne, 341, 343. — Profonde : longue blessure, 454, 74.

Longtemps : les cherchaient, les suivaient et les ôtaient longtemps, 238, 58 (N) ; cf. 251, 26. Barbier, 128 : tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

Louche : énigme au regard louche, 419, 9 ; la peur blême et louche, 453, 53.

Louvre, au fig., palais : mon Louvre est sous le toit, 189, 5 (N). La Font. 63 : en son Louvre il les invita.

Luire, briller : la santé qui luit sur son visage, 198, 25 ; à peine avais-je vu luire seize printemps, 318, 10. Marie de France : moult est luisante votre pel. — à : La lune sur les prés où son flambeau vous luit, 148, 7 ; son astre nous luit, 82, 74. Malh. 23 : l'astre qui luit aux grands. Lam. II, 132 : le rayon qui nous luit.

Luisant, brillant : luis. argile, 269, 59 ; sentiers luisants, 204, 9. Corneille, *Lex.* — brillant par le poli, ξεστός : pierre luisante, 158, 7 (N).

Lumineux, au sens actif, qui produit la lumière : cire lumineuse, 398, 3.

Lustral : flamme lustrale, 65, 21 (N).

Lustre, éclat, renommée : ton lustre impérissable, P, 149 ; cf. 430, 6. — Espace de cinq ans, *lustrum :* ton vingtième lustre, 430, 8.

M

Magnanime, en parlant des choses (lat.) : fureur magnanime, 432, 13. Corneille : horreur magnanime du crime. Malh. 253 : des soins maganimes.

Maison : maisons de verre, 283, 2 (N). — Pour le ciel : adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas, 276, 6. Malh. 39 : en la maison céleste. Bossuet : j'ai une autre maison dans le ciel qui n'est pas bâtie de main d'hommes. — Famille (mot à la mode au dix-septième siècle) : les rigueurs d'une injuste maison, 150, 71. Commines : gens de bonne maison. Racine, *Ph.* : six frères ! quel espoir d'une illustre maison !

Mânes, dans les deux sens du latin, âmes d'un mort, cendres d'un mort : mânes aux yeux charmants, 150, 73 ; mes mânes éteints, 165, 18.

Manie, fureur poétique, μανία, *furor :* ces transports déréglés, vagabonde manie, 327, 35 ; cf. 152, 11 (N). Ce mot est fréquent dans Malherbe.

Marchander des récompenses, 195, 70.

Marin : l'algue marine, 100, 12 ; la vague marine, 56, 16. Hugo, I, 275 : des baleines marines.

Maritime, synonyme de marin, comme en latin : l'onde maritime, 10, 74 (N).

Masure : berceau des lois, sainte masure, P, 114.

Matineux : couche matineuse, 250, 14 (N).

Méandres, sinuosités : les méandres de la Seine, 283, 23.

Méditer, songer à, *meditari* avec l'acc. : j'y reviens méditer l'instant où je l'ai vu, 291, 41. Lam. I, 125 : des empires détruits je méditai la cendre. — Préparer : méditer une œuvre, 345, 29. Le Brun, *Ép. à A. C.* : méditer des rameaux qui toucheront les cieux.

Mêler, unir, *miscere :* un oiseau mêle tant d'or en ses riches habits, 214, 43 (N). — (se) dans, *miscere in...* : dans la foule mêlé, 384. — (se) avec, se joindre à, *miscere cum*, 184. Racine, *Brit.* : il mêle avec l'orgueil la fierté des Nérons. Lam. II, 238 : mêlant ton âme encore pure avec le ciel et la nature. — Préparer un breuvage, toujours comme *miscere :* au lieu de lait, pour nourrir ton enfance, mêlèrent la candeur, la gaieté, 177, 36 ; du paisible lotos il mêlait le breuvage, 19, 200. — Au fig. : de sourire et de plainte il mêle son langage, 37, 169. On voit qu'André a employé ce mot dans presque tous les sens du latin *miscere*.

Même, adj. semblable : mon berceau n'a point vu luire un même génie, 406, 35. — *Ipse*, non accordé après un substantif pluriel, 122, 15 (N) ; et *passim*. — *Ipse*, non accordé après eux, elles, vous, nous : et mon frère et Le Brun, les Muses

elles-mêmes, 196, 77, et *passim*. Corneille, *Lex*. M. Godefroy remarque avec raison que cette licence est très-fréquente dans Lamartine.

Menace au plur. comme en latin *minæ*, s'appliquant à des choses : les menaces du Nord, 89, 3. Ovide, *Trist*. IV, 132 : hibernas timuisse minas. Malh. 109 : Les menaces des Parques. — Au sing. : la menace du temps, 172, 18. Racine : de tant de maux détournons la menace.

Ménades, au fig., femmes en furie : gardes de Louis par nos Ménades déchirés, 436, 12.

Mensonger, comme subst. : mélancolie, aimable mensongère, 149, 49.

Mérité, qui est dû, *meritus :* biens aux talents mérités, 430, 5.

Merveille, comme le *maraviglia* des Italiens (André l'avait remarqué employé ainsi dans Malherbe) : un palmier, merveille de la terre, 9, 66. — Au plur., choses merveilleuses : les royales merveilles, 290, 13; cf. 13, 126; 336, 228. Malh. 209 : rossignol déployant ses merveilles.

Mesurer, cadencer, rhythmer, ῥυθμίζειν : mesurer des pas retentissants, 120, 14. En nombres mesurés elle s'agite et danse, 317, 126. Malh. 157 : qui jamais mesura ses pas d'une grâce pareille. A. de Vigny, 83 : les pas mesurés en des danses.

Meurtri de : meurtri de durs cailloux, 37, 180 : Hugo, II, 48 : bras meurtris des fers.

Meurtrier : chars meurtriers, 17, 168; Gorgone à l'aspect meurtrier, 342, 362; meurtrières idoles, 350, 2; muse haineuse et meurtrière, 437, 7. Racine, *Ath.*: de Jézabel la fille meurtrière; *Id. Iph.*: des lois meurtrières.

Miel, au sens fig. de douceur, charme, éloquence (Horace l'emploie souvent ainsi) : le miel de son baiser, 230, 46; miel séducteur que versait du sage roi la langue enchanteresse, 373, 20; remplir tes regards, tes lèvres, ta langue de ce miel. 282, 11; cf. 281, 3; et *passim*.

Mielleux, doux comme le miel : figues mielleuses, 9, 49; cf. 87, 12; 100; 371, 12. Au fig.: mots mielleux, 90, 27; cf. P, 276. — Au sens actif, qui produit le miel : la mielleuse abeille, 128, 10.

Ministres de l'encensoir, P, 71; ce nectar, de l'amour ministre insidieux, 238, 49.

Miracles, merveilles, *miracula :* la terre ouvrant son sein, ses miracles, 331, 120; les miracles de la nature, 339, 291.

Misérable, malheureux, dans l'adversité, *miser :* les dieux, appui des misérables, 74, 104; cf. 8, 37; 12, 98. Corneille, *Lex*. Ronsard, I, 178 : si je veux être mis au rang des misérables? des misérables? non, mais au rang des heureux. Pascal : j'aime les biens parce qu'ils donnent moyen d'assister les misérables. Hugo, II, 487 : cette pensée fermente en silence au cœur des misérables.

Mobile, qu'on meut, ou qui se meut facilement, qui est en mouvement, flexible : les mobiles ponts, P, 37; en longs anneaux mobiles, 120, 3; le gouvernail fend la route mobile, 205, 2; mobile univers, 210, 18; mobiles roseaux, 84, 1; cf. 11, 93; 19, 200; 26, 36; 144, 39; 235, 5. Hugo, II, 180 : les flots mobiles. *Id.*, II, 209 : disque mobile.

Moi, pour quant à moi, au commencement d'une phrase : moi, l'espérance est loin de mon cœur, 216, 7; cf. 171, 5.

Moins, suivi immédiat. de *que*, 263, 41.

Moissons : les jeunes moissons, 390, 14; avoir vu douze moissons, 123, 7.

Mollement, très-fréquent avec les diverses nuances de doucement, sans effort, négligemment, tendrement, gracieusement; cf. 93, 26; 101, 18; 111, 7; 116, 7; 126, 6 *bis*; 167, 47; 168, 8; 180, 15; 191, 14; 205, 18; 215, 48; 234, 47; 270, 82; 247, 21; etc. Ce mot est devenu très-fréquent dans la poésie moderne.

Molle, comme voluptueuse : molle paresse, 181, 1; danse molle, 232, 4; cf. 88, 34; 230, 55. — à, sensible, *mollis :* âme molle aux blessures, 248, 33 (N). Même remarque que pour *mollement*.

Monter sa lyre, 157, 15; 339, 297.

Mortel, subst., voy. *Humain*.

Mortel, adj., qui donne ou cause la mort : plomb mortel, 274, 24; blessure mortelle, 283, 28. — De mortel : inébranlable à tout effort mortel, 435, 67 (N).

Mouvant, te, part. accordé, 379, 16.

Mugissant, les époux mugissants, 87, 7; cf. 106, 12; 110, 8. Lam. III, 255 : les troupeaux mugissants qui paissent sous ma loi.

Muet : à pas muets, 126, 2; grottes muettes, 137, 31; 222, 14 (ce sont celles qui ne sont pas « des confidentes parjures, » 405, 20).

Mur, paroi : murs d'une grotte, 271, 97. — maison : passons devant ses murs, 242, 24; cf. 274, 33.

Murmure, répété par allitération, où murmure Zéphire au murmure des eaux, 84, 2. Brizeux, I, 267 : au murmure des pins je murmure des vers.

Mutuel : qu'au delà du trépas notre âme mutuelle..., 308, 201; je vais trouver des ardeurs mutuelles, 67, 7. Ce mot était très en faveur au dix-septième siècle.

N

Nécessité : la nécessité traîne à ce tribunal souverain, P, 412 (N). Malh. 218 : triste éloignement où la nécessité me traine.

Ni, au dernier terme de l'énumération : les grâces, les talents, ni l'amour le plus tendre, 420, 1 *bis*; cf. 159, 5. — joint à une négation : sans fiel ni sans injures, 394, 9; cf. 8, 41.

Naufrage : je ne sais que périr de naufrage en naufrage, 268, 28. Racine, *Ph.* (dans le même ordre d'idées) : des faibles mortels déplorant les naufrages.

Neuf : une Cybèle neuve, 331, 133.

Noblement : tête nobl. folâtre, 238, 52.

Noblesse élégante d'un flanc, 266, 11.

Nocturne, de nuit. Ce mot est fréquent dans Chénier et depuis lui dans la poésie moderne : nocturnes larcins, 47, 5; le nocturne nageur, 403, 16; le gondolier nocturne, 412, 2; lampe nocturne, 254, 7; cf. P, 38; 247, 16; 290, 14; 415, 23; 431, 3. A. de Vigny, 88 : le nocturne bonheur. Lamart. I, 176 : la vague nocturne. *Id.* II, 413 : le nocturne pasteur. *Id.* II, 293 : lampes nocturnes. Hugo, II, 530 : le feu lointain d'une forge nocturne.

Nœud : l'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds, 56, 29. Lamartine, II, 225 : l'or autour de son cou n'enlaçait pas ses nœuds.

Noir, aux sens figurés de *ater* et de *niger* : le noir serpent, 439, 19 (Virgile, *G.* I, 129 : serpentes atræ); le noir souffle du nord, 447, 8 (Horace, *Od.* I, v : ventus niger); noir destin, 207, 17; un noir augure, 91, 37; cf. 265, 97; 376, 49; 403, 13; 445, 18. — de : feuilles noires de poisons, P, 316; rivières noires d'affreux poissons, 371, 16; portraits noirs de leur ressemblance, 455, 88; cf. 384.

Nombres : les poétiques nombres, 291, 47; cf. 342, 356. Reguier, 98 : un vers nombreux.

Non, au début d'une pièce, 257, 1; 277, 1 (N). — de, suivi de l'infinitif : un courage ardent qui s'armerait contre eux serait utile, non d'aller, 313, 41 (N). — sans : non sans quelque amour, 167, 61; non sans larmes, 173, 46. — plus que : sans se fixer jamais non plus que sur les fleurs les zéphyrs, 145, 54.

Nonchalant : rêve nonch. 228, 5; membres nonch. 67, 7; plaisirs nonch. 159, 12. — du : nonchalant du terme où finiront mes jours, 170, 37 (N). Montaigne : nonchalant de la mort. — comme substantif : la belle nonchalante, 390, 3.

Nourricier : la meule nourricière, 38, 192. Lamart. II, 127 : la fertile charrue.

Nourrir : nourrir ses yeux, 4, 6 (N); cf. 405, 10. Elle se nourrit du plaisir de vous voir, 396, 13; les délices des arts ont nourri mon enfance, 194, 45; une source qui nourrisse mon verger, 149, 39; cf. 268, 43. De mon flambeau nourris la clarté, 290, 28; cf. 33, 139; 234, 41; 331, 123.

Nourrisson : à vous tous aujourd'hui vos faibles nourrissons, 326, 13; cf. 185, 9.

Nouveau : printemps nouv., 395, 2 *bis*. C'est le *vere novo* de Virgile, *Egl.* x, 74.

Nubile : alors que la terre est nubile, 355.

Nuit de poussière, 17, 168. Nuit des cœurs, 345, 31. Nuit éternelle (cécité), 8, 14; (mort), 161, 32.

Nymphe, jeune fille, comme en grec νύμφη, 51, 70; 51, 89; 68, 8; 142, 22.

O

Obéissant : laine obéissante, 446, 26.

Oblique, incliné : leurs obliques fronts, 127, 5. — Qui va de biais : oblique sentier, 126, 4 *bis*; cf. 283, 24.

Objet, employé comme personne : Rachel, objet sans prix, 149, 33; objets chéris et doux, 199, 15. — S'appliquant spécialement à une femme : vivre loin de l'objet qu'on aime, 226, 70; de tout aimable objet Jupiter enflammé, 404, 5. Malh. 252 : un objet si puissant ébranla ma raison. Corneille, *Lex.* — Signifiant chose quelconque : Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon, 335, 185; les objets nouveaux que son art a tentés, 336, 213. — Indiquant un rapport : Brillant objet des vœux, 106, 18 (N); touchants objets de pleurs, 151, 80; cf. 156, 5; 275, 51; 405, 5. Ronsard, I, 177 : adieu le bel object de mon plaisant martyre. Théophile, 167 : cher objet des yeux et des cœurs.

Obscur, *niger* : yeuse obscure, 64, 5. Virgile, *Egl.* VI, 54 : ilice sub nigra. Lamart., II, 331 : ifs à la feuille obscure. Sainte-Beuve, 111 : ifs au feuillage obscur. — Inintelligible : ton murmure, obscur et doux langage, 277, 16.

Occupé, très-poétique au sens de possédé, d'obsédé : de sa perte occupée, 284, 11 (N); cf. 278, 20.

Occuper (s') à : je m'occupe à leurs jeux, 74, 87.

Odorant : la Provence odorante, 424, 17 ; esprits odorants du vin, 235, 6 ; tombe odorante (ambre), 337, 248 ; pas odorants des chiens, 363.

Œil : l'œil tout-puissant, P, 307 ; l'œil du verre, 331, 127 ; l'œil du jour, 221, 10 (N).

Olive, pour huile : l'olive a coulé sur tes membres luisants, 94, 47. — Pour olivier : port que l'olive entoure de son ombre, 186, 7. C'est par la même figure qu'on a dit fleur d'orange pour fleur d'oranger ; voyez Corneille, *Lex.* : orange. M. Guessard remarque que les exemples pour olive sont beaucoup plus nombreux.

Olympique : je puis dresser au char tes coursiers olympiques, 38, 189. Lamart. I, 233 : vois-tu autour des coursiers et des chars jaillir la poussière olympique ?

Ombré, *adumbratus* : recueil ombré de chansons à la glace, 340, 307.

On : voilà donc comme on aime ! on vous tient, vous caresse, 257, 9 (N) ; soit que d'une débonnaire argile on ait pétri mon âme, 312, 22 (N). Racine, *Iph.* : on me ferme la bouche ! on l'encense ! on le plaint ! c'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint ! — Par changement de construction : je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire, 314, 74 ; si le sort m'assiége, on pleure, mais bientôt..., 194, 42. Voici une tournure à peu près semblable dans Racine, *Plaid.* : on a bien de la peine à se faire écouter ; je suis tout hors d'haleine. Le grec offre souvent de pareilles constructions. Dans Aristophane, *Thesm.* 604, Mnésiloque s'écrie : ποῖ τις τράπεται..., et, interrompu par Clisthène, il continue κακοδαίμων ἐγώ ; et il veut dire : quo me vertam... me miserum !

Onde, pour mer : l'onde Égée, 325, 4. Horace, *Od.* III, IV : unda sicula. — Liquide quelconque, *unda* : les ondes du sang, 182, 10.

Ongle, sabot des chevaux, *ungula* : l'ongle frappant la terre, 22, 255 (N). Hugo, II, 122 : l'ongle du coursier.

Ornement (fréquent en apposition) : invoque en leur galère, ornement des étoiles, S, 55 ; mes images, mes tours, jeune et frais ornement, 317, 119 ; et *passim*.

Osmalin, pour Osmanli, 181, 3.

Où, mis pour dans lequel, vers lequel, sur lequel, sous lequel (André n'emploie jamais lequel) : muse où (dans laquelle) on puisse répandre son âme, 188, 34 (N) ; dans les soixante pas où (dans lesquels) sa route est bornée, 451, 7 ; adieu, dans la demeure où (dans laquelle) nous nous suivrons tous, où (vers laquelle) ta mère déjà tourne ses yeux jaloux, 277, 21 ; l'ennui où (sous lequel) mon âme succombe, 261, 19 ; un cœur où (sur lequel) reposer le sien, 200, 40. Voyez Corneille, Molière, Pascal, *Lex.* Lamart. I, 330 : les dieux d'où la vertu découle. Hugo, II, 504 : ces misères du monde où notre âme se mêle. Sainte-Beuve, 35 : il m'aurait fallu un sein où me pencher. — Sans antécédent, 337, 245.

Oubliant, oublié, 203, 39 (N). Hugo, II, 297 : je vivrai oubliant, oublié.

Oublié (s'être) pour être oublié : ministre dont le nom ne s'est point oublié, 427, 100.

Oui, où les grammairiens mettraient *Non* : oui, sans mourir on ne perd pas vos charmes, 261, 11.

Ouvrir à : âme ouverte à sentir les talents, 11, 88 (N) ; bouche ouverte à répondre, 12, 110 (N) ; ton cœur s'ouvre à la voix des prières, 39, 221 ; ouvrent leur bouche à des chants, 66, 13. Regnier, 247 : aux cris j'ouvre la bouche. Brizeux, I, 130 : n'ouvrez pas vos yeux à tant de choses. — Faire ouvrir : le vin m'ouvre la bouche, 37, 175 ; cf. 25, 24.

P

Paisible, au sens actif : le paisible lotos, 19, 210.

Palais, pour *maisons* qui était le terme technique : les douze palais où résident les mois, 173, 52 (N) ; accompagnant l'année en ses douze palais, 304, 103. Lamartine, III, 225 : le soleil exact en ses douze demeures.

Pâle, avec le sens actif, qui rend pâle, comme dans l'expression d'Horace, *pallida mors* : le pâle désespoir, 449, 39.

Palpitant : doigts palpitants, 238, 58.

Par, par l'effet de : le consul rentré seul par son jugement, P, 52.

Parler : Syrinx parle et respire, 108, 1 *bis* ; la flûte parlera, 108, 12 ; une source qui parle, 149, 38. Malh. 261 : soit que de tes lauriers malyre s'entretienne, soit que de tes bontés je la fasse parler. Lamart. II, 313 : Syrinx sur les flots semble gémir. — Infinitif, employé comme subst. : doux comme son parler, 230, 48.

Parmi. Ce mot est très-fréquent dans André : 1° devant des noms au pluriel ainsi que le permet l'Académie. Cf. 41, 262 ; 68, 10 ; 146, 78 ; 150, 71 ; 181, 24 ; 242, 7, et *passim* ; 2° devant le sin-

gulier de substantifs non collectifs, ce que n'admet pas l'Académie, en désaccord sur ce point avec les écrivains de toutes les époques : s'asseoir parmi la cendre, 30, 93 ; parmi l'herbe fleurie, 70, 8 ; cf. 100, 12 ; 101 ; 126, 3 *bis* ; 221, 10. Parmi signifie simplement par le milieu, au milieu. Voy. le *Lexique* de Molière et les nombreux exemples de différentes époques rassemblés dans celui de Corneille. Eust. Deschamps, 36 : on oit chascun chanter parmy la rue. Ronsard, I, 134, nous montre le nez de sa maîtresse « parmi la face. » Regnier, 163 : parmi la rue. Malherbe, 27 : elle a vu *parmi la fange* fouler ce qu'elle adorait ; et Malherbe encore, 29 : a dépouillé sa gloire *au milieu de la fange*. Lamartine, II, 297 : parmi le tonnerre brille un signe inconnu. Sainte-Beuve, 49 : l'on voit parmi la mousse et l'herbe jaillir un courant d'eau.

Partagé, divisé : les dieux partagés en une immense guerre, 16, 165 ; le Pinde partagé, 188, 46. Corneille, *Lex.*

Participe présent accordé, voy. *Errant, jurant, volant, mouvant*, etc.

Participe passé, voyez *Constructions*. — Non accordé, 343, 374.

Participe répondant au génitif absolu des Grecs et à l'ablatif des Latins ; quelques exemples, 30, 90 ; 36, 168 ; 53, 126 ; 80, 47 ; 365, 4, et *passim*.

Pastoral : muse pastorale, 136, 1.

Pavot : secouer les pavots, 251, 20 ; cf. 392, 2. Lam. II, 89 : nuits sans pavots.

Penchant, te : rive penchante, 90, 21.

Pendre, être suspendu : les côtes pendent en précipice, 271, 88 ; grotte pendante, 145, 67. Virgile, *Én.* VIII, 190 : suspensam hanc adspice rupem.

Pensant, te : creuser le sens de tes lignes pensantes, 368, 34. Lamartine, I, 224 : une fange animée, une argile pensante.

Penseur : Dieu tout entier habite en ce marbre penseur, 338, 282.

Père : salut, père étranger, 32, 127. Virgile : Pater Æneas.

Pesant : douleurs pesantes à l'âme, 162, 44 ; genoux pesants, 9, 48.

Petiller : œil qui petille d'amour, 376, 35 ; un rire âcre et jaloux petille, P, 82.

Pétri : vers pétris d'ambre et de fleurs, 198, 24 ; cf. 312, 22. Sainte-Beuve, 247 : je suis d'argile et de larmes pétri.

Peu (un), suivi d'un participe accordé : un peu de pâleur épars sur ton visage, 286, 8.

Peuple, au fig. : un peuple d'amants, 249, 48 ; un peuple d'innocents, 292, 59 ; cf. 153, 21 ; 306, 143.

Peupler : lit désert peuplé de ton image, 370, 36 ; lieux qu'Amour a peuplés d'antiques rêveries, 202, 33 ; cf. P, 17 ; S, 44. Malh. 231 : n'est-ce pas lui qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes?

Plaindre : plaignant l'amoureuse souffrance, 203, 40 ; cf. 166, 32 ; 264, 69. Racine, *Iph.* : elle est votre captive et ses fers que je plains... Brizeux, II, 174 : le vieux Jean nous vient de la montagne sans plaindre son chemin.

Plaintive détresse, 76, 143 ; source plaintive, 149, 38. Lamart. I, 211 : Corinne repose au bruit des eaux plaintives.

Plaire (se) de : Cygnes dont Vénus se plaît d'égayer les eaux, 295, 30 ; il se plaît de se voir si savant, 316, 100. La substitution de la préposition *de* à la prépos. *à* est très-fréquente au seizième et au dix-septième siècle. Corneille et Molière, *Lex.* Racine : du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.

Plein : ce Dieu dont il est plein, 342, 350 (N). Ronsard, I, 291 : paresseux et plein de sommeil. Sainte-Beuve, 240 : plein du Dieu qu'on ne peut enfermer.

Pleurant, te, 236, 19 (N).

Plier sa tête à la prière et son âme aux affronts, 193, 24.

Plus loin...que, séparés, 347, 58. Voyez Virgile, *Égl.* I, 63 (ante... quam).

Plutôt que, sans être suivi de la préposition *de* : plutôt que souffrir en douleurs, 273, 17 ; cf. P, 373 ; 446, 32.

Poison : suave poison des yeux, 182, 12.

Poli : un luxe poli, 266, 12.

Polir, lisser : polir le plumage, 104. — Perfectionner : d'autres arts ont poli l'art d'écrire, 347, 6. — Rendre parfait : traits par ma muse polis, 264, 57.

Pontife : j'ose, nouveau pontife, 152, 23 (N) ; ces pontifes du crime, 432, 10.

Porter, pour supporter : leur amitié a porté mes ennuis, 172, 22. — Pour apporter : quel mortel peut connaître ce que lui porte l'heure? 173, 38.

Pousser, faire entendre : le bois pousse un cri rauque, 12, 12. Corneille, *Lex.* Racine, *Iph.* : la foule pousse au ciel mille vœux.

Précipiter, emporter, *præcipitare* : un vol la précipite, 413, 8.

Premier : du premier sillon fendre une onde ignorée, 330, 96. — Très-poétique placé après le substantif : quoique vivant

et dans ta fleur première, 96, 82; cf. 196, 74; 411, 6 *bis*.

Presser : presser l'herbe, 269, 52; presser les taureaux sous le joug, 110, 3; cheveux pressés d'Hyacinthe, 127, 7; les baisers de sa bouche ont pressé mon visage, 125, 10; le sommeil du tombeau pressera ma paupière, 451, 9; presser une coupe, 449, 29; les fleuves qui pressent les montagnes, 341, 344; les rochers se pressaient sur les traces d'Orphée, 154, 40; Alcide que presse un noir augure, 91, 37; d'écueils et de vagues pressé, 169, 9; cf. 38, 191; 63, 8; 91, 48; 125, 10; 162, 39; 245, 32; 287, 30. — Malherbe, 56 : tout ce dont la fortune afflige cette vie me presse tellement. *Id.*, 106 : pressé de la honte. A de Vigny, 34 : cheveux pressés d'un bandeau. Lamart. II, 224 : un voile blanc pressait ses chastes flancs. Sainte-Beuve, 38 : le roc fend le roc qui le presse.

Prêt à, sur le point de : aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre, 163. 1. Au dix-septième siècle et même au dix-huitième on ne faisait point de différence grammaticale entre *prêt à* et *prêt de*, dans la double signification de *disposé à* et de *sur le point de*. Voy. Corneille et Molière, *Lex.*

Prison de verre, 254, 9 (N). La rose et Damalis de leur jeune prison ont ensemble percé la jalouse cloison, 88, 27. Le Bosphore orageuse prison, 112, 8.

Prix (à) de : je ne vais point à prix de mensonges marchander..., 195, 69. — (au) de : eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi? 260. 48, Molière, *Lex.*

Procès (faire le) à, 245, 38 (N); 359.

Prodigieux : Érichthon, mortel prodigieux, 119, 2.

Profane, indigne des bienfaits du ciel, 371, 11.

Promener : l'heure en cercle promenée, 451, 5; deuil promené par la ville, 444, 15.

Promettre (se), espérer, 223, 9.

Pronoms. Ellipse du pronom personnel, v. *Flétrir, Mouvoir, Attendre, Trainer*, etc. Cf. l'article de M. F. Godefroy dans le *Lexique* de Corneille. — Pronom personnel explétif : vous essuyer vos pleurs, 225, 40. — Pronom démonstratif employé pour un pronom personnel : si tu ne sers de guide à cet aveugle errant, 6, 3 (N). — Pronom démonstratif suivi d'un verbe à la première personne : moi, celle qui te plus, 58, 9 (N). Molière, *Lex.* — Pronom possessif n'exprimant pas la possession, mais la relation : il faut que mon affront s'expie, 20, 221 (N); amoureux de sa chaîne, 295, 25. — Pronom possessif familier ou poétique : mon David, P, 44; adieu, mon Clinias, 58, 9; ma perfide avec tous ses attraits, 240, 15; cf. 154, 54; 401, 5. — Pronoms possessifs ne se rapportant pas au sujet de la phrase, 300, 25 (N). En voici un exemple curieux dans Racine, *Brit.* : d'abord elle a d'Auguste aperçu la statue; et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds que de ses bras pressants elle tenait liés... — Pronoms relatifs, voyez *Que, Qui.*

Prophète, au sens de *poète*, comme souvent en grec, 23, 267; 140, 19.

Prospère, heureux, comme en latin : destin prospère, 31, 114; rendront saint et prospère le jour, 23, 269. Corneille, *Lex.* Malherbe, 74 : fortunes prospères. [On assure que Malherbe lui-même condamnait cette expression. Il avait tort. Racine a dit : ont vu bénir le cours de leurs destins prospères. A. C.]

Prosterner ses douleurs, 241, 5.

Public, adj. précédant le subst. : le public ennemi, 32, 116; cf. 428, 125; 433, 42. Malh. 158 : l'amour, ce public ennemi.

Pur, sans mélange : les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures, 7, 26. — Brillant : l'astre pur des deux frères d'Hélène, 58, 19 (N); près d'un pur foyer, 140, 9.

Pyrénées, au masculin, 424, 14.

Python : contre les noirs Pythons, 438, 17. Hugo, II, 26 : le crime, Python livide.

Q

Quadrupède, désignant spécialement un cheval comme en latin (Virgile, *passim*) : le quadrupede Hélops, 21, 244; le quadrupède ailé (Pégase), 321, 16 (N). Ronsard, I, 98 : le cheval emplumé. Regnier, 102 : le cheval volant.

Que, ouvrant une formule de souhait, 32, 127 (N). Hugo, II, 157 : que puissent retomber sur ses jours tous les pleurs qu'il a fait répandre. — Si ce n'est, *nisi* : sans appui qu'un bâton, 42, 273. Théophile, 168 : Il ne faut pas qu'un roi s'explique que par la bouche des canons. Racine, *Brit.* : sans que j'en sois instruit que par la renommée. Cet emploi de *que* est fréquent dans Malherbe. — Pour tellement que : des pleurs que Memnon en a moins fait répandre, 233, 25 (N). — Pour prends garde que, 66, 2. — Séparé : ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclore que nos naissantes fleurs auront en vain promis, 166, 35.

Qui, là où nous mettrions *lequel*, *dont*, etc.; André suit l'exemple du dix-septième siècle (voyez Corneille et Molière, *Lex.*), et fait rapporter *qui* à des personnes, à des choses, à des termes abstraits : l'esclave près de qui, etc., 27, 47; cf. 124, 3; ces guérets de qui les blés touffus, 72, 66; cf. 50, 54; 363; simplicité près de qui, 177, 42; cf. 31, 11; etc. — Séparé : d'Aédon l'imprudence et les pleurs, qui, 19, 305 (N). — La personne qui : il me faut qui m'estime, 200, 31; cf. 151, 78. — Pour celui qui : qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage, 193, 21. Autrefois on mettait *il* dans le second membre. Eustache Deschamps, 103 : qui ne craint Dieu et justice il a tort. Malherbe, 23 : qui cesse d'espérer il cesse aussi de craindre. — Suivi d'un verbe à un temps personnel, équivalant à un participe présent : d'agrestes déités quelle noble famille! la récolte et la paix qui viennent, 73, 71. La Fontaine, 26 : il la trouvait mignonne et belle et délicate, qui miaulait d'un ton fort doux. Sainte-Beuve, 96 : il est beau de la voir, sans toilette en été, qui sort et se promène.

R

Radieux, rayonnant, *radians* : comète aux longs crins radieux, P, 151.

Rapide tombeau, 218, 40.

Rassasier : ras. sa faim, 34, 144; ras. un cœur de fiel et d'absinthe, 245, 46; ras. les feux de la soif, 376, 39; ras. la flamme de l'amour, 231, 62.

Rasseoir (se) : une âme où il puisse se rasseoir tranquille, 200, 42.

Rauque tambour, 116, 17 (N); cri rauque, 112, 12. Barbier, 80 : les tambours ronflants. Regnier, 22 : ces rauques cigales.

Recruteur des ombres, 451, 13.

Recueillir des pleurs, P, 415 (N).

Reculé, *remotus* : sortant vers le soir des grottes reculées, 150, 53.

Refeuilleter son âme, 198, 42.

Regards du soleil, 161, 34; de Phœbus, 172, 24; du ciel, 164, 15; cf. 224, 21.

Religieux, pieux, consacré, dévoué, *religiosus* : œil religieux, 429, 11; monstre religieux, 348, 35; l'ami religieux, 305, 128.

Reliques, *reliquiæ* : vous-mêmes choisissez à mes jeunes reliques, 164, 13 (N); je veux m'envelopper de leurs saintes reliques, 317, 134. Lamart. III, 146 : marbres, bronzes, portiques, d'un passé sans mémoire incertaines reliques.

Reluire : le calme fait reluire ses traits, 243, 40. Regnier, 88 : une dame en qui reluit un esprit aussi grand que sa beauté. Sainte-Beuve, 214 : sur son front la grâce qui reluit.

Remparts, barrières, au propre et au fig. : haie élevée en remparts, 51, 75; remparts des Alpes, 182, 4; cf. 270, 85; les remparts que t'opposent les cieux, 298, 75; couvre-moi d'un rempart, 379, 20; contre l'amour je me fais des remparts, 274, 36. Malherbe, 92 : des Alpes les effroyables remparts. Racine, *Ber.* : regards qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts. Lamart, I, 151 : remparts de verdure. — Murs, ville : Phœbus que l'hiver chasse de nos remparts, 172, 23.

Rendre, suivi d'un adjectif : lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux, 353, 72. Corneille, *Lex.*

Rênes : abandonner les rênes à sa langue, 37, 172.

Réparer, comme quelquefois *reparare*, ranimer, rendre la vie : réparer des fleurs, 336, 229. — Compenser, racheter : réparer les crimes des dieux, 439, 17; cf. 329, 68; Corneille, *Lex.* Théophile, 234 : le ciel réparant vos pertes. Racine, *Ath.* : pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Répéter, redire : répéter les douleurs de Vénus, 136, 13; cf. 78, 18; 133; 177, 30; 269, 56. — Suivi de deux accusatifs : nous répétons un maître et ses leçons, 321, 24 (N).

Réseau de Vulcain, 398, 23 (N); réseaux de la grenade, 88, 35.

Résider : sur ton front la volupté réside, 92, 15 (N); palais où résident les mois, 173, 52. Voyez *Habiter*, *Asseoir*.

Respirer (dans tous les sens du latin *spirare*), vivre ou sembler vivre, exister : l'heureux mortel qui près de toi respire, 282, 1; par vous seuls je respire encore, 454, 83; l'airain coule et respire, P, 18, où l'univers entier vit, se meut et respire, 341, 336 (respirer implique l'idée d'activité incessante, l'idée du mouvement s'ajoutant à celle de la vie); le baiser qui respire, 220, 5; cf. 267, 15; dans l'âme d'un poète un dieu même respire, 227, 86; cf., P, 89; 150, 67; 178, 4; 302, 51; 330, 98; 338, 270. — Aspirer, désirer, savourer : respirer la mêlée, 229, 18; respirer le feu du baiser, 390, 6; ma bouche et mon cœur n'ont respiré qu'amour, 99, 30; respirer la santé, le repos, les

arts, les amours, 170, 36. — Exhaler, souffler, comme souvent en latin *respirare :* le miel que sa bouche respire, 281, 3 ; des lèvres qui respirent une haleine de roses, 210, 10 ; la Provence respire une haleine embaumée, 424, 18 ; l'air respire des vers, 197, 8 ; la flûte respire des sons, 78, 16 ; cf. 108, 1 *bis ;* 405, 16 ; quel Titan respire la ruine ou la mort, 210, 22 (N).

Ressorts : la terre ouvrant son sein, ses ressorts, 331, 120 ; ressorts de la nature, 335, 202 ; ressorts que l'on nomme hasard, 390, 8. Boileau : inventez des ressorts qui puissent m'attacher. Racine : pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente.

Retentissant : pas retentissants, 120, 14 ; sous tes mains en fureur ton sein retentissant, 444, 14 (N) ; Lamartine, III, 159 : des baisers retentissants. Hugo, II, 495 : de retentissantes armures.

Retrouver : il ne retrouve plus ses membres engourdis, 206, 15.

Rien, quelque chose : eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi ? 260, 48 ; — que, avec *ne* exprimé ou ellipsé : n'était rien à leurs yeux que fard, 264, 76 ; était-ce rien qu'un piége ? 261, 25. — (faire) avec *ne* exprimé ou ellipsé : dormir et ne rien faire, 148, 21 ; vorace étranger qu'on nourrit à rien faire, 38, 201 (N). — Pour aucun, personne : rien n'est plus heureux que le mortel tranquille, 237, 31. Saint-Gelais, 24 : rien mortel à vous ne se compare. — Substantif : un mot, un geste, un rien, 233, 22 ; je retourne à mes riens que tu nommes frivoles, 229, 36. Voltaire : loin des riens brillants de la cour.

Rigoureux au devoir, 27, 51.

Rire, en parlant des choses inanimées : le toit s'égaie et rit, 28, 74 (N) ; Tempé rit à leurs yeux, 202, 23 ; le buisson rit et jette une rose, 336, 224 ; ma toile rit et s'égaye aux danses du satyre, 195, 54. Lamartine, II, 172 : le jardin qui rit à leur porte dans un buisson de noisetiers. Hugo, I, 212 : je crois voir rire un toit gothique. *Id.*, I, 275 : je songe à la table qui rit, au foyer qui petille. *Id.*, II, 404 : le seuil paternel qui tressaille de joie. Sainte-Beuve, 361 : la grappe qui rit dans son fruit. — à (Hell.) : le ciel rit à la terre, 202, 27 ; ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux, 448, 22.

Roi : le roi divin, 16, 163 ; le Tibre fleuve-roi, 172, 31 (N) ; roi du savant pinceau, P, 4 ; roi du festin, 30, 88 (N) ; le roi de ses festins secrets, 239, 70.

Rongeur : soleil rongeur, 70, 13.

Rose : la rose pâlit sur ta bouche, 141, 6 ; les roses de l'aurore, 14, 134.

Roulis perpétuel des événements, 364.

Ruminer le sang dont il a bu les flots, 436, 20 (N).

Rustique (fréquent) ; cf. 37, 188 ; 98, 17 ; 136, 7 ; 143, 20 ; 148, 24 ; 164, 14 ; 269, 63 ; 416, 4.

S

Sable, lieu sablonneux, *arena :* quel sable n'eût été un désirable asile ? 306, 157.

Sables (gravelle) 170, 34 ; 198, 31.

Sacrilége lit, 409, 15.

Sacré : fureur sacrée, 197, 6 ; grâce sacrée, 107, 6 ; naïades sacrées, 186, 11 ; vieillesse sacrée, 41, 249.

Saint : la sainte poésie, 179, 5 ; la flûte sainte, 120, 2 ; sainte folie, 334, 177.

Saluer d'un certain nom, comme *salutare :* la salua sirène du bocage, 127, 6 *bis*. Sainte-Beuve, 412 : la fontaine que chacun salue encor Fontaine de Boileau.

Sans, suivi de l'infinitif : sans aller, 312, 16 (N). — que. Voyez *Que*. Souvent dans les énumérations Chénier répète *sans* devant chaque terme.

Savant : mon œil est savant, 142, 7 ; savantes mains, 126, 7, — Où l'on puise la science : savantes eaux, 136, 21.

Savonneuses liqueurs de l'olive, 424, 22.

Savourer un glorieux tourment, P, 54.

Secouer, *excutere :* secouer le dieu, 341, 349 (N) ; cf. 251, 20 ; 272, 6. Lamartine, I, 230 : secoués de leurs gonds antiques, les empires s'écroulent.

Secret : le sort est secret (caché, Lat.), 172, 37 ; pénates secrets, 289, 9 ; cf. 67, 4 ; 239, 70 ; 252, 59 ; 427, 92. — (dans le) : dans le secret amassant la tempête, 441, 52.

Semblants d'amour, 263, 46.

Sembler de (Hell.) : ton front semble d'un roi puissant, 31, 98.

Semer, propager : le règne de la vérité semé par tes entretiens, P, 39. Corneille, *Lex.* Racine, *Ph.* : qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée ! — Répandre : l'âme des fleurs dans les zéphyrs semée, 144, 40.

Si (absol.) : un si doux badinage, 401, 17 ; cf. 182, 13 ; 411, 9. — Suivi du subj. : si tu fusses tombée, 63, 9.

Signe, constellation : quel signe aux ports lointains arrête l'étranger, 211, 26. Virgile, *Égl.* IX, 46 : signorum ortus. Eust. Deschamps, 10 : ou signe estoit, si comme

…bre, de la Vierge. Ronsard, I, …ns part de vous, signes, n'a … le ciel que pour avoir aimé. … 19 : parmi la nation il luira …igne.

…omme en latin *siren*, chanteuse … attraits : du Tibre et d'Éridan … latteuses sirènes, 403, 25 ; cf. P, 21; …, 6 *bis* (N).

Soi. Voyez la note, P, 65. Cf. 106, 10; …0, 24 ; 210, 20 ; 305, 115 ; 348, 22.

…oif, désir ardent : la soif de l'or et des …s, 409, 11; la soif de l'amour, 376, … la soif de tout conquérir, 238, 60.

…oigneux de son bien, 414, 3. Re… , 12 : soigneux de ma fortune.

…in, souci, préoccupation, *cura* : les … compagnons du voyage, 171, 10 (N); …ins de l'homme, inquiétudes vaines, … , 7 (N); vraie abeille en ses soins, … , 31; cf. 433, 27; 277, 17; soins de … re, 192, 19 ; le soin d'éterniser sa vie, …, 10. Ronsard, I, 9 : un soin ronge … poitrine. Corneille, *Lex.* Malh., 141 : … tragiques soins. Hugo, I, 266 : la vie … mille soins laborieux et lourds.

Soir, au plur.: les soirs, 322, 7.

Sommeil : le long sommeil (la mort), 161, 33 (N). Voy. Lambin, Hor., *Od.*, I, XXIV.

Sonnant : le cristal sonnant, 90, 22 ; écailles sonnantes du serpent, 423, 10. Sainte-Beuve, 78 : un fleuve résonnant. Barbier, 18 : le pavé sonnant de la cité.

Sonore (fréq.) : de sonores abeilles, 176, 19; onde sonore, 321, 14 ; pied sonore (de l'horloge), 451, 8 ; vent sonore, 50, 58 (N); sonores cymbales, 116, 17 (N); buis sonore, 126, 10 ; langage sonore, 325, 7 ; sonore amas de rimes, 419, 28 ; écho : sonore habitant de la vallée, 220, 1; et *passim*. Depuis André Chénier ce mot est très-fréquent dans la poésie française. A. de Vigny, 83 : le tambour sonore. Lamart. II, 183 : naseau sonore. *Id.*, III, 23 : l'océan sonore. *Id.*, III, 149 : l'ouragan sonore. *Id.*, III, 258 : le chalumeau sonore. Hugo II, 320 : un vent sonore. Sainte-Beuve, 66 : brick sonore. Brizeux, I, 181 : langage sonore. *Id.*, II, 153 : pensées sonores comme des abeilles.

Sort : finir son sort, 217, 31 ; l'espoir que des amis pleureront votre sort, 164, 11.

Souffler une haleine harmonieuse, 126, 6.

Soupirer : la source soupire, 220, 6 ; soupirer l'élégie, 296, 40.

Sourd, qui n'est pas sonore, *surdus* : antre sourd, 145, 69.

Sourire : je vois sourire mes pénates, 289, 8. Voyez *Rire*.

Souris pour sourire, *passim*.

Sous, au pied de, *sub.* : sous les monts Achéens, 24, 3.

Souverain : de Vénus les beautés souveraines, 338, 271; langage sonore aux douceurs souveraines, 325, 7.

Suivre : le mépris des sots suit la pauvreté, 207, 7.

Superbe, fier, orgueilleux, *superbus* : superbe lecteur, 311, 3; cf. 149, 41; 323, 20 ; 439, 25. — de : nos neveux superbes de ta gloire, P, 146.

Stupide : le stupide David, 437, 25. — Stupéfait, *stupidus* : stupide, il a perdu sa force et son courage, 205, 14.

Sur : mes projets seront sûrs, 243, 43 ; des chemins sûrs, 42, 286.

Syrinx parle et respire, 108, 1 *bis*.

T

Tant que, suivi du subjonctif, pour jusqu'à ce que : suppliez tant qu'elle vous admette en sa présence, 241, 4 (N). Sainte-Beuve, 363 : nous courons des rayons tant que le soleil même à la fin soit couché.

Tardive déesse, 440, 35 (N). Hugo, I, 312 : une lente déesse à punir réservée.

Tapis, 84,34 (N); 205, 12.

Teindre : les pleurs des malheureux n'ont point teint ces lambris, 345, 17; grands noms teints de sang et de pleurs, 350, 4.

Témoin : ces chants de ma prison témoins harmonieux, 450, 49 : cf. 145, 49; 337, 254. Malh., 30 : mille lauriers de ma gloire témoins. Racine, *Bér.* : et ces lauriers encor témoins de ma victoire.

Tempé, 202, 27 (N).

Tempérer, mélange, *temperare* : tempérer la pitié d'indulgence et d'égards, 39, 223.

Tenter : j'aurais voulu tenter à mes douleurs un cœur inaccessible, 240, 10. Racine : A quel affreux dessein vous laissez vous-tenter !

Terni : front terni par la douleur, 53, 123.

Thémis : écraser leur Thémis sous les foudres d'Alcée, 297, 70; quelle Thémis terrible aux têtes criminelles, 453, 48.

Timide : le timide gazon, 390, 15. — à : timide à plaire, 248, 36.

Tissu : jours tissus de désirs et de pleurs,

207, 3. Lamart., I, 191 : tes jours furent tissus de gloire et d'infortune.

Tissu : sous les tissus il veut cacher sa tête, 54, 133. — Au fig. : tissus des saintes mélodies, 22, 258.

Touffu : lèvre touffue, 121, 10 ; sommets touffus, 271, 89 ; rochers touffus, 424, 25 ; ombre touffue, 163, 55.

Tourmenter : tourmenter cette vie, 159, 17 ; tourm. l'amour, 399, 22 ; flots qui tourmentent Cythère, 302, 57 ; vers de travail tourmentés, 229, 33.

Tourner, faire tourner : un peu d'aigreur peut tourner la querelle en débats sérieux, 394, 16.

Tout, tout entier, *totus :* Dieu tout entier habite en ce marbre penseur, 338, 282 (N) ; sans que ma main trouve dans tout mon lit une main à presser, 201, 12. A. de Vigny, 44 : tout son nid l'attend. Hugo, II, 173 : son front porte tout un dieu.

Trahir : trahir la vérité 323, 27 ; la probité que trahit la fortune 113, 6. Corneille et Molière, *Lex.*

Trahison : de mes yeux plaignant la trahison, 264, 69.

Trainer : trainer un long deuil, 56, 25 ; trainer ses pas et ses accents 255, 28. Hugo, II, 117 : nous tous bannis trainons le deuil. A. de Vigny, 189 : trainant jusqu'à l'autel sa marche faible et lente. — Pour entrainer : les dieux de seuil en seuil trainés, 32, 123 ; cf. P, 188. — Emporter : le faon traine le plomb mortel, 274, 24. — Pour se trainer : tous boiteux, suspendus, trainent, 314, 55.

Transir, au neutre : laissez-la toute seule et transir et mourir, 244, 20. Racine : je sentis tout mon cœur et transir et brûler.

Transplanter (au fig.), 343, 379.

Travail : à des travaux affreux Lucine nous condamne, 80, 41 ; les travaux de l'amour, 260, 1. — Pour l'habitude du travail : la force et le travail que je n'ai pas perdus, 37, 186.

Travailler une œuvre, 182, 20 ; cf. 314, 54. — Tourmenter : un démon travaille ses pensées, 352, 40 ; — q.q. chose à q.q.n : sa confidente lui travaille quelque odieux..., 252, 58 ; — (se), se fatiguer, s'évertuer : ma langue se travaille en vain, 157, 18 ; le voilà qui se travaille et sue, 121, 9. Corneille, *Lex.*

Tremper, mélanger composer, imprégner, *temperare :* vers trempés de douceurs, de caresses, d'amour, 223, 12 ; destins trempés d'ambroisie et de miel, 167, 60 ; trempa sa bouche d'ambroisie, 176, 24 ; cf. 180, 14 ; 216, 10 ; 340, 324 ; 342, 355 ; 373, 21 ; etc.

Trésor, amas, *thesaurus*, θησαυρός : un trésor de misère, 299, 6. — Trésor de gloire, 329, 79. M^me^ de Sévigné : d'Hacqueville est un trésor de bonté, d'amitié et de capacité. — Trésors liquides du Pactole, 301, 38.

Triple foudre, P, 210 ; triple fouet, 455, 90. Voyez *Double*.

Tromper, comme *trahir :* leur tonnerre aura trompé leurs mains, 303, 75.

Troupe : Horace et sa troupe, 311, 8 ; les Rêves, troupe vaine et fluide, 413, 10 ; la troupe immortelle, 8, 33 ; cf. 63, 10 ; 150, 65 ; 157, 14 ; 177, 47 ; 196, 82 ; 272, 13.

Troupeau : nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme, 441, 64 ; cf. P, 189.

Tumultueux : pas tum., 151, 83 ; 252, 52 ; vers tum., 179, 7 ; rêves tum., 327, 34.

Tunique (en t. de botan.), enveloppe, (cf. Virgile, *Géorg.* II, 75) : tunique de fleurs, 87, 17 ; tunique d'or de l'orange et du citron, 424 20.

Turbulent : abois turb., 6, 6 ; nombres turb., 342, 356 ; lyre turbulente, 229, 20.

V

Vagabond, errant, qui va, court vole çà et là, *vagabundus :* aveugle vagabond, 12, 106 ; âme vagabonde, 59, 27 ; chèvre vagabonde, 107, 1 ; flots vagabonds, 205, 21 ; barque vagabonde, 323, 13 ; ciseau vagabond, 314, 51 ; cf. 16, 157 ; 57, 7 ; 145, 55 ; 174, 72 ; 188, 38 ; 213, 29 ; 229, 28 ; 327, 35. Ronsard, I, 16 : du grand tout l'âme en tout vagabonde. Théophile, 193, appelle Homère : ce vagabond de qui le bruit fut si chéri des destinées. Malh. 12 : flots vagabonds. *Id.*, 112 : barque vagabonde. Lamart., III, 205 : comètes vagabondes. Hugo, II, 257 : guidant sur le lac deux rames vagabondes.

Vague, errant, *vagus :* de Charybde à Scylla toujours vague et flottant, 267, 26 (N).

Vain, sans réalité, sans forme, *vanus*. les rêves, troupe vaine et fluide, 413, 10 ; parmi de vains nuages, 259, 34. — Frivole : vaines cités que tourmente l'amour, 268, 30 ; cf. 257, 3 ; 258, 17.

Vaincu, voy. *Défait*.

Vastes serpents, 423, 9.

ndange, pour les raisins eux-mêmes, le front ceint de vendange, 117,

neux, se disant des animaux : bêtes euses, 438, 19.

imeux : sang venimeux, 412, 9. — rlant des plantes : herbage venimeux, 5.

verbeux : Zoïle verbeux, P, 236.

Verser, jeter, lancer, répandre, *emittere*, *fundere* : verse du pain à son chien, 8 ; verser l'oubli des maux, 194, 44 ; 3 ; le ciel verse des regards, 224, 22; r sur le papier son cœur et sa ten- e, 247, 18 ; verser la corne d'abon- , 73, 72 ; cf. 99, 28 ; 299, 6 3. Ronsard, I, 111 : fleurs et feux re je verse. A. de Vigny, 11 verse au gazon bleuâtre — d ité. Hugo, II, 664 : l'arbre ruits. Lamart. III, 222 : s nt une ombre tiède. Barbier, ou : les ines fumeuses versent à flots épais les oles vineuses.

erte cigale, 102, 22 (N).

Vertueuse, subst. : la belle vertueuse, 378, 3.

Vertueux, adj., dont le mobile est la vertu : poignard vertueux, 181, 25 ; fiel vertueux, 432, 8. — De la vertu : le vertueux bonheur, 320, 3.

Vent, pour air : dans les vents dispersés, 161, 29. Corneille : exhaler dans les vents.

Vestiges, traces, 85, 10 (N) ; 320, 89 ; 343, 376 ; etc. — Émanations (Lat.) : vestiges errants dans les zéphyrs, 363 (N) ; cf. 65, 11.

Vide : dans son vide un auteur..., 336, 217.

Vigilant : la clef vigilante, 55, 7.

Vil, de peu de prix, *vilis* : d'un vil manteau le sage revêtu, 33, 132.

Vineux, qui exhale une odeur de vin : l'amphore vineuse, 35, 153 (N). — Qui produit le vin : coteaux vineux, 174, 60. *Sic* Ronsard, I, 39.

Visiter : sa faim visitant les feuillages, 41, 264 ; cf. 59, 2 ; 84, 4 ; 174, 60 ; 224, 14 ; etc.

Voir, s'appliquant à des choses inanimées : ton corps a vu trois retours du soleil, 49, 43 ; sa main oublie à les voir, 90, 17.

Voilà que : et voilà que je meurs, 161, 44 (N).—(le) qui : le voilà qui se travaille et sue, 121, 9.

Voile d'air (ventus textilis), 398, 25 (N) ; voile de lumière, 434, 48.

Voix, son, *vox*, φωνή : rimes aux deux x, 419, 29 ; lyre aux sept voix, 176, (N) ; 224, 20.

Volages douceurs, 166, 43 ; projets insés et volages, 258, 33.

Volant : les insectes volants, 337, 242 ; cf. 93, 31 ; d'un plomb volant percé, 283, 27.

Volatile, qui vole, qui a des ailes, *volatilis* : insectes volatiles, 337, 248.

Voler à : ma chanson vole à ce que j'aime, 157, 20 ; ma main vole à ses pinceaux, 179, 3. Hugo, II, 505 : l'aigle vole au soleil.

Voué : accusés voués au lacet, P, 339.

Vouloir, pour vouloir bien, P, 267 (N).

Vrai : dire vrai (dire la vérité), 223, 6. — Sincère : vrai, constant ami, 419, 20.

Vulgaire troupeau, 310, 33.

Y

Yeux d'un beau ciel, 72, 61. Voyez *OEil*, *Regard*.

Z

Zèle, amitié, dévouement, ζῆλος, 300, 25.

Zélé : une épouse zélée, 269, 63.

INDEX

DES AUTEURS CITÉS DANS LES NOTES

NOTA. — Les nombres en chiffres arabes ou romains renvoient aux pages du présent volume. Les nombres en chiffres romains, précédant une parenthèse, indiquent le chant ou le livre de l'auteur cité. Les nombres placés entre parenthèse indiquent le vers ou le numéro de la pièce. Exemple : *Iliade*, I (22), 22 : *Iliade*, chant I, vers 22, voyez page 22. Autre ex. : *Odes*, I (III), 22 : *Odes*, livre I, ode III, voyez page 22. Pour certains auteurs nous avons cru devoir établir des distinctions. Les nombres qui suivent immédiatement le nom de l'auteur se rapportent à des explications historiques, géographiques, etc. Les nombres placés après L. S. indiquent les passages où nous avons cité l'auteur pour la Langue ou pour le Style. Enfin ceux qui suivent les lettres I. R. concernent les notes où nous avons signalé des imitations ou de simples Rapprochements.

Achillès Tatius, 98, 105.
Acron, 116.
Ælien, 57, 109, 154, 359.
Agathias, 254.
Alcée, 120, 215, 297.
Alcman, 147, 176.
Alembert (d'), 171.
Alissan de Chazet, XLIII.
Almanach des Muses, LV, LVI, 293.
Almanach (Nouvel) des Muses, LV, LVI.
Ami des Patriotes, XXXV.
Anacréon, 109, 276. — L. S. : 90. — I. R. : 105, 140, 168, 182, 214, 215, 229, 231, 266, 301, 312, 334.
Annales politiques et littéraires de la France, XXXII.
Anthologie de Grotius, 44, 47, 62, 109, 214, 304.
Antipater, 55, 141, 277.
Anyté, 101, 102.
Apollodore, 8, 20, 63, 64, 98, 162, 211, 233, 281, 304, 321.
Apollonidas, 55.
Apollonius, 8, 62, 89, 154. — I. R. : 16, 24, 25, 51, 89, 101, 112, 133, 407, 408.
Apollonius (scholiaste d'), 82, 115, 154.
Apulée, 49, 121, 122, 175, 234, 253.
Aratus, 15.
Archias, 220.
Archiloque, 301, 311, 437.
Argentarius, 102, 255.
Arioste, 405.
Aristide, 147, 333.
Aristophane, 44, 160, 333, 416.
Aristophane (scholiaste d'), LXXIX, 109, 115, 179, 288, 333.
Aristote, 55, 358.
Artémidore, 186.
Asclépiade, 239, 253.
Athénée, 11, 28, 33, 34, 37, 62, 67, 116, 131, 152, 176, 297, 334, 355.
Audoin, XXXVIII, 438.
Aulu-Gelle, 203.
Ausone, 237.

Bacchylide, 28, 73.
Barrère, XXXVII, XLI.
Bavius, 305.
Belloy (de), 227.
Béranger, LX.
Bernard (Gentil), 153, 211, 250, 339, 400, 404, 405.
Bertin, 48, 155, 199, 211, 218, 228, 239, 251, 257, 258, 260, 402.
Bion, 54, 67, 97, 129, 132, 136, 156, 159.
Blanc (Charles), XIX.

Boileau, L. S. : LXXVII, 152, 177, 245, 294, 372, 420. — I. R. : 153, 154, 190, 195, 196, 312, 318, 340, 343, 347, 362.
Boisjolin, 237.
Boissonade, LXIII, 15, 89, 147, 203, 231, 237, 280, 316, 326, 366, 383, 390, 397, 416.
Boissy d'Anglas, XXXVI, XLII.
Boulanger, 354, 357.
Brunck, 77, 79, 111, 134, 215, 285.
Brutus (Marc.), 73.
Buffon, 298, 354, 407.
Burmann, 117.

Cabanis, 357.
Callimaque, LXXVIII, LXXXVII, 8, 50, 57, 73, 78, 88, 152, 176.
Calpurnius, 15, 16, 45, 65, 74, 121, 122, 137, 224.
Catulle, 78, 80, 116, 117, 121, 302. — L. S. : 28, 112, 276. — I. R. : (III), 54, 276; (VI), 253; (VIII), 256, 264; (XXX), 259; (XXXI), 187; (XLV), 405; (LXIV), 28, 32, 58, 115, 259; (LXVII), 239; (LXVIII), 192; (LI), 282
César, 390.
Challamel, 438.
Chapelain, 305, 312.
Chardin, 89.
Chardon de la Rochette, XXXIX, LV.
Chateaubriand, LVI, 366.
Chénedollé, XXIX, LVIII.
Chénier (André), *Œuvres en prose*, LXXXI, LXXXIV, XC, 4, 165, 195, 206, 351.
Chénier (Gabriel de), LXII, 47, 455.
Chénier (M.-J.), 237, 325.
Chi-King, 131.
Chœrilus, 336.
Chopin, 102.
Cicéron, 10, 15, 30, 67, 179, 189, 197, 333, 353.
Claudien, 62, 98, 433. — L. S. : 147, 339, 366. — I. R. : 58, 88, 124, 165, 259, 267, 318.
Clément d'Alexandrie, 5, 67, 116, 160, 384, 361.
Colardeau, 203.
Collot d'Herbois, XXXIV, 453.
Coluthus, 56, 341.
Condorcet, 360.
Conon, 8.
Corneille, L. S. : LXXX, 6, 32, 97, 240, 241, 257, 306, 338, 339, 390, 393, 407. — I. R. : 334, 359, 434.
Cratinus, LXXIX, 333.
Ctésias, 388.
Cypriens (*Chants*), 11, 288.

Damastes, 154.
Daniel, 373, 374, 375, 378, 379, 380, 383, 384, 385.
Dante, 169, 262.
Daunou, LVIII.
Décade philosophique, LV, LVI.
Delavigne (Casimir), LXXVI, 447.
Delille, 142, 326, 327, 354, 402, 416.
Démétrius de Phalère, 111.
Démocrite, 197.
Denis (Ferdinand), XLV.
Denys le Géographe, 130.
Descartes, 321.
Deschamps (Émile), V, 51, 369.
Destouches, 390.
Deutéronome, 12, 22, 380.
Diderot, 354.
Didot, 77.
Didyme, 5.
Diodore, 8, 14, 20, 67, 179, 262, 281, 297, 333, 358, 361.
Diogène Laërce, 192, 328.
Dion Chrysostome, LXXXI.
Dionysius, 214.
Dorat, 211.
Dorat-Cubières, 438.

Ecclésiaste, 180.
Empédocle, 296, 357.
Encyclopédie (*Petite*) *poétique*, LV, LVI.
Ennius, 112.
Éphorus, 10.
Ériphus, 37.
Ernesti, 152.
Érynné, 102.
Érythræus, 57.
Eschyle, 108, 274. — L. S. : 6, 29, 129, 448. — I. R. : LXXV, 16, 262, 355.
Eupolis, 179, 333.
Euripide, 13, 27, 36, 43, 48, 57, 98, 108, 116, 117, 119, 285, 288. — L. S. : 30, 52, 55, 87, 112, 129, 221, 276, 440, 441. — I. R. : 15, 48, 71, 73, 112, 137, 159, 160, 168, 190, 206, 259, 262, 334, 351, 355, 369, 446.
Euripide (scholiaste d'), 43, 295.
Événus de Paros, 109
Exode, 47, 352, 353, 380.

Fayolle, LVIII, 26, 28, 36, 41, 44, 332, 371.
Fell, XXXIX.
Fénelon, 267, 275.
Fontanes, LVI, 854.
Fortia, 132.
Fragm. Hist. Græc., 305.
Frémy, LXII.

Gacon, 305.
Genèse, 149, 361, 379, 380, 386, 387.
Génin, IV, 122, 188.
Géricault, 206.
Geruzez, LXII.
Gessner, 60, 84, 95, 99, 103, 125, 126, 127, 132, 145.

Gilbert, LXXIII, LXXVI, 306, 329, 428.
Ginguené, LVI, 15.
Godefroy, IV, 241, 252, 338.
Goëthe, 140, 215.
Grosier, 131.

Hécatée d'Abdère, 154.
Hécatée de Milet, 297.
Hérodote, 5, 11, 62, 116, 358, 388.
Hésiode, 10, 18, 22, 54, 63, 73, 162, 186, 229, 294, 304, 342, 438. — L. S. : 15, 29, 102. — I. R. : LXXXVI, 11, 15, 32, 43, 140, 176, 212, 218, 220, 334.
Hésychius, 152.
Heyne, 133, 211.
Holbach (d'), 357.
Homère, 4, 5, 8, 9, 10, 13, 14, 16, 17, 19, 20, 25, 26, 30, 33, 34, 35, 37, 40, 43, 45, 46, 47, 49, 58, 63, 73, 95, 108, 162, 172, 210, 231, 233, 281, 304, 342, 358, 359, 396, 421, 433, 438. — L. S. : 9, 11, 15, 23, 28, 29, 32, 35, 36, 50, 59, 147, 168, 177, 182, 187, 194, 220, 276, 444. — I. R. : *Iliade* : I (22), 32; (34), 11; (37), 5; (351), 334; (362), 48; - II, 180; (86), 124; (455), 17; (484), 15; - III (148), 14; (221), 23; (276), 15; - IV (130), 93; - VI (146), 160; - VII (96), 441; - IX (312), 31; - XI (207), 59; - XIX (356), LXXVIII; - XXIII (19), 276. — *Odyssée* : I (123), 34; (136), 35; - III (45), 36; (50), 36; - IV (52), 35, (220), 19; - VI (127), 24; (150), 25; (154), 9; (204), 10; (207), 26; - VII (12), 27; (100), 29; (153), 30; (172), 35; (178), 35; (192), 36; (208), 8; (307), 38; - VIII (64), 7; (65), 13; (107), 16; (274), 18; (408), 259; (461), 45; (496), 13; - IX (94), 19; - XI (36), 18; (419), 23; - XIII (100), 186; (352), 186; - XIV (29), 6; (42), 41; (45), 34; (156), 31, (205), 31; (462), 37; - XV (135), 35; (317), 37; - XVI (294), 207; - XVII (287), 31; (354), 32; (419), 40; (485), 32; - XVIII (99), 20; (347), 31; - XIX (253, 322), 38; (352), 39; - XX (37), 39. — *Hymnes* : *à Ap.* (165), 5; (196), 177; (464), 7; (514), 16, 23, 117, 187; — *à Mère.* (425), 16; — *à Cer.* (141), 37. — *Épigr. aux Cym.* 13.
Homère (scholiastes d'), 19.
Horace 30, 47, 72, 80, 160, 197, 202, 213, 296, 302, 318, 322, 333. — L. S. : LXXXVII, 28, 146, 148, 200, 219, 228, 297, 339, 366, 400, 414, 440. — I. R. : *Odes* : I (III), 58; (IV) 148, 177; (V) 300; (VII), 293; (IX), 191; (XII), 402; (XIV), 89; (XV), 228; (XVII), 73; (XXII), 158; (XXVIII), 23; (XXXI), 301, (XXXII), 195; (XXXV), 169; - II (VI), 146; (IX), 168; (XI), 209; (XII), 87, 229; (XVI), 159, 200; (XIX), 213; (XX), 164; - III (IV), 212; (IX), 219; (XI), 161, 176, 353; (XII), 141, 142; (XVI), 170; (XIX), 235; (XXI), 37; (XXVII), 105; (XXIX), 170; (XXX), 152; - IV (II), 190; (VI), 228; (VIII), 432. — *Épodes* : (II), 268, 269; (VI), 437; (IX), LXXXIV; (XIV), 219; (XV), 265; (XVII), 263. — *Satires* : I (II), 248, 263; (III), 189; (IV), 196; (XI), 422; - II (II), 180; (III), 241; (VI), 149, 414. — *Épîtres* : I (I), 189, 323; (III), 310; (IV), 320; (VI), 160; (VII), 170; (VIII), 309; (XI), 203; (XIV), 135. — *Art poét.* : 161, 316, 325, 327, 330, 332, 340, 343.
Huber, 60.
Hyginus, 288, 304.

Ibycus, 176.
Isaïe, LXXII, LXXXVII, LXXXVIII, 29, 166.

Jamblique, 66.
Jérémie, LXXII.
Job, LXXXVI, 277.
Joubert, LVI.
Journal de Paris, LV.
Juges, 447.
Julianus, 144.
Juvénal, 158, 196, 211, 439.

Labitte (Charles), LV, LVII, 430.
La Bruyère, 318, 336.
Lacharme, 131.
Lachmann, 117.
Lacroix (P.), XXXI, XLIV, LXI, 141.
Lactance, 359.
La Fontaine, L. S. : LXXV, LXXX, 6, 74, 78, 81, 106, 107, 133, 155, 171, 173, 174, 194, 203, 204, 220, 231, 233, 235, 251, 281, 295, 301, 311, 312, 321, 338, 398, 414, 420. — I. R. : 84, 135, 140, 160, 163, 166, 169, 170, 190, 204, 207, 208, 217, 219, 227, 257, 262, 266, 267, 285, 313, 315, 316, 317, 318, 326, 334, 346, 359, 401, 402.
La Harpe, 237.
Lamarck, 357, 364.
Lamartine, 150.
Lamotte, 142.
Latouche (H. de), V, LVII, LIX, LX, LXI, 26, 28, 41, 44, 47, 51, 180, 220, 271, 330, 370, 416.
La Tour (de), LXI.
Le Brun, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 309, 406, 407. — L. S. : 89, 122, 196, 237. — I. R. : 77, 105, 144, 219, 235, 239, 334, 345, 354, 355.
Le Clerc, LXII.
Lefèvre-Deumier, V, LXII.
Lemercier (Népomucène), LXII.
Léonidas, 102, 107, 208.
Lévitique (le), 380.
Lilius Gyralde, 294, 304.

INDEX

Linière, 305.
Linné, 131.
Longepierre, 326.
…gin, 29, 333, 339.
…gus, 125, 215.
…ace, LXII.
… 124, 237, 342, 434, 436.
… 23, 30, 62, 73, 97, 105, 117,
…, 217, 262, 296, 334.
…ile …
…rè… 16, 117. — L. S. : 29, 174, 200,
284. … R. : I (33), 404 ; (84), 358 ;
(88), … ; (270), 356 ; (405), 363 ; (935),
393, … 354 ; (24), 29 ; (172), 356 ;
(355), …4 ; (549), 356 ; (560), 284 ;
(870), 363 ; (878), 356 ; - III (1), 296,
325, 345 ; (11), 190 ; (58), 326 ; (1081),
200 ; - IV (597), 359 ; (1146), 263 ; -
V (19), 350 ; (49), 357 ; (439), 16 ; (784),
356 ; (834), 356 ; (1160), 357 ; (1217),
357 ; (1296), 120 ; (1439), 346 ; - VI (16),
362 ; (34), 357.
Luzac, XXXIX.

…robe, 16, 35, 46.
…asin encyclopédique, LV.
…mula, 31, 132.
Malherbe, L. S. : LXXII, LXXV, LXXX, LXXXIII, LXXXVI, 62, 94, 106, 151, 164, 173, 177, 178, 217, 225, 228, 273, 276, 278, 280, 294, 301, 323, 342, 398, 402, 439. — I. R. : LXIX, LXXVII, LXXXVII, 73, 87, 166, 168, 195, 228, 267, 288, 300, 371, 422.
Manilius, 119, 133, 159, 169, 180, 281, 328, 335, 347, 355, 362.
Marcellus, 38, 135.
Mariette, 175.
Marino, 177.
Marot, L. S. : 35, 49, 56, 81, 93, 137. — I. R. : 135, 224, 247, 287, 300.
Marsollier, 134.
Martial, 280, 337.
Maxime de Tyr, 32, 40.
Maximien, 88, 158, 207.
Méléagre, 15, 68, 102, 129, 140, 216, 251, 254, 259, 448.
Ménandre (gr.), 147.
Ménandre (p. c.), 422.
Mercure de France, LVI, 55, 56.
Millevoye, LVI, LVII, 8, 10.
Millin, LV.
Milton, 8, 29, 32, 180, 256, 295, 321, 373, 374, 377, 387, 408.
Mimnerme, 158, 160, 161, 162, 163.
Molière, L. S. : LXX, 19, 33, 180, 233, 257, 320. — I. R. : 261, 263, 285.
Montaigne, 37, 190, 317, 364.
Montesquieu, 326.
Morabus, 48, 77. — I. R. : 105, 107, 110, 233, 244.
Musée, 160, 253.
Musgrave, 41, 42.
Musset (Alfred de), 104, 165, 391.
Myro, 129.

Nisard, LXII.
Nonnus, 29, 38, 63, 68, 93, 105, 110, 115, 116, 128, 140, 210, 215, 281, 321, 361.

Onesta, 62.
Oppien, 3, 127, 133, 355, 359.
Orphée, 15, 47, 73, 89, 220, 408.
Ovide, 4, 48, 62, 95, 98, 109, 116, 117, 119, 123, 136, 154, 233, 281, 302, 321, 337, 361, 405, 433. — L. S. : 15, 20, 30, 65, 85, 108, 174, 221, 231, 404, 405, 424. — I. R. : *Amours* : I (11), 247 ; (III), 196 ; (VI), 240 ; - II (1), 156 ; (IV), 266 ; (X), 157 ; (XI), 234 ; (XV), 215 ; (XVII), 154, 248 ; (XIX), 234. — *Héroïdes* : (VII), 57, 259 ; (X), 85 ; (XV), 94 ; (XVI), 238 ; (XXI), 48, 165. — *Art d'aimer* : I (313), 65 ; (549), 115 ; (645), 262 ; - II (656), 263 ; - III (129), 397 ; (223), 338 ; (329), 404. — *Remède d'amour* : (47), 288 ; (725), 243. — *Pontiques* : I (VI), 216. — *Tristes* : I (I), 288, 311 ; - III (VII), 309. — *Halieutiques* : (77) 363. — *Métamorphoses* : I (481), 52 ; (508), 226 ; - II (850), 105 ; (868), 107 ; - III (313), 176 ; - IV (113), 115 ; (18), 117 ; (20), 118 ; (264), 278 ; (322), 94 ; (429), 92, 93 ; - V (17), 358 ; (317), 121 ; - VII (168), 285 ; - IX (229), 118 ; (689), 358 ; - X (202), 285 ; - XII (210 et sqq.), 9, 20, 21, 22 ; - XIII (789), 101.

Palissot, 237.
Pallas, 216.
Paruy, 89, 144, 160, 164, 215, 218, 221, 233, 278, 285, 404.
Parthénius, 8.
Pascal, 11, 70, 171, 192, 360.
Passerat, 240.
Patin, LXII.
Patriote français, XXXIV.
Pausanias, 8, 20, 22, 24, 50, 73, 192, 297, 397.
Perse, 191, 262, 294, 362, 364.
Pervigilium Veneris, 144, 176, 355.
Pétrarque, 149, 166, 234, 274.
Pétrone, 9, 29, 100, 169, 195, 267, 285, 326, 333, 344, 394, 396, 397, 398.
Phèdre, 112, 328.
Philétas, 152, 276.
Philodème, 254.
Pindare, 20, 132, 172, 211, 262. — L. S. : 87, 92, 129, 176, 295, 321. — I. R. : LXXXI, 133, 161, 168, 169, 190, 197, 220, 311, 335, 448.
Pindare (scholiaste de), 20, 55, 66, 321, 331.
Pingré, 134.
Planche, LXII.

Planude, 214.
Platon, 15, 110, 128, 162, 190, 197, 263.
Plaute, 6, 43, 299.
Pline, LXX, 19, 48, 49, 55, 133, 175, 301, 321, 347, 397.
Plutarque, 18, 20, 30, 66, 116, 133, 160, 192, 231, 262, 288, 306, 327, 328, 333, 353, 358.
Polémon (h.), 5.
Polémon (p.), 44.
Ponsard, 28, 34, 38.
Pope, 203, 237, 325, 326, 338, 341, 364.
Porphyre, 66, 186.
Posidippe, 266.
Praxile, 215.
Proclus, 288.
Prodicus, 8.
Properce, 8, 12, 128, 152, 154, 302, 321. — L. S.: 117, 248. — I. R.: I (i), 216, 259; (ii), 397; (iii), 211, 250; (vii), 140, 295; (ix), 393; (x), 399; (xi), 225; (xii), 225, 228; (xiv), 160; (xv), 244; (xx), 89; - II (i), 230, 231, 288, 294; (viii), 239; (xiii), 164; (xv), 161, 211, 254; (xvii), 247; (xxii), 266; (xxiv), 261; (xxvi), 61, 63, 123, 406; (xxviii), 39; (xxix), 272; (xxx), 224; - III (i), 151; (ii), 153; (iii), 155, 321; (v), 209; (vii), 56; (viii), 234; (ix), 155; (x), 235; (xvii), 235; (xxi), 184; (xxiv), 263; (xxv), 239; - IV (v), 58.
Psalmiste, LXXXII, LXXXVII, LXXXVIII, 29, 167, 371.
Pseudo-Plutarchea, 121.

Quatre Saisons du Parnasse, LVI.
Quintilien, 322, 333.

Racan, LXXXVII, 84, 91, 94, 101, 104, 168, 189, 209, 211, 224, 284, 294.
Racine, L. S.: LXX, LXXIV, LXXVI, LXXVII, LXXXIV, LXXXVIII, 12, 15, 26, 32, 52, 74, 85, 88, 89, 106, 152, 164, 171, 191, 200, 202, 212, 236, 238, 248, 252, 259, 277, 278, 301, 326, 339, 342, 350, 390, 393, 436, 440, 445, 447. — I. R.: LXXXIII, LXXXIV, 48, 52, 73, 84, 85, 217, 242, 250, 252, 262, 266, 274, 285, 364, 447.
Racine (Louis), 326.
Ramayana, 130.
Raynal, 354.
Raynouard, LXII.
Rétif, XXV.
Regnier, L. S.: 81, 171, 174, 175, 189, 321, 372. — I. R.: 152, 192, 248, 249, 266, 267, 274, 294, 393, 435.
Reynière (la), XXV.
Riccius, 5, 33, 172.
Richardson, 150.
Rigault, 150.
Rivarol, 342.
Robert, LX.
Ronsard, L. S.: 11, 29, 33, 49, 94, 121, 148, 160, 164, 174, 220, 221, 228, 267, 273, 276. — I. R.: 23, 24, 36, 45, 57, 58, 68, 73, 77, 98, 104, 110, 140, 157, 160, 162, 166, 168, 176, 182, 185, 211, 214, 216, 217, 220, 232, 264, 273, 274, 279, 282, 367, 368, 403.
Rousseau (J.-B.), LXXXVII, 16, 196, 161, 166, 168, 190, 196, 212, 326, 327, 341, 347, 366, 400.
Rousseau (J.-J.), 69, 125, 137, 150, 181, 204, 221, 383, 391, 410.
Rosin, 119.
Rufin, 161.

Sagesse (livre de la), 277.
Saint-Just, 453.
Saint-Lambert, 60, 144, 183, 203, 254, 269, 306, 355.
Saint-Marc Girardin, LXII.
Saint Paul, LXXXIII.
Sainte-Beuve, II, III, X, XL, LVI, LVIII, LX, LXI, LXII, LXIII, 5, 6, 28, 29, 59, 66, 91, 104, 108, 117, 128 et suiv, 132, 134, 135, 191, 227, 254, 280, 312, 328, 335, 336, 354 et suiv., 357, 360, 364, 366, 368, 389, 418, 422, 435, 436, 457.
Sannazar, 57.
Sappho, 107, 111, 142, 215, 247, 319.
Schiller, 29, 240, 282.
Scudéry, 390.
Segrais, 15, 77, 91, 103, 135, 137, 154, 217, 224, 250, 285, 394, 395, 445.
Sénèque Phil., 162, 170, 172, 183, 190, 200, 203, 285.
Sénèque Trag., LXXXV, 70, 119.
Servilius Damocrate, 49.
Shakspeare, 66, 95, 96, 364.
Sidoine Apollinaire, 237.
Sileutiarius, 128.
Silius Italicus, 168.
Simonide, 160, 304.
Sophocle, 33, 35, 44, 47, 108, 118, 337. — I. R.: 12, 14, 15, 40, 41, 42, 48, 49, 161, 169, 262, 334.
Spinosa, 364.
Stace, 22, 25, 57, 119, 433. — L. S.: 147, 173, 237, 339, 342. — I. R.: 57, 125, 133, 172, 233, 259, 277, 285, 355, 401, 403, 448.
Stanley, LXXXI.
Stéphane de Byzance, 154.
Stesichore, 8.
Stobée, 334.
Strabon, LXXII, 5, 10, 14, 56, 67, 97, 113, 121, 136, 154, 185, 186, 202, 211, 296, 297, 304, 334, 388, 433.
Suétone, 333.
Suidas, 82.
Syrus (Publius), 193, 203.
Tacite, XCI, 357.

Tasse, 17, 25, 32, 49, 79, 93, 101, 140, 180, 211, 220, 230, 234, 353, 355, 359, 401, 404, 405.
Tatien, 102.
Térence, 6, 220, 226, 241, 260.
Theætetus, 220.
Théocrite, 13, 24, 44, 47, 55, 72, 73, 95, 136, 152, 229, 276, 411. — L. S. : 53, 146, 147, 295. — I. R. : *Idylles :* (II), 92, 94 ; (III), 97, 214 ; (IV), 39, 146 ; (VIII), 75, 77, 224 ; (IX), 128, 406 ; (XII), 218, 308 ; (XIII), 89 ; (XIV), 66 ; (XXII), 259 ; (XXV), 6, 114 ; (XXVII), 77. — *Épigrammes :* (VIII), 134.
Théocrite (scholiaste de), 24, 47, 55, 89, 95, 281.
Théognis, 9, 29.
Théophile, 221.
Thomson, 84, 113, 127, 180, 196, 210, 244, 355.
Tibulle, 72. — L. S. : 117. — I. R. : I (1), 193, 209, 269, 293 ; (III), 165, 218 ; (IV), 118, 389, 399, 404 ; (V), 49, 63, 201, 258 ; (VI), 285 ; (VIII), 142, 199 ; (IX), 259, 264 ; (X), 73 ; - II (1), 144 ; (IV), 184, 216, 257, 273 ; (V), 152 ; (VI), 216 ; - III (III), 301 ; (IV), 172 ; (V), 165, 173 ; (VI), 147, 235, 236, 237, 244 ; - IV (III), 130.
Tomasini, 33.
Tong-Tchi, 132.
Tzetzès, 109, 262.

Valckenaer, XXXIX.
Valère-Maxime, 66, 175, 262, 388.
Valérius Flaccus, 30, 47, 62, 63, 210. — L. S. : 237. — I. R. : 23, 62, 89, 120, 180, 208, 371, 408.
Varro, 358.
Vibius Sequester, 57.
Vigny (Alfred de), LXII, 227.
Villemain, LXII.
Villon, 170, 184.
Virgile, 12, 47, 49, 57, 64, 72, 108, 121, 215, 229, 232, 302, 304, 305, 325. — L. S. : 15, 20, 22, 29, 30, 49, 51, 65, 70, 112, 114, 117, 140, 168, 187, 202, 270, 286, 295, 304, 336, 339, 345, 363, 366, 372, 391, 398, 402, 407, 428, 435. — I. R. : *Églogues :* I (5), 291 ; (38), 146 ; (75), 268 ; - III (25), 121 ; (32), 75 ; (93), 267 ; - V (34), 224 ; (58), 50 ; - VI (1), 136 ; (14), 115, 117 ; (17), 6 ; (21), 52 ; (27), 16 ; (43), 91, (45), 64 ; (52), 135 ; (81), 19 ; - VII (55), 224 ; - VIII (1), 137 ; (39), 101 ; (43), 217 ; (47), 112 ; (108), 250 ; - X (33), 167 ; (35), 268 ; (48), 139 ; (50), 270 ; (51), 187. — *Georgiques :* I (293), 270 ; (399), 54 ; (482), 172 ; - II (7), 146 ; (135), 423 ; (151), 50 ; (156), 178 ; (324), 355 ; (475), 210 ; - III (8), 335 ; (12), 403 ; (14), 193, (66), 182 ; (113), 120 ; (222), 127 ; (242), 355 ; (269), 358 ; (284), 209 ; (338), 129 ; - IV (64), 124 ; (118), 58 ; (307), 129 ; (347), 16 ; (475), 18 ; (557), 124. — *Énéide :* I (327), 25 ; (559), 32 ; (628), 40 ; (637), 28 ; (701), 35 ; (708), 30 ; (723), 36 ; - III (426), 348 ; (590), 24 ; (649), 41 ; IV (33), 222 ; (69), 273 ; (170), 92 ; (424), 52 ; (487), 72 ; (641), 53 ; - V (317), LXXVII ; - VI (77), 341 ; (305), 18 ; (309), 161 ; (436), 208 ; (477), 180 ; (640), 218 ; (701), 59 ; - VII (480), 363 ; - VIII (77), 172 ; (596), 22 ; (698), 358 ; - IX (312), 259 ; (441), 22 ; (626), 47 ; - X (557), 48 ; (730), 20.
Volger, 319.
Voltaire, XIX, 6, 251, 339, 366, 390, 434.

Xénocrite, 55.

Zappi, 152, 412.
Zoïle, 305.

TABLE

AVERTISSEMENT I
ANDRÉ CHÉNIER. Sa vie et ses œuvres VII
APPENDICE. Bibliographie des œuvres d'André Chénier..... LV

POÉSIES D'ANDRÉ CHÉNIER

LE JEU DE PAUME..... LXV
HYMNE (*sur l'entrée triomphale des Suisses de Châteauvieux*) LXXXIX

ŒUVRES POSTHUMES

POÉSIES ANTIQUES

PROLOGUE. Je veux qu'on imite les anciens..... 3

PETITS POËMES

I. L'AVEUGLE..... 5
II. LE MENDIANT..... 24

ÉLÉGIES

I. LE JEUNE MALADE..... 46
II. LA JEUNE TARENTINE..... 54
III. NÉÈRE..... 57
IV. CLYTIE 59
V. CHRYSÉ..... 61
VI. AMYMONE 63
VII. PASIPHAÉ..... 64
VIII. LA JEUNE LOCRIENNE..... 66
IX. Bel astre de Vénus, de son front délicat.. 67

IDYLLES

I. LA LIBERTÉ..... 69
II. OARISTYS..... 77

TABLE

Anazile et Chloé 84
Frag. Vous du blond Anio naïade au pied fluide 86
IV. Arcas et Palémon ..... *Ib.*
V. Hylas 89
VI. Lydé 92
Frag. Laisse, ô blanche Lydé, toi par qui je soupire 97
VII. L'Amour et le Berger ..... *Ib.*
VIII. Pannychis 99
IX. Les Colombes 103

ÉPIGRAMMES

I. Sur un groupe de Jupiter et d'Europe 105
II. Mnaïs 107
Frag. I. Et la blanche brebis de laine appesantie 108
Frag. II. Syrinx parle et respire aux lèvres du berger ..... *Ib.*
III. A l'Hirondelle 109
IV. L'Amour laboureur 110
V. L'Amour endormi ..... *Ib.*
VI. Virginité chérie ! ô compagne innocente 111
VII. Médée 112
VIII. Ah ! prends un cœur humain, laboureur trop avide 113
IX. Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile 114

ÉTUDES ET FRAGMENTS

I. Bacchus 115
Frag. I. C'est le dieu de Nysa, c'est le vainqueur du Gange 117
Frag. II. Bacchus, Hymen, ces dieux toujours adolescents 118
II. Hercule ..... *Ib.*
III. J'apprends pour disputer un prix si glorieux 119
IV. Le Satyre et la Flute 120
V. Néère et Chromis 122
VI. Euphrosyne 123
VII. A compter nos brebis je remplace ma mère 124
VIII. J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle ..... *Ib.*
IX. Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche 125
X. Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre 126
XI. L'impur et fier époux que la chèvre désire 127
XII. Voilà ce que chantait aux naïades prochaines ..... *Ib.*
XIII. Petits Fragments et Notes 128
I. *Sur une épigramme de Platon* ..... *Ib.*
II. *Sur une épigramme de Myro la Byzantine* 129
III. *Traduit de Méléagre* ..... *Ib.*
IV. *Traduit de Bion* ..... *Ib.*
V. *Sur des vers de Denys le Géographe* 130
VI. *Sur la* XX^e^ *idylle de Théocrite* ..... *Ib.*

VII. *Sur l'élégie* III *du livre* IV *de Tibulle*..... 130
VIII. *Sur la chanson de la corneille et de l'hirondelle*..... 131
IX. *Sur une ode du Chi-King*..... *Ib.*
X. *Sur une chanson chinoise*..... ..... *Ib.*
XI. *Au ver luisant*..... 132
XII. *Sur un fragment de Pindare*..... *Ib.*
XIII. *Traduit de Pindare*..... 133
XIV. *Sur quelques vers de Manilius*..... *Ib.*
XV. *Sur la* VIII^e^ *épigramme de Théocrite*..... 134
XVI. *La Belle de Scio*..... *Ib.*
XVII. Et le dormir suave au bord d'une fontaine..... 135
ÉPILOGUE..... 136

ÉLÉGIES

LIVRE PREMIER : MÉDITATIONS, VOYAGES.

I. A ABEL. Abel, doux confident de mes jeunes mystères..... 139
II. Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire..... 141
III. AU CHEVALIER DE PANGE. Quand la feuille en festons a couronné les bois..... 143
IV. O Muses, accourez ; solitaires divines..... 147
V. A LE BRUN. Mânes de Callimaque, ombre de Philétas..... 151
VI. Les esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs..... 156
VII. Oh ! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours..... 157
VIII. A DE PANGE. De Pange, le mortel dont l'âme est innocente..... . 158
IX. AUX FRÈRES DE PANGE. Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre..... 163
X. Souffre un moment encor : tout n'est que changement..... 168
XI. AUX FRÈRES DE PANGE. Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine..... 171
XII. De l'art de Pyrgotèle élève ingénieux..... 175
XIII. Que ton œil voyageur de peuples en déserts..... 178
XIV. Je suis en Italie, en Grèce.... 179
XV. O délices d'amour, et toi, molle paresse..... 181
XVI. Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle..... 184
XVII. Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde..... 185
XVIII. Ainsi, vainqueur de Troie et des vents et des flots..... 186
XIX. Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde 189
XX. Tel j'étais autrefois et tel je suis encor..... 191
XXI. O jours de mon printemps, jours couronnés de rose..... 192
XXII. L'art, des transports de l'âme est un faible interprète..... 197
XXIII. J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse..... 198
XXIV. Eh ! le pourrai-je au moins ? suis-je assez intrépide ?..... 201
XXV. Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères..... 203
XXVI. Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs..... 204
XXVII. Ainsi lorsque souvent le gouvernail agile..... 205

TABLE

s parents, sans amis et sans concitoyens..... 206
nécessité dure ! ô pesant esclavage !..... 207

LIVRE SECOND : LYCORIS, CAMILLE, D'.R...

I. Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne..... 209
II. Ah ! je les reconnais, et mon cœur se réveille..... 212
III. Souvent le malheureux songe à quitter la vie..... 216
IV. Mes chants savent tout peindre ; accours, viens les entendre..... 219
V. Va, sonore habitant de la sombre vallée..... 220
VI. Chez toi, dans cet asile où le soir nous ramène..... 221
VII. Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude..... 222
III. O lignes que sa main, que son cœur a tracées !..... 223
IX. A ABEL. Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur ?..... 228
X. Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête ?..... 232
XI. Reste, reste avec nous, ô père des bons vins !..... 235
XII. Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue..... 239
:III. Allez, mes vers, allez ; je me confie en vous..... 241
:IV. Ah ! des pleurs ! des regrets ! lisez, amis ; c'est elle..... *Ib.*
XV. Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle ?..... 243
'VI. Eh bien ! je le voulais. J'aurais bien dû me croire !..... 246
/II. O nuit, nuit douloureuse ! ô toi, tardive aurore..... 247
III. Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille..... 249
:IX. LA LAMPE..... 253
XX. Non, je ne l'aime plus ; un autre la possède..... 257
XXI. Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux..... 260
XXII. AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE. Ami, couple chéri..... 266
XXIII. [Domingue,] île charmante, Amphitrite, ta mère..... 271
XXIV. Hier, en te quittant, enivré de tes charmes..... 272

LIVRE TROISIÈME : FANNY.

I. SUR LA MORT D'UN ENFANT..... 276
II. A FANNY. Non, de tous les amants les regards, les soupirs..... 277
III. A FANNY. Mai de moins de roses, l'automne..... 279
IV. J'ai vu sur d'autres yeux, qu'amour faisait sourire..... 281
V. A FANNY. Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire..... 282
VI. AUX PREMIERS FRUITS DE MON VERGER..... 283
VII. A FANNY MALADE..... 286
VIII. VERSAILLES..... 289

ÉPITRES

I. A LE BRUN. Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire..... 293
II. A LE BRUN ET AU MARQUIS DE BRAZAIS..... 299
III. A LE BRUN. Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs..... 309
IV. A LE BRUN. Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire..... 311
V. AU MARQUIS DE BRAZAIS..... 318

VI. A DE PANGE AÎNÉ. De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage. 320
VII. A DE PANGE AÎNÉ. Heureux qui, se livrant aux sages disciplines..... 322

POËMES

L'INVENTION 325
HERMÈS. FRAGMENTS 344
I. Dans nos vastes cités, par le sort partagés..... *Ib.*
II. Avant que des États la base fût constante..... 347
III. Chassez de vos autels, juges vains et frivoles. 350
NOTES SUR L'HERMÈS..... 354
I. *L'Emblème de la terre*..... *Ib.*
II. *Description de l'amour au printemps*..... 355
III. *Se propose de traduire Lucrèce*..... 356
IV. *Id*..... *Ib.*
V. *Théorie des atomes*..... *Ib.*
VI. *Id*..... *Ib.*
VII. *Id*..... *Ib.*
VIII. *De la religion et de la superstition*... 357
IX. *Id*..... .... *Ib.*
X. *Id*..... *Ib.*
XI. *Des conséquences de la superstition*..... . 358
XII. *De l'échafaudage politique ou religieux*..... *Ib.*
XIII. *Sur un passage de Lactance*..... 359
XIV. *Sur Pascal* 360
XV. *Description des déluges*..... 361
XVI. *Les âges primitifs*..... *Ib.*
XVII. *Id*..... ..... *Ib.*
XVIII. *Analyse des sens*.... 362
XIX. *Sur les passions*..... *Ib.*
XX. *Sur l'étude du cœur de l'homme*..... *Ib.*
XXI. Ainsi dans les sentiers d'une forêt naissante..... 363
XXII. *Sur la transformation continue de la matière*..... *Ib.*
XXIII. *Tendance universelle à la vertu*..... 364
XXIV. *De l'ordre dans la société comparé aux lois de la gravitation*..... 365
XXV. *De la transmission de la science*..... *Ib.*
XXVI. *Des premiers hommes civilisés*..... 366
XXVII. *De la découverte du nouveau monde*..... *Ib.*
ÉPILOGUE..... ... 367
FRAGMENTS I. Magellan, fils du Tage, et Drake et Bougainville..... 369
II. Un Inca, racontant la conquête du Mexique..... 371
SUZANNE 372
NOTES..... 386
ART D'AIMER. FRAGMENTS..... 389
I. Flore met plus d'un jour à finir une rose..... *Ib.*

TABLE

nd l'ardente saison fait aimer les ruisseaux..... 390
III. Ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices..... 391
IV. Viens près d'elle au matin, quand le dieu du repos..... 392
V. Tout mortel se soulage à parler de ses maux..... 393
VI. Si d'un mot échappé l'outrageuse rudesse..... *Ib.*
VII. Le courroux d'un amant n'est point inexorable..... 395
VIII. Qu'il est doux, au retour de la froide saison..... *Ib.*
IX. Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde..... 396
X. Mais surtout sans les yeux quels plaisirs sont parfaits?..... 398
XI. Crains que l'ennui fatal dans son cœur introduit..... 399
XII. Flore a pour les amants ses corbeilles remplies..... 401
XIII. Offrons tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprêmes..... 402
XIV. L'amour croît par l'exemple, et vit d'illusions..... 404

POÉSIES DIVERSES ET FRAGMENTS

I. Ainsi, quand de l'Euxin la déesse étonnée..... 407
II. ALEXANDRE VI..... 409
III. Hommes saints, hommes dieux, exemples des Romains..... 410
IV. La liberté fut comme Hercule..... 411
V. Près des bords où Venise est reine de la mer..... 412
VI. LA FRIVOLITÉ..... 413
VII. LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS..... 414
VIII. J'ai habité parmi les Anglais..... 416
IX. Voyez rajeunir d'âge en âge..... 417
X. Ah ! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire..... 418
XI. SUR UN POÈTE SOI-DISANT..... 419
XII. Belles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux..... 420
XIII. La grâce, les talents, ni l'amour le plus tendre..... *Ib.*
XIV. Or, venez maintenant graves compilateurs..... 421
XV. Grand rimeur aux dépens de ses ongles rongés..... 422
XVI. Le bonheur des méchants est un crime des dieux..... *Ib.*

HYMNES ET ODES

I. HYMNE A LA FRANCE..... 423
II. Terre, terre chérie, que la liberté sainte..... 429
III. A MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER..... 430
IV. A BYZANCE..... *Ib.*
V. O mon esprit ! au sein des cieux..... 432
VI. Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres..... 435
VII. Sa langue est un fer chaud ; dans ses veines brûlées..... 437
VIII. A CHARLOTTE CORDAY..... 438

DERNIÈRES POÉSIES

SAINT-LAZARE

I. Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs..... 443
II. A Mademoiselle de Coigny..... 444
III. La Jeune Captive..... 446
IV. Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre..... 451

Lexique..... 457
Index..... 481

ERRATA

Page 16, note du vers 49. *Au lieu de :* mais voyez le passage de l'*Hermès* où Chénier... ; *lisez :* mais voyez, dans les *Poésies diverses* (I), les vers où Chénier...

Page 48, note du vers 34. *Au lieu de :* cf. Ovide, *Mét.* XXI, 69 ; *lisez :* cf. Ovide, *Héroïdes*, XXI, 69.

Page 158, note de l'élégie VIII. *Au lieu de :* Voy. la palinodie, même livre, *Élég.* XII ; *lisez :* Voy. la palinodie, même livre, *Élég.* XV.

Page 196, vers 77. *Au lieu de :* les Muses elles-mêmes ; *lisez :* les Muses elles-même.

Page 371, vers 16. *Au lieu de :* noires d'affreux poissons ; *lisez*, comme dans les éditions 1819 et 1833 : noires d'affreux poisons.

AVIS AUX BIBLIOPHILES

Il a été imprimé deux cents exemplaires numérotés de cette édition des Poésies d'André Chénier sur papier dit de Hollande, des fabriques de *MM. Blanchet frères et Kléber*, de Rives (Isère).

Ces exemplaires de choix, n'ayant pu, en raison de la force du papier, être brochés en un seul volume, se composent de deux tomes qui, à la reliure, pourront être réunis en un seul.

Il ne restait plus que 50 exemplaires environ au 1er janvier 1867.

Le prix de l'exemplaire est de cinquante francs.

Paris. — Imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.